PALLI





SHIRLEY

ET

AGNÈS GREY

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

SHIRLEY

ET

AGNÈS GREY

PAR CURRER BELL

ROMANS ANGLAIS

TRADUITS

PAR CH. MM. ROMEY ET A. ROLET

TOME PREMIER





PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869





SHIRLEY.

CHAPITRE PREMIER.

Le Lévitique.

Dans ces dernières années, une abondante pluie de vicaires est tombée sur le nord de l'Angleterre. Les collines en sont noires. chaque paroisse en a un ou plusieurs; ils sont assez jeunes pour être très-actifs, et doivent accomplir beaucoup de bien. Mais ce n'est pas de ces dernières années que nous allons parler; nous remonterons au commencement de ce siècle. Les dernières années, les années présentes, sont poudreuses, brûlées par le soleil, arides; nous voulons éviter l'heure de midi, l'oublier dans la sieste, nous dérober par le sommeil à la chaleur du jour et rêver de l'aurore.

Si vous pensez, lecteur, après ce prélude, que je vous prépare un roman, jamais vous ne fûtes dans une plus complète erreur. Pressentez-vous du sentiment, de la poésie, de la rêverie? Attendez-vous de la passion, des émotions, du mélodrame? Modérez vos espérances et renfermez-les dans des bornes plus modestes. Vous avez devant vous quelque chose de réel, de froid, de solide; quelque chose d'aussi peu romantique qu'un lundi matin, quand tous ceux qui ont du travail s'éveillent avec le sentiment intime qu'ils doivent se lever, et agissent en conséquence. Nous n'affirmons pas positivement que vous ne serez pas quelque peu excité vers le milieu ou à la fin du repas; mais il est résolu que le premier plat servi sur la table peut être mangé par un catholique, oui, même un Anglo-catholique, le vendredi saint: ce seront de froides len-

tilles au vinaigre et sans huile, du pain sans levain et des herbes amères, sans agneau rôti.

Dans ces dernières années, dis-je, une abondante pluie de vicaires est tombée sur le nord de l'Angleterre; mais, en 1811 ou 1812, cette pluie n'était pas descendue: les vicaires étaient rares alors. Il n'y avait pas encore de sociétés établies pour tendre la main aux recteurs et aux bénéficiers vieux et infirmes, et leur donner le moyen de payer un jeune et vigoureux collègue, frais émoulu des bancs d'Oxford ou de Cambridge. Les présents successeurs des apôtres, disciples du docteur Pusey et instruments de la propagande, étaient à cette époque emprisonnés dans les langes de leur berceau, ou recevaient la régénération du baptême dans une cuvette, par la main de leur nourrice. Vous n'eussiez pas deviné, en voyant l'un d'eux, que la mousseline plissée de son bonnet ceignait le front d'un préordonné et spécialement sanctifié successeur de saint Paul, de saint Pierre ou de saint Jean; vous n'eussiez pu pressentir, dans les plis de sa longue robe de nuit, le surplis dans lequel il devait par la suite cruellement exercer les âmes de ses paroissiens, et non moins étrangement son vieux recteur, en agitant dans la chaire le surplis qui n'avait jamais flotté plus haut que le pupitre.

Néanmoins, dans ces jours de disette, il y avait des vicaires: la précieuse plante était rare, mais on pouvait la trouver. Un certain district, dans l'ouest du Yorkshire, pouvait se vanter de posséder trois verges d'Aaron, florissant dans un circuit de vingt milles. Vous les verrez, lecteur. Entrez dans cette jolie maison avec jardin, située sur la limite du territoire de M. Whinbury; avancez dans le parloir, ils sont là à dîner. Permettez-moi de vous les présenter: M. Donne, vicaire de Whinbury; M. Malone, vicaire de Briarfield; M. Sweeting, curé de Nunnely. C'est le logement de M. Donne; l'habitation appartient à un certain John Gale, un petit drapier. M. Donne a gracieusement invité ses amis à un régal. Vous et moi allons nous joindre à la réunion, pour voir ce qui se fera et entendre ce qui se dira. Pour le moment, ils mangent; et, pendant qu'ils mangent, nous allons causer à part.

Ces messieurs sont dans la fleur de la jeunesse; ils possèdent toute l'activité de cet heureux âge, activité que leurs vieux curés verraient volontiers tournée du côté des fonctions pastorales, exprimant le désir de la voir employée dans une diligente

surveillance des écoles et dans de fréquentes visites aux malades de leurs paroisses respectives. Mais les jeunes lévites pensent que c'est là une triste besogne; ils préfèrent dépenser leur énergie dans une occupation qui, bien qu'à d'autres yeux elle paraisse plus chargée d'ennui, plus monotone que le labeur du tisserand à sa navette, semble leur fournir un inépuisable fonds de divertissements et de plaisirs.

Je veux parler de l'habitude de courir à droite et à gauche, de chez l'un chez l'autre: non un cercle, mais un triangle de visites, qu'ils entretiennent tant que dure l'année, en hiver, au printemps, en été, en automne. Le temps et la saison ne font aucune différence; avec le même zèle inintelligent ils affrontent la neige et la grêle, le vent et la pluie, la boue et la poussière, pour aller dîner, prendre le thé, ou souper l'un avec l'autre. Ce qui les attire, il serait fort difficile de le dire. Ce n'est point l'amitié; car toutes les fois qu'ils se rencontrent ils se querellent. Ce n'est pas la religion; il n'en est jamais question parmi eux; ils peuvent discuter des points de théologie, mais de piété, jamais. Ce n'est pas l'amour du boire et du manger; chacun d'eux peut avoir chez lui un dîner aussi succulent que celui qui lui est servi chez son confrère. Mistress Gale, mistress Hogg et mistress Whipp, leurs hôtesses respectives, affirment que ces messieurs n'ont pas d'autre but que de donner de la peine aux gens. Par *les gens*, ces bonnes dames veulent se désigner elles-mêmes, car elles sont tenues dans une alerte perpétuelle par ce système de mutuelle invasion.

M. Donne et ses convives, ainsi que je l'ai dit, sont à dîner; mistress Gale les sert, mais une étincelle du feu de sa cuisine brille dans ses yeux. Elle considère que le privilége d'inviter occasionnellement un ami à un repas, sans rien ajouter au prix de la pension (privilége inclus dans les conditions auxquelles elle loue ses logements), a été suffisamment exercé dans ces derniers temps. La présente semaine n'est qu'au jeudi, et, le lundi, M. Malone, le vicaire de Briarfield, vint déjeuner et resta au dîner; le mardi, M. Malone et M. Sweeting, de Nunnely, vinrent prendre le thé, demeurèrent au souper, occupèrent le lit de réserve et lui firent l'honneur de leur société au déjeuner, le mercredi matin. Aujourd'hui, jeudi, ils sont là tous deux à dîner; et elle est à peu près certaine qu'ils resteront toute la nuit. « C'en est trop, » dit-elle.

M. Sweeting est occupé à couper en morceaux une tranche de rosbif sur son assiette, et se plaint qu'il est très-dur; M. Donne trouve la bière plate. Oui, voilà le pire! S'ils étaient polis encore, mistress Gale n'y ferait pas attention; s'ils se montraient satisfaits de ce qu'on leur donne, elle n'y regarderait pas de si près; mais ces jeunes curés sont si hautains, si dédaigneux, ils mettent tout le monde sous leurs pieds; ils ne la traitent pas même avec civilité, parce qu'elle n'a pas de domestique et qu'elle fait elle-même la besogne de la maison, comme sa mère faisait avant elle. Puis, ils parlent toujours contre le Yorkshire et ses habitants, et, pour mistress Gale, c'est une preuve qu'aucun d'eux n'est un véritable gentleman, un descendant d'une noble race. Les vieux curés valent mieux que cette bande de gamins de collége; ils savent ce que sont les bonnes manières, et sont bienveillants envers les riches et les humbles.

« Du pain! » crie M. Malone, dont le ton et l'accent indiquent suffisamment qu'il est né au pays du trèfle et des pommes de terre. Mistress Gale hait M. Malone plus qu'aucun des deux autres, mais elle le craint aussi, car c'est un personnage grand et vigoureusement constitué, avec de vraies jambes et de vrais bras irlandais, et un visage à l'avenant; non le type du visage d'O'Connell, mais ce visage aux traits vigoureux de l'Indien du nord de l'Amérique, qui appartient à une certaine partie de la noblesse irlandaise, et dont le regard hautain et comme pétrifié convient mieux à un possesseur d'esclaves qu'à un propriétaire dans un pays libre. Le père de M. Malone s'appelait gentleman: il était pauvre, criblé de dettes et arrogant, et son fils lui ressemble.

Mistress Gale lui présente le pain.

« Coupez-le, femme, » dit le convive, et la femme le coupa. Si elle eût pu satisfaire ses inclinations, elle eût coupé le vicaire aussi. Elle était révoltée de sa manière de commander.

Les vicaires avaient bon appétit, et, quoique le bœuf fût dur, ils en mangèrent beaucoup. Ils absorbèrent aussi une assez grande quantité de bière plate, tandis qu'un plat de pouding du Yorkshire et deux plats de légumes disparaissaient comme des feuilles devant les sauterelles. Le fromage aussi reçut des marques distinguées de leur attention, et un gâteau aux épices qui suivit, en guise de dessert, s'évanouit comme

une vision et ne put être retrouvé. Son élégie fut chantée dans la cuisine par Abraham, le fils et l'héritier de mistress Gale, jeune garçon de six ans; il avait compté sur le retour du gâteau, et, quand sa mère rapporta le plat vide, il pleura amèrement.

Les vicaires, pendant ce temps, buvaient à petits coups leur vin, liqueur d'un cru médiocre et modérément estimée. M. Malone eût certainement préféré du whisky; mais M. Donne, qui était Anglais, ne tenait pas à ce breuvage. En buvant, ils argumentaient non sur la politique, ni sur la philosophie ou la littérature; ces questions étaient alors, comme toujours, sans intérêt pour eux; pas même sur la théologie pratique ou doctrinale; mais sur des points insignifiants de discipline ecclésiastique, frivolités et bagatelles pour tout le monde, excepté pour eux. M. Malone, qui s'arrangeait de façon à avoir deux verres de vin lorsque ses confrères se contentaient d'un seul, arriva peu à peu à l'hilarité qui lui était habituelle; c'est-à-dire qu'il devint un peu insolent, dit de rudes choses avec un ton de fanfaron, et rit bruyamment de sa propre éloquence.

Chacun de ses compagnons devint à son tour le but de ses saillies. Malone avait à leur service un fonds de railleries qu'il avait coutume de leur décocher en toutes occasions; il variait rarement son esprit, il ne se trouvait point monotone, et se mettait fort peu en peine de l'opinion des autres. Pour M. Donne, ce furent des allusions à son extrême maigreur, à son nez en trompette; de mordants sarcasmes sur un surtout râpé, couleur chocolat, qu'il avait coutume de porter toutes les fois qu'il pleuvait ou menaçait de pleuvoir; des critiques sur un choix de locutions de cockney, et sur certains modes de prononciation qui appartenaient tout particulièrement à M. Donne, et certainement étaient dignes de remarque pour l'élégance et le fini qu'ils communiquaient à son style.

M. Sweeting fut raillé sur sa stature: c'était un petit homme, un enfant pour la taille et la corpulence, comparé à l'athlétique Malone; sur son talent musical: il jouait de la flûte et chantait comme un séraphin (selon l'opinion de quelques jeunes dames de la paroisse). Il fut tourné en ridicule comme *l'enfant gâté* des dames, tourmenté à propos de son affection pour sa mère et sa sœur, dont il lui arrivait de parler de temps à autre en présence de son collègue.

Les victimes recevaient ces attaques chacune à sa manière

M. Donne avec un air de satisfaction intime et un flegme quelque peu chagrin, la seule défense de sa dignité de convention; M. Sweeting avec l'indifférence d'un homme léger et facile, qui ne croit pas avoir de dignité à maintenir.

Quand la raillerie de Malone devint trop offensive, ce qui arriva bientôt, ils se réunirent pour repousser l'attaque, lui demandant combien de jeunes garçons l'avaient accompagné le matin, le long de la route, avec les cris de : « Pierre l'Irlandais ! » (le nom de Malone); s'informant si c'était l'usage en Irlande que les ecclésiastiques portassent des pistolets chargés dans leurs poches et un shillelah dans leur main, en faisant leurs visites pastorales, etc.

Le moyen ne réussit pas. Malone, qui n'était rien moins que doux et flegmatique, était maintenant au comble de l'exaspération. Il vociférait et gesticulait. Donne et Sweeting riaient. De sa bruyante voix celtique, il les traita de Saxons; ils ripostèrent en lui rappelant qu'il était l'enfant d'un pays conquis. Il menaça de rébellion au nom de son pays, et donna cours à sa haine amère contre la domination anglaise; ils parlèrent de haillons, de mendicité, de peste. On ne s'entendait plus dans le petit parloir; on eût dit qu'une lutte allait suivre. Il était étonnant que M. et mistress Gale ne prissent pas l'alarme et n'envoyassent pas chercher un constable pour rétablir la paix. Mais ils étaient accoutumés à de semblables démonstrations; ils savaient que jamais les vicaires ne dînaient ou ne prenaient le thé ensemble sans un petit exercice de cette sorte, et ils étaient parfaitement tranquilles sur les conséquences; ils savaient en outre que ces querelles cléricales étaient aussi inoffensives que bruyantes, et que, quels que fussent les termes dans lesquels les vicaires pourraient se quitter le soir, ils étaient sûrs de se retrouver les meilleurs amis du monde le lendemain matin.

Pendant que le digne couple était assis au coin du feu de la cuisine, écoutant le contact sonore et répété du poing de Malone sur la table du parloir, le bruit des verres et des flacons qui en résultait, le rire moqueur des alliés anglais et la déclamation bégayée de l'Irlandais, un bruit de pas se fit entendre, et le marteau de la porte extérieure retentit violemment.

M. Gale alla ouvrir.

« Qui avez-vous là-haut, dans le parloir? demanda une voix; voix remarquable, nasale et abrupte.

— Oh! M. Helstone! Est-ce vous, monsieur? Je pouvais à peine vous voir dans l'obscurité, il fait si noir en ce moment. Voulez-vous entrer, monsieur?

— Je veux savoir d'abord s'il vaut la peine que j'entre. Qui avez-vous en haut?

— Les vicaires, monsieur.

— Quoi! tous?

— Oui, monsieur.

— Ils dînent ici?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. »

En prononçant ces mots, le nouveau venu entra. C'était un homme entre deux âges, vêtu de noir. Il traversa la cuisine, ouvrit une porte, inclina la tête en avant et écouta. Le vacarme était en ce moment à son apogée.

«Eh! » se dit-il à lui-même; puis, se tournant vers M. Gale: « Avez-vous souvent cette sorte de chose? »

M. Gale avait été marguillier, et il était indulgent pour le clergé.

« Ils sont jeunes, vous savez, monsieur, ils sont jeunes, dit-il d'un ton suppliant.

— Jeunes! ils méritent d'être bâtonnés! Mauvais drôles! mauvais drôles! Et si vous étiez un dissident, John Gale, au lieu d'être un bon partisan de l'Église, ils agiraient de même, ils se compromettraient. Je vais... »

Sans finir sa phrase, il poussa la porte qu'il referma sur lui et monta l'escalier. Arrivé en haut, il écouta encore quelques minutes. Puis, entrant sans frapper, il fut debout devant les vicaires.

Ils ne parlaient plus; ils semblaient pétrifiés. Lui, un personnage de courte stature, à la taille droite, portant sur de larges épaules une tête de faucon, — bec et œil, — le tout surmonté d'un *rheoboam* ou chapeau à larges bords, qu'il semblait ne pas croire nécessaire d'ôter en présence de ceux devant lesquels il se trouvait, lui, croisa ses bras sur sa poitrine, et examina ses jeunes amis, si amis ils étaient, tout à loisir.

« Quoi! dit-il d'une voix qui n'était plus nasale, mais profonde, plus que profonde, une voix rendue à dessein creuse et caverneuse; quoi! est-ce que le miracle de la Pentecôte s'est renouvelé? Est-ce que les langues de feu sont descendues de nouveau? Où sont-elles? leur bruit remplissait il y a un instant

toute la maison. J'ai entendu les dix-sept langues en pleine action : les Parthes et les Mèdes, les Élamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et des parties de la Libye qui avoisinent Cyrène; étrangers de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, tous devaient avoir un représentant dans cette chambre il y a deux minutes.

— Je sollicite votre pardon, monsieur Helstone, dit M. Donne; prenez un siége, monsieur, je vous prie. Voulez-vous accepter un verre de vin? »

Ses civilités ne reçurent aucune réponse. Le faucon en habit noir poursuivit :

« Que parlé-je du don des langues? Je me trompais de chapitre, de livre, de Testament. J'avais pris l'Évangile pour la Loi, les Actes pour la Genèse, la ville de Jérusalem pour la plaine de Shinar. Ce n'est pas le don, mais la confusion des langues qui m'a rendu sourd comme un poteau. *Vous*, des apôtres? Quoi, vous trois! Non, certainement : trois présomptueux maçons babyloniens, ni plus ni moins!

— Je vous assure, monsieur, que nous avions seulement une petite causerie ensemble, en buvant un verre de vin, après un dîner d'amis, mettant à la raison les dissidents.

— Oh! mettant à la raison les dissidents! Est-ce que Malone mettait à la raison les dissidents? Il m'a paru plutôt qu'il mettait à la raison ses coapôtres. Vous vous querelliez et faisiez plus de vacarme, à vous trois, que Moïse Barraclough, le tailleur prédicant, et tous ses auditeurs, n'en font là-bas dans la chapelle méthodiste. Je sais qui est l'auteur de la dispute; c'est votre faute, Malone.

— Ma faute, monsieur?

— Votre faute. Donne et Sweeting étaient tranquilles avant votre arrivée, et seraient tranquilles si vous fussiez parti. Lorsque vous avez traversé le canal, vous auriez dû laisser derrière vous vos habitudes irlandaises. Les coutumes des écoliers de Dublin ne conviennent pas ici. Certains procédés qui ne seraient pas remarqués dans le sauvage et montagneux district de Connaught pourraient, dans une décente paroisse anglaise, attirer des désagréments à ceux qui se les permettraient, et, ce qui est pire, nuire à la sainte institution dont vous n'êtes que les humbles membres. »

Il y avait une certaine dignité dans la manière dont M. Hel-

stone réprimandait ces jeunes gens, bien que cette manière ne fût peut-être pas appropriée à la circonstance. M. Helstone, debout, roide comme un piquet, avec son œil perçant comme celui d'un oiseau de proie, en dépit de son chapeau clérical, de son habit noir et de ses guêtres, avait plutôt l'air d'un vieil officier réprimandant ses subalternes, que d'un vénérable prêtre exhortant ses enfants à la foi. La douceur évangélique, la bénignité apostolique, semblaient n'avoir jamais exercé leur influence sur ce visage bronzé et âpre; mais la fermeté et la sagacité se peignaient sur ses traits.

« J'ai rencontré ce soir Supplehough, continua-t-il, pataugeant dans la boue, et allant prêcher dans la boutique de Mildeau. Comme je vous l'ai dit, j'ai entendu Barraclough beuglant au milieu d'une assemblée comme un taureau en fureur; et je vous trouve, messieurs, vous amusant sur votre demi-pinte d'épais porto, et vous invectivant comme de vieilles femmes en colère. Il n'est pas étonnant que Supplehough convertisse seize adultes en un jour, ce qu'il a fait il y a une quinzaine; il n'est pas étonnant que Barraclough, ce coquin hypocrite, attire toutes les filles des tisserands, avec leurs fleurs et leurs rubans, pour voir combien ses poings sont plus durs que les bords de son baquet; il n'est pas étonnant non plus que, livrés à vous-mêmes, sans vos recteurs, moi, Halt et Boultby, pour vous appuyer, vous accomplissiez trop souvent le service divin de notre Église pour les murs, et lisiez votre lambeau de discours devant le clerc, l'organiste et le bedeau. Mais en voilà assez sur ce sujet! Je viens pour voir Malone. J'ai une commission pour toi, capitaine!

— Quelle est-elle? demanda Malone, d'un ton de mauvaise humeur. Il ne peut y avoir de funérailles à accomplir à cette heure du jour.

— Avez-vous des armes sur vous?

— J'ai les pistolets que vous m'avez donnés. Je ne m'en sépare jamais; je les place toujours tout amorcés sur une chaise à côté de mon chevet. J'ai mon épine noire.

— Très-bien. Voulez-vous aller à la fabrique de Hollow?

— Que se passe-t-il à la fabrique de Hollow?

— Rien encore, et peut-être ne se passera-t-il rien. Mais Moore est là seul. Il a envoyé tous les ouvriers sur lesquels il croit pouvoir compter à Stilbro'; il n'est resté que deux femmes à la fabrique. Ce serait une excellente occasion pour quiconque lui porte intérêt de lui faire une visite.

— Je ne suis pas de ceux qui lui portent intérêt, monsieur; je ne me mets pas en peine de lui.

— Eh! Malone, auriez-vous peur?

— Vous savez bien le contraire. Si je pensais réellement qu'il y eût chance de désordre, j'irais; mais Moore est un homme étrange et circonspect, que je ne prétends aucunement comprendre; et, pour l'amour de son agréable société, je ne ferais point un pas.

— Mais il y a chance de désordre, si une véritable émeute n'a pas lieu; aucun signe ne me l'annonce, cependant il est peu probable que cette nuit se passe tranquillement. Vous savez que Moore a résolu d'avoir de nouvelles machines, et il attend ce soir de Stilbro' deux voitures chargées de métiers et de ciseaux à tondre le drap. Le contre-maître Scott et quelques hommes choisis sont allés les chercher.

— Ils les ramèneront en sûreté et sans encombre, monsieur.

— C'est ce que dit Moore, et il affirme qu'il n'a besoin de personne. Il faut cependant quelqu'un, ne fût-ce que pour porter témoignage, s'il arrivait quelque chose. Je le sais fort indifférent. Il demeure dans son comptoir avec les volets ouverts; il va de côté et d'autre la nuit, remonte la vallée, se promène sur la pelouse de Fieldhead et à travers les plantations; on dirait qu'il est l'enfant chéri du voisinage, ou que, détesté comme il l'est, il a sur lui un charme, ainsi qu'ils disent dans les contes. Il ne s'émeut pas du sort de Pearson ni de celui d'Armitage, tués, l'un dans sa propre maison, l'autre sur le marais.

— Cependant il devrait être sur ses gardes et prendre ses précautions, dit M. Sweeting; et je pense qu'il en prendrait s'il entendait ce que j'entendis l'autre jour.

— Qu'avez-vous entendu, Davy?

— Vous connaissez Mike Hartley, monsieur?

— Le tisserand antinomien? Oui.

— Lorsque Mike a bu pendant quelques semaines, il finit généralement par une visite au presbytère de Nunnely, pour lui dénoncer l'horrible tendance de ses doctrines sur le travail, et pour l'avertir que lui et tous ses auditeurs sont plongés dans les ténèbres extérieures.

— Eh bien! cela n'a rien de commun avec Moore.

— Outre qu'il est un antinomien, Mike est un violent jacobin et un niveleur, monsieur.

— Je le sais. Lorsqu'il est très-ivre, ses idées sont toutes

tournées au régicide. Mike n'ignore point l'histoire. Il est curieux de l'entendre donner la liste des tyrans dont, comme il dit, « le vengeur du sang a obtenu satisfaction. » Cet homme se réjouit étrangement du meurtre commis sur des têtes couronnées ou sur d'autres têtes pour des raisons politiques. J'ai déjà entendu dire qu'il avait une étrange aversion pour Moore. Est-ce là ce que vous voulez dire, Sweeting?

— Vous n'employez pas le mot propre, monsieur. M. Hall pense qu'il n'a aucune haine personnelle envers Moore; il dit qu'il aime même à lui parler et à courir après lui, mais il désire qu'il soit choisi pour faire un exemple. Il l'exaltait, l'autre jour, devant M. Hall, comme le marchand de drap qui a le plus de cervelle de tout le Yorkshire, et c'est pour cette raison qu'il affirme qu'il devrait être choisi comme un sacrifice, une oblation de suave odeur. Pensez-vous que Mike Hartley possède sa raison, monsieur? demanda Sweeting avec simplicité.

— Je ne pourrais le dire, Davy; il peut être fou, n'être seulement que rusé, ou peut-être un peu l'un et l'autre.

— Il dit qu'il a des visions, monsieur.

— Oui, c'est un vrai Ézéchiel ou un Daniel pour les visions. Vendredi dernier, juste au moment où je venais de me mettre au lit, il vint m'en décrire une qu'il avait eue dans le parc de Nunnely, l'après-midi même.

— Dites-la, monsieur; quelle était-elle? demanda Sweeting.

— Davy, tu as dans le crâne un énorme organe de merveilleux; Malone, que voilà, n'en a aucun; ni les meurtres ni les visions ne l'intéressent. Vois quel gros et insouciant Saph il paraît en ce moment.

— Saph! qui était Saph, monsieur?

— J'étais sûr que vous ne le connaissiez pas; vous le trouverez. C'est un personnage biblique. Je ne sais absolument de lui que son nom et sa race. Mais, depuis mon enfance, j'ai toujours attaché une personnalité à Saph. Soyez-en sûr, il était honnête, lourd et malheureux. Il trouva la mort à Gob, par la main de Sibbechai.

— Mais la vision, monsieur?

— Davy, tu l'entendras. Donne est occupé à se mordre les ongles et Malone à bâiller; aussi je ne la dirai qu'à toi. Mike est sans ouvrage, comme beaucoup d'autres, malheureusement. M. Grame, l'intendant de sir Philip Nunnely, lui donna quelque chose à faire au prieuré. Selon son récit, il était occupé à tailler

les haies à une heure avancée de l'après-midi, mais avant la nuit, lorsqu'il entendit ce qu'il crut être une troupe de musiciens, des bugles, des fifres, et les sons d'une trompette; les sons venaient de la forêt, et il s'étonnait qu'il y eût là de la musique. Il leva les yeux, et, à travers les arbres, il vit des objets mouvants, rouges comme des pavots, ou blancs comme des fleurs de mai : le bois en était plein. Ils sortirent et remplirent le parc. Il vit alors que c'étaient des soldats; il y en avait des mille et des dizaines de mille, mais ils ne faisaient pas plus de bruit qu'un essaim de cousins dans un soir d'été. Ils se formèrent en ordre, affirmait-il, et marchèrent, régiment après régiment, à travers le parc; il les suivit jusqu'à la commune de Nunnely; la musique continuait à se faire entendre doucement dans le lointain. Sur la commune, il les vit faire un grand nombre d'évolutions; un homme habillé de rouge se tenait au centre et les dirigeait; ils s'étendaient, disait-il, sur cinquante acres; ils furent en vue pendant une demi-heure, puis ils disparurent silencieusement. Pendant tout le temps, il n'avait entendu ni une voix ni un pas, rien que la faible musique jouant une marche solennelle.

— Où allaient-ils, monsieur?

— Vers Briarfield. Mike les suivit; ils semblaient passer Fieldhead, lorsqu'une colonne de fumée, telle qu'en pourrait vomir un parc d'artillerie, s'étendit sans bruit sur les champs, sur la route, sur la commune, et roula, dit-il, bleue et obscure, jusqu'à ses propres pieds. Lorsqu'elle fut dissipée, il chercha à voir de nouveau les soldats; mais ils s'étaient évanouis, il ne les vit plus. Mike, comme un sage Daniel qu'il est, non-seulement raconta la vision, mais en donna l'explication. Elle signifie, disait-il, meurtre et guerre civile.

— Y croyez-vous, monsieur? demanda Sweeting.

— Et vous, Davy? Mais venez, Malone, pourquoi n'êtes-vous pas encore parti?

— Je suis surpris, monsieur, que vous ne soyiez pas resté vous-même avec Moore; vous aimez ces sortes de choses.

— C'est ce que j'aurais fait, s'il ne m'était malheureusement arrivé d'engager Coultby à souper avec moi, en revenant du meeting de la Société biblique à Nunnely. Je promis à Moore de vous envoyer comme mon substitut, ce dont il ne me remercia pas. Il eût beaucoup mieux aimé m'avoir que vous, Pierre. S'il y a un réel besoin de secours, je vous joindrai; la

cloche de la fabrique m'avertira. Ainsi, allez; à moins que, dit-il en se retournant subitement vers MM. Sweeting et Donne, à moins que Davy Sweeting et Joseph Donne ne préfèrent y aller. La commission est honorable, non sans l'assaisonnement d'un réel petit danger, car le pays est dans un singulier état, comme vous le savez tous, et Moore, sa fabrique et ses machines, sont suffisamment haïs. Vous avez des sentiments chevaleresques et un cœur courageux dans votre poitrine, je n'en doute pas. Peut-être suis-je trop partial envers mon favori Pierre; le petit David sera le champion de l'immaculé Joseph. Malone, vous n'êtes qu'un grand flandrin de Saül, après tout, bon seulement pour prêter votre armure. Allons, donnez vos armes, cherchez votre shillelah; il est là dans le coin. »

Avec une grimace significative, Malone produisit ses pistolets, en offrant un à chacun de ses frères, qui ne s'empressèrent pas de le saisir. Avec une gracieuse modestie, chacun d'eux recula d'un pas devant l'arme offerte.

« Je ne les touche jamais; je n'ai jamais touché rien de cette espèce, dit M. Donne.

— Je suis presque un étranger pour M. Moore, murmura Sweeting.

— Si vous n'avez jamais touché un pistolet, eh bien! essayez maintenant, grand satrape d'Égypte. Quant au petit ménestrel, il préférerait sans doute aller à la rencontre des Philistins sans autres armes que sa flûte. Cherchez leurs chapeaux, Pierre, il faut qu'ils y aillent tous les deux.

— Non, monsieur, non, monsieur Helstone; ma mère serait fâchée, dit Sweeting.

— Et je me suis fait une règle de ne jamais m'immiscer dans des affaires de ce genre, » observa Donne.

Helstone sourit sardoniquement; Malone poussa un rire qui ressemblait à un hennissement.

Il replaça ses armes, prit son chapeau et son bâton, et, disant que jamais il ne s'était senti aussi bien disposé pour riposter à une agression, et qu'il voudrait bien qu'une vingtaine de ces graisseux apprêteurs de drap attaquassent la fabrique de Moore cette nuit, il sortit, descendant l'escalier en deux ou trois enjambées, et faisant trembler la maison par la violence avec laquelle il ferma la porte derrière lui.

CHAPITRE II.

Les voitures.

La soirée était très-noire : les étoiles et la lune étaient masquées par de gros nuages qui, gris dans le jour, étaient maintenant du noir le plus sombre. Malone n'était pas un homme adonné à l'observation de la nature; ses changements, pour la plupart, avaient lieu sans qu'il s'en aperçût; il eût pu marcher pendant plusieurs milles dans les plus variables jours d'avril, sans voir les gracieuses caresses que le ciel fait à la terre, sans remarquer les sommets des verdoyantes collines s'épanouissant sous un baiser du soleil, ou cachant leurs crêtes sous les tresses pendantes et échevelées d'un nuage, lorsqu'une averse pleure sur eux. Il ne remarquait donc pas le contraste du ciel tel qu'il paraissait en ce moment (une voûte sombre et mouvante, noire partout, excepté vers l'est, où les fournaises des forges de Stilbro' répandaient une lueur blafarde sur l'horizon), avec le même ciel pendant une nuit froide et sans nuage. Il ne se demandait point ce qu'étaient devenues les constellations et les planètes, et ne regrettait pas la sérénité d'azur de cet océan aérien constellé par ces petites îles qu'un autre océan, d'un élément plus lourd et plus dense, qui roulait au-dessous, dérobait à ses yeux. Il poursuivait sa route brutalement, penché en avant et portant son chapeau en arrière de sa tête à la manière irlandaise, faisant résonner la chaussée, lorsque la route en possédait une, ou marchant dans les ornières, lorsque le pavé était remplacé par le gravier. Il ne se préoccupait que de certaines limites : la flèche de l'église de Briarfield, et, plus loin, les lumières de la Maison-Rouge. Celle-ci était une auberge, et, lorsqu'il l'atteignit, la lueur du feu à travers les rideaux à moitié fermés d'une fenêtre, la vue des verres sur une table ronde, et de joyeux convives assis sur un banc de chêne, faillirent détourner le vicaire de sa course. Il lui vint une violente envie de boire un verre de whisky et d'eau ; dans un autre lieu, il eût immédiatement satisfait son désir; mais les individus réunis dans cette cuisine étaient tous des paroissiens de

M. Helstone; tous le connaissaient; il poussa un soupir et passa.

Il fallait en ce moment quitter la route, car la distance qui le séparait de la manufacture de Hollow pouvait être considérablement abrégée en traversant les champs qui étaient en plaine. Malone les traversa en ligne droite, escaladant les haies et les murs. Il passa auprès d'un seul bâtiment, large et irrégulier. On apercevait un pignon élevé, puis un front d'une grande longueur, ensuite un pignon peu élevé, puis un amas de grosses cheminées; derrière se trouvaient quelques arbres. Ce bâtiment était dans une obscurité complète; aucune lumière ne brillait aux fenêtres: la pluie qui coulait du toit et le vent qui sifflait autour des cheminées étaient les seuls sons que l'on entendît.

Ce bâtiment passé, les champs, qui avaient été plats jusque-là, commençaient à décliner en une rapide descente. Évidemment une vallée se trouvait au-dessous, au travers de laquelle on pouvait entendre le cours d'un ruisseau. Une lumière brillait dans le fond de la vallée. Malone gouverna vers ce phare.

Il arriva à une petite maison blanche (on pouvait voir qu'elle était blanche, même à travers cette dense obscurité), et frappa à la porte. Une domestique au frais visage vint ouvrir; à la lueur de la chandelle qu'elle tenait, on remarquait un étroit escalier. Deux portes couvertes d'étoffe cramoisie, une bande de tapis de la même couleur sur les marches, contrastant avec les murs peints de couleurs légères et le plancher blanc, faisaient paraître ce petit intérieur frais et propre.

« M. Moore est chez lui, je suppose?

— Oui, monsieur, mais il n'est pas ici.

— Il n'est pas ici? où est-il donc?

— A la fabrique, dans le comptoir. »

En ce moment une des portes cramoisies s'ouvrit.

« Est-ce que les voitures sont arrivées, Sarah? » demanda une voix féminine: et en même temps une tête de femme apparut. Ce n'était point une tête de déesse; les papillotes qui ombrageaient chaque tempe défendaient cette supposition; mais ce n'était pas non plus une tête de Gorgone. C'est cependant l'effet qu'elle parut produire sur Malone. Il se rejeta timidement en arrière, en disant: « Je vais le trouver, » et se précipita tout tremblant, à travers une étroite pelouse et une cour obscure, vers une grosse et noire fabrique.

L'heure du travail était passée; les ouvriers étaient partis, les machines étaient au repos et la fabrique fermée. Malone en fit le tour; dans un endroit de ses flancs noirs, il trouva une autre porte, en se servant pour cela du bout de son shillelah, avec lequel il battait le tambour. Une clef tourna; la porte s'ouvrit.

« Est-ce Joe Scott? Quelle nouvelle des voitures, Joe?

— Non, c'est moi. Je suis envoyé par M. Helstone.

— Oh! monsieur Malone! » La voix, en prononçant ce nom, trahissait la plus légère inflexion possible de désappointement. Après une pause d'un instant, elle continua: « Je vous prie d'entrer, monsieur Malone. Je regrette extrêmement que M. Helstone ait cru nécessaire de vous déranger, il n'y avait aucune nécessité; je le lui avais dit. Et par une telle nuit! Mais avançons. »

A travers un sombre appartement dont il était impossible de distinguer l'aspect, Malone suivit son interlocuteur dans une chambre claire et brillante; très-claire et très-brillante, assurément, elle semblait aux yeux qui s'efforçaient, un instant auparavant, de percer l'obscurité de la nuit et du brouillard; mais, à l'exception d'un excellent feu et d'une lampe d'un dessin élégant qui brûlait sur la table, le lieu n'avait rien que de très-ordinaire. Aucun tapis ne recouvrait le plancher de bois; trois ou quatre chaises à dossier, peintes en vert, qui semblaient avoir autrefois meublé la cuisine d'une ferme; un bureau de forte et solide construction, la table déjà nommée, et, sur les murs couleur de pierre, quelques feuilles encadrées contenant des plans de maisons, de jardins, des dessins de machines, etc., complétaient l'ameublement du lieu.

Tout simple qu'il était, cet ameublement parut satisfaire M. Malone, qui, lorsqu'il eut ôté et suspendu son surtout et son chapeau mouillés, approcha du foyer une des grandes chaises, et plaça ses genoux presque sur les barreaux de la grille rouge.

« Vous avez là un appartement confortable, monsieur Moore, et surtout fort commode pour vous.

— Oui; mais ma sœur serait bien aise de vous voir, si vous préfériez entrer dans la maison.

— Oh! non, les dames seront mieux seules. Je n'ai jamais été le favori des dames. Vous ne me confondez pas avec mon ami Sweeting, n'est-ce pas?

— Sweeting? lequel est-ce? le monsieur au surtout chocolat, ou le petit?

— Le petit, celui de Nunnely, le cavalier des misses Sykes; il est amoureux de toutes les six. Ha ! ha !

— Il vaut mieux, il me semble, qu'il les aime toutes en général, que d'en aimer particulièrement une.

— Mais, en outre, il est particulièrement amoureux d'une aussi ; car lorsque Donne et moi le pressions de faire un choix dans le gracieux essaim, il a nommé.... devinez qui ? »

Avec un calme et fin sourire, M. Moore répondit : « Dora, peut-être, ou Henriette?

— Ha ! ha ! vous êtes un excellent devin. Mais qu'est-ce qui vous a fait désigner ces deux-là?

— Parce qu'elles sont les plus grandes, les plus belles; et Dora, au moins, est la plus vigoureuse; et, comme votre ami M. Sweeting est petit et frêle, j'ai conclu que, selon la règle ordinaire en pareil cas, il avait préféré celle qui forme avec lui le plus frappant contraste.

— Vous avez raison, c'est Dora. Mais il n'a aucune chance; qu'en dites-vous, monsieur Moore ?

— Que possède M. Sweeting, outre sa position de vicaire? »

Cette question sembla réjouir étonnamment M. Malone; il rit pendant trois minutes au moins avant d'y répondre.

« Ce que possède Sweeting? Eh! David a sa harpe, ou sa flûte, ce qui revient au même. Il a une espèce de montre en similor, un anneau, dito, un lorgnon, dito. Voilà ce qu'il a.

— Comment pourrait-il seulement fournir les robes de sa femme ?

— Ha! ha! excellent! Je lui demanderai cela la première fois que je le verrai. Sans doute il pense que le vieux Christophe Sykes ferait grandement les choses. Il est riche, n'est-ce pas? Ils habitent une vaste maison.

— Sykes a un commerce fort étendu.

— Donc, il doit être riche.

— Mais il doit savoir parfaitement à quoi employer ses richesses; et, en ce temps, il songe sans dute autant à retirer son argent du commerce pour constituer des dots à ses filles, que moi à abattre mon petit cottage là-bas, et à construire sur ses ruines une maison aussi grande que Fieldhead.

— Savez-vous, Moore, ce que j'ai entendu l'autre jour?

— Non ; peut-être que j'étais sur le point d'effectuer de sem-

blables changements? Vos bavards de Briarfield sont capables de dire cola, et des choses plus sottes encore.

— J'ai entendu dire que vous alliez prendre Fieldhead à bail.... Ce soir, en passant auprès, je pensais que c'était une triste résidence.... et que votre intention était d'y établir, commo maîtresse, une des misses Sykes, de vous marier, enfin, ha! ah! Eh bien, laquelle est-ce? Dora, j'en suis sûr; vous avez dit qu'elle était la plus belle.

— Je m'étonne du nombre de fois qu'ils m'ont marié depuis mon arrivée à Briarfield! Il m'ont assigné l'une après l'autre toutes les femmes à marier du district. Tantôt c'étaient les deux misses Winns, la première brune, la seconde blonde; tantôt la rouge miss Armitage et la mûre Anne Pearson. A présent vous me jetez sur les épaules toute la tribu des misses Sykes. Sur quoi reposont ces commérages? Dieu seul le sait. Je ne vois personne, je recherche la société des femmes à peu près aussi assidûment que vous, monsieur Malone. S'il m'arrive d'aller à Whinbury, c'est seulement pour visiter Sykes et Pearson dans leur comptoir, où nos discussions roulent sur des sujets tout autres que le mariage, et nos pensées sont occupées d'autre chose que de galanterie, d'établissement et de dots. Le drap que nous ne pouvons vendre, les bras que nous ne pouvons occuper, les fabriques que nous ne pouvons faire fonctionner, la marche funeste des événements en général, que nous ne pouvons changer, remplissent assez nos cœurs à présent pour en exclure toute chose frivole.

— Je suis complétement de votre avis, Moore. S'il est une chose que je haïsse par-dessus tout, c'est l'idée du mariage. J'entends lo mariage dans le sens vulgaire, et comme pure matière de sentiment : deux fous consentant à unir leur indigence par quelque fantastique lien de sympathie mutuelle, quelle absurdité! Mais une union formée en vue de solides intérêts n'est pas si mauvaise, qu'en dites-vous?

— Non, » répondit Moore, d'une manière abstraite.

Le sujet semblait n'avoir aucun intérêt pour lui; il laissa tomber la conversation. Après avoir quelque temps regardé le feu d'un air préoccupé, il tourna soudainement la tête.

« Écoutez! dit-il. Avez-vous entendu les roues? »

Se levant, il alla vers la croisée, l'ouvrit et écouta. Il la referma bientôt.

« C'est seulement le bruit du vent qui s'élève, et le ruis-

seau un peu gonflé qui se précipite dans la vallée. J'attendais ces voitures à six heures, il en est maintenant près de neuf.

— Sérieusement, supposez-vous que l'établissement de ces nouvelles machines puisse vous menacer de quelque danger? demanda Malone. Helstone semble le craindre.

— Tout ce que je désire, c'est de voir les machines et les métiers en sûreté ici, dans les murs de cette fabrique. Une fois montés, je défie les briseurs de métiers. Qu'ils me rendent une visite, ils en subiront les conséquences : ma fabrique, c'est ma forteresse.

— On méprise de tels misérables, observa Malone, plongé dans ses réflexions. Je désirerais presque qu'une de leurs bandes vous vînt visiter cette nuit; mais la route m'a semblé tout à l'heure parfaitement calme.

— Vous êtes venu par la Maison-Rouge?

— Oui.

— Il ne peut rien y avoir de ce côté; c'est dans la direction de Stilbro' qu'est le danger.

— Et vous pensez qu'il y a un danger?

— Ce que ces hommes ont fait à d'autres, ils peuvent me le faire. Il y a seulement cette différence : le plus grand nombre des manufacturiers semblent paralysés lorsqu'on les attaque. Sykes, par exemple, quand son magasin fut incendié et ses draps déchirés et jetés en morceaux dans les champs, ne fit aucune démarche pour découvrir ou punir les mécréants. Il se comporta absolument comme un lapin sous la mâchoire du furet. Quant à moi, et je crois me connaître, je défendrai mon commerce, ma fabrique, mes machines.

— Helstone dit que ces trois choses-là sont vos dieux, que les Ordres en conseil remplacent pour vous les sept péchés capitaux; que Castelreagh est votre Antechrist, et le parti de la guerre sa légion.

— Oui, j'abhorre toutes ces choses, parce qu'elles me ruinent. Elles se dressent sur mon chemin; à cause d'elles, je ne peux ni avancer ni mettre mes plans à exécution. Je me vois arrêté à chaque pas par leurs déplorables effets.

— Mais vous êtes riche et entreprenant, Moore?

— Je suis très-riche en draps que je ne puis vendre. Entrez là-bas dans mes magasins, et vous verrez qu'ils en sont remplis jusqu'au toit. Roakes et Pearson sont dans le même cas;

l'Amérique était leur marché, mais les Ordres en conseil le leur ont fermé. »

Malone ne semblait pas préparé à soutenir une conversation de ce genre; il commença à frapper l'un contre l'autre les talons de ses bottes et à bâiller.

« Et penser, continua Moore, trop absorbé par son idée dominante pour remarquer ces symptômes d'ennui sur le visage de son hôte, penser que ces ridicules commères de Whinbury et de Briarfield vous ennuient sans cesse à propos de mariage! Comme si l'on n'avait pas autre chose à faire en ce monde que de courtiser quelque jeune lady, comme ils disent, de la conduire à l'église, de passer son temps en visites, puis, je suppose, d'avoir une famille. Oh! que le diable emporte.... » Il abandonna ce cours d'idées dans lequel il venait de se lancer avec une certaine énergie, et ajouta d'un ton plus calme : « Je crois que les femmes ne pensent qu'à ces choses, et elles s'imaginent naturellement que l'esprit de l'homme est occupé de la même manière.

— Certainement, certainement, dit Malone, mais n'y faites pas attention. »

Puis il se mit à siffloter, regardant impatiemment autour de lui et paraissant désirer quelque chose. Moore comprit aussitôt.

« Monsieur Malone, vous avez besoin de vous rafraîchir après la marche que vous venez de faire; j'oubliais l'hospitalité. »

Il se leva à ces mots et ouvrit un buffet.

— J'ai l'habitude, dit-il, d'avoir toujours quelque chose sous la main, et de ne pas dépendre des femmes qui habitent le cottage là-bas, lorsque je désire manger une bouchée de pain ou bien me rafraîchir. Souvent je passe ici la soirée et je soupe seul, puis je couche, avec Joe Scott, dans la fabrique. Quelquefois je suis mon propre surveillant. Je n'ai pas l'habitude de dormir longtemps, et j'aime, par une belle nuit, à faire une petite promenade dans la vallée avec mon mousquet sous le bras. Monsieur Malone, pouvez-vous faire cuire une côtelette de mouton?

— Mettez-moi à l'épreuve. Je l'ai fait cent fois lorsque j'étais au collége.

— Voilà des côtelettes et voici le gril. Tournez-les rapidement; vous savez le secret pour leur faire retenir leur jus?

— Rapportez-vous-en à moi, vous verrez. Donnez-moi un couteau et une fourchette, je vous prie. »

Le vicaire retroussa ses manches et se mit vigoureusement à la besogne. Le manufacturier plaça sur la table des assiettes, un pain, une bouteille noire et deux gobelets. Il tira du buffet une petite bouilloire en cuivre, la remplit d'eau, la plaça sur le feu, à côté du gril, prit un citron, du sucre et un petit bol à punch en porcelaine; mais, pendant qu'il préparait le punch, un coup frappé à la porte vint le déranger.

« Est-ce vous, Sarah?

— Oui, monsieur. Viendrez-vous souper?

— Non, je n'irai pas ce coir; je coucherai à la fabrique. Ainsi, fermez les portes et dites à votre maîtresse qu'elle peut se mettre au lit. »

Il revint.

« Votre maison est dans un ordre parfait, observa Malone en retournant les côtelettes. Vous n'êtes pas sous le gouvernement des jupons, comme ce pauvre Sweeting, un homme destiné à subir la domination des femmes. Vous et moi, Moore...., — en voilà une bien rissolée et pleine de jus..., — vous et moi n'aurons pas de juments grises dans nos écuries, lorsque nous nous marierons.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais pensé à cela; si la jument grise est belle et traitable, pourquoi non?

— Les côtelettes sont prêtes; le punch est-il fait?

— En voilà un verre, goûtez-le. Quand Joe Scott et ses mignons arriveront, ils en auront leur part, pourvu qu'ils ramènent les métiers intacts. »

Malone devint fort joyeux pendant le souper : il riait à propos de rien, faisait de mauvaises plaisanteries qu'il applaudissait lui-même; bref, il devint très-bruyant. Son hôte, au contraire, demeurait calme comme auparavant.

Il est temps, lecteur, que vous ayez une idée de ce même hôte: je vais essayer de l'esquisser pendant qu'il est là assis à table.

C'est ce que vous appellerez probablement à première vue un homme d'une étrange apparence; car il est maigre, brun et pâle, très-singulier d'aspect; son épaisse chevelure, éparse négligemment sur son front, atteste suffisamment qu'il dépense peu de temps à sa toilette; il pourrait vraiment l'arranger avec plus de goût. Il semble ignorer la beauté et la symé-

trie méridionale de ses traits, la coupe régulière de sa figure. Le spectateur ne s'aperçoit d'ailleurs de ces avantages qu'après l'avoir bien examiné, car une expression d'anxiété et quelque chose de hagard et de soucieux empêchent d'abord de remarquer la beauté de ce visage. Ses yeux sont grands et gris: leur expression est grave et méditative; son regard est plutôt scrutateur que doux, plutôt pensif que joyeux. Lorsque ses lèvres se desserrent dans un sourire, sa physionomie est agréable; non qu'elle soit même alors franche et gaie, mais on sent l'influence d'un certain charme paisible qui suggère l'idée, vraie ou fausse, d'une nature circonspecte et peut-être bienveillante, d'un cœur capable d'abnégation, d'indulgence et de fidélité. Il est jeune encore, il n'a pas plus de trente ans; sa taille est haute et élancée, sa manière de parler est déplaisante : il a un accent étranger qui, malgré une négligence étudiée de prononciation et de diction, choque une oreille anglaise, et surtout une oreille du Yorkshire.

M. Moore, il est vrai, n'était Anglais qu'à moitié, tout au plus. Sa mère était étrangère, et lui-même avait vu le jour sur un sol étranger. D'une origine hybride, il avait probablement, sur beaucoup de points, des sentiments hybrides, spécialement sur le patriotisme. Il était incapable de s'attacher à un parti, à une secte, voire même à un climat et à des coutumes. Il est probable qu'il avait une tendance à isoler sa personne de toute communauté dans laquelle il pouvait avoir quelque chose à débattre, et qu'il croyait plus sage de désirer les intérêts de Robert Gérard Moore, à l'exclusion de toute considération de philanthropie et d'intérêt général. Le commerce était la profession héréditaire de Moore. Les Gérard d'Anvers avaient été marchands pendant les deux derniers siècles; ils avaient possédé une grande fortune; mais peu à peu les pertes, les spéculations désastreuses, avaient ébranlé les fondements de leur crédit; leur maison, depuis douze ans, chancelait sur sa base, lorsque le choc de la Révolution française l'entraîna dans une ruine complète. Dans cette chute fut emportée la maison anglaise Moore, du Yorkshire, étroitement liée d'intérêts avec la maison d'Anvers, et dont l'un des associés, nommé Robert, résidant dans cette ville, avait épousé Hortense Gérard, espérant que son épouse hériterait de la part de son père, Constantin Gérard, dans les affaires de la maison. Elle n'hérita, comme nous venons de le voir, que du passif, et ce passif, bien que

réglé par un compromis avec les créanciers, on disait que son fils Robert l'avait accepté comme héritage, et qu'il aspirait à l'éteindre un jour et à rétablir la maison Gérard et Moore sur une échelle au moins égale à celle de son ancienne grandeur. On supposait même que le souvenir de ce passé pesait lourdement sur son cœur, et si une enfance écoulée auprès d'une mère attristée, avec la perspective de malheurs futurs, une virilité presque submergée sous l'orage, peuvent affecter péniblement l'esprit, il faut convenir que celui de Moore ne devait pas être imprimé en lettres d'or.

Si Moore avait un grand but à atteindre, il n'était pas en son pouvoir d'employer de grands moyens pour y parvenir. Il était forcé de se contenter de l'époque des petites choses. Quand il arriva dans le Yorkshire, celui dont les ancêtres avaient possédé des magasins dans le port et des manufactures dans le pays, avaient eu maison de ville et maison de campagne, ne vit aucune autre voie ouverte devant lui que de louer une fabrique de drap, dans un endroit ignoré d'un district peu connu, de prendre un cottage à côté pour sa résidence, et d'ajouter à ses possessions, pour faire paître son cheval et étendre ses draps, quelques acres de terre aride bordant le ruisseau qui faisait marcher ses machines. Il tenait tout cela à un prix élevé (car ces temps de guerre étaient durs, et toute chose était chère), des administrateurs du domaine de Fieldhead, alors la propriété d'une mineure.

A l'époque où commence cette histoire, il n'habitait le district que depuis deux ans, pendant lesquels il avait prouvé qu'il possédait au moins de l'activité. Le cottage avait été converti en une résidence propre et de bon goût. Une partie du terrain aride avait été convertie en jardin, qu'il cultivait avec un soin et une exactitude toutes flamandes. Quant à la fabrique, vieil édifice pourvu de machines et de bâtiments surannés, il avait tout d'abord montré, pour sa distribution et son outillage, le plus profond mépris. Son but avait été d'accomplir une réforme radicale, ce qu'il avait exécuté aussi promptememt que son capital très-limité le lui avait permis. L'insuffisance de ce capital et le retard que cette insuffisance apportait aux améliorations qu'il avait résolues, voilà ce qui affectait péniblement son esprit. « En avant! » telle était la devise de Moore; mais la pauvreté mettait un frein à son ardeur.

D'après cette disposition d'esprit, on ne pouvait attendre qu'il se préoccupât beaucoup de savoir si le progrès, tel qu'il le comprenait, était ou non préjudiciable aux autres. Étranger et habitant le pays depuis peu, il ne songeait pas assez aux pauvres ouvriers que les nouvelles inventions privaient de travail, il ne s'était jamais demandé où ceux auxquels il ne payait plus le salaire hebdomadaire trouvaient leur pain de chaque jour; et en cela il ressemblait à des milliers d'autres, aux secours desquels les pauvres affamés du Yorkshire paraissaient avoir des droits plus directs.

L'époque sur laquelle j'écris est une des plus sombres dans l'histoire d'Angleterre, et surtout dans l'histoire des provinces du Nord. La guerre était alors à son apogée, et avait envahi l'Europe entière. L'Angleterre était, sinon fatiguée, du moins épuisée par une longue résistance. La moitié de sa population demandait la paix, à quelque prix que ce fût. L'honneur national n'était plus qu'un mot aux yeux de beaucoup, dont la vue était obscurcie par le brouillard de la famine, et qui auraient vendu leur nationalité pour un morceau de pain.

Les Ordres en conseil, provoqués par les décrets rendus par Napoléon à Milan et à Berlin, et défendant à tous les pouvoirs neutres de faire le commerce avec la France, avaient, en offensant l'Amérique, fermé le principal marché des fabricants de drap du Yorkshire, et les avaient mis à deux doigts de leur ruine. Les petits marchés étrangers étaient remplis, et ne voulaient rien recevoir. Le Brésil, le Portugal, la Sicile, étaient approvisionnés pour deux ans. Lors de cette crise, il s'introduisit, dans les manufactures du Nord, certaines inventions qui enlevèrent le travail à plusieurs milliers d'ouvriers, qu'elles laissèrent sans moyens de gagner leur subsistance. Une mauvaise récolte survint, et la détresse fut à son comble. La souffrance et la misère tendirent la main à la sédition. Tout semblait annoncer une sorte de tremblement de terre moral dans les montagnes des comtés du Nord. Comme toujours, en ces sortes de circonstances, personne n'y fit attention. Lorsqu'une émeute à propos de vivres éclatait dans une ville manufacturière, lorsqu'un moulin à fouler le drap était incendié, la maison d'un manufacturier attaquée, les meubles jetés dans la rue, et la famille obligée de fuir pour échapper à l'assassinat, quelques mesures locales étaient ou n'étaient pas prises par la magistrature de l'endroit. On découvrait un chef,

ou plus fréquemment il échappait aux recherches; on écrivait des articles dans les journaux, puis tout s'arrêtait là. Quant aux malheureux dont le seul héritage était le travail et qui avaient perdu cet héritage, qui ne recevaient plus de salaire et ne pouvaient se procurer du pain, ils étaient condamnés à la souffrance, et peut-être inévitablement; car il ne fallait pas songer à arrêter les progrès de l'invention, à nuire à la science en décourageant les perfectionnements; la guerre ne pouvait être terminée; des secours efficaces ne pouvaient être fournis. Il n'y avait donc rien à faire, et les malheureux subissaient leur destinée, mangeaient le pain et buvaient les eaux de l'affliction.

La misère engendre la haine. Ces malheureux détestaient les machines qui, disaient-ils, leur avaient enlevé leur pain; ils haïssaient les bâtiments qui contenaient ces machines; ils haïssaient les manufacturiers qui possédaient ces bâtiments. Dans la paroisse de Briarfield, où nous sommes, la fabrique de Hollow était le lieu le plus détesté; Gérard Moore, en sa double qualité de demi-étranger et d'ardent progressiste, était l'homme le plus exécré. Son tempérament s'arrangeait peut-être mieux de cette haine générale que d'un autre sentiment, surtout lorsqu'il croyait la chose pour laquelle on le haïssait juste et nécessaire; aussi, c'était avec une sorte d'excitation agressive que ce soir-là, assis au coin de son feu, il attendait les voitures qui portaient ses métiers. L'arrivée et la compagnie de Malone ne pouvaient que lui être désagréables. Il eût préféré être seul, car il se plaisait dans une silencieuse, sombre et périlleuse solitude, le mousquet de son gardien eût été une suffisante compagnie pour lui; le bruit continu du ruisseau eût été le discours le plus agréable pour ses oreilles.

Depuis dix minutes, le manufacturier, avec le plus étrange regard, surveillait le vicaire irlandais qui se permettait toute liberté à l'endroit du punch, lorsque soudain l'expression de cet œil gris changea, comme si une vision se fût interposée entre Malone et lui. Il éleva la main.

« Chut! » dit-il, comme Malone faisait du bruit avec son verre.

Il écouta un moment, puis se leva, mit son chapeau, sortit et se dirigea vers la porte du comptoir.

La nuit était calme et sombre; dans le silence, le ruisseau

se précipitait avec un bruit égal à celui d'un torrent. L'oreille de Moore, néanmoins, perçut un autre bruit, très-éloigné, mais que l'on ne pouvait confondre avec le premier, le bruit de lourdes roues sur une route pavée. Il retourna au comptoir et alluma une lanterne, avec laquelle il traversa la cour de la fabrique, et se mit en devoir d'ouvrir les portes. Les lourdes voitures approchaient; on entendait les pieds des chevaux clapoter dans la boue et dans l'eau. Moore les héla

« Hé! Joe Scott! Tout est-il bien? »

Probablement Joe Scott était à une trop grande distance pour entendre. Il ne répondit point.

« Tout est-il bien? » demanda de nouveau Moore, lorsqu'un nez d'éléphant, celui du premier cheval, vint presque heurter le sien.

Quelqu'un sauta de la voiture sur la route en criant :

« Oui, oui, tout est bien. Nous les avons mises en pièces. »

Puis on entendit une course. Les voitures restaient immobiles. Elles ne contenaient personne.

« Joe Scott! » Nul Joe Scott ne répondit. « Murgatroyd! Pighills! Sykes! » Aucune réponse. M. Moore leva sa lanterne et regarda dans les véhicules; il n'y avait ni hommes, ni machines; ils étaient vides et abandonnés.

M. Moore aimait ses machines. Il avait risqué son dernier capital pour acheter les métiers qu'il attendait cette nuit; des spéculations de la plus grande importance pour ses intérêts dépendaient du résultat que devaient produire ces nouveaux instruments : où étaient-ils?

Ces mots : « Nous les avons mises en pièces, » résonnaient à son oreille. De quelle manière était-il affecté par cette catastrophe? A la lumière de la lanterne qu'il tenait à la main, on eût pu voir un étrange sourire errer sur ses traits; le sourire d'un homme déterminé, arrivé à un moment de la vie où il doit faire appel à sa force, où la lutte est inévitable, où son énergie doit triompher ou se briser. Cependant il demeurait immobile, car en ce moment il ne savait ni quoi faire, ni quoi dire. Il posa à terre sa lanterne et demeura là les bras croisés, le regard fixé sur le sol, et réfléchissant.

Un mouvement de l'un des chevaux lui fit bientôt lever les yeux; il aperçut un objet blanc attaché au harnais. Approchant sa lanterne, il vit que c'était un papier plié, un billet

Il ne portait aucune adresse au dehors, mais en dedans était cette suscription :

« Au diable de la fabrique de Hollow. »

Puis ces lignes :

« Vos infernales machines sont brisées en pièces sur le marais de Stilbro', et vos hommes sont couchés, pieds et mains liés, dans le fossé qui borde la route. Prenez ceci comme un avertissement de la part d'hommes qui meurent de faim et vont retrouver chez eux, après avoir fait cette action, des femmes et des enfants affamés comme eux. Si vous faites venir de nouvelles machines, vous aurez encore de nos nouvelles. Gare à vous!

— J'aurai encore de vos nouvelles? Oui, j'en aurai, et vous aurez des miennes. Je vous parlerai tout à l'heure, au marais de Stilbro'. Je vous dirai quelque chose dans un instant. »

Il fit entrer les voitures, et se dirigea vers le cottage. Ouvrant la porte, il adressa rapidement, mais avec calme, quelques mots à deux femmes qui couraient à sa rencontre. Il calma l'alarme apparente de l'une par un récit palliatif de ce qui avait eu lieu; à l'autre il dit :

« Allez à la fabrique, Sarah; voilà la clef, et sonnez la cloche aussi fort que vous pourrez; ensuite vous chercherez une autre lanterne et m'aiderez à éclairer la façade. »

Retournant aux chevaux, il les déharnacha, leur donna à manger, s'arrêtant de temps à autre dans cette occupation, comme pour écouter le bruit de la cloche. Elle faisait alors entendre un tintement d'alarme bruyant et irrégulier. Dans cette nuit calme, à cette heure avancée, il devait se faire entendre très-loin à la ronde; les convives réunis dans la cuisine de la Maison-Rouge furent alarmés par ce bruit, et, déclarant qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire à faire à la fabrique de Hollow, ils se procurèrent des lanternes et se hâtèrent de s'y rendre en corps. A peine étaient-ils réunis dans la cour avec leurs lumières vacillantes, que le trot d'un cheval se fit entendre, et qu'un petit homme couvert d'un chapeau à larges bords, monté sur un poney à tous crins, entra, suivi par un aide de camp monté sur un cheval d'une taille plus élevée.

Pendant ce temps, M. Moore avait sellé son cheval, et avec

l'aide de Sarah, la servante, avait éclairé la fabrique, dont la façade étendue était maintenant illuminée et jetait sur la cour une clarté suffisante pour éloigner toute crainte de confusion. Déjà on entendait un profond bourdonnement de voix. M. Malone était enfin sorti du comptoir, après avoir pris la précaution de plonger sa tête et sa face dans une jarre d'eau, et cette précaution, jointe à l'alarme soudaine, lui avait presque rendu l'usage de ses sens, que le punch avait un peu dispersés. Il se tenait avec son chapeau en arrière de sa tête, et son bâton dans sa main droite, répondant au hasard aux questions qui lui étaient adressées par ceux qui arrivaient de la Maison-Rouge. M. Moore parut et se trouva en face du large chapeau et du poney.

« Eh bien! Moore, que nous voulez-vous? Je pensais que vous auriez besoin de nous ce soir; moi et l'hetman (caressant le cou du poney), Tom et son cheval. Lorsque j'ai entendu la cloche, je n'ai pu tenir en place, et j'ai laissé Boultby finir de souper seul; mais où est l'ennemi? Je ne vois ici ni masque ni figure barbouillée, et il n'y a pas une vitre brisée à vos fenêtres. Avez-vous eu une attaque, ou en attendez-vous une?

— Oh! nullement. Je n'en ai eu ni n'en attends, répondit froidement Moore. J'ai seulement ordonné de sonner la cloche, parce que j'ai besoin que deux ou trois voisins restent ici à Hollow, pendant que moi et deux ou trois autres nous irons au marais de Stilbro'.

— Au marais de Stilbro'! Pour quoi faire? Pour aller au-devant des voitures?

— Les voitures sont arrivées depuis une heure.

— Alors tout va bien. Que voulez-vous de plus?

— Elles sont revenues vides, et Joe Scott et compagnie ont été laissés sur le marais, ainsi que les métiers. Lisez ce papier. »

M. Helstone prit et parcourut le document dont nous avons déjà donné le contenu.

« Hum! Ils vous ont traité absolument comme ils traitent les autres. Mais, cependant, ces pauvres diables qui sont dans le fossé doivent attendre du secours avec impatience. La nuit est bien humide pour une semblable couche. Tom et moi nous irons avec vous; Malone peut rester ici et prendre soin de la fabrique. Mais qu'a-t-il donc? Les yeux semblent lui sortir de la tête.

— Il a mangé une côtelette de mouton.

— Vraiment! Pierre-Auguste, tenez-vous sur vos gardes! ne mangez plus de côtelettes de mouton cette nuit. On vous laisse le commandement de cette fabrique, un poste honorable.

— Quelqu'un restera-t-il avec moi?

— Choisissez parmi les personnes ici réunies. Mes garçons, combien d'entre vous veulent rester ici, et combien veulent venir avec moi et M. Moore au marais de Stilbro', pour joindre quelques hommes qui ont été surpris et attaqués par les briseurs de métiers? »

Trois seulement s'offrirent pour aller, le reste préféra rester. Comme M. Moore montait à cheval, le recteur lui demanda à voix basse s'il avait enfermé les côtelettes, de façon que Pierre-Auguste ne pût les prendre. Le manufacturier fit un signe affirmatif, et la troupe se mit en marche.

CHAPITRE III.

M. Yorke.

Il paraît que la gaieté dépend au moins autant de ce qui se passe au dedans de nous, que de ce qui se passe au-dehors et à l'entour de nous. Je suis amené à faire cette remarque vulgaire en voyant M. Helstone et M. Moore s'éloigner des portes de la fabrique à la tête de leur petite troupe, dans la situation d'esprit la plus gaie possible. Quand un rayon de lumière (car les trois piétons de la bande portaient une lanterne) tombait sur le visage de Moore, vous pouviez voir ses yeux briller d'un éclat inaccoutumé, et une vivacité toute nouvelle éclairer sa physionomie; il en était de même du recteur, dont les traits durs avaient pris une expression de gaieté toute particulière. Cependant une nuit humide et froide, une expédition périlleuse, direz-vous, ne sont pas des circonstances faites pour animer ceux qui sont exposés à l'humidité et engagés dans l'aventure. Si quelques-uns de ceux qui venaient d'agir au marais de Stilbro' avaient pu voir cette bande, ils eussent éprouvé un grand plaisir à frapper l'un ou l'autre chef

d'un coup de feu tiré de derrière un mur. Ces chefs savaient cela, et le fait est que, ayant tous deux des nerfs d'acier et un cœur ferme, cette connaissance du péril les exaltait.

Je sais, lecteur, et vous n'avez pas besoin de me le rappeler, que c'est une chose terrible pour un ecclésiastique d'être belliqueux; je sais qu'il devrait être un homme de paix; j'ai une légère idée de la mission d'un prêtre parmi le genre humain; je sais de qui il est le serviteur, de qui il annonce le message, de qui il doit suivre l'exemple : et néanmoins, avec tout cela, si vous êtes un ennemi du clergé, vous ne devez pas attendre que je vous suive dans votre voie funeste et peu chrétienne; vous ne devez pas attendre que je me joigne à vos profonds anathèmes, à vos rancunes venimeuses, si intenses, si absurdes, contre la robe noire; que je lève les yeux au ciel avec un Supplehoug, ou que j'enfle mes poumons avec un Barraclough, en horreur et abomination du diabolique recteur de Briarfield.

Il n'était nullement diabolique. Il avait manqué sa vocation; là était tout le mal. Il eût dû être soldat; les circonstances en avaient fait un prêtre. Pour le reste, il avait la tête et la main fortes : c'était un consciencieux, brave, impassible, implacable et fidèle petit homme; un homme presque sans sympathie, dur, plein de préjugés, rigide, mais un homme fidèle aux principes, honorable, sagace et sincère. Il me semble, lecteur, que, ne pouvant pas toujours tailler les hommes pour leur profession, vous ne devez pas les maudire lorsque cette profession les habille disgracieusement, et je ne maudirai pas Helstone, bien qu'il soit un Cosaque clérical! Cependant il était maudit, et par beaucoup de ses paroissiens, comme il était adoré par d'autres, ce qui est fréquemment le sort des hommes qui montrent de la partialité dans l'amitié et de l'amertume dans l'inimitié; qui sont également fidèles aux principes et attachés aux préjugés.

Helstone et Moore étant tous deux d'excellente humeur et unis pour le présent dans la même cause, vous vous attendez à ce que, chevauchant côte à côte, ils conversent amicalement. Oh! non. Ces deux hommes, tous deux d'une nature rude et bilieuse, se trouvaient rarement en contact sans s'échauffer mutuellement la bile. Leur fréquent sujet de dispute était la guerre. Helstone était un tory exalté (il y avait des tories à cette époque), et Moore était un enragé whig, un whig au

moins pour ce qui concernait l'opposition faite au parti de la guerre, cette question étant celle qui affectait ses intérêts; et c'est seulement sur cette question qu'il professait la politique anglaise. Il aimait à mettre Helstone en furie, en lui déclarant sa croyance à l'invincibilité de Bonaparto; en raillant l'Angleterre et l'Europe sur l'impuissance de leurs efforts pour lui résister; en avançant froidement l'opinion qu'il valait autant lui céder tôt que tard, puisqu'il devait à la fin écraser chacun de ses antagonistes, et régner universellement.

Helstone ne pouvait souffrir de tels sentiments : c'était seulement par la considération que Moore était une sorte de banni et d'étranger, et n'avait que demi-mesure de sang anglais pour tempérer le fiel qui corrodait ses veines, qu'il arrivait à les écouter sans céder à l'envie qui lui venait de bâtonner l'orateur. Une autre chose aussi contribuait à diminuer son dégoût, savoir un sentiment de sympathie pour la façon brutale avec laquelle ces opinions étaient soutenues, et du respect pour la consistance de cette opiniâtreté chagrine.

Lorsque la troupe eut atteint la route de Stilbro', ils eurent le vent en face, et la pluie leur fouetta le visage. Moore avait agacé déjà son compagnon ; maintenant, irrité peut-être par l'air froid et la pluie, il commença à le railler.

« Est-ce que les nouvelles de la péninsule vous plaisent toujours? demanda-t-il.

— Que voulez-vous dire? répondit le recteur d'un ton chagrin.

— Je vous demande si vous avez toujours foi en ce Baal de lord Wellington?

— Je ne vous comprends pas.

— Croyez-vous toujours que cette idole au visage de bois et au cœur de pierre, qu'adore l'Angleterre, a le pouvoir de faire descendre le feu du ciel pour consumer l'holocauste français que vous avez besoin d'offrir?

— Je crois que Wellington jettera les maréchaux de Bonaparte dans la mer le jour où il voudra lever sa main.

— Mais, mon cher, vous ne pouvez parler sérieusement. Les maréchaux de Bonaparte sont de grands hommes, qui agissent sous la direction d'un tout-puissant génio. Votre Wellington est le plus stupide des caporaux, dont les mouvements lents et mécaniques sont de plus gênés par un gouvernement ignorant.

— Wellington est l'âme de l'Angleterre; Wellington est le vrai champion d'une bonne cause, le digne représentant d'une nation puissante, résolue, sensible et honnête.

— Votre bonne cause, autant que je puis la comprendre, est simplement la restauration de ce vil et faible Ferdinand sur un trône qu'il a déshonoré; votre digne représentant d'un peuple honnête est un stupide bouvier, agissant pour un plus stupide fermier, et il a contre lui la suprématie victorieuse et le génie invincible.

— Contre la légitimité combat l'usurpation; contre la modeste, simple, juste et brave résistance à l'envahissement, combat la vaine, fausse, égoïste et traîtresse ambition de posséder. Dieu protége le juste.

— Dieu protége souvent le puissant.

— Alors je suppose que la poignée d'Israélites debout sur le bord asiatique de la mer Rouge était plus puissante que l'armée des Égyptiens rassemblée sur l'autre bord? Est-ce qu'ils étaient plus nombreux, mieux équipés? Est-ce qu'ils étaient plus puissants, en un mot? Ne répondez pas, Moore, ou vous direz un mensonge; vous le savez. Ils n'étaient qu'une pauvre bande d'esclaves, opprimés par leurs tyrans depuis quatre cents ans; des femmes et des enfants embarrassaient leurs rangs clair-semés; leurs maîtres, qui rugissaient en se précipitant à travers les flots divisés, étaient de vigoureux Éthiopiens, aussi forts et aussi féroces que les lions de Libye. Ils avaient des armes, des chevaux, des chariots; les pauvres Hébreux étaient à pied; peu d'entre eux, probablement, avaient d'autres armes que leurs bâtons de bergers ou leurs outils de maçons. Leur doux et puissant conducteur lui-même n'avait que sa verge. Mais, soyez-en sûr, Robert Moore, le droit était de leur côté, le Dieu des armées était avec eux; le crime et l'archange déchu commandaient aux armées des Pharaons; qui triompha? Vous le savez bien: « Le Seigneur, en ce jour, sauva Israël des mains des Égyptiens, et Israël vit les Égyptiens morts sur le bord de la mer; » oui, « les flots les submergèrent, ils descendirent au fond comme une pierre. La main droite du Seigneur se couvrit de gloire; la main du Seigneur mit en pièces les ennemis. »

— Vous avez raison; seulement la comparaison est fausse: la France, c'est Israël; Napoléon, c'est Moïse. L'Europe, avec ses empires fastueux et ses dynasties corrompues, c'est l'Égypte;

la vaillante France représente les douze tribus; son jeune et vigouroux usurpateur, c'est le berger d'Horeb.

— Je dédaigne de vous répondre. »

Ici la conversation fut interrompue par le roulement rapide d'un cabriolet, qui aussitôt s'arrêta au milieu de la route Le manufacturier et le recteur avaient été trop occupés de leur dispute pour l'entendre avant qu'il fût presque arrivé sur eux.

« Eh! maître, les voitures sont-elles arrivées à la maison? demanda une voix de l'intérieur.

— Est-ce que ce serait Joe Scott?

— Oui, oui, répondit une autre voix; car le cabriolet contenait deux personnes. Oui, monsieur Moore, c'est Joe Scott. Je vous le ramène dans un joli état. Je l'ai trouvé en haut du marais avec trois autres. Que me donnerez-vous pour vous l'avoir ramené?

— Mes remercîments, certes, car j'aurais été fâché de perdre un homme comme lui. Mais c'est vous, monsieur Yorke? Il me semble reconnaître votre voix.

— Oui, mon garçon, c'est moi. Je revenais du marché de Stilbro', et comme j'arrivais au milieu du marais, fouettant mon cheval qui allait comme le vent (car, vous le savez, les temps sont dangereux, grâce à un mauvais gouvernement), j'entendis un gémissement; j'approchai; il y en a qui auraient fouetté pour s'éloigner plus rapidement, mais je n'ai rien à craindre, que je sache. Je ne crois pas qu'il y ait un garnement dans ce district qui voulût me faire du mal; du moins je suis homme à le leur rendre. Je demandai : « Y a-t-il quelqu'un de blessé, là? — Certainement, me répondit une voix qui semblait sortir de terre. — Que faut-il faire? soyez clair et répondez-moi. — Nous sommes ici quatre gisant dans le fossé, répondit Joe. — C'est honteux, leur dis-je; et je leur ordonnai de se lever et de partir, s'ils ne voulaient faire connaissance avec mon fouet. — C'est ce que nous aurions fait depuis une heure, mais nous sommes attachés avec des cordes. » En une minute j'eus coupé les liens avec mon couteau, et Joe monta dans mon cabriolet pour me raconter ce qui s'était passé; les autres suivent derrière, aussi vite que leurs jambes le leur permettent

— Je vous suis fort obligé, monsieur Yorke.

— Croyez-vous, mon garçon? vous savez bien que non. Cependant, voici les autres qui approchent. Et ici, par le Sei-

gneur ! en voici une autre troupe avec des lumières dans leurs vases, comme l'armée de Gédéon, et nous avons aussi le curé avec nous; bonsoir, monsieur Helstone ! »

M. Helstone rendit le salut avec beaucoup de roideur. L'individu qui était dans le cabriolet continua :

« Nous voilà onze hommes, et nous avons des chevaux et des chariots avec nous. S'il nous arrivait seulement de rencontrer quelques-uns de ces affamés gredins de briseurs de métiers, nous pourrions gagner une grande victoire; chacun de nous pourrait être un Wellington; cela vous irait, monsieur Helstone; et quels articles on nous ferait dans les journaux ! Briarfield serait célèbre. Mais nous aurons une colonne et demie dans le *Stilbro' Courier* sur cette petite affaire; je n'en attends pas moins.

— Et je ne vous en promets pas moins, monsieur Yorke, car j'écrirai l'article moi-même, répondit le recteur.

— Certainement ! certainement ! Et ne manquez pas de demander que ceux qui ont brisé les métiers et lié les jambes de Joe Scott soient pendus. Il y a où il doit y avoir matière à pendaison, sans aucun doute.

— Si je les jugeais, je leur accorderais une courte confession, dit M. Moore; mais j'ai l'intention de les laisser tranquilles sur cette affaire, et de leur donner assez de corde, certain qu'à la fin ils se pendront bien eux-mêmes.

— Les laisser tranquilles ? Dites-vous vrai, Moore ? Promettez-vous cela ?

— Promettre ? Oh ! non. Tout ce que je veux dire, c'est que je ne me donnerai aucune peine pour les saisir; mais si l'un d'eux se trouvait sur mon chemin....

— Vous le briseriez, oui : estimez-vous heureux s'ils ne font qu'arrêter des voitures avant que vous régliez votre compte avec eux. En voilà assez sur ce sujet à présent. Nous voici à ma porte, messieurs, et j'espère que vous et les hommes entrerez un instant. Un léger rafraîchissement ne fera de mal à aucun de vous. »

Moore et Helstone déclinèrent l'invitation, en disant qu'ils n'avaient besoin de rien. Mais M. Yorke insista avec tant de courtoisie, la nuit était si mauvaise, et la lumière qui passait à travers les rideaux de mousseline était si engageante, qu'à la fin ils cédèrent. M. Yorke descendit de son cabriolet et les introduisit dans sa demeure.

Nous ferons remarquer que M. Yorke variait souvent sa phraséologie. Tantôt il prenait l'accent du Yorkshire, tantôt il s'exprimait en un anglais très-pur. Ses manières étaient sujettes aux mêmes altérations. Il pouvait être poli et affable, et aussi se montrer grossier et rude. Ce n'étaient donc point son langage et ses manières qui pouvaient déterminer sa position. L'apparence de sa demeure nous fixera peut-être sur ce point.

Il recommanda aux hommes de prendre le chemin de la cuisine, disant qu'il allait leur faire servir immédiatement quelque chose. Les gentlemen, MM. Moore et Helstone, furent introduits par la porte du front. Ils se trouvèrent dans une salle nattée, dont les murs étaient couverts de tableaux presque jusqu'au plafond. A travers cette pièce, ils furent conduits dans un vaste parloir : un feu magnifique brillait dans la cheminée. Dans son ensemble, cette pièce était la plus gaie et la plus agréable qu'on pût voir, et elle ne perdait rien à être examinée en détail. Il n'y avait pas de splendeur, mais du goût partout, un goût peu commun; vous eussiez dit le goût d'un voyageur, d'un érudit ou d'un gentleman. Une série de vues italiennes ornaient les murs; chacune de ces vues avait une valeur artistique; un connaisseur les avait choisies. Il y avait une guitare et de la musique sur un sofa; des camées, de belles miniatures, et une garniture de vases grecs sur la cheminée; des livres bien rangés remplissaient deux élégantes bibliothèques.

M. Yorke pria ses hôtes de s'asseoir; il sonna pour demander du vin, et donna au domestique qui l'apporta des ordres pour le rafraîchissement à servir aux hommes qui se trouvaient dans la cuisine. Le recteur demeurait debout; évidemment le lieu où il se trouvait ne lui plaisait pas; il ne touchait point au vin que son hôte lui avait offert.

« Comme vous voudrez, dit M. Yorke. Vous songez sans doute aux coutumes orientales, monsieur Helstone, et vous ne voulez ni boire ni manger sous mon toit, de peur d'être obligé de devenir mon ami. Mais je ne suis ni susceptible ni superstitieux. Vous videriez le contenu de ce flacon et me donneriez la meilleure bouteille de votre cellier, que cela ne m'empêcherait pas de vous faire de l'opposition partout où nous nous rencontrerions, qu'il s'agisse des affaires de la sacristie ou de celles de la justice.

— C'est tout ce que j'attends de vous, monsieur Yorke.

— Est-ce que vous éprouvez bien du plaisir, monsieur Helstone, à galoper après des émeutiers, par une nuit humide comme celle-ci, et à votre âge ?

— J'ai toujours de la satisfaction à remplir mon devoir, et, dans la circonstance présente, mon devoir est pour moi un vrai plaisir. Chasser cette vermine est une noble occupation, digne d'un archevêque.

— Digne de vous en tout point : mais où est le vicaire ? Il visite sans doute quelque pauvre malade, ou chasse la vermine dans une autre direction ?

— Il tient garnison dans la fabrique de Hollow.

— J'espère que vous lui avez laissé un coup à boire pour soutenir son courage, Bob ? » dit M. Yorke en se tournant vers Moore.

Il ne s'arrêta pas à attendre la réponse, mais continua rapidement, s'adressant encore à Moore, qui s'était jeté dans une antique chaise placée au coin du feu :

« Otez-vous de là, Robert, mon garçon ! Cette place est la mienne. Prenez le sofa ou trois autres chaises, si vous voulez, mais non celle-là : elle n'appartient qu'à moi, et nul autre ne la doit occuper.

— Pourquoi tenez-vous tant à cette chaise, monsieur Yorke ? demanda Moore, abandonnant paresseusement la place et obéissant à l'injonction.

— Mon père y tenait avant moi, voilà la seule raison que je te donnerai ; et M. Helstone, avec tout son savoir, ne t'en donnerait pas une meilleure.

— Moore, êtes-vous prêt à partir ? demanda le recteur.

— Non, Robert n'est pas prêt ; ou plutôt, je ne suis pas prêt à me séparer de lui. C'est un mauvais garnement, et il a besoin d'une correction.

— Quoi ! monsieur, qu'ai-je donc fait ?

— Tu t'es fait des ennemis de toutes parts.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? Que m'importe que vos rustres du Yorkshire m'aiment ou me haïssent ?

— Ah ! voilà ! Ce garçon est bien un étranger parmi nous. Son père n'eût jamais répondu de cette façon. Retournez à Anvers, où vous êtes né et où vous avez été élevé, mauvaise tête.

— Mauvaise tête vous-même ! je ne fais que mon devoir.

Quant à vos lourdauds de paysans, je m'en moque, dit Moore s'exprimant en français.

— En revanche, mon garçon, nos lourdauds de paysans se moqueront de toi, sois-en certain, répliqua M. Yorke, s'exprimant aussi en français avec un accent presque aussi pur que celui de Moore.

— C'est bon, c'est bon! Et, puisque cela m'est égal, que mes amis ne s'en inquiètent pas.

— Tes amis! où sont-ils, tes amis?

— Je fais écho, où sont-ils? et je suis fort aise que l'écho seul y réponde. Au diable les amis! Je me souviens encore du moment où mon père et mes oncles appelèrent autour d'eux leurs amis, et Dieu sait si leurs amis se sont empressés d'accourir à leur secours! Tenez, monsieur Yorke, ce mot ami m'irrite trop, ne m'en parlez plus.

— Comme tu voudras. »

M. Yorke laissa tomber la conversation; et, pendant qu'il est là, confortablement assis dans son antique chaise à dossier de chêne sculpté, je saisis l'occasion d'esquisser le portrait de ce gentleman du Yorkshire qui parle français.

M. Yorke était le gentleman du Yorkshire par excellence. Il pouvait avoir cinquante-cinq ans, mais paraissait plus âgé à première vue, car ses cheveux étaient d'un blanc argenté. Son front était large et peu élevé. Son teint frais dénotait une constitution saine. L'âpreté particulière aux hommes du Nord se remarquait sur son visage et dans le son de sa voix. Chacun de ses traits était anglais, sans aucun mélange du type normand. Rien d'élégant ni d'aristocratique dans ce visage que le beau monde eût trouvé vulgaire, et les gens sensés, caractéristique. Mais la vigueur, la sagacité, l'intelligence, la rude mais réelle originalité marquées dans chaque linéament, dans chaque pli de cette figure, plaisaient aux gens adroits et rusés. C'était une face indocile, dédaigneuse, sarcastique, la face d'un homme difficile à conduire et impossible à contraindre. Sa taille était élevée et bien prise, sa démarche digne et aisée.

Si j'ai éprouvé beaucoup de difficultés à peindre M. Yorke au physique, j'en rencontre encore davantage à le peindre au moral. Si vous vous attendez, lecteur, à trouver en lui une perfection, ou même un vieux gentleman rempli de bienveillance et de philanthropie, vous êtes dans une parfaite erreur. Il vient de parler avec quelque sens, et même avec une certaine sympa-

thie, à M. Moore ; mais vous ne devez pas conclure de là qu'il parle et pense toujours avec le même sens et la même sympathie.

Premièrement, M. Yorke était tout à fait dépourvu de l'organe du respect, défaut qui conduit un homme à se tromper dans toutes les circonstances de la vie où le respect est nécessaire. Secondement, il manquait de l'organe de la comparaison, défaut qui prive un homme de sensibilité. Troisièmement, il avait les organes de la bienveillance et de l'idéalité trop peu développés, ce qui, en privant sa nature de bienveillance et de poésie, le portait à croire que ces qualités n'existaient nulle part.

Le défaut de respect le rendait intolérant pour ceux qui étaient au-dessus de lui : rois, nobles et prêtres, dynasties, parlements, gouvernements, avec leurs actes, leurs lois, leurs formes, leurs droits, étaient pour lui une abomination, des ruines dont il y aurait tout bénéfice à se débarrasser. Son cœur était comme mort, et n'éprouvait jamais le choc électrique de l'admiration. Ce défaut de respect tarissait en lui mille sources de pures jouissances, et flétrissait ses plus vifs plaisirs. Il n'était pas irréligieux, bien qu'il ne fût membre d'aucune secte, mais sa religion ne pouvait être celle de l'homme qui sait vénérer. Il croyait en Dieu et au ciel, mais son Dieu et son ciel étaient ceux d'un homme dépourvu de crainte, d'imagination et d'amour.

La faiblesse de l'organe de la comparaison le rendait inconséquent ; en même temps qu'il professait quelques excellentes doctrines générales d'indulgence et de tolérance naturelles, il conservait envers certaines classes une stupide antipathie. Il parlait du clergé et de tout ce qui touchait au clergé, des lords et de tout ce qui se rapportait aux lords, avec une âpreté, quelquefois même avec une insolence aussi injustes qu'insupportables. Jamais il ne lui arrivait de se mettre à la place de ceux qu'il vitupérait, de comparer leurs erreurs et leurs défauts avec les tentations et les désagréments de leur position. Il ne se demandait point s'il eût fait autrement en pareille situation, et exprimait souvent les vœux les plus féroces et les plus tyranniques contre ceux qui avaient agi, selon lui, avec férocité et tyrannie. A en juger par ses menaces, pour faire progresser la cause de la liberté et de l'égalité, il n'eût pas reculé devant l'emploi de moyens arbitraires et même cruels ? L'égalité ! oui,

M. Yorke parlait d'égalité, mais son cœur était plein d'orgueil, très-doux avec ses subordonnés, très-bon pour tous ceux qui étaient au-dessous de lui, il était hautain comme Belzébuth avec ceux que le monde considérait comme lui étant supérieurs. La révolte était dans son sang; il ne pouvait supporter aucune domination; son père et son grand-père avant lui avaient le même défaut, ses enfants après lui suivront son exemple.

Manquant généralement de bienveillance, il ne pouvait supporter la faiblesse d'esprit ni aucun des défauts qui heurtaient sa forte et subtile nature. Aussi ne mettait-il aucun frein à ses mordants sarcasmes. N'étant point compatissant, il pouvait blesser et blesser encore, sans s'apercevoir de la profondeur de la plaie qu'il venait d'ouvrir.

Quant au manque d'idéal de son esprit, c'est à peine si on peut l'appeler un défaut. Il appréciait la musique avec une oreille délicate, la couleur et la forme avec un œil correct; en un mot, il avait le goût, et qui eût songé à lui demander l'imagination? N'est-elle pas regardée comme un dangereux et inutile attribut participant de la faiblesse, de la folie peut-être, comme une infirmité plutôt qu'un don de l'esprit, par tous, excepté par ceux qui la possèdent ou s'imaginent la posséder? A les entendre, ne dirait-on pas que leur cœur resterait froid, s'il n'était électrisé par cet élixir, leurs yeux obscurcis, si cette flamme n'illuminait leurs visions? Selon eux, elle communique au printemps de joyeuses espérances, à l'été un charme enchanteur, à l'automne des joies tranquilles, et à l'hiver des consolations que vous ne pouvez comprendre. Ce sont là des illusions, assurément; mais les fanatiques s'attachent à leurs songes, pour eux plus précieux que l'or.

M. Yorke, n'ayant pas l'imagination poétique, la considérait comme une qualité tout à fait superflue chez les autres. Il pouvait tolérer et même encourager les peintres et les musiciens; il jouissait des produits de leur art, savait apprécier un bon tableau et savourer le charme d'une bonne musique. Mais un poëte, fût-il Milton ou Shakspeare, s'il n'avait pu tenir sa place au comptoir ou dans le magasin, eût vécu méprisé et fût mort dédaigné sous les yeux de Hiram Yorke.

Et, comme les Hiram Yorke sont nombreux en ce monde, il est fort heureux que le vrai poëte cache souvent sous une apparence inoffensive un esprit impitoyable et droit avec lequel il mesure la taille de ceux qui d'en haut lui jettent un dédaigneux

regard. Il est heureux qu'il trouve en lui sa propre félicité, et dans la nature une société qui remplace celle qui le fuit et qu'il ne regrette pas. Lorsque le monde le regarde d'un air froid, avec raison peut-être, car à son tour il a jeté sur le monde un regard hautain et dédaigneux, il est juste que le poëte puisse éprouver cette joie intime, cette illumination de l'âme qui lui fait tout envisager sous les plus joyeuses et les plus brillantes couleurs, pendant que le profane vulgaire regarde peut-être son existence comme un hiver du pôle, jamais réjoui par les rayons du soleil. Le vrai poëte n'a pas besoin qu'on s'apitoie sur lui, et il rit intérieurement toutes les fois qu'un philanthrope fourvoyé s'attendrit sur son sort. Même lorsque les utilitaires portent sur lui leur jugement et proclament l'inutilité du poëte et de son art, il écoute la sentence avec une si âpre dérision, avec un si profond et si impitoyable mépris des malheureux Pharisiens qui l'ont prononcée, qu'il est plutôt à blâmer qu'à plaindre. Ce ne sont pas là cependant des réflexions de M. Yorke, et c'est à M. Yorke que nous avons affaire à présent.

Je vous ai énuméré quelques-uns de ses défauts, lecteur; quant à ses qualités, il était l'un des hommes les plus honorables et les plus capables du Yorkshire; même ceux qui ne l'aimaient pas étaient forcés de le respecter. Il était fort aimé des pauvres, parce qu'il était bon et paternel envers eux. Pour ses ouvriers, il était affectueux et plein d'attentions. Lorsqu'il n'avait plus de travail à leur donner, il s'efforçait de leur procurer autre chose à faire, et, s'il ne le pouvait, il les aidait à se transporter, eux et leurs familles, dans un district où ils espéraient en trouver. Il faut aussi faire remarquer que si quelques individus, parmi ses ouvriers, montraient des signes d'insubordination, Yorke, comme un grand nombre de ceux qui abhorrent la répression chez les autres, savait l'exercer avec vigueur, et avait le secret d'étouffer la rébellion dans son germe et de l'arracher comme une mauvaise herbe, de sorte qu'elle ne s'étendait et ne se développait jamais dans la sphère de son autorité. L'heureuse situation de ses propres affaires lui donnait la liberté de parler avec la dernière sévérité de ceux qui étaient dans une situation différente de la sienne, d'attribuer à leur propre faute ce qu'il pouvait y avoir de désagréable dans leur position, de se séparer des maîtres et de soutenir librement la cause des travailleurs.

La famille de M. Yorke était la première et la plus ancienne

du Yorkshire, et, s'il n'était le plus riche, il était un des hommes les plus influents du district. Son éducation avait été bonne; dans sa jeunesse, avant la Révolution, il avait voyagé sur le continent, et les langues française et italienne lui étaient familières. Pendant un séjour de deux années en Italie, il avait collectionné un grand nombre d'excellents tableaux et d'objets d'art, qui faisaient maintenant l'ornement de sa résidence. Ses manières, lorsqu'il le voulait, étaient celles d'un gentleman de la vieille école; sa conversation, quand il cherchait à plaire, était singulièrement intéressante et originale, et, s'il s'exprimait ordinairement dans le langage du Yorkshire, c'est qu'il le voulait bien, préférant son dorique natif à un vocabulaire plus raffiné.

M. Yorke connaissait tout le monde et était connu de tout le monde à plusieurs milles à la ronde, et cependant ses intimes n'étaient pas nombreux. Profondément original lui-même, il n'avait aucun goût pour ce qui était ordinaire; un homme d'un franc et rude caractère, quelle que fût sa position, était toujours accueilli par lui. Un raffiné et insipide personnage, quelque élevé qu'il fût, était l'objet de sa profonde aversion. Sur ce point, il portait ses préférences à l'extrême, oubliant qu'il peut se rencontrer de charmants et d'admirables caractères chez des personnes qui ne peuvent être originales. Néanmoins, il faisait des exceptions à sa règle. Il y avait une certaine classe de gens simples, naïfs, presque destitués d'intelligence et tout à fait incapables d'apprécier la supériorité de la sienne, mais qui, en même temps, n'étaient point blessés par sa rudesse ni aisément rebutés par ses sarcasmes, n'analysaient pas trop minutieusement ses faits et gestes et ses opinions, avec lesquels il était tout particulièrement à son aise, et que par conséquent il préférait.

On aura remarqué sans doute qu'il ne manquait pas de cordialité avec M. Moore; il avait deux ou trois raisons pour justifier une certaine partialité à l'endroit du jeune manufacturier.

La première de ces raisons, c'est que Moore parlait l'anglais avec un accent étranger, et le français avec un accent parfaitement pur, et que cette sombre et maigre figure, avec ses belles lignes un peu dévastées, ne ressemblait nullement aux types anglais ni à ceux du Yorkshire. Ces points sembleront frivoles et pou propres à influencer un homme tel que M. Yorke,

mais ils lui rappelaient de vieux souvenirs, des idées de plaisirs peut-être; ils le reportaient au temps de ses voyages, de ses jeunes années; il avait vu en Italie des visages comme celui de Moore; il avait entendu dans les cafés parisiens et aux théâtres des voix semblables à la sienne; il était jeune alors, et, lorsqu'il regardait le jeune étranger et entendait le son de sa voix, il lui semblait être jeune encore.

La seconde raison avait quelque chose de plus substantiel, quoique moins agréable : M. Yorke avait connu le père de Moore; il avait fait des affaires avec lui, et avait, dans une certaine mesure, été impliqué dans ses pertes.

Troisièmement, il avait reconnu en lui un homme véritablement apte aux affaires. Il était persuadé que, par un moyen ou par un autre, ce jeune homme arriverait à faire sa fortune, et il respectait sa résolution et sa perspicacité, peut-être même sa rudesse. Une quatrième circonstance qui les réunissait, c'est que M. Yorke était un des tuteurs de la mineure sur le domaine de laquelle la fabrique de Hollow était située. En conséquence, Moore, dans le cours de ses changements et de ses améliorations, avait de fréquentes occasions de le consulter.

Quant à l'autre convive présent en ce moment dans le parloir de M. Yorke, entre lui et son hôte existait une double antipathie, l'antipathie naturelle et celle des circonstances. Le libre penseur haïssait le formaliste; l'amant de la liberté détestait le puritain. En outre, on disait que dans leur jeunesse ils avaient offert leurs hommages à la même femme.

M. Yorke, dans sa jeunesse, était cité pour la préférence qu'il donnait aux femmes spirituelles et ardentes. Une taille élégante, un air distingué, un esprit vif, une langue prompte, avaient pour lui de grands attraits. Jamais cependant il ne songea à épouser aucune de ces élégantes dont il recherchait la société; devenu éperdument amoureux, il rechercha ardemment une jeune fille qui présentait un contraste complet avec celles qu'il avait précédemment remarquées : une jeune fille au visage de madone, un marbre vivant, l'impassibilité personnifiée. Peu lui importait qu'elle ne lui répondît que par monosyllabes, qu'elle n'entendît pas ses soupirs, qu'elle ne lui rendît pas ses regards, ne répondît jamais à ses opinions, ne sourît que rarement à ses plaisanteries, et ne lui accordât ni respect ni attention; peu lui importait qu'elle parût l'antipode de tout ce qu'il avait eu

dans sa vie l'habitude d'admirer; pour lui Marie Cave était parfaite, parce que, pour quelque raison (sans doute il avait une raison), il l'aimait.

M. Helstone, en ce temps-là vicaire de Briarfield, aimait aussi Marie. Beaucoup d'autres aussi l'admiraient, car elle était d'une beauté angélique; mais le jeune ecclésiastique fut préféré à cause de sa position. M. Helstone n'avait et ne professait point pour Marie l'absorbante passion de M. Yorke; il la vit ce qu'elle était réellement, et demeura en conséquence plus maître d'elle et de lui-même. Elle accepta sa main à la première offre, et le mariage eut lieu.

La nature n'avait jamais entendu faire de M. Helstone un bon mari, même pour une femme d'humeur paisible. Il pensait, aussi longtemps que sa femme gardait le silence, que rien ne la tourmentait et qu'elle n'avait besoin de rien. Si elle ne se plaignait pas de la solitude, la solitude, quelque prolongée qu'elle fût, ne lui déplaisait point. Parce qu'elle ne parlait point, et qu'elle n'exprimait point une prédilection pour ceci, une aversion pour cela, il était inutile de consulter ses goûts. Il n'avait pas la prétention de connaître les femmes, ni de les comparer avec les hommes. Elles étaient pour lui des êtres d'un ordre très-différent et peut-être bien inférieur. Il ne pensait pas qu'une femme pût être la compagne de son mari, bien moins encore sa confidente et son soutien. Sa femme, au bout d'un an ou deux, n'était pour lui d'une grande importance sous aucun rapport; toutefois, lorsqu'un jour, soudainement, ainsi qu'il le pensa, car il l'avait à peine vue dépérir, elle prit congé de lui et de ce monde, et qu'il ne trouva plus qu'une belle forme d'argile, froide et blanche, dans la couche nuptiale, il sentit la perte qu'il venait de faire, plus peut-être qu'il ne parut la sentir, car il n'était pas de ces hommes à qui le malheur arrache facilement des pleurs.

Ses yeux sans larmes et son chagrin contenu scandalisèrent une vieille gouvernante et une autre femme qui avait soigné mistress Helstone dans sa maladie, et qui peut-être avait eu occasion d'en apprendre sur sa nature et ses facultés aimantes plus que n'en connaissait son mari. Elles jasèrent auprès du corps, racontèrent des anecdotes sur la cause réelle et supposée de la maladie; bref elles s'indignèrent contre cet austère petit homme qui examinait des papiers dans la pièce voisine, et qui ne se doutait guère des malédictions dont il était l'objet

Mistress Helstone ne fut pas plutôt dans la tombe, que la rumeur se répandit dans le voisinage qu'elle était morte de chagrin; bientôt même on parla de mauvais traitements de la part du mari; rapports grossièrement faux, mais qui n'en furent pas moins avidement saisis. M. Yorke les entendit, et en crut une partie. Déjà il n'avait pas des sentiments bienveillants pour son heureux rival; bien que marié lui-même et uni à une femme qui semblait sous tous les rapports le parfait contraste de Marie Cave, il ne put oublier l'amer désappointement qu'il avait éprouvé, et, lorsqu'il apprit que celle qui lui eût été si précieuse avait été négligée, maltraitée peut-être par un autre, il conçut pour cet autre une profonde et amère animosité.

De la nature et de la violence de cette animosité, M. Helstone n'était qu'à moitié instruit; il ne savait pas combien Yorke avait aimé Marie Cave, ni combien il avait souffert en la perdant. Les bruits de mauvais traitements qu'il aurait fait endurer à son épouse, familiers à toutes les oreilles du voisinage, n'étaient jamais arrivés aux siennes. Il croyait que des dissidences politiques et religieuses seules le séparaient de M. Yorke. S'il avait connu la vérité, rien n'eût pu probablement lui persuader de franchir le seuil de la demeure de son ancien rival.

M. Yorke ne reprit point sa mercuriale à M. Moore; la conversation recommença bientôt dans une forme plus générale, bien que conservant encore un peu le caractère de la dispute. L'état inquiet du pays, les nombreuses déprédations commises récemment dans le district sur les fabriques, fournissaient un aliment d'autant plus vif à la discussion, que les trois personnes présentes différaient plus ou moins dans leur manière de voir. M. Helstone était pour les maîtres; il trouvait les ouvriers déraisonnables. Il condamnait vivement cet esprit de désaffection contre l'autorité qui s'étendait partout, ainsi que le refus de supporter avec patience des maux qu'il regardait comme inévitables. Le remède qu'il prescrivait, c'était une intervention vigoureuse de la part du gouvernement, une vigilance stricte de la part des magistrats, et, toutes les fois qu'elle serait nécessaire, une répression militaire prompte et énergique.

M. Yorke demandait si cette intervention, cette vigilance et cette répression sévère et vigoureuse, nourriraient ceux qui

mouraient de faim, donneraient du travail à ceux qui n'en avaient pas; il trouva singulière l'idée qu'il y avait des maux inévitables; il dit que la patience publique ressemblait à un chameau sur le dos duquel le dernier atome qu'il pût porter aurait déjà été mis, et que la résistance était maintenant un devoir; quant à l'esprit général de désaffection envers les autorités constituées, il le regardait comme le signe le plus rempli de promesses des temps actuels. Les maîtres, il l'accordait, étaient réellement embarrassés; mais leurs embarras avaient été accumulés sur eux par un gouvernement vil, corrompu et sanguinaire (c'étaient les épithètes de M. Yorke). Des fous comme Pitt, des démons comme Castelreagh, de dangereux idiots tels que Parceval, étaient les tyrans, la malédiction du pays, les destructeurs de son commerce. C'était leur persévérance entêtée dans une guerre injustifiable, funeste et ruineuse, qui avait amené le pays à l'état dans lequel il se trouvait. C'étaient leurs taxes monstrueuses et oppressives, leurs infâmes ordres en conseil, dont les promoteurs méritaient l'accusation de haute trahison et l'échafaud, qui avaient attaché une meule au cou de l'Angleterre.

« Mais à quoi bon discourir ? continua-t-il. Quelle chance de faire entendre la voix de la raison dans un pays gouverné par un roi, par des prêtres et par des pairs; qui a pour roi nominal un fou et pour monarque réel un débauché sans principes; qui tolère une insulte au sens commun telle que des législateurs héréditaires, et une plaisanterie comme le banc des évêques; qui vénère et supporte une Église pleine d'intolérance et d'abus, tient sur pied une armée permanente, et nourrit une autre armée de prêtres paresseux, et leurs familles ? »

M. Helstone se leva, mit sur sa tête son chapeau à larges bords, et répondit que dans le cours de sa carrière il avait rencontré deux ou trois personnes chez qui des sentiments semblables s'étaient très-fermement maintenus tant que la santé, la force et la prospérité étaient restées fidèles à ceux qui les professaient. Mais il vient un temps, dit-il, pour tous les hommes, « où les maîtres de la maison tremblent et sont effrayés de ce qui est en haut; » et ce temps est l'épreuve de l'avocat de l'anarchie et de la rébellion, de l'ennemi de la religion et de l'ordre. Il avait été appelé, affirma-t-il, pour lire les prières de l'Église au lit de mort de l'un de ses plus acharnés ennemis; il l'avait vu accablé de remords, cherchant dans son cœur une

place pour le repentir, et n'en trouvant pas. Il devait rappeler à M. Yorke que le blasphème contre Dieu et contre le roi est un péché mortel, et qu'il existe un jugement futur.

M. Yorke répondit qu'il croyait fermement à quelque chose comme un jugement à venir. S'il en était autrement, où serait la récompense de ces misérables qui semblent triompher en ce monde, brisent avec impunité des cœurs innocents, abusent de priviléges immérités, sont un scandale pour d'honorables professions, enlèvent le pain de la bouche des pauvres, maltraitent les humbles et rampent bassement devant le riche et le puissant? Mais, ajouta-t-il, toutes les fois qu'il se sentait affligé de ces choses et de leur succès apparent sur cette bourbeuse planète, il prenait le vieux livre (montrant la grande Bible sur un des rayons de la bibliothèque), l'ouvrait au hasard, et il était sûr de tomber sur un verset qui expliquait tout. Il était aussi sûr, dit-il, de la destinée future de quelques-uns, que si un ange avec ses grandes ailes blanches fût descendu le lui dire.

« Monsieur, dit M. Helstone, rassemblant toute sa dignité, la grande science de l'homme est de se connaître soi-même, ainsi que le but où il dirige ses pas.

— Oui, oui, vous devez vous rappeler, monsieur Helstone, que l'Ignorance fut chassée du ciel, traversa les airs et vint s'abattre devant une porte, sur le flanc de la montagne qui conduit à l'enfer.

— Et je n'ai pas oublié non plus, monsieur Yorke, que l'Orgueil, ne voyant pas le chemin devant lui, tomba dans un précipice qui avait été creusé à dessein par le prince des ténèbres, et fut brisé en pièces dans sa chute.

— Maintenant, dit M. Moore, qui était demeuré silencieux spectateur du combat, et que son indifférence pour les partis politiques et les commérages du voisinage rendait un juge impartial, maintenant vous vous êtes assez maltraités, et vous avez prouvé combien vous vous haïssez cordialement. Pour ma part, ma haine est si complétement absorbée par ceux qui ont brisé mes métiers, qu'il ne m'en reste plus pour mes connaissances intimes, et encore moins pour une chose aussi vague qu'une secte ou un gouvernement: mais réellement, messieurs, vous me paraissez très-méchants, pires que je ne l'aurais amais soupçonné. Je n'ose pas demeurer avec un rebelle et un blasphémateur comme vous, Yorke; et bien moins m'en

retourner avec un ecclésiastique cruel et tyrannique comme vous, monsieur Helstone.

— Je m'en vais, cependant, monsieur Moore, dit froidement le recteur; venez avec moi ou ne venez pas, comme il vous plaira.

— Non, il n'aura pas le choix; il partira avec vous, répondit Yorke. Il est minuit passé, et je ne veux pas qu'il reste plus tard personne dans ma maison. Vous allez partir. »

Il sonna.

« Deb, dit-il au domestique qui se présenta, renvoyez les hommes qui sont dans la cuisine, fermez les portes et allez vous coucher. Voici votre chemin, messieurs, » dit-il à ses convives; puis les éclairant à travers le corridor, il les poussa poliment dehors par la grande porte.

Ils trouvèrent leurs hommes se précipitant pêle-mêle sur la route; leurs chevaux attendaient à la porte; ils sautèrent en selle et s'éloignèrent rapidement, Moore riant de leur abrupt renvoi, Helstone profondément indigné.



CHAPITRE IV.

Le cottage de Hollow.

Moore avait conservé sa gaieté lorsqu'il se leva le lendemain matin. Sim et Joe Scott avaient passé la nuit à la fabrique.

Le maître, toujours matinal, fut debout plus tôt que d'habitude; il éveilla son contre-maître par une chanson française, en procédant à sa toilette.

« Vous n'êtes donc pas découragé, maître? dit Joe.

— Pas le moins du monde, mon garçon; levez-vous, et nous irons faire un tour à la fabrique avant l'arrivée des ouvriers; je vous expliquerai mes plans pour l'avenir. Nous aurons les machines, Joseph; vous n'avez jamais entendu parler de Bruce, peut-être?

— Et l'araignée? Je la connais. J'ai lu l'histoire d'Écosse, et j'en connais là-dessus aussi long que vous. Vous voulez dire que vous persévérez dans votre dessein.

— Oui.

— Avez-vous quelque fortune personnelle dans votre pays? demanda Joe, pliant et faisant disparaître son lit de circonstance.

— Dans mon pays? Et quel est mon pays?

— Eh bien, la France! N'est-ce pas la France?

— Non, certes! La circonstance de la prise d'Anvers, où je suis né, ne m'a point rendu Français.

— La Hollande? alors.

— Je ne suis pas un Hollandais. Voilà que vous confondez Anvers avec Amsterdam.

— La Flandre?

— Je méprise l'insinuation, Joe. Moi, Flamand! Ai-je donc le visage flamand, le nez grossier et proéminent, le front déprimé et fuyant en arrière, les yeux bleu pâle à fleur de tête? Suis-je donc tout buste et sans jambes comme un Flamand? Joe, je suis un Anversois; ma mère était une Anversoise, quoique d'origine française; c'est pourquoi je parle français.

— Mais votre père était né dans le Yorkshire, ce qui vous

rend bien un peu Yorkshirien aussi; et tout le monde peut voir que vous êtes comme nous âpre au gain et hardi dans vos entreprises.

— Joe, vous êtes un effronté coquin; mais j'ai été accoutumé à cette espèce d'insolence depuis ma jeunesse. Les classes ouvrières, en Belgique, se conduisent brutalement envers ceux qui les emploient.

— Dans ce pays, nous avons l'habitude de dire toujours notre façon de penser; les jeunes curés et les élégants de Londres se scandalisent souvent de ce qu'ils appellent notre *incivilité*, et nous n'en sommes pas fâchés, car nous nous amusons à les voir tourner en haut le blanc de leurs yeux et lever au ciel leurs espèces de mains, disant: « Mon Dieu! mon Dieu! quels sauvages! Comme ils sont grossiers! »

— C'est que vous êtes aussi des sauvages. Vous n'avez sans doute pas la prétention de vous croire civilisé, Joe?

— Quelque peu, quelque peu, maître. J'espère que nous autres, garçons manufacturiers du Nord, sommes autrement intelligents et instruits que vos garçons de ferme du Midi. Le commerce aiguise l'esprit, et ceux qui, comme moi, vivent avec les machines, sont forcés de penser. Vous savez que, lorsque je remarque un effet, j'en recherche aussitôt la cause, et il est rare que je ne mette pas la main dessus. J'aime aussi la lecture et suis curieux de savoir ce que nos gouvernants font et projettent pour nous, et je ne suis pas le seul. Il y en a plus d'un, parmi ces graisseux apprêteurs et ces teinturiers à la peau bleue et noire, qui ont une forte tête, et peuvent parler d'une loi aussi bien que vous ou le vieux Yorke, et un peu mieux que Christophe Sykes de Whinbury, ou que ce grand arrogant d'Irlandais, le vicaire Helstone.

— Vous vous croyez un garçon remarquable, je le sais, Scott.

— J'en conviens. Je peux distinguer le fromage de la craie, et je sais que j'ai profité des occasions que j'ai eues de m'instruire quelque peu mieux que beaucoup qui sont au-dessus de moi. Mais il en est des milliers dans le Yorkshire qui me valent, et deux sur trois qui sont meilleurs que moi.

— Vous êtes un grand homme! vous êtes un sublime compère; mais vous êtes un impertinent et un infatué nigaud, avec tout cela, Joe. Vous ne devez pas croire que, parce que vous avez appris un peu de calcul, et pêché quelques éléments de

chimie au fond d'une cuve à teinture, vous êtes un savant incompris; vous ne devez pas supposer, parce que les sentiers du commerce sont quelquefois raboteux, et que vous et vos pareils manquez quelquefois de travail et de pain, que votre classe est martyre, et que la forme du gouvernement sous lequel vous vivez est mauvaise De plus, vous ne devez pas insinuer que les vertus se sont réfugiées dans les chaumières et ont tout à fait déserté les châteaux. Permettez-moi de vous dire que je déteste particulièrement ces billevesées; car je sais que la nature humaine est partout la même, que sous la tuile ou le chaume, et dans tout être humain qui respire, le vice et la vertu sont alliés en plus petite ou plus grande proportion, et que cette proportion n'est pas déterminée par le rang. J'ai vu des scélérats qui étaient riches, j'ai vu des scélérats qui étaient pauvres, et j'en ai vu qui n'étaient ni pauvres ni riches, mais qui avaient réalisé le vœu d'Agar, et qui possédaient l'honnête et modeste nécessaire. Mais l'horloge va marquer six heures; en voilà assez avec vous, Joe; allez sonner la cloche. »

On était alors dans le milieu de février; à six heures l'aurore commençait à pénétrer avec ses pâles rayons la noire obscurité de la nuit, et donnait une demi-transparence à ses ombres épaisses. Ce matin-là, les rayons de l'aurore étaient particulièrement pâles. Aucune rougeur ne teignait l'orient. L'aspect de ce matin était glacial. Un vent âpre chassait la masse des nuages, qui en se retirant découvraient non le ciel bleu, mais un ciel chargé d'une pâle vapeur formant un anneau argenté tout autour de l'horizon.

La pluie avait cessé; mais la terre était détrempée, et les ruisseaux débordaient.

Les fenêtres de la fabrique étaient ouvertes; la cloche sonnait bruyamment, et les petits enfants arrivaient en courant, en trop grande hâte, nous l'espérons, pour ressentir beaucoup l'inclémence du vent. D'ailleurs, la température, ce jour-là, devait leur paraître plutôt favorable qu'autrement; car ils s'étaient souvent rendus à leurs travaux, pendant cet hiver, à travers la neige, la pluie et la gelée.

M. Moore se tenait sur la porte pour les voir passer; il les comptait à mesure qu'ils entraient; à ceux qui venaient tard il adressait un mot de réprimande, répété un peu plus rudement par Joe Scott quand les retardataires étaient entrés dans la salle de travail. Ni le maître ni le surveillant ne parlaient

d'une manière barbare; ni l'un ni l'autre n'étaient inhumains, bien qu'ils parussent être fort rigides, car ils mirent à l'amende un délinquant qui s'était trop attardé. M. Moore lui fit payer son penny avant d'entrer, et l'avertit que la prochaine infraction lui coûterait deux pence.

Sans doute des règlements sont nécessaires; mais des maîtres durs et cruels font souvent des règlements durs et cruels, et de tels maîtres n'étaient pas rares dans les temps dont nous parlons. Cependant, bien que les caractères que je trace ne soient rien moins que parfaits (tous les caractères de ce livre seront trouvés plus ou moins imparfaits), il n'entre pas dans mon plan d'en montrer de dégradés ou d'infâmes. Je livre ceux qui torturent les enfants, comme des conducteurs d'esclaves, entre les mains des geôliers.

Donc, au lieu d'attrister l'âme du lecteur par des descriptions de peines et de tortures, je suis heureux de lui apprendre que jamais Moore ni son contre-maître ne frappaient un enfant dans la fabrique. Joe avait, il est vrai, une fois fouetté vigoureusement un de ses propres enfants qui avait menti et persistait opiniâtrément dans son mensonge; mais, comme son maître, Joe était un homme trop flegmatique, trop calme, trop raisonnable pour faire de la punition corporelle des enfants autre chose que l'exception.

M. Moore se promena dans la fabrique, dans la cour, dans la teinturerie et dans les magasins, jusqu'au lever du soleil. A huit heures, les lampes furent éteintes et la cloche donna le signal du déjeuner. Les enfants, quittant pour une demi-heure leur travail, s'emparèrent du petit bidon de fer-blanc qui renfermait leur café, et du petit panier qui contenait leur pain. Espérons que tous peuvent donner satisfaction à leur appétit; il serait trop douloureux de penser autrement.

Enfin M. Moore quitta la cour de la fabrique et se dirigea vers sa demeure, située à peu de distance. C'était une petite maison toute blanche, dont la porte était surmontée d'un porche vert. Quelques rares tiges brunes s'élevaient dans le jardin autour de ce porche, et aussi au-dessous des fenêtres, tiges maintenant sans feuilles et sans fleurs, mais qui promettaient des voûtes de verdure pour les jours d'été. Une pelouse bordée de plates-bandes s'étendait au-devant de la maison. Les plates-bandes montraient seulement leur terreau noir, excepté dans quelque coin abrité, où les premières pousses du voilier d'hiver

et du crocus s'élançaient du sol, vertes comme des émeraudes. Le printemps était retardé; l'hiver avait été rude et prolongé; les dernières neiges avaient disparu seulement sous la pluie de la veille, et, sur les collines, des plaques blanches couronnaient encore les pics. La pelouse n'était pas verdoyante, mais blanchâtre. Trois arbres, groupés avec grâce, s'élevaient à côté du cottage; ils n'étaient pas grands, mais, n'ayant pas de rivaux, ils produisaient un assez bon effet. Telle était la demeure de M. Moore, un réduit charmant pour le repos et la contemplation, mais dans lequel l'activité et l'ambition ne pouvaient se résigner à replier longtemps leurs ailes. Son air de modeste confort ne paraissait pas avoir une bien grande attraction pour son possesseur; car, au lieu d'entrer, il alla prendre une bêche dans un petit hangar, et se mit à travailler dans le jardin. Pendant environ un quart d'heure, il bêcha sans être interrompu; à la fin, cependant, une fenêtre s'ouvrit, et une voix de femme se fit entendre:

« Eh bien! tu ne déjeunes pas, ce matin?

— Est-ce que le déjeuner est prêt, Hortense?

— Certainement, depuis une demi-heure.

— Alors, je suis prêt à y faire honneur; j'ai une faim canine. »

Il jeta sa bêche et entra dans la maison; un étroit corridor le conduisit dans une petite pièce où était servi un déjeuner composé de café, de pain et de beurre, avec l'accompagnement peu anglais de poires à l'étuvée. La table était présidée par la dame que nous avons entendue parler de la fenêtre. Je dois la décrire avant d'aller plus loin.

Elle paraissait un peu plus âgée que M. Moore; peut-être pouvait-elle avoir trente-cinq ans. Elle était d'une taille élevée et bien prise. Elle avait des cheveux très-noirs, en ce moment emprisonnés dans ses papillotes, des joues colorées, un nez petit et un paire de petits yeux noirs. La partie inférieure de son visage était large, comparée à la partie supérieure. Son front était petit et un peu ridé. L'expression de son visage était chagrine, mais non méchante; il y avait dans l'ensemble de sa personne quelque chose dont on se sentait disposé à s'irriter et à rire en même temps. Ce qu'il y avait de plus étrange était son accoutrement: une jupe d'étoffe de laine et une camisole de coton rayé. La jupe était courte, et laissait voir parfaitement un pied et une cheville qui laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la symétrie.

Vous allez croire, lecteur, que j'ai esquissé une personne d'une remarquable négligence; nullement. Hortense Moore (elle était la sœur de Moore) était une personne remplie d'ordre et d'économie: la jupe, la camisole et les papillotes étaient son costume du matin, dans lequel elle avait été habituée à vaquer aux soins domestiques dans son propre pays. Obligée de vivre en Angleterre, elle n'en avait pas voulu perdre les habitudes; elle tenait à ses vieilles modes belges, et était bien persuadée qu'il y avait pour elle quelque mérite à agir ainsi.

Mlle Moore avait une excellente opinion d'elle-même, opinion qui n'était pas entièrement imméritée, car elle possédait quelques bonnes et précieuses qualités; mais elle estimait trop haut le degré et le genre de ces qualités, et laissait hors de compte une multitude de petits défauts qui les accompagnaient. Vous ne lui eussiez jamais persuadé qu'elle avait des préjugés et l'esprit étroit, qu'elle était trop susceptible à l'endroit de sa dignité et de son importance, et trop prompte à s'offenser à propos de bagatelles; et cependant tout cela était vrai. Toutefois, elle pouvait se montrer suffisamment bonne et aimable dans toutes les circonstances où ses prétentions à la distinction et ses préjugés n'étaient point en jeu. Elle était fort attachée à ses deux frères (car, outre Robert, il y avait un autre Gérard Moore). Comme seuls représentants survivants de la famille, ces deux frères étaient presque sacrés à ses yeux. Elle connaissait cependant moins Louis que Robert. Louis avait été envoyé en Angleterre lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, et avait reçu son éducation dans une école anglaise. Soit que son éducation ne le rendît pas propre au négoce, soit que son inclination ne le poussât pas de ce côté, lorsque la ruine de ses espérances était venue le forcer à faire son chemin dans le monde, il avait choisi la carrière ardue et modeste de professeur. On le disait en ce moment précepteur dans une famille. Toutes les fois qu'elle parlait de Louis, Hortense avait coutume de dire qu'il avait des moyens, mais qu'il était trop timide et trop paisible. Son opinion sur Robert était d'un tout autre genre : elle était fière de lui; elle le regardait comme le plus grand homme de l'Europe; tout ce qu'il disait et faisait était remarquable à ses yeux, et elle voulait qu'il fût remarquable pour tout le monde; rien ne pouvait être plus irrationnel, plus monstrueux, plus infâme qu'une opposition à Robert, excepté cependant une opposition à elle-même.

Aussi, Robert n'eut pas plutôt pris place à table, qu'après lui avoir servi une portion de poires cuites et lui avoir façonné une bonne grosse tartine belge, elle laissa déborder un flot d'exclamations d'étonnement et d'horreur sur l'événement de la nuit, la destruction des métiers.

Quelle idée! les détruire! Quelle action honteuse! On voyait bien que les ouvriers de ce pays étaient à la fois bêtes et méchants. C'était absolument comme les domestiques anglais, les servantes surtout: rien d'insupportable comme cette Sarah, par exemple!

« Mais elle paraît propre et industrieuse, observa M. Moore.

— Elle paraît? Ah! je ne sais pas ce qu'elle paraît, et je ne prétends pas dire qu'elle soit sale ni paresseuse; mais elle est d'une insolence! Elle s'est disputée hier pendant un quart d'heure à propos de la manière de cuire le bœuf; elle disait que je le fais bouillir en charpie, qu'il serait impossible aux Anglais de manger un plat tel que notre bouilli, que le bouillon n'était autre chose que de l'eau chaude grasse, et, quant à la choucroute, elle affirme qu'elle n'y pourrait toucher! Vous savez, le baril que nous avons dans la cave, délicieusement préparé de mes propres mains, elle l'appelle un baquet de lavures, ce qui signifie de la nourriture pour les cochons! Je suis harassée de cette fille, et cependant je ne puis m'en séparer sans tomber sur une pire. Vous êtes dans la même position avec vos ouvriers, pauvre cher frère!

— Je crains que vous ne soyez pas heureuse en Angleterre, Hortense.

— C'est mon devoir d'être heureuse où vous êtes, mon frère; mais autrement, il y a certainement mille choses qui me font regretter notre ville natale. Tout le monde ici me paraît mal élevé. Ils tournent en ridicule mes habitudes. Si une jeune fille de votre fabrique vient à la cuisine et me trouve en jupon et en camisole préparant le dîner (car vous savez que je ne peux confier à Sarah la préparation d'un seul plat), elle rit d'un air moqueur. Si j'accepte une invitation à prendre le thé dehors, ce qui m'est arrivé une ou deux fois, je m'aperçois que l'on me relègue toujours au dernier rang; on n'a pas pour moi les attentions qui me sont dues. Les Gérard, comme vous le savez, sont d'une excellente famille, et aussi les Moore! ils ont le droit d'exiger un certain respect, et de se sentir blessés lorsqu'on le leur refuse. A Anvers, j'étais toujours traitée avec distinc-

tion; ici, on dirait que, lorsque j'ouvre la bouche en compagnie, je parle l'anglais avec un accent ridicule, tandis que je suis persuadée que je le prononce parfaitement.

— Hortense, à Anvers on nous savait riches; en Angleterre, nous n'avons jamais été connus que pauvres.

— Précisément, et ainsi le genre humain est mercenaire. En outre, cher frère, dimanche dernier, si vous vous en souvenez, il faisait très-humide; en conséquence, j'allai à l'église avec mes jolis sabots noirs, objets que l'on ne porterait pas dans une ville élégante, mais que j'ai toujours eu coutume de porter à la campagne pour marcher dans les chemins boueux. Eh bien! le croiriez-vous? lorsque je traversais la nef, grave et calme, comme c'est mon habitude, quatre ladies et autant de gentlemen se sont mis à rire en se cachant le visage derrière leur livre de prières.

— Bien, bien! Ne mettez plus de sabots, alors; je vous ai déjà dit que je pensais que ce n'était pas ce qui convenait en ce pays.

— Mais, mon frère, ce ne sont pas des sabots communs comme en portent les paysans. Ce sont des sabots noirs, très-propres, très-convenables. A Mons, à Leuze, villes peu éloignées de l'élégante capitale, de Bruxelles, il est très-rare que les gens les plus respectables portent autre chose pendant l'hiver. Que quelqu'un essaye donc de piétiner dans la boue des chaussées flamandes avec des brodequins de Paris, et il m'en dira des nouvelles.

— Laissez là Mons et les chaussées flamandes; faites à Rome ce que font les Romains; quant à la camisole et au jupon, je n'ai pas d'opinion là-dessus. Je n'ai jamais vu une lady porter de semblables vêtements. Demandez à Caroline Helstone.

— Caroline! Que je demande à Caroline? Que je la consulte sur ma toilette? Mais c'est elle qui devrait me consulter sur tous les points; c'est une enfant.

— Elle a dix-huit ans, ou tout au moins dix-sept; elle est d'âge à savoir tout ce qui concerne les robes, les jupes et les chaussures.

— Ne gâtez pas Caroline, je vous en prie, mon frère; ne lui donnez pas plus d'importance qu'elle n'en doit avoir. A présent, elle est modeste, sans prétentions; gardons-la ainsi.

— De tout mon cœur! Viendra-t-elle ce matin?

— Elle viendra à dix heures, comme d'habitude, prendre sa leçon de français.

— Elle se moque de vous, elle?

— Non, certes; elle m'apprécie mieux que qui que ce soit; mais elle a plus d'occasions de me connaître intimement; elle voit que j'ai de l'éducation, de l'intelligence, des manières, des principes; bref, tout ce qui appartient à une personne bien née et bien élevée.

— L'aimez-vous tout de bon?

— Pour *l'aimer*, je ne pourrais le dire. Je ne suis pas de celles qui s'enflamment aisément, et, en conséquence, on peut davantage compter sur mon amitié. J'ai de l'attachement pour elle comme ma parente; sa position aussi m'inspire de l'intérêt, et sa conduite comme mon élève a été jusqu'ici plus susceptible d'accroître que de diminuer l'attachement qui provenait d'autres causes.

— Elle se conduit parfaitement bien aux leçons?

— Envers moi, elle se comporte très-bien; mais vous savez, mon frère, que j'ai une manière de repousser la trop grande familiarité, de gagner l'estime et de commander le respect. Néanmoins, avec ma pénétration, je vois clairement que Caroline n'est pas parfaite; elle laisse beaucoup à désirer.

— Donnez-moi une dernière tasse de café, et, pendant que je la prendrai, vous m'amuserez avec le détail de ses défauts.

— Mon cher frère, je suis heureuse de vous voir déjeuner de bon appétit après la nuit fatigante que vous avez passée. Caroline, donc, a des défauts; mais entre mes mains, et grâce à mes soins maternels, elle s'en corrigera. Il y a en elle quelque chose, une réserve, je pense, que je n'aime pas tout à fait, parce qu'elle n'est pas suffisamment enfantine et soumise; il y a dans sa nature des éclairs d'impatience qui me déroutent. Néanmoins, elle est ordinairement fort tranquille, trop triste et trop rêveuse quelquefois. Avec le temps, certainement, je la rendrai uniformément calme et bienséante, et elle cessera d'être bizarre et pensive. Je désapprouve toujours ce que je ne puis comprendre.

— Je ne vous comprends pas : qu'entendez-vous par éclairs d'impatience, par exemple?

— Un exemple vous fera peut-être mieux comprendre ce que je veux vous dire. Vous savez que de temps à autre je lui fais

lire de la poésie française, pour l'exercer dans la prononciation. Elle a, dans le cours de ses leçons, beaucoup lu Corneille et Racine, avec un sobre et ferme esprit que j'approuve. De temps à autre elle montrait, pendant la lecture de ces auteurs estimés, une langueur qui tenait plus de l'apathie que de la sobriété, et l'apathie est ce que je ne peux souffrir chez ceux qui ont le bonheur de recevoir mes leçons; de plus, on ne doit pas se montrer apathique à la lecture de chefs-d'œuvre. L'autre jour, je lui mis entre les mains un volume de poésies fugitives; je l'envoyai à la fenêtre pour en apprendre une par cœur, et, lorsque je levai les yeux sur elle, je la vis tourner les feuillets avec impatience, en faisant une mine dédaigneuse, comme si elle parcourait le petit poëme sans attention. Je la grondai. «Ma cousine, me répondit-elle, tout cela m'ennuie à la mort.» Je lui dis que ce n'était pas là un langage convenable. «Dieu! s'écria-t-elle, il n'y a donc pas deux lignes de poésie dans toute la littérature française?» Je lui demandai ce que cela voulait dire; elle me demanda pardon avec soumission. Un instant après, elle était tranquille. Je la vis se sourire à elle-même; elle commença à apprendre avec ardeur. Au bout d'une demi-heure, elle vint à moi, me présenta le livre, joignit les mains comme je lui commande toujours de le faire, et commença à me réciter *la Jeune Captive*, de Chénier. Si vous aviez pu entendre la manière dont elle récita ce morceau, et dont elle prononça quelques commentaires après qu'elle eut fini, vous auriez compris ce que je voulais dire par éclairs d'impatience. On eût pu croire Chénier plus émouvant que Racine et Corneille. Vous conviendrez, mon frère, vous qui avez tant de sagacité, que cette appréciation singulière dénote un esprit fort mal réglé. Heureusement qu'elle est entre bonnes mains; je lui donnerai un système, une méthode pour fixer ses pensées et ses opinions. Je lui apprendrai à contrôler et à régler ses sentiments.

— N'y manquez pas, Hortense; la voici qui vient. C'est son ombre qui vient de passer devant la fenêtre, je crois.

— Ah! vraiment, elle est trop matinale; elle est venue une demi-heure avant l'heure. Mon enfant, qu'est-ce qui vous amène avant que j'aie déjeuné? »

La question s'adressait à une personne qui entrait en ce moment, à une jeune fille enveloppée dans un manteau d'hiver, dont les plis étaient rassemblés avec grâce autour d'une taille élancée.

« Je suis venue en hâte m'informer comment vous alliez et comment allait Robert. J'étais sûre que vous seriez fort affligés de ce qui est arrivé hier. Je n'ai appris cela que ce matin ; mon oncle me l'a dit à déjeuner.

— Ah ! c'est inouï ! Vous sympathisez avec nous? Votre oncle sympathise avec nous?

— Mon oncle est fort irrité ; mais il était avec Robert, je crois; n'est-il pas vrai, Robert? Est-ce qu'il ne vous a pas accompagné au marais de Stilbro'?

— Oui, nous étions partis dans un attirail passablement guerrier, Caroline ; mais les prisonniers que nous allions délivrer nous ont rencontrés à mi-chemin.

— D'ailleurs, personne n'a été blessé?

— Non ; Joe Scott a seulement les poignets un peu endoloris pour avoir été liés trop serré derrière son dos.

— Vous n'étiez pas là? Vous n'étiez pas avec les voitures lorsqu'elles ont été attaquées?

— Non ; on n'a jamais la bonne fortune d'être présent dans les circonstances auxquelles on désirerait le plus assister.

— Où allez-vous ce matin? J'ai vu Murgatroyd seller votre cheval dans la cour.

— A Whinbury; c'est aujourd'hui jour de marché.

— M. Yorke y va aussi; je l'ai rencontré dans son cabriolet. Revenez-vous-en avec lui.

— Et pourquoi?

— Deux valent mieux qu'un, et personne ne hait M. Yorke; au moins, les pauvres ne le détestent pas.

— Alors M. Yorke sera une protection pour moi, qui suis haï?

— Vous êtes *incompris;* c'est probablement le mot. Resterez-vous tard? rentrera-t-il tard, cousine Hortense?

— C'est très-probable; il a souvent beaucoup d'affaires à traiter à Whinbury. Avez-vous apporté votre livre d'exercices, mon enfant?

— Oui. A quelle heure reviendrez-vous, Robert?

— Je reviens généralement à sept heures. Désirez-vous que je sois plus tôt à la maison?

— Tâchez d'être de retour à six heures. Il n'est pas absolument nuit à six heures; mais à sept heures le jour a tout à fait disparu.

— Et quel danger est à craindre, Caroline, lorsque le jour a

tout à fait disparu? Quel péril concevez-vous pour moi dans les ténèbres?

— Je ne puis définir mes craintes; mais à présent nous éprouvons une certaine anxiété à l'endroit de nos amis. Mon oncle appelle ces temps dangereux; il dit aussi que les propriétaires de fabriques sont impopulaires.

— Et moi un des plus impopulaires, n'est-ce pas? Vous n'osez me parler clairement; mais, dans votre cœur, vous me croyez exposé au sort de ce pauvre Pearson, qui reçut une balle, non à la vérité de derrière une haie, mais dans sa propre maison, à travers sa fenêtre, comme il allait se mettre au lit.

— Anne Pearson m'a montré la balle dans la chambre à coucher, dit gravement Caroline en se débarrassant de son manteau et de son manchon. Vous savez, continua-t-elle, qu'il y a une haie tout le long de la route d'ici à Whinbury, et qu'il faut aussi passer les plantations de Fieldhead. Mais vous serez de retour à six heures, ou plus tôt?

— Certainement, affirma Hortense. Et maintenant, mon enfant, préparez vos leçons pendant que je vais mettre tremper les pois pour la purée du dîner. »

Puis elle sortit.

« Vous me soupçonnez donc beaucoup d'ennemis, Caroline? dit M. Moore; et sans doute vous me savez destitué d'amis?

— Non pas tout à fait, Robert. Vous avez votre sœur, votre frère Louis que je n'ai jamais vu; il y a M. Yorke, mon oncle, et puis bien d'autres. »

Robert sourit.

« Vous seriez bien embarrassée de nommer vos *bien d'autres*, dit-il. Mais montrez-moi votre livre d'exercices. Quelle peine extrême vous prenez à votre écriture! C'est ma sœur, je suppose, qui exige ce soin. Elle veut vous former en tout d'après le modèle d'une écolière flamande. A quelle existence êtes-vous destinée, Caroline? Que ferez-vous de votre français, de votre dessin et de vos autres talents, lorsque vous les aurez acquis?

— Vous faites bien de dire : lorsque je les aurai acquis; car, vous le savez, avant qu'Hortense entreprît mon éducation, je savais peu de chose. Pour ce qui est de l'existence à laquelle je suis destinée, je ne peux le dire : je suppose que c'est à tenir la maison de mon oncle, jusque.... »

Elle hésita.

« Jusqu'à quand? Jusqu'à sa mort?

— Non! Pourquoi prononcer ce mot? Je n'ai jamais pensé à sa mort; il n'a que cinquante-cinq ans. Mais jusque.... jusqu'à ce que les événements m'offrent d'autres occupations.

— Une perspective remarquablement vague! En êtes-vous contente?

— Je m'en contentais autrefois. Les enfants, vous le savez, n'ont que peu de réflexion, et leurs réflexions se portent vers l'idéal. Il y a des moments, maintenant, où je ne suis pas entièrement satisfaite.

— Pourquoi?

— Je n'amasse pas d'argent, je ne gagne rien.

— Vous arrivez au fait, Lina; vous aussi, alors, vous voulez gagner de l'argent?

— Oui. J'aimerais une occupation; et, si j'étais un garçon, il ne me serait pas fort difficile d'en trouver une. Je vois un si aisé, un si agréable moyen d'apprendre un commerce, de me frayer un chemin dans la vie!

— Continuez; voyons, quel est ce moyen?

— Je pourrais apprendre votre commerce, le commerce des draps. Je l'apprendrais près de vous, car nous sommes parents. Je ferais le travail du comptoir, je tiendrais les livres, j'écrirais les lettres, pendant que vous iriez au marché. Je sais que vous désirez beaucoup être riche, afin de payer les dettes de votre père. Peut-être pourrais-je vous aider à faire votre fortune.

— M'aider? Mais vous devriez penser à vous-même.

— Je pense aussi à moi; mais doit-on toujours ne penser qu'à soi-même?

— A qui donc pensé-je, moi? Est-ce que j'oserais penser à quelqu'un autre que moi? Les pauvres ne doivent pas avoir de grandes sympathies; leur devoir est d'être égoïstes.

— Non, Robert.

— Oui, Caroline! la pauvreté est nécessairement égoïste, contrainte, rampante, anxieuse. De temps à autre, le cœur d'un pauvre homme, visité par certains rayons et rafraîchi par une bienfaisante rosée, peut se gonfler, comme la végétation de ce jardin là-bas, un jour de printemps, peut se sentir mûre pour développer son feuillage, peut-être ses fleurs; mais il ne doit pas encourager cet agréable élan : pour le réprimer, il doit invoquer la prudence, glacée comme le vent du nord.

— Aucun cottage ne peut être heureux, alors?

— Quand je parle de pauvreté, je n'entends pas la pauvreté

naturelle et habituelle de l'ouvrier, mais la pénurie embarrassée de l'homme plongé dans les dettes, du commerçant gêné, dévoré de soucis et se débattant contre la ruine.

— Abandonnez-vous à l'espérance, et non à l'anxiété. Certaines idées ont pris trop de fixité dans votre esprit. C'est peut-être de la présomption de ma part, mais il me semble que vous vous trompez dans votre manière d'envisager le bonheur, comme aussi dans....

— Je suis tout oreilles, Caroline.

— Dans.... oh! que j'aie le courage de dire la vérité.... dans.... vos manières.... remarquez que je dis seulement vos manières.... dans vos manières d'être vis-à-vis de ces ouvriers du Yorkshire.

— Vous avez souvent désiré me dire cela, n'est-ce pas?

— Oui, souvent, très-souvent.

— Le seul tort de mes manières est, je crois, d'être négatives. Je ne suis pas fier. De quoi serait fier un homme dans ma position? Je pourrais agir envers eux en homme bienveillant, mais agir n'est pas mon fort. Je les trouve déraisonnables, pervers; ils me retiennent lorsque je veux m'élancer en avant. En les traitant avec justice, je remplis tous mes devoirs envers d'eux.

— Vous n'attendez pas alors qu'ils vous aiment?

— Ni ne le désire.

— Ah! » dit la jeune fille en hochant la tête et poussant un profond soupir.

Puis elle se pencha sur sa grammaire et se mit à chercher les exercices du jour.

« Je ne suis pas un homme affectionné, Caroline; l'attachement d'un très-petit nombre de personnes me suffit.

— S'il vous plaît, Robert, voulez-vous me tailler une ou deux plumes avant votre départ?

— D'abord, laissez-moi régler votre livre, car vous avez coutume de tracer les lignes de travers.... Voilà.... Maintenant, passons aux plumes : vous les aimez très-fines, je crois.

— Telles que vous les préparez ordinairement pour moi et Hortense; non votre large pointe.

— Si j'avais la vocation de Louis, je pourrais demeurer à la maison, et consacrer cette matinée à vous et à vos études; tandis que je dois la passer dans le magasin de laines de M. Sykes.

— Vous allez gagner de l'argent.

— Bien plus probablement en perdre. »

Comme il finissait de tailler les plumes, un cheval sellé et bridé fut amené à la porte du jardin.

« Voilà Fred qui est prêt ; il faut partir. Auparavant, je veux voir l'effet du printemps dans la plate-bande du sud. »

Il quitta la chambre et se dirigea dans le jardin derrière la fabrique. Une charmante frange de jeune verdure et de fleurs commençait à s'épanouir ; des voiliers d'hiver, des crocus et des primevères brillaient au soleil, à l'abri du mur de la fabrique. Moore cueillit çà et là une fleur et une feuille, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé un petit bouquet ; il retourna au parloir, prit une aiguillée de soie dans la corbeille à ouvrage de sa sœur, lia les fleurs et les déposa sur le pupitre de Caroline.

« Maintenant, au revoir.

— Merci, Robert ; il est très-joli ; on dirait des rayons du soleil dans un ciel d'azur. Au revoir. »

Robert se dirigea vers la porte, s'arrêta, ouvrit les lèvres comme pour parler, resta muet et s'éloigna. Il traversa le guichet et monta à cheval : une seconde après, il avait remis pied à terre, transféré les rênes à Murgatroyd, et était rentré dans le cottage.

« J'avais oublié mes gants, » dit-il en paraissant prendre quelque chose sur la console. Puis, comme obéissant à une pensée soudaine : « Vous n'avez pas d'engagement pour aujourd'hui chez votre oncle, Caroline ?

— Je n'en ai jamais : quelques chaussons d'enfants, que mistress Ramsden m'a commandés, à tricoter pour la Corbeille des Juifs, mais ils attendront.

— Que la Corbeille des Juifs soit.... vendue ! jamais ustensile ne fût mieux nommé. On ne peut rien concevoir de plus juif que ce meuble, les objets qu'il renferme, et leur prix. Mais je vois là, dans le coin de votre lèvre, une petite moue qui me dit que vous connaissez le mérite de la Corbeille des Juifs aussi bien que moi. Oubliez la Corbeille des Juifs, alors, et passez la journée ici. Votre oncle ne mourra pas de votre absence.

— Oh ! non, dit-elle en souriant.

— Le vieux cosaque ! oh ! je crois que non ! murmura Moore. Alors restez à dîner avec Hortense ; elle sera enchantée de votre compagnie. Je serai de retour de bonne heure. Nous lirons un peu ce soir : la lune se lève à huit heures et demie, et à neuf

heures je vous reconduirai en me promenant jusqu'au presbytère. Voulez-vous? »

Elle fit de la tête un signe d'assentiment, et la joie étincela dans ses yeux.

Moore resta encore deux minutes : il se pencha sur le pupitre de Caroline et jeta un coup d'œil sur sa grammaire; il prit sa plume et joua avec son bouquet; son cheval piaffait d'impatience; Frédéric Murgatroyd toussait violemment à la porte, s'étonnant de ce que son maître pouvait faire.

« Au revoir! » répéta Moore, et il s'éloigna rapidement.

Hortense, entrant dix minutes après, trouva, à sa grande surprise, que Caroline n'avait pas encore commencé ses exercices.

CHAPITRE V.

Coriolan.

Mlle Moore avait ce matin-là une élève fort distraite. Plusieurs fois Caroline oublia les explications qui venaient de lui être données. Cependant elle supportait avec une inaltérable sérénité les réprimandes que lui attirait son inattention. Assise au soleil près de la fenêtre, elle paraissait recevoir, avec la chaleur de l'astre, une bienfaisante influence qui la rendait à la fois heureuse et bonne. Dans cette disposition d'esprit, Caroline paraissait avec tous ses avantages; elle était alors charmante et agréable à voir.

Le don de la beauté ne lui avait pas été dénié. Il n'était pas absolument nécessaire de la connaître pour l'aimer; elle était assez bien pour plaire à première vue; sa taille convenait à son âge; elle était enfantine, légère et flexible; chaque courbe était nette, chaque membre proportionné: son visage était gracieux et expressif; ses yeux étaient beaux, et lançaient par moments des rayons qui allaient irrésistiblement au cœur, avec un langage qui parlait doucement aux affections; sa bouche était très-jolie; elle avait la peau délicate, et de magnifiques cheveux qu'elle savait arranger avec goût. Les boucles, dont elle avait une profusion toute pittoresque, encadraient merveilleusement

son visage. Sa façon de se vêtir annonçait un goût achevé. Ses habits, peu recherchés sous le rapport de la mode et du prix de l'étoffe, étaient toujours de la couleur qui s'adaptait le mieux à sa complexion, et de la coupe qui faisait le mieux ressortir les avantages de sa personne. La robe d'hiver qu'elle portait en ce moment était en mérinos, d'un brun tendre, comme celui de ses cheveux. Le petit collet reposait sur un ruban rose et était attaché par un nœud également rose. Elle ne portait aucun autre ornement.

Voilà pour le physique de Caroline Helstone: quant à son caractère et à son intelligence, ils parleront eux-mêmes en temps utile.

Sa parenté n'est pas longue à expliquer. Elle était l'enfant de parents séparés, peu de temps après sa naissance, par raison d'incompatibilité d'humeur. Sa mère était la demi-sœur du père de M. Moore; ainsi, bien qu'il n'y eût aucun mélange de sang, elle était, dans un certain sens, la cousine de Robert, de Louis et d'Hortense. Son père, le frère de M. Helstone, était un de ces hommes dont on n'aime point à rappeler la mémoire, même lorsque la mort est venue régler leur compte ici-bas. Il avait rendu sa femme malheureuse. Les bruits trop vrais qui avaient couru sur lui avaient contribué à donner un air de probabilité à ceux que l'on avait fait circuler faussement contre son frère, qui ne lui ressemblait en rien sous le rapport des principes. Caroline n'avait jamais connu sa mère, à laquelle on l'avait enlevée depuis son enfance, et qu'elle n'avait jamais revue. Son père était mort jeune, et son oncle le recteur avait été depuis son seul gardien. On sait combien, par sa nature et par ses habitudes, M. Helstone était peu propre à élever une jeune fille. Aussi n'avait-il pas pris grand'peine à son éducation, et peut-être n'en eût-il pris aucune, si la jeune fille, se sentant négligée, n'avait de temps à autre réclamé un peu d'attention et les moyens d'acquérir l'instruction qui lui était indispensable. Cependant, elle avait le pénible sentiment d'être inférieure, par son éducation, aux jeunes filles de son âge et de sa condition, et elle avait accepté avec bonheur l'offre que lui avait faite sa cousine Hortense, peu après son arrivée à la fabrique de Hollow, de lui apprendre le français et de délicats travaux d'aiguille. Mlle Moore, pour sa part, était enchantée d'une tâche qui lui donnait de l'importance. Elle aimait à régner sur cette docile mais vive élève. Elle avait pris Caroline pour ce qu'elle

se donnait : une jeune fille sans méthode et même ignorante; et, lorsqu'elle lui vit faire des progrès rapides et étonnants, ce n'est point aux bonnes dispositions et à l'application de l'écolière qu'elle les attribua, mais bien à son excellente méthode d'enseignement; lorsqu'elle remarqua que Caroline, inhabile dans la routine, possédait une instruction à elle, instruction inconstante mais variée, la découverte ne lui causa aucune surprise, car elle était persuadée que c'était dans sa conversation que, sans s'en apercevoir, la jeune fille avait glané ces trésors. Elle conserva cette pensée même après qu'elle eut été forcée de reconnaître que sa jeune élève en savait beaucoup sur des sujets touchant lesquels elle-même ne savait que peu de chose : l'idée n'était pas logique, mais Hortense avait dans cette idée une foi parfaite.

Mademoiselle, qui se vantait de posséder un esprit positif et d'avoir une préférence marquée pour les études arides, retenait autant qu'elle le pouvait sa jeune cousine dans la même voie. Elle l'appliquait sans relâche à l'étude de la grammaire française, lui assignant comme les exercices les plus utiles qu'elle pût imaginer d'interminables analyses logiques. Ces analyses n'avaient rien de particulièrement attrayant pour Caroline, qui pensait que l'on pouvait fort bien, sans leur secours, apprendre la langue française, et regrettait le temps perdu à réfléchir sur les propositions principales et incidentes; à distinguer l'incidente déterminative de l'incidente explicative; à examiner si la proposition était pleine, elliptique ou implicite. Quelquefois elle se perdait dans ce labyrinthe, et alors, pendant qu'Hortense retournait ses tiroirs à l'étage supérieur, occupation dans laquelle elle passait une partie de sa journée, rangeant, dérangeant, réarrangeant et contre-arrangeant, elle portait son livre à Robert qui la tirait d'embarras. M. Moore possédait un cerveau lucide et calme. Il n'avait pas plutôt jeté les yeux sur les difficultés qui embarrassaient Caroline, que ces difficultés disparaissaient comme par enchantement; en deux minutes il expliquait tout; en deux mots il lui donnait la clef de l'énigme. « Si Hortense pouvait enseigner ainsi, pensait-elle, combien n'apprendrais-je pas plus vite ! » Le payant par un sourire d'admiration et de reconnaissance, elle quittait la fabrique à regret pour retourner au cottage, et là, en complétant l'exercice ou en résolvant le problème (car Mlle Moore lui enseignait aussi l'arithmétique), elle regrettait que la nature ne lui eût pas donné

l'autre sexe, afin qu'elle pût être le commis de Robert et demeurer avec lui dans le comptoir, au lieu d'être assise avec Hortense dans le parloir.

De temps à autre, mais rarement, elle passait la soirée au cottage de Hollow. Quelquefois, durant ces visites, Moore était dehors, assistant à un marché; quelquefois il était allé rendre visite à M. Yorke, souvent il était occupé avec un visiteur dans une autre pièce; mais quelquefois aussi il était à la maison, sans engagement et libre de causer avec Caroline. Ces jours-là, les heures de la soirée fuyaient avec la rapidité de l'éclair. Il n'y avait pas en Angleterre de place plus agréable que ce petit parloir lorsqu'il était occupé par les trois cousins. Hortense, lorsqu'elle n'était pas occupée à enseigner, à gronder ou à faire la cuisine, était loin d'être maussade; elle se relâchait ordinairement vers le soir, et devenait tout à fait aimable avec sa jeune parente.

Si M. Moore, délivré du fardeau des affaires, n'était pas d'une gaieté entraînante, au moins il se montrait enchanté de la vivacité de Caroline, écoutait avec complaisance son babil, et répondait complaisamment à ses questions. Il lui arrivait parfois de s'animer et de se montrer tout à fait aimable et affectueux.

Malheureusement, le lendemain, il était sûr de retomber dans sa froideur habituelle; et, quelque plaisir qu'il parût éprouver dans ces soirées intimes, il lui arrivait rarement de chercher à les renouveler. Cette circonstance déroutait la tête inexpérimentée de sa jeune cousine. « Si j'avais ainsi à ma disposition un moyen d'être heureuse, pensait-elle, je l'emploierais souvent; je le tiendrais brillant par l'usage, et ne le laisserais pas inactif pendant des semaines jusqu'à ce qu'il devînt rouillé. »

Cependant, elle avait bien soin de ne point mettre en pratique sa propre théorie. Quoiqu'elle aimât beaucoup ses visites du soir au cottage, elle n'en faisait jamais sans être priée. Souvent même, pressée de venir par Hortense, elle refusait, parce que Robert n'appuyait pas ou n'appuyait que faiblement la requête. Ce matin, pour la première fois, il lui avait, de son propre mouvement, adressé une invitation. Puis il lui avait parlé si affectueusement, qu'elle avait éprouvé à l'entendre un sentiment de bonheur suffisant pour la rendre joyeuse pendant toute la journée

La matinée s'écoula comme de coutume. Mademoiselle, toujours affairée, la passa en allées et venues de la cuisine au parloir, tantôt réprimandant Sarah, tantôt examinant les exercices de Caroline et lui faisant répéter ses leçons. Quelque parfaits que fussent ces exercices, jamais il ne lui échappait un mot d'éloge : c'était une de ses maximes, que la louange est incompatible avec la dignité du maître, et que le blâme, à tort ou à raison, est indispensable. Elle croyait une incessante réprimande, sérieuse ou légère, tout à fait nécessaire au maintien de son autorité; et s'il était impossible de trouver une erreur dans la leçon, c'était le maintien de l'élève, son air, sa toilette, sa mine, qui réclamaient la correction.

Le tumulte habituel eut lieu à propos du dîner, que Sarah jeta plutôt qu'elle n'apporta sur la table, avec un regard qui signifiait clairement : « Je n'ai jamais de ma vie mis dans un plat semblable drogue! » Nonobstant le mépris de Sarah, le repas était assez savoureux. La soupe était une espèce de purée de pois secs que mademoiselle avait préparée, en se lamentant amèrement de ce que, dans cette contrée désolée d'Angleterre, il était impossible de se procurer des haricots. Puis venait un plat de viande, d'une nature inconnue, assaisonné avec force mie de pain et cuit dans un moule; mets singulier, mais non désagréable; des herbages singulièrement hachés composaient le service de légumes, et un pâté de fruits, conservé d'après une recette inventée par Mme Gérard Moore grand'mère, et dont le goût rendait probable la substitution de la mélasse au sucre, complétait le dîner.

Caroline n'avait aucune objection contre cette cuisine belge; bien plus, elle l'aimait pour le changement, et fort heureusement pour elle : car, si elle se fût permis de manifester le moindre dégoût, c'en était fait pour toujours des bonnes grâces de mademoiselle; un crime positif lui eût été plus facilement pardonné qu'un mouvement de dégoût pour ces comestibles étrangers.

Aussitôt après le dîner, Caroline se mit en devoir d'attirer sa cousine dans la chambre du premier étage pour faire sa toilette. Cette manœuvre demandait des ménagements. Donner à entendre à mademoiselle que le jupon, la camisole et les papillotes étaient d'odieux objets, ou même que cet accoutrement n'était pas des plus convenables, c'était le moyen de les lui faire garder toute la journée. Évitant soigneusement les ro-

chers et les écueils, Caroline, sous le prétexte de changer do scène, réussit à amener sa cousine dans sa chambre à coucher, et, une fois là, elle lui persuada que ce n'était pas la peine d'avoir à y revenir une seconde fois, et qu'elle ferait aussi bien de procéder à l'instant même à sa toilette; puis, pendant que mademoiselle lui adressait une solennelle homélie sur le mépris qu'elle professait pour les vulgaires frivolités de la mode, Caroline lui enlevait prestement sa camisole, la revêtait d'une robe décente, arrangeait son col, ses cheveux, etc., et la rendait tout à fait présentable. Mais Hortense voulait elle-même donner la dernière touche, et cette dernière touche consistait en un fichu épais roulé autour du cou et en un grand tablier noir qui gâtaient tout. Pour rien au monde, mademoiselle ne se fût montrée sans le fichu et le volumineux tablier ; du premier elle faisait une question de décence : il n'était pas convenable de se montrer sans fichu ; le second, selon elle, dénotait une bonne ménagère. Elle avait de ses propres mains fait et présenté à Caroline un semblable équipement, et la seule querelle sérieuse qu'elles eussent eue, et qui eût laissé un peu d'aigreur chez Hortense, était venue du refus qu'avait fait Caroline d'accepter cet élégant cadeau et de s'en servir.

« Je porte une robe montante et un col, avait dit Caroline ; j'étoufferais si j'y ajoutais encore un fichu, et mon petit tablier fait aussi bien qu'un plus long. J'aime mieux ne rien changer. »

Cependant Hortense, à force de persévérance, fût bien certainement arrivée à son but, si M. Moore, entendant un jour la querelle sur ce sujet, n'eût décidé que le petit tablier de Caroline était suffisant, et que, dans son opinion, comme elle n'était encore qu'une enfant, elle pouvait d'autant mieux se dispenser du fichu, que ses boucles étaient très-longues et touchaient presque à ses épaules.

Contre l'opinion de Robert il n'y avait pas d'appel, et Hortense fut obligée de céder. Mais elle n'en désapprouvait pas moins vivement la piquante élégance du costume de Caroline et sa gracieuse désinvolture. Quelque chose de plus solide et de moins recherché lui eût semblé beaucoup plus convenable.

L'après-midi fut consacrée à la couture. Mademoiselle, comme la plupart des dames belges, était très-habile à l'aiguille. Elle ne regardait pas comme perdues les longues heures consacrées à la délicate broderie, au point de dentelle destructeur de la

vue, aux merveilleux ouvrages exécutés au crochet et à l'aiguille.

Lorsqu'elle avait passé une journée à rentraire deux trous dans un bas, elle croyait avoir accompli une noble mission. C'était un des tourments de Caroline d'être condamnée à apprendre cette manière étrangère de rentrayage, qui était exécuté maille par maille, de façon à imiter parfaitement le tricot du bas lui-même; travail fastidieux, mais considéré par Hortense Gérard et par ses ancêtres féminins, depuis longues générations, comme un des premiers devoirs de la femme. On lui avait mis entre les mains, à elle aussi, une aiguille, du coton et un bas affreusement déchiré, lorsqu'elle portait encore une coiffe d'enfant sur sa petite tête noire; ses hauts faits dans la science du rentrayage avaient été exhibés devant la compagnie lorsqu'elle n'avait pas six ans; et, quand elle avait découvert l'ignorance profonde de Caroline dans ce talent si essentiel, elle avait été sur le point de pleurer de pitié sur cette enfant si misérablement négligée.

Sans perdre de temps, elle avait pris une mauvaise paire de bas dont les talons étaient complétement absents, et l'avait mise entre les mains de la jeune Anglaise, afin qu'elle réparât la brèche. La tâche était commencée depuis deux ans, et Caroline avait encore les bas dans son sac à ouvrage. Elle faisait quelques mailles chaque jour, comme pénitence pour l'expiation de ses péchés. M. Moore, qui l'avait vue plusieurs fois soupirer sur ces malheureux bas, lui avait proposé de les brûler secrètement dans le comptoir; la proposition souriait à Caroline, qui cependant n'avait pas cru prudent de l'accepter. Le résultat, pensait-elle, ne pourrait être que de faire remplacer les bas détruits par d'autres en plus mauvais état; et elle avait préféré s'en tenir au mal qu'elle connaissait.

Ce travail d'aiguille assidu des deux cousines avait fini par fatiguer à la fois les yeux, les doigts et les esprits de l'une d'elles. Depuis le dîner, le ciel s'était assombri; la pluie avait recommencé à tomber violemment; Caroline commençait à craindre que Robert n'eût été persuadé par M. Sykes ou par M. Yorke de demeurer à Whinbury jusqu'à ce que l'averse eût cessé, ce que l'on ne pouvait guère espérer en ce moment. Cinq heures avaient sonné, le temps passait; les nuages continuaient à se changer en torrents; le vent faisait entendre ses notes plaintives dans les arbres, le jour tombait, et le feu

du parloir répandait dans l'âtre brillant une lueur d'un rouge pâle.

« Il ne fera pas beau avant le lever de la lune, dit Mlle Moore, et je suis assurée que mon frère ne reviendra pas avant ce moment; vraiment, je serais fâchée qu'il revînt plus tôt; nous allons prendre le café; il serait inutile de l'attendre.

— Je suis lasse; puis-je maintenant quitter mon travail, cousine?

— Oui, puisqu'il fait trop nuit pour y voir. Pliez-le et mettez-le soigneusement dans votre sac, puis montez à la cuisine et dites à Sarah de nous apporter le goûter, ou le thé, comme vous l'appelez.

— Mais six heures ne sont pas encore sonnées; il peut encore venir.

— Il ne viendra pas, je vous le dis. Je peux calculer ses mouvements; je connais mon frère. »

L'incertitude est désagréable, le désappointement amer: tout le monde l'a éprouvé. Caroline, obéissant aux ordres d'Hortense, passa dans la cuisine. Sarah, assise auprès de la table, se confectionnait une robe.

« Vous allez apporter le café, » dit la jeune fille d'un ton abattu.

Puis elle appuya sa tête et sa main contre la cheminée, et resta là négligemment penchée sur le feu.

— Comme vous semblez triste, miss! mais c'est parce que votre cousine vous tient si longtemps au travail. C'est une honte!

— Ce n'est pas cela, Sarah, répondit brièvement Caroline.

— Oh! je sais que c'est cela. Vous êtes en ce moment sur le point de pleurer, parce que vous avez été assise immobile pendant toute la journée. Être enfermée comme cela! il y aurait de quoi rendre triste un jeune chat.

— Sarah, est-ce que votre maître revient souvent de bonne heure du marché, lorsqu'il pleut?

— Jamais; mais aujourd'hui, pour quelque raison, il a changé ses habitudes.

— Que voulez-vous dire?

— Il est revenu. Je suis certaine d'avoir vu Murgatroyd conduire son cheval dans la cour par l'allée de derrière, lorsque je suis allée chercher de l'eau à la pompe il y a cinq minutes. Il était dans le comptoir avec Joe Scott, je crois.

— Vous vous trompez!

— Et pourquoi me tromperais-je? Je connais son cheval, peut-être!

— Mais vous ne l'avez pas vu lui-même?

— Je l'ai entendu parler cependant. Il disait à Joe qu'il avait pris ses mesures, qu'avant une semaine de nouveaux métiers seraient installés dans la fabrique, et qu'il aurait soin de demander quatre soldats à la caserne de Stilbro' pour accompagner les voitures.

— Sarah, est-ce que c'est une robe que vous faites?

— Oui; est-elle belle?

— Charmante. Préparez le café; je vais finir de couper cette manche pour vous, et je vous donnerai quelques garnitures. J'ai du ruban de satin d'une couleur parfaitement assortie.

— Vous êtes bien aimable, miss.

— Dépêchez-vous; mais d'abord mettez les souliers de votre maître près du foyer; il ôtera ses bottes en arrivant. Je l'entends, il vient.

— Miss, vous coupez l'étoffe de travers!

— C'est vrai; mais ce n'est qu'un petit morceau : il n'y a pas de mal.»

La porte de la cuisine s'ouvrit; M. Moore entra, mouillé et transi. Caroline leva un instant la tête de dessus son travail, mais elle la baissa aussitôt. Penchée sur la robe de Sarah, sa figure était cachée. Elle essaya, mais inutilement, de voiler l'expression de ses traits; quand elle rencontra le regard de M. Moore, elle était rayonnante.

« Nous ne vous attendions plus; ils assuraient que vous ne viendriez pas.

— Mais j'avais promis de revenir de bonne heure. Vous m'attendiez, vous, je suppose?

— Non, Robert; je n'osais espérer que vous reviendriez par une pluie semblable. Mais vous êtes mouillé; changez tous vos vêtements. Si vous preniez froid, je.... nous nous blâmerions jusqu'à un certain point....

— Je ne suis pas mouillé complétement; mes vêtements sont imperméables. Des souliers secs sont tout ce qu'il me faut. Il fait bon voir le feu, lorsqu'on vient d'affronter le vent glacé et la pluie pendant plusieurs milles. »

Il demeura debout devant la cheminée, auprès de Caroline. Les yeux tournés vers les ustensiles de cuivre qui luisaient sur un rayon au-dessus de lui, il jouissait de la bienfaisante cha-

leur du foyer. Son regard, venant à se baisser, tomba sur un visage souriant, heureux, encadré de boucles soyeuses et éclairé par des yeux charmants. Sarah avait porté le thé au parloir, où la retenait une mercuriale de sa maîtresse. Moore posa un moment sa main sur l'épaule de sa cousine, se pencha et déposa un baiser sur son front.

« Oh ! dit-elle, comme si ce baiser lui eût descellé les lèvres, j'étais malheureuse lorsque je pensais que vous ne viendriez pas; maintenant je suis trop heureuse. Êtes-vous heureux, Robert ?

— Je crois que je le suis, ce soir, du moins.

— Êtes-vous bien sûr de n'être pas tourmenté par vos métiers, vos affaires, la guerre?

— Pas maintenant.

— Ne trouvez-vous pas le cottage de Hollow trop petit pour vous, mesquin, triste?

— En ce moment, non.

— Pourriez-vous affirmer que vous n'avez pas le cœur aigri parce que les riches et les grands vous oublient?

— Trêve de questions. Vous vous trompez si vous pensez que je recherche avec anxiété la faveur des riches et des grands. Je désire seulement des moyens d'existence, une position, une carrière.

— Que votre propre talent et votre bonté ne peuvent manquer de vous gagner. Vous êtes né pour être grand, vous serez grand !

— Si vous parlez du fond de votre cœur, j'aimerais à savoir quelle recette vous me conseilleriez d'employer pour acquérir cette grandeur. Mais je la connais, mieux que vous ne la connaissez vous-même. Serait-elle efficace? réussirait-elle? Oui ! pauvreté, misère, banqueroute. Oh ! la vie n'est pas ce que vous pensez, Lina.

— Mais vous êtes ce que je pense, vous?

— Non.

— Vous êtes meilleur, alors?

— Bien pire.

— Non, bien meilleur. Je sais que vous êtes bon.

— Comment le savez-vous?

— Vous le paraissez, et je sens que vous l'êtes.

— Où le sentez-vous?

— Dans mon cœur.

— Ah ! vous me jugez avec votre cœur Lina; vous devriez me juger avec votre tête.

— Je le fais, et je suis fière de vous. Robert, vous ne pouvez imaginer quelles sont mes pensées à votre égard. »

La sombre figure de Moore changea de couleur. Ses lèvres sourirent et cependant demeurèrent comprimées; la joie brillait dans ses yeux, quoiqu'il fronçât résolûment le sourcil.

« Ne me tenez pas en si grande estime, Lina, dit-il. Les hommes, en général, sont une espèce d'écume, bien différents de tout ce dont vous vous faites une idée; je n'ai aucune prétention à être meilleur que mes semblables.

— Si vous en aviez, je ne vous estimerais pas autant; c'est parce que vous êtes modeste que j'ai une telle confiance en votre mérite.

— Est-ce que vous voulez me flatter? demanda-t-il en se tournant brusquement vers elle, et scrutant son visage d'un œil pénétrant.

— Non, » dit-elle doucement, riant de sa soudaine vivacité.

Elle ne crut pas nécessaire de repousser autrement l'accusation.

« Peu vous importe que je pense que vous me flattez ou non?

— Peu m'importe, en effet.

— Vous êtes sûre de vos propres intentions?

— Je le suppose.

— Quelles sont-elles, Caroline?

— Seulement de soulager mon esprit en exprimant une partie de ce que je pense, puis de vous rendre plus content de vous-même.

— En m'assurant que ma cousine est ma sincère amie?

— Justement. Je suis votre sincère amie, Robert.

— Et moi je suis ce que le hasard et le changement feront de moi, Lina.

— Pas mon ennemi, cependant? »

La réponse fut coupée court par Sarah et sa maîtresse entrant avec agitation dans la cuisine. Le temps que Moore et Caroline avaient employé dans leur dialogue, elles l'avaient passé dans une dispute au sujet du café au lait, que Sarah disait être la plus étrange drogue qu'elle eût jamais vue, un gaspillage des dons du bon Dieu, la nature du café étant d'être bouilli dans l'eau; que mademoiselle, au contraire, affirmait être un *breuvage royal*, mille fois trop bon pour la vile personne qui le méprisait.

Moore et Caroline se retirèrent alors dans le parloir. Avant qu'Hortense les y suivît, Caroline eut seulement le temps de répéter cette question :

« Pas mon ennemi, Robert? »

A laquelle Moore avait répondu :

« Le pourrais-je? »

Puis, s'asseyant à table, il avait placé Caroline à côté de lui.

Caroline entendit à peine l'explosion de la colère de mademoiselle lorsqu'elle les rejoignit; sa longue déclamation, touchant « la conduite indigne de cette méchante créature, » retentissait à ses oreilles aussi confusément que le cliquetis de la porcelaine. Robert rit un peu; puis, engageant poliment sa sœur à se calmer, il lui dit, que si cela pouvait lui être agréable, elle n'avait qu'à choisir une des jeunes filles employées à la manufacture pour remplacer Sarah; seulement, il ajouta qu'il doutait fort qu'aucune pût lui convenir, car elles étaient toutes complétement ignorantes des travaux du ménage, et que Sarah, si impertinente et si entêtée qu'elle fût, n'était peut-être pas pire que la majorité des femmes de sa classe.

Mademoiselle admit la vérité de cette conjecture; selon elle, « ces paysannes anglaises étaient toutes insupportables. » Que n'eût-elle pas donné pour avoir « quelque bonne cuisinière anversoise, » avec le haut bonnet, le jupon court et les sabots propres de sa classe? quelque chose de mieux, certes, qu'une insolente coquette avec une robe à falbalas, et sans aucune espèce de bonnet! Car Sarah, il paraît, ne partageait pas l'opinion de saint Paul, qui dit qu'il est honteux pour une femme d'aller la tête découverte; mais, professant une doctrine toute contraire, elle refusait résolûment d'emprisonner dans la mousseline ses abondantes tresses jaunes, qu'elle avait l'habitude d'attacher élégamment derrière la tête avec un peigne, et qu'elle portait bouclées les dimanches.

« Voulez-vous que je vous procure une jeune fille d'Anvers? demanda Moore qui, austère en public, était en définitive très-gracieux dans l'intimité.

— Merci du cadeau! Une jeune fille d'Anvers ne resterait pas ici huit jours, en butte qu'elle serait aux railleries de toutes vos coquines de la fabrique. »

Puis se radoucissant :

« Vous êtes bien bon, cher frère; excusez ma pétulance. Mais, en vérité, mes épreuves domestiques sont rudes à sou-

tenir. Néanmoins, telle est probablement ma destinée, car je me rappelle que notre mère révérée eut les mêmes tourments à endurer, quoiqu'elle eût le choix des serviteurs d'Anvers; les domestiques, dans tous les pays, sont une engeance perverse et indisciplinée. »

Moore avait aussi certaines réminiscences touchant les tourments de sa mère révérée. Elle avait été pour lui une bonne mère, et il honorait sa mémoire; mais il se rappelait qu'elle était dans sa cuisine, à Anvers, ce qu'était dans la sienne sa sœur dévouée en Angleterre. Il laissa donc tomber ce sujet, et, lorsque le service fut enlevé, il entreprit de consoler Hortense en lui apportant son livre de musique et sa guitare; puis, lui ayant passé autour du cou le ruban de l'instrument, avec cette douce affection fraternelle qu'il savait toute-puissante à calmer ses plus noires humeurs, il la pria de lui redire une des chansons favorites de leur mère.

Rien n'épure comme l'affection. Les querelles de famille rendent vulgaire; l'union élève. Hortense, contente de son frère, et reconnaissante envers lui, paraissait, s'accompagnant de la guitare, presque gracieuse, presque belle. Son air refrogné de chaque jour avait disparu et fait place à un sourire plein de bonté. Elle chanta avec sentiment les chansons que son frère lui avait demandées : elles lui rappelaient une mère qu'elle avait tendrement aimée; elles la reportaient aux jours de sa jeunesse. Elle observait aussi que Caroline l'écoutait avec un naïf intérêt; cela augmenta sa bonne humeur, et l'exclamation poussée par la jeune fille à la fin des chansons : « Que je voudrais pouvoir chanter et jouer comme Hortense ! » acheva l'œuvre et la rendit charmante pour toute la soirée.

Il est vrai qu'il s'ensuivit une petite leçon à Caroline sur la vanité des souhaits, et le devoir de faire des efforts. De même que Rome, lui fut-il dit, n'avait pas été bâtie en un jour, de même l'éducation de Mlle Gérard Moore n'avait pas été complétée en une semaine, et par le simple désir d'être habile. C'était l'effort qui avait accompli ce grand travail; elle avait toujours été remarquable pour sa persévérance et sa facilité; ses maîtres avaient coutume de répéter que c'était plaisir de rencontrer tant de talent uni à tant de solidité, et ainsi de suite. Une fois sur le thème de ses propres mérites, mademoiselle ne pouvait plus s'arrêter.

Bercée dans cette bienheureuse satisfaction d'elle-même, elle

prit son tricot et se mit tranquillement à l'œuvre. Les rideaux tirés, le feu clair, la lampe répandant une douce lumière, donnaient au petit parloir un charme inexprimable. Il est probable que les trois personnes présentes sentaient ce charme : elles paraissaient toutes trois heureuses.

« Qu'allons-nous faire maintenant, Caroline? demanda M. Moore, tournant son siége vers sa cousine.

— Qu'allons-nous faire, Robert? répéta-t-elle joyeusement. Décidez.

— Nous n'allons pas jouer aux échecs?

— Non.

— Ni aux dames, ni au trictrac?

— Non, non : nous détestons tous deux les jeux silencieux qui tiennent seulement les mains employées, n'est-ce pas?

— Je crois que oui. Alors, parlerons-nous scandale?

— De qui médirions-nous? Quelqu'un nous intéresse-t-il assez pour que nous prenions plaisir à mettre en lambeaux sa réputation?

— Voilà une question qui vient au fait. Pour ma part, quelque peu aimable qu'elle me paraisse, je dois répondre non.

— Et moi aussi. Mais c'est étrange, quoique nous ne sentions nul besoin d'autres êtres vivants parmi nous, tant nous sommes égoïstes dans notre bonheur, quoique nous n'éprouvions nul désir de nous occuper du monde actuel, il serait agréable de faire une excursion dans le passé, d'entendre des peuples qui depuis des générations dorment dans des tombeaux qui ne sont peut-être plus des tombeaux, mais des jardins et des champs, nous parler, nous dire leurs pensées, nous communiquer leurs idées.

— Quel sera l'orateur? Quelle langue parlera-t-il? le français?

— Vos ancêtres français n'ont pas la parole si douce, si solennelle, si pathétique que vos ancêtres anglais, Robert. Ce soir vous serez entièrement anglais : vous lirez un livre anglais.

— Un vieux livre anglais?

— Oui, un vieux livre anglais, un livre que vous aimez. Et je choisirai un passage de ce livre tout à fait en harmonie avec ce qui se passe en vous : il éveillera votre nature, remplira votre âme d'une douce musique; il passera comme

une main habile sur votre cœur, et en fera vibrer les cordes. Votre cœur est une lyre, Robert; mais votre lot n'a pas été de rencontrer un ménestrel capable de la faire résonner, et souvent elle demeure silencieuse. Laissez approcher le glorieux William, et vous verrez comme il tirera de ses cordes la force et la mélodie.

— Je dois lire Shakspeare?

— Vous devez évoquer son esprit devant vous;. vous devez entendre sa voix avec l'oreille de votre intelligence; vous devez faire passer quelque chose de son âme dans la vôtre.

— Dans le but de me rendre meilleur, il faut que Shakspeare produise sur moi l'effet d'un sermon?

— Dans le but de vous remuer, de vous donner de nouvelles sensations; pour vous faire sentir fortement la vie, non-seulement le côté vertueux de votre nature, mais aussi le côté vicieux et pervers.

— Dieu! que dit-elle? s'écria Hortense, qui, jusque-là occupée à compter les mailles de son tricot, n'avait pas prêté beaucoup d'attention à la conversation, mais dont l'oreille venait d'être frappée par les deux derniers mots.

— Ne faites pas attention, ma sœur; laissez-la parler; laissez-lui dire ce soir tout ce qu'il lui plaira. Elle aime à tomber de temps à autre rudement sur votre frère; cela m'amuse : laissez-la faire. »

Caroline qui, montée sur une chaise, avait bouleversé la bibliothèque, revint avec un livre.

« Voilà Shakspeare, dit-elle, et voilà *Coriolan*. Maintenant, lisez, et découvrez, par les sensations que cette lecture va éveiller en vous, combien vous êtes à la fois bas et élevé.

— Asseyez-vous à côté de moi, et corrigez-moi si je prononce mal.

— Je serai le maître, alors, et vous l'élève.

— Ainsi soit-il!

— Et Shakspeare est notre science, puisque nous allons étudier?

— Il le paraît.

— Vous n'allez pas être Français, sceptique, moqueur? Vous n'allez pas croire que le refus d'admiration est un signe de sagesse?

— Je ne sais pas.

— Si vous le faites, Robert, j'emporte Shakspeare; je me renferme en moi-même, je mets mon chapeau et retourne à la maison.

— Asseyez-vous; je commence.

— Une minute, s'il vous plaît, mon frère, interrompit mademoiselle; quand le chef d'une famille lit, les dames doivent toujours être occupées à l'aiguille. Caroline, ma chère enfant, prenez votre broderie; vous pouvez l'avancer beaucoup ce soir. »

Caroline parut contrariée.

« Je ne peux broder à la lumière, mes yeux sont fatigués, et ne peux faire bien deux choses à la fois : si je couds, je ne peux écouter; si j'écoute, je ne peux coudre.

— Fi donc! quel enfantillage! » dit Hortense.

M. Moore, comme de coutume, s'interposa doucement.

« Permettez-lui de négliger pour ce soir sa broderie; je désire qu'elle fixe toute son attention sur mon accent, et, pour cela, elle doit suivre la lecture des yeux; il faut qu'elle regarde sur le livre. »

Dès la première scène de *Coriolan*, Moore se sentit vivement touché, et alla s'échauffant à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Il dit avec onction la harangue hautaine de Caïus Marcius aux citoyens affamés; il ne dit pas qu'il trouvait juste cet orgueil aveugle, mais il paraissait le penser. Caroline le regarda avec un singulier sourire.

« Voilà déjà un point vicieux touché, dit-elle : vous sympathisez avec ce fier patricien qui n'a aucune pitié de ses concitoyens affamés et les insulte. Continuez. »

Il continua. Les passages belliqueux ne lui causèrent pas une grande impression. Il dit que tout cela était ou paraissait être hors de saison, que l'esprit déployé était barbare; cependant le combat singulier entre Marcius et Tullus Aufidius lui plut. A mesure qu'il avançait, il oublia de critiquer; il était évident qu'il appréciait la puissance, la vérité de chaque partie; puis, sortant de la route étroite des préjugés, il commença à entrer dans cette vaste peinture de la nature humaine, et à sentir la réalité imprimée à chacun des personnages qui parlait dans la page ouverte devant lui.

Il ne lisait pas bien les scènes comiques, et Caroline, lui prenant le livre des mains, les lisait elle-même. Dites par elle, ces

scènes avaient pour lui un tout autre attrait, et vraiment elle les rendait avec un esprit qu'on n'eût point attendu d'elle, avec une vérité d'expression dont elle semblait douée sur-le-champ, et pour l'instant seulement. Il est bon de remarquer en passant que le caractère général de sa conversation, ce soir-là, sérieux et enjoué, grave ou gai, avait quelque chose d'inétudié, d'intuitif, de capricieux, qui, une fois passé, ne pouvait pas plus être reproduit que le rayon rapide d'un météore, la teinte d'une perle de rosée, la couleur ou la forme d'un nuage doré par le soleil couchant, la fugitive et brillante ondulation qui agite le cours d'un ruisseau.

Coriolan glorieux, Coriolan dans le malheur, Coriolan exilé, passèrent tour à tour devant ses yeux comme des ombres gigantesques. Devant la vision du banni, l'esprit de Moore parut faire une pause. Il se crut au foyer d'Aufidius face à face avec cette grandeur déchue, plus grande dans sa chute que dans sa prospérité ; il vit cette « figure effrayante, » ce « sombre visage qui semblait encore commander, » ce « noble vaisseau désemparé. » Moore sympathisait parfaitement avec la vengeance de Caïus Marcius; il n'en était point scandalisé, et Caroline murmura de nouveau :

« Encore un sentiment de fraternité mal entendue. »

La marche sur Rome, les supplications de la mère, la longue résistance, le triomphe final du bien sur les mauvaises passions, qui doit avoir lieu dans toute noble nature, la rage d'Aufidius en présence de ce qu'il considère comme une faiblesse de son allié, la mort de Coriolan, la douleur de son grand ennemi, toutes ces scènes pleines de vérité et de force se succédèrent et emportèrent dans leur cours profond et rapide le cœur et l'âme du lecteur et de l'auditeur.

« Eh bien ! avez-vous senti Shakspeare? demanda Caroline, environ dix minutes après qu'il eut fermé le livre.

— Je le crois.

— Avez-vous trouvé quelque analogie entre Coriolan et vous?

— C'est possible.

— N'était-il pas rempli de défauts aussi bien qu'il était grand? »

Moore fit un signe de tête affirmatif.

« Et quels étaient ses défauts? Pourquoi fut-il haï de ses concitoyens? Pourquoi fut-il banni de son pays?

— Pourquoi? quelle est votre opinion?
— Je le demande encore :

Soit que ce fût l'orgueil
Qui devant l'homme heureux souvent dresse un écueil;
Soit que, défectueuse et vaine, sa prudence
Ne sût à son profit faire tourner la chance;
Que sa nature enfin lui refusât le don
De changer au besoin de langage et de ton;
Que du camp au forum inhabile à descendre,
Pour réclamer le calme, on le vit souvent prendre
L'austère et rude voix du sombre général?.....

— Eh bien! répondez vous-même, sphinx.

— C'était un mélange de tout cela : et vous ne devez pas être fier envers vos ouvriers; vous ne devez pas négliger les chances de les adoucir; vous ne devez pas être d'une inflexible nature, donnant à une requête la même autorité qu'à un commandement.

— Voilà la morale que vous attachez à cette tragédie. Qu'est-ce qui vous a mis de telles idées dans la tête?

— Le désir de votre bien, le soin de votre sûreté, cher Robert, et la crainte, causée par beaucoup de choses que j'ai entendues tout récemment, qu'il ne vous arrive un malheur.

— Qui vous a dit ces choses?

— J'ai entendu mon oncle parler de vous : il loue votre âme ferme, la trempe décidée de votre esprit, votre mépris pour de vils ennemis, votre résolution de ne pas être le jouet de la populace, comme il dit.

— Et vous, voudriez-vous me voir ramper devant elle?

— Non, pour tout au monde; je ne veux pas que jamais vous vous abaissiez. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose d'injuste à comprendre tous les pauvres ouvriers sous l'expression générale et insultante de populace, à les regarder et à les traiter continuellement avec hauteur.

— Vous êtes une petite démocrate, Caroline. Si votre oncle le savait, que dirait-il?

— Je parle rarement à mon oncle, comme vous savez, et jamais sur de semblables sujets; il pense que tout ce qui n'est pas l'aiguille et la cuisine est au-dessus de l'intelligence des femmes, et ne les regarde point.

— Et croyez-vous comprendre les sujets sur lesquels vous me donnez des conseils?

— Aussi loin qu'ils vous concernent, je les comprends. Je sais qu'il vaudrait mieux pour vous être aimé que d'être haï de vos ouvriers, et je suis sûre que la bienveillance est plus propre que l'orgueil à vous gagner leur affection. Si vous étiez fier et froid pour moi et pour Hortense, est-ce que nous vous aimerions? Quand vous êtes froid envers moi, ce qui vous arrive quelquefois, est-ce que j'ose être affectueuse?

— Eh bien! Lina, j'ai eu ma leçon de langage et de morale, avec une touche de politique. C'est votre tour. Hortense m'a dit que vous aviez été fort touchée d'une petite pièce de poésie que vous avez apprise l'autre jour, une pièce de ce pauvre André Chénier, *la Jeune Captive;* vous la rappelez-vous encore?

— Je le pense.

— Répétez-la, alors. Prenez votre temps, et faites attention à votre accent. Surtout pas d'*iou* anglais. »

Caroline, commençant d'une voix faible et tremblante, mais prenant courage à mesure qu'elle avançait, répéta les doux vers de Chénier ; elle récita très-bien les dernières stances:

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée!

Moore écouta d'abord les yeux baissés, mais bientôt il les releva furtivement : renversé dans sa chaise, il pouvait voir Caroline sans qu'elle s'aperçût que ses regards étaient fixés sur elle. Les joues de la jeune fille avaient une couleur, ses yeux un éclat, son visage une expression, ce soir-là, qui eussent embelli les traits les plus vulgaires. Mais la vulgarité n'était pas le défaut de ce visage. Le rayon de soleil ne tombait pas sur une terre rude et aride, mais sur la tendre fleur. Chaque linéament de ce visage était tourné avec grâce. L'ensemble en était charmant. En ce moment, animée, émue, touchée, on l'eût trouvée belle. Une

telle figure devait inspirer non-seulement le sentiment calme de l'estime, celui de l'admiration, mais quelque sentiment plus tendre, plus doux, plus intime : l'amitié, peut-être l'affection, l'intérêt. Lorsqu'elle eut fini, elle se tourna vers Moore et rencontra ses yeux.

« Est-ce passablement récité ? demanda-t-elle comme une heureuse et docile enfant.

— Je ne sais réellement pas.

— Comment, vous ne savez pas ? vous n'avez donc pas écouté ?

— Je vous demande pardon.... et j'ai regardé. Vous aimez la poésie, Lina ?

— Quand je rencontre la *vraie* poésie, je n'ai pas de repos que je ne l'aie apprise par cœur, en quelque sorte rendue mienne. »

M. Moore garda le silence pendant quelques minutes. Neuf heures sonnèrent. Sarah entra et dit que la domestique de M. Helstone était venue chercher Caroline.

« Alors la soirée est passée, observa-t-elle, et de longtemps, je suppose, je n'en passerai une autre ici. »

Depuis longtemps Hortense dormait sur son travail : elle ne fit aucune réponse à la remarque de Caroline.

« Est-ce que vous ne voudriez pas venir plus souvent passer la soirée ici ? demanda Robert, qui avait pris le manteau sur la table où il était placé, et en enveloppait soigneusement la jeune fille.

— J'aime à venir ici ; mais je n'ai nulle envie de devenir importune. Je ne dis pas cela pour me faire inviter, vous comprenez.

— Oh ! je le comprends, enfant.... Vous me grondez quelquefois de ce que je désire être riche, Lina ; mais, si j'étais riche, vous demeureriez toujours ici ; vous vivriez avec moi, en quelque lieu que fût mon habitation.

— Ce serait agréable ; et si vous étiez pauvre, même bien pauvre ! ce serait agréable encore. Bonsoir, Robert.

— J'ai promis de vous reconduire jusqu'au presbytère.

— Je sais que vous l'avez promis ; mais je pensais que vous l'aviez oublié, et je ne savais comment vous le rappeler, quoique j'en eusse bien envie. Mais voudriez-vous venir ? La nuit est bien froide ; et, comme Fanny est ici, je ne vois pas la nécessité....

— Voilà votre manchon; n'éveillez pas Hortense, venez. »

Le demi-mille qui séparait Hollow du presbytère fut bientôt franchi. Ils se séparèrent dans le jardin, sans un baiser, à peine avec une pression de mains. Cependant Robert quitta sa cousine excitée et joyeusement troublée. Il avait été singulièrement aimable avec elle ce jonr-là, non-seulement en paroles, en compliments, mais en manières, en regards, en accents doux et tendres.

Pour lui, il revint grave, presque morose. Appuyé contre la porte de la cour, méditant à l'humide clarté de la lune, seul, avec le silencieux et sombre monument de la fabrique devant lui, environné de collines de toutes parts, il s'écria tout à coup :

« C'est impossible ! c'est une faiblesse ! Une ruine complète est au bout. »

Puis il ajouta d'une voix plus calme :

« La folie n'est que temporaire. Je la connais bien; je l'ai éprouvée déjà. Demain l'accès sera passé. »

CHAPITRE VI.

Les vicaires prenant le thé.

Caroline Helstone avait juste dix-huit ans; et, à dix-huit ans, l'histoire de la vie réelle va bientôt commencer. Avant ce temps, nous assistons à un conte, à une merveilleuse fiction, délicieux quelquefois, tristes souvent, presque toujours éloignés de la réalité. Avant cet âge, notre monde est héroïque; ses habitants sont demi-dieux ou demi-démons, ses scènes des songes. Des bois plus sombres, des collines plus étranges, un ciel plus brillant, des eaux plus dangereuses, des fleurs plus suaves, des fruits plus séduisants, des plaines plus vastes, des déserts plus arides que ceux que l'on trouve dans la nature, constellent notre globe enchanté. Quelle lune que celle que nous voyons avant cet âge! Comme le tremblement de nos cœurs à son aspect témoigne de son indicible beauté! Quant à notre soleil, c'est un ciel en feu, le séjour de la divinité.

A cet âge, dix-huit ans, nous touchons aux confins de l'illusion : la terre des rêves est derrière nous, les rivages do la réalité se lèvent à l'horizon. Ces bords sont éloignés encore; ils paraissent si bleus, si doux, si paisibles, que nous désirons ardemment les atteindre. Nous voyons au-dessous de l'azur une verduro pareille à celle des pelouses au printemps; les lignes argentées qui miroitent à nos yeux nous paraissent dos cours d'eaux vives. Si nous pouvions atteindre cette terre! La faim et la soif n'auraient plus prise sur nous. Mais bien des déserts sont à traverser; souvent le fleuve de la mort, ou quelque torrent de douleurs plus froid et presque aussi noir que la mort, doit être franchi avant qu'il nous soit permis de goûter le vrai bonheur. Toute joie que donne la vio doit être gagnéo avant que d'être obtenue; et avec quelle peine, ceux-là seuls le savent qui ont lutté pour les grandes récompeuses. Le sang du cœur orne souvent de ses perles rouges le front du combattant, avant que vienne s'y poser la couronne de la victoire.

A dix-huit ans, nous no savons pas cela. Nous croyons à l'espérance, qui nous sourit et nous promet le bonheur. Si l'amour vient comme un ange déchu errer autour de notre porte, il est aussitôt admis, fêté, caressé. Nous ne voyons pas son carquois. Si une de ses flèches nous transperce, sa blessuro nous semble la pulsation d'une nouvelle vie. Nous n'avons aucune crainte de son poison, ni du dard barbelé que nul médecin ne peut extraire. Cette dangereuse passion, une agonie dans quelques-unes de ses phases, pour beaucoup une agonie continue, est reçue comme un inappréciable bien. A dix-huit ans, enfin, on entre à l'écolo de l'expérience, pour se fortifier et s'épurer par ses rudes et souvent cruelles leçons.

Oh! expérience, aucun Mentor n'a un visage aussi froid, aussi dévasté que le vôtre; nul ne porte un vêtement si noir, une verge si lourde; nul ne courbe d'une main plus ferme le novice sur sa tâche. C'est par vos instructions seules que l'homme et la femme peuvent trouver un chemin sûr à travers le désert de la vie. Sans votre aide, comme ils trébuchent et s'égarent! Sur quelles terres défendues ne mettent-ils pas les pieds! Sur quelle pento abrupte ne sont-ils pas précipités!

Caroline, ramenée à la maison par Robert, n'avait nulle envie de passer le reste de la soirée avec son oncle. La chambre dans laquelle il se tenait était sacrée pour elle. Elle y pénétrait ra-

rement, et, ce soir-là, elle s'en tint éloignée jusqu'à ce que la cloche sonnât les prières. Une partie du service du soir était la formule de prière en usage dans la maison de M. Heldstone. Il la lisait de sa voix nasale, claire, élevée et monotone. Pour assister à cette prière, Caroline, selon son habitude, se rendit dans la chambre de son oncle.

« Bonsoir, oncle, dit-elle, la prière terminée.

— Eh! vous avez vagabondé toute la journée; vous l'avez passée en visites, en dîners dehors, que sais-je?

— J'ai été seulement au cottage.

— Et avez-vous appris vos leçons?

— Oui.

— Et fait une chemise?

— Seulement partie d'une.

— C'est bien; appliquez-vous à l'aiguille; apprenez à faire les chemises, les robes, la pâtisserie, et vous serez un jour une femme remarquable. Allez vous coucher maintenant. Je suis occupé à lire une brochure. »

Voici maintenant Caroline enfermée dans sa petite chambre à coucher. Elle a revêtu sa blanche robe de nuit; ses longs cheveux soyeux et épais, maintenant en liberté, flottent jusqu'à sa ceinture; et, comme si elle avait voulu se reposer en les peignant, elle a appuyé sa tête sur sa main et fixé ses yeux sur le tapis. Devant elle se lèvent, autour d'elle se meuvent les visions qui s'offrent à nos dix-huit ans.

Ses pensées lui parlaient alors, et parlaient agréablement sans doute, car elle souriait en les écoutant. Elle semblait jolie, rêvant ainsi; mais quelque chose de plus frais, de plus brillant qu'elle, hantait cette petite chambre: c'était l'esprit de la jeune Espérance. Suivant ce prophète flatteur, Caroline ne devait plus connaître le frisson du désappointement. Elle était entrée dans l'aurore d'un jour d'été, non pas une fausse aurore, mais le véritable commencement du jour, et son soleil était près de se lever. Il était impossible qu'elle se crût le jouet d'une illusion : ses espérances lui semblaient garanties; la base sur laquelle elles reposaient lui paraissait solide. Quand deux jeunes gens s'aiment, la première chose qu'ils font est de se marier, tel était son argument. « Eh bien! j'aime Robert, et je suis assurée que Robert m'aime : je l'ai pensé bien des fois auparavant; aujourd'hui je le *sens*. Quand j'ai levé mon regard sur lui après avoir récité le poëme de Chénier, ses yeux (quels beaux yeux il a!)

ont fait pénétrer la vérité au fond de mon âme. Quelquefois je crains de lui parler, j'ai peur d'être trop franche, j'ai peur de lui paraître chercher son amour; car plus d'une fois j'ai regretté amèrement des paroles étourdies et inutiles, et craint d'avoir dit plus qu'il n'attendait, de peur qu'il ne désapprouvât ce qu'il pouvait considérer en moi comme une indiscrétion. Mais, ce soir, j'eusse pu exprimer toute ma pensée, il était si indulgent! Comme il a été aimable en m'accompagnant jusqu'ici! Il ne sait pas flatter ni dire des folies. Sa manière de déclarer son amour (son amitié, j'entends, car je ne peux encore le considérer comme mon amoureux, mais j'espère qu'il le sera un jour) ne ressemble pas à ce que nous lisons dans les livres; elle est bien supérieure, originale, calme, ferme, sincère. Je l'aime; je serais pour lui une excellente femme s'il m'épousait; je lui ferais voir tous ses défauts (car il a quelques défauts), mais j'étudierais ses goûts, je le chérirais et m'efforcerais de le rendre heureux. Maintenant, je suis sûre qu'il n'aura pas demain son air froid ; je suis presque certaine que demain il viendra ici ou me fera prier d'aller là-bas.»

Elle recommença de peigner ses cheveux, longs comme ceux d'une sirène. Tournant la tête en les arrangeant, elle aperçut son visage et sa personne dans la glace. Si une jeune fille qui n'a point reçu la beauté en partage n'éprouve aucun plaisir à voir son visage réfléchi dans un miroir, il n'en est pas de même de celle qui est jolie. Pour celle-ci, la peinture est charmante et doit charmer. Caroline vit une forme, une tête qui, daguerréotypées dans cette attitude et dans cette expression, eussent été ravissantes. Elle ne pouvait tirer de là que la confirmation de ses espérances, et ce fut avec un redoublement de joie qu'elle se mit au lit.

Joyeuse aussi elle se leva le lendemain matin. Quand elle entra dans la salle à manger de son oncle, elle lui souhaita le bonjour avec un enjouement si doux et si gai, que le petit homme de bronze pensa un moment que sa nièce devenait une charmante fille. Ordinairement elle était avec lui réservée et timide; très-docile, mais point communicative ; ce matin, cependant, elle trouva mille choses à lui dire Elle avait fait une promenade matinale dans le jardin, et elle lui dit quelles fleurs commençaient à pousser; elle demanda quand le jardinier viendrait arranger les bordures ; elle lui apprit que certains sansonnets commençaient à bâtir leurs nids dans le clocher de l'église

(l'église de Briarfield était à côté du presbytère); elle s'étonna de ce que le bruit des cloches ne les effrayait point.

M. Helstone émit l'opinion qu'ils ressemblaient aux jeunes fous qui viennent de s'unir, et que dans le premier moment rien ne peut troubler, tout entiers qu'ils sont à leur amour. Caroline, peut-être un peu trop encouragée par la bonne humeur dans laquelle elle se trouvait temporairement, hasarda ici une remarque qu'elle n'avait jamais osé faire aux observations de son révéré parent.

« Mon oncle, dit-elle, toutes les fois que vous parlez du mariage, vous le faites avec mépris; pensez-vous que les gens ne doivent pas se marier?

— C'est assurément le plus sage, spécialement pour les femmes.

— Est-ce que tous les mariages sont malheureux?

— Des millions de mariages sont malheureux; si tout le monde voulait dire la vérité, peut-être tous le sont-ils plus ou moins.

— Vous êtes toujours vexé lorsqu'on vient vous chercher pour marier un couple; pourquoi?

— Parce qu'on n'aime pas à prendre une part active à un acte de pure folie. »

M. Helstone répondait si volontiers, qu'il paraissait heureux de l'occasion qui lui était donnée de faire un peu connaître à sa nièce son opinion sur ce point. Encouragée par l'impunité dont avaient joui ses premières questions, elle se hasarda un peu plus loin.

« Mais pourquoi, dit-elle, serait-ce un acte de pure folie? Si deux personnes s'aiment, pourquoi ne consentiraient-elles pas à vivre ensemble?

— Elles sont fatiguées l'une de l'autre au bout d'un mois. Un camarade de joug n'est point un associé; c'est un compagnon de souffrances. »

Ce ne fut point une naïve simplicité qui inspira à Caroline la remarque qui suivit : ce fut un profond sentiment d'antipathie pour de telles opinions, et de mécontentement contre celui qui les professait.

« On dirait que vous n'avez jamais été marié, mon oncle; on dirait que vous soyez un vieux célibataire.

— En réalité, je le suis.

— Mais vous avez été marié. Pourquoi avez-vous été assez inconséquent pour vous marier?

— Tout homme est fou une ou deux fois en sa vie.

— Ainsi vous fûtes fatigué de ma tante, et ma tante de vous, et vous fûtes misérables ensemble? »

M. Helstone avança sa lèvre cynique, plissa son front bruni et prononça un grognement inarticulé.

« Ne vous convenait-elle point? Avait-elle un mauvais caractère? N'avez-vous pu vous habituer à elle? N'avez-vous pas été affligé lorsqu'elle est morte?

— Caroline, dit M. Helstone, en abaissant lentement sa main à un pouce ou deux de la table, et frappant soudainement l'acajou, comprenez ceci : il est vulgaire et puéril de confondre le général avec le particulier. Dans chaque cas, il y a la règle et il y a l'exception. Vos questions n'ont pas le sens commun. Sonnez, si vous avez fini de déjeuner. »

Le déjeuner fut enlevé, et, ce repas fini, l'oncle et la nièce avaient coutume de se séparer et de ne se retrouver ensemble que pour le dîner. Mais ce jour-là, la nièce, au lieu de quitter la chambre, se dirigea vers l'appui de la fenêtre, et s'y assit. M. Helstone jeta autour de lui un ou deux regards inquiets, comme s'il eût voulu qu'elle s'éloignât; mais elle regardait par la fenêtre, et n'avait point l'air de faire attention à lui : aussi il continua la lecture de son journal, qui se trouvait être fort intéressant, car de nouveaux mouvements venaient d'avoir lieu dans la Péninsule, et plusieurs colonnes étaient remplies de longues dépêches du général lord Wellington. Il ne savait guère, cependant, quelles pensées agitaient l'esprit de sa nièce, pensées que la conversation de tout à l'heure avait ravivées, mais non produites : elles étaient tumultueuses alors comme des abeilles troublées dans une ruche; mais il y avait des années qu'elles avaient creusé leurs cellules dans son cerveau.

Elle passait en revue le caractère de son oncle, sa disposition d'esprit, ses sentiments sur le mariage. Bien souvent, auparavant, elle les avait passés en revue déjà, et avait sondé le gouffre qui séparait son esprit du sien; et alors, de l'autre côté du large et profond abîme, elle avait vu et voyait encore une autre figure à côté de celle de son oncle, une figure étrange, sombre, sinistre, à peine terrestre : l'image vague de son propre père, James Helstone, le frère de Matthewson Helstone.

Certaines rumeurs étaient venues à ses oreilles, touchant le caractère de ce père; elle avait entendu les propos de vieux domestiques; elle savait aussi qu'il n'était pas un homme bon, et

qu'il n'avait jamais été affectueux pour elle. Elle se rappelait, triste souvenir, le peu de semaines qu'elle avait passées auprès de lui quelque part dans une grande ville. Là, elle n'avait point de domestique pour l'habiller et prendre soin d'elle; son père l'enfermait dans une chambre au grenier, sans tapis, avec un lit sans rideaux pour tout ameublement, puis il partait de bonne heure tous les matins, oubliait souvent de revenir pendant le jour lui donner à dîner, et le soir, lorsqu'il rentrait, il était comme un fou, furieux, terrible; ou, ce qui était plus triste encore, comme un idiot, hébété, insensible. Elle savait qu'elle était tombée malade dans ce lieu, et qu'une nuit, lorsqu'elle était très-mal, il était entré furieux dans sa chambre, disant qu'il la tuerait, car elle était un fardeau pour lui. Ses cris avaient attiré du secours, et depuis le moment où elle avait été arrachée de ses mains, elle ne l'avait jamais revu, si ce n'est mort dans son cercueil.

Voilà quel avait été son père. Elle avait aussi une mère; quoique M. Helstone ne parlât jamais de cette mère, quoiqu'elle ne se rappelât pas l'avoir vue, elle savait cependant qu'elle vivait. Sa mère avait donc été l'épouse de l'ivrogne : quelle avait été leur union? Caroline, se détournant de la fenêtre d'où elle venait d'observer les sansonnets (sans les voir), d'une voix grave et d'un ton triste et plein d'amertume, rompit ainsi le silence.

« Vous appelez le mariage misérable, je suppose, d'après ce que vous avez vu de celui de mon père et de ma mère. Si ma mère a souffert ce que je souffris lorsque j'étais avec papa, elle doit avoir eu une vie affreuse. »

M. Helstone, ainsi apostrophé, tourna sur sa chaise, et regarda sa nièce par-dessus ses lunettes : il était abasourdi.

Son père et sa mère! Qui est-ce qui lui avait mis dans la tête de parler de son père et de sa mère, dont jamais, pendant les douze ans qu'elle avait passés avec lui, il ne lui avait dit un mot? Il ne pouvait s'imaginer que ses pensées avaient mûri d'elles-mêmes, et s'étaient portées sur le souvenir de ses parents.

« Votre père et votre mère? Qui vous a parlé d'eux?

— Personne; mais je me rappelle ce qu'était mon père, et je plains ma mère. Où est-elle? »

Ce : « Où est-elle? » était venu sur les lèvres de Caroline cent

fois auparavant; mais jusqu'à ce jour elle n'avait jamais osé le prononcer.

« Je n'en sais rien, répondit M. Helstone; je la connaissais fort peu. Je n'ai pas entendu parler d'elle depuis plusieurs années; mais, en quelque lieu qu'elle soit, elle ne pense pas à vous. Elle ne s'informe jamais de vous; j'ai quelques raisons de croire qu'elle ne désire pas vous voir. Allons, voilà l'heure de la leçon; vous vous rendez auprès de votre cousine à dix heures, n'est-ce pas? L'heure est sonnée. »

Peut-être Caroline en eût-elle dit davantage; mais Fanny entra, informant son maître que les marguilliers avaient besoin de lui parler et l'attendaient dans la sacristie. Il se hâta de s'y rendre, et sa nièce partit immédiatement pour le cottage.

La route du presbytère à la fabrique de Hollow était en pente; Caroline la franchit presque entièrement en courant. L'exercice, l'air frais, la pensée de voir Robert, au moins d'être dans sa maison, dans son voisinage, avaient relevé promptement ses esprits abattus. Arrivant en vue de la blanche maison, et entendant le bruit formidable de la fabrique et de sa chute d'eau, la première personne qu'elle aperçut fut Moore, debout à la porte de son jardin, revêtu de sa blouse hollandaise à ceinture, et coiffé d'un léger chapeau, déshabillé qui lui allait parfaitement. Il regardait du côté opposé à celui par lequel arrivait sa cousine. Elle s'arrêta, se retira derrière un saule, et étudia son attitude.

« Il n'a pas son égal, pensait-elle; il est aussi beau qu'intelligent. Quel œil perçant! Quelle netteté, quelle vivacité dans ses traits maigres, mais gracieux! J'aime son visage, j'aime son aspect. Oh! je l'aime tant! beaucoup plus qu'aucun de ces fourbes de vicaires, plus que qui que ce soit; gentil Robert! »

Elle fut promptement auprès du gentil Robert. Quant à lui, pendant qu'elle recherchait ainsi sa présence, je crois qu'il se fût évanoui de devant ses yeux comme un fantôme, s'il l'avait pu. Mais il ne pouvait se dérober à la salutation de sa cousine. La manière dont il lui rendit son salut était d'un cousin, d'un frère, d'un ami, bien moins que d'un amant. Le charme indicible de ses manières de la veille avait disparu; il n'était plus le même homme, ou le même cœur ne battait plus dans sa poitrine. Cruel désappointement! poignante douleur! D'abord, l'ardente jeune fille ne pouvait croire à ce changement, quoiqu'elle le vît et le sentît. Il lui était difficile de retirer sa main

de la sienne, avant qu'il ne lui eût accordé au moins quelque chose comme une légère pression. Il lui était pénible de détourner les yeux de ses yeux, avant que son regard n'eût exprimé quelque chose de plus affectueux que ce froid accueil.

Un amant ainsi accueilli peut parler et demander des explications. Une jeune fille ne peut rien dire : si elle parlait, le résultat ne pourrait être que la honte et le remords. La nature réprouverait une telle démonstration comme une rébellion contre ses instincts, et la lui ferait payer chèrement par le mépris d'elle-même qui naîtrait en son âme et la torturerait en secret. Prenez donc la chose telle que vous la trouvez : n'adressez aucune question, ne faites aucune remontrance; c'est le plus sage. Vous attendiez du pain, vous rencontrez un caillou ; brisez vos dents sur ce caillou et ne poussez aucun cri. Ne doutez point que votre estomac mental, si vous possédez cet organe, ne soit aussi fort que celui de l'autruche et ne digère la pierre. Vous tendiez la main pour recevoir un œuf, et le hasard vous fait rencontrer un scorpion. Ne montrez aucune consternation : étreignez fortement le reptile; il vous percera la main de son dard, n'y faites point attention : au bout d'un certain temps, quand votre bras et votre main enflés auront frémi sous les tortures, le scorpion écrasé mourra, et vous aurez appris comment on souffre sans pousser un sanglot. Pendant le reste de votre vie, si vous survivez à l'épreuve (on dit que quelques-unes en meurent), vous serez plus forte, plus sage, moins sensitive. Vous ne savez peut-être pas cela dans le moment, et vous ne pouvez emprunter du courage à cette espérance. La nature cependant, comme nous l'avons dit, est dans cette circonstance une excellente amie; elle scelle les lèvres, interdit la plainte et commande une placide dissimulation : dissimulation prenant d'abord un air aisé et gai, passant ensuite au chagrin et à la pâleur, qui font bientôt place à un stoïcisme de convention, non moins fortifiant parce qu'il est moitié amer.

Moitié amer : est-ce bien cela? Non, c'est amer qu'il faut dire : l'amertume, c'est la force, c'est un tonique. La force calme et douce succédant à des souffrances aiguës, vous ne la trouvez nulle part : en parler est une illusion. Il peut y avoir un épuisement apathique après la torture : s'il reste de l'énergie, ce sera toujours une dangereuse énergie, terrible quand elle se trouvera aux prises avec l'injustice.

Qui a lu la ballade de *Puir Mary Lee*, cette vieille ballade écossaise, écrite je ne sais sous quelle génération ni par quel auteur? Mary a été trompée. Elle ne se plaint pas, mais elle est seule, assise sur la neige, et vous entendez ses pensées. Ce ne sont pas les pensées d'une héroïne de roman, mais celles d'une fille des champs, profondément sensible et pleine de ressentiment. Le désespoir lui a fait quitter le coin de son feu pour les montagnes couvertes de neige et de glace. Couchée au milieu des tourbillons, l'horreur sous ses formes les plus fantastiques s'offre à son imagination : l'aspic à ventre jaune, la vipère hérissée, les chiens aboyant à la lune, les fantômes errants le soir, le lait qui suinte sur le dos du crapaud et autres bizarres visions du cauchemar, elle abhorre tout cela, mais plus encore le perfide Robin-a-Ree.

Oh! combien autrefois, auprès d'un gai ruisseau,
Là-bas j'étais heureuse, et des bons cœurs chérie!
Aujourd'hui, sur la neige où j'attends un tombeau,
Je sanglote et maudis le noir Robin-a-Ree!

Accourez, vents glacés, rafales, tourbillons,
Secouez les forêts, couvrez tout d'épais voiles!
Que la neige, sur moi refermant ses sillons,
Dérobe pour toujours à mes yeux les étoiles!

Oh! ne fondez jamais, blanc et chaste manteau
Qui bientôt couvrirez la pauvre Mary Lee:
Gardez-la du mépris, dans ce glacé tombeau,
D'infâmes suborneurs comme Robin-a-Ree!

Mais ce que nous venons de dire ne se rapporte point aux sentiments de Caroline Helstone, ni à l'état des choses entre elle et Robert Moore. Il ne l'avait point trompée; s'il y avait quelqu'un à blâmer, c'était elle. Le fiel qu'eût distillé son cœur serait monté amèrement à sa bouche. Elle avait donné son amour, mais sans qu'il lui fût demandé; hasard naturel et quelquefois inéluctable, mais gros de malheur.

Robert, il est vrai, avait quelquefois paru l'aimer; mais pourquoi? Parce qu'elle avait déployé tant d'attraits, qu'il n'avait pu, malgré tous ses efforts, maîtriser des sentiments que son jugement ne pouvait approuver. Il allait probablement rompre toute communication intime avec elle, parce qu'il craignait de laisser son cœur s'engager dans une affection inextricable, ou de se voir entraîné, en dépit de sa raison, dans un mariage qu'il

croyait imprudent. Maintenant, que lui reste-t-il à faire? S'abandonner à sa passion, ou la vaincre? Poursuivre l'objet de son amour, ou se replier sur elle-même? Si elle est faible, elle suivra le premier de ces expédients, au risque de perdre l'estime de Robert et d'encourir son aversion; si elle a de la raison, elle imposera silence à son cœur et mettra un frein à ses émotions révoltées. Elle se décidera à envisager la vie telle qu'elle est; à étudier sérieusement, consciencieusement, ses rudes vérités, ses difficiles problèmes.

Il paraît que Caroline avait quelque peu de raison, car elle quitta Robert avec calme, sans plainte, sans questions, sans qu'un seul de ses traits fût altéré, sans qu'une larme brillât dans ses yeux, alla reprendre, comme de coutume, ses études avec Hortense; et, lorsque l'heure du dîner fut venue, elle retourna à la maison sans s'arrêter.

Après le dîner, lorsqu'elle se trouva au salon seule, ayant laissé son oncle déguster son verre de vin de Porto, la difficulté qui se présenta à elle et l'embarrassa fut celle de savoir comment elle emploierait le reste de la journée.

Elle avait espéré faire ce qu'elle avait fait la veille, que la soirée se passerait encore avec le Bonheur et Robert. Ce matin elle avait reconnu son erreur, et cependant elle ne pouvait se faire à l'idée qu'aucun hasard ne pourrait ce soir-là la rappeler au cottage de Hollow, ou ramener Moore dans sa société.

Il était souvent arrivé à Robert de venir, après le thé, passer une heure avec son oncle; la sonnette retentissait alors; sa voix se faisait entendre dans le corridor, au crépuscule, lorsqu'elle était loin d'attendre un semblable plaisir; cela est arrivé deux fois depuis qu'il l'a traitée avec une singulière réserve; et, quoiqu'il lui parlât rarement en présence de son oncle, assis en face de la table où elle travaillait, il a eu constamment les yeux fixés sur elle pendant sa visite. Le peu de mots qu'il lui a adressés étaient encourageants; il lui a dit bonsoir d'une manière affectueuse. « Qui sait? il peut venir ce soir, » disait la Fausse Espérance; Caroline savait que c'était la Fausse Espérance qui parlait, et néanmoins elle écoutait.

Elle voulut lire, ses pensées erraient à l'aventure; elle essaya de coudre, chaque point était un ennui; l'occupation lui devenait insupportable; elle ouvrit son pupitre et voulut écrire une composition française, elle n'écrivit que des bévues.

Tout à coup, la sonnette retentit avec violence; son cœur

bondit, elle s'élança à la porte du salon, l'entr'ouvrit doucement, et regarda par l'ouverture. Fanny recevait un visiteur : un homme grand, juste de la taille de Robert. Un instant elle crut que c'était lui et tressaillit de plaisir; mais la voix demandant M. Helstone la tira de son erreur. C'était une voix irlandaise, non par conséquent celle de Moore, mais celle du vicaire Malone. Il fut introduit dans la salle à manger, où sans doute il aida promptement son recteur à vider sa bouteille.

C'était un fait à remarquer, qu'à Briarfield, Whinbury ou Nunnely, dans quelque maison qu'arrivât un vicaire au moment d'un repas, dîner ou thé, il était immédiatement suivi par un second, souvent par un troisième. Non qu'ils se fussent donné rendez-vous, mais ils étaient ordinairement tous en campagne en même temps; et lorsque Donne, par exemple, allait voir Malone chez lui et ne le trouvait pas, il s'informait auprès de son hôtesse de la route qu'il avait prise, et partait à toute vitesse sur ses pas.

La même chose avait lieu pour Sweeting. Il arriva donc, cette après-midi-là, que les oreilles de Caroline furent trois fois torturées par le bruit de la sonnette et l'arrivée de convives peu désirés : car Donne suivit Malone, et Sweeting suivit Donne. Du vin fut monté de la cave (car, quoique le vieil Helstone réprimandât ses inférieurs dans la hiérarchie toutes les fois qu'il les trouvait à boire chez eux, à sa table il aimait à les régaler d'un verre de son meilleur vin); et, à travers les portes fermées, Caroline entendit leurs rires joyeux et le bruit discordant de leurs voix. Sa crainte était qu'ils ne demeurassent pour le thé; car elle n'éprouvait aucun plaisir à le préparer pour ce singulier trio. Ces trois hommes étaient jeunes comme Moore, avaient reçu la même éducation que Moore; et cependant, quelle différence pour Caroline! La société des premiers lui apportait un tourment, celle de l'autre un plaisir.

Non-seulement elle était destinée à jouir de leur compagnie, mais la fortune lui amenait en ce moment quatre nouveaux convives de l'autre sexe, entassés dans un phaéton roulant assez pesamment sur la route de Whinbury : une vieille dame et trois de ses filles venaient lui rendre une visite d'amitié, comme c'était l'habitude dans le voisinage. La sonnette retentit donc pour la quatrième fois, et Fanny annonça au salon :

« Mistress Sykes et les trois misses Sykes. »

Lorsque Caroline recevait de la compagnie, son habitude était de se tordre nerveusement les mains, de rougir un peu, de s'avancer précipitamment, quoique avec quelque hésitation. En ces circonstances, elle manquait tout à fait d'usage, bien qu'elle eût passé une année à l'école. Aussi, ce jour-là, ses petites mains blanches se maltraitèrent rudement l'une l'autre, pendant qu'elle se tenait là debout, attendant l'arrivée de mistress Sykes.

Elle entra majestueusement. C'était une grande lady, au teint bilieux, qui faisait une ample et assez sincère profession de piété, et exerçait largement l'hospitalité envers le clergé; derrière elle marchaient ses trois filles, éclatant trio, toutes trois d'une belle venue et plus ou moins jolies.

En Angleterre, il est un point à remarquer chez les dames habitant la campagne : jeunes ou vieilles, jolies ou laides, tristes ou gaies, toutes (ou presque toutes) ont une certaine expression stéréotypée sur leurs traits, qui semble dire : « Je sais, je n'en tire pas vanité, mais je *sais* que je suis le modèle de la femme comme il faut; que toutes celles que j'approche ou qui m'approchent observent donc attentivement en quoi elles diffèrent de moi par l'habillement, les manières, les opinions, les principes et la conduite, car en tout cela elles ont tort. »

Mistress et misses Sykes, loin de faire exception à cette observation, en étaient la confirmation éclatante. Miss Mary, jeune personne d'assez agréable physionomie, portait sa bonne opinion d'elle-même avec quelque dignité, quoique sans roideur; miss Harriet, une beauté, la portait plus orgueilleusement; elle paraissait hautaine et froide; miss Hannah, qui était vaniteuse, hardie, entreprenante, étalait la sienne ouvertement et franchement; la mère montrait cette bonne opinion avec la gravité qui convenait à son âge et à sa réputation religieuse.

La réception s'accomplit, toutefois. Caroline se dit heureuse de les voir (fausseté insigne); elle espérait que la toux de mistress Sykes allait mieux (la toux de mistress Sykes durait depuis vingt ans), et que misses Sykes avaient laissé leurs sœurs en bonne santé à la maison; à quoi les misses Sykes assises sur trois chaises en face du tabouret à musique sur equel Caroline s'était placée sans préméditation, après avoir hesité quelques secondes entre ce siége et une large chaise à

bras, qu'elle se rappela enfin devoir offrir à mistress Sykes, qui lui en avait épargné la peine en s'y établissant d'elle-même), à quoi les misses Sykes répondirent par une révérence très-majestueuse et très-imposante. Une pause suivit; cette révérence était de nature à assurer le silence pendant les cinq minutes suivantes, et elle n'y manqua pas; mistress Sykes s'informa alors de M. Helstone, s'il avait eu de nouveaux accès de rhumatisme, s'il ne se fatiguait pas en prêchant deux fois le dimanche; s'il était capable encore de faire complétement son service; et, sur la réponse affirmative, elle et ses filles répétèrent en chœur que, dans leur opinion, il était l'homme le plus extraordinaire de son âge.

Seconde pause.

Miss Mary, prenant la parole à son tour, demanda à Caroline si elle avait assisté au meeting de la Société biblique, tenu à Nunnely le jeudi précédent. La vérité força miss Helstone à répondre négativement, car le jeudi précédent elle était restée à la maison occupée à lire un roman que Robert lui avait prêté. Cette réponse provoqua une expression de surprise de la part des quatre ladies.

« Nous étions toutes là, dit miss Mary, maman et nous toutes. Nous avions même décidé papa à venir. Hannah avait insisté là-dessus, mais il s'endormit tandis que parlait M. Langweilig, le ministre morave. J'en fus toute honteuse: il faisait si singulièrement aller sa tête !

— Et il y avait le docteur Broadbent, cria Hannah. Quel bel orateur! On ne s'attendrait pas à cela de lui. Il a une physionomie si vulgaire!

— Mais c'est un homme si aimé! interrompit Mary.

— Un homme si bon, si utile! ajouta sa mère.

— Seulement il ressemble à un boucher, dit la belle, la fière Henriette. Je ne pouvais le regarder, j'écoutais les yeux fermés. »

Miss Helstone sentait son infériorité et son incompétence; n'ayant point vu le docteur Broadbent, elle ne pouvait donner son opinion. Une troisième pause eut lieu, pendant laquelle Caroline ressentit dans le fond de son cœur quelle folle rêveuse elle était, quelle vie impossible elle menait, combien peu elle était apte aux relations ordinaires avec le monde; elle comprit qu'elle avait eu tort de s'être trop exclusivement attachée au blanc cottage de Hollow, et d'avoir borné tout son univers à

l'existence d'un des habitants de ce cottage. Elle sentait que cela ne pouvait toujours aller ainsi, et que quelque jour elle se verrait forcée d'y faire un changement. On ne pourrait dire qu'elle désirât ressembler exactement aux ladies qui étaient là devant elle; mais elle voulait devenir supérieure à ce qu'elle était alors, afin de se sentir moins intimidée par leur dignité.

Le seul moyen qu'elle trouvât de renouer la conversation fut de leur demander si elles voulaient rester toutes pour le thé, et il lui en coûta beaucoup d'accomplir cet acte de civilité. Mistress Sykes avait déjà commencé à dire : « Nous sommes fort obligées, mais.... » quand Fanny rentra de nouveau.

« Les messieurs resteront ce soir, madame, dit-elle de la part de M. Helstone.

— Quels messieurs avez-vous? » demanda mistress Sykes.

Les noms furent prononcés; elle et ses filles échangèrent des regards. Les vicaires n'étaient pas pour elles ce qu'ils étaient pour Caroline. M. Sweeting était un de leurs favoris; voire même M. Malone, parce qu'il appartenait au clergé.

« Réellement, puisque vous avez de la compagnie déjà, je pense que nous resterons, dit mistress Sykes. Nous formerons une tout à fait agréable petite réunion; j'ai toujours du plaisir à me trouver avec le clergé. »

Caroline fut obligée de conduire ces dames en haut, de les aider à se débarrasser de leurs châles, à lisser leurs cheveux et à se faire belles; de les reconduire au salon, de leur distribuer des albums de gravures, ou des objets achetés à la Corbeille des Juifs. Elle était obligée d'y faire des achats, bien qu'elle contribuât peu à son approvisionnement, et, si elle avait eu beaucoup d'argent à sa disposition, elle eût certainement, toutes les fois qu'on apportait au presbytère ce terrible cauchemar, acheté toute la provision, plutôt que d'y contribuer d'une pelote à épingles.

Il est nécessaire peut-être d'expliquer en passant, pour ceux qui ne seraient point au fait des mystères de la Corbeille des Juifs et de celle des Missionnaires, que ces meubles sont des paniers en osier d'une certaine dimension, destinés à porter de maison en maison une collection monstre de pelotes à épingles, d'étuis à aiguilles, de sacs à ouvrage, d'objets d'habillements d'enfants, etc., etc., faits bon gré, mal gré, par les mains des dames chrétiennes d'une paroisse, et vendus de force aux gen-

tlemen païens de l'endroit à des prix exorbitants. Les produits de cette vente forcée sont appliqués à la conversion des juifs et à la régénération de l'intéressante race de couleur répandue sur le globe. Chaque lady contribuante tient à son tour la corbeille pendant un mois, se charge de coudre pour elle et de vendre son contenu au public mâle, qui ne se montre jamais acheteur empressé. C'est un moment rempli d'excitation que celui où le tour arrive. Quelques ladies à l'esprit actif et commercial aiment cette corvée et s'amusent extrêmement à faire payer aux avares et aux grippe-sous de leur connaissance quatre ou cinq cents pour cent au-dessus de leur valeur des objets qui ne leur sont d'aucun usage. D'autres, plus faibles, redoutent la tâche, et aimeraient mieux voir le matin à leur porte le Prince des ténèbres lui-même que la satanée corbeille.

Miss Helstone, ayant accompli son devoir d'hôtesse avec plus d'ennui que de plaisir, se transporta à la cuisine, pour tenir sur le thé un conseil privé avec Fanny et Élisa.

« Comment allons-nous faire? s'écria Élisa, la cuisinière. Moi qui n'ai pas cuit aujourd'hui, pensant que nous aurions assez de pain jusqu'à demain matin! Nous n'en aurons jamais assez.

— Y a-t-il quelques gâteaux à thé? demanda sa jeune maîtresse.

— Seulement trois, et un pain. Je voudrais bien que ce beau monde demeurât chez lui jusqu'à ce qu'on l'envoyât chercher, moi qui ai besoin de finir mon chapeau.

— Alors, dit Caroline, à qui la nécessité donnait de l'énergie, il faut que Fanny coure à Briarfield acheter quelques galettes et quelques biscuits; et ne soyez pas de mauvaise humeur, Élisa, nous n'y pouvons rien.

— Et quel service prendrons-nous?

— Oh! le meilleur, je suppose. Je vais chercher le service d'argent. »

Et elle monta rapidement à l'armoire à la vaisselle, et descendit aussitôt la théière, l'aiguière à crème et le sucrier.

« Maintenant, apprêtez tout le plus vite possible; car plus tôt le thé sera fini, plus tôt ils partiront, du moins je l'espère. Hélas! je voudrais qu'ils fussent déjà partis, » soupira-t-elle en retournant au salon. S'arrêtant un instant à la porte avant d'entrer: « Si Robert arrivait seulement maintenant, pensa-t-elle, comme tout irait bien! S'il était présent, combien plus agréable

me paraîtrait la tâche d'amuser ce monde! Il y aurait de l'intérêt à l'entendre (quoiqu'il ne parle pas beaucoup en compagnie), à parler en sa présence; quel plaisir peut-on prendre à la conversation de ces dames? Comme elles vont babiller lorsque les vicaires seront entrés, et comme je vais souffrir en les écoutant! Mais je suis une égoïste : ce sont de très-respectables gens, et je devrais sans doute être fière de leur ressembler. Je ne dis pas qu'elles ne soient pas aussi bonnes que moi, loin de là, mais elles sont si différentes! »

Elle entra.

Les habitants du Yorkshire, dans ce temps-là, prenaient le thé autour de la table, assis le plus près possible, et les genoux cachés. Il était essentiel d'avoir une multitude d'assiettes remplies de gâteaux et de tartines de toutes sortes; il était convenable que le centre fût occupé par un plat en verre rempli de marmelade; parmi les viandes, devait se trouver un assortiment de talmouses et de tartes. S'il y avait aussi une assiette de tranches minces de jambon garnies de persil, c'était encore mieux.

Heureusement Élisa, la cuisinière du recteur, connaissait son affaire : l'arrivée inattendue d'un si grand nombre de convives l'avait d'abord rendue de mauvaise humeur, mais elle se remit bientôt, car, au moment voulu, le thé fut servi d'une façon splendide; et ni le jambon, ni les tartes, ni la marmelade ne manquèrent.

Les vicaires, appelés à ce copieux repas, entrèrent joyeux. Mais en apercevant les dames, qu'ils ne savaient point là, ils reculèrent près de la porte. Malone conduisait le trio. Il s'arrêta court et tomba en arrière, renversant presque Donne, qui se trouvait trois pas derrière lui. Donne, par contre-coup, envoya le petit Sweeting dans les bras du vieux Helstone, qui formait l'arrière-garde. Il y eut quelques plaintes et quelques rires. Malone fut prié de faire attention, et pressé d'aller en avant; ce qu'il fit en rougissant jusqu'au bout de son front pointu. Helstone, avançant, jeta les timides vicaires de côté, salua ses belles convives, donna à chacune une poignée de main accompagnée d'une plaisanterie, et se plaça commodément entre l'aimable Harriet et la pétulante Hannah; il pria miss Mary de passer sur le siége qui se trouvait en face de lui, afin qu'il pût la voir, s'il ne pouvait se placer auprès d'elle. Plein d'aisance et de galanterie à sa manière avec les jeunes ladies,

il était fort populaire parmi elles. En réalité, cependant, il ne respectait ni n'aimait le sexe, et celles que les circonstances avaient mises en relations intimes avec lui l'avaient toujours plus redouté qu'aimé.

Les vicaires durent se placer comme ils purent. Sweeting, le moins embarrassé des trois, se réfugia auprès de mistress Sykes, qui l'aimait comme s'il eût été son fils. Donne, après avoir salué la société avec une grâce à lui particulière, et demandé d'un ton prétentieux à Mlle Helstone des nouvelles de sa santé, se laissa tomber dans un siége à côté de Caroline, visiblement ennuyée du voisinage, car elle avait pour Donne, à cause de son imperturbable vanité et de son esprit étroit, une antipathie spéciale. Malone, marmottant d'une façon inintelligible, se plaça de l'autre côté. Caroline se trouva donc entre deux protecteurs dont elle savait parfaitement ne devoir tirer aucune utilité, ni pour la conversation, ni pour passer les tasses et la pâtisserie.

Malone, intarissable causeur avec les hommes, était muet comme un poisson en présence des dames. Il avait cependant trois phrases toutes faites, qu'il ne manquait jamais de produire.

1° Êtes-vous allée vous promener aujourd'hui, miss Helstone?

2° Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre cousin Moore?

3° Votre classe à l'école du dimanche est-elle toujours aussi nombreuse?

Lorsque Malone eut adressé ces trois questions et que Caroline y eut répondu, il régna entre eux un parfait silence.

Avec Donne, c'était autre chose: il était insupportable. Il avait une provision de petits mots les plus vulgaires et les plus pervers qui se pussent imaginer : des critiques sur les habitants de Briarfield et du Yorkshire en général; des plaintes sur l'absence de haute société, sur l'état arriéré de la civilisation dans ces districts; des murmures contre la conduite peu respectueuse des basses classes dans le Nord envers les classes élevées; des railleries sur la manière de vivre de ces comtés, sur le manque de bon ton, l'absence d'élégance, comme si lui, Donne, avait été accoutumé à vivre dans les hautes sphères, prétentions auxquelles ses manières communes et sa tournure donnaient le plus complet démenti. Tels étaient les traits qui, selon lui, devaient

l'élever dans l'esprit de Mlle Helstone ou de toute autre dame qui les entendrait; tandis que, chez Caroline au moins, ils ne provoquaient que le mépris, quelquefois même l'irritation : car, fille du Yorkshire elle-même, elle ne pouvait entendre dénigrer son pays par ce pitoyable bavard. Il lui arrivait parfois, à bout de patience, de le regarder en face et de lui jeter quelque mot dont le sens et le ton étaient peu propres à lui attirer la bienveillance du jeune vicaire; de lui dire, par exemple, que ce n'était pas une preuve de bonne éducation que de railler continuellement les autres sur leur vulgarité, ni le signe d'un bon pasteur, de censurer éternellement son troupeau ; de lui demander pourquoi il avait embrassé le sacerdoce, puisqu'il se plaignait de n'avoir que des cabanes à visiter et de pauvres gens à instruire; s'il avait été nommé ministre pour porter des vêtements confortables et habiter des palais. Questions d'ailleurs considérées par tous les vicaires comme audacieuses et impies.

Le thé dura longtemps ; tous les convives bavardèrent comme leur hôtesse l'avait prévu. M. Helstone étant de bonne humeur, ce qui lui arrivait toujours en compagnie des femmes, car ce n'était qu'avec une dame de sa famille qu'il maintenait sa taciturnité rébarbative, M. Helstone donna cours à un flot de brillant et joyeux verbiage avec sa voisine de droite, sa voisine de gauche et même sa vis-à-vis, miss Mary; car Mary étant la plus sensée, la moins coquette des trois, c'est à elle que le vieux veuf faisait le moins d'attention. Helstone ne pouvait se faire à l'idée du bon sens chez les femmes ; il aimait à les voir aussi étourdies, aussi légères, aussi vaines, aussi exposées au ridicule que possible, parce qu'alors elles étaient en réalité ce qu'il les disait être et ce qu'il voulait qu'elles fussent : des êtres inférieurs, des jouets destinés à amuser une heure de loisir et à être jetés ensuite.

Hannah était sa favorite. Harriet, quoique belle, égoïste et contente d'elle-même, n'était pas assez faible pour lui. Elle avait quelque dignité vraie parmi beaucoup de fausse fierté, et, si elle ne parlait pas comme un oracle, elle ne babillait pas comme une idiote. Elle n'eût jamais consenti à être traitée comme une poupée, un enfant, un joujou ; elle s'attendait à ce qu'on s'inclinât devant elle comme devant une reine.

Hannah, au contraire, ne demandait pas de respect, mais de la flatterie; en lui disant qu'elle était un ange, ses admirateurs

pouvaient la traiter comme une idiote. Elle était si crédule et si frivole, elle devenait si niaise lorsqu'elle se voyait l'objet des attentions et de la flatterie, que M. Helstone se sentait tenté de renouveler l'expérience du mariage avec elle; mais heureusement le souvenir salutaire des ennuis de sa première union, l'impression qui lui était restée de cette pierre qu'il s'était une première fois attachée au cou, la fixité de ses sentiments touchant les maux insupportables de l'existence conjugale, tenaient sa tendresse en échec, étouffaient le soupir qui gonflait ses vieux poumons de fer, et l'empêchaient de murmurer à l'oreille d'Hannah des propositions qu'elle eût entendues avec autant de gaieté que de satisfaction.

Il est probable qu'elle lui eût accordé sa main s'il la lui avait demandée; ses parents eussent certainement approuvé ce mariage. Pour eux, les cinquante-cinq ans d'Helstone, son cœur cuirassé, n'eussent pas été des obstacles; et, comme il était recteur, vivait bien, occupait une confortable maison et était censé avoir de la fortune (quoique en cela le monde fût dans l'erreur: il avait consacré, jusqu'au dernier shilling, les cinq mille livres sterling qu'il avait héritées de son père à la construction et à la dotation d'une église neuve dans son village natal du Lancashire; car, lorsque tel était son plaisir, il savait montrer une munificence princière, et ne reculait devant aucun sacrifice pour atteindre le but qu'il avait en vue); les parents d'Hannah, dis-je, l'eussent sans scrupule livrée à son affectueuse tendresse; et la seconde mistress Helstone, renversant l'ordre naturel d'existence de l'insecte, eût voltigé à travers la lune de miel, brillant et admiré papillon, et rampé le reste de ses jours, ver sordide et foulé aux pieds.

Le petit M. Sweeting, assis entre mistress Sykes et miss Mary, qui toutes deux se montraient fort aimables envers lui, avait un plat devant lui, et de la marmelade et des croquets sur son assiette; il paraissait plus heureux qu'un roi. Il était amoureux de toutes les misses Sykes, et toutes raffolaient de lui. S'il éprouvait un regret en ce bienheureux moment, c'est que miss Dora fût absente: Dora étant celle qu'il espérait un jour appeler Mme David Sweeting, avec laquelle il rêvait de majestueuses promenades, la conduisant comme une impératrice à travers le village de Nunnely: impératrice assurément, s'il eût suffi pour cela de la taille et des proportions colossales; elle était énorme: vue de derrière, on eût dit une puissante lady de quarante

ans; mais elle possédait un beau visage et un excellent caractère.

Le repas se termina enfin. Il l'eût été depuis longtemps, si M. Donne n'avait persisté à demeurer assis avec sa tasse à moitié remplie de thé froid devant lui, longtemps après que les autres eurent fini, longtemps même après que des signes d'impatience se furent manifestés: les chaises avaient été repoussées en arrière; la conversation avait langui; le silence s'était fait. Vainement Caroline lui avait demandé s'il désirait une autre tasse; s'il voulait un peu de thé chaud, celui qu'il avait devant être froid : il ne voulait ni le boire ni le laisser. Il semblait croire que cette position isolée lui donnait une certaine importance; qu'il était digne et noble de rester le dernier; qu'il était grand de faire attendre les autres. A la fin, cependant, le vieux recteur lui-même, qui avait été trop agréablement occupé d'Hannah pour s'apercevoir du délai, devint impatient.

« Après qui attendez-vous? demanda-t-il.

— Après moi, je crois, répondit Donne d'un ton de satisfaction intime.

— Fi donc! » s'écria Helstone. Puis se levant : « Récitons les grâces, » dit-il; ce qu'il fit immédiatement, et tous quittèrent la table.

Donne, nullement ébranlé, demeura dix minutes tout seul : ce que voyant, Helstone sonna pour faire enlever le service. Le vicaire se vit alors forcé de vider sa tasse et de quitter le rôle qui, dans sa pensée, avait appelé sur lui une si universelle et si flatteuse attention.

Ensuite, d'après le cours naturel des choses (Caroline avait ouvert le piano et tenu prêts les livres de musique), la musique fut demandée. C'était pour Sweeting une occasion de se montrer. Il était empressé de commencer. Il entreprit donc la tâche ardue d'obtenir que les jeunes ladies voulussent bien chanter un air, une chanson. Il s'en acquitta *con amore*, riant, suppliant, résistant aux excuses, écartant les difficultés, et finit par triompher auprès de miss Harriet, qui se laissa conduire à l'instrument. Il tira alors les pièces diverses de sa flûte (qui se trouvaient dans sa poche, aussi immanquablement que son mouchoir). Elles furent vissées et ajustées; Malone et Donne, rapprochés l'un de l'autre, souriaient avec dédain, ce que vit le petit homme en regardant par-dessus son épaule, mais il n'y fit aucune attention. Il était persuadé que leurs sarcasmes venaient de

l'envie. Ils ne pouvaient accompagner les dames comme lui; il allait triompher sur eux.

Le triomphe commença. Malone, chagriné de l'entendre jouer d'une façon supérieure, résolut de se faire remarquer aussi, s'il était possible, et, prenant le rôle d'amoureux (rôle qu'il avait voulu jouer une ou deux fois déjà, mais sans obtenir le succès qu'il croyait dû à ses mérites), s'approcha d'un sofa sur lequel miss Helstone était assise, se plaça auprès d'elle, et se mit à lui débiter avec la langue et avec les mains un speech incompréhensible, accompagné des grimaces les plus plaisantes. Dans le cours de ses efforts pour se rendre agréable, il finit par s'emparer des deux coussins longs et du coussin carré qui garnissaient le sofa, avec lesquels, après les avoir roulés pendant quelque temps avec des gestes étranges, il éleva une sorte de barrière entre lui et l'objet de ses attentions. Caroline, heureuse de la séparation, imagina bientôt une excuse pour passer de l'autre côté de la chambre, où elle alla s'asseoir à côté de mistress Sykes, lui demandant, sur un nouveau point de broderie, quelques instructions qui lui furent données avec plaisir; et elle se débarrassa ainsi de Pierre-Auguste.

Malone, se voyant de la sorte abandonné, livré à ses propres ressources, sur ce large sofa, avec trois coussins dans les mains, faisait une assez triste figure. Le fait est qu'il était très-sérieusement disposé à cultiver la connaissance de miss Helstone; car il pensait, comme beaucoup d'autres, que son oncle était riche, et que, n'ayant pas d'enfants, il laisserait probablement sa fortune à sa nièce. Gérard Moore était mieux renseigné sur ce point : il avait vu la belle église qui devait son origine au zèle et à l'argent du recteur, et plus d'une fois, dans son for intérieur, il avait maudit un ruineux caprice qui avait traversé ses espérances.

La soirée parut longue à l'une des personnes réunies dans cette chambre. Caroline, de temps à autre, laissait tomber sa broderie sur ses genoux, et, fermant les yeux et baissant la tête, s'abandonnait à une espèce de léthargie du cerveau, produite sans doute par l'insignifiant bourdonnement qui se faisait autour d'elle : le bruit discordant du piano, les rires et la gaieté de son oncle, d'Hannah et de Mary, rires qu'elle ne pouvait s'expliquer, car elle ne trouvait rien de comique ni de gai dans leurs discours, et, par-dessus tout, l'interminable babillage de mistress Sykes, murmuré à son oreille, babillage qui s'éparpillait

sur quatre sujets : sa propre santé et celle des divers membres de sa famille, la Corbeille des Missionnaires et celle des Juifs et leur contenu, le dernier meeting de Nunnely et celui qui devait avoir lieu la semaine suivante à Whinbury.

Fatiguée enfin jusqu'à l'épuisement, elle saisit le moment où M. Sweeting vint parler à mistress Sykes pour quitter furtivement l'appartement et chercher un moment de repos dans la solitude. Elle se retira dans la salle à manger, où un reste de feu brûlait encore dans la cheminée. Le lieu était vide et calme ; les verres et les bouteilles avaient été enlevés, les chaises rangées : tout était en ordre. Caroline se laissa tomber dans la grande chaise à bras de son oncle, ferma à moitié les yeux, et se reposa ; reposa du moins ses membres, ses sens, son ouïe, sa vue, fatigués d'écouter des riens et de regarder dans le vide. Quant à sa pensée, elle s'enfuit aussitôt à Hollow, elle s'arrêta sur le seuil du parloir, puis passa au comptoir, cherchant quel lieu était favorisé de la présence de Robert. Il se trouva qu'aucun n'avait cet honneur, car Robert était à plus d'un demi-mille de ces deux endroits, et beaucoup plus près de Caroline qu'elle ne le supposait. Il traversait en ce moment le cimetière, et s'approchait de la porte du jardin du rectorat ; non, toutefois, pour voir sa cousine, mais uniquement dans le dessein de communiquer une nouvelle au recteur.

Oui, Caroline ; vous entendez vibrer la sonnette ; c'est pour la cinquième fois cette après-midi ; vous tressaillez et vous êtes sûre cette fois que ce doit être l'objet de vos rêves. Pourquoi en êtes-vous sûre ? vous ne pourriez vous l'expliquer, mais vous le sentez. Penchée en avant, vous écoutez avidement pendant que Fanny ouvre la porte : bien ! c'est sa voix, basse, avec le léger accent étranger, mais si douce à votre oreille. Vous vous levez : Fanny va lui dire que M. Helstone est en compagnie, et il va se retirer. Oh ! elle ne peut le laisser partir ; en dépit d'elle-même, en dépit de sa raison, elle traverse la moitié de la chambre, elle se tient prête à se précipiter, si elle l'entendait s'éloigner. Mais il entre dans le corridor.

« Puisque votre maître est en société, dit-il, introduisez-moi dans la salle à manger, apportez une plume et de l'encre ; je veux écrire une courte note que je lui laisserai. »

Maintenant que Caroline a saisi ces mots et l'entend s'avancer, s'il y avait une porte intérieure, elle s'esquiverait par cette porte et disparaîtrait. Elle se sent prise, enfermée. Elle

craint que sa présence inattendue ne contrarie Robert. Une seconde auparavant elle se fût précipitée au-devant de lui; maintenant elle voudrait fuir. Elle ne le peut; il n'y a aucune issue. La salle à manger n'a qu'une porte, celle par laquelle entre en ce moment son cousin. Elle balbutie une sorte d'excuse :

« J'ai quitté le salon une minute pour prendre un peu de repos. »

Il y avait quelque chose de si timide, de si embarrassé dans l'air et le ton avec lesquels elle prononça ces paroles, que le premier venu eût pu s'apercevoir que quelque triste changement s'était opéré en elle, et que sa vive assurance d'autrefois l'avait abandonnée. M. Moore se rappelait sans doute avec quel aimable empressement et quelle douce confiance elle avait l'habitude de l'accueillir. Il eût pu voir l'effet qu'avait produit sa froideur; il avait là une occasion de continuer son nouveau système avec succès, s'il voulait encore l'améliorer. Peut-être trouvait-il plus aisé de pratiquer ce système au grand jour, dans la cour de sa fabrique, au milieu de ses occupations, que dans un tranquille parloir et dans le calme de la soirée. Fanny alluma les chandelles, qui étaient demeurées éteintes sur la table, apporta tout ce qu'il fallait pour écrire et se retira. Caroline se disposait à la suivre. Moore, pour être conséquent, eût dû la laisser aller; cependant il se dressa devant la porte, et, étendant la main, la retint doucement en arrière : il ne lui dit pas de rester, mais il ne voulait pas la laisser partir.

« Dois-je aller dire à mon oncle que vous êtes ici? » dit-elle toujours de la même voix émue.

— Non; je puis vous dire tout ce que j'avais à lui dire. Voudrez-vous être ma messagère?

— Oui, Robert.

— Alors vous pouvez lui apprendre que j'ai découvert un indice de l'identité de l'un au moins des hommes qui ont brisé mes métiers; qu'il appartient à la bande qui a attaqué les magasins de Sykes et de Pearson, et que j'ai l'espoir de le voir arrêté demain matin. Vous pourrez vous rappeler cela?

— Oh! oui. »

Ces deux monosyllabes furent prononcés d'un ton plus triste que jamais, et en les prononçant elle secoua légèrement la tête et soupira.

« Vous voulez le poursuivre?

— Certainement!

— Non, Robert.

— Et pourquoi non, Caroline?

— Parce que vous mettrez ainsi contre vous plus que jamais la population ouvrière.

— Ce n'est pas là une raison pour ne pas faire mon devoir et défendre ma propriété. Cet homme est un grand scélérat, et il faut le mettre dans l'impossibilité de commettre de nouveaux méfaits.

— Mais ses complices se vengeront sur vous. Vous ne connaissez pas la méchanceté des habitants de cette contrée : il y en a qui se vantent de pouvoir porter une pierre dans leur poche pendant sept ans, de la tourner au bout de ce temps, de la garder pendant sept autres années, de la lancer enfin, et de frapper le but. »

Moore sourit.

« Très-énergique vanterie, et qui fait beaucoup d'honneur à vos chers amis du Yorkshire. Mais ne craignez rien pour moi, Lina : je suis sur mes gardes vis-à-vis de vos doux compatriotes. Ne vous tourmentez pas à propos de moi.

— Comment pourrais-je ne pas m'inquiéter? Vous êtes mon cousin. Si quelque chose arrivait.... Elle s'arrêta.

— Rien n'arrivera, Lina. Pour parler votre langage, il y a une Providence au-dessus de tout, n'est-ce pas?

— Oui, cher Robert; puisse-t-elle vous protéger!

— Et si les prières ont quelque efficacité, les vôtres me profiteront; vous priez pour moi quelquefois?

— Non pas *quelquefois*, Robert; vous, Louis et Hortense êtes *toujours* dans mes prières.

— C'est ce que j'ai souvent imaginé. Il m'est souvent venu à l'esprit que quand, fatigué et contrarié, je me mettais au lit comme un païen, un ange avait demandé le pardon pour ma journée et la sécurité pour ma nuit. Je ne crois pas que la piété cléricale serve à grand'chose; mais les prières partant d'un cœur sincère, de lèvres innocentes, peuvent être accueillies comme l'offrande d'Abel; et certainement elles le seraient, si l'objet pour lequel elles sont offertes en était digne.

— Anéantissez ce doute : il est sans fondement.

— Quand un homme a été élevé seulement dans le but de gagner de l'argent, qu'il vit pour cela et rien autre chose, et

respire à peine un autre air que celui des fabriques et des marchés, il paraît singulier de prononcer son nom dans des prières ou d'associer son idée avec quelque chose de divin; il semble très-étrange qu'un cœur bon et pur s'en empare et lui donne un refuge, comme s'il avait des droits à cette sorte d'abri. S'il m'était donné de guider ce cœur généreux, je crois que je lui conseillerais de ne plus s'occuper de celui qui ne voit pas dans la vie de but plus élevé que de réparer sa fortune ruinée, et d'effacer de son écusson bourgeois la tache infamante de la banqueroute. »

L'allusion, quoique faite ainsi avec tendresse et modestie (comme le pensait Caroline), fut profondément sentie et clairement comprise.

« Eh bien, je pense seulement, ou je penserai seulement à vous comme à mon cousin, répondit-elle vivement. Je commence à comprendre mieux les choses que je ne les comprenais lorsque vous vîntes en Angleterre, mieux qu'il y a une semaine, mieux qu'hier. Je sais que votre devoir est de faire tous vos efforts pour vous élever, et qu'il ne vous convient pas d'être sentimental; mais à l'avenir vous ne devrez pas mal interpréter mes sentiments lorsqu'ils vous seront favorables. Vous ne m'avez pas comprise ce matin, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce qui vous a fait penser ainsi?

— Votre air, vos manières.

— Mais regardez-moi maintenant.

— Oh! vous êtes tout autre; à présent j'ose vous parler.

— Cependant je suis le même, excepté que j'ai laissé le marchand là-bas, à Hollow; votre cousin seul est devant vous.

— Mon cousin Robert? non, M. Moore.

— Rien de M. Moore. Caroline.... »

En ce moment on entendit la société se lever dans l'autre chambre; la porte fut ouverte, la voiture demandée, ainsi que les châles et les chapeaux; M. Helstone appela sa nièce.

« Il faut que j'aille, Robert.

— Oui, il faut que vous alliez, ou ils entreront et nous trouveront ici; et moi, plutôt que de rencontrer cette armée au passage, je m'en irai par la fenêtre; heureusement elle s'ouvre comme une porte. Une minute seulement, baissez la chandelle un instant; bonsoir. Je vous embrasse parce que nous sommes cousins, et, étant cousins, un, deux, trois baisers sont permis. Caroline bonsoir! »

CHAPITRE VII.

Noé et Moïse.

Le lendemain, Moore, s'étant levé avant le jour, était allé à cheval à Whinbury et en était revenu avant que sa sœur eût fait le café au lait, ou coupé les tartines pour le déjeuner. Ce qu'il était allé faire, il ne le confia à personne. Hortense ne lui fit aucune question. Il n'était pas dans ses habitudes de commenter les mouvements de son frère, ni dans celles de celui-ci d'en rendre compte. Les secrets des affaires, mystères compliqués et souvent terribles, étaient ensevelis dans sa poitrine, et ne sortaient jamais de leur sépulcre, sinon de temps à autre pour épouvanter Joe Scott ou faire tressaillir de peur quelque correspondant étranger ; enfin une habitude de réserve générale sur tout ce qui était important semblait être naturelle chez lui.

Après le déjeuner, il se rendit au comptoir. Henri, le fils de Joe Scott, apporta les lettres et les journaux. Moore s'assit à son bureau, brisa les cachets des lettres et les parcourut. Elles étaient toutes brèves, mais non agréables, paraissait-il ; probablement fâcheuses, au contraire : car, lorsque Moore déposa la dernière, ses narines dilatées exprimaient une certaine colère railleuse et défiante, et, quoiqu'il ne se livrât à aucun soliloque, il y avait dans ses yeux une expression qui semblait invoquer le diable, et le charger d'emporter le commerce à la Gehenne. Cependant, ayant pris une plume qu'il dépouilla de ses barbes dans un accès de fureur de ses doigts, de ses doigts seulement, car son visage était calme, il traça une liasse de réponses, les cacheta et s'en fut faire un tour à la fabrique ; lorsqu'il revint, il s'assit pour lire son journal.

Le contenu ne paraissait pas d'un intérêt absorbant. Plus d'une fois il le plaça sur ses genoux, croisa ses bras et regarda dans le feu ; de temps en temps il tournait la tête du côté de la fenêtre ; par intervalles il regardait à sa montre ; enfin, son esprit semblait préoccupé. Peut-être pensait-il à la beauté du temps, car c'était une belle et douce matinée pour la saison, et désirait-il être au milieu des champs pour en jouir. La porte

du comptoir était grande ouverte, la brise et le soleil entraient librement; seulement le premier de ces visiteurs n'apportait aucun parfum sur ses ailes, mais de temps à autre une bouffée de la sulfureuse et noire fumée qui se précipitait de la haute cheminée de la fabrique.

Une sombre apparition (celle de Joe Scott, sortant d'une cuve de teinture) se montra un instant sur la porte ouverte, prononça les mots : « Il est venu, monsieur, » et disparut.

M. Moore ne leva pas les yeux de son journal. Un homme d'une taille élevée, aux larges épaules, aux membres solides, vêtu d'habits de futaine et portant des bas gris, entra, fut accueilli par un signe de tête et invité à prendre un siége; ce qu'il fit, émettant la remarque, en ôtant son chapeau (un très-mauvais chapeau) qu'il plaça sous sa chaise et après s'être essuyé le front avec un mouchoir de poche de coton souillé extrait dudit chapeau, qu'il faisait extrêmement chaud pour une journée de février. M. Moore fit un signe d'assentiment; au moins murmura-t-il quelques sons qui, quoique inarticulés, pouvaient passer pour un assentiment. Le visiteur déposa ensuite soigneusement à côté de lui le bâton officiel qu'il tenait à la main; cela fait, il se mit à siffler, probablement par manière d'indiquer qu'il était à son aise.

« Vous avez ce qu'il vous faut, je suppose, dit M. Moore.

— Oui, oui, c'est bien. »

Il renouvela son sifflement, Moore sa lecture. Apparemment le journal était devenu plus intéressant. Bientôt cependant il se tourna vers le buffet qui était à portée de son bras, l'ouvrit sans se lever, en tira une bouteille noire, celle avec laquelle Malone avait fait connaissance, un gobelet, une cruche, les plaça sur une table et dit à son convive :

« Buvez un coup; il y a de l'eau dans cette jarre, là au coin.

— Avec plaisir; on a toujours soif le matin, dit le monsieur aux vêtements de futaine, se levant et faisant ce que Moore venait de lui dire. Ne prendrez-vous rien vous-même, monsieur Moore? demanda-t-il en préparant sa mixture d'une main habile, puis, buvant un long coup, il se laissa retomber avec satisfaction dans sa chaise.

Moore, ordinairement sobre de paroles, répondit par un signe de tête négatif.

« Vous avez tort, continua le visiteur; il n'y a rien de tel

pour chasser l'ennui. Voilà d'excellent hollande! vous le tirez de l'étranger, je pense!

— Oui.

— Croyez-moi, essayez d'en boire un verre. Ces garçons qui vont venir vont vous faire parler on ne sait combien de temps; vous avez besoin de prendre des forces.

— Avez-vous vu M. Sykes ce matin? demanda M. Moore.

— Je l'ai vu il y a une demi-heure, un quart d'heure peut-être, au moment où j'allais partir. Il m'a dit qu'il avait l'intention de venir ici, et je ne serais pas étonné d'y voir arriver aussi le vieux Helstone. J'ai vu que l'on sellait son cheval en passant derrière le presbytère. »

La prophétie était vraie, car cinq minutes après on entendit le trot du petit poney entrant dans la cour; il s'arrêta, et une voix nasale bien connue cria :

« Garçon (s'adressant probablement au fils de Joe Scott), prends mon cheval et conduis-le à l'écurie. »

Helstone entra, le pas leste et le corps droit, paraissant plus brun, plus vif et plus gaillard que jamais.

« Belle matinée, Moore! comment vous portez-vous, mon garçon? Ah! qui avons-nous donc ici (se tournant vers le personnage au bâton)? Sugden! Quoi! vous allez vous mettre aussitôt à la besogne? Sur ma parole, vous ne perdez pas de temps! Mais je viens pour demander des explications; on m'a remis votre message. Êtes-vous sûr d'être sur la vraie piste? Comment entendez-vous mener cette affaire? Vous êtes-vous procuré un ordre d'arrestation?

— Sugden en a un.

— Alors, vous allez vous mettre à la poursuite du coupable? Je vous accompagnerai.

— Cette peine vous sera épargnée, monsieur; il vient me trouver ici. Vous me voyez attendant son arrivée.

— Et qui est-il? Un de mes paroissiens? »

Joe Scott entra sans être remarqué. Semblable à un fantôme, la moitié de sa personne teinte de la plus sombre couleur de l'indigo, il s'appuya contre le bureau. La réponse de son maître au recteur fut un sourire; Joe prit la parole; de l'air calme du chat qui aiguise ses griffes, il dit :

« C'est un de vos amis, monsieur Helstone; un gentleman dont vous parlez souvent.

— En vérité! Son nom, Joe? Vous avez bonne mine ce matin.

— Oh ! seulement le révérend Moïse Barraclough, l'orateur du baquet, comme vous l'appelez quelquefois, je crois.

— Ah ! dit le recteur, prenant sa tabatière et aspirant une longue prise. Ah ! on n'aurait jamais supposé cela. Mais le vieux personnage ne fut jamais un de vos ouvriers, Moore ? Il est tailleur de son état.

— Je lui en veux d'autant plus d'intervenir dans mes affaires, et d'exciter contre moi les hommes que j'ai congédiés.

— Et Moïse était présent à l'affaire du marais de Stilbro'? Il y est allé avec sa jambe de bois ?

— Oui, monsieur, répondit Joe ; il y est allé à cheval, afin que sa jambe de bois ne le fît point reconnaître. Il était le capitaine et portait un masque ; les autres s'étaient seulement noirci la figure.

— Et comment a-t-il été découvert ?

— Je vais vous le dire, répondit Joe. Il faisait la cour à Sarah, la servante de M. Moore, qui, soit à cause de sa jambe de bois, soit à cause de son hypocrisie bien connue, ne semblait pas beaucoup l'encourager. Peut-être (car les femmes ont parfois d'étranges caprices, nous pouvons bien dire cela entre nous, il n'y a pas de femmes ici) peut-être l'eût-elle encouragé, en dépit de sa jambe de bois et de sa fausseté, pour passer le temps ; j'en ai connu qui en ont fait autant, et des plus jolies et des plus aimables encore ; oui, j'ai vu de ces charmantes et jeunes petites choses, qui paraissaient aussi délicates, aussi pures que les marguerites de la prairie, et qui, avec le temps, se sont trouvées n'être que de piquantes et venimeuses orties....

— Joe est un homme de bon sens, dit Helstone.

— Cependant, Sarah avait une autre corde à son arc : Frédéric Murgatroyd, un de nos garçons, en tient pour elle, et, comme les femmes jugent les hommes d'après leur visage, et que Frédéric a une jolie figure, tandis que Moïse est loin d'être beau, comme vous le savez tous, la fillette accueillit Frédéric. Il y a deux ou trois mois, Murgatroyd et Moïse se rencontrèrent un dimanche soir. Tous deux étaient venus rôder autour de la maison dans le but d'engager Sarah à faire avec eux un bout de promenade. Ils se querellèrent, une bataille suivit, et Frédéric fut fort maltraité ; car il est jeune et petit, et Barraclough, quoiqu'il n'ait qu'une jambe, est presque aussi fort que Sugden que voilà.

— Joe, vous êtes insupportable, interrompit M. Moore. Vous

êtes aussi long dans vos explications que Moïse dans ses sermons. Toute l'histoire est que Murgatroyd était jaloux de Barraclough, et la nuit dernière, comme lui et un ami avaient cherché dans une grange un abri contre l'averse, ils entendirent et virent à l'intérieur Moïse en conférence avec ses associés. De leurs discours, il ressortait clairement qu'il avait été leur chef, non-seulement à Stilbro', mais encore dans l'attaque contre la maison de Sykes; de plus, ils organisèrent une députation qui doit me rendre visite ce matin, conduite par le tailleur, et qui, de la manière la plus respectueuse et la plus pacifique, doit m'engager à jeter hors de ma maison les maudites machines. Je me suis rendu ce matin à Whinbury, je me suis pourvu d'un mandat d'arrêt et d'un constable, et j'attends le moment de donner à mon ami la réception qu'il mérite; mais voici Sykes; monsieur Helstone, remontez-lui le moral : il s'effraye à l'idée de poursuites. »

On entendit le bruit d'un cabriolet dans la cour. M. Sykes entra; c'était un homme d'une haute taille et d'une forte corpulence, âgé d'environ cinquante ans, aux traits assez agréables, à la physionomie pusillanime. Il paraissait inquiet.

« Sont-ils venus? sont-ils partis? L'avez-vous arrêté? est-ce fini? demanda-t-il.

— Pas encore, répondit Moore avec flegme; nous les attendons.

— Ils ne viendront pas. Il est près de midi; il vaut mieux renoncer à votre dessein; cela ne peut qu'exciter la haine, amener une révolte, et avoir de fatales conséquences.

— Vous n'avez pas besoin de paraître, dit Moore. J'irai à leur rencontre dans la cour quand ils arriveront: vous pourrez demeurer ici.

— Mais mon nom figurera dans la procédure; une femme et une famille, monsieur Moore, une femme et une famille rendent un homme prudent. »

Moore fit un mouvement de dégoût.

« Allez-vous-en si vous voulez, dit-il, et laissez-moi livré à moi-même. Je n'ai aucune répugnance à agir seul. Seulement, soyez sûr que vous ne trouverez aucune sécurité dans la soumission; votre associé, Pearson, recula, céda, pardonna; cela les a-t-il empêchés de tirer sur lui dans sa propre maison?

— Mon cher monsieur, prenez un peu de vin et d'eau, » dit M. Helstone.

Le vin et l'eau étaient tout simplement de la liqueur de Hollande et de l'eau, comme le découvrit M. Sykes, lorsqu'il en eut composé et avalé un plein gobelet qui le transforma en deux minutes, ramena la couleur à son visage, et le rendit au moins vaillant en paroles. Il annonça qu'il n'était pas disposé à se laisser fouler aux pieds par la populace; qu'il était décidé à ne pas tolérer plus longtemps l'insolence des classes ouvrières; qu'il avait réfléchi et qu'il était résolu d'aller jusqu'au bout; que, si le courage et l'argent pouvaient venir à bout de ces émeutiers, il fallait qu'ils fussent anéantis. M. Moore pourrait agir comme il l'entendrait; mais lui, Christie Sykes, dépenserait son dernier penny devant la justice, avant de se tenir pour battu. Il les mettrait à la raison, ou l'on verrait....

« Prenez encore un verre, » dit M. Moore.

M. Sykes n'y vit point d'objection; c'était une froide matinée (Sugden avait trouvé qu'elle était chaude); il fallait être très-prudent à cette époque de l'année; il était bon de prendre quelque chose pour empêcher le froid de pénétrer à l'intérieur; il était déjà un peu enrhumé (il toussa pour attester le fait); quelque chose de cette sorte (levant la noire bouteille) était une excellente médecine (il versa le remède dans son gobelet); il n'avait pas l'habitude de boire des spiritueux le matin, mais parfois il était réellement prudent de prendre des précautions.

« Tout à fait prudent, et de les prendre par tous les moyens, » répondit son hôte.

M. Sykes s'adressa ensuite à Helstone, qui se tenait debout devant le foyer, son large chapeau sur la tête, le regardant d'une façon significative avec ses petits yeux perçants.

« Vous, monsieur, un membre du clergé, dit-il, pouvez trouver désagréable d'être présent à ces scènes de tumulte et je pourrais dire de danger; vos nerfs ne pourraient les supporter; vous êtes un homme de paix, monsieur; mais nous, manufacturiers, vivant dans le monde et continuellement dans le tumulte, la présence du danger excite notre cœur et le fait battre d'une vive ardeur. Lorsque mistress Sykes a peur (ce qui lui arrive tous les soirs) que la maison ne soit attaquée et les portes brisées, je me sens excité d'une façon extraordinaire. Vraiment, si quelqu'un venait, voleurs ou autres, je crois que j'en éprouverais un vif plaisir : telle est ma nature. »

Le rire le plus strident, quoique bref et nullement insultant, fut la réponse du recteur. Moore eût bien voulu faire avaler au

manufacturier héroïque un troisième gobelet; mais le recteur, qui jamais ne transgressait ni ne permettait qu'on transgressât en sa présence la loi du décorum, l'arrêta.

« On en a assez lorsqu'on en a autant qu'il en faut, n'est-ce pas, monsieur Sykes? » dit-il.

M. Sykes inclina la tête affirmativement, tout en suivant d'un œil de regret Joe Scott, qui, sur un signe d'Helstone, emportait la bouteille. Moore semblait avoir grande envie de le voir ivre. Qu'aurait dit certaine jeune petite cousine, si elle eût vu en ce moment son cher, son bon, son grand Robert, son Coriolan? Eût-elle reconnu dans ce méchant et sardonique visage celui qu'elle avait regardé avec tant d'amour, et qui s'était incliné sur elle avec tant de douce tendresse la nuit précédente? Était-ce là l'homme qui avait passé une si tranquille soirée avec sa sœur et sa cousine, si suave pour l'une, si tendre pour l'autre, lisant Shakspeare et écoutant Chénier?

Oui, c'était le même homme vu d'un autre côté, un côté que Caroline n'avait point aperçu encore, quoique peut-être elle eût assez de sagacité pour soupçonner son existence. Et Caroline aussi avait, sans doute, son côté défectueux. Elle était mortelle, elle devait être très-imparfaite; et, si elle eût vu Moore sous son plus mauvais côté, c'est ce qu'elle n'eût pas manqué de se dire pour le disculper. L'amour peut tout excuser, hormis la bassesse; mais la bassesse tue l'amour, meurtrit même l'affection naturelle : sans estime, le véritable amour ne peut exister. Avec tous ses défauts, Moore pouvait être estimé, car il n'avait dans l'esprit aucune scrofule morale, aucune tache indélébile, telle, par exemple, que celle de la fausseté : il n'était pas l'esclave de ses appétits; la vie active pour laquelle il était né et qu'il avait toujours pratiquée lui avait donné autre chose à faire que de se joindre à la chasse du plaisir. C'était une nature saine et non dégradée, un disciple de la Raison, non du Sentiment. La même chose se pouvait dire du vieux Helstone : ni l'un ni l'autre n'eût voulu penser et dire un mensonge; tous deux avaient des droits à ce fier titre de chef-d'œuvre de la création, car aucun vice animal ne régnait sur eux; ils étaient bien supérieurs au pauvre Sykes.

Un bruit de pas nombreux se fit entendre dans la cour, auquel succéda une pause. Moore s'avança à la fenêtre; Helstone le suivit; tous deux se tinrent debout d'un même côté,

le plus jeune et le plus grand derrière le plus âgé et le plus petit, regardant avec précaution et de façon à n'être point aperçus du dehors; le seul commentaire de ce qu'ils virent fut le sardonique éclair que se dardèrent réciproquement leurs yeux.

Une toux qui ressemblait à une préparation oratoire se fit entendre, et fut suivie d'une interjection destinée à calmer le bourdonnement de plusieurs voix. Moore entre-bâilla légèrement la fenêtre, afin que le son arrivât plus librement.

« Joseph Scott, commença une voix nasillarde (Scott faisait sentinelle à la porte du comptoir), pourrions-nous savoir si votre maître est ici, et si on peut lui parler?

— Il y est, dit nonchalamment Joe.

— Voudriez-vous, s'il *vous* plaît (appuyant emphatiquement sur le mot *vous*), avoir la bonté de lui dire que douze gentlemen sont là qui désirent le voir?

— Il se peut qu'il me demande le but de votre visite, dit Joe; il serait bon que je pusse le lui dire en même temps.

— Pour quelque chose, » lui fut-il répondu.

Joe entra. « Monsieur, dit-il, s'adressant à Moore, il y a douze gentlemen qui désirent vous parler.

— Bien, Joe, je suis leur homme. Sugden, vous paraîtrez quand je sifflerai. »

Moore sortit en ricanant sèchement. Il s'avança dans la cour, une main dans la poche, l'autre dans son gilet, le bord de son chapeau abaissé sur ses yeux ombrageant en quelque sorte le rayon d'ironie méprisante qui s'en échappait. Douze hommes attendaient dans la cour, les uns en manches de chemise, les autres en tabliers bleus. Deux d'entre eux surtout se faisaient remarquer à l'avant-garde de la troupe : l'un, un petit homme à la mine éveillée, à la démarche fière, avec un nez retroussé; l'autre, un gaillard à larges épaules, non moins remarquable par sa figure hypocrite, ses yeux de chat où se peignait la fausseté, que par sa jambe de bois et son énorme béquille. Une sorte de sourire contractait faiblement ses lèvres; il paraissait rire sous cape de quelqu'un ou de quelque chose; enfin, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de l'homme franc.

« Bonjour, monsieur Barraclough, lui dit Moore d'un ton débonnaire.

— La paix soit avec vous! fut la réponse que fit M. Barra-

clough, en fermant entièrement ses yeux naturellement à moitié fermés.

— Je vous suis obligé : la paix est une excellente chose; il n'est rien que je désire plus ardemment pour moi-même. Mais ce n'est pas là tout ce que vous avez à me dire, je suppose? j'imagine que la paix n'est point votre dessein.

— Pour ce qui est de notre dessein, commença Barraclough, c'en est un qui pourra sembler étrange et peut-être insensé à des oreilles comme les vôtres, car les enfants de ce monde sont plus sages dans leur génération que les enfants de la lumière.

— Au fait, s'il vous plaît, et apprenez-moi de quoi il s'agit.

— Vous l'allez entendre, monsieur; et, si je ne puis m'expliquer, en voici onze derrière moi qui m'aideront. C'est un grand dessein (changeant de voix et passant d'un demi-ricanement à une lamentation); c'est le dessein du Seigneur, et c'est le meilleur.

— Auriez-vous besoin d'une souscription pour la chapelle d'un nouveau prédicateur, monsieur Barraclough? A moins que votre démarche n'ait un caractère de cette sorte, je ne vois pas en quoi elle peut me concerner.

— Je n'avais pas ce devoir en vue, monsieur; mais, puisque la Providence vous a appelé à mentionner ce sujet, je recevrai l'obole dont vous voudrez bien disposer; la plus petite contribution est toujours acceptable. »

Disant cela, il tendit son chapeau comme une bourse à quêter, sa physionomie prenant en même temps une expression de féroce impudence.

« Si je vous donnais six pence, vous iriez les boire. »

Barraclough leva au ciel ses mains et le blanc de ses yeux, en faisant le geste de la plus burlesque hypocrisie.

« Vous me paraissez d'une remarquable impudence, dit Moore d'un ton sec et froid; vous ne craignez pas de faire voir que vous êtes un hypocrite à double face, que la fraude est votre profession. Vous espérez même me faire rire de l'habileté avec laquelle vous jouez votre rôle dans cette grossière farce, pendant qu'en même temps vous croyez tromper ces hommes qui sont derrière vous. »

Moïse commença à perdre de son assurance; il vit qu'il était allé trop loin. Il allait répondre, lorsque le second des meneurs, impatient d'être tenu ainsi sur le second plan, se porta en

avant. Cet homme ne ressemblait pas à un traître, malgré son air vain et plein d'arrogance.

« Monsieur Moore, commença-t-il, parlant aussi de la gorge et du nez, et prononçant chaque mot très-lentement, comme pour donner à ses auditeurs le temps de bien apprécier l'élégance peu commune de sa phraséologie, on pourrait peut-être dire justement que la raison plutôt que la paix est notre but. Nous venons d'abord vous supplier d'écouter la voix de la raison, et, si vous refusez, il est de mon devoir de vous avertir, dans les termes les plus précis, que des mesures seront prises pour vous faire sentir l'imprudence, la folie de votre conduite comme négociant dans cette partie manufacturière du pays. Je veux dire, monsieur, qu'étant étranger et venant de pays éloignés, d'une autre partie et d'un autre hémisphère du globe, jeté, jeté, pourrais-je dire, comme un exilé sur ces côtes, les rochers d'Albion, vous n'avez pas l'intelligence de ce qui peut être avantageux aux classes laborieuses. Pour arriver au fait, si vous vous décidiez à abandonner cette fabrique et à retourner sans délai dans votre pays natal, c'est ce que vous pourriez faire de mieux; je ne vois rien qui puisse s'opposer à ce plan. Qu'en dites-vous, camarades? » dit-il en se tournant vers les autres membres de la députation, qui répondirent unanimement : « Écoutez, écoutez !

— Bravo! Noë, murmura Joe Scott, qui se tenait debout derrière M. Moore. Voilà des rochers d'Albion et un autre hémisphère qui éclipsent un peu l'éloquence de Moïse. Arrivez-vous de la zone antarctique, maître? »

Moïse, cependant, ne se tint pas pour battu; jetant un regard courroucé à Noë, il voulut de nouveau essayer la puissance de ses talents oratoires. Cette fois il prit un ton sérieux, abandonnant le sarcasme qui lui avait si mal réussi.

« Avant que vous ne vinssiez planter votre tente parmi nous, monsieur Moore, dit-il, nous vivions dans la paix et la tranquillité; oui, je peux le dire, dans une affectueuse et bienveillante amitié. Je ne suis pas très-âgé, et je veux parler d'il y a seulement une vingtaine d'années, alors que le travail manuel était encouragé et respecté, et que l'on ne connaissait pas ces machines qui nous sont si pernicieuses. Je ne suis pas un apprêteur de drap; je suis tailleur de mon état : cependant, mon cœur est d'une douce nature, je suis un homme très-sensible, et, lorsque je vois mes frères opprimés, comme mon glorieux

patron je me lève pour les défendre. C'est pour cela que je vous parle aujourd'hui face à face, et que je vous conseille de vous défaire de vos infernales machines et de reprendre des ouvriers.

— Et qu'arriverait-il si je ne suivais pas votre avis, monsieur Barraclough?

— Que le Seigneur vous pardonne; que le Seigneur amollisse votre cœur, monsieur!

— Êtes-vous wesleyen, maintenant, monsieur Barraclough?

— Dieu soit loué! son saint nom soit béni! je suis méthodiste.

— Ce qui ne vous empêche nullement d'être à la fois un ivrogne et un fripon. Je vous vis un soir, il y a une semaine environ, étendu mort-ivre au bord de la route, en revenant du marché de Stilbro'; et, pendant que vous prêchez la paix, toute l'occupation de votre vie est de fomenter les dissensions et le trouble. Vous ne sympathisez pas plus avec les pauvres gens qui sont dans le malheur qu'avec moi. Vous les excitez au mal, pour accomplir vos mauvais desseins; ainsi fait l'individu appelé Noë. Vous êtes tous deux de turbulents intrigants et d'effrontés coquins, dont le principal mobile est une ambition égoïste, aussi dangereuse que puérile. Derrière vous je vois quelques hommes honnêtes, et seulement égarés; mais vous deux, je vous connais pour d'incorrigibles misérables. »

Barraclough allait répondre.

« Silence! vous avez eu votre tour, c'est au mien de parler. Quant à recevoir des injonctions de vous, ou de quelque Jack, Jem ou Jonathan que ce soit, c'est ce que je ne peux souffrir. Vous me conseillez de quitter le pays, vous me demandez d'abandonner mes machines; et, pour le cas où je refuserais, vous me menacez. Je refuse positivement. Je reste; je garde ma manufacture, dans laquelle je ferai venir les meilleures machines que les inventeurs pourront me fournir. Que ferez-vous? Le pire que vous puissiez faire, et cela vous ne l'oserez jamais, c'est de brûler ma fabrique, de détruire son contenu et de m'assassiner. Et alors? Supposez le bâtiment en ruines et moi un cadavre, vous qui êtes là derrière ces deux scélérats, en serez-vous plus avancés? Aurez-vous arrêté l'invention ou épuisé la science? Pas seulement une seconde; un autre et meilleur moulin à fouler le drap s'élèvera sur les ruines de

celui-ci, et peut-être serai-je remplacé par un propriétaire plus entreprenant. Écoutez-moi! je fabriquerai mon drap comme il me plaira, et selon les lumières que je pourrai avoir. Dans ma manufacture, j'emploierai les moyens qui me conviendront. Quiconque, après cette déclaration, osera se mêler de mes affaires en subira les conséquences. Un exemple vous prouvera que je parle sérieusement. »

Il siffla d'un ton aigu et perçant; Sugden parut avec son bâton de constable et son mandat d'arrêt.

Moore se tourna brusquement vers Barraclough :

« Vous étiez à Stilbro', dit-il, j'en ai la preuve. Vous étiez sur le marais, vous portiez un masque, vous avez terrassé de votre main un de mes hommes, vous, un prédicateur de l'Évangile! Sugden, emparez-vous de cet homme. »

Moïse fut saisi; il y eut un cri, et un mouvement pour se précipiter à son secours; mais la main droite que Moore avait tenue, pendant toute cette scène, cachée sous son habit, parut armée d'un pistolet.

« Les deux canons sont chargés, dit-il, et j'ai la ferme résolution de m'en servir. Arrière! »

Marchant alors à reculons, et faisant toujours face à l'ennemi, il accompagna sa capture jusqu'à la porte du comptoir. Il donna l'ordre à Joe Scott et à Sugden d'y entrer avec le prisonnier, et de mettre le verrou en dedans. Pour lui, il se mit à parcourir de long en large l'espace qui s'étendait devant la façade de la fabrique, les yeux fixés sur le sol, la main pendant négligemment à son côté et tenant toujours le pistolet. Les onze députés restants le regardèrent pendant quelque temps, en se parlant à voix basse, puis l'un d'eux s'approcha. Cet homme paraissait tout différent des deux qui avaient porté auparavant la parole. Il était laid, mais la modestie et une mâle énergie étaient peintes sur ses traits.

« Je n'ai pas grande confiance en Moïse Barraclough, dit-il, et je voudrais vous dire moi-même quelques mots, monsieur Moore. Pour ma part, je ne suis pas venu ici dans une mauvaise intention, mais dans le but de faire un effort pour redresser les choses, qui vont cruellement de travers. Vous voyez que nous sommes malheureux, bien malheureux : nous sommes pauvres et nos familles souffrent. Ces machines et ces métiers nous ont privés de notre travail; nous ne pouvons rien trouver à faire; nous ne pouvons rien gagner. Que faut-il faire? Nous résigner

et mourir? Non; je ne sais pas trouver de grands mots, monsieur Moore, mais je sens qu'il serait lâche, pour un homme raisonnable, de se laisser mourir de faim comme une brute. Je ne le ferai pas. Je ne suis pas pour répandre le sang; jamais je ne consentirais à tuer ni même à blesser un homme; je ne suis pas non plus pour démolir les fabriques et briser les machines : car, comme vous l'avez dit, cela n'arrêterait pas les progrès de l'invention. Mais je parlerai; je ferai autant de bruit que je pourrai. L'invention peut être une bonne chose; mais je sais aussi qu'il n'est pas juste que les pauvres gens meurent de faim. Ceux qui gouvernent doivent trouver un moyen de nous venir en aide; ils doivent promulguer de nouveaux ordres. Vous me direz que c'est difficile. Eh bien! plus les hommes du Parlement mettront de tiédeur à s'occuper de ces difficiles questions, plus nous crierons.

— Tourmentez les membres du Parlement tant qu'il vous plaira, dit Moore; mais il est absurde de tourmenter les propriétaires de fabriques, et, quant à moi, je ne le souffrirai pas.

— Vous êtes un des plus durs, répondit l'ouvrier. Ne nous accorderez-vous pas un peu de temps? Ne pourriez-vous consentir à accomplir vos changements un peu plus lentement?

— Est-ce que je représente à moi seul toute la corporation des fabricants de drap du Yorkshire? Répondez à cela.

— Vous êtes vous-même.

— Et seulement moi-même; et, si je m'arrêtais un instant tandis que les autres marchent, je serais foulé aux pieds. Si je faisais ce que vous me conseillez, je serais banqueroutier dans un mois! Est-ce que ma banqueroute mettrait du pain dans la bouche de vos enfants affamés? William Farren, je n'obéirai ni à vos injonctions ni à celles de qui que ce soit. Ne me parlez plus de mes machines. Je suivrai mon chemin. Je ferai venir demain d'autres métiers : si vous les brisez, j'en ferai venir d'autres. Je ne céderai jamais. »

En ce moment, la cloche de la fabrique sonna midi : c'était l'heure du dîner. Moore tourna brusquement le dos à la députation, et rentra dans son comptoir.

Ses dernières paroles avaient laissé une mauvaise, une cruelle impression; il venait de laisser échapper la chance dont il était maître. En parlant avec bonté à William Farren, qui était un très-honnête homme, sans envie et sans haine contre ceux que la fortune avait placés au-dessus de lui, qui ne

trouvait ni dur ni injuste d'être obligé de gagner sa vie par son labeur, et ne demandait que du travail, Moore eût pu se faire un ami. Il semble étrange qu'il ait pu tourner le dos à un tel homme sans une parole conciliante ou sympathique. Le visage de ce pauvre homme était hagard de besoin. Il avait l'aspect d'un homme qui n'avait pas connu le bien-être et l'abondance depuis des semaines, depuis des mois peut-être; et cependant, il n'y avait aucune férocité, aucune méchanceté dans l'expression de ses traits : il était usé, abattu, triste, mais patient. Comment Moore avait-il pu le quitter avec ces mots : « Je ne céderai jamais ! » sans une parole de bienveillance, d'espoir ou d'encouragement?

C'est ce que se demandait Farren, en s'en retournant vers sa chaumière, autrefois, dans des temps meilleurs, une décente, propre et agréable habitation, maintenant si triste et si pauvre, quoique toujours propre. Il conclut à l'égoïsme, à l'insensibilité, à la folie du fabricant étranger. Il lui sembla que l'émigration, s'il avait seulement les moyens d'émigrer, serait préférable au service sous un tel maître. Il avait l'air abattu, presque désespéré.

Lorsqu'il fut entré, sa femme servit avec ordre le dîner qu'elle avait préparé pour lui et les enfants : il se composait de poireaux seulement, et en trop petite quantité. Quelques-uns des plus jeunes enfants en redemandèrent lorsqu'ils eurent mangé leur portion, ce qui troubla violemment William; pendant que sa femme les apaisait de son mieux, il se leva de sa chaise, se dirigea vers la porte en sifflant un air joyeux, ce qui n'empêcha pas une ou deux larges gouttes (plus semblables aux premières gouttes d'une pluie d'orage qu'à celles qui coulent de la blessure du gladiateur) de se former sur ses paupières, d'où elles tombèrent sur le seuil. Il s'essuya les yeux avec sa manche, et ce mouvement d'attendrissement fit bientôt place à un sentiment plus ferme et plus austère.

Il était encore là debout, méditant en silence, lorsque survint un gentleman vêtu de noir; on voyait tout d'abord que c'était un membre du clergé, mais ce n'était ni Helstone, ni Malone, ni Donne, ni Sweeting. Il pouvait avoir quarante ans; sa physionomie était simple, son teint bronzé, ses cheveux grisonnants. Il se penchait un peu en avant dans la marche. Il avait l'air triste et préoccupé; mais, en approchant de Farren, il leva les yeux, et une expression de franche cordialité illumina ses traits.

« Est-ce vous, William? comment vous portez-vous? demanda-t-il.

— Tout doucement, monsieur Hall, et vous? Voulez-vous entrer vous reposer un instant? »

M. Hall, dont le lecteur a déjà vu le nom, était curé de Nunnely, la paroisse où était né William Farren, et qu'il n'avait quittée que depuis trois ans pour venir demeurer à Briarfield, afin d'être plus près de la fabrique de Hollow, où il avait obtenu du travail. M. Hall entra dans la chaumière, et après avoir salué la femme et les enfants, il s'assit et se mit à causer familièrement du temps qui s'était écoulé depuis que la famille avait quitté sa paroisse, et des changements qui étaient survenus. Il répondit aux questions qui lui furent faites sur sa sœur Marguerite, dont la famille Farren s'informait avec beaucoup d'intérêt. Il questionna à son tour; puis enfin, jetant un regard anxieux et rapide à travers ses lunettes (il portait des lunettes, ayant la vue très-basse) sur la chambre nue, sur les maigres et pâles visages qui l'environnaient, car les enfants s'étaient approchés de ses genoux, et le père et la mère se tenaient debout devant lui, il dit brusquement :

« Et comment allez-vous tous? Comment vont vos affaires?

— Très pauvrement, dit William. Nous sommes tous sans travail. J'ai vendu à peu près tout notre pauvre mobilier, comme vous pouvez le voir. Et ce que nous allons devenir, Dieu seul le sait!

— Est-ce que M. Moore vous a renvoyé?

— Il m'a renvoyé; et j'ai maintenant une telle opinion de lui que, s'il me faisait rappeler demain matin, je ne voudrais pas travailler pour lui.

— Ce n'est pas bien à vous de parler ainsi, William.

— Je le sais, mais je ne suis plus le même; je sens que je change. Si les enfants et la femme avaient de quoi manger, je n'y ferais pas attention; mais ils souffrent, mais ils meurent de faim.

— Oui, mon garçon, et vous aussi, je le vois. Ce sont de bien malheureux temps! partout où je tourne mes regards, je vois la misère. William, asseyez-vous. Grâce, asseyez-vous aussi, nous allons causer. »

Et pour mieux causer, M. Hall fit asseoir le plus jeune des enfants sur son genou, et posa sa main sur la tête d'un autre. Mais, lorsqu'ils se mirent à babiller, il leur imposa silence, et

fixant ses yeux sur la grille du foyer, qui ne renfermait plus qu'une poignée de cendres près de s'éteindre :

« Tristes temps! dit-il, et ils durent longtemps. Dieu le veut. Que sa volonté soit faite! mais il nous éprouve cruellement. »

Il réfléchit un instant.

« Vous n'avez pas d'argent, William, et il ne vous reste rien à vendre pour vous procurer même une petite somme?

— Non; j'ai vendu la commode, l'horloge, le guéridon d'acajou et le service à thé et la porcelaine que ma femme a apportés lorsque nous nous sommes mariés.

— Et si quelqu'un vous prêtait une ou deux livres sterling, pourriez-vous en faire un bon usage? pourriez-vous vous créer une nouvelle occupation ? »

Farren ne répondit pas, mais sa femme dit avec vivacité :

« Je suis sûre qu'il le pourrait, monsieur; c'est un garçon très-industrieux que notre William. S'il avait une ou deux livres, il pourrait commencer un petit commerce. Est-ce vrai, William?

— S'il plaît à Dieu, dit William avec résolution, je pourrais acheter de l'épicerie, de la tresse, du fil, ce que je croirais devoir se vendre; je pourrais commencer par me faire colporteur.

— Et vous savez, monsieur, interrompit Grâce, vous êtes sûr que William ne boit pas, qu'il n'est pas fainéant et ne dépensera pas son argent de quelque manière inutile que ce soit; c'est mon mari et je ne devrais pas le louer, mais je dirai qu'il n'est pas dans toute l'Angleterre un homme plus sobre et plus honnête que lui.

— C'est bien; je parlerai à un ou deux amis, et je crois pouvoir lui promettre d'obtenir cinq livres sterling dans un jour ou deux; comme prêt, vous entendez, et non comme don : il faudra rendre cet argent.

— Je comprends, monsieur; c'est bien convenu comme cela.

— En attendant, voici quelques schellings pour vous, Grâce, pour faire bouillir le pot en attendant la pratique. Maintenant, enfants, tenez-vous debout en ligne et récitez votre catéchisme pendant que votre mère ira acheter quelque chose pour le dîner; car vous n'avez pas mangé grand'chose aujourd'hui, j'en suis sûr. Allons, Ben, commencez. Quel est votre nom ? »

M. Hall demeura jusqu'au retour de Grâce; alors il prit congé avec hâte, en donnant une poignée de main à Farren et à sa femme : sur la porte, il leur adressa quelques courtes mais

bonnes paroles de consolation religieuse et d'encouragement; puis, avec un mutuel : « Dieu vous bénisse, monsieur! Dieu vous bénisse, mes amis, » ils se séparèrent.

CHAPITRE VIII.

Briarmains.

M. Helstone et M. Sykes se montrèrent fort joyeux et félicitèrent vivement M. Moore lorsqu'il revint auprès d'eux, après avoir congédié la députation. Il se montra cependant si peu touché de leurs compliments sur sa fermeté, son visage ressemblait si fort à un jour calme et sombre, sans soleil et sans brise, que le recteur, après l'avoir regardé dans les yeux d'une façon toute particulière, boutonna ses félicitations en même temps que son habit, et dit à Sykes, qui était incapable de s'apercevoir tout seul que sa présence et sa conversation étaient à charge :

« Venez, monsieur; votre route et la mienne sont en partie communes, et nous nous tiendrons compagnie. Nous allons souhaiter le bonjour à Moore et le laisser dans l'heureuse fantaisie qui semble l'absorber en ce moment.

— Et où est Sugden? demanda Moore en relevant la tête.

— Ah! ah! s'écria Helstone. Je ne suis pas tout à fait demeuré dans l'inaction pendant que vous étiez occupé. Je vous ai aidé un peu, je m'en flatte avec raison. Pendant que vous parlementiez là-bas avec cet homme à l'air triste, Farren, je crois que c'est son nom, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas perdre de temps; j'ai ouvert cette fenêtre qui donne derrière la maison, et j'ai crié à Murgatroyd, qui se trouvait dans l'écurie, d'amener le cabriolet de M. Sykes. Puis j'ai fait passer en contrebande Sugden, Moïse et sa jambe de bois à travers cette ouverture, je les ai vus monter dans le cabriolet (toujours avec la permission de votre ami Sykes, bien entendu). Sugden a pris les rênes, il conduit comme Jéhu, et, avant qu'il soit un quart d'heure, Barraclough sera en sûreté dans la prison de Stilbro'.

— Fort bien, je vous remercie, dit Moore; bonjour, messieurs, » ajouta-t-il en les conduisant poliment à la porte.

Moore fut taciturne et sombre pendant le reste de la journée. C'est à peine s'il daignait répondre à Joe Scott, qui, de son côté, ne lui adressait la parole que lorsque les affaires l'exigeaient absolument, mais le guettait continuellement du coin de l'œil, venait sans cesse tisonner son feu, et lui fit même l'observation, au moment où il allait fermer les portes de la fabrique (car, à cause de la stagnation du commerce, on ne travaillait qu'une partie de la journée), que la soirée était bien longue, et qu'il aimerait à lui voir faire dans le haut de la vallée une petite promenade qui lui ferait du bien.

A cette recommandation, Moore partit d'un brusque éclat de rire, et, après avoir demandé à Joe ce que signifiait cette sollicitude, s'il le prenait pour une femme ou pour un enfant, il lui prit les clefs des mains et le poussa par les épaules hors de sa présence. Il le rappela cependant avant qu'il n'eût passé la porte de la cour.

« Joe, vous connaissez ces Farren? Ils ne doivent pas être dans une position aisée, je suppose?

— Assurément, puisqu'ils n'ont pas eu de travail depuis trois mois. Vous avez pu voir vous-même combien William est changé. Ils ont vendu tout le mobilier de leur maison.

— Ce n'était pas un mauvais ouvrier?

— Vous n'en avez jamais eu de meilleur depuis que vous êtes dans les affaires.

— Et ce sont d'honnêtes gens, toute la famille?

— Il n'y en a pas de plus honnêtes; la femme est la décence même, et propre! vous pourriez manger vos poireaux sur le plancher de sa maison. Ils sont bien malheureux. Je voudrais que William pût trouver quelque chose à faire, soit comme jardinier, soit autrement. Il entend parfaitement le jardinage. Il a demeuré autrefois avec un Écossais qui lui a appris les mystères du métier, comme ils disent.

— Maintenant, vous pouvez partir, Joe; vous n'avez pas besoin de rester là debout à me regarder.

— Vous ne m'avez pas donné d'ordres, monsieur.

— Aucun, si ce n'est de me débarrasser de votre présence. »

Ce que Joe ne se fit point répéter.

Les soirées du printemps sont souvent froides et humides, et, quoique ce jour-là eût été très-beau, l'air se refroidit au cou-

cher du soleil, la terre se crispa, et, avant que la nuit fût venue, une gelée blanche se glissait insidieusement dans l'herbe qui commençait à pousser et dans les boutons entr'ouverts. Elle blanchissait le pavé qui s'étendait au-devant de Briarmains (la résidence de M. Yorke), et opérait son œuvre silencieuse de destruction parmi les tendres plantes de son jardin et de sa pelouse. Quant au grand arbre au tronc puissant et aux branches vigoureuses qui protégeait le pignon du côté de la route, il semblait défier une nuit de printemps de nuire à ses rameaux encore nus; il en était de même du massif de noyers sans feuilles qui s'élevait derrière la maison.

Dans l'obscurité de cette nuit étoilée, mais sans clair de lune, les lumières des fenêtres brillaient vivement. Cette scène n'était ni sombre, ni triste, ni même silencieuse. Briarmains était situé près de la grande route; c'était une ancienne résidence, construite avant que la route fût faite, et lorsqu'une avenue tracée à travers les champs était le seul chemin pour y arriver. Briarfield était à un mille à peine. On entendait le bruit confus qui s'en élevait, on apercevait clairement ses lumières. La chapelle de Briar, chapelle wesleyenne, grande, nue et dépourvue d'ornements, s'élevait environ à cent pas de là; et, comme il se tenait en ce moment dans ses murs un meeting religieux, les lumières de ses fenêtres jetaient une vive réflexion sur la route, pendant qu'une hymne du caractère le plus extraordinaire, et qui eût fait tressaillir même un quaker, faisait retentir joyeusement les échos d'alentour. Peu à peu les chants changèrent de caractère : les cris, les hurlements les plus effroyables suivirent, et il fallait que le toit de la chapelle fût solide, pour ne pas voler en éclats sous une pareille explosion.

Si la chapelle était animée, il en était de même de Briarmains, quoique d'une manière plus calme. Quelques-unes des fenêtres aussi étaient illuminées. L'étage inférieur donnait sur la pelouse; des rideaux cachaient en partie l'éclat des lumières, mais n'empêchaient pas entièrement d'entendre les voix et les rires. Nous avons le privilége de pénétrer à l'intérieur de ce sanctuaire domestique.

Ce n'est point la présence de la compagnie qui excite la joie dans la demeure de M. Yorke, car il n'y a que sa propre famille, rassemblée dans la pièce la plus retirée de l'aile gauche.

C'est l'endroit où se tiennent habituellement les réunions du

soir. Les fenêtres sont formées de vitraux peints, dont la pourpre et l'ambre sont les couleurs dominantes, rayonnant autour d'un médaillon situé au centre et offrant aux regards la suave tête de William Shskspeare ou le visage serein de John Milton. Quelques vues canadiennes, représentant de vertes forêts et des eaux bleues, sont suspendues aux murs; parmi elles brille une nocturne éruption du Vésuve, dont les reflets ardents contrastent avec l'écume et l'azur des cataractes et les profondeurs poudreuses des bois.

Le feu qui illumine cette chambre, lecteur du Midi, est tel que vous n'en avez pas vu souvent dsns le foyer d'un appartement privé : c'est un feu brillant et chaud, remplissant une ample cheminée. M. Yorke veut avoir un tel feu, même dans les chaleurs de l'été : il s'assied auprès, un livre à la main, le coude appuyé sur un petit guéridon supportant une chandelle, mais il ne lit pas, il surveille ses enfants. En face de lui est assise une dame, personnage que je pourrais décrire minutieusement, mais je ne me sens aucune vocation pour cette tâche. Je la vois cependant parfaitement devant moi : c'est une femme d'une riche corpulence, à la physionomie grave, le souci peint sur son front, non le souci inévitable et écrasant, mais ce souci volontaire, ce nuage qui assombrit les traits des personnes qui se croient obligées de paraître toujours mélsncoliques. Ah! certes, mistress Yorke étsit de ces personnes-là; le matin, à midi, le soir, elle était grave comme Saturne, et avait une triste opinion de toute personne, particulièrement du sexe féminin, qui osait en sa présence montrer l'éclat d'un cœur gai et d'un caractère enjoué. Dans son opinion, être enjoué, c'était être profane ; être gai, c'était être frivole. Pour elle il n'y avait pas de milieu. Néanmoins c'était une excellente épouse, une mère vigilante, ayant sans cesse l'œil sur ses enfants et sincèrement attachée à son mari. Seulement, si elle l'avait pu, elle ne lui eût pas permis d'avoir au monde d'autre ami qu'elle ; tous les parents de son mari lui étaient insupportables, et elle les tenait soigneusement à distance.

M. Yorke et elle s'entendaient parfaitement; cependant il était naturellement sociable, hospitalier, prêchant l'unité des familles, et dans sa jeunesse, ainsi que nous l'avons dit, il n'aimait que les femmes spirituelles et enjouées. Pourquoi il l'avait choisie, comment ils avaient fini par se convenir mutuellement, c'est là un problème assez embarrassant, mais qui serait

bientôt résolu par quiconque aurait le temps d'entrer dans l'analyse de la question. Qu'il suffise de dire que le caractère de M. Yorke avait son côté sombre comme son côté gai, et que le côté sombre trouvait de l'affinité et de la sympathie dans la sombre nature de sa femme. Mme Yorke était du reste une femme d'un esprit fort, ne disant jamais une parole futile ou oiseuse, et se croyant la perfection même. Son principal défaut était une inquiète, éternelle, insurmontable défiance de tout homme, de toute chose, de toute croyance, de tout parti. De quelque côté qu'elle regardât ou qu'elle se tournât, cette défiance s'étendait comme un brouillard devant ses yeux, un faux guide de ses pas.

On peut supposer que les enfants d'un tel couple ne devaient pas être des enfants ordinaires, et ils ne l'étaient pas en effet. En voilà six devant vous, lecteur. Le plus jeune est sur les genoux de sa mère : celui-là est encore tout à elle; elle n'a pas encore commencé à douter de lui, à le soupçonner, à le condamner. Il tire d'elle sa subsistance, il s'attache à elle, il l'aime par-dessus tout au monde ; elle est sûre de cela, parce que, vivant par elle, il n'en peut être autrement : c'est pourquoi elle l'aime.

Les deux qui viennent ensuite sont deux filles, Rose et Jessy. Elles entourent toutes deux en ce moment les genoux de leur père. Rose, la plus âgée des deux, a douze ans. Elle ressemble à son père; c'est, de tout le groupe, celle qui lui ressemble le plus, mais c'est la reproduction en ivoire d'une tête de granit; les lignes et la couleur sont adoucies. Yorke a le visage dur; celui de sa fille ne l'est pas. Il n'est pas non plus tout à fait joli, il est simple; ses traits sont enfantins, ses joues rondes et fleuries. Quant à ses yeux gris, ce ne sont pas les yeux d'un enfant; leur éclat annonce une âme grave, âme jeune, âme qui mûrira, si le corps lui en donne le temps, mais qui, participant de l'essence de son père et de celle de sa mère, sera un jour meilleure que l'une et l'autre, plus forte, plus pure, plus noble. Rose est encore quelquefois une enfant entêtée : sa mère en veut faire une femme à son image, une femme esclave d'obscurs et arides devoirs, et Rose a une intelligence mûre et dans laquelle sont profondément enracinés les germes d'idées que sa mère ne connut jamais. C'est une torture pour elle de voir ces idées sans cesse froissées et réprimées. Elle ne s'est jamais révoltée cependant; mais, si elle est poussée à bout, elle se révol-

tera un jour, et ce sera une fois pour toutes. Rose aime son père ; son père ne la gouverne pas avec une verge de fer, il est plein de bonté pour elle. Souvent il craint qu'elle ne vive pas, si ardentes sont les étincelles d'intelligence qui brillent dans ses yeux et s'échappent de son langage! Cette idée redouble sa tendresse pour elle.

Il ne craint pas que la petite Jessy meure jeune : elle est si gaie, si babillarde, si espiègle, si originale même! passionnée si on la provoque, mais pleine d'affection si on la caresse ; tantôt douce et calme, tantôt bruyante; exigeante, mais généreuse, ne craignant personne, pas même sa mère, dont elle a souvent bravé la dure et irrationnelle sévérité, mais confiante en ceux qui la soutiennent. Jessy, avec sa petite figure piquante, son babillage engageant, ses manières attrayantes, est faite pour être une enfant gâtée, et elle est l'enfant gâtée de son père. Chose singulière, elle ressemble à sa mère trait pour trait, comme Rose ressemble à son père; et cependant, quelle différence de physionomie!

Monsieur Yorke, si un miroir magique vous était présenté, et si vous pouviez y voir vos deux filles telles qu'elles seront à vingt années de distance de cette soirée, que penseriez-vous? Eh bien, ce miroir magique, le voici : vous allez apprendre leurs destinées; et d'abord celle de votre petite idole, de Jessy.

Connaissez-vous ce lieu? Non, vous ne l'avez jamais vu; mais vous connaissez ces arbres, ce feuillage, le cyprès, le saule, l'if. Les croix de pierre comme celles-ci ne vous sont point inconnues, non plus que ces pâles guirlandes d'immortelles. Voici la place : sous ce gazon et ce marbre grisâtre dort Jessy. Elle vécut un jour de printemps; elle fut beaucoup aimée et aima beaucoup. Bien des fois, pendant sa vie si courte, elle connut le chagrin ; souvent elle versa des pleurs ; mais elle les entremêlait de sourires qui réjouissaient tous ceux qui la voyaient. Sa mort fut tranquille et heureuse entre les bras de Rose, car Rose avait été son appui et sa défense dans plusieurs épreuves. Toutes deux étaient alors sur une terre étrangère, et cette terre a donné une tombe à Jessy.

Maintenant, voyez Rose, deux ans plus tard. Les croix et les guirlandes paraissent étranges, mais les montagnes, les bois, le paysage semblent plus étranges encore. Ce lieu, il est vrai, est loin de l'Angleterre ; bien éloignés doivent être les rivages

qui portent un si sauvage et si luxuriant aspect. C'est quelque solitude vierge : des oiseaux inconnus voltigent sur la lisière de cette forêt. Ce n'est pas un fleuve européen, ce fleuve sur les bords duquel Rose est là, pensive. La paisible petite fille du Yorkshire est une solitaire émigrante dans l'hémisphère méridional. Reviendra-t-elle jamais?

Les trois plus âgés de la famille sont trois garçons : Mathieu, Marc et Martin. Ils sont tous trois assis dans ce coin, engagés à quelque jeu. Observez ces trois têtes : ressemblantes au premier coup d'œil, différentes au second, au troisième elles présentent un contraste. Cheveux noirs, yeux noirs, joues roses, traits délicats, sont communs au trio. Tous trois ont une certaine ressemblance avec leur père et leur mère, et cependant chacun d'eux a une physionomie distincte, signe d'un caractère différent.

Je ne dirai pas grand'chose sur Mathieu, l'aîné de la famille, quoiqu'il soit impossible d'éviter de regarder longtemps ce visage et de conjecturer les qualités qu'il cache ou qu'il indique. Ce n'est point un garçon ordinaire : ces cheveux d'un noir de jais, ce front blanc, ces joues colorées, ces yeux vifs et sombres le disent. Et cependant, regardez-le aussi longtemps que vous le voudrez, il n'y a dans cette chambre qu'un objet, et c'est le plus sinistre, avec lequel le visage de Mathieu a de l'affinité : c'est l'éruption du Vésuve. Le feu et l'ombre semblent former l'âme de ce jeune garçon. L'enveloppe corporelle est anglaise, non l'intelligence; vous diriez un stylet italien dans une gaîne britannique. Il est contrarié au jeu, voyez son air refrogné. M. Yorke s'en aperçoit, et que dit-il? A voix basse il supplie : « Marc, Martin, n'irritez pas votre frère. » Et c'est là le ton adopté toujours par le père et la mère. En théorie, ils blâment la partialité; aucun droit de primogéniture n'est reconnu dans cette maison, mais Mathieu ne doit rencontrer ni contrariété, ni opposition. Ils éloignent de lui la provocation avec autant de soin qu'ils éloigneraient l'étincelle d'un baril de poudre. Concession, conciliation, sont leur devise toutes les fois qu'il est question de lui. Ces républicains auront bientôt fait un tyran de leur propre chair et de leur propre sang. Les jeunes rejetons savent et sentent cela, et tous se révoltent au fond du cœur contre l'injustice; ils ne peuvent pénétrer les motifs de leurs parents, ils ne voient que la différence de traitement. Les dents du dragon sont semées parmi

les jeunes oliviers de la famille Yorke, un jour on y moissonnera la discorde.

Marc est un garçon d'un extérieur agréable; c'est lui qui a les traits les plus réguliers de la famille. Il est extraordinairement paisible; son sourire est malin; il dit les choses les plus sèches et les plus mordantes du ton le plus calme. En dépit de sa tranquillité, son front soucieux annonce du caractère, et rappelle que les eaux les plus tranquilles ne sont pas toujours les plus sûres. D'ailleurs il est trop placide, trop flegmatique pour être heureux. La vie n'aura pas beaucoup de joies pour Marc; à vingt-cinq ans le rire l'étonnera, et tous les gens joyeux seront pour lui des fous. La poésie n'existera pas pour Marc, soit dans la littérature, soit dans la vie; les plus sublimes effusions ne seront pour lui que du jargon; l'enthousiasme sera l'objet de son aversion et de son mépris. Marc n'aura pas de jeunesse. Son corps a maintenant quatorze ans, son âme en a trente.

Martin, le plus jeune des trois, est d'une autre nature. Pour lui, l'existence peut être courte ou longue, elle sera certainement brillante. Il traversera toutes les illusions de la vie, il y croira à moitié, en jouira pleinement, puis leur survivra. Ce garçon n'est pas beau, pas si beau que ses deux frères; il est simple; il semble enveloppé d'une écorce qu'il portera jusqu'à vingt ans; il la rejettera alors, et fera lui-même sa beauté. Jusqu'à cet âge ses manières seront peut-être grossières aussi bien que ses vêtements; mais la chrysalide conservera le pouvoir de se transformer en papillon, et cette transformation se fera en son lieu. Pendant un temps, il sera vain, ardent au plaisir, recherchant l'admiration; il éprouvera aussi la soif d'apprendre. Il lui faudra tout ce que le monde peut donner, jouissance et instruction. Il boira avidement à ces deux sources. Cette soif satisfaite, qu'adviendra-t-il? Je ne sais. Il se peut que Martin devienne un homme remarquable, mais c'est ce que le prophète n'a pas le pouvoir de prédire; sur ce sujet, aucune vision ne l'a éclairé.

Prenez dans son ensemble la famille de M. Yorke: il y a dans ces six jeunes têtes autant de puissance intellectuelle, d'originalité, d'activité et de vigueur de cerveau, qu'il en faut pour douer douze personnes d'un sens et d'une capacité plus qu'ordinaires. M. Yorke sait cela, et il est fier de sa race. Le Yorkshire possède çà et là de semblables familles au milieu de

ses montagnes et de ses plaines; natures étranges et vigoureuses, au sang chaud et au cerveau puissant, turbulentes parfois dans l'orgueil de leur force, et intraitables dans leur énergie native, manquant d'élégance, de politesse, de docilité, mais saines, ardentes, de pure race, comme l'aigle des rochers et le cheval des steppes.

Un léger coup est frappé à la porte du parloir; les jeunes garçons ont fait tant de bruit dans leur jeu, et la petite Jessy a chanté une si suave chanson écossaise à son père, qui raffole des chansons écossaises et italiennes et en a appris quelques-unes des meilleures à sa petite musicienne, que la sonnette de la porte extérieure n'a pas été entendue.

« Entrez ! dit M. Yorke, de cette voix solennelle qu'il prenait en toute occasion, même pour donner l'ordre à la cuisinière de confectionner un pouding, ou pour dire aux jeunes garçons de suspendre leurs chapeaux dans le vestibule, et aux jeunes filles de reprendre leur travail d'aiguille.

Robert Moore entra.

La gravité habituelle de Moore, sa sobriété, l'avaient si fort recommandé à mistress Yorke, qu'elle n'avait point encore cherché à le brouiller avec son mari. Elle ne lui avait découvert aucune intrigue qui l'empêchât de se marier; elle ne s'était point aperçue qu'il fût un loup caché sous la peau d'une brebis, ce qui lui était plus d'une fois arrivé après le mariage de quelques amis de son mari, auxquels elle s'était empressée de fermer sa porte; conduite qui peut avoir son côté juste et prudent aussi bien que son côté rigoureux et dur.

« Tiens, c'est vous? dit-elle à M. Moore, lorsque celui-ci s'avança en lui présentant la main. Que faites-vous donc ici à cette heure de la nuit? Vous devriez être chez vous.

— Est-ce qu'un célibataire peut dire qu'il a un chez soi, madame? répondit-il.

— Peuh ! dit mistress Yorke, qui avait pour ce jargon de convention autant de mépris que son mari, et s'en servait aussi peu, vous n'avez pas besoin, avec moi, de débiter de semblables sornettes; un célibataire peut avoir un chez soi s'il le veut. Est-ce que votre sœur ne tient pas votre maison aussi bien qu'une épouse pourrait le faire?

— Ce n'est pas la même chose, dit M. Yorke, prenant part à la conversation. Hortense est une honnête fille; mais, quand j'avais l'âge de Robert, j'avais cinq ou six sœurs, toutes aussi

honnêtes, aussi bien élevées qu'elle; et vous voyez, Esther, que cela ne m'a pas empêché de chercher une femme.

— Et il s'est cruellement repenti de m'avoir épousée, ajouta mistress Yorke, qui aimait à lâcher de temps en temps une plaisanterie sur le mariage, fût-ce même à ses propres dépens. Il s'en est repenti sous le sac et la cendre, Robert Moore, comme vous pouvez le croire en voyant son châtiment (montrant ses enfants). Qui voudrait se charger d'une bande de grands et rudes garçons comme ceux-ci? Ce n'est pas tout que de les mettre au monde, quoique ce soit passablement désagréable; il faut les nourrir, les vêtir, les élever, les établir. Jeune homme, lorsque vous serez tenté de vous marier, pensez à nos quatre garçons et à nos deux filles, et regardez-y à deux fois avant de faire le saut.

— Je n'éprouve en ce moment aucune tentation de ce genre. Je ne pense pas que ces temps soient bons pour se marier ou pour pousser quelqu'un au mariage. »

Ce sentiment était sûr d'obtenir l'approbation de mistress Yorke. Elle fit un petit signe de tête d'assentiment et un grognement de satisfaction; mais au bout d'une minute elle reprit:

« Je ne fais pas grand cas de la sagesse des Salomons de votre âge; elle sera renversée par la première fantaisie qui vous traversera le cerveau. Cependant, asseyez-vous, monsieur; vous pourrez causer, je suppose, aussi bien assis que debout? »

C'était inviter son hôte à prendre un siége; il n'eut pas plus tôt obéi que la petite Jessy sauta des genoux de son père et courut se jeter dans les bras de Moore, qui les étendit pour la recevoir.

« Vous parlez de le marier, dit-elle à sa mère avec une comique indignation, aussitôt qu'elle fut établie sur le genou de Moore; mais il l'est, marié, ou c'est tout comme. Il me promit que je serais sa femme, l'été dernier, la première fois qu'il me vit avec mon corsage blanc et ma robe bleue. N'est-ce pas vrai, mon père? (Ces enfants n'étaient point accoutumés à dire papa et maman, leur mère ne l'eût jamais permis.)

— Oui, ma petite, il l'a promis, j'en suis témoin; mais fais-lui répéter sa promesse maintenant, Jessy: ces vauriens-là sont tous des trompeurs.

— Il n'est pas trompeur, il est trop gentil pour être trom-

peur, dit Jessy en levant sur son grand amoureux des yeux qui exprimaient la plus entière confiance.

— Gentil ! s'écria M. Yorke; mais c'est précisément pour cela qu'il doit être et qu'il est un mauvais sujet.

— Mais il a l'air trop triste pour être faux, dit une voix douce qui s'éleva de derrière la chaise du père. S'il riait toujours, je pourrais penser qu'il oublie vite ses promesses; mais M. Moore ne rit jamais.

— Votre sentimental favori est le plus grand des fourbes, Rose, dit M. Yorke.

— Il n'est pas sentimental, » reprit Rose.

M. Moore se tourna vers elle avec une légère surprise et dit en souriant :

« Comment savez-vous que je ne suis pas sentimental, Rose ?

— Parce que je l'ai entendu dire à une dame.

— Voilà qui devient intéressant! s'écria M. Yorke, glissant sa chaise plus près du feu. Une dame ! voilà qui est tout à fait romanesque ! Nous allons chercher à deviner qui elle est. Rosy, dites tout bas son nom à votre père : faites attention que M. Moore ne l'entende pas.

— Rose, ne vous avisez pas de parler, interrompit mistress Yorke avec son ton habituel, non plus que vous, Jessy ; il convient aux enfants, et spécialement aux jeunes filles, de se taire en présence de gens plus âgés.

— Alors, pourquoi avons-nous une langue? demanda Jessy avec vivacité, tandis que Rose se contentait de regarder sa mère avec une expression qui semblait dire qu'elle n'oublierait pas la maxime et la méditerait à loisir. Après deux minutes de grave délibération, elle demanda :

— Et pourquoi spécialement les filles, mère?

— Premièrement, parce que je l'ai dit; secondement, parce que la discrétion et la réserve sont les plus précieuses qualités d'une fille.

— Ma chère dame, observa Moore, ce que vous dites est excellent, et me rappelle les observations de ma chère sœur; mais ce n'est vraiment pas applicable à ces jeunes enfants. Laissez Rose et Jessy me parler librement, si vous ne voulez m'enlever le plus grand plaisir que j'éprouve en venant ici. J'aime leur babillage : il me fait du bien.

— Plus de bien que si ces grossiers garçons venaient autour

de vous, n'est-ce pas? demanda Jessy. Vous-même les appelez grossiers, ma mère.

— Oui, mignonne, mille fois plus de bien; j'ai assez de grossiers garçons autour de moi toute la journée.

— Il y a beaucoup de personnes, continua Jessy, qui ne remarquent que les garçons; mes oncles et mes tantes semblent tous croire que leurs neveux valent mieux que leurs nièces, et, lorsque des messieurs viennent dîner ici, c'est toujours à Mathieu, à Marc et à Martin qu'ils adressent la parole, et jamais à Rose et à moi. M. Moore est notre ami, et nous voulons le conserver; mais faites attention, Rose, qu'il n'est pas autant votre ami que le mien; c'est ma *connaissance particulière*, souvenez-vous de cela. »

Et elle levait sa petite main avec un geste d'avertissement.

Rose était accoutumée à être avertie par cette petite main; sa volonté pliait chaque jour devant celle de l'impétueuse petite Jessy; en mille choses elle se laissait mener et gouverner par Jessy. Dans toutes les occasions de parade ou de plaisir, Jessy marchait en tête et Rose demeurait tranquillement au second plan, de même que, dans les choses désagréables de la vie, lorsque le travail ou les privations étaient en question, Rose prenait instinctivement sur elle, en addition à sa propre part, tout ce qu'elle pouvait de celle de sa sœur. Jessy avait arrêté déjà dans son esprit qu'elle se marierait aussitôt qu'elle serait assez grande; elle avait décidé que Rose resterait fille, pour demeurer avec elle, avoir soin de ses enfants et tenir sa maison. Cet état de choses n'est point rare entre deux sœurs, lorsque l'une est jolie et que l'autre ne l'est pas; mais ici, s'il y avait quelque différence de ce genre, elle était à l'avantage de Rose : son visage était plus régulier que celui de la piquante petite Jessy. Jessy, cependant, était destinée à posséder, en même temps que la vivacité de l'intelligence et l'ardeur des sentiments, le don de fascination, le pouvoir de charmer, quand, où et qui elle voudrait. Rose aurait une âme belle et généreuse, une intelligence noble et profondément cultivée, un cœur fidèle comme l'acier, mais elle ne devait pas posséder la science de charmer et d'attirer à elle.

« Allons, Rose, dites-moi le nom de la dame qui ne me trouve pas sentimental, reprit Moore.

— Cela m'est impossible; je ne la connais pas.

— Décrivez-la-moi; comment est-elle? Où l'avez-vous vue?

— Lorsque Jessy et moi allâmes passer la journée à Whinbury avec Kate et Suzanne Pearson, qui venaient de sortir de pension, il y avait une réunion chez mistress Pearson, et quelques dames assises dans un angle du salon parlaient de vous.

— Est-ce que vous ne connaissiez aucune d'elles?

— Hannah, Harriet, Dora et Mary Sykes.

— Bon! Est-ce qu'elles disaient du mal de moi, Rose?

— Quelques-unes. Elles vous appelaient misanthrope; je me rappelle le mot; je le cherchai dans le dictionnaire à mon retour; il signifie haïr le genre humain.

— Que disaient-elles encore?

— Hannah Sykes disait que vous étiez un fat solennel.

— De mieux en mieux! s'écria en riant M. Yorke. Oh! excellent! Hannah, c'est celle qui a les cheveux rouges; une belle fille, que l'esprit ne trouble point.

— Elle a assez d'esprit pour moi, il me semble, dit Moore. Un fat solennel! vraiment! Voyons, Rose, continuez.

— Miss Pearson disait qu'elle croyait qu'il y avait chez vous beaucoup d'affectation, et qu'avec vos cheveux noirs et votre visage pâle, vous lui faisiez l'effet de quelque sentimental benêt. »

M. Yorke rit de nouveau; mistress Yorke, cette fois, fit chorus.

« Vous voyez en quelle estime on vous tient lorsque vous êtes absent, dit-elle; et cependant je crois que cette miss Pearson voudrait bien vous tenir : toute vieille qu'elle est, elle avait jeté ses vues sur vous lorsque vous êtes arrivé en ce pays.

— Et qui la contredisait, Rose? demanda Moore.

— Une dame que je ne connais pas, parce qu'elle ne vient jamais ici, bien que je la voie chaque dimanche à l'église; elle occupe le banc situé auprès de la chaire. Généralement, j'ai les yeux fixés sur elle plus que sur mon livre de prières, car elle ressemble au tableau qui est dans notre salle à manger, la femme qui tient la colombe dans sa main; au moins elle a les yeux semblables, et aussi le nez, un nez droit qui donne à tout son visage ce que j'appellerai une expression de sérénité.

— Et vous ne la connaissez pas! s'écria Jessy avec un air de profonde surprise. Ah! voilà bien Rose! Monsieur Moore, je

me demande souvent dans quelle sorte de monde vit ma sœur; certainement, elle ne vit pas toujours dans celui-ci. A chaque instant on s'aperçoit qu'elle ignore les choses que tout le monde connaît. Penser qu'elle se rend solennellement à l'église, qu'elle a pendant tout le service les yeux fixés sur une certaine personne, et qu'elle ne songe pas même à demander le nom de cette personne! Elle veut parler de Caroline Helstone, la nièce du recteur; je me rappelle parfaitement tout cela. Miss Helstone était fâchée contre Anne Pearson; elle lui dit : « Robert Moore n'est ni affecté ni sentimental; vous vous « méprenez complétement sur son caractère, ou plutôt nulle de « vous ne sait rien sur lui. » Maintenant, vous dirai-je comment elle est? Je puis, mieux que Rose, dire comment sont les gens et comment ils sont habillés.

— Dites.

— Elle est gentille, elle est belle, elle a un joli cou mince et blanc; elle a de longues boucles, douces et flottantes; leur couleur est brune sans être sombre; elle parle posément, d'une voix claire; ses mouvements n'ont jamais rien de bruyant; elle est toujours vêtue de soie grise; elle est d'une élégance parfaite; ses robes, ses souliers et ses gants lui vont toujours à merveille. Elle est ce que j'appelle une lady, et, quand je serai grande, c'est à elle que je veux ressembler. Vous plairai-je, si je suis comme elle? Voudrez-vous réellement m'épouser? »

Moore pressait les cheveux de Jessy; pendant une minute il sembla vouloir l'approcher plus près de lui, mais au contraire il l'éloigna un peu plus.

« Oh! vous ne voulez pas de moi! vous me repoussez.

— Mais, Jessy, je vous suis tout à fait indifférent; vous n'êtes jamais venue me voir à Hollow.

— Parce que vous ne m'y avez jamais invitée. »

Là-dessus Moore invita les deux jeunes filles à lui faire une visite le lendemain, leur promettant, comme il devait se rendre le matin à Stilbro', de leur acheter à chacune un présent dont il ne voulut point leur dire la nature, afin de leur causer le plaisir de la surprise. Jessy allait répondre, lorsqu'un des garçons prit soudain la parole.

« Je connais cette miss Helstone dont vous vous occupez : c'est une laide fille. Je la déteste! Je déteste toutes les femelles. Je demande à quoi elles sont bonnes!

—Martin, dit son père, car c'était Martin qui venait de faire

cette sortie, et qui tournait vers la chaise de son père son jeune visage cynique, moitié espiègle, moitié farouche, Martin, mon garçon, tu es maintenant un petit drôle et un petit fanfaron; quelque jour tu seras un grand fat. Mais souviens-toi de tes sentiments actuels. Je vais écrire tes paroles dans mon *memorandum* (M. Yorke tira de sa poche un petit livre couvert en maroquin, dans lequel il se mit tranquillement à écrire); dans dix ans d'ici, si nous vivons l'un et l'autre, je te ferai souvenir de ce que tu viens de dire.

— Je dirai alors la même chose : je détesterai toujours les femmes; ce sont des poupées qui ne songent absolument qu'à leur toilette et à se faire admirer. Je ne me marierai jamais; je veux demeurer garçon.

— Persévère, persévère, mon enfant. Esther (s'adressant à sa femme), j'étais comme lui à son âge, un enragé misogame. Eh bien! voyez, à l'âge de vingt-trois ans, voyageant alors en France, en Italie et Dieu sait où, j'empapillotais chaque soir mes cheveux avant de me mettre au lit, je portais des anneaux à mes oreilles, j'en aurais porté un à mon nez si c'eût été la mode, je faisais enfin tout ce que je croyais devoir plaire aux dames. Martin fera comme moi.

— Moi? Jamais. J'ai plus de sens que cela. Quel mannequin vous étiez, mon père! Quant aux habits, je fais ce serment : Je ne m'habillerai jamais plus élégamment que vous ne me voyez en ce moment, monsieur Moore; je suis vêtu de drap bleu des pieds à la tête, et ils rient de moi à l'école et m'appellent matelot. Je ris plus fort qu'eux, et je leur dis qu'ils ressemblent à des pies et à des perroquets, avec leur habit d'une couleur, leur gilet d'une autre, leur pantalon d'une troisième. Je veux toujours porter du drap bleu, et rien que du drap bleu. Il est au-dessous de la dignité humaine de se vêtir de diverses couleurs.

— Dans dix ans, Martin, aucune des boutiques de tailleur n'aura des couleurs assez variées pour ton goût exigeant; aucun parfumeur n'aura des essences assez exquises pour tes sens blasés. »

Martin conserva son air de dédain, mais ne répondit rien. Marc, qui depuis quelques minutes avait été occupé à bouleverser une pile de livres placés sur une console, prit la parole. Il parla d'une voix singulièrement lente et calme, et avec une expression d'ironie tranquille difficile à définir.

« Monsieur Moore, dit-il, vous pensez peut-être que c'était un

compliment que vous faisait miss Caroline Helstone, en disant que vous n'étiez pas sentimental. Il me semble que vous avez paru confus lorsque mes sœurs ont prononcé le mot, comme si vous y voyiez une flatterie; vous avez rougi absolument comme certain petit garçon plein de vanité à notre école, qui juge à propos de rougir chaque fois qu'il obtient une place plus élevée dans sa classe. Pour votre avantage, monsieur Moore, je viens de chercher dans le dictionnaire le mot sentimental, et j'ai trouvé qu'il signifie « imprégné de sentiment. » En examinant plus avant, on trouve que le mot sentiment signifie pensée, idée, notion. Un homme sentimental est celui qui a des pensées, des idées, des notions; l'homme qui n'est pas sentimental est celui qui est destitué de pensées, d'idées ou de notions. »

Et Marc s'arrêta : il ne sourit point; il ne tourna point les yeux à droite et à gauche pour quêter l'admiration. Il avait dit ce qu'il voulait dire, et il se tut.

« Ma foi, mon ami, dit M. Moore à M. Yorke, ce sont de terribles enfants que les vôtres. »

Rose, qui avait écouté le discours de Marc avec beaucoup d'attention, lui répliqua :

« Il y a différentes sortes de pensées, d'idées et de notions, les bonnes et les mauvaises; le mot sentimental doit se rapporter aux mauvaises, ou miss Helstone doit l'avoir pris dans ce sens, car elle ne blâmait point M. Moore, elle le défendait.

— Voilà mon aimable petit avocat! dit Moore en prenant la main de Rose.

— Elle le défendait, répéta Rose, ainsi que je l'aurais fait à sa place, car les autres dames semblaient parler méchamment.

— Les dames parlent toujours méchamment, dit Martin; c'est la nature des femmes d'être méchantes. »

Mathieu, en ce moment, ouvrit la bouche pour la première fois :

« Quel fou que ce Martin, de toujours parler de choses auxquelles il ne comprend rien! dit-il.

— C'est mon privilége d'homme libre, de parler sur le sujet qui me plaît, répondit Martin.

— Vous en usez, ou plutôt vous en abusez à tel point, reprit l'aîné des frères, que vous prouvez que vous auriez dû être esclave.

— Esclave! Ce mot à un Yorke, et de la part d'un Yorke! Ce garçon oublie ce que pas un fermier dans Briarfield n'ignore, que tout rejeton de notre famille a ce pied cambré sous lequel l'eau peut couler, preuve qu'il n'y a pas eu d'esclave de ce sang depuis plus de trois siècles.

— Charlatan! dit dédaigneusement Mathieu.

— Garçons, faites silence, s'écria M. Yorke. Martin, vous êtes un querelleur. Sans vous, cette altercation ne serait point arrivée.

— En vérité! Est-ce moi qui ai commencé, ou bien Mathieu? Est-ce que je lui avais adressé la parole, lorsqu'il m'a accusé de bavarder comme un fou?

— Un présomptueux sot, » répéta Mathieu.

Mistress Yorke commença à s'agiter, mouvement de mauvais présage, parce que souvent, surtout lorsque Mathieu était engagé dans le conflit, il était suivi d'une crise nerveuse.

« Je ne vois pas pourquoi je supporterais l'insolence de Mathieu Yorke, ni quel droit il a d'user de mauvais langage avec moi, dit Martin.

— Il n'a aucun droit, mon garçon; mais pardonnez à votre frère jusqu'à soixante-dix-sept fois, dit avec douceur M. Yorke.

— Toujours de même, toujours la théorie opposée à la pratique! murmura Martin en sortant de la chambre.

— Où allez-vous, mon fils? demanda le père.

— En quelque endroit où je ne sois pas exposé à l'insulte, puisque je ne puis trouver un tel lieu dans cette maison. »

Mathieu ricanait d'une façon insolente. Martin lui jeta un regard étrange; tout son frêle corps tremblait, mais il se contint.

« Je suppose qu'il n'y a aucune objection à ce que je me retire? demanda-t-il.

— Non, allez, mon garçon; mais souvenez-vous de ne lui pas garder rancune. »

Martin sortit, et Mathieu lui envoya un nouvel éclat de rire insolent. Rose, relevant sa jolie tête de l'épaule de Moore, sur laquelle elle l'avait appuyée pendant un instant, dit en dirigeant un regard ferme sur Mathieu:

« Martin est affligé et vous êtes content; mais j'aimerais mieux être Martin que vous: je méprise votre caractère. »

En ce moment, Moore, pour prévenir, ou tout au moins pour

fuir une scène qu'un sanglot de mistress Yorke lui annonçait comme probable, se leva, et, descendant Jessy de son genou, il l'embrassa en même temps que Rose, et leur recommanda de ne pas manquer de se trouver à Hollow le lendemain dans l'après-midi; puis, prenant congé de son hôtesse et disant à M. Yorke qu'il désirait lui parler en particulier, il sortit suivi de ce dernier, et le dialogue suivant s'engagea dans le vestibule :

« Avez-vous du travail pour un excellent ouvrier? demanda Moore.

— Absurde question en ce temps-ci, lorsque vous savez qu'il n'est pas un maître qui n'ait de bons ouvriers inoccupés.

— Il faut que vous m'obligiez en prenant cet homme.

— Mon garçon, il me serait impossible de prendre un ouvrier de plus, fût-ce pour obliger toute l'Angleterre.

— N'importe, il faut que je lui trouve de l'emploi quelque part.

— Qui est-il?

— William Farren.

— Je connais William ; c'est un parfait honnête homme.

— Depuis trois mois il est sans travail : il a une nombreuse famille; je sais qu'il ne peut la faire vivre sans son salaire. Il faisait partie d'une députation d'ouvriers qui sont venus ce matin m'apporter des plaintes et des menaces. William ne m'a pas menacé ; il m'a seulement demandé de leur accorder un peu de temps, d'opérer mes changements avec plus de lenteur. Vous savez que cela m'est impossible; pressé de toutes parts comme je le suis, je n'ai pas d'autre ressource que d'aller en avant. Je n'ai pas cru devoir parlementer avec eux ; je les ai congédiés, après avoir fait arrêter un misérable qui se trouvait parmi eux et que j'espère faire transporter, un gaillard qui prêche quelquefois dans la chapelle là-bas.

— Ce n'est pas Moïse Barraclough ?

— Lui-même.

— Ah! vous l'avez fait arrêter ! D'un vaurien vous allez faire un martyr. Vous avez fait là une chose fort sage !

— J'ai fait une chose juste. Bref, je suis déterminé à trouver une place à Farren, et je compte sur vous pour lui en donner une.

— Vraiment? et de quel droit comptez-vous sur moi pour pour-

voir vos ouvriers congédiés? Est-ce que je connais vos Farren et vos William? J'ai entendu dire qu'il est un honnête homme; mais est-ce que je dois assistance à tous les honnêtes gens du Yorkshire? Vous pourrez me répondre que la charge ne serait pas grande; mais, grande ou petite, je n'en veux pas.

— Allons, monsieur Yorke, quelle occupation pourrez-vous lui trouver?

— Lui trouver! Vous allez me faire recourir à un langage dont je n'ai pas l'habitude de me servir. Je voudrais vous voir rentrer chez vous; voilà la porte, partez.»

Moore s'assit sur un des siéges du vestibule.

« Vous ne pouvez lui donner de l'occupation dans votre fabrique, bien; mais vous avez des terres: trouvez-lui quelque occupation sur votre domaine, monsieur Yorke.

— Bob, je croyais que vous vous mettiez peu en peine de nos lourdauds de paysans; je ne comprends pas ce changement.

— Cet homme ne m'a dit que des choses justes et sensées. Je lui ai répondu aussi rudement qu'aux autres. Je ne pouvais faire de distinctions en ce moment. Son aspect disait ce qu'il avait souffert, mieux que ses paroles. Mais qu'est-il besoin de tant d'explications? Donnez-lui du travail.

— Donnez-lui en vous-même, si vous y tenez tant; gênez-vous.

— S'il restait un point à tendre dans mes affaires, je le tendrais à le faire craquer; mais j'ai reçu ce matin des lettres qui me disent assez clairement où j'en suis, et je ne suis pas loin du bout de la planche. Mon marché étranger est tout à fait gorgé. S'il n'arrive pas un changement, si des indices de paix n'apparaissent pas, si les Ordres en Conseil ne sont au moins suspendus, de façon à nous ouvrir un débouché dans l'ouest, je ne sais de quel côté me tourner. Je ne vois pas plus de lumière que si j'étais scellé dans un roc; de sorte que, de ma part, prétendre assurer la subsistance de quelqu'un serait me rendre coupable d'un acte contre la probité.

— Allons, faisons un tour devant la maison; il fait une belle nuit, » dit M. Yorke.

Ils sortirent, fermant la grande porte derrière eux, et se mirent à parcourir le pavé de long en large.

« Voyons, décidez quelque chose pour Farren, demanda encore M. Moore; vous avez un vaste jardin fruitier auprès de

votre manufacture ; il est bon jardinier, donnez-lui là une place.

— Eh bien ! soit. Je le ferai demander demain matin, et nous verrons. Et maintenant, autre chose : vous êtes affligé de l'état de vos affaires.

— Oui. Une seconde faillite, que je peux différer, mais qu'en ce moment je ne vois aucun moyen d'éviter, déshonorerait complétement le nom de Moore ; et vous savez parfaitement que j'avais l'intention de payer toutes les dettes et de reconstituer la vieille maison sur sa première base.

— Vous manquez de capitaux, voilà tout.

— Oui ; mais vous pourriez aussi bien dire que la respiration est tout ce qui manque à un homme mort pour qu'il vive.

— Je le sais.... je sais qu'il ne suffit pas de demander le capital pour l'obtenir ; et si vous étiez un homme marié, si vous aviez une famille, comme moi, je croirais votre cas bien près d'être désespéré ; mais les jeunes gens, maîtres d'eux-mêmes, ont des chances toutes particulières. J'entends causer de temps à autre de votre mariage avec miss telle ou telle. Mais je suppose qu'il n'y a rien de vrai.

— Vous avez raison de le supposer : je ne crois pas être en position de songer au mariage. Le mariage, je ne peux entendre prononcer ce mot, tant il me semble une chose extravagante et utopique. Je me suis habitué à considérer le mariage et l'amour comme des superfluités à l'usage des riches, qui vivent à l'aise et n'ont nul besoin de songer au lendemain ; ou comme le désespoir et la dernière et aveugle joie des misérables qui n'ont aucune chance de sortir du bourbier de leur abjecte pauvreté.

— Je ne penserais pas ainsi, si j'étais dans votre position. Je croirais très-possible de trouver une femme avec quelques mille livres sterling, qui conviendrait tout à la fois à moi et à mes affaires.

— Je voudrais bien savoir où.

— Voudriez-vous essayer, si cela se présente?

— Je ne sais ; cela dépend.... enfin cela dépend de beaucoup de choses.

— Voudriez-vous épouser une vieille femme?

— J'aimerais mieux me voir réduit à casser des pierres sur la route.

— Moi aussi. En épouseriez-vous une laide?

— Bah ! J'abhorre la laideur, et la beauté m'enchante. Mes yeux et mon cœur, Yorke, sont réjouis par un doux, jeune et beau visage, comme ils sont choqués par un visage dur, ridé et maigre : des lignes et des couleurs douces et délicates me plaisent ; des lignes et des couleurs dures et sévères me blessent. Je ne voudrais pas d'une femme laide.

— Pas même si elle était riche?

— Fût-elle couverte de perles. Je ne pourrais l'aimer, je ne pourrais la souffrir. Il faut que mon goût ait satisfaction, ou le dégoût se changerait en despotisme, ou, ce qui serait pis, en une froideur glaciale.

— Eh quoi ! Bob, si vous épousiez une fille honnête, riche et d'un bon naturel, vous ne pourriez passer un peu sur les joues osseuses, la bouche un peu grande et les cheveux roux?

— Je n'essayerai pas, je vous le répète ; je veux avoir au moins la grâce, la jeunesse, la symétrie, oui, ce que j'appelle la beauté.

— Et la pauvreté, et une nuée d'enfants que vous ne pourriez ni nourrir ni vêtir ; puis bientôt une femme malheureuse et flétrie ; puis la banqueroute, le discrédit, une vie de luttes et de privations.

— Laissez-moi, Yorke.

— Si vous êtes romanesque, Moore, et surtout si vous êtes déjà amoureux, il est inutile de parler de cela.

— Je ne suis point romanesque. Il n'y a pas plus de roman dans mon cœur qu'il n'y a de drap sur ces blancs étendoirs.

— Servez-vous toujours de semblables figures de langage, mon garçon ; je peux les comprendre. Et il n'y a donc pas d'amour qui vous obscurcisse le jugement ?

— Je croyais en avoir dit assez là-dessus. L'amour pour moi ? niaiserie !

— Fort bien, alors ; si vous êtes à la fois sain de tête et de cœur, il n'y a aucune raison pour que vous ne profitiez pas d'une bonne chance si elle s'offre. Donc, attendez et voyez venir.

— Vous parlez comme un oracle, Yorke.

— Je crois que je suis quelque chose comme cela. Je ne vous promets rien, je ne vous conseille rien, mais je vous dis de tenir votre cœur libre et de vous laisser guider par les circonstances.

— Par mon patron, un prophète d'almanach ne serait pas plus circonspect !

— D'ailleurs, je suis désintéressé dans la question, Robert Moore; vous n'êtes ni mon parent ni celui des miens, et que vous trouviez ou que vous perdiez une fortune, cela m'est parfaitement égal. Retournez chez vous, maintenant. Il est dix heures sonnées. Mlle Hortense pourrait s'alarmer de votre absenco. »

CHAPITRE IX.

Les vieilles filles.

Le temps marchait, le printemps se développait. A la surface, l'Angleterre commençait à prendre un aspect agréable. Ses champs et ses montagnes se couvraient de verdure, ses jardins fleurissaient; mais au cœur elle n'allait pas mieux : ses pauvres étaient toujours malheureux, ses serviteurs harassés; son commerce, en quelques-unes de ses branches, semblai paralysé, car la guerre continuait. Le sang de l'Angleterre était répandu, ses richesses dépensées, le tout pour atteindre un résultat fort douteux. On apprenait de loin en loin la nouvelle de succès obtenus dans la Péninsule; mais ces nouvelles arrivaient lentement : elles étaient séparées par de longs intervalles remplis du bruit des félicitations que s'adressait à lui-même Bonaparte sur ses triomphes continuels. Ceux qui souffraient des résultats de la guerre trouvaient tout à fait insupportable cette lutte longue et, comme ils le croyaient, désespérée, contre un invincible pouvoir. Ils demandaient la paix à quelque prix que ce fût. Des hommes tels quo Yorke et Moore, et il y en avait des milliers que la guerre avait placés comme eux sur le seuil de la banqueroute, demandaient la paix avec l'énergie du désespoir.

Ils tenaient des meetings, ils faisaient des discours, ils adre saient des pétitions pour arracher ce bienfait; à quels term il pouvait s'obtenir, ils ne s'en inquiétaient pas.

Tous les hommes, pris en détail, sont plus ou moins égoïstes, pris en masse, ils le sont bien davantage. Le marchand anglais ne fait pas exception à cette règle : il la confirme d'une manière frappante. Assurément les classes mercantiles pensent

trop exclusivement à gagner de l'argent; elles sont trop oublieuses de toute considération, excepté de celle d'étendre le commerce de leur pays, c'est-à-dire le leur. Les sentiments chevaleresques, le désintéressement, l'orgueil de l'honneur national, sont trop morts dans leur cœur. Une nation gouvernée par elles serait exposée trop souvent à faire de honteuses soumissions, nullement par les motifs qu'enseigne le Christ, mais par ceux qu'inspire Mammon. Durant la dernière guerre, les négociants de l'Angleterre eussent enduré un soufflet sur les deux joues; ils eussent donné leur manteau à Napoléon, et ils lui eussent offert ensuite poliment leur habit; ils n'eussent pas même retenu le gilet, si on le leur avait demandé. Ils eussent sollicité seulement la permission de conserver leur autre vêtement, moins pour la décence que pour leur bourse renfermée dans les poches. Aucune étincelle de courage, nul symptôme de résistance ne seraient venus d'eux avant que le bandit corse, comme ils l'appelaient, n'eût mis la main sur cette bourse bien-aimée; *alors* peut-être, transformés tout à coup en bouledogues anglais, ils eussent sauté à la gorge du voleur, s'y fussent attachés, y fussent restés suspendus, opiniâtres, insatiables, jusqu'à ce que le trésor leur fût rendu. Les marchands, lorsqu'ils parlent contre la guerre, la maudissent toujours comme un acte sanglant et barbare : vous diriez, à les entendre, qu'ils jouissent d'une civilisation exceptionnelle, qu'ils sont tout particulièrement doux et bienveillants envers leurs semblables. Il n'en est rien. Beaucoup d'entre eux sont des hommes à l'esprit étroit, au cœur froid, qui n'ont de bons sentiments pour nulle autre classe que la leur, indifférents et même hostiles à toutes les autres, qu'ils appellent inutiles et dont ils contestent les droits, auxquelles ils voudraient enlever jusqu'à l'air qu'elles respirent, et la faculté de boire, de manger et de demeurer dans des maisons décentes. Ils ne savent rien de ce que les autres font pour servir, amuser ou instruire leur race; ils ne veulent pas perdre leur temps à s'en enquérir. Tout ce qui n'est pas dans le commerce est accusé de manger le pain de l'oisiveté et de mener une existence inutile. Puisse l'Angleterre ne pas devenir de longtemps une nation de boutiquiers!

Nous avons déjà dit que Moore n'était pas un dévoué patriote, et nous avons expliqué quelles circonstances le portaient à diriger son attention et ses efforts vers son intérêt individuel; c'est pourquoi, lorsqu'il se sentit une seconde fois au

bord du précipice de la faillite, nul ne lutta avec plus de vigueur contre les influences qui pouvaient l'y précipiter. Tout ce qu'il put faire pour fomenter l'agitation dans le Nord contre la guerre, il le fit, et il en fit agir d'autres qui, par leur argent et leurs relations, avaient plus de pouvoir que lui. De temps à autre, il sentait qu'il y avait peu de raison au fond des demandes que son parti adressait au gouvernement. En voyant toute l'Europe, menacée par Bonaparte, s'armer pour lui résister; en voyant la Russie se lever ferme et terrible pour défendre son sol glacé, ses serfs, le despotisme de son gouvernement contre le joug d'un étranger victorieux, il sentait que l'Angleterre, un royaume libre, ne pouvait forcer ses enfants à faire des concessions et à subir des conditions contraires à ses intérêts et à ses alliances. Quand arrivaient de temps en temps les nouvelles des mouvements de l'homme qui représentait l'Angleterre dans la Péninsule, de sa marche de succès en succès, de cette marche si délibérée et si prudente, si circonspecte, mais si certaine, si lente mais si persévérante; lorsqu'il lisait les propres dépêches de lord Wellington dans les colonnes des journaux, documents écrits par la modestie sous la dictée de la vérité, Moore confessait au fond de son cœur que du côté des armes britanniques se trouvait un pouvoir vrai, vigilant, patient, sans ostentation, qui leur assurerait à la fin la victoire. Mais cette fin, pensait-il, était bien loin encore; et en attendant, lui, Moore, comme individu, serait renversé, et ses espérances réduites en cendres. C'était donc pour lui qu'il fallait agir; il fallait qu'il poursuivît sa carrière et remplît sa destinée.

Il la remplit si rigoureusement, qu'avant qu'il fût longtemps il arriva à une rupture décisive avec son vieil ami tory, le recteur. Ils se prirent de querelle dans un meeting public, puis échangèrent quelques lettres un peu vives dans les journaux. M. Helstone dénonça Moore comme jacobin, cessa de le voir et ne voulut même plus lui adresser la parole lorsqu'ils se rencontraient. Il intima aussi très-clairement à sa nièce que toutes communications avec Hollow devaient cesser, et qu'elle devait renoncer à ses leçons de français, langue frivole dont les productions ne pouvaient avoir qu'une funeste influence sur l'esprit des femmes. Il se demandait quel niais avait pu amener la mode de faire apprendre le français aux femmes, rien ne leur pouvant moins convenir : c'est comme si on nourrissait un enfant rachitique avec de la craie ou de la bouillie, disait-il. Caro-

line devait l'abandonner, et renoncer à voir son cousin et sa cousine : c'étaient, selon lui, des gens dangereux.

M. Helstone s'attendait bien à rencontrer de l'opposition à cet ordre; il comptait sur des pleurs. Rarement il se préoccupait des faits et gestes de sa nièce; mais il avait une vague idée que Caroline trouvait du plaisir à se rendre au cottage de Hollow; il soupçonnait aussi que la présence accidentelle de Moore au presbytère ne lui déplaisait pas. Le vieux Cosaque avait remarqué que, toutes les fois que Malone voulait se montrer aimable et charmant, soit en pinçant les oreilles d'un vieux chat noir qui avait l'habitude de partager le tabouret sur lequel miss Helstone reposait ses pieds, soit en empruntant un fusil de chasse et en s'exerçant à tirer à la cible contre un but placé dans le jardin, laissant les portes ouvertes afin de pouvoir sortir et rentrer pour annoncer bruyamment ses succès et ses échecs; il avait remarqué, disons-nous, que, pendant ces aimables exercices, Caroline s'empressait de disparaître et de se glisser sans bruit à l'étage supérieur, où elle demeurait invisible jusqu'au moment où on l'appelait pour le souper. Au contraire, lorsque Moore était présent, quoiqu'il n'exerçât jamais la patience du chat et se bornât à le prendre sur le tabouret et à le mettre sur ses genoux, où le caressant animal pouvait tout à son aise faire la roue, grimper sur son épaule et se frotter contre sa joue; quoiqu'il n'y eût pendant qu'il demeurait là ni bruit, ni explosion d'armes à feu, ni diffusion de l'odeur sulfureuse de la poudre, Caroline restait là assise, et semblait prendre un plaisir tout particulier à confectionner des pelotes à épingles pour la corbeille des Juifs ou des chaussons pour celle des missionnaires.

Elle était très-tranquille, et Robert ne faisait pas grande attention à elle, et lui adressait rarement la parole; mais M. Helstone, n'étant pas de ces vieillards auxquels on ferme aisément les yeux, qu'il avait au contraire, en toute circonstance, toujours grands ouverts, les avait observés lorsqu'ils se souhaitaient mutuellement le bonsoir; il avait tout récemment vu leurs yeux se rencontrer une fois, une seule fois. Certaines natures se fussent réjouies de ce coup d'œil ainsi surpris, parce qu'il n'avait rien de coupable. Ce n'était nullement un coup d'œil de mutuelle intelligence, car aucun secret d'amour n'existait entre eux. Seulement les yeux de M. Moore, en rencontrant ceux de Caroline, les avaient trouvés limpides et doux, et ceux de Caroline, en rencontrant ceux de Moore, s'étaient

sentis touchés de leur expression virile et pénétrante. Chacun avait senti ce charme à sa façon : Moore avait souri, et Caroline avait rougi légèrement. M. Helstone eût pu leur faire à chacun une réprimande : ils l'agaçaient; pourquoi? il est impossible de le dire. Si vous lui aviez demandé ce que Moore méritait en ce moment, il vous eût répondu : « La cravache; » pour Caroline, il se fût contenté d'un soufflet sur l'oreille. Si vous lui aviez demandé la raison de ces châtiments, il se fût emporté contre la coquetterie et l'amour, et eût juré que jamais il ne souffrirait sous son toit de semblables folies.

Ces considérations privées, combinées avec les raisons politiques, fixèrent sa résolution de séparer les deux cousins. Il fit connaître sa volonté à Caroline, un soir qu'elle était assise à son travail auprès de la fenêtre du salon. Son visage, tourné vers lui, était éclairé en plein par la lumière. Il avait été frappé, quelques minutes auparavant, de la voir plus pâle et plus abattue que de coutume; il n'avait pas manqué de remarquer aussi que, depuis trois semaines, le nom de Robert Moore n'était pas une fois sorti de ses lèvres, et que ce dernier n'avait pas, pendant ce temps, paru à la rectorerie. Quelques soupçons de rencontres clandestines lui trottaient par la tête; ayant une mauvaise opinion des femmes, il les soupçonnait toujours; il pensait qu'elles ont besoin d'une continuelle surveillance. Ce fut d'un ton sec et très-significatif qu'il lui enjoignit de cesser ses visites quotidiennes à Hollow; il s'attendait à un tressaillement, à un regard de supplication ; il vit le tressaillement, mais il était presque imperceptible, et aucun regard ne fut dirigé vers lui.

« M'avez-vous entendu? demanda-t-il.

— Oui, mon oncle.

— Et vous avez l'intention de faire ce que je vous commande?

— Oui, certainement.

— Et il n'y aura aucun commerce de lettres entre vous et votre cousine Hortense; aucune relation quelle qu'elle soit? Je n'approuve point les principes de cette famille : ce sont des jacobins.

— C'est très-bien, » dit tranquillement Caroline.

Elle consentait donc : son visage ne se colora d'aucune rougeur de dépit; les larmes ne lui obscurcirent point les yeux. L'expression sombre et pensive qui couvrait ses traits avant que

M. Helstone lui adressât la parole n'avait point changé : Caroline était obéissante.

Oui, parfaitement obéissante, parce que l'ordre de son oncle coïncidait avec ses propres pensées, parce que c'était maintenant une douleur pour elle d'aller au cottage de Hollow, où elle ne rencontrait que le désappointement, car Robert semblait avoir déserté cette demeure. Toutes les fois qu'elle demandait de ses nouvelles, ce qui lui arrivait rarement, son nom seul lui faisant monter le rouge au visage, la réponse était qu'il n'était point à la maison ou qu'il était entièrement absorbé par ses affaires; Hortense craignait que le travail ne le fît tomber malade; il ne prenait presque plus un repas au cottage; il vivait dans le comptoir.

C'est à l'église seulement que Caroline avait l'occasion de le voir, et là elle levait rarement les yeux sur lui. C'était à la fois trop de peine et trop de plaisir; sa vue excitait en elle une nouvelle émotion, et elle avait trop bien appris que c'était de l'émotion perdue.

Une fois, un dimanche pluvieux et sombre, qu'il y avait peu de monde à l'église, et que certaines personnes dont Caroline redoutait tout particulièrement les yeux et la langue étaient absentes, elle permit à ses regards d'errer du côté du banc de Robert, et de s'arrêter un instant sur celui qui l'occupait. Il était seul : Hortense avait prudemment gardé la maison à cause de la pluie et dans la crainte de gâter son chapeau neuf. Pendant le sermon, il demeurait les bras croisés, les yeux fixés à terre, paraissant triste et absorbé; son visage était, ce jour-là, plus sombre et plus pâle qu'à l'ordinaire. En examinant la sombre expression de Moore, Caroline comprit instinctivement que ses pensées ne suivaient point un cours gai et aimable; qu'elles étaient bien loin non-seulement d'elle, mais de tout ce qu'elle pouvait comprendre ou qui pouvait exciter sa sympathie. Son esprit était bien certainement absorbé par des intérêts, des responsabilités dont elle ne pouvait prendre sa part.

Caroline se mit à méditer à sa manière sur ce sujet, sur les sentiments de Moore, sur sa vie, sur ses craintes, sur son destin; elle réfléchit sur les mystères du négoce, elle chercha à comprendre ce qu'on ne lui avait jamais appris, ses perplexités, ses responsabilités, ses devoirs, ses urgences; elle essaya de voir tel qu'il est l'état de l'esprit d'un négociant, de se l'assimiler, de sentir comme lui, d'avoir les mêmes aspirations. Son plus

vif désir était de voir les choses telles qu'elles étaient en réalité, en ne laissant aucune place au roman. Par un effort persévérant, elle parvint à saisir par-ci par-là un rayon de vérité, et espéra que ce simple rayon pourrait suffire pour la guider.

« La condition mentale de Moore, dit-elle enfin, est bien différente de la mienne : je ne pense qu'à lui ; mais je n'occupe aucune place dans son esprit, il n'a pas le temps de penser à moi. Le sentiment que l'on appelle amour est et a été depuis deux ans l'émotion prédominante de mon cœur, toujours là, toujours éveillée, toujours active. Des sentiments bien différents absorbent ses réflexions et gouvernent ses facultés. Le voilà qui se lève; il va quitter l'église, car le service est fini. Tournera-t-il la tête vers ce banc? Non, pas même une seule fois. Il n'a pas un regard pour moi : cela est cruel; un tendre regard m'eût rendue heureuse jusqu'à demain matin. Ce regard, je ne l'ai pas eu ; il n'a pas voulu me l'accorder ; il est parti. C'est étrange, que la douleur m'étouffe presque, parce que l'œil d'un être humain n'a pas rencontré le mien. »

Malone étant venu, comme d'habitude, passer la soirée de ce dimanche avec le recteur, Caroline, après le thé, se retira dans sa chambre. Fanny, qui connaissait ses habitudes, lui avait allumé un charmant petit feu, car le temps était orageux et froid. Enfermée là, silencieuse et solitaire, pouvait-elle faire autre chose que de s'absorber dans ses pensées? Elle parcourut sans bruit de long en large le tapis de la chambre, la tête inclinée, les mains croisées : elle ne pouvait tenir assise; le courant de ses réflexions parcourait rapidement son esprit. Ce soir-là elle était en proie à une vive excitation. Le plus complet silence régnait dans la maison. La double porte du cabinet arrêtait la voix des gentlemen. Les domestiques étaient tranquillement assis à la cuisine, lisant les livres que leur jeune maîtresse leur avait prêtés en leur disant que ces livres convenaient pour les lectures du dimanche. Caroline en avait un aussi de la même espèce, ouvert sur la table, mais elle ne pouvait le lire : sa théologie lui était incompréhensible, et son propre esprit était trop occupé, trop rempli, trop errant, pour écouter le langage d'un autre esprit.

Son imagination alors se repaissait des plus charmantes images : les scènes où Moore et elle s'étaient rencontrés ; des esquisses du coin du feu l'hiver ; un radieux paysage d'une chaude après-midi d'été passée avec lui au milieu du bois de

Nunnelly; de gracieuses vignettes représentant les heureux moments du printemps ou de l'automne où, assise à ses côtés dans le taillis de Hollow, ils écoutaient le chant du coucou de mai, ou se partageaient les trésors de septembre, les noix et les mûres, dessert rustique qu'elle prenait plaisir, le matin, à entasser daus un petit panier et à couvrir de feuilles vertes pour les administrer l'après-midi à Moore, une à une, comme un oiseau donne la becquée à ses petits.

Les traits de Robert étaient là devant elle; le son de sa voix frappait distinctement son oreille; ses rares caresses semblaient se renouveler. Mais bientôt le rêve fit place à la réalité. L'image s'évanouit, la voix se tut, le serrement de main ne laissa qu'une impression glaciale, et sur son front, où deux lèvres brûlantes avaient imprimé un baiser, elle sentit tomber comme une goutte d'eau glacée. Elle revint d'une région enchantée au monde réel : au lieu du bois de Nunnelly en juin, elle aperçut sa chambre étroite; au lieu des chants des oiseaux retentissant dans les allées, elle entendit la pluie tomber sur le toit; au lieu de la douce brise du midi, elle entendit gémir le vent de l'est; au lieu d'un vigoureux compagnon comme Moore, elle se trouvait seule en présence de sa propre silhouette réfléchie sur le mur. Se détournant de ce pâle fantôme qui, dans ses contours, reproduisait son attitude rêveuse et abattue, son visage triste, ses tresses sans couleur, elle s'assit (l'inaction convenait mieux à l'état présent de son esprit), et se dit à elle-même :

« Je vivrai peut-être jusqu'à soixante-dix ans. Autant que j'en puis juger, j'ai une bonne santé; un demi-siècle d'existence peut m'être réservé. Comment l'occuperai-je? Que vais-je faire pour remplir l'intervalle qui me sépare de la tombe? »

Elle réfléchit.

« Je ne me marierai pas, il paraît, continua-t-elle. Je suppose, puisque Robert ne songe pas à moi, que je n'aurai jamais un époux à aimer ni de petits enfants à élever. Il n'y a pas longtemps encore, je comptais sur les devoirs et les affections d'épouse et de mère pour remplir mon existence. Il me semblait en quelque sorte que je grandissais pour la destinée commune, et jamais je ne m'étais mise en peine d'en chercher une autre; mais maintenant je vois clairement que je me suis trompée. Je demeurerai probablement vieille fille. Je vivrai

pour voir Robert en épouser une autre, quelque riche lady ; je ne me marierai jamais. Je me demande pourquoi j'ai été créée. Où est ma place en ce monde ? »

Elle réfléchit encore.

« Ah ! je vois, poursuivit-elle aussitôt ; c'est la question qu'un grand nombre de vieilles filles ne peuvent résoudre ; mais les autres la résolvent pour elles en disant : « Votre destinée est de faire du bien aux autres, d'être secourables envers tous ceux qui ont besoin de secours. » Cela est juste, juste jusqu'à un certain point, et c'est une doctrine fort commode pour ceux qui la professent ; mais je m'aperçois que certaines gens sont très-portés à soutenir que d'autres doivent sacrifier leur vie pour eux et à leur service, et ils les en récompensent avec des louanges : ils les appellent vertueux et dévoués. Est-ce assez? Est-ce là vivre? N'y a-t-il pas un terrible vide, une moquerie, des désirs irréalisables, sous cette existence qui est abandonnée aux autres, faute d'avoir de quoi l'employer pour soi-même? Je le soupçonne. Est-ce que la vertu consiste dans l'abnégation de soi-même? Je ne le crois pas. L'humilité mal entendue produit la tyrannie ; les concessions de la faiblesse engendrent l'égoïsme. Chaque être humain a sa part de droits ; je suis tentée de croire que le moyen d'arriver au bien-être et au bonheur de tous serait que chacun connût le lot qui lui revient et s'y attachât avec autant de fermeté qu'un martyr à sa foi. Singulières pensées qui surgissent dans mon esprit ! Ces pensées sont-elles justes ? Je ne sais.

« Mais tout au moins la vie est courte : soixante-dix ans, disent-ils, passent comme une fumée, comme un songe ; chaque sentier suivi par des pieds humains se termine au même but, le tombeau : la petite crevasse sur la surface de ce globe énorme, le sillon où le Temps, ce puissant moissonneur, dépose la semence qu'il vient de faire tomber de la tige mûre ; et là elle se consume, pour renaître de nouveau lorsque le monde a fait quelques tours de plus. Voilà pour le corps : mais l'âme s'envole au loin, replie ses ailes au bord de la mer de feu et de glace, où, regardant à travers la clarté des flammes, elle voit réfléchie la clarté de la triple déité chrétienne : le Père souverain ; le Fils médiateur ; l'Esprit créateur. De tels mots, sans doute, ont été choisis pour exprimer ce qui est inexprimable, pour décrire ce qui défie toute description. Qui peut savoir quelle est la vie future de l'âme ? »

En ce moment le feu jeta ses dernières lueurs; Malone était parti, et la sonnette du cabinet sonna les prières du soir.

Le lendemain, Caroline demeura seule, son oncle étant allé dîner avec M. Boultby, vicaire de Whinbury. Elle passa toute la journée dans les mêmes pensées, portant ses regards vers l'avenir, se demandant ce qu'elle allait faire de la vie. Fanny, en allant et venant pour vaquer aux soins du ménage, s'aperçut que sa jeune maîtresse était fort tranquille. Elle demeurait constamment assise à la même place, penchée sur son travail; elle ne leva pas une seule fois la tête pour adresser la parole à Fanny, comme c'était son habitude, et, lorsque cette dernière lui fit remarquer que le temps était beau et qu'elle devrait faire une petite promenade, elle se borna à répondre:

« Il fait froid.

— Vous êtes très-appliquée à ce travail de couture; miss Caroline, continua Fanny en s'approchant de la petite table.

— J'en suis fatiguée, Fanny.

— Alors, pourquoi ne l'abandonnez-vous pas? Jetez cela de côté; lisez, ou faites quelque autre chose pour vous distraire.

— Cette maison est bien solitaire, Fanny; ne le pensez-vous pas?

— Je ne trouve pas, miss. Élisa et moi, nous nous tenons réciproquement compagnie; mais vous êtes trop sédentaire, vous devriez faire plus souvent des visites. Voyons, laissez-vous persuader; montez à votre chambre, faites-vous belle, et allez prendre sans façon le thé avec miss Mann ou miss Ainley. Je suis sûre que l'une ou l'autre de ces dames sera enchantée de vous voir.

— Mais leurs maisons sont tristes. Ce sont toutes deux de vieilles filles. Je suis sûre que toutes les vieilles filles sont malheureuses.

— Non pas celles-là, miss. Elles ne peuvent être malheureuses; elles prennent tant de soin d'elles-mêmes! Elles sont uniquement égoïstes.

— Miss Ainley n'est point égoïste, Fanny; elle fait constamment le bien. Combien elle fut bonne et dévouée pour sa belle-mère, pendant tout le temps que la dame vécut! et maintenant qu'elle est seule au monde, sans frère ni sœur, ni personne qui s'intéresse à elle, combien elle est charitable pour les pauvres! Eh bien! personne ne songe à elle ou ne prend plaisir à aller la voir; et comme les hommes la tournent en ridicule!

— Ils ont tort, miss. Je crois que c'est une bonne femme, mais les messieurs ne cherchent que les regards des ladies.

— J'irai la voir, s'écria Caroline en se levant vivement, et, si elle m'invite à rester pour le thé, je resterai. C'est très-mal de négliger les gens parce qu'ils ne sont ni beaux ni jeunes ni gais. Et j'irai certainement voir aussi miss Mann. Elle peut n'être pas aimable ! Quelle vie a été la sienne ! »

Fanny aida miss Helstone à se débarrasser de son ouvrage, et l'assista ensuite dans sa toilette.

« Vous ne demeurerez pas vieille fille, vous, miss Caroline, lui dit-elle en laçant le corsage de sa robe de soie brune, après avoir lissé ses boucles soyeuses, douces et abondantes ; il n'y a chez vous aucun signe qui fasse présager la vieille fille. »

Caroline se regarda dans le petit miroir placé devant elle, et crut y remarquer des signes contraires. Elle vit qu'une grande altération s'était faite sur son visage depuis un mois ; que son teint avait pâli, que ses yeux, autour desquels se dessinait un cercle bistré, étaient mornes et abattus ; enfin, qu'elle n'était plus ni aussi jolie ni aussi fraîche qu'autrefois. Elle fit part de son impression à Fanny, dont elle ne put obtenir de réponse directe, mais seulement la remarque que de tels changements arrivaient quelquefois ; qu'à son âge ils ne signifiaient rien ; que bientôt sa figure reprendrait sa rondeur et serait plus grasse et plus rose que jamais. Après lui avoir donné cette assurance, Fanny montra un zèle singulier pour l'envelopper chaudement dans des châles et des fichus, jusqu'à ce que Caroline, presque écrasée sous le poids de ces objets, s'opposa à ce qu'il en fût ajouté d'autres.

Elle fit ses visites, d'abord à miss Mann, car c'était la plus difficile. Miss Mann n'était assurément pas une fort aimable personne. Jusqu'alors Caroline avait toujours ouvertement professé l'antipathie qu'elle lui inspirait, et plus d'une fois il lui était arrivé de se joindre à son cousin Robert pour rire de quelques-unes de ses singularités. Moore n'était pas ordinairement sarcastique, surtout envers plus humble et plus faible que lui ; mais il lui était arrivé une ou deux fois de se trouver présent lorsque miss Mann venait faire une visite à sa sœur, et, après avoir entendu sa conversation et examiné ses traits, il était sorti dans le jardin où sa petite cousine s'occupait à donner des soins à ses fleurs favorites, et s'était amusé à faire en riant une comparaison entre la belle, délicate et attrayante

jeune fille, et la vieille ridée, livide et repoussante. Une fois, en semblable occasion, Caroline, détournant les yeux de la plante grimpante qu'elle attachait à une tige, lui avait dit :

« Ah ! Robert, vous n'aimez pas les vieilles filles. Moi aussi je tomberais sous le fouet de vos sarcasmes, si jamais je restais vieille fille.

— Vous, vieille fille ! s'était-il écrié. Piquante idée, exprimée par des lèvres de cette couleur et de cette forme. Il me semble vous voir à quarante ans, simplement vêtue, pâle et fatiguée, mais conservant toujours ce nez droit, ce front blanc, ces doux yeux. Je suppose aussi que vous conserverez votre voix, qui a un autre timbre que le rude et caverneux organe de miss Mann. Ne craignez rien ; même à cinquante ans vous ne seriez point repoussante.

— Miss Mann ne s'est point faite elle-même; ce n'est point elle qui a accordé le timbre de sa voix, Robert.

— La nature l'a formée dans le moment où elle créait ses bruyères et ses épines; tandis que, pour la création de certaines femmes, elle a réservé les heures matinales de mai, lorsque, sous la rosée et les premiers rayons du jour, elle féconde les marguerites dans le gazon et les lis sous la mousse des bois. »

Introduite dans le petit parloir de miss Mann, Caroline la trouva, comme toujours, environnée d'une élégance, d'une propreté, d'un confort parfait (après tout, n'est-ce pas une vertu chez les vieilles filles, que la solitude leur donne rarement des habitudes de négligence ou de désordre ?); aucune poussière sur son luisant ameublement, aucune sur les tapis; des fleurs fraîches dans un vase sur la table, un feu brillant dans la grille du foyer. Elle était assise dans une chaise à coussins, et avait les mains occupées à un ouvrage de tricot; c'était son travail favori, parce qu'il ne demandait que peu de mouvement. Elle se souleva à peine à l'arrivée de Caroline. Éviter le mouvement était un des buts de la vie de miss Mann. Depuis qu'elle était descendue le matin, elle s'efforçait d'arriver aux douceurs du *far-niente*, et elle venait d'atteindre un certain état de calme léthargique lorsque la visiteuse frappa à la porte, la fit tressaillir, et défit ainsi le travail de la journée. Elle

fut donc médiocrement flattée de la visite de miss Helstone : elle l'accueillit avec froideur, lui dit d'un ton austère de prendre un siége, et, lorsque miss Helstone se fut assise en face d'elle, elle la regarda fixement.

Ce n'était pas chose ordinaire que d'être regardé fixement par l'œil de miss Mann. Robert Moore l'avait éprouvé une fois, et n'avait jamais oublié cette circonstance.

Il ne pensait pas que la tête de Méduse eût autrefois rien produit de pareil. Il doutait même quelquefois si, depuis ce châtiment, sa chair était bien ce qu'elle était auparavant, s'il n'y avait pas quelque chose de pétrifié dans son organisme. Ce regard avait eu sur lui un effet tel, qu'il s'était précipité hors de l'appartement et de la maison, et était allé droit à la rectorerie, où il s'était présenté devant Caroline avec une figure singulière, et l'avait étonnée en lui demandant un baiser sur-le-champ, pour détruire l'influence malfaisante du regard fatal.

Assurément miss Mann avait un œil formidable pour une femme : il était à fleur de tête, on n'en voyait presque que le blanc, et il paraissait presque aussi fixe, aussi immobile que si c'eût été une balle d'acier incrustée dans l'orbite ; et lorsque, en fixant sur vous cet œil, elle se mettait à parler d'un ton inintelligible et monotone, sans vibration ni inflexion, vous eussiez dit le fantôme de quelque mauvais esprit. Mais tout cela n'était qu'un jeu de l'imagination. La laideur rébarbative de miss Mann laissait à peine une impression plus profonde que la suavité angélique de certaines beautés. C'était une femme consciencieuse et parfaitement honnête, après tout, qui avait accompli dans le cours de sa vie des devoirs qui eussent effrayé plus d'une de ces péris humaines aux yeux de gazelle, aux tresses soyeuses, à la voix argentine : elle avait traversé de longues scènes de douleur, professant la plus sévère abnégation, sacrifiant largement son temps, son argent, sa santé, à ceux qui ne l'avaient payée que d'ingratitude; et maintenant son principal, son seul défaut, c'était la médisance.

Médisante, elle l'était assurément. Caroline n'était pas là depuis cinq minutes, que son hôtesse, qui la tenait encore sous l'influence de son redoutable regard de Gorgone, se mit à écorcher vives certaines familles du voisinage. Elle s'acquittait de cette tâche d'une façon singulièrement froide et délibérée, comme un chirurgien promenant le scalpel sur un cadavre:

elle faisait peu de distinctions; rarement elle convenait que quelqu'un pût être bon. Elle disséquait impartialement à peu près toutes ses connaissances. Si Caroline s'aventurait de temps à autre à glisser un mot palliatif, elle le réfutait avec un calme dédain. Néanmoins, si impitoyable qu'elle fût dans son autopsie morale, elle ne cherchait pas à propager la médisance: jamais elle ne faisait de méchants et dangereux rapports à dessein de nuire : ce n'était point tant son cœur que son tempérament qui était à blâmer.

Caroline fit ce jour-là cette découverte pour la première fois, et regrettant les injustes jugements qu'elle avait plus d'une fois portés sur la chagrine vieille fille, elle se mit à lui parler avec douceur, non-seulement avec des mots, mais avec une voix sympathique. La tristesse de sa condition impressionna la jeune fille d'une façon nouvelle; il en fut de même du caractère de sa laideur, la pâleur d'une morte et des traits profondément usés. Caroline plaignit la pauvre affligée; ses regards reflétèrent ses sentiments : un charmant visage n'est jamais plus doux que lorsque l'âme émue l'anime d'une tendre compassion. Miss Mann, voyant cette émotion, fut touchée à son tour : reconnaissante de l'intérêt si inattendu qui lui était montré, à elle qui ne rencontrait que la froideur et la moquerie, elle y répondit franchement. Elle n'était pas habituellement communicative sur ses affaires privées, parce que personne ne se souciait de l'entendre; mais elle le devint ce jour-là, et sa confidente répandit des larmes en l'écoutant. Elle parla de cruelles, lentes et opiniâtres souffrances. Ce n'était pas sans raison qu'elle ressemblait à un cadavre, que son visage triste n'était jamais égayé par un sourire; qu'elle recherchait tous les moyens d'éviter l'excitation, d'obtenir et de conserver le calme. Caroline, lorsqu'elle sut tout, reconnut que miss Mann devait plutôt être admirée pour sa force d'âme que blâmée pour son caractère morose. Lecteur, lorsque vous voyez un visage dont vous ne pouvez vous expliquer l'expression sombre et morne, et sur lequel s'étend un nuage perpétuel qui vous exaspère parce que vous n'en connaissez point la cause, soyez sûr qu'il y a un cancer quelque part, et un cancer qui, pour être caché, n'en est pas moins profondément corrosif.

Miss Mann sentit qu'elle était partiellement comprise, et elle voulut l'être entièrement: car, quelque disgraciés de la nature, vieux, humbles et affligés que nous puissions être, tant que

nos cœurs conservent la plus faible étincelle de vie, ils conservent aussi, vacillant auprès de ce pâle foyer, un insatiable et ardent besoin de s'épancher et de s'attirer l'affection. A ce spectre exténué, peut-être une miette n'est-elle pas jetée une fois par an; mais lorsqu'il est près d'expirer de faim et de soif, lorsque toute l'humanité a oublié l'hôte mourant de la maison en ruine, la Miséricorde divine se souvient de l'affligé, et une pluie de manne tombe sur ces lèvres qui ne recevront plus de nourriture terrestre. Les promesses bibliques, dédaignées pendant la santé, reviennent se faire entendre au chevet du malade; on sent qu'un Dieu miséricordieux veille avec sollicitude sur ce que le genre humain a abandonné; on se souvient de la tendre compassion de Jésus, et l'on s'y réfugie; l'œil qui va s'éteindre, regardant au delà du temps, aperçoit une demeure, un ami, un refuge dans l'éternité.

Miss Mann, encouragée par la vive attention de Caroline, entra dans les détails de sa vie passée. Elle parla comme parle la vérité, simplement et avec une certaine réserve, sans vanité, sans exagération. Caroline trouva que cette vieille fille avait été une fille et une sœur des plus dévouées, la plus infatigable gardienne au chevet des moribonds; qu'à ces soins continuels et prolongés auprès des malades elle devait la maladie qui empoisonnait en ce moment sa vie; qu'elle avait été le soutien et l'appui d'un parent tombé par sa propre faute dans la plus affreuse dégradation, et qu'elle seule le préservait en ce moment du plus complet abandon. Miss Heltone demeura toute la journée, négligeant les autres visites qu'elle avait projetées: et lorsqu'elle quitta miss Mann, ce fut avec la résolution de tout faire à l'avenir pour excuser ses défauts, de ne jamais rire de sa singularité ou de sa laideur; et, par-dessus tout, de ne point la négliger, de venir la voir une fois par semaine, et de lui offrir du fond du cœur l'hommage de son affection ou de son respect : elle sentait enfin qu'elle pouvait lui accorder le tribut de ces deux sentiments.

Caroline, à son retour, apprit à Fanny qu'elle était très-contente de sa sortie et que cette visite lui avait fait du bien. Le lendemain, elle ne manqua pas de rendre visite à miss Ainley. Cette dernière était dans une position moins aisée que miss Mann, et sa demeure était plus modeste; elle était cependant, si c'est possible, plus propre encore, bien que la noble vieille dame, ne pouvant se permettre le luxe d'une domes-

tique, fit elle-même son ménage, avec l'aide accidentelle d'une jeune fille qui demeurait dans un cottage voisin.

Non-seulement miss Ainley était plus pauvre, mais elle était même plus disgraciée de la nature que l'autre vieille fille. Dans sa jeunesse, elle avait dû être laide; en ce moment, à cinquante ans, elle était *très-laide*. A première vue, il fallait être dans une toute particulière disposition d'esprit pour ne pas la trouver repoussante. Elle était affectée dans ses vêtements et dans ses manières; son air, sa parole, sa démarche, étaient tout à fait d'une vieille fille.

L'accueil qu'elle fit à Caroline fut cérémonieux, même dans son amabilité, car il était aimable; mais miss Helstone excusa cela. Elle savait quelque chose de la bienfaisance du cœur qui battait sous ce fichu empesé; tout le voisinage, au moins toute la partie féminine du voisinage, en savait aussi quelque chose. Nul ne parlait mal de miss Ainley, à l'exception des jeunes gens légers et des vieux inconsidérés qui la déclaraient hideuse.

Caroline fut bientôt à son aise dans ce petit parloir; une main empressée la débarrassa de son châle et de son chapeau, et l'installa auprès du feu dans le siége le plus confortable. La jeune et la vieille filles furent bientôt engagées dans une aimable conversation, et Caroline ne tarda pas à éprouver le pouvoir que peut exercer une âme sereine, dévouée et bienveillante, sur tout ce qui l'approche. Miss Ainley ne parlait jamais d'elle-même, toujours des autres. Elle ne s'occupait point de leurs défauts; son thème favori était leurs besoins, auxquels elle cherchait à subvenir, leurs souffrances, qu'elle désirait alléger. Elle était vraiment religieuse, ce que quelques-uns appelleraient une sainte, et, en parlant de la religion, elle se servait souvent de certaines phrases consacrées, phrases dans lesquelles ceux qui ne possèdent que la faculté de remarquer le ridicule, et non d'apprécier et de juger un caractère, eussent assurément trouvé un sujet de satire, matière à rire et à plaisanter. Ils se seraient cependant grossièrement trompés. La sincérité n'est jamais ridicule, elle est toujours respectable; les cœurs vraiment religieux, qu'ils parlent ou non un langage éloquent et choisi, doivent toujours être écoutés avec respect. Que ceux donc qui ne peuvent avec certitude discerner la différence qui existe entre le ton de l'hypocrisie et celui de la sincérité se montrent réservés dans leurs moqueries, de peur d'avoir le malheur de

rire à tort, et de commettre une impiété lorsqu'ils ne songent qu'à faire briller leur esprit.

Ce n'est point de la propre bouche de miss Ainley que Caroline avait appris les bonnes œuvres de la vieille fille, et cependant elle les connaissait bien. Sa bienfaisance était le sujet familier de la conversation des pauvres de Briarfield. Ces bonnes œuvres n'étaient pas des aumônes : la vieille fille était trop pauvre pour donner beaucoup, quoiqu'elle se refusât le nécessaire afin de contribuer de son obole lorsqu'il en était besoin; c'étaient les œuvres de la sœur de charité, bien plus difficiles à accomplir que celles de dame Bienfaisance. Elle eût veillé au lit de n'importe quel malade. Rien ne semblait la rebuter; elle eût soigné les plus pauvres, et ceux que nulle autre qu'elle n'eût voulu approcher; elle était, dans toutes les circonstances, sereine, humble, bienveillante et d'une humeur égale.

De cette bonté elle ne tirait pas grande récompense en cette vie. Beaucoup de pauvres s'étaient tellement accoutumés à recevoir ses services, qu'ils songeaient à peine à l'en remercier. Les riches entendaient parler d'elle avec étonnement; mais un sentiment de honte, produit par la différence qu'ils remarquaient entre ses sacrifices et les leurs, leur faisait garder le silence. Beaucoup de dames, cependant, avaient pour elle une vénération profonde, dont elles ne pouvaient se défendre; un gentleman, un seul, lui avait donné son amitié et toute sa confiance : c'était M. Hall, le curé de Nunnely. Il disait, et avec justice, que sa vie approchait plus de celle du Christ que celle d'aucun être humain dont il eût connaissance. N'allez pas croire, lecteur, qu'en esquissant le caractère de miss Ainley je fais un portrait d'imagination ; non, je prends les originaux de semblables portraits dans la vie réelle.

Miss Helstone étudia bien l'esprit et le cœur qui venaient de se révéler à elle. Elle ne trouva pas une grande intelligence à admirer : la vieille fille n'avait que de la sensibilité; mais elle découvrit en miss Ainley tant de bonté, de douceur, de patience, de franchise, de désir d'être utile, qu'elle inclina respectueusement sa propre intelligence devant celle de la vieille fille. Qu'étaient son amour de la nature, son sentiment du beau, ses plus diverses et ses plus ferventes émotions, sa plus profonde faculté de penser et de comprendre, comparés aux vertus pratiques de cette bonne femme? Pour un moment, ces

avantages lui parurent n'être que les belles formes de l'égoïsme, e' elle les foula mentalement aux pieds.

Elle sentait, il est vrai, avec peine que la vie qui avait fait miss Ainley heureuse ne pouvait lui donner le bonheur : toute pure et tout active que fût cette existence, elle lui paraissait profondément triste, parce qu'elle était si dépourvue d'amour, selon elle, si abandonnée ! Cependant elle réfléchit sans doute qu'il ne fallait que l'habitude pour la rendre possible et même agréable à qui que ce fût. Elle comprit qu'il était méprisable de dépérir sentimentalement, de caresser de secrètes douleurs, de vains souvenirs; de rester dans l'inertie, de perdre sa jeunesse dans une douloureuse langueur, et de vieillir sans rien faire.

« Je veux me mettre en mouvement et essayer d'être sage, si je ne peux devenir bonne, » fut sa résolution.

Elle demanda alors à miss Ainley si elle pouvait l'aider en quelque chose dans ses œuvres de bienfaisance. Miss Ainley lui dit qu'elle le pouvait, et lui indiqua quelques pauvres familles de Briarfield qu'il serait bon qu'elle visitât; elle lui donna également, sur sa demande, quelques travaux à faire pour certaines femmes pauvres qui avaient de nombreux enfants et qui étaient inhabiles aux travaux d'aiguille.

Caroline retourna à la rectorerie, traça ses plans et prit la résolution de n'en pas dévier. Elle consacra une partie de son temps à ses diverses études, et l'autre partie aux travaux que lui pourrait demander miss Ainley ; le reste devait être donné à l'exercice : aucun moment n'était laissé aux pensées fiévreuses qui avaient empoisonné la soirée du dimanche précédent.

Il faut lui rendre cette justice, qu'elle mit à exécution ses plans consciencieusement et avec persévérance. Ce fut un dur labeur tout d'abord, ce fut un dur labeur jusqu'à la fin ; mais il l'aida à combattre et à vaincre sa douleur, il la tint occupée, l'empêcha de songer au passé, et des éclairs de satisfaction vinrent illuminer sa vie monotone, lorsqu'elle avait la conscience d'avoir fait du bien, d'avoir causé du plaisir ou adouci des souffrances.

Cependant je dois dire la vérité : ces efforts ne lui donnèrent ni la santé du corps ni la continuelle paix de l'âme; elle dépérit, elle devint de jour en jour plus triste et plus pâle; le nom de Moore ne pouvait sortir de sa mémoire : une élégie du passé résonnait constamment à son oreille; un cri intérieur se fai-

sait sans cesse entendre en elle. Le poids d'une âme brisée et de facultés souffrantes et paralysées écrasa sa vive et alerte jeunesse. L'hiver sembla envahir son printemps : les trésors de son intelligence s'engourdirent peu à peu dans une glaciale et aride stagnation.

CHAPITRE X.

Fieldhead.

Caroline refusa néanmoins de succomber. Elle possédait une grande force native dans son cœur de jeune fille, et elle usa de cette force. Hommes et femmes ne combattent jamais plus rudement que lorsqu'ils combattent seuls, sans témoins, sans conseillers, sans confidents, n'ayant personne pour les encourager, leur donner des avis et les plaindre.

Miss Helstone était dans cette position. Ses souffrances étaient son seul aiguillon : et, comme elles étaient réelles et aiguës, elles excitèrent âprement son courage. Résolue à demeurer victorieuse d'une douleur mortelle, elle fit tout ce qu'elle put pour l'étouffer. Jamais elle n'avait été si affairée, si studieuse et surtout si active. Elle sortait par tous les temps, et faisait de longues promenades dans les lieux les plus solitaires. Chaque jour elle rentrait le soir, pâle, et cependant ne semblait pas fatiguée : car, aussitôt qu'elle s'était débarrassée de son chapeau et de son châle, au lieu de se reposer, elle se mettait à parcourir son appartement; quelquefois elle s'asseyait, lorsqu'elle était réellement sur le point de s'évanouir. Elle disait qu'elle agissait ainsi dans le but de se bien fatiguer afin de mieux dormir. Mais si tel était son dessein, elle était loin de l'atteindre : car pendant la nuit, lorsque tout le monde dormait, elle s'agitait sur son oreiller ou demeurait assise dans l'obscurité sur le pied de sa couche, oubliant en apparence la nécessité du sommeil. Souvent, la malheureuse enfant! elle se mettait à pleurer sous l'étreinte d'un intolérable désespoir qui, en s'emparant d'elle, anéantissait sa force et la réduisait à la faiblesse d'un enfant.

Dans cet état de prostration, les tentations l'assiégeaient : elle entendait dans son cœur abattu les suggestions de la faiblesse, qui lui conseillait d'écrire à Robert pour lui dire qu'elle était malheureuse, parce qu'on lui défendait de le voir ainsi que sa cousine Hortense ; qu'elle craignait qu'il ne lui retirât son amitié (non son amour), et qu'il ne l'oubliât entièrement, et pour le prier de se souvenir d'elle et de lui écrire quelquefois. Elle écrivit même une ou deux lettres de ce genre, mais elle ne les envoya pas : la honte et son bon sens s'y opposèrent.

Enfin la vie qu'elle menait atteignit le point où il semblait qu'elle ne dût plus pouvoir la supporter, et qu'elle dût chercher et trouver un changement, de quelque manière que ce fût, sous peine de voir son cœur et sa tête défaillir sous le poids qui les écrasait. Elle désirait quitter Briarfield et se réfugier dans quelque lieu éloigné. Elle désirait ardemment aussi autre chose : le profond, secret et irrésistible besoin de découvrir et de connaître sa mère l'envahissait chaque jour davantage; mais ce désir était accompagné d'un doute, d'une crainte. Si elle la connaissait, pourrait-elle l'aimer? Cette crainte, cette appréhension, n'étaient pas sans cause; jamais dans sa vie elle n'avait entendu louer sa mère : tous ceux à qui il arrivait d'en parler le faisaient froidement. Son oncle semblait regarder sa belle-sœur avec une sorte de tacite antipathie; une vieille domestique qui avait demeuré avec mistress James Helstone, quelque temps après son mariage, toutes les fois qu'elle parlait de son ancienne maîtresse, le faisait avec une glaciale réserve : quelquefois elle l'appelait originale, d'autres fois elle disait qu'elle ne l'avait jamais comprise. Ces expressions étaient de la glace sur le cœur de la jeune fille; elles lui suggéraient cette conclusion, qu'il valait mieux peut-être ne jamais connaître cette mère que de la connaître et de ne pouvoir l'aimer.

Mais un seul projet se présentait à son esprit, dont l'exécution semblait devoir lui apporter un espoir de soulagement : c'était de se créer une position, de se faire gouvernante ; elle était incapable de faire autre chose. Un petit incident lui fournit l'occasion de faire connaître ce projet à son oncle.

Ses longues et tardives promenades avaient toujours lieu, nous l'avons dit, en des lieux solitaires ; mais, de quelque côté qu'elle dirigeât ses pas, soit vers la lisière aride du marais

de Stilbro', soit vers les riantes prairies de Nunnely, au retour son chemin la ramenait toujours auprès de Hollow. Elle descendait rarement au fond de la vallée, mais elle apparaissait sur la hauteur aussi régulièrement que les étoiles se levaient sur la montagne. Le lieu où elle se reposait était un certain passage sous une vieille épine : de là elle pouvait découvrir le cottage, la fabrique, le jardin, l'écluse calme et tranquille ; de là elle découvrait la fenêtre bien connue du comptoir, derrière les vitres de laquelle étincelait, à heure fixe, la brillante lueur d'une lampe également connue. Son but était de guetter l'apparition de cette lumière; sa récompense de l'apercevoir, tantôt étincelant dans l'air pur, tantôt vacillant à travers le brouillard, d'autres fois brillant au milieu des lignes obliques de la pluie, car elle venait en tout temps.

Il y avait des nuits où la lumière ne se montrait pas : elle savait alors que Robert était absent, et elle s'en allait plus triste; tandis que l'apparition de cette lumière la rendait joyeuse, comme si elle voyait en elle la promesse de quelque vague espérance. Si, pendant qu'elle regardait, une ombre se penchait entre la lampe et la fenêtre, son cœur bondissait; cette éclipse, c'était Robert qui la produisait. Elle l'avait vu. Elle s'en retournait alors à la maison, consolée, emportant dans son imagination une idée plus précise de son bien-aimé, un souvenir plus distinct de sa voix, de son sourire, de son maintien. Puis, à ces impressions ne tardait pas de se joindre la douce persuasion que, si elle pouvait arriver jusqu'à lui, Robert ne pourrait que se réjouir de sa présence; qu'en ce moment, il serait peut-être tout disposé à lui tendre la main, à l'attirer vers lui, à la placer à son côté, sous sa protection, comme autrefois. La nuit suivante, quoiqu'elle pleurât comme de coutume, il lui semblait que ses larmes étaient moins brûlantes; l'oreiller sur lequel coulaient ces larmes lui paraissait plus doux; la tête qui reposait sur cet oreiller souffrait moins.

Le plus court chemin de Hollow à la rectorerie passait à côté d'une certaine demeure, la même que celle sous les murs solitaires de laquelle Malone avait passé un soir, ainsi que nous l'avons mentionné au second chapitre de ce livre; la vieille résidence inoccupée appelée Fieldhead. Depuis dix ans, elle n'avait pas été habitée par son propriétaire, mais ce n'était point pour cela une ruine : M. Yorke avait eu soin de la faire entretenir en bon état, et un vieux jardinier avec sa femme s'y

étaient installés, entretenant les terres et conservant la maison en bon état.

Si Fieldhead n'avait pas de grands mérites comme construction, on pouvait tout au moins l'appeler pittoresque ; son architecture irrégulière, la couleur grise et sombre que le temps lui avait communiquée, lui donnaient des droits à cette épithète. Les vieilles fenêtres grillées, le porche de pierre, les murs, le toit, les cheminées, eussent fait le sujet d'un riche dessin au crayon et à la sépia. Les arbres situés derrière le bâtiment étaient beaux et vigoureux ; le cèdre qui occupait le centre de la pelouse sur le devant était grand, et les urnes de granit qui couronnaient les murs du jardin, l'arcade ciselée de la porte d'entrée, étaient de nature à réjouir la vue d'un artiste.

Par une douce soirée de mai, Caroline passait auprès de cette demeure au moment où la lune allait paraître à l'horizon ; quoique fatiguée, elle était peu disposée à rentrer si tôt au presbytère, où l'attendaient une couche d'épines et une nuit de tristesse : elle s'assit sur la verte pelouse, près de la porte d'entrée, et laissa errer ses regards vers le cèdre et le manoir. La nuit était calme, une douce rosée tombait d'un ciel pur et sans nuage ; les pignons tournés vers le couchant réfléchissaient l'horizon clair et couleur d'ambre ; les chênes situés derrière étaient noirs, le cèdre plus noir encore ; à travers ses rameaux touffus, une éclaircie permettait d'apercevoir un point du ciel d'un bleu sombre : cette éclaircie était alors remplie par la lune, qui de dessous cette sombre voûte répandait sur Caroline ses rayons doux et solennels.

Elle trouvait cette nuit et cette perspective d'une tristesse charmante. Elle désirait pouvoir être heureuse ; elle soupirait après la paix intérieure ; elle se demandait pourquoi la Providence n'avait pas eu pitié d'elle et ne venait pas l'aider et la consoler. Les souvenirs des heureuses rencontres d'amants célébrées dans les ballades revinrent à son esprit. Elle pensa qu'une rencontre dans une telle scène serait bien heureuse. Où était alors Robert ? se demanda-t-elle. Il n'était pas à Hollow : elle avait longtemps attendu sa lampe, elle ne l'avait pas vue. Elle se demanda si Moore et elle étaient destinés à se rencontrer et à se parler encore. Soudain la porte du porche s'ouvrit, et deux hommes sortirent : l'un était âgé et avait des cheveux blancs ; l'autre était jeune, grand, et avait des cheveux noirs. Ils traversèrent la pelouse, puis sortirent par la porte du jardin.

Caroline les vit traverser la route, franchir la haie et descendre les champs, puis disparaître. Robert Moore venait de passer devant elle avec son ami M. Yorke; ni l'un ni l'autre ne l'avait aperçue.

L'apparition avait été rapide; elle avait à peine eu le temps de la voir; mais une étincelle électrique avait laissé le feu dans ses veines, la rébellion dans son âme. Cette apparition l'avait trouvée désespérant, elle la laissa désespérée, deux états différents. « Oh! s'il avait été seul! s'il m'avait seulement aperçue! s'écria-t-elle; il m'eût dit quelque chose, il m'eût tendu la main. Il m'aime, il doit m'aimer un peu; il m'eût montré quelque signe de son affection : dans ses yeux, sur ses lèvres, j'eusse pu lire la consolation; mais j'ai perdu cette dernière chance. Le vent, l'ombre du nuage ne passent pas plus silencieusement que lui. J'ai été frustrée dans mon attente, et le ciel est cruel! »

Elle rentra à la rectorerie dans un abattement profond.

Le lendemain matin, à déjeuner, pâle comme quelqu'un qui a vu un fantôme, elle s'adressa à M. Helstone :

« Auriez-vous quelque objection, mon oncle, à me voir chercher un emploi dans une famille? »

Son oncle, ignorant ce qu'elle avait souffert et ce qu'elle souffrait encore, en pouvait à peine croire ses oreilles.

« Quel caprice, maintenant? demanda-t-il. Avez-vous perdu la raison? Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne suis pas bien, j'ai besoin de changement, » dit-elle.

Il l'examina et vit qu'elle avait déjà subi un profond changement. Sans qu'il s'en aperçût, la rose avait fait place à la pâle boule-de-neige; la fraîcheur s'était évanouie, l'embonpoint avait disparu : elle était là devant lui, languissante, sans couleurs, exténuée. Sans la douce expression de ses yeux bruns, sans la délicatesse des lignes de son visage et la luxuriante abondance de sa chevelure, elle n'aurait pu prétendre plus longtemps à être jolie.

« Mais qu'y a-t-il donc? demanda-t-il. Que souffrez-vous? »

Elle ne répondit rien; mais ses yeux se remplirent de larmes, ses lèvres pâles tremblèrent.

« Chercher un emploi! Mais quel est l'emploi qui vous convient? Qu'avez-vous donc? vous paraissez malade.

— Le changement d'air me ferait du bien.

— Ces femmes sont incompréhensibles. Elles ont la plus étrange habileté pour vous causer les plus désagréables surpri-

ses. Aujourd'hui vous les voyez bondir, gaies, rouges comme des cerises et rondes comme des pommes; demain elles se montrent flétries comme des herbes mortes, blanchies et abattues. Et la raison de tout cela? Voilà l'embarras. Elle a ses repas réglés, sa liberté, une bonne maison et de bons vêtements comme d'habitude; tout récemment encore, cela suffisait pour la conserver belle et joyeuse, et la voilà maintenant, la pauvre enfant, pâle et malingre à faire pitié. Que faire? Je ferais peut-être bien de consulter un homme de l'art. Voulez-vous que j'envoie chercher un médecin, enfant?

— Non, mon oncle, je n'en ai pas besoin; un médecin n'y ferait rien. J'ai besoin de changer d'air et de scène.

— Eh bien, si c'est là un caprice, il sera satisfait. Vous irez prendre les eaux : je ne regarde pas à la dépense. Fanny vous accompagnera.

— Mais, mon oncle, un jour ou un autre, il faudra bien que je fasse quelque chose. Je n'ai pas de fortune; il vaut mieux que je commence maintenant.

— Tant que je vivrai, vous ne serez pas gouvernante, Caroline. Je ne veux pas qu'il soit dit que ma nièce est réduite à cette position.

— Mais plus on attend pour un changement de cette sorte, mon oncle, plus difficile et plus pénible il est. Il vaut mieux que je m'accoutume au joug, avant que des habitudes de liberté et d'indépendance se soient formées.

— Je vous prie de ne plus me tourmenter, Caroline. J'ai l'intention de pourvoir à votre avenir. J'ai toujours eu cette intention. Je vous achèterai une annuité. Grâce à Dieu, je n'ai que cinquante-cinq ans; ma santé et ma constitution sont excellentes; j'ai tout le temps nécessaire pour économiser et prendre mes mesures. Ne vous inquiétez donc pas de l'avenir. Est-ce que c'est ce qui vous chagrine?

— Non, mon oncle, mais je désire un changement. »

Il se mit à rire.

« Voilà enfin la femme qui parle, s'écria-t-il, la vraie femme. Un changement! un changement! Toujours fantasque et capricieuse! C'est de son sexe!

— Mais ce n'est ni fantaisie ni caprice, mon oncle.

— Qu'est-ce donc alors?

— La nécessité, je crois. Je me sens plus faible qu'autrefois. Il me semble que je devrais être plus occupée.

— Admirable ! elle se sent faible, et *par conséquent* elle doit s'assujettir à un rude travail. C'est clair comme le jour, dirait Moore; que Dieu le confonde ! Vous irez à Cliff-Bridge, et voilà deux guinées pour acheter une nouvelle robe. Allons, Cary, ne craignez rien; nous trouverons le baume de Gilead.

— Mon oncle, je voudrais que vous fussiez moins généreux et plus....

— Plus quoi ? »

Sympathique était le mot prêt à sortir des lèvres de Caroline; mais elle ne le prononça pas; elle se contraignit : son oncle eût bien ri si une semblable niaiserie lui était échappée. Voyant qu'elle gardait le silence, il dit :

« Le fait est que vous ne savez pas précisément ce que vous désirez.

— Seulement être gouvernante.

— Peuh ! absurdité ! Je ne veux plus entendre parler de cela. C'est une fantaisie par trop féminine. Mon déjeuner est fini; veuillez sonner; chassez toutes ces lubies de votre tête; sortez et amusez-vous.

— Avec quoi ? avec ma poupée ? » se demanda Caroline en quittant la salle à manger.

Une semaine ou deux se passèrent. Sa santé mentale et sa santé corporelle n'allèrent ni mieux ni plus mal. Elle était positivement à ce moment où, si sa constitution avait contenu des germes de consomption ou de fièvre lente, ces germes se fussent rapidement développés et l'eussent promptement tirée de ce monde. On ne meurt pas d'amour ou de chagrin seulement, bien que quelques personnes meurent de maladies auxquelles les tortures de ces passions ajoutent une action plus destructive. Les êtres doués d'une nature saine supportent ces tortures. Ils sont ébranlés, brisés; leur beauté et leur fraîcheur périssent, mais la vie demeure intacte. Ils arrivent à un certain point de dépérissement; ils sont réduits à la pâleur, à la débilité, à l'émaciation. On croit, en voyant leur démarche languissante, qu'ils ne tarderont pas à être couchés sur le lit de douleur pour ne s'en plus relever. Il n'en est pas ainsi : ils vivent; et, quoiqu'ils ne puissent retrouver la jeunesse et la gaieté, ils peuvent reprendre la force et la sérénité. La fleur que la gelée de mars pince, mais ne détruit pas entièrement, peut survivre pour produire une pomme flétrie, à une époque avancée de l'au-

tomne : ayant bravé les dernières gelées du printemps, elle peut braver les premières gelées de l'hiver.

Chacun remarquait le changement qui s'était opéré en miss Helstone, et beaucoup disaient qu'elle allait mourir. Elle ne pensa jamais ainsi; elle ne se sentait point en danger de mort. Elle n'avait ni douleur physique ni maladie. Son appétit était diminué; elle en savait la raison : elle pleurait tant pendant la nuit ! Sa force était diminuée; elle pouvait se rendre compte de cela : son sommeil était rare et difficile, ses songes étaient désespérants et malheureux. Elle paraissait cependant prévoir un temps où ce passage de misère serait franchi, et où elle pourrait de nouveau retrouver le calme, sinon le bonheur.

Cependant son oncle la pressait d'aller en visite, d'accepter les fréquentes invitations de leurs connaissances. Elle s'y refusait : elle ne pouvait se montrer gaie en compagnie; elle sentait qu'elle était observée avec plus de curiosité que de sympathie. Les vieilles ladies lui donnaient sans cesse des conseils, lui recommandant telle ou telle drogue; les jeunes la regardaient avec une expression dont elle comprenait le sens et dont elle avait horreur. Leurs yeux exprimaient la conviction qu'elle avait été désappointée (c'est le mot consacré); par qui ? elles n'en savaient rien.

Les vulgaires jeunes ladies peuvent être aussi dures que les vulgaires gentlemen, aussi mondaines, aussi égoïstes. Ceux qui souffrent les devraient toujours éviter; elles méprisent le chagrin et le malheur; elles semblent les regarder comme le lot que Dieu a réservé aux humbles. Pour elles, l'amour consiste à organiser ses plans de façon à arriver à un bon mariage; être désappointée, c'est voir ses plans percés à jour et échouer. Elles jugent les sentiments et les projets des autres sur l'amour d'après les leurs, et les jugent sans pitié.

Caroline savait tout cela, partie par instinct, partie par observation; elle régla sa conduite d'après cette connaissance, se tenant à l'écart le plus possible. Vivant ainsi dans une complète retraite, elle cessa d'apprendre ce qui se passait dans le voisinage.

Un matin, son oncle entra dans le petit parloir où elle essayait de trouver quelque plaisir en peignant un petit groupe de fleurs sauvages cueillies sous une haie en haut de la colline de Hollow, et lui dit de son ton brusque :

« Allons, enfant, vous êtes toujours là courbée sur une pa-

lette, sur un livre, ou sur un patron. Ne vous arrive-t-il pas quelquefois de mettre votre pinceau entre vos lèvres lorsque vous peignez?

— Quelquefois, mon oncle, quand je m'oublie.

— Alors, voilà ce qui vous empoisonne. Les couleurs sont délétères, mon enfant : voilà du blanc de plomb, du rouge de plomb, du vert-de-gris, de la gomme-gutte, et vingt autres poisons dans ces petits pains de couleur. Enfermez cela! enfermez cela! Mettez votre chapeau : je désire que vous veniez avec moi faire une visite.

— Avec vous, mon oncle? »

Cette question fut faite du ton de la surprise; Caroline n'était point habituée à aller en visite avec son oncle. En aucune occasion on ne l'avait vue l'accompagner ni dans ses excursions ni à la promenade.

« Vite! vite! je suis pressé, vous le savez; je n'ai pas de temps à perdre. »

Elle rangea à la hâte pinceaux et couleurs, en demandant où ils devaient aller.

« A Fieldhead.

— A Fieldhead! quoi! pour voir le vieux James Booth, le jardinier? Est-ce qu'il est malade?

— Nous allons rendre visite à miss Shirley Keeldar.

— Miss Keeldar! Est-ce qu'elle est de retour dans le Yorkshire! Est-ce qu'elle est à Fieldhead?

— Oui, elle y est depuis huit jours. Je l'ai rencontrée hier soir dans une réunion, cette réunion où vous avez refusé d'aller; j'ai été enchanté de sa société; je désire que vous fassiez sa connaissance; cela vous distraira.

— Elle est maintenant majeure, je pense?

— Elle a atteint sa majorité et doit résider pendant quelque temps dans son domaine. Je lui ai donné des avis là-dessus; je lui ai tracé son devoir : elle n'est pas intraitable. C'est une belle et élégante personne; vous apprendrez auprès d'elle ce que c'est qu'un esprit vif, étincelant et vigoureux.

— Je ne sais si elle sera flattée de me voir, et que je lui sois présentée. Quel intérêt peut-elle prendre à moi?

— Peuh! mettez votre chapeau.

— Est-elle fière, mon oncle?

— Je n'en sais rien. Vous n'allez pas croire qu'elle m'aurait fait voir sa fierté, je suppose. Une enfant, quelque riche qu'elle

fût, qui oserait se donner des airs de fierté avec le recteur de sa paroisse ! vous ne pouvez penser cela.

— Non ; mais comment est-elle avec les autres personnes?

— Je n'y ai fait aucune attention. Elle porte la tête haute et probablement sait prendre des airs d'arrogance quand elle l'ose; autrement, elle ne serait pas femme. Allons, finissez-en donc avec votre chapeau. »

Naturellement timide, la perte de ses forces physiques et la dépression de ses esprits n'étaient pas de nature à donner à Caroline le courage de paraître devant des étrangers, ni à accroître sa présence d'esprit et son aisance de manières; aussi, en dépit des remontrances de son oncle, tremblait-elle en traversant à côté de lui l'avenue large et pavée qui conduisait de l'entrée extérieure au porche de Fieldhead. Elle suivit avec répugnance M. Helstone, à travers ce porche, dans le vieux et sombre vestibule qui suivait.

Très-sombre en effet était ce vestibule, long, vaste et obscur; une fenêtre grillée y laissait à peine pénétrer un jour douteux. Dans la vieille et large cheminée, le feu, inutile en cette saison, était remplacé par un amas de branches de saule. De la galerie on n'apercevait que les contours, tant ce vestibule allait s'obscurcissant vers le plafond. Des têtes de cerf sculptées, surmontées d'andouillers réels, se détachaient grotesquement sur les murs. Ce n'était là ni une grande ni une bien confortable résidence; à l'intérieur comme à l'extérieur, elle était antique, irrégulière et incommode. Une propriété d'un revenu de mille livres sterling par an y était attachée, propriété qui était descendue, faute d'héritiers mâles, sur la tête d'une femme. Il y avait dans ce district des familles de commerçants qui se vantaient de posséder deux fois ce revenu; mais les Keeldar, en vertu de leur ancienneté et de leur titre de seigneurs du manoir, avaient le pas sur toutes.

M. et miss Helstone furent introduits dans le parloir; nécessairement, ainsi qu'il convenait à une vieille et gothique baraque comme Fieldhead, ce parloir avait des boiseries en chêne. Les beaux, sombres et luisants panneaux qui couvraient les murs, ne manquaient pas d'une certaine grandeur sévère. Ces panneaux bruns et luisants sont très-beaux, lecteur; ils produisent un effet des plus harmonieux : mais si vous saviez au prix de quel labeur inhumain et exécrable cet effet est obtenu ! Quiconque, ayant des entrailles humaines, a vu les domestiques frotter à

la cire ces murs polis pendant une chaude journée d'été, applaudira comme moi le bienfaisant barbare qui a décoré d'un blanc rose délicat un autre vaste appartement de Fieldhead, à savoir le salon, autrefois également boisé en chêne. Ce barbare peut avoir mérité l'épithète de Hun; mais il a donné un aspect infiniment plus gai à cette partie de sa demeure, et a épargné aux servantes futures un pénible travail.

Ce parloir aux brunes boiseries était entièrement meublé dans le vieux style, et avec des meubles véritablement anciens. De chaque côté de la grande cheminée étaient deux antiques chaises en chêne, solides comme des trônes rustiques, dans l'une desquelles était assise une dame. Mais ce n'était point miss Keeldar; la dame en question devait avoir atteint sa majorité depuis au moins vingt ans. Elle avait une taille de matrone, et, quoiqu'elle ne portât pas de bonnet et que ses cheveux d'un brun peu foncé ombrageassent des traits délicats et qu'on eût pu croire jeunes, elle n'avait pas et ne cherchait pas à se donner l'apparence de la jeunesse. On eût pu désirer que ses habits fussent d'une mode plus moderne. A côté d'une robe bien faite et d'une coupe élégante, la sienne eût fait une singulière figure. On ne pouvait comprendre qu'un vêtement de si belle étoffe pût être si sobre de plis et d'une mode si ancienne, et on était tenté d'attribuer tout d'abord à celle qui le portait un caractère excentrique et original.

Cette dame accueillit les visiteurs avec cet air cérémonieux et défiant tout britannique, et qu'il est donné aux matrones anglaises seules de prendre; un air si incertain de soi-même, de ses propres mérites, de son pouvoir de plaire, et cependant si anxieux de se montrer d'une convenance irréprochable, et de paraître plutôt agréable qu'autrement. Dans la circonstance présente, cependant, elle montra plus d'embarras que n'en font paraître d'habitude les dames anglaises les plus défiantes. Miss Helstone le remarqua, sympathisa immédiatement avec l'étrangère, et, connaissant par expérience la conduite à tenir avec les gens timides, prit tranquillement un siége à côté d'elle, et se mit à lui parler avec une aisance tout aimable, produite en ce moment par la présence d'une personne plus timide qu'elle.

Si elles avaient été seules, elles n'eussent pas tardé à être tout à fait bien ensemble. Cette dame avait la voix la plus harmonieuse qui se pût imaginer : infiniment plus douce et plus fraîche qu'on n'eût pu l'attendre d'une dame de qua-

rante ans, et d'une complexion inclinant vers l'embonpoint. Caroline aimait cette voix; elle rachetait son langage et son accent, formalistes bien que corrects. La dame aurait bientôt découvert les dispositions de la jeune fille, et dans dix minutes elles eussent été amies. Mais M. Helstone était là, les regardant toutes deux, regardant particulièrement la dame étrangère avec un œil perçant et sarcastique qui exprimait clairement son impatience de sa contenance cérémonieuse, et l'ennui que lui faisait éprouver son manque d'aplomb. Ce regard ferme et cette voix mordante déconcertèrent de plus en plus la dame; elle essaya cependant d'élaborer quelques phrases insignifiantes sur le temps, l'aspect du pays, etc. Mais l'inflexible M. Helstone fit la sourde oreille; tout ce qu'elle disait, il affectait de ne pas l'entendre distinctement, et elle était obligée de répéter une seconde fois les riens si péniblement élaborés. La tâche fut bientôt au-dessus de ses forces; elle rougissait et s'agitait, murmurant qu'elle ne savait pas ce qui pouvait retenir miss Keeldar, qu'elle allait voir où elle était, lorsque miss Keeldar lui épargna cette peine en paraissant. Du moins on devait présumer que ce nom appartenait à la personne qui arrivait en ce moment du jardin en entrant par la porte vitrée.

Il y a dans l'aisance des manières une grâce réelle, et c'est ce que ressentit Helstone lorsqu'une jeune fille à la taille droite et mince s'avança vers lui, retenant avec la main gauche son petit tablier de soie rempli de fleurs, et lui dit en riant et en lui tendant la main droite:

« Je savais que vous viendriez me voir, malgré l'idée que vous vous êtes mise en tête que M. Yorke a fait de moi une jacobine. Bonjour.

— Mais nous ne permettrons pas que vous soyez une jacobine, répondit Helstone. Non, miss Shirley, ils ne me déroberont pas ainsi la fleur de ma paroisse : maintenant que vous êtes parmi nous, vous serez mon élève en politique et en religion; sur ces deux points, je vous enseignerai la vraie doctrine,

— Mistress Pryor vous a devancé, répliqua-t-elle en se tournant vers la dame âgée. Mistress Pryor, vous le savez, a été ma gouvernante et est demeurée mon amie; et de tous les hautains et rigides tories elle est la reine; elle marche en tête des femmes les plus dévouées à l'Église. J'ai été bien exercée dans la théologie et l'histoire, je vous assure, monsieur Helstone. »

Le recteur s'inclina profondément vers mistress Pryor.

L'ex-gouvernante déclina toute espèce d'habileté dans la controverse politique et religieuse, déclara que, selon elle, ces matières ne convenaient pas aux intelligences féminines, mais avoua en termes généraux qu'elle était pour l'ordre et la loyauté, et surtout très-sincèrement attachée au gouvernement et à l'Église. Elle ajouta qu'elle avait une profonde aversion pour le changement, et quelques mots à peine intelligibles, sur l'extrême danger de se montrer trop disposé à adopter des idées nouvelles, terminèrent sa tirade.

« J'espère que miss Keeldar pense comme vous, madame.

— La différence d'âge et la différence de tempérament occasionnent souvent une différence de sentiment, monsieur Helstone. On ne peut s'attendre à ce que la jeunesse ardente et vive ait les opinions de l'âge mûr et de la froide vieillesse.

— Oh! oh! nous sommes indépendante; nous pensons par nous-mêmes! s'écria M. Helstone. Nous sommes un petit jacobin, un petit libre penseur! Allons, faites-moi sur-le-champ votre profession de foi. »

Puis il prit les deux mains de l'héritière, faisant ainsi tomber toute sa provision de fleurs, et l'assit à côté de lui sur le sofa.

« Dites votre confession de foi.

— Celle des Apôtres?

— Oui. »

Elle récita son *Credo* comme le fait un enfant.

« Maintenant, celle de saint Athanase. Voilà l'épreuve!

— Laissez-moi ramasser mes fleurs; voilà Tartare qui vient et va marcher sur elles. »

Tartare était un grand et vigoureux chien, très-laid, moitié mâtin et moitié bouledogue, qui en ce moment entrait par la porte vitrée, et, se dirigeant tout droit sur le tapis, allait flairer les fleurs éparses en cet endroit. Il parut les dédaigner comme nourriture; mais, pensant probablement que leurs pétales veloutés feraient une assez douce litière, il se préparait à déposer sur elles son corps basané, lorsque miss Helstone et miss Keeldar s'élancèrent simultanément à leur secours.

« Merci, dit l'héritière en tendant son petit tablier à Caroline, qui y entassa les fleurs. Est-ce votre fille, monsieur Helstone?

— C'est ma nièce Caroline. »

Miss Keeldar lui donna une poignée de main, puis la regarda. Caroline aussi fixa ses yeux sur son hôtesse.

Shirley Keeldar (elle n'avait pas d'autre prénom que Shirley : ses parents, qui désiraient avoir un fils, voyant, au bout de huit ans de mariage, que la Providence ne leur avait accordé qu'une fille, lui donnèrent le même nom qu'ils eussent donné à un fils, si leurs vœux avaient été accomplis), Shirley Keeldar n'était point une laide héritière : elle était agréable à la vue. Sa taille et ses formes ne différaient pas de celles de miss Helstone; peut-être que, pour la stature, l'avantage se trouvait de son côté d'un pouce ou deux. Elle était gracieusement tournée, et sa figure possédait un charme que le mot grâce exprime aussi bien que tout autre. Son visage était naturellement pâle, mais intelligent et varié d'expression. Elle n'avait ni le teint ni les cheveux de Caroline; le clair et le sombre étaient les nuances caractéristiques de sa complexion. Son teint était clair, ses yeux du gris le plus sombre, sans nuances vertes, un gris pur et transparent, et ses cheveux du brun le plus foncé; ses traits étaient remplis de distinction, je n'entends pas dire nobles, osseux et romains, étant au contraire délicats et peu accusés, mais ils étaient ce que les Français appellent fins, gracieux, spirituels : ils étaient mobiles et expressifs, mais leur langage n'était pas compris ni leur changement interprété subitement. Elle examina Caroline sérieusement, penchant un peu sa tête de côté, d'un air pensif.

« Vous voyez que c'est une faible enfant, observa M. Helstone.

— Elle paraît jeune, plus jeune que moi. Quel âge avez-vous? demanda-t-elle d'un ton qui eût pu paraître protecteur, s'il n'avait été extrêmement simple.

— Dix-huit ans et six mois.

— Et moi, j'ai vingt et un ans. »

Elle n'en dit pas davantage; elle avait placé ses fleurs sur la table, et était occupée à les arranger.

« Et la confession de saint Athanase? demanda le recteur : vous y croyez, n'est-ce pas?

— Je ne peux me la rappeler entièrement. Je vais vous offrir un bouquet, monsieur Helstone, lorsque j'en aurai donné un à votre nièce. »

Elle avait composé un petit bouquet d'une fleur brillante et de deux ou trois fleurs délicates, relevées par quelques feuilles d'un vert sombre; elle le lia avec un fil de soie qu'elle tira de sa boîte à ouvrage, et le plaça sur les genoux de Caroline; puis

elle resta debout, les mains croisées derrière le dos, penchée un peu vers Caroline et la regardant dans l'attitude et l'expression d'un grave mais galant petit cavalier. Cette expression était rendue plus frappante encore par la façon dont elle portait ses cheveux, séparés sur une tempe et lissés brillamment sur le haut du front, d'où ils retombaient en boucles qui paraissaient formées naturellement, tant étaient libres leurs flottantes ondulations.

« Est-ce que vous êtes fatiguée de votre promenade? lui demanda-t-elle.

— Non, pas le moins du monde; il n'y a qu'une petite distance, un mille.

— Vous semblez pâle. Est-elle toujours aussi pâle? demanda-t-elle en se tournant vers le recteur.

— Elle était autrefois aussi rose que la plus vermeille de vos fleurs.

— Pourquoi est-elle changée? Qu'est-ce qui l'a rendue pâle? A-t-elle été malade?

— Elle m'a dit qu'elle a besoin d'un changement d'air.

— Il faut le lui donner; vous devriez l'envoyer sur les bords de la mer.

— C'est ce que je me propose de faire avant la fin de la saison. En attendant, je veux lui faire faire votre connaissance, si vous voulez bien le permettre.

— Je suis sûre que miss Keeldar n'y fera pas d'objection, dit mistress Pryor. Je crois pouvoir prendre sur moi de dire que la fréquente présence de miss Helstone à Fieldhead sera considérée comme une faveur.

— Vous venez d'exprimer précisément ma pensée, madame, dit Shirley, et je vous remercie de m'avoir devancée. Laissez-moi vous dire, continua-t-elle en se tournant de nouveau vers Caroline, que vous aussi devez remercier ma gouvernante; elle n'accueillerait pas tout le monde comme elle vous a accueillie; vous êtes favorisée plus que vous ne le pensez. Ce matin, aussitôt que vous allez être partie, je veux demander à mistress Pryor son opinion sur vous. Je peux me reposer sur son jugement, car je l'ai toujours trouvé merveilleusement sûr. Déjà je prévois une réponse favorable à mes informations : est-ce que mes prévisions ne sont pas justes, mistress Pryor?

— Ma chère, vous venez de dire que vous me demanderiez mon opinion lorsque miss Helstone serait partie; il

n'est donc guère probable que je vous la donne en sa présence.

— Non, et peut-être se passera-t-il un temps assez long avant que je l'obtienne. Je suis souvent réduite au supplice de Tantale par l'extrême réserve de mistress Pryor, monsieur Helstone. Ses jugements doivent être corrects lorsqu'ils arrivent, car ils sont souvent aussi lents à venir que ceux du lord chancelier. Mes sollicitations ne peuvent la décider à se prononcer sur le caractère de certaines personnes. »

Mistress Pryor sourit.

« Oui, je sais ce que signifie ce sourire : vous pensez à mon fermier gentilhomme. Connaissez-vous M. Moore, de Hollow? demanda-t-elle à M. Helstone.

— Oui, oui, votre fermier : vous l'avez vu beaucoup sans doute depuis votre arrivée?

— J'ai été obligée de le voir. Il y a des affaires à traiter. Les affaires! ce mot me fait souvenir que je ne suis plus une jeune fille, mais une femme, et même quelque chose de plus qu'une femme; je suis un squire; Shirley Keeldar, Esq., devraient être mon nom et mon titre. Ils m'ont donné un nom d'homme; j'occupe la position d'un homme; c'en est assez pour me donner une touche de virilité; et, lorsque je vois des gens comme ce superbe Anglo-Belge, ce Gérard Moore, devant moi et me parlant gravement d'affaires, je me crois tout à fait un gentleman. Vous devriez me choisir pour votre marguillier, monsieur Helstone, la première fois que vous aurez à en élire un. Il faut aussi que je devienne magistrat et capitaine de la milice. La mère de Tony Lumpkin était bien colonel, et sa tante juge de paix; pourquoi ne le serais-je pas?

— De tout mon cœur! Si vous sollicitez les suffrages, je vous promets de mettre mon nom en tête de la liste des votes. Mais nous parlions de Moore?

— Ah! oui. Je trouve qu'il est un peu difficile de comprendre M. Moore, de savoir ce qu'il faut penser de lui : s'il est ou non un homme auquel on doive accorder son amitié. Il me paraît un locataire dont tout propriétaire peut être fier, et je suis fière de lui en ce sens; mais comme voisin, quel est-il? A plusieurs reprises j'ai engagé mistress Pryor à dire ce qu'elle pense de lui; mais elle élude toujours une réponse directe. J'espère que vous serez moins ambigu, monsieur Helstone, et que vous vous prononcerez immédiatement. L'aimez-vous?

— Nullement, quant à présent. Son nom est tout à fait effacé de la liste de mes amis.

— Pour quelle raison ? Que vous a-t-il fait?

— Mon oncle et lui ne s'entendent pas sur la politique, » dit la douce voix de Caroline.

Elle eût beaucoup mieux fait de se taire en ce moment : ne s'étant presque pas mêlée à la conversation auparavant, il n'était pas alors convenable pour elle de le faire. Elle le comprit vivement aussitôt qu'elle eut lâché le mot, et rougit jusqu'aux yeux.

« Quelle est la politique de Moore? demanda Shirley.

— Celle d'un marchand, répondit le recteur, étroite, égoïste, sans patriotisme. Cet homme ne cesse de parler et d'écrire contre la continuation de la guerre : il m'exaspère.

— La guerre ruine son commerce; il me le disait encore hier. Mais quel autre grief avez-vous contre lui?

— C'est bien assez de celui-là.

— Il a l'air d'un gentleman, dans le sens que j'attache à ce mot, et cela me fait plaisir de penser que je ne me trompe pas. »

Caroline arracha le pétale pourpré d'une des brillantes fleurs de son bouquet, et répondit d'une voix distincte :

« Assurément, c'est un gentleman. »

A cette courageuse affirmation, Shirley lança à la jeune fille, de ses yeux expressifs, un regard ferme et scrutateur.

« Vous êtes son amie, sans doute, dit-elle; vous le défendez en son absence.

— Je suis à la fois son amie et sa parente, répondit-elle vivement; Robert Moore est mon cousin.

— Oh! alors, vous pouvez me renseigner sur son compte : faites-moi le portrait de son caractère. »

Caroline fut saisie d'un extrême embarras à cette demande : elle ne pouvait y répondre; elle ne l'essaya pas. Son silence fut immédiatement couvert par mistress Pryor, qui se mit à adresser à M. Helstone de nombreuses questions touchant une ou deux familles du voisinage, dont elle dit connaître les parents qui habitaient le Sud. Bientôt Shirley cessa d'attacher son regard sur le visage de miss Helstone. Elle ne réitera pas ses interrogations, mais, retournant à ses fleurs, elle se mit à composer un bouquet pour le recteur. Elle le lui présenta lorsqu'il prit congé, et reçut en retour un baiser sur la main.

« Ayez soin de le porter en souvenir de moi, dit-elle.

— Et sur mon cœur, encore, répondit Helstone. Mistress Pryor, ayez bien soin de ce futur magistrat, de ce marguillier en perspective, de ce capitaine de la milice, du jeune esquire de Briarfield, en un mot. Ne lui permettez pas de trop violents exercices; ne lui laissez pas se rompre le cou à la chasse, et surtout recommandez-lui de faire attention en descendant à cheval la dangereuse colline de Hollow.

— J'aime les pentes abruptes, dit Shirley; j'aime à les franchir rapidement; et surtout j'aime de tout mon cœur ce romantique Hollow.

— Romantique, avec une fabrique au milieu.

— Le vieux moulin et le blanc cottage sont tous deux admirables à leur manière.

— Et le comptoir, miss Keeldar?

— Le comptoir vaut mieux que mon brillant salon : j'adore le comptoir.

— Et le commerce, le drap, la laine graisseuse, les cuves à teinture?

— Le commerce est respectable dans toutes ses parties.

— Et le commerçant est un héros?

— Vous avez dit le mot : le commerçant m'a semblé héroïque. »

La malice, l'esprit, la gaieté, étincelaient sur son visage pendant cet échange de mots avec le vieux Cosaque, qui prenait aussi plaisir à cette joute.

« Capitaine Keeldar, vous n'avez pas de sang mercantile dans les veines : pourquoi aimez-vous si fort le négoce?

— Parce que je suis propriétaire de moulins. La moitié de mon revenu vient de la fabrique de Hollow.

— Prenez garde de devenir l'associée de Moore. Voilà ce que j'ai à vous dire.

— Vous venez de me mettre cette idée dans la tête ! s'écria-t-elle avec un joyeux éclat de rire; elle n'en sortira plus : merci ! »

Et, agitant sa main blanche comme un lis et belle comme celle d'une fée, elle disparut sous le porche, tandis que le recteur et sa nièce franchissaient la porte extérieure.



CHAPITRE XI.

Shirley et Caroline.

Shirley prouva qu'elle avait été sincère lorsqu'elle avait dit qu'elle serait heureuse de la société de Caroline, en recherchant fréquemment cette société.

Et vraiment, si elle ne l'eût pas recherchée, elle ne l'aurait pas eue : car miss Helstone était très-peu portée à faire de nouvelles connaissances, retenue qu'elle était toujours par l'idée que les gens n'avaient pas besoin d'elle, qu'elle ne pouvait les amuser, et qu'une brillante et heureuse jeune fille comme l'héritière de Fieldhead était trop indépendante d'une société si peu intéressante que la sienne pour la désirer réellement.

Shirley était dans une position brillante; probablement aussi elle était heureuse : mais il n'est personne qui ne se réjouisse de rencontrer une aimable société, et, bien qu'elle eût fait depuis un mois la connaissance d'un grand nombre de familles des environs, et qu'elle fût sur un pied de liberté et d'aisance avec toutes les misses Sykes, toutes les misses Pearson, et les deux superlatives misses Wynne, de Walden Hall, elle paraissait n'en trouver parmi elles aucune de bien attrayante. Elle ne fraternisait avec aucune d'elles, pour me servir de ses propres expressions. Si elle avait eu le bonheur d'être réellement Shirley Keeldar, Esq., seigneur du manoir de Briarfield, il n'y avait pas une de ces jolies personnes dont il eût voulu faire mistress Keeldar, la dame de Fieldhead. C'est ce qu'elle déclara un jour à mistress Pryor, qui l'écouta fort tranquillement, comme elle avait l'habitude d'écouter les saillies imprévues de son élève, et qui lui répondit :

« Ma chère, ne vous laissez pas aller à l'habitude de vous considérer comme un homme ; elle est étrange ; ceux qui ne vous connaissent pas pourraient, vous entendant parler ainsi, croire que vous affectez des allures viriles. »

Shirley ne riait jamais de son ancienne gouvernante ; les petites formalités et les innocentes singularités de cette dame

étaient respectables à ses yeux : elle accepta donc sans mot dire la remontrance. Elle se tenait debout tranquillement près de la fenêtre, regardant le grand cèdre de la pelouse, dans les branches inférieures duquel elle apercevait un oiseau. Elle se mit à gazouiller à cet oiseau, puis son gazouillement devint plus clair, elle se mit à siffler; le sifflement prit ensuite la forme d'un air très-doux et très-habilement exécuté.

« Que faites-vous, ma chère? s'écria mistress Pryor.

— Est-ce que j'ai sifflé? demanda Shirley. C'est sans y penser, je vous l'assure. Je vous demande pardon, madame ; j'avais pris la résolution de ne pas siffler devant vous.

— Mais, miss Keeldar, où avez-vous appris à siffler? Vous avez dû contracter cette habitude depuis votre retour dans le Yorkshire. Je ne vous ai jamais entendue siffler auparavant.

— Oh! j'ai appris à siffler il y a très-longtemps.

— Qui vous a enseigné cela?

— Personne; j'ai appris en écoutant, et je l'avais oublié; mais tout récemment, hier soir, comme je traversais l'avenue, j'entendis un gentleman qui sifflait ce même air dans un champ, de l'autre côté de la haie, et cela me le remit en mémoire.

— Quel gentleman?

— Nous n'en avons qu'un ici, et c'est M. Moore, du moins c'est le seul qui n'ait pas les cheveux blancs : mes deux vénérables favoris, M. Helstone et M. Yorke, sont toutefois de charmants vieux beaux, infiniment supérieurs à tous nos stupides jeunes fats. »

Mistress Pryor gardait le silence.

« Vous n'aimez pas M. Helstone, madame.

— Ma chère, le caractère de M. Helstone le protége contre la critique.

— Vous avez l'habitude de quitter le salon quand on l'annonce. Pourquoi?

— Sortirez-vous ce matin, ma chère?

— Oui, j'irai à la rectorerie chercher Caroline Helstone, pour lui faire prendre un peu d'exercice. Je lui ferai faire une promenade du côté de Nunnely.

— Si vous allez dans cette direction, ma chère, ayez la bonté de recommander à miss Helstone de bien se couvrir; le vent est frais, et elle me semble réclamer beaucoup de soins.

— On vous obéira minutieusement, mistress Pryor: est-ce que vous ne désireriez pas nous accompagner?

— Non, je vous serais un embarras ; je suis pesante, et ne pourrais marcher aussi vite que vous le voudriez. »

Shirley persuada aisément à Caroline de l'accompagner ; et, lorsqu'elles furent seules dans la campagne tranquille et solitaire de Nunnely, elle engagea facilement la conversation. Le premier sentiment de timidité surmonté, Caroline éprouva bientôt un vif plaisir à causer avec miss Keeldar. Le premier échange d'observations légères suffit pour donner à chacune d'elles l'idée de ce qu'était sa compagne. Shirley dit qu'elle aimait la verte étendue de gazon qui les environnait, et mieux encore la bruyère qui couvraît les hauteurs, car la bruyère lui rappelait les marais qu'elle avait vus dans ses voyages sur les frontières de l'Écosse. Elle se souvenait particulièrement d'un district qu'elle avait traversé pendant toute la longue après-midi d'un jour d'été sans soleil et par une chaleur étouffante : ils avaient voyagé depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit sur ce qui leur paraissait une solitude sans fin, couverte de hautes bruyères, sans apercevoir d'autres êtres que des moutons sauvages, sans entendre d'autre bruit que le cri des oiseaux.

« Je sais l'aspect que doit avoir la bruyère en un tel jour, dit Caroline; elle est d'un noir rougeâtre, et l'azur du ciel est d'une teinte plus sombre encore, c'est-à-dire livide.

— Oui, tout à fait livide, avec des franges cuivrées aux nuages, et çà et là une blanche lueur, plus effrayante que la couleur livide, et qu'on s'attendait à chaque instant à voir se changer en éblouissant éclair.

— Tonnait-il?

— On entendait au loin les sourds roulements du tonnerre, mais l'orage n'éclata pas avant le soir, quand nous eûmes atteint notre auberge, maison isolée, située au pied d'une chaîne de montagnes.

— Avez-vous observé alors les nuages descendant sur les montagnes?

— Oui; je demeurai pendant une heure debout à la fenêtre pour jouir de ce spectacle. Les montagnes semblaient enroulées dans un brouillard opaque, et, lorsque la pluie tomba en nappes blanchissantes, elles disparurent tout à fait.

— J'ai vu de semblables nuages dans les montagneux districts du Yorkshire; et dans leur plus grande intensité, pendant que le ciel n'était qu'une cataracte et la terre un vaste torrent, je me suis souvenue du déluge.

— Comme il est vivifiant, après de semblables ouragans, de sentir le calme renaître, et de recevoir à travers les nuages déchirés un rayon consolateur qui atteste que le soleil n'a pas été submergé !

— Miss Keeldar, arrêtez-vous un instant et regardez en bas, sur le vallon et le bois de Nunnely. »

Toutes deux firent halte sur la verdoyante limite de la commune; elles plongèrent leurs regards sur la profonde vallée resplendissante dans sa toilette de printemps, sur diverses prairies, les unes émaillées de pâquerettes, les autres de boutons d'or : ce jour-là, toute cette jeune verdure souriait gaiement au soleil; l'émeraude transparente et les rayons ambrés se jouaient à sa surface. Sur le bois, reste d'une forêt antique, dormait l'ombre d'un nuage; les montagnes lointaines étaient bigarrées de nuances diverses; l'horizon avait les teintes de la nacre; des bleus d'argent, des pourpres tendres, des verts changeants et des roses sombres se fondant en des masses de nuages blancs, purs comme la neige azurée, charmaient l'œil, qui croyait découvrir les fondements du ciel. L'air qui se jouait sur le front des deux jeunes filles était frais, doux et réconfortant.

« Notre Angleterre est une jolie île, dit Shirley, et le Yorkshire l'un de ses plus jolis endroits.

— Vous êtes aussi une fille du Yorkshire?

— Oui, par le sang et la naissance. Cinq générations de ma famille dorment sous les ailes de l'église de Briarfield; j'ai respiré mon premier souffle dans cette vieille et noire demeure qui est là derrière nous. »

Caroline lui tendit la main, qui fut vivement saisie et pressée.

« Nous sommes compatriotes, lui dit-elle.

— Oui, dit gravement Shirley. Et cela, demanda miss Keeldar, en montrant la forêt, c'est le bois de Nunnely?

— Oui.

— Y êtes-vous jamais allée?

— Souvent.

— A l'intérieur?

— Oui.

— Comment est-il?

— Il ressemble à un ancien camp des fils d'Anak. Les arbres sont vieux et énormes. Lorsque vous êtes à leur pied, leur sommet semble situé dans une autre région : leurs troncs

demeurent immobiles et fermes comme des piliers, tandis que leurs rameaux s'agitent sous le souffle de la brise. Dans le calme le plus profond, leurs feuilles ne sont jamais entièrement immobiles, et, dans les grands vents, il vous semble qu'un flot se précipite, qu'une mer gronde au-dessus de vous.

— Est-ce que ce n'était pas une des retraites de Robin Hood?

— Oui, et il existe encore des traces de son passage. Pénétrer dans le bois de Nunnely, miss Keeldar, c'est remonter très-loin dans les jours obscurs du passé. Pouvez-vous apercevoir une brèche qui est à peu près au centre de la forêt?

— Je la vois très-distinctement.

— Cette éclaircie est un creux; espèce de coupe profonde bordée d'un gazon aussi vert et aussi court que celui de la prairie de cette commune. Les plus vieux arbres, des chênes noueux et puissants, se pressent sur la lisière de cette enceinte; au fond sont les ruines d'un couvent.

— Nous irons dans ce bois un jour, vous et moi, Caroline, seules, de bonne heure, par une des belles matinées d'été, et nous y passerons la journée. Nous emporterons des pinceaux, des albums, quelque livre intéressant et quelque chose à manger. J'ai deux petits paniers dans lesquels mistress Gill, ma femme de charge, pourra placer nos provisions, et nous porterons chacune le nôtre. Cela ne vous fatiguera pas trop d'aller si loin?

— Oh! non, surtout si nous demeurons longtemps dans le bois. J'en connais tous les plus agréables sites. Je sais où nous pourrons trouver des noisettes dans la saison des noisettes; je sais où les fraises abondent; je connais certaines avenues solitaires tapissées de mousses étranges, les unes jaunes comme si elles étaient dorées, d'autres d'un gris sévère, d'autres d'un vert d'émeraude. Je connais des groupes d'arbres qui ravissent l'œil par leur effet pittoresque; de rudes chênes, de délicats bouleaux, des hêtres à l'écorce luisante, groupés dans le plus étrange contraste; des frênes majestueux comme Saül, vieux géants des forêts, isolés et enveloppés de brillants manteaux de lierre. Miss Keeldar, je puis vous servir de guide.

— Vous ne vous ennuierez pas, avec moi toute seule?

— Je ne le crois pas. Je pense que nous pourrons nous convenir. Et quelle est la troisième personne dont la présence ne gâterait pas nos plaisirs?

— Vraiment, je n'en connais aucune à peu près de nos âges, aucune dame du moins, et quant aux gentlemen....

— Une excursion prend un tout autre caractère lorsqu'il y a des hommes de la partie, interrompit Caroline.

— Je suis de votre avis ; ce serait chose toute différente de celle que nous nous proposions.

— Nous voulions simplement aller voir de vieux arbres, de vieilles ruines ; passer un jour dans le vieux temps, environnées de silence et par-dessus tout de quiétude.

— Vous avez raison, et la présence d'hommes ferait évanouir ce dernier charme, je pense. S'ils sont de la mauvaise espèce, comme votre Malone, l'irritation prend la place de la sérénité ; s'ils sont de la bonne, il y a aussi un changement, je ne puis dire lequel, un changement aisé à comprendre, difficile à décrire.

— Premièrement, nous oublions la nature.

— Et alors la nature nous oublie ; elle couvre son front vaste et calme d'un voile obscur ; elle nous dérobe sa face et retire les joies paisibles dont, si nous nous étions contentées de son culte, elle eût rempli nos cœurs.

— Et que nous donne-t-elle à la place ?

— Plus d'orgueil et plus d'anxiété : une excitation qui emporte rapidement nos heures, et un trouble qui en tourmente et en agite le cours.

— Notre pouvoir d'être heureux gît beaucoup en nous-mêmes, je crois, fit sagement remarquer Caroline. Je suis allée au bois de Nunnely avec une nombreuse société, tous les vicaires et quelques gentlemen de ce district, avec plusieurs ladies, et je trouvai l'excursion insupportablement ennuyeuse ; j'y suis allée toute seule, ou accompagnée seulement de Fanny, qui s'asseyait dans la cabane du garde, cousait ou s'entretenait avec la bonne femme, pendant que j'errais çà et là, lisant ou dessinant des points de vue, et j'ai joui quelquefois d'un bonheur calme et complet pendant tout un jour. Mais alors j'étais jeune ; il y a de cela deux ans.

— Y êtes-vous jamais allée avec votre cousin Robert Moore ?

— Oui, une fois.

— Quelle sorte de compagnon est-il en ces occasions ?

— Un cousin, vous savez, n'est pas comme un étranger.

— Je le sais ; mais les cousins, s'ils sont stupides, sont

encore plus insupportables que les étrangers, parce que vous ne pouvez pas aussi facilement les tenir à distance. Mais votre cousin n'est pas stupide?

— Non, mais....

— Eh bien?

— Si, comme vous le dites, la compagnie des imbéciles irrite, la société des hommes supérieurs laisse aussi une impression pénible et toute particulière. Lorsque la supériorité et le talent de votre ami est chose hors de doute et parfaitement établie, vous êtes toujours tentée de mettre en question votre droit à devenir sa compagne.

— Oh! je ne vous suivrai pas sur ce terrain : cette inquiétude n'est pas de celles que je consentirais à entretenir un instant. Je ne me considère pas comme indigne d'être la compagne d'aucun homme, d'aucun gentleman, quoique ce soit beaucoup dire. Lorsqu'ils sont bons, ils sont très-bons, je crois. Votre oncle n'est pas un mauvais spécimen du gentleman âgé. J'aime toujours à rencontrer sa brune et intelligente vieille figure, soit chez moi, soit ailleurs. L'aimez-vous? est-il bon pour vous? Voyons, dites la vérité.

— Il m'a élevée, il a fait pour moi ce qu'il aurait fait pour sa propre fille si le ciel lui en eût accordé une, je n'en doute pas. C'est de la bonté, et cependant je suis loin de l'aimer passionnément : j'aime mieux être hors de sa présence qu'auprès de lui.

— C'est étrange! lui qui a le talent de paraître toujours si aimable!

— Oui, en compagnie; mais il est dur et silencieux à la maison. Comme il dépose sa canne et son large chapeau dans le vestibule de la rectorerie, de même aussi il enferme son enjouement et sa gaieté dans le pupitre de son cabinet : le front plissé et les brèves paroles pour le foyer domestique; le sourire, la plaisanterie, les spirituelles saillies pour la société.

— Est-ce qu'il est tyrannique?

— En aucune façon : il n'est ni tyrannique ni hypocrite. C'est simplement un homme qui est plutôt libéral qu'affable, plutôt brillant que gai, plutôt scrupuleusement équitable que vraiment juste, si vous pouvez comprendre d'aussi subtiles distinctions.

— Oh! oui : l'affabilité implique l'indulgence qu'il ne connaît pas; la douce gaieté accompagne un cœur chaud qu'il ne pos-

sède pas; et la vraie justice engendre la sympathie, dont je soupçonne mon vieil ami d'être absolument destitué.

— Je ne sais, Shirley, si beaucoup d'hommes ressemblent à mon oncle dans les relations domestiques; s'il est nécessaire d'être nouveau et peu familier avec eux pour paraître agréable et estimable à leurs yeux; si enfin il leur est impossible de conserver une affection et un intérêt constants pour ceux qu'ils voient chaque jour.

— Je ne sais; il m'est impossible d'éclaircir vos doutes. J'en ai moi-même quelquefois de semblables. Mais pour vous dire un secret, si j'étais convaincue que nécessairement et universellement les hommes diffèrent de nous, qu'ils sont inconstants, bientôt blasés et sans sympathies, je ne me marierais jamais. Il me serait trop pénible de découvrir que celui que j'aimerais ne m'aime pas, et que les efforts que je pourrais faire dans la suite pour lui plaire seraient plus qu'inutiles parce qu'il serait inévitablement dans sa nature de changer et de devenir indifférent. Une fois cette découverte faite, quel parti me resterait-il à prendre? M'en aller, m'éloigner de quelqu'un à qui ma présence ne pourrait être qu'importune.

— Mais vous ne le pourriez pas si vous étiez mariée.

— Non, je ne le pourrais pas. Je ne pourrais plus redevenir ma propre maîtresse. Pensée terrible et qui me suffoque! Rien ne m'irrite comme l'idée d'être un fardeau ou un ennui, un fardeau inévitable, un ennui incessant! Maintenant, lorsque je trouve ma société à charge, je peux rouler mon indépendance autour de moi comme un manteau, laisser tomber mon orgueil comme un voile et me réfugier dans la solitude. Si j'étais mariée, je ne le pourrrais plus.

— Je m'étonne que nous ne puissions toutes nous résoudre à demeurer célibataires, dit Caroline; nous le ferions si nous écoutions les conseils de l'expérience. Mon oncle parle toujours du mariage comme d'un fardeau; et je crois que, toutes les fois qu'il entend parler d'un homme qui se marie, il le regarde invariablement comme fou, en cela du moins.

— Mais, Caroline, les hommes ne sont assurément pas tous semblables à votre oncle, je l'espère. »

Elle s'arrêta et parut réfléchir.

« Je suppose que nous trouvons toutes une exception en faveur de celui que nous aimons, jusqu'à ce que nous soyons mariées, suggéra Caroline.

— Je le suppose aussi ; et nous croyons cette exception parfaitement fondée. Nous le rêvons semblable à nous ; nous croyons nos deux êtres en parfaite harmonie ; sa voix semble nous donner la plus douce et la plus sûre promesse que son cœur ne s'endurcira jamais contre nous ; nous lisons dans ses yeux ce fidèle sentiment : l'affection. Je ne pense pas que nous devions nous fier nullement à ce qu'ils nomment la passion, Caroline. Je crois que ce n'est qu'un feu de paille, jetant un peu de flamme et s'évanouissant aussitôt.... Nous le voyons bienveillant envers les animaux, les petits enfants, les pauvres gens. Avec nous il est affable, bon, discret. Il ne flatte pas les femmes, mais il est patient avec elles ; il n'est point gêné en leur présence et trouve du plaisir à leur société. Il les aime non pour de vaines et égoïstes raisons, mais comme nous l'aimons lui-même, parce que nous l'aimons. Nous remarquons qu'il est juste, qu'il dit toujours la vérité, qu'il est consciencieux. Nous éprouvons la joie et le calme lorsqu'il entre où nous sommes, la tristesse et le trouble lorsqu'il s'en va. Nous savons que cet homme a été un bon fils, qu'il est un frère dévoué : qui osera me dire que cet homme ne sera pas un bon époux ?

— Mon oncle, qui l'affirmerait sans hésiter. Il sera las de vous au bout d'un mois, dirait-il.

— Mistress Pryor affirmerait sérieusement la même chose.

— Mistress Yorke et miss Mann en diraient autant.

— Si ce sont de vrais oracles, il est bon de ne jamais aimer.

— Très-bon, si on peut l'éviter.

— Mais j'aime à douter de leur véracité.

— Je crains bien que ce ne soit là une preuve que votre cœur est pris.

— Nullement. Mais s'il l'était, savez-vous quels oracles je consulterais ?

— Dites.

— Ni un homme ni une femme, vieux ou jeunes ; mais le petit mendiant irlandais qui vient pieds nus à ma porte ; la souris qui sort de la fente de la boiserie ; l'oiseau qui, par la neige et la gelée, frappe de son bec à ma fenêtre pour avoir quelques miettes de pain ; le chien qui lèche ma main et s'assied à côté de mon genou.

— Avez-vous jamais vu quelqu'un qui fût bienfaisant envers des êtres semblables ?

— Et vous, avez-vous jamais vu ces êtres suivre instinctivement quelqu'un, l'aimer, rechercher sa protection?

— Nous avons une chatte noire et un vieux chien à la rectorerie. Je connais quelqu'un sur les genoux de qui la chatte noire aime à grimper, contre l'épaule et la joue de qui elle aime à faire son rouet. Le vieux chien sort toujours de son chenil, agite sa queue et gémit affectueusement lorsque ce quelqu'un vient à passer.

— Et que fait ce quelqu'un ?

— Il caresse doucement la chatte, et la laisse autant qu'il le peut où elle s'est placée ; lorsqu'il est obligé de la déranger en se levant, il la pose doucement à terre, et ne la jette jamais loin de lui. Il siffle toujours le chien et lui donne une caresse.

— Vraiment? ce n'est pas Robert?

— C'est lui-même.

— Généreux garçon ! dit Shirley avec enthousiasme et les yeux étincelants.

— N'est-ce pas qu'il est beau? N'est-ce pas qu'il a de beaux yeux, des traits bien sculptés, un front pur et princier?

— Il a tout cela, Caroline. Il est à la fois gracieux et bon.

— J'étais sûre que vous le jugeriez ainsi; la première fois que je regardai votre visage, je fus assurée de cela.

— J'étais bien disposée pour lui avant de le connaître. Lorsque je le vis il me plut. Je l'admire maintenant. Il y a dans la beauté un grand charme, Caroline; lorsque la beauté est unie à la bonté, ce charme devient tout-puissant.

— Et quand il a de plus l'intelligence, Shirley?

— Qui pourrait lui résister?

— Souvenez-vous de mon oncle, de Mmes Pryor et Yorke et de miss Mann.

— Et vous, souvenez-vous du coassement des grenouilles d'Égypte. C'est une noble créature ! Je vous dis que, lorsqu'ils sont bons, on peut à bon droit les appeler les chefs-d'œuvre de la création, les fils de Dieu. Faits à l'image du créateur, la plus mince parcelle de son essence les élève presque au-dessus de l'humanité. Un homme grand, bon et beau, est sans contredit la première des choses créées.

— Au-dessus de nous?

— Je rougirais de lui disputer l'empire; oui, j'en rougirais. Est-ce que ma main gauche dispute la prééminence à ma main

droite? Est-ce que mes veines sont jalouses du sang qui les remplit?

— Hommes et femmes, époux et épouses, se querellent horriblement, Shirley.

— Pauvres créatures! êtres tombés, déchus et dégénérés! Dieu les fit pour une autre destinée, pour d'autres sentiments!

—Mais enfin, sommes-nous ou non les égales des hommes?

— Rien ne me charme plus que de rencontrer mon supérieur, quelqu'un qui me fasse sincèrement sentir qu'il est mon supérieur.

— L'avez-vous jamais rencontré?

— Je le voudrais rencontrer tous les jours. Plus il serait au-dessus de moi, plus je serais heureuse; il est dégradant de s'incliner; il est glorieux de regarder en haut. Ce qui me chagrine, c'est d'être trompée lorsque j'essaye d'accorder mon estime, et, si je me prosterne religieusement, de ne trouver que de faux dieux à adorer. Je dédaigne de me faire païenne.

— Miss Keeldar, voulez-vous entrer? nous voici à la porte de la rectorerie.

— Non, pas aujourd'hui; mais demain j'irai vous chercher pour passer la soirée avec moi. Caroline Helstone, si vous êtes ce que maintenant vous paraissez être, nous nous conviendrons. Je n'ai jamais pu parler à une jeune lady comme je vous ai parlé aujourd'hui. Embrassez-moi, et au revoir. »

Mistress Pryor semblait aussi disposée que Shirley à cultiver la connaissance de Caroline. Elle, qui n'allait nulle part, se rendit quelques jours après à la rectorerie. Elle choisit l'après-midi, moment où le recteur était sorti. Il faisait très-chaud; cette circonstance, jointe à l'embarras qu'elle éprouvait en entrant dans une maison étrangère, car elle avait l'habitude de vivre fort retirée, avait coloré son visage, et elle semblait fortement agitée. Lorsque Caroline alla à elle dans la salle à manger, elle la trouva assise sur le sofa, tremblante, se donnant de l'air en agitant son mouchoir, et paraissant lutter contre une agitation nerveuse qui menaçait de se changer en accès hystérique.

Caroline s'étonnait de voir une personne de cet âge si peu maîtresse d'elle-même; elle ne pouvait comprendre un tel

manque de force chez une lady en apparence si robuste : car mistress Pryor se hâta d'alléguer la fatigue de la marche, la chaleur, comme les raisons de son indisposition accidentelle. Pendant qu'avec plus de précipitation que de cohérence elle énumérait à plusieurs reprises les causes de son épuisement, Caroline s'efforçait doucement de la soulager en lui enlevant son châle et son chapeau. Mistress Pryor n'eût pas accepté de semblables attentions de tout le monde. En général, elle reculait devant le contact ou l'approche d'une main étrangère avec un mélange d'embarras et de froideur peu flatteur pour ceux qui lui offraient leur aide. Pour la petite main de miss Helstone elle se montra plus traitable; elle cessa de trembler et se calma en quelques minutes.

Une fois dans son assiette ordinaire, elle se mit à causer de sujets familiers. Dans une compagnie mêlée, mistress Pryor ouvrait rarement la bouche, ou, si elle était obligée de parler, elle le faisait sous l'impression d'un sentiment de gêne et s'exprimait mal. Elle excellait dans le dialogue; son langage, toujours un peu formaliste, était choisi; ses idées étaient justes, ses connaissances variées et précises; Caroline éprouva du plaisir à l'écouter, beaucoup plus qu'elle n'eût pu s'y attendre.

Sur le mur opposé au sofa où elles étaient assises se trouvaient trois portraits : celui du centre, au-dessus de la cheminée, était un portrait de femme; les deux autres étaient des portraits d'hommes.

« Voilà une belle tête, dit mistress Pryor, interrompant une légère pause qui avait suivi une demi-heure de conversation animée. Les traits sont parfaits, nul ciseau de sculpteur ne pourrait ajouter à leur beauté. C'est un portrait d'après nature, je présume?

— C'est le portrait de mistress Helstone.

— De mistress Matthewson Helstone? de la femme de votre oncle?

— Oui, et on le dit d'une parfaite ressemblance. Avant son mariage, elle était citée comme la beauté du district.

— Et à juste titre : quelle pureté de lignes! C'est cependant un visage passif. L'original n'a pas dû être ce qu'on appelle généralement une femme d'esprit.

— Je crois que c'était une personne remarquablement calme et silencieuse.

— On a peine à croire, ma chère, que le choix de votre

oncle ait pu tomber sur une compagne de ce caractère. Est-ce qu'il n'aime pas à être amusé par un vif babillage?

— En compagnie, oui. Mais il dit toujours qu'il ne pourrait supporter une femme loquace. Il lui faut le calme à la maison. On sort pour bavarder, affirme-t-il. On rentre à la maison pour lire et réfléchir.

— Je crois avoir entendu dire que mistress Matthewson ne vécut que peu d'années après son mariage?

— Environ cinq ans.

— Eh bien, ma chère, poursuivit mistress Pryor en se levant pour partir, il est entendu que vous viendrez souvent à Fieldhead; j'espère que vous n'y manquerez pas. Vous devez vous trouver bien isolée ici, sans autre femme que vous dans cette maison? Vous devez nécessairement passer une grande partie de votre vie dans la solitude?

— J'y suis habituée; j'ai grandi ainsi. Puis-je vous aider à arranger votre châle? »

Mistress Pryor accepta l'assistance qui lui était offerte.

« Si vous avez besoin de conseils dans vos études, dit-elle, je suis à vos ordres. »

Caroline exprima vivement sa gratitude.

« J'espère avoir de fréquentes conversations avec vous. Je désirerais pouvoir vous être utile. »

De nouveau miss Helstone exprima ses remercîments. Elle comprenait quel cœur sympathique était caché sous l'apparence froide et réservée de sa visiteuse. Observant que mistress Pryor jetait de nouveau en sortant un regard d'intérêt sur les portraits, Caroline lui dit :

« Le portrait le plus près de la fenêtre est, comme vous voyez, celui de mon oncle, mais plus jeune de vingt ans; celui qui est à gauche de la cheminée est son frère James, mon père.

— Il y a entre eux un air de ressemblance, dit mistress Pryor; cependant une différence de caractère se remarque dans le modelé du front et de la bouche.

— Quelle différence? demanda Caroline en l'accompagnant jusqu'à la porte. James Helstone, c'est-à-dire mon père, est généralement considéré comme le mieux des deux. J'ai remarqué que les étrangers s'écrient toujours : « Quelle charmante figure! » Trouvez-vous beau ce portrait, mistress Pryor?

— Les traits en sont beaucoup plus doux et plus fins que ceux de votre oncle.

— Mais où est la différence de caractère dont vous parliez? Dites-le-moi. Je désire savoir si vous jugez bien.

— Ma chère, votre oncle est un homme de principes : son front et ses lèvres sont fermes, et son œil est fixe.

— Bien; et l'autre? Ne craignez pas de m'offenser, j'aime la vérité.

— Aimez-vous la vérité? C'est fort bien à vous. Attachez-vous à cette préférence, ne vous en départez jamais. L'autre, ma chère, s'il eût vécu jusqu'à ce jour, eût probablement été d'un faible secours pour sa fille; c'est cependant une gracieuse tête, prise dans sa jeunesse, je crois. Ma chère (se retournant tout à coup), vous attachez une inestimable valeur aux principes?

— Je suis sûre qu'aucun caractère ne peut avoir de valeur sans eux.

— Vous sentez l'importance de ce que vous dites? Vous avez réfléchi sur ce sujet?

— Souvent. Les circonstances l'ont de bonne heure fait l'objet de mon attention.

— Alors la leçon n'a pas été perdue, quoique venue si prématurément. Je suppose que le sol n'est ni aride ni pierreux; autrement, la semence tombant en cette saison n'eût jamais porté de fruits. Ma chère, ne restez pas ainsi sur la porte, vous pourriez vous enrhumer. Bonsoir. »

Les nouvelles connaissances de miss Helstone lui devinrent bientôt précieuses. Leur société fut considérée comme un privilége. Elle reconnut qu'elle aurait eu tort de laisser échapper cette occasion de soulagement, de négliger de profiter de cet heureux changement. Un mouvement nouveau fut imprimé à ses pensées; une nouvelle issue leur fut ouverte, qui, en détournant quelques-unes au moins de l'unique direction qu'elles avaient suivie jusqu'alors, abattit l'impétuosité de leur cours, et diminua la force de leur pression sur le point douloureux.

Bientôt elle fut enchantée de passer des journées entières à Fieldhead, faisant tour à tour ce que désiraient d'elle Shirley et mistress Pryor; et elle était à tout instant réclamée par l'une ou par l'autre. Rien n'était moins démonstratif que l'amitié de mistress Pryor; mais aussi rien ne pouvait être plus vigilant, plus assidu, plus infatigable. J'ai dit qu'elle était un singulier personnage; et rien ne mettait mieux sa sin-

gularité en évidence que la nature de l'intérêt qu'elle montrait pour Caroline. Elle surveillait tous ses mouvements: il semblait qu'elle voulût protéger tous ses pas. Elle était heureuse lorsque miss Helstone lui demandait ses conseils et son assistance. Elle l'aidait alors avec un si joyeux empressement, que bientôt Caroline prit plaisir à la mettre à contribution.

La complète docilité de Shirley Keeldar envers mistress Pryor avait tout d'abord surpris miss Helstone, non moins que de voir l'ex-gouvernante, ordinairement si réservée, si parfaitement à l'aise dans la résidence de sa jeune élève, où elle remplissait avec une calme indépendance un poste fort dépendant. Mais elle remarqua bien vite qu'il suffisait de connaître les deux dames pour avoir le mot de l'énigme. Il lui semblait qu'il était impossible de connaître mistress Pryor sans l'aimer et l'apprécier. Peu importait qu'elle fût constamment vêtue à l'ancienne mode, que son langage fût formaliste et ses manières froides, qu'elle eût vingt petites singularités qui n'appartenaient qu'à elle; elle était, à sa manière, un guide si sûr, un conseiller si fidèle, si dévoué et si bienveillant, que, dans l'idée de Caroline, nulle personne, habituée à sa présence, n'eût pu aisément s'en passer.

Quant à la dépendance et à l'abjection, si Caroline n'en éprouvait point dans ses relations avec Shirley, pourquoi mistress Pryor en eût-elle ressenti? L'héritière était riche, très-riche, comparée à sa nouvelle amie : l'une possédait un clair revenu de mille livres sterling par an, l'autre n'avait pas un penny; et cependant on éprouvait en sa société un sentiment d'égalité inconnu dans celle de la noblesse ordinaire de Briarfield et de Whinbury.

La raison de cela, c'est que la tête de Shirley était occupée d'autre chose que d'argent et de positions. Elle était contente d'être indépendante par sa fortune. Par moments elle éprouvait un certain orgueil à penser qu'elle était la dame du manoir et avait des fermiers et un domaine. Elle se rappelait avec une certaine complaisance que tout ce domaine de Hollow, comprenant un excellent moulin à fouler le drap, une teinturerie, des magasins, avec la maison, le jardin et les bâtiments extérieurs appelés le cottage de Hollow, lui appartenait : mais sa satisfaction, n'étant nullement déguisée, était singulièrement inoffensive. Pour ses pensées sérieuses, elles suivaient un autre

courant : admirer ce qui était grand, révérer ce qui est bon, se montrer joyeuse avec la joie, tel était le penchant naturel de l'âme de Shirley, et il lui arrivait plus souvent de songer aux moyens de suivre ce penchant que de méditer sur sa supériorité sociale.

Miss Keeldar avait d'abord éprouvé de l'intérêt pour Caroline, parce qu'elle était calme, retirée, qu'elle paraissait d'une santé délicate et qu'elle semblait avoir besoin que quelqu'un prît soin d'elle. Sa prédilection s'accrut encore lorsqu'elle découvrit que sa propre manière de penser était comprise et appréciée de la jeune fille. Elle était loin de s'attendre à cela : elle s'imaginait que miss Helstone avait un trop joli visage, des manières et une voix trop douces, pour sortir de la ligne ordinaire sous le rapport de l'intelligence et de la capacité, et elle fut très-étonnée de voir ces traits charmants s'illuminer à la vivacité d'une ou deux saillies risquées par elle; et plus étonnée encore de découvrir le trésor de connaissances et d'idées qui travaillaient dans cette tête enfantine et voilée de si jolies boucles. Caroline avait instinctivement aussi les mêmes goûts qu'elle : les livres que miss Keeldar avait lus avec le plus de plaisir étaient ceux qui plaisaient à miss Helstone. Beaucoup d'aversions aussi leur étaient communes, et elles s'accordaient merveilleusement pour rire des prétentions pompeuses et du faux sentimentalisme.

Shirley savait combien peu d'hommes ou de femmes ont le goût sûr en poésie, c'est-à-dire la faculté de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Plusieurs fois elle avait entendu des gens fort remarquables donner comme admirables tels passages de tels versificateurs, qu'à la lecture son âme avait refusé de reconnaître pour autre chose que de l'emphase et du clinquant, ou tout au plus un langage vide soigneusement élaboré, curieux, remarquable, savant peut-être; coloré quelquefois des teintes brillantes de la fantaisie, mais différant autant de la vraie poésie que le pompeux et massif vase de mosaïque diffère de la petite coupe de pur métal, ou que la guirlande de fleurs artificielles diffère du lis des champs.

Shirley trouva que Caroline savait distinguer le pur métal des scories brillantes et sans valeur. Les intelligences de ces deux jeunes filles, étant ainsi accordées au même diapason d'harmonie, sonnaient souvent ensemble le plus doux et le plus suave carillon.

Un soir, il leur arriva de se trouver seules dans le parloir Elles avaient passé sans ennui un long jour de pluie ; la nuit approchait ; les lumières n'avaient point encore été apportées, toutes deux, à mesure que le crépuscule devenait plus obscur, devinrent méditatives et silencieuses. Un vent d'ouest soufflait violemment autour du manoir, chassant devant lui les nuages et la pluie torrentielle qui venaient du lointain Océan : tout était tempête au dehors; tout était paisible et calme au dedans, Shirley était assise auprès de la fenêtre, regardant la tempête au ciel, le brouillard sur la terre, écoutant certaines notes du vent qui pleuraient comme des esprits tourmentés, notes qui, si elle n'eût pas été si jeune, si gaie, si vigoureuse, eussent agité ses nerfs comme quelque funeste présage ou quelque chant funèbre anticipé : dans le printemps de l'existence et la fleur de la beauté, cela ne put que changer sa vivacité en mélancolie. Des fragments de douces ballades résonnaient à son oreille; elle en chanta une ou deux stances : ses accents obéissaient à l'impulsion agitée du vent. Caroline, retirée dans l'endroit le plus éloigné et le plus obscur du parloir, la figure éclairée seulement par le reflet du feu sans flamme, se promenait de long en large, en se murmurant à elle-même des fragments de poésie gravés dans sa mémoire. Elle parlait très-bas; mais Shirley l'entendit, et, tout en chantant doucement, elle écouta. Voici le passage :

La plus profonde nuit obscurcissait les cieux,
De l'Océan les flots rugissaient furieux,
Quand un être, au malheur comme moi destiné,
Sans amis, sans espoir, de tous abandonné,
De son bord arraché soudain par la tourmente,
Dit adieu pour jamais à sa maison flottante.

Le fragment s'arrêta là, sans doute parce que le chant de Shirley, auparavant sonore et vibrant, était devenu très-faible.

« Poursuivez, dit-elle.

— Alors, continuez aussi, vous. Je répétais seulement le *Naufragé*.

— Je sais : si vous pouvez vous le rappeler, dites-le tout entier. »

Et comme il faisait entièrement nuit, et qu'après tout miss Keeldar n'était pas un très-formidable auditeur, Caroline dit le

poëme tout entier, et avec un tel sentiment qu'on eût cru voir la mer furieuse, le vaisseau emporté malgré lui par la tempête, et entendre le cri de détresse du marin qui se noie. Mais ce qu'elle réalisa le mieux, ce fut l'angoisse du poëte, qui ne pleurait pas pour le naufragé, mais qui, dans une heure de désespoir, avait tracé l'image de sa propre détresse dans le sort du marin abandonné, et s'était écrié des profondeurs où il se débattait :

Et la divine voix n'apaisa point l'orage,
Nulle étoile propice au ciel ne se montra,
Quand, seuls et délaissés, nous perdîmes courage,
Et que chacun de nous dans le gouffre sombra.
Mais moi, submergé par une mer plus profonde
Que celle qui bientôt l'engloutit sous son onde....

« J'espère que William Cowper jouit maintenant du calme et de la paix dans le ciel, dit Caroline.

— Avez-vous pitié de ce qu'il souffrit sur la terre? demanda miss Keeldar.

— Si j'en ai pitié, Shirley? Comment pourrais-je m'en empêcher? Il avait le cœur brisé quand il écrivit ce poëme, dont la lecture brise le cœur. Mais il trouva du soulagement en l'écrivant, j'en suis sûre, et ce don de la poésie, le plus divin que la divinité ait accordé à l'homme, lui a été donné, je n'en doute pas, pour apaiser ses émotions lorsqu'elles sont devenues insupportables. Il me semble, Shirley, que nul ne devrait faire de la poésie dans le but de déployer son talent et son intelligence. Qui se soucie de ce genre de poésie? Qui se soucie du savoir, des mots choisis, en poésie? Au contraire, qui ne recherche pas le sentiment, le sentiment réel, quoique simplement et même rudement exprimé?

— Il paraît que vous le recherchez, vous, dans tous les cas; et assurément, en entendant ce poëme, on découvre que Cowper agissait sous l'impulsion d'une émotion aussi forte que le vent qui balayait le navire, une émotion qui, ne lui permettant pas de s'arrêter pour ajouter aucun ornement à une seule stance de son poëme, lui donna la force de l'écrire tout entier avec une perfection consommée. Vous l'avez récité d'une voix ferme, Caroline; j'en suis étonnée.

— La main de Cowper ne trembla point en traçant ces vers; pourquoi ma voix tremblerait-elle en les répétant? Soyez-en

sûre, Shirley, aucune larme ne mouilla le manuscrit du *Naufragé*. Je n'y entends pas les sanglots de la douleur, mais seulement le cri du désespoir, et, ce cri poussé, je crois que le spasme mortel lâcha son cœur, qu'il pleura abondamment et fut consolé. »

Shirley reprit sa ballade. Mais bientôt, s'arrêtant tout à coup, elle dit :

« On aurait aimé Cowper, n'eût-ce été que pour le plaisir d'avoir le privilége de le consoler.

— Vous n'auriez jamais aimé Cowper, reprit promptement Caroline; Cowper n'était pas fait pour être aimé par une femme.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis. Je sais qu'il est de certaines natures en ce monde, et des plus nobles et des plus élevées, dont l'amour n'approche jamais. Vous auriez pu rechercher Cowper avec l'intention de l'aimer ; vous l'auriez vu, vous l'auriez plaint et vous l'auriez quitté, entraînée loin de lui par le sentiment de l'impossible, de l'inconcevable, comme les matelots du vaisseau furent entraînés par la furieuse tempête loin de leur malheureux camarade qui se noyait.

— Vous avez peut-être raison. Qui vous a dit cela ?

— Et ce que je dis de Cowper, je le dirais de Rousseau. Rousseau fut-il jamais aimé ? Il aima passionnément ; mais fut-il jamais payé de retour ? Jamais, j'en suis certaine. Et, s'il y avait des Cowper et des Rousseau dans notre sexe, je pourrais affirmer d'elles la même chose.

— Qui vous a dit cela ? je vous le demande. Est-ce Moore ?

— Et pourquoi quelqu'un me l'aurait-il dit ? Est-ce que je n'ai pas mon instinct ? Ne puis-je pas deviner par analogie ? Jamais Moore ne m'a parlé de Cowper, de Rousseau, ni de l'amour. La voix que nous entendons dans la solitude m'a appris tout ce que je sais sur ce sujet.

— Aimez-vous les caractères comme Rousseau, Caroline ?

— Nullement, comme ensemble. Je sympathise vivement avec quelques-unes de leurs qualités. Certaines étincelles divines de leur génie éblouissent mes yeux et enflamment mon âme. Malgré cela, je les méprise. Ils sont faits d'argile et d'or. La scorie et le métal forment une masse de faiblesse. Pour dire toute ma pensée, ce sont des caractères contre nature, malades et répulsifs.

— J'ose dire que je serais plus tolérante que vous envers un Rousseau, Cary. D'une nature soumise et contemplative vous-même, vous aimez cependant les hommes positifs et pratiques. Aussi vous devez regretter beaucoup votre cousin Moore, maintenant que vous et lui ne vous rencontrez jamais.

— Je le regrette, en effet.

— Et lui doit vous regretter aussi?

— Oh! assurément non.

— Je ne puis imaginer, poursuivit Shirley, qui avait pris l'habitude d'introduire le nom de Moore dans la conversation, même lorsqu'il semblait n'y avoir rien à faire, je ne puis croire qu'il n'ait pas eu pour vous un profond attachement, puisqu'il faisait tant attention à vous, vous parlait et vous instruisait si bien.

— Jamais il n'eut pour moi un attachement profond; jamais il ne me l'a fait voir. Il s'attachait au contraire à me prouver qu'il me tolérait seulement.»

Caroline, décidée à ne pas se laisser entraîner du côté flatteur en appréciant l'attachement que son cousin avait pour elle, s'était habituée à y penser et à le mentionner avec la plus grande réserve. Elle avait ses raisons pour être moins confiante que jamais dans l'avenir, moins indulgente aux agréables souvenir du passé.

« Alors, dit miss Keeldar, en retour, vous le tolériez seulement aussi?

— Shirley, les hommes et les femmes sont si différents! ils sont dans une si différente position! Les femmes ont si peu de choses qui les occupent, les hommes en ont tant! Vous pouvez éprouver de l'amitié pour un homme, tandis que vous lui êtes à peu près indifférente. Une grande partie de ce qui réjouit votre vie peut dépendre de lui, sans qu'aucun de ses sentiments, aucune de ses pensées, se rapporte à vous. Robert avait l'habitude de se rendre à Londres, quelquefois pour une semaine ou deux; eh bien, lorsqu'il était parti, son absence me semblait un vide, il me manquait quelque chose; Briarfield était plus triste; j'avais mes occupations habituelles, et cependant lui me manquait. Lorsque, le soir, je me trouvais seule, j'éprouvais une conviction étrange et que je ne puis décrire : à savoir que, si un magicien ou un génie m'eût en ce moment offert la lunette du prince Ali (vous savez, dans les *Mille et une Nuits*), à l'aide de laquelle j'eusse pu voir Robert, savoir où il

était, ce qu'il faisait, j'aurais appris de la manière la plus frappante la profondeur de l'abîme situé entre lui et moi. Je savais que, quoique mes pensées pussent s'attacher à lui, les siennes étaient bien réellement detachées de moi.

— Caroline, demanda brusquement miss Keeldar, ne désirez-vous pas avoir une profession, un état?

— Je le désire cinquante fois par jour. Je désire que quelque chose d'absorbant et de forcé remplisse ma tête et occupe mes mains et mes pensées.

— Est-ce que le travail seul peut rendre heureux un être humain?

— Non; mais il peut varier nos peines, et empêcher nos cœurs de se briser sous l'étreinte d'une violente et tyrannique torture. En outre, tout travail qui réussit a sa récompense; une existence vide, triste et sans espérance, n'en a aucune.

— Mais les rudes travaux et les professions libérales, dit-on, rendent les femmes masculines, rudes et peu de leur sexe.

— Et qu'importe que des femmes non mariées, et qui ne doivent jamais l'être, soient ou non privées d'attraits et d'élégance? Pourvu qu'elles soient décentes, convenables, propres, c'est tout ce qu'il faut. Le plus que l'on puisse demander aux vieilles filles, sous le rapport de l'extérieur, c'est qu'elles n'offensent pas trop les regards des hommes lorsqu'elles passent à côté d'eux dans la rue. Quant au reste, il devrait leur être permis, sans qu'elles fussent trop exposées au ridicule, d'être aussi absorbées, aussi graves, aussi vulgaires, aussi grossièrement vêtues qu'il leur plairait.

— Vous pourriez être une vieille fille vous-même, Caroline; vous parlez si sérieusement!

— J'en serai une : c'est ma destinée. Je n'épouserai jamais un Malône ni un Sykes, et nul autre ne voudra jamais m'épouser.»

Un long silence suivit. Shirley le rompit. De nouveau le nom qui semblait l'avoir ensorcelée se présenta presque le premier sur ses lèvres.

« Lina.... est-ce que Moore ne vous appelait pas quelquefois Lina?

— Oui; ce mot est employé quelquefois, dans son pays natal comme une abréviation de Caroline.

— Eh bien, Lina, vous rappelez-vous la remarque que je fis un jour sur l'inégalité de votre chevelure, une boucle manquant de ce côté droit, et la réponse que vous me fîtes que

c'était la faute de Robert, qui en avait une fois coupé une longue mèche?

— Oui.

— S'il est et a toujours été pour vous aussi indifférent que vous le dites, pourquoi aurait-il voulu avoir de vos cheveux ?

— Je ne sais. Ah ! voici, je me souviens. C'est de moi que vient la chose, et non de lui; toutes les choses de ce genre sont toujours venues de moi. Il allait partir pour un voyage, pour Londres, comme de coutume ; le soir avant son départ, j'avais trouvé dans la boîte à ouvrage de sa sœur une mèche de cheveux noirs, courte et frisée ; Hortense me dit que ces cheveux étaient de son frère, et que c'était un souvenir. Il était assis en ce moment près de la table; je regardai sa tête; il avait une grande abondance de cheveux ; sur les tempes étaient plusieurs boucles rondes semblables. Je pensai qu'il pourrait m'en donner une : je désirais beaucoup l'avoir, et je lui en fis la demande. Il consentit, mais à la condition qu'il pourrait choisir une de mes longues tresses. Ainsi il coupa une mèche de mes cheveux, et moi une des siens. Je conserve les siens, mais probablement il a perdu les miens. C'était bien là une action digne de moi, une de ces étourderies qui tourmentent le cœur et font monter le feu au visage lorsqu'on y pense; un de ces souvenirs insignifiants, mais acérés, dont le retour lacère votre dignité comme un canif aigu, et arrache de vos lèvres, lorsque vous êtes seule, de soudaines et folles interjections !

— Caroline !

— Je me crois insensée, Shirley, sous certains rapports. Je me méprise. Mais j'ai dit que je ne voulais pas vous faire mon confesseur; car vous ne pouvez pas faire avec moi un échange réciproque de faiblesses : vous n'êtes pas faible, vous. Avec quelle fixité vous me regardez en ce moment ! Détournez de moi votre œil d'aigle, si vif et si perçant. C'est une insulte que de le tenir ainsi fixé sur moi.

— Quel sujet d'étude de caractère vous êtes ! Faible, certainement, mais non dans le sens que vous pensez.... Entrez ! »

Ce mot fut dit en réponse à un léger coup frappé à la porte. Miss Keeldar se trouvait près de la porte en ce moment, Caroline à l'autre bout de la chambre. Elle vit remettre un billet entre les mains de Shirley, et entendit ces mots :

« De la part de M. Moore, madame

— Apportez les lumières, » dit miss Keeldar.

Caroline attendit.

« Une lettre d'affaires, » dit l'héritière ; mais, lorsque les lumières furent apportées, elle ne l'ouvrit ni ne la lut. Fanny, la servante du recteur, fut aussitôt annoncée, et miss Helstone retourna à la rectorerie.

CHAPITRE XII.

Nouveaux incidents.

Il était dans la nature de Shirley de se laisser aller en certains moments à une complaisante indolence; il y avait des instants où elle se plaisait dans une inaction absolue de ses facultés physiques, des moments où la pensée de son existence, du monde qui l'environnait et du ciel au-dessus d'elle, semblait lui faire un bonheur si complet, qu'elle n'eût pas levé un doigt pour l'augmenter. Souvent, après une matinée active, elle passait volontiers l'après-midi d'un beau jour assise sur le gazon, au pied de quelque arbre au bienfaisant ombrage. Elle n'éprouvait le besoin d'aucune société autre que celle de Caroline, d'aucun spectacle autre que celui du ciel parsemé de légers nuages voguant dans une mer d'azur, d'aucuns sons autres que le bourdonnement de l'abeille ou le frémissement de la feuille. Ses seuls livres, dans ces moments de douce nonchalance, étaient la vague chronique de ses souvenirs ou la page sibylline de l'avenir. De ses jeunes yeux tombait sur chacun de ces livres une radieuse lumière; le sourire qui se jouait par moments sur ses lèvres révélait ses impressions à la lecture du roman du passé et de la prophétie de l'avenir : ce sourire n'était ni triste ni sombre. Le destin avait été doux à l'heureuse rêveuse, et promettait de lui continuer ses faveurs. Dans son passé étaient de doux souvenirs ; dans son avenir, de roses espérances.

Cependant, un jour, lorsque Caroline s'approcha d'elle pour l'engager à se lever, pensant qu'elle était restée couchée depuis assez longtemps, elle vit les joues de Shirley mouillées

comme par la rosée ; ses beaux yeux étaient humides et pleins de larmes.

« Shirley, pourquoi pleurez-vous ? » s'écria Caroline.

Miss Keedlar sourit, et tournant sa charmante tête vers la questionneuse :

« Parce que j'éprouve un vif plaisir à pleurer, dit-elle; mon cœur est à la fois triste et joyeux : mais pourquoi vous, bonne et patiente enfant, pourquoi ne me tenez-vous pas compagnie? Je répands seulement des larmes douces et bientôt séchées; vous, vous pourriez pleurer du fiel.

— Pourquoi pleurerais-je du fiel?

— Pauvre oiseau solitaire et sans compagnon!...

— Et vous, Shirley, n'êtes-vous pas aussi sans compagnon?

— Dans mon cœur, non.

— Oh! qui a fait là son nid, Shirley? »

Mais Shirley, au lieu de répondre, se mit à rire gaiement à cette question, et se leva vivement.

« J'ai rêvé, dit-elle; ce n'est qu'un songe, assurément brillant, mais probablement sans aucune base. »

Miss Helstone se trouvait en ce moment assez dépourvue d'illusions. L'avenir lui apparaissait sous ses véritables couleurs, et elle s'imaginait voir parfaitement où tendaient sa destinée et celle de quelques autres personnes. Néanmoins, ses anciennes relations avaient conservé une influence qui, jointe à la puissance de l'habitude, la ramenait souvent le soir sous la vieille épine qui dominait le cottage et la fabrique de Hollow.

Un soir, le soir après l'incident de la lettre, elle s'était rendue à son poste habituel, attendant l'apparition de son fanal, qu'elle attendit vainement; ce soir-là aucune lumière ne parut. Elle attendit jusqu'à ce que certaines constellations se levant au ciel vinssent l'avertir que la nuit avançait et qu'il était temps de rentrer. En passant auprès de Fieldhead, à son retour, l'effet du clair de lune sur le manoir attira ses regards et arrêta un instant ses pas. Les arbres et la maison se dressaient paisiblement sous le ciel calme et la pleine clarté de l'astre des nuits; le bâtiment, doré d'une pâle teinte gris-perle, se détachait harmonieusement sur un fond sombre et doux. Des ombres d'un vert foncé se jouaient sur son toit couronné par l'épais feuillage des chênes. Le large espace pavé au-devant du manoir brillait aussi d'un ton pâle; il semblait qu'un charme

eût changé le sombre granit en resplendissant paros : sur l'espace argenté se détachaient immobiles deux ombres noires, produites par deux formes humaines. Ces figures, d'abord immobiles et muettes, se mirent à se mouvoir d'un pas mesuré et à parler d'une voix basse et harmonieuse. Ardent fut le regard qui les suivit lorsqu'elles sortirent de derrière le tronc du cèdre. Est-ce mistress Pryor et Shirley?

Certainement, c'est Shirley. Quelle autre a une taille si flexible, un extérieur si fier, si gracieux? Et son visage aussi est visible : son attitude nonchalante et pensive, méditative et joyeuse, moqueuse et tendre. Ne craignant pas la rosée, elle n'a point couvert sa tête; ses boucles sont libres; elles voilent son cou et caressent son épaule avec leurs anneaux. Un bijou en or brille à travers les plis à demi fermés d'une écharpe qu'elle a jetée autour de sa taille, et une pierre précieuse d'une grande dimension étincelle sur la main qui retient cette écharpe. Oui, c'est Shirley.

Alors l'autre personne ne peut être que mistress Pryor?

Oui, si mistress Pryor a six pieds de haut, et si elle a changé son décent costume de veuve pour un déguisement masculin. La figure marchant à côté de miss Keeldar est un homme : un homme grand, jeune, majestueux; c'est son tenancier, Robert Moore.

Le couple cause à voix basse, on ne peut distinguer leurs paroles : rester là un instant n'est pas être indiscret; et comme la lune répand une lumière si claire, et que les deux personnages apparaissent si distinctement, qui pourrait résister à une attraction si puissante? Caroline ne le peut, il paraît, car elle reste.

Il y avait eu un temps où, pendant les nuits d'été, Moore avait l'habitude de se promener avec sa cousine, comme il le faisait en ce moment avec l'héritière. Souvent elle avait gravi avec lui la montée de Hollow après le coucher du soleil, pour respirer la fraîcheur du soir sur une espèce de terrasse tapissée de gazon, bordant un ravin profond du fond duquel on entendait un son semblable à la plainte de l'esprit des eaux pleurant parmi les cailloux humides, entre ses rives herbeuses et sous la voûte sombre des aunes.

« Mais j'avais l'habitude d'être plus près de lui, pensa Caroline : il ne se sentait pas obligé de me traiter avec déférence; je demandais seulement de la tendresse. Il avait coutume de

me prendre la main; il ne touche pas la sienne. Et cependant Shirley n'est pas fière avec ceux qu'elle aime. Il n'y a en ce moment aucune fierté dans son attitude; mais seulement il y a dans son port cette nuance de dignité naturelle qui ne la quitte jamais, et qu'elle conserve en ses moments de plus complet abandon comme en ses moments de plus grande réserve. Robert doit penser aussi ce que je pense, qu'en cet instant il a sous les yeux un beau visage, et il doit le penser avec le cerveau d'un homme, et non avec le mien. Elle a des yeux qui brillent d'un feu si généreux et cependant si doux! Elle sourit; qu'est-ce qui rend son sourire si suave? Je vois que Robert comprend la beauté de ce sourire; et il doit le comprendre avec le cœur d'un homme, et non avec mes vagues et faibles perceptions de femme. Ils m'apparaissent en ce moment comme deux grands et bienheureux esprits : le pavé sur lequel ils marchent, argenté par les rayons de la lune, me rappelle ce rivage éclatant que nous croyons situé au delà du fleuve de la mort; ils l'ont atteint; ils marchent là réunis. Et qui suis-je, moi, cachée ici dans l'ombre, avec mon esprit plus sombre que ma retraite? Je suis une habitante de ce monde, non un esprit, une pauvre et infortunée mortelle qui se demande, dans l'ignorance et le désespoir, pourquoi elle est née et pourquoi elle existe, comment elle arrivera à la mort, et qui l'assistera à ce douloureux passage.

« Voici la plus pénible épreuve que j'aie encore rencontrée; et cependant j'y étais tout à fait préparée. J'ai renoncé à Robert, et je l'ai abandonné à Shirley le jour où j'appris qu'elle était arrivée, la première fois que je la vis, riche, jeune et aimable. Elle le possède maintenant. Il l'aime, elle est sa bien-aimée : il l'aimera bien plus encore lorsqu'ils seront mariés; plus Robert connaîtra Shirley, plus son âme s'attachera à elle. Ils seront tous deux heureux, et je ne leur envie pas leur bonheur, mais je gémis sous le poids de ma propre misère. Oh! que ma douleur est cruelle! Pourquoi suis-je née? pourquoi ne m'ont-ils pas étouffée au berceau? »

En ce moment, Shirley s'écartant un peu pour cueillir une fleur humide de rosée, elle et son compagnon s'engagèrent dans un sentier qui était plus près de la porte extérieure. Quelques mots de leur conversation devinrent alors intelligibles. Caroline n'eût pas voulu rester là à écouter : elle s'éloigna sans bruit, et la lune vint caresser la place du mur que son ombre avait

tenue jusque-là dans l'obscurité. Le lecteur a le privilége de rester et de saisir ce qu'il pourra de la conversation.

« Je ne puis concevoir que la nature ne vous ait pas donné une tête de bouledogue, car vous avez la ténacité de cet animal, disait Shirley.

— L'idée n'est pas flatteuse; suis-je donc si ignoble?

— Et vous avez aussi quelque chose de la manière avec laquelle cet animal fait ses coups : vous ne donnez aucun avertissement; vous venez sournoisement par derrière, saisissez fort et ne démordez pas.

— Vous n'avez pu remarquer rien de semblable dans ma conduite : en votre présence je n'ai pas été un bouledogue.

— Votre silence même indique votre race. Combien en général vous parlez peu, et quelle est la profondeur de vos desseins! Vous voyez de loin; vous calculez.

— Je connais la façon d'agir de ces gens-là. J'ai eu connaissance de leurs intentions. Ma lettre d'hier soir vous apprenait que Barraclough a été déclaré coupable et condamné à la déportation. Ses associés vont comploter une vengeance; je préparerai mes plans pour la déjouer, ou tout au moins pour y faire tête : voilà tout. Maintenant que je vous ai donné l'explication la plus claire que j'ai pu, dois-je espérer que vous m'accorderez votre approbation?

— Je serai à vos côtés aussi longtemps que vous resterez sur la défensive, oui.

— Bien. Sans aucun appui, et même avec votre opposition ou votre désapprobation, je crois que j'eusse agi précisément comme j'ai l'intention de le faire, mais dans un autre esprit. Je suis maintenant satisfait. En somme, la position me plaît.

— Cela est évident, j'ose le dire; la besogne que vous avez en perspective vous plaît plus peut-être qu'un contrat avec le gouvernement pour la fourniture de drap des armées.

— C'est vrai.

— Le vieux Helstone serait comme vous. Il est vrai qu'il y a une nuance de différence entre vos motifs : plusieurs nuances peut-être. Parlerai-je à M. Helstone? Je le ferai, si vous le désirez.

— Agissez comme il vous plaira : votre jugement, miss Keeldar, vous guidera sûrement. Je me reposerais volontiers moi-

même sur ce jugement dans une crise plus difficile; mais je dois vous informer que M. Helstone est un peu en délicatesse avec moi en ce moment.

— Je le sais, j'ai appris tout ce qui concerne vos différends; soyez sûr qu'ils disparaîtront; il est impossible qu'il résiste à la tentation d'une alliance dans les circonstances présentes.

— Je serais heureux de l'avoir de mon côté; il est de pur métal.

— Je le crois comme vous.

— Une vieille lame, et quelque peu rouillée; mais le tranchant et la trempe sont excellents.

— Eh bien! vous l'aurez, monsieur Moore, c'est-à-dire si je peux le gagner.

— Qui ne pourriez-vous gagner?

— Le recteur, peut-être; mais je ferai tous mes efforts.

— Vos efforts! Il cédera pour une parole, un sourire.

— Nullement. Il m'en coûtera plusieurs tasses de thé, quelques toasts et une ample mesure de remontrances, de reproches et de persuasions. Mais l'air devient froid.

— Je m'aperçois que vous frissonnez. J'ai peut-être tort de vous retenir ici. Cependant, la soirée est si calme! je la trouve presque chaude, et une société comme la vôtre est pour moi un plaisir si rare! Si vous étiez enveloppée d'un châle plus épais?

— Je pourrais rester plus longtemps et oublier qu'il est tard, ce qui chagrinerait mistress Pryor. Nous avons des habitudes régulières et nous nous couchons de bonne heure à Fieldhead, monsieur Moore; et je suis sûre que votre sœur fait de même au cottage.

— Oui; mais Hortense et moi nous nous entendons le mieux du monde, et nous faisons chacun de notre côté ce qui nous plaît.

— Que vous plaît-il de faire?

— Trois nuits par semaine, je couche à la fabrique : mais je n'ai pas besoin d'un long repos, et, quand la lune brille et que la nuit est douce, souvent je me promène dans les environs de Hollow jusqu'à l'aurore.

— Lorsque j'étais une très-petite fille, monsieur Moore, ma nourrice avait coutume de me réciter des histoires de fées que l'on voyait dans Hollow. C'était avant que mon père bâtît la

fabrique, lorsque Hollow était un ravin parfaitement solitaire; vous tomberez dans leurs enchantements.

— Je crains que ce ne soit déjà fait, dit Moore d'une voix grave.

— Mais il y a des choses pires que des fées dont il faut se garantir, continua miss Keeldar.

— Des choses plus périlleuses? répondit-il.

— Infiniment plus. Par exemple, aimeriez-vous à rencontrer Michael Hartley, ce fou calviniste, ce tisserand jacobin? On dit qu'il est adonné au braconnage, et qu'il sort souvent la nuit avec son fusil..

— J'ai eu déjà le bonheur de le rencontrer. Nous eûmes, certaine nuit, une longue argumentation ensemble. Je trouvai ce petit incident étrange et agréable.

— Agréable! J'admire votre goût! Michael n'est pas dans son bon sens. Où l'avez-vous rencontré?

— Dans le lieu le plus profond, le plus ombragé de la gorge, où l'eau coule sous les broussailles. Nous nous assîmes auprès du pont de planches. La lune brillait, mais le ciel était nuageux et il faisait un grand vent. Nous eûmes ensemble une conversation.

— Sur la politique?

— Et la religion. Je crois que la lune était dans son plein, et Michael était aussi près que possible de la folie : il proféra d'étranges blasphèmes dans sa manière antinomienne.

— Excusez-moi, mais il me semble que vous deviez être presque aussi fou que lui, de demeurer là à l'écouter.

— Il y a un sauvage intérêt à ses divagations. Cet homme serait à moitié poëte, s'il n'était tout à fait maniaque; ce serait peut-être un prophète, s'il n'était un débauché. Il m'informa solennellement que l'enfer était mon lot inévitable, qu'il lisait sur mon front le sceau de la bête, que j'étais maudit depuis le commencement. La vengeance de Dieu, dit-il, se préparait à tomber sur moi, et il affirma que, pendant la nuit, une vision lui avait révélé la manière dont s'accomplirait mon sort, et l'instrument de ma punition. J'aurais voulu en apprendre davantage, mais il me quitta avec ces mots : « Le moment n'est pas arrivé. »

— L'avez-vous jamais revu, depuis?

— Environ un mois après, en revenant du marché, je le rencontrai en compagnie de Barraclough, tous deux dans un

état fort avancé d'ivresse. Ils m'accostèrent comme si j'eusse été Satan, me criant *retro* et demandant à grands cris d'être délivrés de la tentation. Une autre fois, quelques jours après, Michael se présenta à la porte du comptoir, sans chapeau et en manches de chemise, son castor et son habit ayant été retenus au cabaret comme garantie; l'agréable message qu'il apportait était qu'il engageait M. Moore à mettre ses affaires en ordre, parce que son âme ne tarderait pas à lui être redemandée.

— Comprenez-vous ces choses?

— Le pauvre diable buvait depuis des semaines et était arrivé à un état voisin de la folie furieuse.

— Il n'en est que plus capable de mettre à exécution ses sinistres prophéties.

— Il serait absurde de se laisser affecter par de semblables incidents.

— Monsieur Moore, retournez chez vous.

— Sitôt?

— Descendez droit à travers les champs; ne suivez pas le chemin entre les haies et ne tournez pas autour des plantations.

— Il est encore de bonne heure.

— Il est tard; pour ma part, je rentre. Voulez-vous me promettre de ne pas vous promener dans les environs de Hollow, cette nuit?

— Si vous le désirez!

— Je le veux. Est-ce que vous considérez la vie comme sans valeur?

— Point du tout; au contraire, depuis peu je trouve que mon existence a une valeur inestimable.

— Depuis peu?

— Ma vie n'est plus sans but et sans espérance, maintenant, comme elle était il y a trois mois. J'étais en train de me noyer et il me tardait même que ce fût fini. Tout à coup une main me fut tendue, une main si délicate que j'osai à peine m'y confier : sa force cependant m'a arraché à la ruine.

— Êtes-vous réellement sauvé?

— Pour le moment : votre assistance m'a créé une nouvelle chance.

— Vivez pour en profiter, et ne vous offrez pas comme cible à Michael Hartley. Bonsoir. »

Miss Helstone avait promis de passer la soirée du lendemain à Fieldhead, et elle tint sa promesse. Les heures qui s'écoulèrent dans l'intervalle furent tristes. Elle en passa une grande partie renfermée dans sa chambre, n'en sortant que pour joindre son oncle aux repas, et prévenant les questions de Fanny en lui disant qu'elle était occupée à changer la forme d'une robe, et qu'elle préférait coudre à l'étage supérieur, pour éviter d'être interrompue.

Elle s'occupa en effet de couture; elle poussa continuellement et sans relâche son aiguille : mais le travail de son cerveau était plus rapide que celui de ses doigts. De nouveau et plus vivement que jamais elle désira une occupation fixe, quelque rude, quelque ennuyeuse qu'elle pût être. Elle résolut d'en entretenir de nouveau son oncle, mais auparavant elle voulait consulter mistress Pryor. Sa tête travaillait à imaginer des projets avec autant de diligence que ses doigts à plisser et à coudre le léger tissu de mousseline de la robe d'été étendue sur la couche au pied de laquelle elle était assise. De temps à autre, pendant cette double occupation, une larme remplissait ses yeux et tombait sur ses mains actives. Mais ce signe d'émotion était rare et promptement effacé : la douloureuse angoisse passait, le brouillard qui obscurcissait sa vue se dissipait; elle reprenait son aiguille et continuait son travail.

Vers la fin de l'après-midi, elle s'habilla elle-même : elle se rendit à Fieldhead, et fit son apparition au vieux parloir juste au moment où l'on servait le thé. Shirley lui demanda pourquoi elle venait si tard.

« Parce que j'ai fait moi-même ma robe. Ces beaux jours resplendissants de soleil me faisaient rougir de mon mérinos d'hiver; ainsi je me suis confectionné un vêtement plus léger.

— Dans lequel vous êtes comme j'aime à vous voir, dit Shirley. Vous avez l'air d'une petite lady, Caroline; n'est-ce pas, mistress Pryor? »

Mistress Pryor ne faisait jamais de compliments, et rarement se permettait des remarques, favorables ou autres, sur l'extérieur de quelqu'un. Dans l'occasion présente, elle écarta seulement les boucles de Caroline de ses tempes lorsque celle-ci prit un siége auprès d'elle, caressa son profil ovale et dit : « Vous maigrissez un peu, ma chérie; vous êtes plus pâle que d'habitude. Dormez-vous bien? Vos yeux ont une certaine

expression de langueur. » Et elle la regardait avec un regard plein d'anxiété.

« J'ai parfois de tristes songes, répondit Caroline, et, s'il m'arrive de demeurer éveillée une heure ou deux de la nuit, je pense continuellement que la rectorerie est une lugubre demeure. Vous savez qu'elle est très-près du cimetière. Le derrière de la maison est fort ancien, et l'on dit que les cuisines qui sont dans cet endroit étaient autrefois encloses dans le cimetière, et qu'il y a des tombes au-dessous. Je voudrais bien quitter la rectorerie.

— Ma chère, vous n'êtes sûrement pas superstitieuse?

— Non, mistress Pryor, mais il me semble que je deviens ce que l'on appelle nerveuse. Je vois les choses sous un plus sombre aspect qu'autrefois; j'ai des peurs que je n'ai jamais eues, non de revenants, mais de présages funestes, de désastreux événements; j'ai sur l'esprit un poids inexprimable dont je ne puis arriver à me débarrasser.

— C'est étrange! s'écria Shirley. Je n'éprouve jamais cela. »

Mistress Pryor garda le silence.

« Le beau temps, les belles journées, les scènes les plus ravissantes, n'ont aucun charme pour moi, continua Caroline. Les calmes soirées ne peuvent me donner la tranquillité; la clarté de la lune, que je trouvais douce, maintenant me semble triste. Est-ce là une faiblesse d'esprit, mistress Pryor, ou autre chose? Je ne puis le dire. Je lutte souvent contre cet état; je fais appel à la raison; mes efforts et ma raison n'y peuvent rien

— Vous devriez prendre plus d'exercice, dit mistress Pryor.

— De l'exercice! j'en prends suffisamment; j'en prends jusqu'à ce que je me sente défaillir.

— Ma chère, vous devriez quitter la rectorerie.

— Mistress Pryor, j'aimerais à quitter la rectorerie, mais non dans un but d'excursion ou de visite. Je voudrais être gouvernante comme vous l'avez été. Vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez parler à mon oncle à ce sujet.

— Absurdité! interrompit Shirley. Quelle idée! Être gouvernante! mieux vaut cent fois être esclave! Où est la nécessité de cela? Pourquoi une résolution si extrême?

— Ma chère, dit mistress Pryor, vous êtes trop jeune pour être gouvernante, et vous n'avez pas la force nécessaire; les devoirs d'une gouvernante sont souvent pénibles.

— Et je crois avoir besoin de pénibles devoirs pour m'occuper.

— Pour vous occuper! s'écria Shirley. Et quand êtes-vous oisive? Je n'ai jamais vu une fille plus industrieuse que vous : vous êtes constamment au travail. Allons, venez vous asseoir à côté de moi, et prenez un peu de thé pour vous remettre. Vous ne tenez pas beaucoup à mon amitié, puisque vous désirez déjà me quitter?

— J'y tiens beaucoup, au contraire, Shirley, et je ne désire pas vous quitter. Je ne trouverai jamais une amie si chère. »

A ces mots, miss Keeldar mit sa main dans celle de Caroline avec un mouvement plein d'affection, parfaitement secondé par l'expression de son visage.

« Si vous pensez ainsi, vous ferez mieux de faire plus de cas de moi et ne pas songer à me fuir. Je n'aime pas à me séparer de ceux à qui je me suis attachée. Mistress Pryor me parle qnelquefois de me quitter, et dit que je pourrais faire une plus avantageuse liaison que la sienne. Je pourrais penser tout aussi bien à échanger une mère à la vieille mode contre quelque chose de fashionable et à la mode du jour. Pour vous, je commençais à me flatter que nous étions véritablement amies; que vous aimiez Shirley presque autant que Shirley vous aime, et elle ne met pas de bornes à son amitié.

— J'aime Shirley : je l'aime chaque jour davantage; mais cela ne me rend ni forte ni heureuse.

— Et cela vous rendrait-il forte et heureuse, de partir et d'aller vivre dans la dépendance parmi des étrangers? Non assurément, et ce n'est pas une expérience à tenter. Je vous dis qu'elle ne réussirait pas : il n'est pas dans votre nature de supporter la vie désolée que mènent généralement les gouvernantes; vous tomberiez malade; je n'en veux plus entendre parler. »

Et miss Keeldar s'arrêta, après avoir prononcé cette prohibition d'un ton fort décidé. Bientôt elle continua d'un ton encore quelque peu courroucé :

« Oui, c'est maintenant mon plaisir de chaque jour de regarder si je n'aperçois pas le petit chapeau et l'écharpe de soie briller à travers les arbres de l'avenue, et d'apprendre que ma calme, rusée et méditative compagne et conseillère vient vers moi; que je vais l'avoir assise en face de moi, pour la regarder, lui parler, ou la laisser seule, comme il plaira à nous deux. C'est peut-être là un langage égoïste, je le sais; mais ce sont

les paroles qui me viennent naturellement sur les lèvres, et je les prononce.

— Je vous écrirais, Shirley.

— Et que sont les lettres? seulement une sorte de pis aller. Buvez du thé, Caroline : mangez quelque chose, vous ne mangez rien; riez, soyez joyeuse, et restez à la maison. »

Miss Helstone secoua la tête et soupira. Elle comprenait quelle difficulté elle aurait à persuader qui que ce fût de l'assister ou de l'approuver dans ce changement de vie qu'elle croyait nécessaire. S'il lui était seulement donné de suivre son propre jugement, elle pensait qu'elle serait capable de trouver peut-être un rude mais efficace remède à ses souffrances; mais ce jugement, fondé sur des circonstances qu'elle ne pouvait entièrement expliquer à personne, et moins à Shirley qu'à tout autre, semblait à tous les yeux, excepté aux siens, incompréhensible et fantasque, et était combattu en conséquence.

Il n'y avait réellement aucune nécessité pécuniaire présente qui pût la forcer à quitter une maison confortable et à « prendre une situation; » et il y avait toute probabilité que son oncle pourrait de quelque façon pourvoir d'une manière permanente à ses besoins. Ainsi pensaient ses amis, et, aussi loin que leurs lumières permettaient de voir, ils raisonnaient juste : mais des étranges souffrances de Caroline, qu'elle désirait si ardemment surmonter ou fuir, ils n'avaient aucune idée; de ses nuits de tortures et de ses jours tourmentés, ils n'avaient aucun soupçon. C'était impossible à expliquer : attendre et souffrir était son seul plan. Beaucoup de ceux qui manquent de nourriture et de vêtements ont une existence plus gaie, de plus brillantes perspectives qu'elle. Beaucoup, harassés par la pauvreté, sont dans une moins affligeante détresse.

« Est-ce que votre esprit est enfin calmé? demanda Shirley. Consentiriez-vous à demeurer à la maison?

— Je ne la quitterai pas contre le gré de mes amis, répondit-elle; mais je pense qu'il viendra un temps où ils seront obligés de penser comme moi. »

Pendant cette conversation, mistress Pryor paraissait embarrassée. L'extrême réserve qui lui était habituelle lui permettait rarement de parler avec liberté ou d'interroger avec persistance. Il lui arrivait de penser à une foule de questions qu'elle ne se hasardait jamais à poser, de formuler dans son esprit des avis qu'elle ne donnait jamais. Si elle avait été seule

avec Caroline, elle eût peut-être dit quelque chose sur la question agitée : la présence de miss Keeldar, si accoutumée qu'elle y fût, lui ferma la bouche. En cette circonstance, comme en mille autres, d'inexplicables scrupules l'empêchèrent d'intervenir. Elle montrait seulement son intérêt pour miss Helstone d'une manière indirecte, lui demandant si le feu était trop vif, plaçant un écran entre sa chaise et le foyer, fermant une fenêtre d'où lui semblait venir un courant d'air, et la regardant sans cesse d'un œil inquiet. Shirley reprit :

« Après avoir détruit votre plan, dit-elle, ce que j'espère avoir fait, j'en ai imaginé un à moi. Chaque été je fais une excursion. Cette saison, je me propose de passer deux mois soit aux lacs d'Écosse, soit à ceux d'Angleterre : c'est-à-dire, si vous consentez à m'accompagner; si vous refusez, je ne bougerai pas d'une semelle.

— Vous êtes bien bonne, Shirley.

— Je serais très-bonne, si vous vouliez me le permettre : j'ai toutes dispositions à être bonne. C'est mon malheur et mon habitude, je le sais, de me croire supérieure à tout le monde; mais qui ne me ressemble un peu sous ce rapport? Cependant, lorsque le capitaine Keeldar possède son confortable et est pourvu de tout ce qu'il désire, y compris un aimable et sensible camarade, il éprouve le plus vif plaisir à faire tous ses efforts pour rendre ce camarade heureux. Et ne serons-nous pas bien heureuses, Caroline, dans les Highlands? Nous irons aux Highlands. Si vous pouvez supporter un voyage en mer, nous visiterons les îles : les Hébrides, l'île de Shetland, etc. Ces voyages vous réjouiraient, je le vois. Mistress Pryor, je vous prends à témoin : son visage s'anime à leur seule mention.

— J'aimerais beaucoup ce voyage, » répondit Caroline, que l'idée de cette excursion semblait faire revivre.

Shirley se frottait les mains.

« Allons, je peux enfin accomplir un bienfait, s'écria-t-elle. Je peux faire une bonne action avec ma fortune. Mes mille livres sterling de rente ne sont plus seulement des banknotes malpropres et de jaunes guinées (j'en dois parler respectueusement cependant, car je les adore); mais elles sont peut-être la santé du malade, la force pour le faible, la consolation pour l'affligé. J'étais résolue à faire de cette fortune quelque chose de meilleur que d'habiter une belle maison ou de porter des robes de soie; à en tirer autre chose que la déférence de mes con-

naissances et l'hommage de pauvres. Voici l'occasion de commencer. Cet été, Caroline, mistress Pryor et moi, nous embarquons sur l'Atlantique, nous allons au delà de l'île Shetland, peut-être jusqu'aux îles Feroe. Nous verrons des veaux marins dans Suderoe, et certainement des sirènes dans Stromoe. Caroline rit, mistress Pryor; je l'ai fait rire; je lui ai fait du bien.

— Je me réjouis de ce voyage, Shirley, dit de nouveau miss Helstone. Il me tarde d'entendre le bruit des vagues, les vagues de l'Océan, et de les voir telles que je les ai imaginées dans mes rêves, comme des monticules de lumière verte secoués par l'orage, parsemés de guirlandes d'écume plus blanches que les lis. J'aimerai à côtoyer les rives de ces petites îles rocheuses, où les oiseaux de mer vivent et multiplient sans être inquiétés. Nous serons sur la trace des vieux Scandinaves, des hommes du Nord. Nous découvrirons presque les côtes de Norvége. J'éprouve à votre proposition un plaisir indéfinissable et vague, mais réel.

— Maintenant, la nuit, dans vos heures d'insomnie, penserez-vous à Fitful-Head, aux mouettes qui voltigent en criant autour de son pic, aux vagues qui viennent se briser sur sa base, plutôt qu'aux tombeaux sous la cuisine de la rectorerie?

— J'essayerai; et, au lieu de méditer sur des restes de suaires, des débris de cercueils et des os humains, je penserai aux phoques couchés au soleil, sur une côte solitaire où jamais chasseur ni pêcheur n'abordèrent; aux crevasses de rochers remplies d'œufs semblables à des perles; aux oiseaux couvrant les sables blancs de leurs troupeaux heureux.

— Et que deviendra ce poids inexprimable que vous disiez avoir sur votre esprit?

— J'essayerai de l'oublier dans la contemplation du pouvoir exercé par le Grand-Abîme sur un troupeau de baleines se précipitant de la zone glaciale à travers les flots livides, au nombre de cent peut-être, se vautrant et se roulant dans le sillon creusé par un vieux patriarche d'une dimension assez énorme pour qu'il ait été créé avant le flot lui-même: créature semblable à celle que le pauvre Smart avait dans l'esprit lorsqu'il dit:

Strong against tide, the enormous whale,
Emerges as he goes....

— J'espère que notre barque ne rencontrera aucun écueil semblable au troupeau, comme vous l'appelez, Caroline (je

suppose que vous vous imaginez les mammouths de la mer paissant autour de la base « des éternelles montagnes, » dévorant leur étrange provende dans les immenses vallées audessus desquelles la mer roule ses flots). Je n'aimerais pas que notre barque fût renversée par le vieux patriarche.

— Il me semble que vous vous attendiez à voir des sirènes, Shirley ?

— Une, tout au moins : il m'en faut absolument une. Et voici la manière dont elle apparaîtra : je me promène seule sur le pont, à une heure avancée d'une soirée d'août, par un splendide clair de lune. A la surface de la mer se lève quelque chose de blanc que la lune éclaire. Cet objet brille et disparaît. Il s'élève de nouveau : il me semble que je l'entends crier d'une voix articulée. Je vous appelle, je vous montre une forme, blanche comme l'albâtre, sortant des flots brumeux. Toutes deux nous voyons ses longs cheveux, son bras blanc levé; son visage ovale brillant comme une étoile. Elle glisse plus près de nous: on distingue alors clairement un visage humain, un visage dans le style du vôtre (excusez le mot, il convient parfaitement), dont la pâleur ne défigure nullement les traits réguliers et purs. Elle nous regarde, mais avec des yeux différents des nôtres. Je vois un éclat surnaturel dans ce regard cauteleux. Si nous étions hommes, nous nous élancerions à ce signe; nous affronterions les flots pour l'amour de la froide enchanteresse; mais nous sommes femmes, et nous sommes en sûreté, quoique non sans frayeur. Elle comprend pourquoi notre regard n'est point ému; elle se sent impuissante : la colère plisse son front; elle ne peut nous charmer, elle nous épouvantera. Elle s'élève très-haut, et sa forme entièrement visible glisse sur le sommet de la sombre vague. Terreur tentatrice! monstrueuse image de nous-mêmes! N'êtes-vous pas heureuse, Caroline, lorsqu'à la fin, avec un cri perçant, elle disparaît dans l'abîme?

— Mais, Shirley, elle n'est pas comme nous : nous ne sommes pas des tentatrices, des terreurs, des monstres.

— Quelques-unes de notre sexe, dit-on, sont tout cela. Ce sont les hommes qui donnent à la femme, en général, de semblables attributs.

— Mes chères, interrompit mistress Pryor, ne vous apercevez-vous pas que votre conversation, depuis dix minutes, tourne singulièrement à la fantaisie?

— Mais il n'y a aucun mal dans nos fantaisies, n'est-ce pas votre avis, madame?

— Nous savons que les sirènes n'existent pas : pourquoi en parler comme si elles existaient? Quel intérêt pouvez-vous trouver à parler d'êtres imaginaires?

— Je ne sais, dit Shirley.

— Ma chère, je crois que quelqu'un vient d'arriver. J'ai entendu un pas dans l'avenue pendant que vous causiez; n'est-ce pas la porte du jardin qui crie? »

Shirley s'avança vers la fenêtre.

« Oui, c'est quelqu'un, » dit-elle en se retournant tranquillement; et, comme elle reprenait son siége, une légère rougeur colorait son visage pendant qu'un rayon tremblant animait et adoucissait son œil. Elle porta sa main à son menton, abaissa son regard, et parut réfléchir en attendant.

On annonça M. Moore, et Shirley se retourna lorsqu'il parut à la porte. Sa stature paraissait très-élevée, comparée à celle des trois femmes, dont aucune ne dépassait la taille moyenne. Depuis un an on ne lui avait jamais vu aussi bonne mine; une espèce de jeunesse ressuscitée brillait dans ses yeux et dans son teint; une espérance fortifiante et un dessein arrêté soutenaient sa démarche; son attitude annonçait encore la fermeté, mais non l'austérité : il semblait aussi joyeux qu'il était animé.

« J'arrive à l'instant de Stilbro', dit-il à miss Keeldar en la saluant, et j'ai voulu vous faire connaître le résultat de ma mission.

— Vous avez bien fait de ne pas me tenir en suspens, dit-elle, et votre visite arrive à propos. Asseyez-vous : nous n'avons pas encore fini de prendre le thé. Êtes-vous assez Anglais pour aimer le thé? ou êtes-vous un fidèle adhérent du café?»

Moore accepta du thé.

« Je suis en train de me naturaliser Anglais, dit-il ; mes habitudes étrangères me quittent une à une. »

Ensuite il présenta ses respects à mistress Pryor, et les présenta bien, avec une grave modestie qui convenait à son âge, comparé au sien. Puis il regarda Caroline, non cependant pour la première fois, son regard était tombé sur elle auparavant; il s'inclina devant elle qui était assise, lui donna sa main, et lui demanda comment elle se portait. Le jour de la fenêtre ne tombait pas sur miss Helstone, elle lui tournait le dos : une

calme réponse presque à voix basse, une contenance immobile et la protection du crépuscule qui arrivait, dérobèrent aux yeux tout traître symptôme. Personne n'eût pu affirmer qu'elle avait tremblé ou rougi, que son cœur avait tressailli, ses nerfs frissonné. Jamais accueil montrant moins d'effusion ne fut échangé. Moore prit la chaise vide à côté d'elle, en face de miss Keeldar. Il s'était bien placé : sa voisine, protégée par ce voisinage si rapproché, et abritée de plus par l'obscurité qui devenait de plus en plus intense, domina bientôt ses sentiments, qui s'étaient mis en insurrection à l'annonce de son arrivée. »

Moore adressa la parole à miss Keeldar.

« J'allai à la caserne, dit-il, et j'eus une entrevue avec le colonel Ryde. Il approuva mes plans, et me promit le secours dont j'avais besoin; il m'offrit même une force plus nombreuse que celle qu'il me fallait. Une demi-douzaine d'hommes suffiront. Je me soucie peu de me faire gruger par les habits rouges : j'en ai besoin pour l'apparence plus que pour toute autre chose; ma principale confiance est dans mes auxiliaires civils.

— Et dans leur capitaine, dit Shirley.

— Quoi, le capitaine Keeldar? demanda Moore, en souriant légèrement et sans lever les yeux : le ton de raillerie avec lequel il dit cela était très-respectueux et à peine visible.

— Non, dit Shirley, en répondant au sourire; le capitaine Gérard Moore, qui compte beaucoup sur son bras, je crois.

— Armé de l'aune de son comptoir, » ajouta Moore.

Reprenant sa gravité habituelle, il continua :

« J'ai reçu par le courrier de ce soir une note du ministre de l'intérieur en réponse à la mienne; il paraît qu'ils sont inquiets sur l'état des affaires ici dans le Nord : ils blâment la mollesse et la pusillanimité des propriétaires de fabriques; ils disent, comme j'ai toujours dit, que l'inaction, dans les circonstances présentes, est criminelle; que la couardise est de la cruauté, puisque toutes deux peuvent seulement encourager le désordre, et conduire finalement à de sanguinaires explosions. Voici la note. Je l'ai apportée pour que vous en preniez lecture, et voici un paquet de journaux contenant de plus amples détails sur ce qui se passe dans Nottingham, Manchester et ailleurs. »

Il plaça lettres et journaux devant miss Keeldar. Pendant qu'elle les parcourait, il prit son thé tranquillement; mais, bien que sa langue fût au repos, il n'en était pas de même de ses

facultés observatrices. Mistress Pryor, assise sur le second plan, ne se trouvait pas dans le rayon de son regard; mais les deux jeunes filles en avaient le complet bénéfice.

Miss Keeldar, placée directement en face de lui, était vue sans effort; et, comme ce qui restait encore de jour, reflet doré du couchant, tombait sur elle, sa forme se détachait en relief de la sombre boiserie de la salle. Les joues fraîches de Shirley gardaient encore l'empreinte de la rougeur qui les avait couvertes quelques minutes auparavant. Les cils noirs de ses yeux baissés pendant qu'elle lisait, la sombre mais délicate ligne de ses sourcils, le lustre presque noir de ses cheveux bouclés, faisaient ressembler, par le contraste, son teint animé à une belle rose sauvage. Il y avait une grâce naturelle dans son attitude, et un effet artistique dans les plis amples et brillants de sa robe de soie, d'une mode simple, mais presque splendide par l'éclat changeant de ses nuances, la chaîne et la trame étant de teintes foncées et changeant comme le col d'un faisan. Un bracelet étincelait sur son bras et produisait le contraste de l'or et de l'ivoire : il y avait quelque chose de brillant dans l'ensemble de ce tableau. Il est à supposer que Moore pensait ainsi, car son œil s'y arrêta longtemps; mais il permettait rarement à ses sentiments ou à ses opinions de se révéler sur son visage : son tempérament comportait une certaine dose de flegme, et il préférait un air peu démonstratif, non dur mais sérieux, à tout autre.

Caroline étant placée à son côté, il ne pouvait la voir en regardant droit devant lui : il fut donc obligé de manœuvrer un peu pour la faire tomber dans le rayon de son observation : il s'appuya en arrière sur sa chaise, et la regarda. Ni lui ni personne n'eût pu découvrir rien de brillant dans miss Helstone. Assise dans l'ombre, sans fleurs ni ornements, vêtue de mousseline sans aucune autre couleur que d'étroites raies de pâle azur, son teint sans rougeur et sans animation, la couleur brune de ses cheveux et de ses yeux invisible par cette faible lumière, elle était, comparée à l'héritière, comme une gracieuse esquisse à côté d'un tableau aux vives couleurs. Depuis la dernière fois que Robert l'avait vue, un grand changement s'était opéré en elle. S'aperçut-il de ce changement, c'est ce qu'il est impossible de savoir, car il n'en dit rien.

« Comment va Hortense? demanda doucement Caroline.

— Très-bien; mais elle se plaint de son inaction ; elle regrette votre absence.

— Dites-lui que je regrette de ne pas la voir, et que j'écris un morceau de français chaque jour.

— Elle demandera si vous lui envoyez vos amitiés; elle est toujours singulière sur ce point : vous savez qu'elle aime les attentions.

— Mes meilleures amitiés, mes plus sincères; et dites-lui que, si elle a le temps de m'écrire un petit mot, je serai heureuse d'apprendre de ses nouvelles.

— Et si j'oublie? Je ne suis pas un bien sûr messager de compliments.

— Non, n'oubliez pas, Robert; cela n'est pas un compliment, c'est bien sérieux.

— Et doit en conséquence être dit ponctuellement.

— S'il vous plaît.

— Hortense va être sur le point de verser des larmes. Elle est très-sensible au sujet de son élève; cependant elle vous reproche quelquefois d'obéir trop littéralement aux injonctions de votre oncle. L'affection, comme l'amour, est injuste quelquefois. »

Caroline ne fit aucune réponse à cette observation : car son cœur était troublé, et, si elle l'eût osé, elle aurait porté son mouchoir à ses yeux. Si elle l'eût osé aussi, elle aurait avoué que les fleurs du jardin du cottage lui étaient chères; que le petit parloir de cette maison était son paradis terrestre; qu'elle désirait aussi ardemment y retourner que la première Femme, dans son exil, avait désiré revoir l'Éden. N'osant pas, cependant, dire ces choses, elle se tut : elle demeura tranquillement assise à côté de Robert, attendant qu'il voulût bien dire encore quelque chose. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était trouvée auprès de lui, que sa voix ne lui avait adressé la parole. Pouvait-elle, avec quelque apparence de probabilité, même de possibilité, imaginer que cette rencontre lui avait causé du plaisir? Quant à elle, elle en avait éprouvé du bonheur. Cependant, quoiqu'elle doutât que Robert eût eu du plaisir à cette rencontre, et malgré sa crainte qu'il en fût contrarié, elle accepta le bienfait de cet incident, comme un oiseau captif accepte la clarté du soleil dans sa cage : il était inutile d'argumenter contre le sentiment de son bonheur présent; être près de Robert, c'était revivre.

Miss Keeldar avait fini sa lecture.

« Et êtes-vous joyeux ou attristé de ces menaçantes nouvelles? demanda-t-elle à son tenancier.

— Ni l'un ni l'autre précisément : mais certainement je suis éclairé. Je vois que notre seule ressource est la fermeté. Je vois qu'une attitude rigoureuse et résolue est le meilleur moyen d'éviter des collisions sanglantes. »

Alors il lui demanda si elle avait remarqué certain paragraphe particulier, et, sur sa réponse négative, il se leva pour le lui montrer; il continua la conversation debout devant elle. D'après ce qu'il lui disait, il était évident que tous deux appréhendaient des troubles dans le voisinage de Briarfield, bien que la manière dont ces troubles devaient éclater ne fût pas spécifiée. Ni Caroline ni mistress Pryor ne firent de questions : le sujet ne paraissait pas mûr pour la libre discussion ; et miss Keeldar et son tenancier purent garder pour eux les détails sans être importunés par la curiosité de leurs auditeurs.

Miss Keeldar, en parlant à M. Moore, prenait un ton à la fois animé et plein de dignité, confidentiel et réservé. Cependant, lorsque les lumières furent apportées, que le feu fut ranimé et que la clarté ainsi reproduite rendit visible l'expression de son visage, vous eussiez pu y lire sur ses traits l'intérêt, la vie, l'animation : il n'y avait aucune coquetterie dans sa conduite; ce qu'elle éprouvait pour Moore, elle l'éprouvait sérieusement. Ses sentiments à lui étaient sérieux aussi, et ses vues arrêtées, apparemment, car il ne faisait aucun effort pour attirer à lui, éblouir et produire de l'impression. Il conservait cependant toujours un petit air d'autorité : car sa voix grave, quoique doucement modulée, son esprit quelque peu rude, de temps à autre, quoique sans intention et involontairement, dominaient par le ton ou par quelque phrase péremptoire les accents plus doux et la nature fière mais susceptible de Shirley. Miss Keeldar paraissait heureuse de converser avec lui, et son plaisir semblait double : le plaisir du passé et du présent, du souvenir et de l'espérance.

Ce que je viens d'exprimer, ce sont les propres idées de Caroline sur Shirley et M. Moore. Elle éprouvait ce qui vient d'être décrit. Avec ce sentiment, elle s'efforçait de ne pas souffrir, mais souffrait amèrement néanmoins. Quelques minutes auparavant, son cœur affamé avait savouré une parcelle de nourriture qui, si elle lui eût été librement donnée, eût pu ra-

mener une abondance de vie là où la vie allait défaillir; mais le généreux repas lui avait été arraché, placé devant une autre, et elle restait la spectatrice du banquet.

L'horloge sonna huit heures : c'était l'heure pour Caroline de rentrer à la maison. Elle plia son ouvrage, plaça la broderie, les ciseaux, l'étui dans son sac; elle dit à mistress Pryor un tranquille bonsoir, recevant en retour une pression de main plus chaleureuse que d'habitude ; elle s'avança vers miss Keeldar.

« Bonsoir, Shirley. »

Shirley tressaillit.

« Quoi ! sitôt? Est-ce que vous partez déjà?

— Il est neuf heures passées.

— Je n'entends jamais l'horloge. Vous viendrez encore demain; et vous serez heureuse cette nuit, n'est-ce pas? Souvenez-vous de nos plans.

— Oui, dit Caroline, je ne les ai pas oubliés. »

Son esprit lui faisait craindre que ni ces plans ni aucun autre ne pussent lui rendre d'une manière permanente sa tranquillité mentale. Elle se tourna vers Robert, qui se tenait tout près derrière elle; au moment où elle levait les yeux, la lumière des bougies qui étaient sur la cheminée tomba en plein sur son visage : la pâleur, le changement de ce visage, apparurent alors avec toute leur triste signification. Robert avait de bons yeux, et eût pu voir ce changement; rien cependant n'indiqua qu'il le vît.

« Bonsoir! dit-elle tremblante comme une feuille, en lui offrant avec hâte sa main amaigrie, et paraissant empressée de se séparer de lui.

— Vous retournez à la maison? demanda-t-il sans toucher sa main.

— Oui.

— Fanny est-elle venue vous chercher?

— Oui.

— Je puis vous accompagner une partie du chemin; non jusqu'au presbytère, cependant, de peur que mon vieil ami Helstone ne me tire un coup de fusil de sa fenêtre. »

Il prit son chapeau en riant.

Caroline parla de dérangement inutile : il lui dit de mettre son chapeau et son châle. Elle se trouva prête à l'instant, et ils furent bientôt tous deux en plein air. Moore prit sa main sous

son bras, de la même manière qu'autrefois, de cette manière qu'elle trouvait toujours si aimable.

« Vous pouvez aller devant, Fanny, dit-il à la servante; nous vous rattraperons. » Et lorsqu'elle eut un peu d'avance, il prit la main de Caroline dans la sienne, et lui dit qu'il était très-content de voir qu'elle était une habituée familière à Fieldhead; qu'il espérait que son intimité avec miss Keeldar continuerait, et qu'une telle société ne pouvait lui être qu'agréable et avantageuse.

Caroline répondit qu'elle aimait Shirley.

« Et il n'y a aucun doute que l'affection ne soit réciproque, dit Moore; si elle vous montre de l'amitié, soyez certaine qu'elle est sincère : elle ne peut feindre; elle méprise l'hypocrisie. Et vous, Caroline, ne vous reverrons-nous plus au cottage de Hollow?

— Je crois que non, à moins que mon oncle ne change d'avis.

— Êtes-vous bien seule, maintenant?

— Oui, beaucoup. Je n'éprouve guère de plaisir dans aucune société, excepté celle de miss Keeldar.

— Avez-vous été bien portante, dernièrement?

— Très-bien.

— Vous devez prendre soin de vous. Surtout ne négligez pas l'exercice. Savez-vous qu'il me semblait que vous étiez un peu changée, un peu maigre et pâle? Votre oncle est-il bon pour vous?

— Oui; il est ce qu'il est toujours.

— Pas trop tendre, vous voulez dire; pas trop empressé, ni attentif. Et quel mal avez-vous, alors? Dites-le-moi, Lina.

— Rien, Robert; mais sa voix tremblait.

— C'est-à-dire rien que vous veuilliez me confier; je ne dois pas être dans votre confidence. La séparation doit-elle donc nous rendre tout à fait étrangers?

— Je ne sais. Je le crains presque quelquefois.

— Mais elle ne doit point avoir cet effet. Doit-on oublier les vieilles connaissances, les jours passés?

— Robert, je n'oublie pas.

— Il y a deux mois, je crois, Caroline, que vous n'êtes venue au cottage?

— Que je n'y suis entrée, oui.

— Êtes-vous venue quelquefois de ce côté, dans vos promenades?

— Je suis allée en haut des champs quelquefois, le soir, et

j'ai regardé en bas. Une fois je vis Hortense dans le jardin, arrosant ses fleurs, et je sais à quelle heure vous allumez votre lampe dans le comptoir. J'ai attendu quelquefois qu'elle brillât, et je vous ai vu vous pencher entre elle et la fenêtre. Je savais que c'était vous; je pouvais presque distinguer les contours de votre personne.

— Je m'étonne de ne vous avoir jamais rencontrée. Je me promène de temps en temps jusqu'en haut des champs de Hollow, après le coucher du soleil.

— Je le sais; j'aurais presque pu vous parler un soir: vous passiez si près de moi!

— Vraiment! Je passai près de vous et je ne vous vis pas? Étais-je seul?

— Je vous ai vu deux fois; ni l'une ni l'autre fois vous n'étiez seul.

— Qui était mon compagnon? Probablement nul autre que Joe Scott, ou ma propre ombre, au clair de lune.

— Non: ni Joe Scott ni votre ombre, Robert. La première fois vous étiez avec M. Yorke, et la seconde fois, ce que vous appelez votre ombre était une forme qui avait un front blanc et des cheveux noirs, et un brillant collier autour du cou; mais je ne fis que vous entrevoir, ainsi que votre jolie ombre; e ne demeurai point pour entendre votre conversation.

— Il paraît que vous marchez invisible. J'ai remarqué un anneau à votre doigt, ce soir. Serait-ce l'anneau de Gygès? Désormais, lorsque je serai assis seul dans mon comptoir, à la fin de la nuit, je m'imaginerai que Caroline est peut-être là, appuyée sur mon épaule, lisant avec moi dans le même livre, ou assise à côté de moi, occupée de sa tâche ordinaire, et de temps en temps levant sur mon visage ses yeux invisibles pour y lire mes pensées.

— Vous ne devez pas craindre cela. Je ne vais pas près de vous; je me tiens seulement à l'écart, surveillant ce qui peut vous arriver.

— Lorsque je me promène le long des haies, le soir, après que la fabrique est fermée, ou lorsque la nuit je prends la place du gardien, je pourrais m'imaginer que le mouvement du petit oiseau sur son nid, le bruit de chaque feuille, est un de vos mouvements; l'ombre des arbres prendra votre forme; dans les blanches fleurs de l'aubépine il me semblera vous voir, Lina; je serai hanté par vous.

— Je ne serai jamais où vous ne voudriez pas que je fusse; je ne verrai ni n'entendrai jamais ce que vous ne voudriez pas qui fût vu ni entendu.

— Je vous verrai dans ma fabrique même, en plein jour. Et vraiment, je vous y ai déjà vue une fois. Il n'y a pas plus d'une semaine, je me tenais debout à l'extrémité d'une de mes longues salles; des jeunes filles travaillaient à l'autre extrémité, et, parmi une demi-douzaine d'entre elles qui allaient et venaient, je crus voir une figure qui ressemblait à la vôtre. C'était quelque effet produit par une lumière douteuse ou par un éblouissant rayon de soleil. Je marchai vers ce groupe : ce que je cherchais s'était évanoui; je me trouvai en face de deux grosses luronnes en tablier.

— Je ne vous suivrai jamais dans votre fabrique, Robert, à moins que vous ne m'y appeliez.

— Et ce n'est pas là le seul tour que m'ait joué mon imagination. Un soir que je revenais fort tard du marché, j'entrai dans le parloir du cottage, croyant y trouver Hortense; mais au lieu d'elle, c'est vous que j'imaginai voir. Il n'y avait pas de lumière dans la chambre : ma sœur l'avait emportée avec elle à l'étage supérieur; les jalousies n'étaient pas fermées, et les rayons de la lune pénétraient amplement à travers les vitres. Vous étiez là, Lina, dans l'embrasure, vous serrant un peu d'un côté, comme c'est votre habitude. Vous étiez vêtue de blanc, comme je vous ai vue une fois vêtue à une soirée. Pendant une demi-seconde, vòtre fraîche et vive figure parut tournée vers moi, me regardant; pendant une demi-seconde, j'eus l'idée de m'avancer vers vous et de vous prendre la main, de vous gronder de votre longue absence et de vous remercier de votre visite. Deux pas en avant rompirent le charme : la draperie du vêtement changea de forme, les couleurs de votre visage s'évanouirent, et, lorsque je fus à l'endroit où j'avais cru vous voir, je ne trouvai que le contour d'un rideau de mousseline et dans un pot une plante couverte d'abondantes fleurs. *Sic transit*, etc.

— Ce n'était pas mon fantôme, alors? Je croyais presque que ce l'était.

— Non : seulement de la gaze, de la poterie et des fleurs roses; un échantillon des illusions terrestres.

— Je m'étonne que vous trouviez du temps pour de semblables illusions, occupé comme doit l'être votre esprit.

— Et moi aussi. Mais je trouve en moi deux natures, Lina, une pour le monde et les affaires, et une pour la maison et les loisirs. Gérard Moore est un rude chien, dans la fabrique et au marché : la personne que vous appelez votre cousin Robert est quelquefois un rêveur, qui vit ailleurs que dans la halle aux draps et le comptoir.

— Vos deux natures paraissent être en ce moment parfaitement d'accord. Il me semble que vous êtes en bonne humeur et en bonne santé : vous avez tout à fait perdu cet air harassé qui faisait peine à voir, il y a quelques mois.

— Avez-vous observé cela? Certainement, je suis débarrassé de quelques difficultés : j'ai évité quelques écueils, et j'ai devant moi une mer plus vaste.

— Et, avec bon vent, vous pouvez espérer maintenant un heureux voyage?

— Je peux l'espérer, oui; mais l'espérance est trompeuse : le vent et les flots troublent continuellement la marche du navigateur, et il n'ose chasser de son esprit l'idée d'une tempête.

— Mais vous êtes préparé pour une brise, vous êtes un bon marin, un commandant expérimenté, vous êtes un habile pilote, Robert; vous résisterez à l'orage.

— Ma cousine a toujours la meilleure opinion de moi, mais je veux prendre ses paroles pour un heureux présage. Je veux penser qu'en la rencontrant ce soir, j'ai rencontré un de ces oiseaux que les navigateurs saluent comme des messagers de bonheur.

— C'est une pauvre messagère de bonheur, que celle qui ne peut rien faire, qui n'a aucun pouvoir. J'ai le sentiment de mon incapacité; il est inutile de dire que j'ai le désir de vous servir, lorsque je ne puis le prouver. Et cependant j'ai ce désir. Je veux votre succès; je vous souhaite une grande destinée et un véritable bonheur.

— Quand m'avez-vous désiré autre chose?... Qu'est-ce que Fanny attend? Je lui ai dit d'aller devant.... Oh! nous avons atteint le cimetière; alors, nous allons nous quitter ici : nous aurions pu nous asseoir un peu sous le porche de l'église, si cette fille n'eût pas été avec nous. La nuit est si belle, si douce, si calme! je n'ai aucune envie de rentrer déjà à Hollow.

— Mais nous ne pouvons pas nous asseoir sous le porche maintenant, Robert. »

Caroline dit cela parce que Moore la dirigeait de ce côté.

« Vous avez raison ; mais dites à Fanny d'entrer ; dites-lui que nous la suivons : quelques minutes de retard ne seront pas remarquées. »

L'horloge sonna alors dix heures.

« Mon oncle va venir faire sa ronde habituelle, et il visite toujours l'église et le cimetière.

— Et quand même cela serait? Si ce n'était que Fanny sait que nous sommes ici, je trouverais du plaisir à nous amuser un peu avec lui. Nous pourrions être sous la fenêtre du levant, lorsqu'il serait sous le porche : pendant qu'il viendrait par le côté du nord, nous passerions par celui du sud : nous pourrions, s'il nous serrait de trop près, nous cacher derrière quelques-unes des tombes : le grand monument des Wynne que voilà nous offrirait un refuge assure.

— Robert, quelle joyeuse humeur vous avez ! Partez, partez ! ajouta vivement Caroline, j'entends la porte s'ouvrir.

— Je n'ai pas envie de m'en aller ; au contraire, j'ai envie de rester.

— Vous savez que mon oncle sera furieux : il m'a défendu de vous voir parce que vous êtes un jacobin.

— Un étrange jacobin !

— Partez, Robert, le voici ; je l'entends tousser.

— Diable ! c'est singulier, quelle furieuse envie j'ai de rester.

— Vous vous souvenez de ce qu'il fit à.... » commença Caroline, sans oser achever sa phrase, le mot lui semblant éveiller des idées qu'elle n'avait point l'intention de suggérer.

Moore fut moins scrupuleux.

« A l'amoureux de Fanny, dit-il. Il lui fit prendre un bain sous la pompe, n'est-ce pas? Il éprouverait un grand plaisir à m'en faire autant, j'en suis sûr. J'aimerais assez à provoquer le vieux Turc, non pas contre vous, cependant. Mais il ferait une distinction entre un cousin et un amoureux, qu'en pensez-vous?

— Vous prendre pour un amoureux ! il n'y pense guère; votre querelle avec lui est toute politique; cependant je ne voudrais pas voir s'élargir encore l'abîme qui vous sépare, et mon oncle est si bizarre ! Le voici à la porte du jardin. Je vous en prie, Robert, partez ! »

Ces paroles étaient accompagnées d'un geste et d'un regard

suppliants. Moore pressa un instant les mains de Lina dans les siennes, son regard rencontra le sien, il lui dit bonsoir et partit.

Caroline fut un moment à la porte de la cuisine, derrière Fanny; l'ombre du large chapeau se projeta à l'instant sur une tombe éclairée par la lune; le recteur sortit de son jardin droit comme un jonc, et s'avança à pas lents, les mains derrière le dos, vers le cimetière. Moore fut presque surpris. Il fut obligé de tourner autour de l'église, puis enfin de cacher sa haute stature derrière l'ambitieux monument des Wynne. Il fut forcé de demeurer là dix minutes, un genou sur le gazon, la tête découverte; ses yeux noirs étincelaient; sur ses lèvres se jouait un sourire qui exprimait l'étrangeté de sa position, car le recteur était là, regardant tranquillement les étoiles et prenant une prise de tabac, à deux pas de lui.

Il arriva toutefois que M. Helstone n'avait, ce soir-là, aucun soupçon: car, s'occupant ordinairement fort peu des mouvements de sa nièce, il ne s'était point aperçu de son absence pendant toute la journée, et s'imaginait qu'elle était alors dans sa chambre, occupée à son travail ou à la lecture. Elle y était, en effet, mais absorbée par tout autre chose que ce calme exercice : debout à sa fenêtre, réprimant avec peine les battements de son cœur, son regard suivait avec inquiétude, de derrière la jalousie, les mouvements de son oncle et de son cousin. Enfin elle entendit M. Helstone rentrer, et elle vit son cousin enjamber les tombes et escalader le mur du cimetière. Elle descendit alors pour la prière. Lorsqu'elle retourna dans sa chambre, ce fut pour y retrouver les souvenirs de Robert. Le sommeil fut long à venir; longtemps elle demeura assise à sa fenêtre, les regards dirigés sur le vieux jardin et la vieille église, sur les tombes éparses çà et là, et éclairées par la tranquille et douce clarté de la lune. Elle suivit la progression de la nuit dans sa course étoilée : son esprit était avec Robert; elle se croyait à ses côtés; elle entendait sa voix; elle avait sa main dans la sienne. Quand l'horloge sonnait, quand un bruit quelconque se faisait entendre, quand une petite souris, depuis longtemps la paisible et familière habitante de sa chambre, et pour laquelle elle n'eût jamais permis à Fanny de tendre une trappe, venait trotter sur sa table-toilette, où étaient déposés sa chaîne, son unique anneau et deux ou trois breloques, pour grignoter un morceau de biscuit placé là à son intention, elle levait alors les yeux et se trouvait rappelée pour

un moment à la réalité. Elle disait alors à demi-voix, comme si elle eût craint d'être entendue par quelque censeur caché :

« Je ne me laisse pas aller à de doux rêves d'amour : je suis le cours de mes pensées, seulement parce que je ne peux dormir. D'ailleurs, je sais qu'il épousera Shirley. »

Après que le silence se fut rétabli, que le carillon eut cessé, que sa petite protégée se fut retirée, elle reprit son rève, s'asseyant de nouveau à côté de sa vision, écoutant sa voix, lui adressant la parole. Cette vision pâlit enfin : à mesure que l'aurore approchait, la disposition des étoiles et les premiers rayons du jour obscurcirent la création de la fantaisie ; les premiers chants des oiseaux couvrirent ses chuchotements. Le chant de son cœur plein de passion et d'intérêt, emporté par le vent du matin, ne fut bientôt plus qu'un vague murmure. La forme qui, vue à la clarté de la lune, avait la vie et le mouvement, l'éclat de la santé et la fraîcheur de la jeunesse, devint froide et terne, comparée aux lueurs pourprées du soleil levant. Le rêve était fini. Caroline se vit seule ; elle se glissa tristement et en grelottant dans sa couche.

CHAPITRE XIII.

Shirley cherche à se sauver par de bonnes œuvres.

« D'ailleurs, je sais qu'il épousera Shirley, furent les premières paroles de Caroline lorsqu'elle s'éveilla le lendemain matin. Et il faut qu'il l'épouse : elle peut lui venir en aide, ajouta-t-elle avec fermeté. Mais lorsqu'ils seront mariés, je serai oubliée, dit-elle aussitôt avec amertume. Je serai oubliée! Et que ferai-je lorsque mon Robert sera perdu pour moi? Que deviendrai-je? *Mon* Robert? Oh! que ne puis-je l'appeler ainsi! mais je suis la pauvreté et l'impuissance, moi ; Shirley est la richesse et le pouvoir. Elle est la beauté aussi et l'amour, je ne le puis nier. Ce mariage n'est point une sordide alliance ; elle l'aime, non d'un amour vulgaire ; elle l'aime, ou elle l'aimera, comme il doit être fier de se voir aimé. Aucune objection de quelque valeur ne peut s'élever. Qu'ils se marient donc, alors.

Mais après je ne serai plus rien. Quant à être sa sœur et à le considérer désormais comme un frère, j'en méprise la pensée. Je veux être tout ou rien pour un homme comme Robert. Aussitôt qu'ils seront unis, certainement je les quitterai. Quant à rester ici, auprès d'eux, jouant l'hypocrite et affichant de calmes sentiments d'amitié, quand mon âme sera déchirée par d'autres sentiments, jamais je ne descendrai à une telle dégradation. Je me sens aussi peu capable de jouer le rôle de leur amie commune que celui de leur mortelle ennemie. Robert est un homme remarquable à mes yeux; je l'ai aimé, je l'aime, et je dois l'aimer. Je voudrais être sa femme si je le pouvais. Comme je ne le puis, je ne dois plus le revoir. Il n'y a qu'une alternative : m'attacher à lui comme si j'étais une partie de lui-même, ou être séparée de lui comme les deux pôles d'une sphère. Que la Providence nous sépare alors, et nous sépare promptement. »

Ces réflexions occupaient encore son esprit à une heure avancée de l'après-midi, lorsque l'un des personnages qui remplissaient sa pensée vint à passer devant la fenêtre du parloir. Miss Keeldar marchait lentement : sa démarche, son expression, avaient ce mélange de rêverie et de nonchalance qui leur était habituel. Lorsqu'elle s'animait, la nonchalance disparaissait; son air pensif, se mariant avec une douce gaieté, donnait à son rire, à son sourire et à son regard, un parfum de sentiment tout particulier.

« Pourquoi donc n'êtes-vous pas venue me voir cette après-midi, ainsi que vous me l'aviez promis?

— Je n'étais pas d'humeur, » répondit miss Helstone avec beaucoup de vérité.

Shirley avait déjà fixé sur elle un regard pénétrant.

« Non, dit-elle, je vois que vous n'êtes pas d'humeur à m'aimer : vous êtes dans votre sombre et triste disposition d'esprit, lorsque la présence d'une compagne a l'air de vous ennuyer. Vous avez de semblables moments, le savez-vous?

— Avez-vous l'intention de rester longtemps, Shirley?

— Oui : je suis venue pour prendre le thé, et je veux le prendre avant de partir. Je me permettrai donc la liberté de me débarrasser de mon chapeau, sans attendre votre invitation. »

Ce qu'elle fit; puis elle resta debout, les mains derrière le dos.

« Jolie expression que vous avez dans votre physionomie,

continua-t-elle, regardant toujours Caroline avec son regard perçant, qui exprimait plutôt la pitié que tout autre sentiment. Vous paraissez disposée à vous renfermer en vous-même, pauvre biche blessée, cherchant la solitude. Avez-vous peur que Shirley ne vous tourmente, si elle découvre que vous êtes blessée et que votre plaie est saignante?

— Je n'ai jamais peur de Shirley.

— Mais quelquefois vous avez de la répugnance pour elle; souvent vous l'évitez. On ne peut dédaigner ni éviter Shirley sans qu'elle s'en aperçoive. Si vous n'étiez pas revenue hier à la maison en la compagnie que vous savez, vous seriez une toute différente fille aujourd'hui. A quelle heure êtes-vous arrivée à la rectorerie?

— Vers dix heures.

— Hum! vous avez mis trois quarts d'heure pour faire un mille. Est-ce vous ou Moore qui avez ainsi ralenti le pas?

— Shirley, vous dites des absurdités.

— C'est lui qui vous a dit cela, je n'en doute pas, ou il en a eu l'intention, ce qui est cent fois pire. Je vois encore la réflexion de ses yeux sur votre front en ce moment. Je serais disposée à l'appeler sur le terrain, si je pouvais seulement trouver un second sur qui je pusse compter. Je suis horriblement irritée. Je l'étais hier soir, et je l'ai été toute la journée. Vous ne me demandez pas pourquoi, continua-t-elle après une pause, vous, petite, silencieuse et trop modeste enfant; et vous ne méritez pas que je verse mes secrets dans votre sein sans votre invitation. Sur ma parole. je me sentais disposée hier soir à guetter Moore avec de cruelles intentions : j'ai des pistolets, et je sais m'en servir.

— Vous plaisantez, Shirley! Qui auriez-vous tué? Moi ou Robert?

— Ni l'un ni l'autre, peut-être, moi-même, qui sait? plus probablement une chauve-souris ou une branche d'arbre. Votre cousin est un fat, un fat calme, sérieux, sensé, judicieux, et rempli d'ambition. Il me semble le voir, debout, devant moi, parlant avec son air moitié sérieux, moitié enjoué, me dominant (ce que je sens parfaitement) avec sa fixité de dessein, etc.; et alors je ne puis le souffrir! »

Miss Keeldar se mit à parcourir rapidement la chambre, répétant énergiquement qu'elle ne pouvait souffrir les hommes en général, et son tenancier en particulier.

« Vous vous trompez, dit Caroline un peu alarmée; Robert n'est ni un fat ni un lovelace; j'en puis répondre.

— *Vous*, en répondre! Est-ce que vous pensez que je m'en fierai à vous sur ce sujet? Il n'est pas de témoignage que je ne sois disposée à croire plutôt que le vôtre. Dans l'intérêt de Moore, vous vous couperiez la main droite!

— Mais je ne mentirais pas; et, si je dis la vérité, je puis vous assurer qu'il n'a été que poli envers moi hier soir, voilà tout.

— Je ne vous ai pas demandé ce qu'il avait été, je peux le deviner: je le vis de la fenêtre prendre votre main dans ses longs doigts aussitôt qu'il eut passé ma porte.

— Cela n'est rien. Je ne suis pas une étrangère, vous le savez: je suis une ancienne connaissance, et de plus sa cousine.

— Je suis indignée, répondit miss Keeldar. Tout mon bonheur en ce moment, ajouta-t-elle, est détruit par ses manœuvres. Il s'interpose entre vous et moi; sans lui nous serions inséparables; c'est lui qui est cause des perpétuelles éclipses de notre amitié. A chaque instant il traverse et obscurcit le disque que je voudrais toujours voir lumineux; à tout moment il me rend un objet d'ennui et de déplaisir pour vous.

— Non, Shirley; non.

— J'ai dit la vérité. Vous n'avez pas éprouvé le besoin de ma société cette après-midi, et j'en ai été très-affligée. Vous êtes naturellement un peu réservée; mais moi j'aime la société, je ne peux vivre seule. Si nous n'étions pas contrariées, je vous aime tant que je voudrais vous avoir en ma présence continuellement, et jamais il ne m'arrive, même pour une seconde, de désirer votre absence. Vous ne pouvez en dire autant par rapport à moi.

— Shirley, je peux dire tout ce que vous voudrez: Shirley, je vous aime!

— Vous me souhaiterez à Jéricho demain, Lina.

— Non. Chaque jour je me sens plus accoutumée, plus attachée à vous. Vous savez que je suis trop Anglaise pour me laisser entraîner tout d'un coup par une véhémente affection; mais vous êtes si au-dessus du commun, vous êtes si différente de toutes les jeunes ladies, que je vous estime, je vous apprécie; vous ne m'êtes jamais à charge, jamais. Croyez-vous à ma parole?

— En partie, reprit miss Keeldar, avec un sourire quelque

peu incrédule; mais vous êtes une singulière fille. Calme comme vous le paraissez, il y a en vous quelque part une force et une profondeur qu'il est difficile de découvrir ou d'apprécier; certainement, vous n'êtes pas heureuse.

— Et ceux qui ne sont pas heureux sont rarement bons; est-ce là ce que vous voulez dire?

— Nullement. Je veux dire plutôt que les gens qui ne sont pas heureux sont souvent préoccupés, et peu d'humeur à discourir avec des compagnons de ma nature. D'ailleurs, il y a une sorte de malheur, qui non-seulement attriste, mais dévore, et celui-là, je le crains, est le vôtre. La pitié peut-elle vous servir à quelque chose, Lina? Dans ce cas, recevez-en de Shirley; elle vous en offre largement, et de la plus pure qualité.

— Shirley, je n'eus jamais de sœur, vous n'en eûtes jamais non plus; mais je sens en ce moment ce que doivent être les sentiments de deux sœurs l'une pour l'autre: une affection, enracinée à leur vie, qu'aucun choc ne peut ébranler, que les petites querelles froissent un instant, afin qu'elle se redresse plus fraîche et plus vive lorsque la pression a disparu; une affection qu'aucune passion ultérieure ne peut détruire, que l'amour même ne peut qu'égaler en force et en constance. L'amour nous blesse si cruellement, Shirley; il nous cause de telles angoisses, de telles tortures, et nos forces sont consumées et détruites par ses flammes; l'affection n'a ni tourments ni flammes, mais elle est la consolation et le baume. Je me sens consolée et soulagée lorsque vous, *vous seulement*, êtes près de moi, Shirley. Me croyez-vous maintenant?

— Je crois toujours facilement ce qui me cause du plaisir. Nous sommes donc réellement amies, Lina, en dépit de la noire éclipse?

— Bien réellement, répondit Caroline, attirant Shirley près d'elle et la faisant asseoir, et quoi qu'il puisse arriver.

— Alors, nous allons parler d'autre chose que de notre perturbateur. »

Mais en ce moment le recteur entra, et le sujet dont miss Keeldar voulait entretenir Caroline fut laissé de côté jusqu'au moment où elle se disposa à partir; elle s'arrêta alors quelques minutes dans le corridor pour dire :

« Caroline, il faut que je vous dise que j'ai un grand poids sur l'esprit. Ma conscience est troublée, comme si j'avais commis ou si j'étais sur le point de commettre un crime. Ce n'est

pas ma conscience *privée*, vous devez comprendre, mais ma conscience de propriétaire et de seigneur du manoir de Fieldhead. Je suis tombée dans les serres d'un aigle aux griffes de fer. Je suis sous une influence de sévérité que je n'approuve guère, mais à laquelle je ne peux résister. Quelque événement arrivera avant qu'il soit peu, auquel je n'aime pas à penser. Pour soulager mon esprit, et pour prévenir le mal autant qu'il est en mon pouvoir, j'ai l'intention d'entreprendre une série de bonnes œuvres. Ne soyez pas surprise, en conséquence, si vous me voyez devenir furieusement charitable. Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je dois commencer, mais vous me donnerez quelques conseils : nous parlerons plus au long sur ce sujet demain ; veuillez prier cette excellente personne, miss Ainley, de venir à Fieldhead ; j'ai quelques velléités de me mettre sous sa direction : n'aurait-elle pas une précieuse élève? Donnez-lui à entendre, Lina, que, bien qu'avec d'excellentes intentions, je suis d'un caractère un peu nonchalant, afin qu'elle soit moins scandalisée de ma complète ignorance touchant les Sociétés de bienfaisance et autres choses semblables. »

Le lendemain, Caroline trouva Shirley gravement assise à son bureau, avec un livre de comptes, une liasse de banknotes et une bourse bien remplie devant elle. Elle paraissait fort sérieuse, mais quelque peu embarrassée.

« Je viens, dit-elle, de jeter un coup d'œil sur la dépense hebdomadaire de ma maison, en cherchant sur quoi je pourrais retrancher ; j'ai eu une conférence avec mistress Gill, la cuisinière, et cette personne est sortie avec la conviction que j'ai le cerveau dérangé. Je l'ai chapitrée, d'une façon toute nouvelle pour elle, sur son devoir d'être soigneuse. J'ai été moi-même étonnée de mon éloquence sur le texte de l'économie : car, vous le voyez, cette idée est pour moi tout à fait neuve. Je n'avais jamais pensé à cela, je n'en avais jamais parlé. Mais tout cela n'était que de la théorie : car, lorsque j'en suis arrivée à la partie pratique, il m'a été impossible de retrancher un shilling. Je n'ai pas eu la fermeté nécessaire pour supprimer une seule livre de beurre, ou pour suivre une enquête sur la destinée des graisses, du lard, du pain, des viandes froides, etc. Je sais que nous n'avons jamais d'illumination à Fieldhead, et cependant je n'ai pas eu le courage de lui demander ce que signifiait la consommation d'une prodigieuse quan-

tité de livres de chandelle ; nous ne blanchissons pas pour la paroisse, et cependant j'ai examiné en silence des articles de savon et de poudre à blanchir montant à un chiffre fabuleux; je ne suis point carnivore; mistress Pryor et mistress Gill elle-même le sont peu, et cependant j'ai ouvert de grands yeux en voyant le total des comptes du boucher, qui prouvait ce fait, cette fausseté, je veux dire. Caroline, vous pouvez vous moquer de moi, mais vous ne pouvez me changer. Je suis poltronne sur certains points, je le sens. Il y a un bas alliage de lâcheté morale dans ma nature. J'ai rougi et baissé la tête devant mistress Gill, lorsqu'elle aurait dû implorer ma clémence. Il m'a été impossible de lui donner à entendre, à plus forte raison de lui prouver, qu'elle était une friponne. Je n'ai aucune dignité calme, aucun vrai courage.

— Shirley, comme vous vous calomniez! Mon oncle, qui n'a pas l'habitude de bien parler des femmes, dit qu'il n'y a pas dix mille hommes dans toute l'Angleterre aussi véritablement courageux que vous.

— Je suis courageuse physiquement. Je n'ai jamais peur du danger. Je ne fus point émue quand le grand taureau rouge de M. Wynne, se dressant avec un mugissement devant moi lorsque je traversais seule la prairie des Primevères, baissa sa tête terrible et féroce et se précipita sur moi; mais j'avais peur de voir la honte et la confusion sur le visage de mistress Gill. Vous avez deux fois, dix fois ma force d'esprit sur certains sujets, Caroline; vous que rien ne pourrait engager à passer auprès d'un taureau, quelque doux qu'il paraisse, vous eussiez fermement fait voir à ma femme de charge qu'elle avait mal agi; puis vous l'eussiez sagement et doucement réprimandée, et enfin, j'en suis persuadée, pourvu qu'elle se fût montrée repentante, vous lui eussiez généreusement pardonné. Je suis incapable d'agir ainsi. Cependant, en dépit de ces dépenses dans les limites de nos moyens, j'ai en main de l'argent avec lequel je dois réellement faire quelque bien. Les pauvres de Briarfield souffrent cruellement; il faut qu'ils soient secourus. Que pensez-vous que je doive faire, Lina? Ne vaudrait-il pas mieux leur distribuer l'argent en une fois?

— Non, certainement, Shirley, vous ne devez pas agir ainsi. J'ai souvent remarqué que toute votre charité consiste à distribuer des shillings et des demi-couronnes d'une manière généreuse et négligente qui donne lieu à de perpétuels abus. Il vous

faut un premier ministre, ou vous vous jetterez vous-même dans une inextricable série d'embarras. Vous avez nommé miss Ainley, je m'adresserai à miss Ainley; et d'ici là, promettez-moi de rester tranquille et de ne pas commencer à jeter votre argent. Combien vous en avez, Shirley! vous devez vous trouvèr bien riche avec tout cela?

— Oui, je le suis en effet. Cette somme n'est pas immense, mais je me sens responsable de sa disposition, et réellement cette responsabilité pèse sur mon esprit plus lourdement que je n'aurais pu m'y attendre. On dit qu'il y a dans Briarfield des familles sur le point de mourir de faim; quelques-uns de mes paysans sont dans une position misérable : je dois et je veux les secourir.

— Il y a des gens qui disent que nous ne devons pas donner d'aumônes aux pauvres, Shirley.

— Ces gens-là sont profondément insensés. Pour ceux qui n'ont pas faim, il est fort aisé de discourir sur la dégradation de la charité, etc.; mais ils oublient la brièveté de la vie aussi bien que son amertume. Nul de nous n'a longtemps à vivre; aidons-nous donc les uns les autres dans les moments de détresse et d'affliction autant que nous le pouvons, sans nous mettre le moins du monde en peine des vains scrupules de la philosophie.

— Mais vous secourez les autres, Shirley; vous avez déjà l'habitude de donner beaucoup.

— Pas assez; je dois donner davantage, ou, je vous le dis, le sang de mon frère criera quelque jour vers le ciel contre moi : car, après tout, si des incendiaires politiques venaient d'allumer l'incendie dans le village, et que ma propriété fût attaquée, je la défendrais comme une tigresse; je sais que je la défendrais. Laissez-moi prêter l'oreille à la Miséricorde pendant qu'elle est près de moi; la voir une fois étouffée par les cris de provocation des scélérats, je serais remplie d'ardeur pour résister et réprimer. Si une fois les pauvres s'assemblent sous forme de populace, je dois me montrer à eux comme aristocrate. S'ils me bravent, je dois les défier; s'ils attaquent, je dois résister, et je résisterais.

— Vous parlez comme Robert.

— Je sens comme Robert; seulement avec plus d'ardeur. Qu'ils s'attaquent à Robert, ou à sa fabrique, ou à ses intérêts, et je les haïrai. A présent je ne suis point une patricienne et

je ne regarde point les pauvres qui m'environnent comme des plébéiens; mais si une fois ils emploient la violence envers moi ou les miens, et veulent nous imposer des conditions, la pitié pour leur misère et le respect pour leur pauvreté feront place chez moi au mépris pour leur ignorance et au ressentiment de leur insolence.

— Shirley, comme vos yeux étincellent!

— Parce que mon âme est en feu; voudriez-vous, plus que moi, laisser Robert écrasé par le nombre?

— Si j'avais votre pouvoir pour aider Robert, je voudrais en user comme vous entendez le faire. Si je pouvais être pour lui une amie comme vous pouvez l'être, je voudrais demeurer à ses côtés, comme vous entendez le faire, jusqu'à la mort.

— Et maintenant, Lina, si vos yeux ne lancent pas des éclairs, ils brillent cependant; vous baissez vos cils, mais j'ai vu s'allumer une étincelle. Cependant le moment de combattre n'est pas arrivé. Ce que je voudrais pouvoir faire, c'est prévenir le mal; je ne puis oublier, ni le jour ni la nuit, que ces amers sentiments du pauvre contre le riche ont été engendrés par la souffrance; ils n'auraient pour nous ni haine ni envie, s'ils ne nous croyaient pas beaucoup plus heureux qu'eux. Pour adoucir cette souffrance et par là même diminuer cette haine, laissez-moi donner largement mon superflu, et, afin que la donation soit plus efficace, faisons-la sagement. Pour cela, donnons place dans nos conseils au bon sens calme, éclairé et pratique; ainsi, allez me chercher miss Ainley. »

Sans attendre un mot de plus, Caroline mit son chapeau et partit. Il paraîtra étrange peut-être que ni elle ni Shirley n'aient songé à consulter mistress Pryor sur le sujet en question; mais elles agissaient sagement en s'abstenant. La consulter, elles le savaient instinctivement, c'eût été la jeter dans le plus pénible embarras. Elle était beaucoup plus instruite, plus expérimentée que miss Ainley; mais, pour de l'énergie administrative et de l'activité exécutive, elle n'en avait aucune. Elle eût souscrit volontiers pour sa modeste obole à toute œuvre charitable; elle faisait l'aumône en secret: mais elle n'était capable de prendre aucune part dans une œuvre de charité publique et sur une large échelle; quant à l'organiser, cela était tout à fait hors de question. Shirley le savait, et c'est pourquoi elle ne troubla point mis-

tress Pryor par d'inutiles conférences, qui pouvaient seulement lui rappeler sa propre incapacité, sans produire aucun bien.

Ce fut un beau jour pour miss Ainley que celui où elle fut appelée à Fieldhead pour délibérer sur un projet qui rentrait si bien dans ses vues; lorsque assise à la place d'honneur devant une table avec du papier, des plumes et de l'encre, et, ce qui valait mieux que tout cela, de l'argent comptant devant elle, on la pria de dresser un plan régulier pour distribuer des secours aux pauvres de Briarfield. Miss Ainley, qui les connaissait tous, qui avait étudié leurs besoins, avait souvent vu de quelle façon ils pourraient être plus efficacement secourus, si les moyens de secours pouvaient être trouvés; miss Ainley était tout à fait compétente dans la question, et une joie douce s'empara de son cœur lorsqu'elle se vit à même de répondre clairement et promptement aux pressantes questions qui lui étaient adressées par les deux jeunes filles, lorsqu'elle leur montra par ses réponses quelle précieuse connaissance elle avait acquise de la condition des pauvres qui vivaient autour d'elle.

Shirley mit trois cents guinées à la disposition de miss Ainley, dont les yeux se remplirent de douces larmes à la vue de cet argent, qui lui représentait de la nourriture pour ceux qui avaient faim, des vêtements pour ceux qui étaient nus, des médicaments pour les malades. Elle rédigea aussitôt un plan simple et judicieux pour l'emploi de cette somme, et elle assura Shirley et Caroline que des temps plus heureux ne tarderaient pas à arriver, car elle ne doutait point que l'exemple donné par la châtelaine de Fieldhead ne fût bientôt suivi par d'autres. Elle voulait essayer de réunir quelques souscriptions additionnelles et former un fonds; mais il fallait qu'elle consultât d'abord le clergé; sur ce point elle était péremptoire; M. Helstone, le docteur Boultby, M. Halle, devaient être consultés (car non-seulement il fallait soulager les pauvres de Briarfield, mais aussi ceux de Whinbury et de Nunnely); il y aurait de sa part de la présomption à faire la moindre démarche sans y être autorisée par eux.

Les membres du clergé étaient des êtres sacrés aux yeux de miss Ainley; quelle que pût être l'insignifiance de l'individu, sa fonction en faisait un saint homme. Les vicaires mêmes, qui, dans leur triviale arrogance, étaient à peine dignes de

dénouer les cordons de sa chaussure ou de porter son parapluie de coton, passaient à ses yeux, dans son sincère enthousiasme, pour de jeunes saints. Peu importait qu'on lui fît remarquer clairement leurs petits vices et leurs énormes absurdités, elle ne les pouvait voir : elle était aveugle pour les défauts ecclésiastiques. Le blanc surplis pouvait couvrir une multitude d'imperfections.

Shirley, connaissant cette innocente infatuation de la part de celle qu'elle venait de choisir pour son premier ministre, stipula expressément que les vicaires n'auraient pas voix délibérative pour l'emploi de l'argent. Les recteurs devaient avoir la haute main, et l'on pouvait se fier à eux; ils avaient quelque expérience, quelque sagacité, et M. Hall, au moins, avait de la sympathie et une bienveillance dévouée pour ses paroissiens; mais quant aux jeunes gens sous leurs ordres, il fallait les tenir à l'écart et leur apprendre que la subordination et le silence étaient ce qui convenait le mieux à leur âge et à leur capacité.

Ce fut avec une espèce d'horreur que miss Ainley entendit un pareil langage. Caroline, cependant, la calma en prononçant quelques mots à la louange de M. Sweeting. Sweeting était le favori de miss Ainley; elle s'efforçait de respecter MM. Malone et Donne; mais les tranches de pâtisserie et les verres de vin de primevère qu'elle avait offerts à Sweeting, toutes les fois qu'il était venu la visiter dans son petit cottage, étaient toujours donnés avec une attention et des sentiments tout maternels. Elle avait une fois offert la même frugale collation à Malone; mais ce personnage avait affecté pour son offre un si évident mépris, qu'elle ne s'était jamais aventurée à la renouveler. Elle servait souvent aussi ce régal à Donne, et se trouvait heureuse de lui voir manifester son approbation d'une manière évidente en mangeant deux tranches de gâteau, et en en mettant une troisième dans sa poche.

Infatigable quand il s'agissait de faire le bien, miss Ainley se fût aussitôt mise en route et eût entrepris une tournée de dix milles pour voir les trois recteurs, leur soumettre le plan et solliciter leur approbation; mais miss Keeldar lui interdit cette démarche, et proposa, comme amendement, de réunir le clergé en petit comité le soir même à Fieldhead. Miss Ainley y assisterait, et le plan serait discuté en conseil privé.

Shirley fit donc appeler à Fieldhead MM. les recteurs, et, avant l'arrivée de miss Ainley, elle soutint la conversation

avec eux de la plus aimable façon. Elle s'était chargée elle-même du docteur Boultby et de M. Helstone. Le premier était un vieux Gallois, entêté, violent, obstiné, mais qui n'en faisait pas moins beaucoup de bien, peut-être avec un peu trop d'ostentation ; le dernier, nous le connaissons. Elle avait pour tous deux une sympathie amicale, surtout pour le vieux Helstone, et il lui en coûtait peu d'être charmante pour eux. Elle leur fit faire le tour du jardin, elle leur cueillit des fleurs, elle se montra comme leur fille dévouée. Elle laissa M. Hall à Caroline, ou plutôt ce fut aux soins de Caroline que M. Hall se confia lui-même.

M. Hall recherchait la société de Caroline dans toutes les réunions où il se trouvait avec elle. Ce n'était pas généralement un dameret, quoiqu'il plût à toutes les dames : c'était un dévoreur de livres, qui avait la vue basse, portait lunettes, et était sujet à de fréquentes distractions. Pour les vieilles ladies, il était bienveillant comme un fils; il convenait aux hommes de tout état et de toute condition ; la sincérité, la simplicité, la franchise de ses manières, la noblesse de son intégrité, la réalité et l'élévation de sa piété, lui gagnaient des amis dans tous les rangs. Ses pauvres clercs et sacristains l'affectionnaient; le noble patron de son bénéfice avait pour lui une haute estime. C'était seulement avec les jeunes, belles, fashionables et élégantes ladies, qu'il se trouvait un peu timide; étant lui-même un homme simple, simple d'aspect, de manières, de langage, il paraissait craindre leur pétulance, leur vivacité, leur élégance et leurs grands airs. Miss Caroline Helstone n'avait ni pétulance ni grands airs, et son élégance native était du genre le plus calme, calme comme la beauté de ces fleurs qui se cachent sous les haies. M. Hall était un facile, joyeux et agréable causeur : Caroline aussi pouvait causer dans le tête-à-tête. Elle aimait à voir M. Hall, dans les réunions, prendre un siége à côté d'elle, et la préserver ainsi de Pierre-Auguste Malone, de Joseph Donne ou de John Sykes; et M. Hall ne manquait jamais de se prévaloir du privilége toutes les fois qu'il le pouvait. Une semblable préférence montrée par un célibataire à une lady non mariée eût assurément, dans les cas ordinaires, donné lieu à la médisance ; mais Cyrille Hall avait quarante-cinq ans, était légèrement chauve, commençait à grisonner, et jamais personne n'avait dit ou pensé qu'il pût se marier avec Caroline Helstone. Il ne le pensait pas lui-même.

depuis longtemps il avait épousé ses livres et sa paroisse; sa bonne sœur Marguerite, portant lunettes et savante comme lui, le rendait heureux dans sa position de célibataire; il pensait qu'il était trop tard pour changer. En outre, il avait connu Caroline lorsqu'elle n'était qu'une charmante petite fille; elle s'était assise plusieurs fois sur ses genoux; il lui avait acheté des joujoux et donné des livres; il sentait que l'amitié qu'elle avait pour lui était mêlée d'une sorte de respect filial. Pour rien au monde il n'eût voulu essayer de donner une autre couleur aux sentiments de cette jeune fille, et son âme sereine pouvait servir de miroir à une charmante image, sans se sentir troublée par la réflexion.

Lorsque miss Ainley arriva, elle fut accueillie affablement par tout le monde. Mistress Pryor et Marguerite Hall lui firent une place sur le sofa au milieu d'elles, et, lorsqu'elles furent assises toutes trois, elles formèrent un trio qui eût prêté à rire à de joyeux étourdis (une veuve d'un âge mûr et deux vieilles filles à lunettes), mais qui n'en avait pas moins sa valeur, ainsi que le pouvaient attester les pauvres et les malheureux.

Shirley exposa l'affaire et développa le plan.

« Je connais la main qui l'a tracé, » dit M. Hall, jetant un coup d'œil à miss Ainley et souriant bénignement: son approbation était gagnée. Boultby écouta et délibéra le front baissé et la lèvre inférieure avancée : la chose lui paraissait trop importante pour qu'il donnât son consentement à la légère. Helstone regarda autour de lui d'un air éveillé et soupçonneux, comme s'il eût craint que quelque artifice féminin ne fût à l'œuvre, et que quelque personnage en jupons n'essayât, en dessous main, d'acquérir une trop grande importance.

Shirley saisit et comprit l'expression de son regard.

« Le projet n'est rien, dit-elle nonchalamment; c'est seulement un canevas, une simple suggestion. Vous êtes priés, messieurs, de faire vous-mêmes un règlement. »

Et elle s'en fut aussitôt chercher le pupitre à écrire, se souriant malicieusement à elle-même en se penchant sur la table où il se trouvait; elle en tira une feuille de papier, une plume neuve, approcha de la table une chaise à bras, et présentant sa main à Helstone, lui demanda la permission de l'y installer. Pendant une minute il fit quelques difficultés, et plissa d'une façon étrange son front bronzé. A la fin il murmura:

« Bien; vous n'êtes ni ma femme ni ma fille, et je me laisse-

rai faire pour cette fois; mais faites-y attention, je sais que vous me mettez dedans : vos petites manœuvres féminines ne m'aveuglent point.

— Oh ! dit Shirley, plongeant la plume dans l'encre et la lui mettant dans la main, vous devez me regarder aujourd'hui comme le capitaine Keeldar. Ceci est tout à fait une affaire de gentleman, la vôtre et la mienne, docteur. Les ladies que voilà sont seulement destinées à être nos aides de camp, et elles parlent à leurs risques et périls, jusqu'à ce que nous ayons réglé toute cette affaire. »

Souriant d'une façon qui ressemblait fort à une grimace, M. Helstone se mit à écrire. Il s'interrompit bientôt pour adresser des questions et consulter ses collègues, tantôt levant un œil dédaigneux sur les têtes bouclées des deux jeunes filles et sur les têtes graves des vieilles ladies, tantôt regardant les lunettes et les têtes grises des deux autres prêtres. Dans la discussion qui suivit, les trois recteurs montrèrent, à leur grand honneur, une connaissance approfondie de la condition des pauvres de leur paroisse, et même une expérience minutieuse des besoins individuels de chacun. Chaque recteur savait où le besoin de vêtements se faisait sentir, où la nourriture était la plus urgente, où un secours d'argent pouvait être accordé le plus judicieusement et sans crainte d'abus. Toutes les fois que la mémoire venait à leur faire défaut, miss Ainley ou miss Hall, si elles en étaient priées, leur venaient immédiatement en aide : mais ni l'une ni l'autre ne parlait sans y être invitée, ni l'une ni l'autre ne tenait à se mettre en avant; elles n'avaient toutes deux que le désir sincère de se rendre utiles, et, le clergé voulant bien le leur permettre, elles acceptaient le bienfait avec reconnaissance.

Shirley se tenait debout derrière les recteurs, s'appuyant de temps à autre sur leurs épaules pour jeter les yeux sur les articles du règlement, prêtant une oreille attentive à tout ce qui se disait, et par intervalles se permettant encore son étrange sourire, sourire qui n'avait rien de méchant, mais qui était significatif; trop significatif pour qu'on le crût généralement aimable. Rarement les hommes aiment que d'autres hommes lisent trop clairement leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes. Il est bon pour les femmes, particulièrement, d'être douées d'un doux aveuglement; d'avoir des yeux faibles et qui ne pénètrent jamais au-dessous de la surface des choses,

qui prennent toute chose pour ce qu'elle paraît être. Beaucoup, convaincus de ceci, tiennent systématiquement leurs cils baissés; mais l'œil le plus voilé a toujours une échappée par laquelle il peut, à l'occasion, jeter un regard sur la vie. Je me rappelle avoir vu une fois une paire d'yeux bleus, qui paraissaient habituellement endormis, prendre secrètement l'alerte; et je connus par leur expression, une expression qui me glaça le sang et que je ne m'attendais guère à trouver en cet endroit, que depuis des années ces yeux lisaient sournoisement au fond des âmes. Le monde appelait celle qui possédait ces yeux bleus « une bonne petite femme. » Ce n'était point une Anglaise. J'étudiai sa nature par la suite, je l'appris par cœur, dans ses replis les plus secrets et les plus cachés : elle était la plus fine, la plus profonde, la plus subtile femme à projets de l'Europe.

Lorsque tout fut réglé selon les intentions de miss Keeldar, et que les recteurs furent entrés dans l'esprit de son projet au point de consentir à placer leur signature en tête de la liste de souscription chacun pour une somme de cinquante livres sterling, elle ordonna qu'on servît le souper. Elle avait recommandé à mistress Gill de déployer toute son habileté dans la préparation de ce repas. M. Hall n'était pas un bon vivant, il était naturellement sobre; mais Boultby et Helstone aimaient tous deux la bonne cuisine. Le souper, des plus recherchés, les mit d'excellente humeur; ils lui firent raison, comme des gentlemen toutefois, et non comme eût fait M. Donne, s'il avait été présent. Les vins fins furent dégustés avec plaisir et discernement. Le capitaine Keeldar fut complimenté sur son goût; le compliment le charma : il avait voulu satisfaire ses religieux convives; il avait réussi, et son visage rayonnait de plaisir.

CHAPITRE XIV.

L'exode de M. Donne.

Le lendemain, Shirley exprima à Caroline combien elle avait éprouvé de plaisir dans la petite réunion de la veille.

« J'aime à traiter une réunion d'hommes, disait-elle : il est

amusant d'observer comme ils savourent un repas bien préparé. Pour nous, vous le voyez, ces vins choisis et ces plats recherchés ne sont d'aucune importance ; mais les hommes semblent conserver, à propos de la nourriture, quelque chose de la naïveté des enfants, et on aime à leur faire plaisir, c'est-à-dire quand ils montrent la convenance et la réserve de nos admirables recteurs. Je surveille Moore quelquefois, pour tâcher de découvrir la manière de lui faire plaisir, mais il n'a rien de cette simplicité enfantine. Avez-vous jamais découvert son point vulnérable, Caroline? Vous avez été plus que moi dans sa société.

— Ce n'est pas, à coup sûr, celui de mon oncle et du docteur Boultby, » répondit en souriant Caroline. Elle éprouvait toujours une sorte de plaisir discret à suivre miss Keeldar dans la discussion sur le caractère de son cousin. Laissée à elle-même, elle n'eût jamais touché à ce sujet; mais lorsqu'elle y était invitée, la tentation de parler de celui qui occupait incessamment sa pensée était irrésistible. « Mais, ajouta-t-elle, je ne sais réellement pas quel est ce point; car je n'ai jamais dans ma vie surveillé une seule fois Robert sans être déconcertée dans mon examen, en m'apercevant qu'il me surveillait lui-même.

— C'est cela! s'écria Shirley : vous ne pouvez fixer vos yeux sur lui sans que les siens brillent aussitôt sur vous. Il n'est jamais pris au dépourvu; jamais il ne vous donne l'avantage : même lorsqu'il ne vous regarde pas, ses pensées ont l'air de courir à travers vos propres pensées, remontant à la source de vos paroles et de vos actions, et contemplant vos motifs à son aise. Oh! je connais cette sorte de caractère, ou quelque chose dans le même genre : cela me pique singulièrement; de quelle façon en êtes-vous affectée? »

Cette question était un spécimen des soudaines et abruptes interrogations de Shirley. Dans les commencements, Caroline se troublait; mais elle avait maintenant trouvé la manière de parer ces attaques imprévues avec le calme d'une petite quakeresse.

« Cela vous pique! et de quelle façon? dit-elle.

— Le voici qui vient! s'écria tout à coup Shirley, brisant l'entretien et courant à la fenêtre. Voici une diversion qui nous arrive. Je ne vous ai jamais parlé d'une superbe conquête que j'ai faite récemment à l'une de ces réunions auxquelles je n'ai

jamais pu vous persuader de m'accompagner; et la chose a été faite sans effort et sans intention de ma part : cela, je vous l'affirme. Voilà la sonnette qui s'agite ; par ma foi, en voilà deux ! Est-ce qu'ils ne chassent jamais que par couples? Il y en aura un pour vous, Lina, et vous aurez le choix. J'espère que je suis assez généreuse. Écoutez Tartare! »

Le chien au poil basané et au noir museau, dont il a été question dans le chapitre où le lecteur a fait la première fois connaissance avec sa maîtresse, donna en ce moment de la voix dans le vestibule, et son aboiement creux retentit d'une manière formidable dans la vaste salle. Un grognement plus terrible que l'aboiement, et menaçant comme le grondement du tonnerre, se fit entendre ensuite.

« Écoutez, s'écria de nouveau Shirley en riant. On dirait le prélude d'un combat sanglant : ils vont être effrayés; ils ne connaissent pas comme moi le vieux Tartare. Ils ne savent pas que tout ce vacarme n'est que du bruit et une vaine furie, et ne signifie rien. »

On entendit une certaine agitation. « A bas ! monsieur, à bas! » s'écria une voix haute et impérieuse; puis on entendit le bruit d'un bâton on d'un fouet. Un hurlement, une course précipitée, un tumulte effroyable, suivirent.

« Oh! Malone! Malone!

— A bas ! à bas ! à bas! criait la voix.

— Il est réellement capable de les mettre en pièces! s'écria Shirley. Ils l'ont frappé, et il n'est pas accoutumé à recevoir des coups : il s'en vengera. »

Elle se précipita au dehors : un homme grimpait précipitamment l'escalier de chêne, cherchant en grande hâte un refuge dans la galerie ou dans les chambres. Un autre se tenait fermement adossé au pied de l'escalier, brandissant un bâton noueux et répétant : « A bas ! à bas ! à bas ! » pendant qu'un énorme chien aboyait, hurlant, grondant autour de lui, et qu'une foule de domestiques accouraient de la cuisine. Le chien s'élança : le second gentleman tourna sur les talons et se précipita sur les pas de son compagnon. Le premier était déjà en sûreté dans une chambre, dont il ferma la porte au nez de son camarade, car il n'est rien d'aussi impitoyable que la terreur; mais le second fugitif poussait vigoureusement, et la porte allait céder à ses efforts.

« Messieurs, leur cria Shirley de sa voix argentine mais

vibrante, épargnez mes serrures, s'il vous plaît. Calmez-vous, et descendez ! Regardez Tartare, il ne ferait pas de mal à un chat.»

Et elle caressait Tartare, qui s'était accroupi à ses pieds, allongeait ses pattes de devant, agitait sa queue d'une façon menaçante, faisait ronfler ses narines, et dont les yeux de bouledogue brillaient d'un feu sombre. C'était un honnête, fantastique, stupide, mais opiniâtre caractère de chien. Il aimait sa maîtresse et John, l'homme qui lui donnait sa nourriture, mais était fort indifférent pour le reste du monde. Il était généralement assez calme, à moins qu'il ne fût frappé ou menacé d'un bâton ; dans ce cas il devenait féroce.

« Comment vous portez-vous, monsieur Malone? continua Shirley en levant sa figure joyeuse vers la galerie. Ce n'est pas là le chemin du parloir ; c'est l'appartement de mistress Pryor. Priez votre ami M. Donne de vouloir bien l'évacuer. J'aurai le plus grand plaisir de le recevoir dans une salle moins élevée.

— Ah ! ah ! s'écria Malone d'un rire sourd, quittant la porte et s'appuyant sur la massive balustrade. Réellement, cet animal a effrayé Donne. Il est un peu timide, mon ami, continua-t-il en se redressant et s'avançant hardiment sur le devant de l'escalier. J'ai cru devoir le suivre afin de le rassurer.

— Et c'est ce que vous avez fait : eh bien, descendez, s'il vous plaît ; John, montez l'escalier et allez délivrer M. Donne. Prenez garde, monsieur Malone, l'escalier est glissant. »

Il était glissant, en effet, car il était en chêne poli. L'avertissement venait un peu tard pour Malone : il avait glissé déjà dans sa descente, et ne put se préserver d'une chute qu'en se cramponnant à la balustrade, ce qui fit craquer de nouveau toute la construction.

Il sembla à Tartare que la descente du visiteur s'opérait avec un éclat inconvenant, et il se mit à gronder de nouveau. Malone, cependant, n'était pas poltron ; l'attaque imprévue du chien l'avait pris par surprise : mais il passait maintenant à côté de lui avec plus de fureur réprimée que de crainte. S'il eût pu étrangler Tartare d'un regard, la pauvre bête n'eût pas respiré longtemps. Oubliant la politesse dans sa sombre rage, Malone entra au parloir avant miss Keeldar. Il regarda miss Helstone, et eut de la peine à se décider à la saluer. Il lança ensuite sur les deux ladies des regards furieux.

Cependant Shirley eut pitié de lui ; elle cessa de rire. Caroline était trop bien élevée pour se permettre même de sourire

de quiconque subissait une mortification. Tartare fut renvoyé; Pierre-Auguste fut calmé : car Shirley avait des regards et une voix qui eussent calmé un taureau furieux. D'ailleurs, il ne manquait pas de bon sens, et, puisqu'il ne pouvait provoquer le propriétaire du chien, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se montrer poli. Il essaya d'être aimable, et ses avances étant bien accueillies, il devint tout à fait poli. Il était venu, d'ailleurs, dans l'intention d'être charmant et fascinateur. De fâcheux présages l'avaient accueilli dans sa première visite à Fieldhead ; mais, cet accident passé, il résolut de charmer et de séduire. Il était entré comme un lion, il voulut sortir comme un agneau.

Pour avoir de l'air, sans doute, ou peut-être pour sortir plus facilement si cela devenait nécessaire, il s'assit non point sur le sofa, où miss Keeldar lui offrit une place, ni au coin du feu, à côté de Caroline, qui l'y invita avec un geste amical et plein de bienveillance, mais sur une chaise auprès de la porte. N'étant plus sombre et furieux, il devint, selon son habitude, contraint et embarrassé. Il parla par accès et par boutades, choisissant pour sujet de sa conversation ce qu'il y avait de plus vulgaire ; il soupirait à chaque pause, et il soupirait même avant d'ouvrir la bouche. A la fin, voulant ajouter l'aisance à ses autres charmes, il appela à son aide un énorme mouchoir de poche en soie : c'était le gracieux joujou qui devait occuper ses mains oisives; il se mit à l'œuvre avec une certaine énergie; il plia en coin le carré jaune et rouge; il le déplia en l'agitant; il le plia de nouveau et en fit une belle bande. A quel usage voulait-il appliquer cette ligature? En envelopperait-il son cou ou sa tête? S'en ferait-il une cravate ou un turban? ni l'un ni l'autre. Pierre-Auguste avait un génie inventif et original. Il allait montrer à ces dames des grâces qui avaient au moins le charme de la nouveauté. Il s'assit sur sa chaise avec ses athlétiques jambes irlandaises croisées, et dans cette attitude commode il passa le mouchoir autour de ses jambes et les attacha solidement. Il pensait évidemment que l'invention méritait les honneurs du *bis*, car il répéta plusieurs fois la même manœuvre. A la seconde fois, Shirley fut obligée d'aller à la fenêtre pour donner pleine liberté, sans être vue, à un rire qu'elle ne pouvait plus réprimer; Caroline détourna la tête pour cacher le sourire qui égayait son visage. Miss Helstone s'amusait fort de la contenance de Pierre-Auguste. Elle était parfai-

tement édifiée sur la complète et quelque peu abrupte diversion par laquelle il reportait à miss Keeldar les hommages qu'autrefois il lui adressait à elle-même : les cinq mille livres sterling qu'il supposait devoir un jour échoir à la nièce du recteur ne pouvaient point entrer en balance avec le domaine et le manoir de miss Keeldar. Il ne prenait aucune peine pour cacher ses calculs et sa tactique : il faisait tout à coup volte-face; la poursuite de la petite fortune était ouvertement abandonnée pour celle de la grande. Par quels moyens espérait-il réussir, il le savait sans doute; mais il ne comptait certainement pas sur d'habiles ménagements.

D'après le temps qui s'était écoulé, il était évident que John avait eu quelque difficulté à persuader à M. Donne de descendre. A la fin, cependant, ce gentleman fit son apparition. Il ne se montra pas le moins du monde confus ou honteux de ce qui était arrivé. Donne, il est vrai, avait cette nature froide, flegmatique, inébranlable et pleine de confiance en elle-même, qui est insensible à la honte. Il n'avait pas encore rougi une fois dans sa vie; aucune humiliation ne pouvait le confondre. Ses nerfs n'étaient point assez sensibles pour agiter son être et faire monter la couleur à ses joues : il n'avait ni feu dans le sang, ni modestie dans l'âme; c'était la vulgarité impudente, arrogante, infatuée d'elle-même, vaine et insipide : et ce personnage avait des vues sur miss Keeldar! Il ne savait pas plus comment s'y prendre, cependant, pour faire sa cour, que s'il eût été une statue taillée dans le bois. Jamais il n'avait eu l'idée qu'en semblable affaire il fût nécessaire de plaire et de toucher le cœur. Son intention était, après lui avoir fait quelques visites de formalité, de lui adresser par écrit une proposition de mariage. Il se flattait d'être accepté à cause de son office; il se voyait déjà le mari de miss Keeldar, le maître de Fieldhead, vivant confortablement, ayant des domestiques sous ses ordres, faisant grande chère, étant enfin un homme d'importance. Vous n'eussiez pas cependant soupçonné ses intentions lorsqu'il dit à sa future fiancée d'un ton fort impertinent :

« Vous avez un chien très-dangereux, miss Keeldar; je m'étonne que vous gardiez un semblable animal.

— Vraiment, monsieur Donne? Peut-être vous étonnerez-vous bien davantage lorsque je vous aurai dit que je l'aime beaucoup.

— Vous ne pouvez parlez sérieusement. Je ne puis m'ima-

giner qu'une lady aime cette brute; il est si laid! un vrai chien de charretier; je vous en prie, pendez-le.

— Que je pende ce que j'aime?

— Et achetez à sa place un joli petit bichon au nez retroussé, quelque chose d'approprié au beau sexe. Les ladies aiment généralement les petits chiens.

— Peut-être suis-je une exception.

— Oh! ce n'est pas possible! toutes les dames se ressemblent dans ces sortes de choses. C'est universellement admis.

— Tartare vous a fait une terrible frayeur, monsieur Donne; j'espère qu'il ne vous en arrivera aucun mal.

— J'en serai malade, assurément. Il m'a causé une révolution que je n'oublierai de longtemps. Quand je l'ai vu prêt à s'élancer, j'ai cru que j'allais m'évanouir.

— Vous vous êtes peut-être évanoui dans la chambre à coucher. Vous y êtes resté bien longtemps.

— Non; j'avais résolu de défendre vigoureusement la porte. J'étais déterminé à ne laisser entrer personne. Je voulais ainsi élever une barrière entre moi et l'ennemi.

— Mais si votre ami Malone avait été déchiré?

— Malone doit prendre soin de lui-même. Votre homme m'a persuadé de sortir en m'assurant que le chien était enchaîné dans le chenil; si je n'avais pas été convaincu de cela, je serais demeuré dans la chambre toute la journée. Mais que vois-je? Je déclare que cet homme a menti. Le chien est là. »

En effet, Tartare passa en ce moment devant la porte vitrée ouvrant sur le jardin, aussi menaçant, aussi rébarbatif que jamais. Il semblait encore de mauvaise humeur, il grognait toujours, et sifflait de ce sifflement à demi étranglé qu'il avait hérité de ses ancêtres les bouledogues.

« Voici d'autres visiteurs qui arrivent, » dit Shirley avec cette froideur provocante que les propriétaires de formidables chiens ont coutume de montrer pendant que leurs animaux font rage.

Tartare bondit vers la porte extérieure avec une explosion de mugissements. Sa maîtresse ouvrit tranquillement la porte vitrée et se dirigea vers lui en lui parlant pour l'apaiser. Mais il n'aboyait déjà plus, et il présentait aux nouveaux venus sa tête énorme et stupide à caresser.

« Eh quoi! Tartare, Tartare! disait une voix joyeuse et presque enfantine, est-ce que vous ne nous connaissez pas? Bonjour, mon vieux garçon! »

Et le petit Sweeting, qui ne craignait ni homme, ni femme, ni brute, tant il avait conscience de l'influence exercée par sa bonne nature, passa la porte en caressant le gardien. Son recteur, M. Hall, le suivait : il n'avait aucune crainte de Tartare non plus, et Tartare n'avait aucune mauvaise disposition contre lui ; il flaira les deux nouveaux venus de tous côtés, et, comme s'il fût arrivé à cette conclusion qu'ils n'avaient point de mauvaises intentions et qu'on pouvait les laisser passer, il se retira devant la partie du manoir exposée au soleil, laissant le passage libre. M. Sweeting le suivit, et eût voulu jouer avec lui; mais Tartare ne fit aucune attention à ses caresses ; les caresses de sa maîtresse seules pouvaient lui faire éprouver du plaisir, et il se montrait obstinément insensible à celles de tout autre.

Shirley s'avança au-devant de MM. Hall et Sweeting et leur donna de cordiales poignées de main. Ils étaient venus pour lui rendre compte du succès qu'ils avaient obtenu le matin même dans leurs démarches pour recueillir des souscriptions au fonds de secours. Les yeux de M. Hall brillaient d'un doux et bienveillant éclat derrière ses lunettes. La bonté qui s'épanouissait sur sa figure la rendait positivement belle, et, lorsque Caroline se précipita à sa rencontre et mit ses deux mains dans les siennes, il la regarda avec une expression aimable, sereine et affectueuse, qui lui donnait l'aspect d'un Mélanchton souriant.

Au lieu de rentrer, ils se mirent à parcourir le jardin, les deux jeunes filles marchant de chaque côté de M. Hall. La journée était belle; la chaleur du soleil était tempérée par une douce brise. L'air rafraîchissait les joues des jeunes filles et jetait dans leur chevelure bouclée un désordre gracieux. Toutes deux étaient jolies, l'une d'elles était gaie; M. Hall adressait plus souvent la parole à la plus brillante; il regardait davantage celle qui était calme. Miss Keeldar cueillit des fleurs à profusion; elle en donna quelques-unes à Caroline en lui disant d'en composer un bouquet pour M. Hall; et, avec son tablier rempli de fleurs délicates et splendides, Caroline s'assit sur les marches d'un pavillon : le recteur se tint debout auprès d'elle, appuyé sur sa canne.

Shirley, qui ne pouvait être inhospitalière, appela les deux vicaires, qu'on avait laissés seuls au parloir. Elle accompagna Donne pour passer devant Tartare, qui, le museau allongé sur ses pattes de devant, ronflait au soleil; Donne ne lui témoigna

pas de reconnaissance : il n'était jamais reconnaissant pour la bienveillance et les attentions, mais il était enchanté de la sauvegarde. Miss Keeldar, désireuse de se montrer impartiale, offrit des fleurs aux vicaires : ils les acceptèrent avec leur gaucherie native. Malone parut surtout fort embarrassé, avec son bouquet dans une main et son bâton dans l'autre. Le : « Je vous remercie » de Donne fut curieux à entendre : c'était, comme ton, ce que l'on pouvait imaginer de plus fat et de plus arrogant; il avait l'air de considérer l'offrande comme un hommage rendu à son mérite, et une tentative de la part de l'héritière pour gagner son inappréciable affection. Sweeting seul reçut la poétique offrande comme un vif et sensible petit homme qu'il était, et la mit galamment à sa boutonnière.

Comme récompense de ses bonnes manières, miss Keeldar le prit à part et lui donna une commission qui fit étinceler ses yeux de plaisir. Il partit comme un trait, en tournant la cour, vers la cuisine; il n'était pas besoin de lui donner des instructions : partout il était comme chez lui. Bientôt il reparut, portant une table ronde qu'il plaça sous le cèdre; puis il réunit six chaises de jardin qu'il trouva dans les différents bosquets, et les plaça en cercle. La domestique (miss Keeldar n'avait point de valet), arriva avec le service. Sweeting l'aida à placer les assiettes, les verres, les couteaux et les fourchettes; il l'aida aussi à servir un joli goûter, consistant en volailles froides, jambon et pâtisseries.

Shirley aimait à offrir cette sorte de régal impromptu à quiconque venait la visiter, et rien ne lui plaisait plus que d'avoir un petit ami alerte et obligeant comme Sweeting, pour recevoir joyeusement et exécuter lestement ses instructions hospitalières. David et elle étaient dans les meilleurs termes; et son dévouement pour l'héritière était tout désintéressé, et ne portait nul préjudice à la fidélité inébranlable qu'il avait vouée à la magnifique Dora Sykes.

Le repas devint d'une gaieté fort vive, à laquelle Donne et Malone, il est vrai, contribuèrent peu, uniquement occupés qu'ils étaient avec le couteau, la fourchette et le verre. Mais, où quatre personnes comme M. Hall, David Sweeting, Shirley et Caroline étaient réunies amicalement autour d'une table, au milieu d'une verte pelouse, sous un ciel radieux, parmi les fleurs, il ne pouvait y avoir de tristesse.

Dans le cours de la conversation, M. Hall rappela aux ladies

que la Pentecôte approchait, et que ce jour-là devaient avoir lieu la grande réunion des Écoles du dimanche, le thé monstre, et la procession des trois paroisses de Briarfield, de Whinbury et de Nunnely. Il savait, dit-il, que Caroline serait à son poste comme maîtresse d'une classe, et il espérait que miss Keeldar n'y manquerait pas et voudrait bien faire sa première apparition publique parmi eux ce jour-là. Shirley n'était pas femme à manquer une occasion semblable : elle aimait l'excitation, la joie, la concentration et la combinaison de plaisants amusements, une réunion de visages joyeux et de cœurs contents. Elle dit à M. Hall qu'on pouvait avec certitude compter sur elle, qu'elle ne savait pas ce qu'on pourrait lui donner à faire, mais que l'on pouvait disposer d'elle à volonté.

« Et vous, monsieur Hall, vous allez me promettre de venir à ma table et de vous asseoir à côté de moi, dit Caroline.

— Je n'y manquerai pas, *Deo volente*, dit-il. J'ai occupé la place à sa droite à ces thés monstres les six dernières années, continua-t-il en se tournant vers Shirley. On la fit maîtresse d'une classe du dimanche lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille de douze ans. Elle n'est pas très-confiante de sa nature, comme vous avez pu le remarquer, et la première fois qu'elle eut à disposer le service et à faire le thé en public, elle rougissait et tremblait d'une façon pitoyable. Je remarquai sa panique muette : les tasses se heurtaient sous sa petite main et la théière trop remplie débordait. Je vins à son aide; je pris un siége à côté d'elle, je m'emparai de l'urne et du plateau; enfin je fis le thé à sa place, comme eût pu le faire une vieille femme.

— Je vous fus très-reconnaissante, dit Caroline.

— C'est vrai : vous me témoignâtes cette reconnaissance avec une sincérité et une vivacité qui me récompensèrent amplement. Elle n'agit point, miss Keeldar, comme la majorité de nos petites ladies de douze ans, que vous pouvez aider et caresser à plaisir sans qu'elles se montrent plus touchées de votre bienveillance que si elles étaient de bois ou de cire. Caroline resta auprès de moi le reste de la soirée; elle se promena avec moi sur la prairie où jouaient les enfants; elle me suivit à la sacristie quand tout le monde fut rappelé à l'église; elle serait, je crois, montée avec moi en chaire, si je n'avais pris la précaution de la conduire auparavant dans le banc de la rectorerie.

— Et depuis il a toujours été mon ami, dit Caroline.

— Et toujours je me suis assis à sa table auprès d'elle pour lui présenter les tasses. Voilà l'étendue de mes services. La première chose que je ferai pour elle maintenant sera de la marier un jour avec quelque vicaire ou propriétaire de fabrique. Mais faites attention, Caroline, je prendrai des renseignements sur le caractère de votre futur, et, si ce n'est pas un gentleman qui promette de rendre heureuse la petite fille que je promenais par la main dans la prairie de Nunnely, je n'officierai pas : ainsi, prenez garde.

— L'avis est inutile : je ne me marierai pas. Je demeurerai fille, comme votre sœur Marguerite, monsieur Hall.

— Fort bien, vous pourriez faire plus mal. Marguerite n'est pas malheureuse. Elle a ses livres pour son plaisir, son frère à soigner, et elle est contente. Si vous aviez jamais besoin d'une maison ; s'il arrivait un jour que la rectorerie de Briarfield ne fût plus à vous, venez à la cure de Nunnely. Si la vieille fille et le vieux célibataire sont encore de ce monde, ils vous feront un tendre accueil.

— Voilà vos fleurs. Je sais, dit Caroline, qui avait gardé le bouquet qu'elle avait préparé pour lui jusqu'à ce moment, que vous ne vous souciez pas d'un bouquet ; mais vous le donnerez à Marguerite. Seulement, pour être une fois sentimental, gardez cette petite *ne m'oubliez pas* : c'est une petite fleur sauvage que j'ai cueillie sous l'herbe ; et, pour être encore plus sentimental, laissez-moi prendre deux ou trois de ses pétales bleus et les mettre dans mon souvenir. »

Et elle prit un petit livre à couverture d'émail et à fermoir d'argent, l'ouvrit, y plaça les pétales, et écrivit autour au crayon : » A conserver pour le révérend Cyrille Hall, mon ami, mai 18.. » Le révérend Cyrille Hall, de son côté, plaça une tige en sûreté entre trois feuillets d'un Nouveau Testament de poche ; dans la marge, le seul mot : « Caroline. »

« Et maintenant, dit-il en souriant, j'espère que nous voilà suffisamment romanesques. Miss Keeldar, continua-t-il (les vicaires, durant cette conversation, étaient trop occupés de leurs propres plaisanteries pour remarquer ce qui se passait à l'autre bout de la table), j'espère que vous allez rire de ce trait d'exaltation du vieux curé à tête grise ; mais je suis si accoutumé à obéir à votre jeune amie, que je ne sais rien lui refuser. Vous direz sans doute que les fleurs et les *ne m'oubliez pas* ne sont

pas mon affaire; mais, vous le voyez, lorsqu'on me demande d'être sentimental, j'obéis.

— Il l'est d'ailleurs naturellement, fit remarquer Caroline; Marguerite me l'a dit, et je sais ce qui lui fait plaisir.

— Que vous soyez bonne et heureuse? Oui, c'est là un de mes plus grands plaisirs. Puisse Dieu vous conserver longtemps le bienfait de la paix et de l'innocence! innocence *comparative*, je veux dire; car devant lui, je le sais, *nul* n'est pur. Ce qui, à nos perceptions humaines, semble sans tache et pur comme les anges, n'est pour lui que fragilité qui a besoin d'être purifiée par le sang de son fils, et soutenue par la force du Saint-Esprit. Entretenons-nous tous dans des sentiments d'humilité, moi comme vous, mes jeunes amies; et nous pouvons bien être humbles, quand nous regardons dans notre cœur et que nous y voyons des tentations, des inconséquences, des propensions qui nous font rougir. Et ce n'est pas la jeunesse, la bonne mine, la grâce, ni aucun charme extérieur, qui constituent la beauté aux yeux de Dieu. Jeunes ladies, lorsque votre miroir ou la langue des hommes vous flattent, souvenez-vous qu'aux yeux du créateur Marie-Anne Ainley, une femme dont jamais miroir ni louanges humaines n'ont fait le panégyrique, est plus belle et meilleure que vous. Oui, meilleure que vous, répéta-t-il après une pause. Vous, jeunes personnes tout entières à vous-mêmes et à vos terrestres espérances, vous ne vivez nullement de la vie du Christ; peut-être ne le pouvez-vous pas encore : l'existence vous est si douce et la terre si souriante! Elle, avec un cœur humble et une vénération sainte, marche de près sur les traces de son rédempteur. »

En ce moment, la voix criarde de Donne couvrit la douce parole de M. Hall.

« Hem! fit-il, débarrassant sa gorge évidemment pour un speech de quelque importance. Hem! miss Keeldar, votre attention un instant, s'il vous plaît.

— Eh bien! dit nonchalamment Shirley, qu'y a-t-il? j'écoute : tout ce qui en moi n'est pas œil est oreille en ce moment.

— J'espère qu'une partie de vous-même est main aussi, reprit Donne dans le jargon présomptueux et vulgaire qui lui était familier, et une autre partie, bourse. C'est à la main et à la bourse que je me propose de faire appel. Je suis venu ce matin dans l'intention de solliciter de vous....

— Vous auriez dû vous adresser à mistress Gill; elle est mon aumônière.

— Pour solliciter de vous une souscription en faveur d'une école. Moi et le docteur Boultby avons l'intention d'en ériger une dans le hameau d'Ecclefigg, qui dépend de notre cure de Whinbury. Les Baptists se sont emparés de ce hameau; ils ont là une chapelle,et nous voulons leur disputer le terrain.

— Mais je n'ai rien à faire avec Ecclefigg; je n'y possède aucune propriété.

— Qu'est-ce que cela signifie? Vous êtes une femme dévouée à l'Église, n'est-ce pas?

— Admirable créature! murmura intérieurement Shirley. Quelle exquise convenance! quel ton! quel ravissement il excite en moi! » Puis elle dit à haute voix : « Certainement, je suis dévouée à l'Église.

— Alors vous ne pouvez refuser votre souscription en cette circonstance. La population d'Ecclefigg est un tas de brutes; nous voulons les civiliser.

— Qui sera le missionnaire?

— Moi probablement.

— Vous ne craignez pas d'échouer par le manque de sympathie de votre troupeau?

— J'espère que non, j'attends le succès; mais il nous faut de l'argent. Voilà le papier; je vous en prie, inscrivez une belle somme. »

Rarement Shirley refusait une demande d'argent. Elle inscrivit son nom pour cinq guinées : après les trois cents qu'elle venait de donner, et les petites sommes qu'elle donnait chaque jour, c'était tout ce qu'elle pouvait alors accorder. Donne déclara la souscription « méprisable » et demanda brusquement davantage. Miss Keeldar rougit d'indignation et plus encore d'étonnement.

« En ce moment, je ne donnerai rien de plus, dit-elle.

— Vous ne me donnerez rien de plus? moi qui m'attendais à vous voir vous inscrire en tête de la liste pour une centaine de guinées! Avec votre fortune, vous ne devriez jamais mettre votre signature pour une moindre somme. »

Shirley garda le silence.

» En vérité, continua Donne, une lady qui a mille livres sterling de revenu devrait avoir honte de donner cinq guinées pour une œuvre de bienfaisance. »

Shirley, si rarement hautaine, le paraissait en ce moment. Ses traits distingues prirent tout à coup une expression de dédain méprisant.

« Étranges remarques! dit-elle, et des plus inconsidérées! Un reproche comme remercîment d'une libéralité est chose tout à fait déplacée!

— Une libéralité! Appelez-vous cinq guinées une libéralité?

— Oui; et cette libéralité, si je ne l'avais faite à l'école projetée du docteur Boultby, école dont j'approuve l'érection, et nullement à son vicaire, qui me paraît fort malavisé dans sa manière de solliciter et d'extorquer des souscriptions, sans cette considération, cette libéralité, je le répète, je la retirerais à l'instant. »

Donne avait l'épiderme épais: il ne sentit pas la moitié de ce que le ton, le regard de son interlocutrice voulaient dire; il ne savait sur quel terrain il se trouvait.

« Quel misérable pays que ce Yorkshire! continua-t-il. Je n'eusse jamais pu m'en former une idée si je ne l'avais vu. Et quel peuple, riches et pauvres! Comme ils sont grossiers et incultes! Comme ils seraient traités dans le Sud! »

Shirley était appuyée en avant sur la table; ses narines se dilataient légèrement, et ses doigts effilés s'entrelaçaient et se comprimaient avec force.

« Les riches, poursuivit l'infatué et aveugle Donne, sont un tas d'avares, ne vivant jamais comme ils devraient le faire avec leur fortune; c'est à peine si l'on trouve une famille qui ait une voiture convenable et un sommelier. Quant aux pauvres, voyez-les se presser en foule aux portes de l'église les jours de mariage et d'enterrement, piétinant en sabots; les hommes en manches de chemises et avec leurs tabliers de cardeurs de laine, les femmes en bonnet et en robe de nuit. Ils mériteraient positivement qu'on lançât au milieu d'eux une vache furieuse pour les mettre en déroute. Hi! hi! comme ce serait drôle!

— Là, vous avez atteint la limite, dit Shirley avec calme. Vous avez atteint la limite, répéta-t-elle en lui lançant son regard étincelant. Vous ne pouvez la dépasser, et, ajouta-t-elle en appuyant sur les mots, vous ne la dépasserez pas dans la maison. »

Elle se leva: personne n'eût pu l'arrêter alors, car elle était exaspérée; elle marcha droit aux portes du jardin, qu'elle ouvrit toutes grandes.

« Sortez ! dit-elle, et vivement, et ne remettez jamais les pieds dans cette maison. »

Donne était abasourdi. Pendant tout le temps, il avait cru se montrer à son grand avantage et comme une personne du premier *ton*. Il s'imaginait produire une impression étourdissante. N'avait-il pas exprimé son dédain pour tout ce qui tenait au Yorkshire ? Quelle preuve plus concluante pouvait-il donner de sa supériorité sur les habitants de ce comté ? Et, malgré cela, il allait se voir jeté comme un chien à la porte d'un jardin du Yorkshire. Dans de telles circonstances, où était « l'enchaînement mutuel des causes ? »

« Débarrassez-moi de votre présence à l'instant, à l'instant ! réitéra Shirley en le voyant hésiter.

— Madame, un ecclésiastique ! chasser un ecclésiastique !

— Fussiez-vous un archevêque, vous venez de me prouver que vous n'êtes pas un gentleman. Vous allez sortir, et promptement. »

Sa résolution était inébranlable ; ce n'était pas un jeu. D'ailleurs Tartare se levait ; il apercevait les symptômes d'une commotion et manifestait l'intention d'y jouer son rôle. Il n'y avait évidemment pas d'autre parti à prendre, et Donne opéra son exode : l'héritière lui envoya une profonde révérence en fermant la porte sur lui.

« Comment ce prêtre pompeux ose-t-il traiter ainsi ses paroissiens ? Comment cet infatué cockney ose-t-il mépriser le Yorkshire » fut la seule observation de Shirley en revenant prendre sa place à table.

Bientôt la réunion se sépara. Le front assombri, la lèvre contractée, l'œil en feu, Shirley ne paraissait nullement disposée à prendre sa part de joyeux amusements.



CHAPITRE XV.

La Pentecôte.

Le fonds prospéra. L'exemple de Shirley, les vigoureux efforts des trois recteurs et l'aide efficace, quoique peu remuante, de leurs lieutenants à lunettes, Marie-Anne Ainley et Marguerite Hall, produisirent une somme importante qui, judicieusement employée, servit à alléger grandement la détresse des pauvres sans travail. Le voisinage semblait devenir plus calme : depuis quinze jours, on n'avait pas détruit de drap ; aucun attentat contre les fabriques ou contre les demeures des drapiers n'avait été commis dans les trois paroisses. Shirley espérait presque avoir échappé au danger qu'elle avait eu l'intention de conjurer, et que l'orage n'éclaterait pas : avec l'approche de l'été, elle était certaine que le commerce s'améliorerait, ainsi que cela avait toujours lieu. D'ailleurs, la guerre fatale ne pouvait toujours durer ; la paix se ferait un jour, et avec la paix, quelle impulsion serait donnée au commerce !

Tel était le texte des observations qu'elle adressait à son tenancier Gérard Moore, toutes les fois qu'elle le rencontrait en un lieu où la conversation était possible ; observations qu'il écoutait fort tranquillement, trop tranquillement pour qu'elle en fût satisfaite. Par son regard impatient elle s'efforçait alors de tirer autre chose de lui, quelque explication, ou au moins quelque remarque additionnelle. Souriant à sa façon, avec cette expression qui donnait à sa bouche un si remarquable type de douceur, pendant que son front demeurait grave, il répondait que lui-même croyait à la fin de la guerre ; que c'était sur ce fond qu'il avait jeté l'ancre de ses espérances et basé ses spéculations.

« Car vous savez, continuait-il, que la fabrique de Hollow fonctionne en ce moment entièrement en vue de l'avenir : je ne vends rien ; il n'est pas de marché pour mes produits. Je me tiens prêt à profiter de la première issue qui s'offrira. Il n'y a que trois mois, cela m'était impossible. J'avais épuisé mon crédit et mon capital. Vous savez bien qui est venu à mon

secours, de quelle main j'ai reçu le prêt qui m'a sauvé. C'est ce prêt qui m'a mis à même de continuer le jeu hardi que je craignais de ne plus pouvoir jouer. Une ruine totale, je le sais, suivrait la perte, et le gain est douteux; mais je suis rempli de confiance : aussi longtemps que je peux être actif, que je peux lutter, aussi longtemps enfin que mes mains ne sont pas liées, il m'est impossible de me laisser abattre. Une année, non, six mois seulement du règne de l'olivier, et je suis sauvé : car, ainsi que vous le dites, la paix donnera une impulsion au commerce. En cela vous avez raison; mais pour ce qui concerne le rétablissement de la tranquillité dans le voisinage, et l'effet permanent de votre fonds de bienfaisance, je doute. L'aumône, jusqu'ici, n'a jamais tranquillisé les classes ouvrières, elle ne leur a jamais inspiré de reconnaissance; la nature humaine est ainsi faite, et on ne peut la changer. Si les choses étaient ordonnées comme elles devraient l'être, je suppose, ces classes ne seraient pas dans la position d'avoir besoin de ce secours humiliant, et elles sentent cela : nous le sentirions si nous étions dans la même position. D'ailleurs, pour qui auraient-elles de la reconnaissance? Pour vous, pour le clergé peut-être, mais non pour nous propriétaires de fabriques. Elles nous détestent plus que jamais. La désaffection fait partout des progrès. Nottingham est un de leurs quartiers généraux, Manchester un autre, Birmingham un troisième. Les subalternes reçoivent les ordres de leurs chefs; ils sont parfaitement disciplinés; aucun coup n'est frappé sans mûre délibération. Dans les jours de grande chaleur, vous avez pu voir le ciel menacer de l'orage jour par jour, et cependant les nuages se dissipaient le soir et le soleil se couchait dans le calme; mais le danger n'était pas passé, il était seulement différé : l'orage qui a menacé longtemps éclatera sûrement à la fin. Il y a de l'analogie entre l'atmosphère physique et l'atmosphère morale.

— Eh bien! monsieur Moore (c'est ainsi que se terminaient toutes ces conférences), veillez sur vous. Si vous pensez que je vous aie jamais fait quelque bien, récompensez-moi en me promettant de veiller sur vous.

— Je vous le promets. Je prendrai de moi un soin strict et vigilant. Je désire vivre, et non mourir. L'avenir se montre à moi comme un Éden; et, lorsque je plonge mes regards dans les profondeurs de mon paradis, j'aperçois une vision, que je pré-

fère à celle des séraphins ou des chérubins, glisser à travers les perspectives lointaines.

— Vraiment? quelle vision, je vous prie?

— Je vois.... »

En ce moment la domestique entra brusquement, apportant le thé.

La première partie du mois de mai, comme on l'a vu, avait été belle; le milieu avait été pluvieux; mais la dernière semaine, au changement de lune, le temps s'éclaircit de nouveau. Un vent frais balaya les nuages argentés, les chassant vers l'horizon oriental où ils se dissipèrent et disparurent, laissant l'immense voûte derrière eux pure, azurée, et prête pour le règne du soleil d'été. Ce soleil se leva radieux le matin de la Pentecôte. Le rassemblement des écoles fut signalé par un temps splendide.

Le mardi de la Pentecôte était le grand jour pour lequel les deux immenses salles d'école de Briarfield, bâties par le recteur actuel, à peu près entièrement à ses frais, furent nettoyées, lavées, repeintes, et décorées avec des fleurs et des arbres toujours verts, fournis partie par le jardin du recteur, par le domaine de Fieldhead, qui en avait envoyé deux voitures, partie par le domaine de de Walden, qui, plus ladre, n'en avait fourni qu'une brouette. Dans ces deux salles, vingt tables, pouvant recevoir chacune vingt convives, furent dressées, entourées de bancs et couvertes de nappes blanches. Au-dessus de ces tables furent suspendues au moins vingt cages contenant le même nombre de canaris, suivant une habitude du district particulièrement chérie du clerc de M. Helstone, qui affectionnait beaucoup les chansons perçantes de ces oiseaux, dont le chant n'était jamais plus bruyant qu'au milieu de la confusion des langues. Ces tables, il faut le dire, n'étaient point dressées pour les douze cents élèves qui devaient s'assembler des trois paroisses, mais seulement pour les patrons et les maîtres des écoles : le repas des enfants devait avoir lieu en plein air. A une heure, les troupes devaient arriver; à deux heures, elles devaient être passées en revue; jusqu'à quatre heures elles devaient parader dans la paroisse; puis venait le festin, et ensuite le meeting, avec la musique et les discours prononcés dans l'église.

Il faut expliquer pourquoi Briarfield était choisi comme point de rendez-vous et scène de la fête. Ce n'était point parce que

la paroisse était la plus grande et la plus populeuse : Whinbury l'emportait de beaucoup sous ce rapport; ni parce qu'elle était la plus ancienne : car, si antiques que fussent sa sombre église et sa rectorerie, le temple à basse toiture et le presbytère moussu de Nunnely, cachés tous deux sous des chênes séculaires, étaient encore plus âgés. C'était simplement parce que M. Helstone le voulait ainsi, et que la volonté de M. Helstone était plus puissante que celle de Boultby ou de Hall; le premier ne *pouvait* pas, le second ne *voulait* pas disputer une question de préséance avec leur frère impérieux et résolu, et ils le laissaient conduire et gouverner.

Ce notable anniversaire avait toujours été un jour d'épreuve pour Caroline, parce qu'elle était forcée alors de se produire en public, et de se trouver en face de tout ce qu'il y avait de riche, de respectable, d'influent dans le voisinage, sans autre appui que celui que voulait bien lui accorder l'aimable bienveillance de M. Hall. Obligée d'être en évidence, de marcher en tête de son régiment, en qualité de nièce du recteur et de première maîtresse de sa classe; obligée de préparer le thé à la première table pour une multitude mêlée de gentlemen et de ladies; et tout cela sans l'appui d'une mère, d'une tante, ou d'un autre chaperon, elle qui était naturellement timide et redoutait la publicité, on comprendra facilement qu'elle dût trembler à l'approche de la Pentecôte.

Mais cette année Shirley serait avec elle, et cela changeait singulièrement l'aspect de l'épreuve; cela le changeait même totalement : ce n'était plus une épreuve, c'était un plaisir. Miss Keeldar valait mieux à elle seule qu'une légion d'amis ordinaires. Entièrement maîtresse d'elle-même, remplie de vivacité et d'aisance, ayant conscience de son importance sociale et n'en tirant pas vanité, il suffisait de la regarder pour prendre courage. La seule crainte de Caroline était que Shirley ne fût pas ponctuelle. Elle avait souvent l'habitude de se faire attendre, et Caroline savait que son oncle n'attendrait pas une seconde pour qui que ce fût; qu'au moment même où l'horloge sonnerait deux heures, les cloches se feraient entendre et la marche commencerait. Il fallait qu'elle s'assurât donc de l'exactitude de Shirley, afin que sa compagne attendue ne lui fît pas défaut.

Le mardi de la Pentecôte vit Caroline levée presque avec le soleil. Elle, Fanny et Élisa, furent occupées tout le matin à

préparer les chambres de la rectorerie pour recevoir une compagnie choisie, et à dispòser une collation et des rafraîchissements, du vin, des fruits, des gâteaux, sur la crédence de la salle à manger. Puis elle dut revêtir sa plus belle robe de mousseline blanche. La parfaite beauté du temps et la solennité de l'occasien nécessitaient ce costume. Sa nouvelle robe, un présent que lui avait fait Marguerite Hall le jour de sa fête, et qu'elle avait toute raison de croire achetée par Cyrille luimême, et en retour de laquelle elle lui avait donné une paire de collets en batiste dans une belle boîte, fut attachée par les doigts habiles de Fanny, qui prit un grand plaisir à parer sa jolie maîtresse pour cette occasion. Son simple bonnet avait été fait pour aller avec la robe. Sa jolie et peu coûteuse écharpe de crêpe blanc s'harmoniait parfaitement avec le reste de la toilette. Lorsqu'elle fut prête, elle offrit un tableau qui n'était pas assez brillant pour éblouir, mais qui était assez joli pour intéresser; qui ne frappait point par son éclat, mais qui plaisait par sa délicatesse : un tableau dans lequel la douceur du ton, le pittoresque et la grâce de la mine, compensaient l'absence de riche couleur et de magnifique contour. Ce que son œil brun et son front serein montraient de son âme était en rapport avec son vêtement et avec son visage modeste, doux, et, quoique rêveur, harmonieux. Ni l'agneau ni la colombe ne la devaient redouter; ils pouvaient saluer au contraire dans son air de simplicité et de douceur une conformité avec leur propre nature, ou avec la nature que nous leur attribuons.

Après tout, c'était une imparfaite et défectueuse créature humaine : assez belle de forme, de teint et d'accoutrement; mais, comme le disait Cyrille Hall, elle n'était ni si bonne ni si grande que la vieille et sèche miss Ainley, qui en ce moment mettait sa meilleure robe noire, son châle de quakeresse et son chapeau, dans la chambre étroite de son cottage.

Caroline se dirigea, en traversant les champs les plus écartés et les pelouses les plus cachées, du côté de Fieldhead. Elle glissait rapidement sous les haies vertes, et à travers les prairies plus vertes encore. Il n'y avait ni poussière ni humidité pour souiller l'ourlet de sa robe blanche ou mouiller sa légère chaussure. Les dernières pluies avaient tout lavé; le soleil qui brillait alors avait tout séché. Elle marchait sans crainte sur les pâquerettes et sur le gazon et à travers les épaisses

plantations; elle arriva à Fieldhead et pénétra dans la chambre de toilette de miss Keeldar. Elle avait bien fait de venir, ou Shirley fût arrivée trop tard. Au lieu de s'apprêter en toute hâte, elle était étendue sur un lit de repos, occupée à lire. Mistress Pryor, debout à côté d'elle, la pressait vainement de se lever et de s'habiller. Caroline ne perdit pas de temps en paroles : elle s'empara du livre, et, de ses propres mains, commença l'opération de la toilette. Shirley, que la chaleur rendait encore plus indolente, et gaie de sa jeune et joyeuse nature, voulait parler, rire et s'amuser; mais Caroline, qui voulait arriver à l'heure, persévéra à l'habiller aussi vite que ses doigts pouvaient attacher des cordons ou piquer des épingles. A la fin, comme elle achevait de réunir une rangée d'agrafes et d'œillets, elle trouva le loisir de la gronder, lui disant que c'était fort mal à elle d'avoir si peu d'exactitude; qu'elle ressemblait en ce moment même à l'image de la Nonchalance : ce qui était vrai, mais c'était au moins une fort aimable figure de cette élégante déité, née de la richesse et du loisir.

Shirley offrait un frappant contraste avec Caroline : il y avait du style dans chaque pli de ses vêtements, dans chaque ligne de son visage : la riche étoffe de soie l'habillait mieux qu'un costume plus simple; l'écharpe richement brodée lui allait à merveille; elle la portait négligemment, mais avec grâce; la guirlande qui ornait son chapeau faisait un excellent effet; chaque ornement était à la place que le goût et la mode lui assignaient. L'ensemble de la mise était en harmonie parfaite avec le franc éclat de ses yeux, le sourire un peu satirique qui se jouait sur ses lèvres, son port droit et ferme et son pas léger. Caroline lui prit la main lorsqu'elle fut habillée, la fit descendre rapidement, et elles se mirent à courir en riant à travers les champs, semblables à une blanche colombe et à un oiseau de paradis aux vives et brillantes couleurs, associés dans leur volée commune.

Grâce à la promptitude de miss Helstone, elles arrivèrent en temps opportun. Pendant que les arbres leur dérobaient encore l'église, elles entendirent les cloches sonner un appel mesuré, mais pressant. On entendait déjà distinctement le bruit des pas, le murmure des voix. D'un tertre élevé, elles apercevaient, sur la route de Whinbury, l'école de Whinbury qui approchait : elle se composait de cinq cents âmes. Le recteur et le vicaire, Boultby et Donne, étaient en tête : le premier mar-

chant, comme il convient à un prêtre bénéficiaire, sous le dais d'un large chapeau, avec la dignité d'une ample corpulence, embelli par le plus carré et le plus vaste des habits noirs, et s'appuyant sur la plus solide des cannes à pomme d'or. En marchant, le docteur brandissait de temps à autre légèrement sa canne et inclinait son large chapeau d'une façon dogmatique vers son aide de camp. Cet aide de camp, c'est-à-dire Donne, étroit si l'on comparait sa stature avec la large corpulence de son principal, s'efforçait néanmoins de paraître tout à fait un vicaire : tout chez lui dénotait l'impertinence et la bonne opinion de lui-même, depuis son nez en trompette et son menton relevé jusqu'à ses cléricales guêtres noires. ses culottes sans bretelles et ses souliers à pointe carrée.

Allez, monsieur Donne! vous venez de subir un minutieux examen. Vous avez une excellente opinion de vous-même; mais que les deux figures blanches et roses qui vous surveillent du haut de la colline là-bas pensent comme vous, c'est une autre question.

Ces deux figures descendent en courant, aussitôt que le régiment a passé : le cimetière est rempli d'élèves et de maîtres, tous dans leurs plus beaux habits des dimanches; et, dans un district si malheureux, dans des temps si mauvais, il est étonnant qu'ils soient parvenus à s'habiller d'une façon si décente, si élégante même. Cet amour de la décence chez les Anglais peut produire des miracles : la pauvreté qui réduit une fille irlandaise aux haillons est impuissante à dépouiller la fille anglaise de la garde-robe qu'elle sait être indispensable à sa dignité. En outre la dame du manoir, cette Shirley qui regarde avec plaisir cette foule bien habillée et heureuse, n'est pas étrangère à ce bien-être. Sa libéralité opportune a consolé plus d'une pauvre famille qui voyait avec terreur s'approcher les jours de fête, et fourni à plus d'un enfant un habit et un chapeau pour la circonstance : elle le sait, et elle s'en réjouit; elle est satisfaite que son argent, son exemple, son influence, aient été réellement de quelque utilité à ses semblables. Elle ne peut être charitable à la manière de miss Ainley, cela n'est pas dans sa nature; elle est heureuse de voir qu'il y a une autre manière d'exercer la charité, praticable pour d'autres caractères et dans d'autres circonstances.

Caroline aussi est satisfaite; car elle aussi a fait du bien dans la mesure de ses moyens; elle s'est dépouillée de plus

d'un vêtement, d'un ruban ou d'un collet dont elle pouvait difficilement se passer, pour subvenir à l'habillement des élèves de sa classe; et, comme elle n'avait point d'argent à donner, elle a suivi l'exemple de miss Ainley, en donnant son temps et son industrie et en cousant pour les enfants.

Non-seulement le cimetière est rempli, mais le jardin du recteur est couvert aussi d'une foule compacte : des couples et des compagnies de ladies et de gentlemen se promènent au milieu des lilas et des laburnes. La maison aussi est occupée; aux fenêtres ouvertes se tiennent des groupes joyeux. Ce sont tous les patrons et les maîtres qui doivent grossir la procession. Dans le petit enclos de la paroisse derrière la rectorerie sont les musiciens des trois paroisses, avec leurs instruments. Fanny et Élisa, vêtues de la plus piquante façon, et avec des tabliers d'une blancheur éblouissante, parcourent leurs rangs, leur servant des quarts d'ale, dont une provision a été brassée dans les meilleures conditions, d'après les ordres du recteur et sous sa surveillance spéciale. Toutes les fois qu'il mettait la main à quelque affaire, elle devait être dirigée parfaitement. Il ne sanctionnait aucune dépense inutile ou inefficace; depuis l'érection d'un bâtiment public, d'une église, d'une école, ou d'une maison de justice, jusqu'à la cuisson d'un dîner, il était le partisan des choses libéralement et princièrement faites. Miss Keeldar lui ressemblait en cela, et ils s'approuvaient mutuellement.

Caroline et Shirley ne tardèrent pas à se mêler à la société. La première montra une aisance qu'elle n'avait pas d'habitude; au lieu de s'asseoir dans un coin, ou de se retirer dans sa chambre jusqu'à ce que la procession fût passée en revue, comme elle avait coutume de faire, elle se mit à parcourir les salles, souriant et adressant la parole à l'un et à l'autre, et se montrant une tout autre créature. C'était à la présence de Shirley qu'elle était redevable de cette transformation : la vue de l'air et des manières de miss Keelda· lui avait fait un bien immense. Shirley n'avait aucune crainte de ses semblables, aucune tendance à s'éloigner d'eux et à les éviter. Tous êtres humains, hommes, femmes, enfants, que leur manque d'éducation ou leur présomption grossière ne rendait pas positivement insupportables, étaient également les bienvenus auprès d'elle. Cette disposition la faisait aimer de tout le monde, car elle dépouillait sa raillerie même de son aiguillon et donnait à

sa conversation sérieuse ou enjouée un charme tout particulier : elle ne diminuait toutefois en rien la valeur de son amitié intime, qui était chose tout à fait distincte de sa bienveillance sociale, et dépendait d'une tout autre partie de son caractère. Miss Helstone était le choix de son affection et de son intelligence; les misses Pearson, Sykes et Wynne, ne faisaient que profiter de sa bonne nature et de sa vivacité.

Donne vint par hasard dans le salon, pendant que Shirley, assise sur le sofa, formait le centre d'un groupe assez important. Elle avait déjà oublié l'exaspération à laquelle elle s'était laissée aller contre lui; elle le salua et lui sourit gracieusement. Le caractère de l'homme apparut alors clairement. Il ne sut point décliner l'avance avec dignité, comme quelqu'un dont la juste susceptibilité a été blessée, ni l'accepter avec franchise, comme quelqu'un qui est content d'oublier et de pardonner; sa punition ne lui avait infligé aucun sentiment de honte, et il n'était pas assez vigoureux dans le mal pour que sa méchanceté prît un caractère actif : il passa simplement avec un air pusillanime et renfrogné. Rien ne put dans la suite le réconcilier avec son ennemie, et des mortifications plus dures et plus ignominieuses furent impuissantes à éveiller la passion du ressentiment dans sa lymphatique nature.

« Il ne valait pas que je lui fisse une scène! dit Shirley à Caroline. Combien j'ai été folle! Punir le pauvre Donne pour son stupide mépris du Yorkshire, autant eût valu écraser un moucheron s'attaquant à la peau d'un rhinocéros. Si j'avais été un homme, je crois que je l'aurais jeté de vive force à la porte : je suis contente de ne m'être servie que de la force morale. Mais qu'il ne m'approche plus : je ne l'aime pas; il m'irrite. Il n'y a pas même d'amusement à tirer de lui. Sous ce dernier rapport, je préfère Malone. »

Il sembla que Malone voulût justifier la préférence, car ces paroles étaient à peine prononcées, que Pierre-Auguste arriva en grande tenue, ganté et parfumé, avec ses cheveux huilés et brossés à la perfection, et portant à la main un énorme bouquet de roses qu'il présenta à l'héritière avec une grâce qui eût défié le plus habile crayon. Et qui eût osé, après cela, dire que Pierre n'était pas galant pour les dames? Il avait cueilli et offert des fleurs : il avait déposé un sentimental et poétique tribut sur l'autel de l'Amour.... ou de Mammon. Hercule tenant la quenouille ne représentait que faiblement Pierre offrant des roses.

C'est ce qu'il pensa sans doute lui-même, car il demeura étonné de ce qu'il venait de faire. Il se retira sans prononcer un mot. Il s'en allait en se félicitant intérieurement, lorsqu'il lui vint à l'idée de se retourner pour s'assurer s'il avait bien réellement présenté le bouquet : oui, les six roses étaient bien là sur le tablier de satin pourpre, tenues par une main blanche dont les doigts effilés étaient ornés d'anneaux d'or; sur elles flottaient des boucles de cheveux cachant à moitié une figure riante : seulement cachant *à moitié;* Pierre vit le rire; il n'y avait pas à s'y tromper, on riait de sa galanterie; sa conduite chevaleresque était un sujet de plaisanterie pour un jupon, pour deux jupons! car miss Helstone riait aussi. Pierre devint sombre comme le nuage qui recèle la foudre. Lorsque Shirley leva la tête, un œil farouche était attaché sur elle : Malone, du moins, avait assez d'énergie pour haïr; elle put s'en convaincre à son regard.

« Pierre veut une scène, et il l'aura un jour s'il la cherche, » murmura-t-elle à l'oreille de son amie.

En ce moment, plus solennels et plus sombres par la couleur de leurs vêtements que par leur visage, les trois recteurs apparurent sur la porte de la salle à manger : jusqu'alors ils avaient été occupés à l'église, et ils venaient prendre quelque rafraîchissement avant que la marche commençât. La large chaise couverte de maroquin avait été laissée vacante pour le docteur Boultby; il s'y assit, et Caroline, suivant les instructions de Shirley, qui lui dit que le temps était venu de jouer son rôle d'hôtesse, s'empressa d'offrir au vaste, révéré et surtout très-digne ami de son oncle, un verre de vin et une assiette de macarons. Les sacristains de Boultby, tous deux patrons de l'École du dimanche, étaient déjà à côté de lui; mistress Sykes et les autres ladies de sa congrégation se tenaient à sa droite et à sa gauche, lui exprimant leurs espérances qu'il n'était pas trop fatigué, leurs craintes que la chaleur du jour ne fût trop grande pour lui. Mistress Boultby, qui avait coutume de dire que, lorsque son époux et seigneur s'endormait après un bon dîner, son visage ressemblait à celui d'un ange, était là penchée sur lui, essuyant tendrement sur son front une sueur réelle ou imaginaire : Boultby, enfin, était dans sa gloire, et, d'une pleine voix de poitrine, distribuait autour de lui des remercîments pour les attentions dont il était l'objet, et des assurances sur l'état tolérable de sa santé. Il ne fit aucune atten-

tion à Caroline lorsqu'elle s'approcha de lui, excepté pour prendre ce qu'elle lui offrait : il ne la vit pas, il ne la voyait jamais; il savait à peine qu'une telle personne existât. Il vit les macarons, néanmoins, et, comme il aimait fort les sucreries, il en prit une légère poignée. Quant au vin, mistress Boultby voulut absolument y ajouter de l'eau chaude, du sucre et de la muscade.

M. Hall se tenait debout près d'une fenêtre ouverte, respirant l'air et le parfum des fleurs, et causant comme un frère avec miss Ainley. Caroline tourna vers lui ses attentions avec plaisir. Que lui apporterait-elle? Il ne voulut point se servir lui-même, mais être servi par elle, et elle se pourvût d'un petit plateau, afin de lui pouvoir offrir de la variété. Marguerite Hall les joignit, puis miss Keeldar : les quatre ladies entouraient leur pasteur favori; elles aussi s'imaginaient regarder le visage d'un ange terrestre : Cyrille Hall était leur pape, pour elles aussi infaillible que le docteur Thomas Boultby l'était pour ses admirateurs. Une foule aussi environnait le recteur de Briarfield : plus de vingt personnes se pressaient autour de lui, et jamais curé n'avait été plus puissant dans un cercle que le vieux Helstone. Les vicaires, attroupés à leur manière, formaient une constellation de trois planètes inférieures. Quelques jeunes ladies les regardaient de loin, mais ne s'aventuraient pas à les approcher.

M. Helstone tira sa montre et annonça à haute voix : « Deux heures moins dix minutes; c'est l'heure pour tout le monde de se mettre en ligne. Allons! » Il saisit son large chapeau et sortit. Tous se levèrent et suivirent en masse.

Les douze cents enfants furent divisés en trois corps de quatre cents chacun : à l'arrière-garde de chaque régiment stationnait une bande de musiciens; entre chaque vingtaine était un intervalle dans lequel Helstone plaça les maîtres deux à deux. L'avant-garde des trois armées fut ainsi composée :

Grâce Boultby et Marie Sykes, pour Whinbury;

Marguerite Hall et Marie-Anne Ainley, pour Nunnely;

Caroline Helstone et Shirley Keeldar, pour Briarfield.

Puis M. Helstone commanda : M. Donne à Whinbury; M. Sweeting à Nunnely; M. Malone à Briarfield.

Et les trois vicaires s'avancèrent devant les généraux en jupons.

Les recteurs se placèrent à l'extrême avant-garde, les clercs

de la paroisse à l'extrême arrière-garde. Helstone agita son chapeau : en un instant s'ébranlèrent les huit cloches de la tour; les orchestres retentirent, le clairon répondit à la flûte, les tambours firent entendre leur roulement, et les armées se mirent en marche.

La route déroulait sa large voie blanche devant la longue procession; le soleil brillait dans un ciel sans nuages; le vent agitait doucement les feuilles des arbres. Les douze cents enfants et les cent cinquante adultes qui composaient les trois armées marchaient au pas et au son de la musique, le visage joyeux et le cœur content. C'était une belle scène et qui faisait plaisir à voir : c'était un jour de bonheur pour le riche et pour le pauvre; l'œuvre de Dieu d'abord, puis celle du clergé. Rendons justice aux prêtres d'Angleterre. C'est une corporation qui laisse à désirer sous quelques rapports : ils sont de chair et de sang comme nous; mais le pays serait dans un triste état sans eux. La Grande-Bretagne regretterait son Église, si cette Église venait à tomber. Que Dieu la conserve ! que Dieu aussi la réforme !

CHAPITRE XVI.

Le festin des écoles.

Elle n'allait pas au combat, elle ne marchait pas à la rencontre de l'ennemi, cette armée commandée par des prêtres et par des femmes; et cependant sa musique jouait des airs guerriers, et, à en juger par les yeux et l'attitude de quelques-uns, de miss Keeldar, par exemple, ces airs éveillaient un esprit sinon martial, du moins plein d'ardeur. Le vieux Helstone, se retournant par hasard, aperçut le visage de Shirley, et ne put retenir un rire qu'elle comprit et qu'elle partagea.

« Il n'y a aucune bataille en perspective, dit-il; notre pays n'a pas besoin que nous combattions pour lui : aucun ennemi ou tyran ne met en question ou ne menace notre liberté; il n'y a rien à faire, nous exécutons seulement une promenade. Serrez les rênes, capitaine, et comprimez le feu de cette ardeur : nous n'en avons pas besoin.... et c'est tant pis !

— Gardez votre avis, docteur, répondit Shirley. » Puis elle murmura à Caroline : « Je veux emprunter à l'imagination ce que la réalité ne me donnera pas. Nous ne sommes pas des soldats, le carnage n'est point mon désir : ou, si nous en sommes, nous sommes soldats de la croix. Je veux m'imaginer que le temps a remonté de quelques siècles en arrière, et que nous accomplissons un pèlerinage en Palestine. Mais non, cela n'est pas suffisant. J'ai besoin d'un rêve plus sombre : nous sommes des Lowlanders d'Écosse, suivant un capitaine du Covenant en haut des montagnes, pour tenir un meeting hors de l'atteinte des soldats des persécuteurs. Nous savons que la bataille peut suivre la prière; et comme nous croyons que, dans la plus fâcheuse issue du combat, le ciel doit être notre récompense, nous sommes prêts à rougir volontiers le sol de notre sang. Cette musique remue mon âme; elle éveille toute ma vie; elle fait battre mon cœur, non avec son pouls tempéré de chaque jour, mais avec une nouvelle et pénétrante vigueur. Je désire presque avoir un danger à affronter; une foi, une patrie, ou au moins un bien-aimé à défendre.

— Regardez, Shirley! interrompit Caroline. Quelle est cette tache que l'on aperçoit au sommet de la hauteur de Stilbro'? Vous avez meilleure vue que moi : tournez donc de ce côté votre œil d'aigle. »

Miss Keeldar regarda. « Je vois, » dit-elle; puis elle ajouta aussitôt : « Il y a une ligne rouge. Ce sont des soldats, des cavaliers, dit-elle vivement; ils vont au galop, ils sont six, ils vont passer près de nous.... Non, ils ont tourné à droite; ils ont vu la procession, et ils l'évitent en faisant un détour. Où vont-ils?

— Peut-être ne font-ils qu'exercer leurs chevaux.

— Peut-être bien. Nous ne les voyons plus maintenant. »

Ici M. Helstone éleva la voix.

« Nous allons passer à travers Royd-Lane, afin d'arriver plus tôt à Nunnely par la traverse, » dit-il.

Et, en conséquence, l'armée s'engagea dans le défilé de Royd-Lane. Ce défilé était fort étroit, si étroit que deux seulement pouvaient passer de front sans tomber dans le fossé qui le bordait de chaque côté. On était arrivé au milieu, quand un mouvement d'excitation se manifesta parmi les commandants. Les lunettes de Boultby et le large chapeau d'Helstone s'agitè-

rent, et les vicaires se firent des signes. M. Hall se tourna en souriant vers les ladies.

« Qu'y a-t-il donc? » lui fut-il demandé.

Il étendit son bâton vers l'extrémité du défilé devant eux. Une seconde procession, une procession d'un autre genre, s'engageait aussi dans le défilé, conduite également par des hommes vêtus de noir, et suivie, ainsi qu'on pouvait l'entendre, par de la musique.

« Est-ce que ce serait l'ombre de la nôtre? demanda Shirley.

— Si vous désiriez une bataille, vous êtes à peu près certaine de l'avoir, au moins une bataille de regards, murmura en riant Caroline.

— Ils ne passeront pas! s'écrièrent unanimement les vicaires; nous ne céderons pas.

— Céder! répondit Helstone sévèrement, se tournant vers eux; qui parle de céder? Vous, garçons, pensez à ce que vous avez à faire: les ladies, je le sais, seront fermes; je peux compter sur elles. Il n'y a pas ici une femme dévouée à l'Église qui ne soit disposée à soutenir la lutte contre ces gaillards-là, pour l'honneur de l'établissement. Qu'en dit miss Keeldar?

— Elle demande ce que c'est.

— Les écoles des Dissidents et des Méthodistes, les Baptistes, les Indépendants, les Wesleyens, réunis dans une alliance impie, et s'engageant à dessein dans le défilé pour obstruer notre marche et nous faire reculer.

— Mauvais procédés! dit Shirley, et je hais les mauvais procédés. Ils méritent assurément une leçon.

— Une leçon de politesse, » suggéra M. Hall, qui était toujours pour la paix, non un exemple de violence.

Le vieux Helstone se mit en marche, hâtant le pas; il marcha un peu en avant de sa compagnie. Il avait presque joint les autres chefs noirs, quand celui qui paraissait agir comme le commandant en chef de l'armée hostile, un gros et gras personnage à cheveux noirs lissés sur le front, commanda une halte. La procession s'arrêta: il tira un livre d'hymnes, désigna le verset, donna le ton, et tous entonnèrent avec ensemble le plus douloureux des cantiques.

Helstone fit signe à ses musiciens. Ils éclatèrent avec toute la puissance des cuivres. Il leur commanda de jouer le *Rule Britannia*, et ordonna aux enfants d'accompagner vocalement, ce

qu'ils firent avec une ardeur enthousiaste. L'ennemi fut foudroyé, son psaume interrompu. Sous le rapport du bruit, il était terrassé.

« Maintenant, suivez-moi ! s'écria Helstone, non à la course, mais d'un pas ferme et vif. Soyez fermes, enfants et femmes, soutenez-vous les uns les autres; tenez-vous par les pans de vos vêtements, si c'est nécessaire. »

Et il marcha en avant d'un pas si roide et si déterminé, et il fut en outre si bien secondé par les écoliers et leurs maîtres, qui firent exactement ce qu'il leur avait dit et marchèrent avec une ferme et solide impétuosité; par les vicaires aussi, forcés de faire de même, placés qu'ils étaient entre deux feux, Helstone et miss Keeldar, qui tous deux surveillaient toute déviation avec une vigilance de lynx, et étaient prêts, l'un avec sa canne, l'autre avec son parasol, à réprimer la plus légère infraction aux ordres, que les dissidents furent d'abord étonnés, puis alarmés; ils reculèrent et se pressèrent en arrière, et, à la fin, ils furent forcés de tourner les talons et de laisser libre le défilé de Royd-Lane. Boultby souffrit un peu dans la mêlée; mais Helstone et Malone le soutinrent entre eux, et il sortit de la bagarre avec tous ses membres, mais avec une respiration quelque peu gênée.

Le gras dissident qui avait entonné l'hymne fut laissé assis dans le fossé. C'était un marchand de spiritueux, un chef de non-conformistes, et l'on dit qu'il but plus d'eau dans cette après-midi qu'il n'en avait avalé pendant les douze mois précédents. M. Hall avait pris soin de Caroline, et Caroline de lui. Miss Keeldar et M. Helstone se pressèrent cordialement les mains lorsqu'ils eurent glorieusement fait passer toute l'armée à travers le défilé. Les vicaires commençaient à triompher; mais M. Helstone mit un frein à leur innocente ardeur; il leur fit observer qu'ils n'avaient jamais eu le bon sens de savoir ce qu'ils devaient dire, et qu'ils feraient mieux de retenir leur langue; il leur rappela qu'ils n'avaient été pour rien dans la conduite de l'affaire.

Vers trois heures et demie, la procession se retourna, et à quatre heures elle était arrivée à son point de départ. De longues lignes de bancs furent placés dans les champs récemment fauchés autour de l'école. Les enfants s'y assirent, et d'énormes paniers couverts de linges blancs et de vases d'étain fumants furent apportés. Avant la distribution des mets, un court

bénédicité fut prononcé par M. Hall et chanté par les enfants : ces jeunes voix retentissant ainsi en plein air étaient mélodieuses et même touchantes. De larges gâteaux et du thé chaud et bien sucré furent distribués avec la plus grande libéralité; aucune limite n'était posée, pour ce jour du moins; la règle était que chaque enfant reçût au moins deux fois autant qu'il pouvait manger, afin qu'il lui restât une réserve qu'il pût emporter à la maison pour ceux auxquels l'âge, la maladie ou d'autres empêchements, n'avaient pas permis de venir au festin. Des gâteaux et de la bière circulaient aussi parmi les musiciens et les chantres d'église; plus tard, les bancs furent enlevés, et tous purent se livrer sans contrainte à leurs jeux.

Une cloche appela les maîtres, les patrons et les patronnesses, dans la salle d'école; miss Keeldar, miss Helstone et plusieurs autres ladies étaient déjà là, examinant l'arrangement de leurs différents services et de leurs tables. Une grande partie des domestiques femelles du voisinage, avec les femmes des chantres, des clercs et des musiciens, avaient été mises en réquisition pour le service de ce jour; toutes avaient mis leurs plus frais atours, et, parmi les plus jeunes, il y en avait de fort jolies; une dizaine étaient occupées à couper le pain et le beurre, une autre dizaine à apporter l'eau prise aux chaudières de la cuisine du recteur. La profusion des fleurs et de la verdure qui décoraient les murs, l'éclat des théières d'argent et de la porcelaine qui couvraient les tables, l'activité qui régnait de toutes parts, les visages joyeux, les toilettes brillantes, tout cela formait un aimable et réjouissant spectacle. Tout le monde parlait, non très-haut, mais joyeusement, et les canaris faisaient entendre dans leurs cages leurs chants les plus aigus.

Caroline, en qualité de nièce du recteur, prit place a l'une des trois premières tables. Mistress Boultby et Marguerite Hall présidaient aux deux autres. C'est à ces tables que devait se placer l'élite de la réunion, les strictes règles de l'égalité n'étant pas plus pratiquées à Briarfield qu'ailleurs. Miss Helstone se débarrassa de son chapeau et de son écharpe, afin d'être moins incommodée par la chaleur; les longues boucles de ses cheveux, retombant sur son cou, lui tenaient presque lieu de voile, et sa robe de mousseline, d'une coupe modeste et presque semblable à celle d'une religieuse, la dispensait de s'encombrer d'un châle.

La salle se remplissait. M. Hall avait pris son poste à côté de

Caroline, qui, tout en terminant l'arrangement des tasses et des cuillers, lui faisait à voix basse des remarques sur les événements du jour. Il paraissait un peu préoccupé de ce qui était arrivé à Royd-Lane, et elle s'efforçait de le distraire. Miss Keeldar était assise près d'eux; chose étonnante, elle ne parlait ni ne riait; au contraire, elle était fort calme, et portait autour d'elle des regards vigilants; elle semblait craindre que quelque intrus ne s'emparât d'une place demeurée vide à côté d'elle, et qu'elle réservait bien évidemment à quelqu'un. De temps à autre elle étalait sa robe de satin sur cette place réservée, ou y déposait ses gants ou son mouchoir brodé. Caroline s'aperçut enfin du manége, et lui demanda quel ami elle attendait. Shirley se pencha vers elle, effleura presque son oreille de ses lèvres roses, et murmura, avec cette douceur que prenait sa voix lorsque ce qu'elle avait à dire était de nature à éveiller quelque secrète source de plaisir dans son cœur :

« J'attends M. Moore; je le vis hier soir, et lui fis promettre de venir avec sa sœur et de prendre place à notre table. Il ne me manquera pas de parole, j'en suis sûre; mais je crains qu'il n'arrive trop tard et ne soit séparé de nous. Voici une nouvelle fournée qui entre: toutes les places vont être prises : c'est insupportable. »

Et en effet M. Wynne le magistrat, sa femme, son fils et ses deux filles, firent en ce moment leur entrée solennelle. Ils faisaient partie de l'aristocratie de Briarfield ; leur place était marquée à la première table; ils y furent conduits et remplirent tout l'espace demeuré vacant. Pour l'agrément de miss Keeldar, M. Sam Wynne s'empara de la place réservée à M. Moore, se plantant résolûment sur sa robe, sur ses gants et sur son mouchoir. M. Sam était l'un des objets de son aversion, d'autant plus qu'il affichait de sérieuses prétentions à sa main. Le vieux gentleman aussi avait publiquement déclaré que le domaine de Fieldhead et celui de de Walden étaient *délicieusement contagieux*, ce que la rumeur publique n'avait pas manqué de répéter à Shirley.

Les oreilles de Caroline tintaient toujours de ce vibrant murmure : « J'attends M. Moore, » qui faisait encore battre son cœur et colorait ses joues, lorsque les notes de l'orgue éclatèrent sur le bruit confus de l'assemblée. Le docteur Boultby, M. Helstone et M. Hall se levèrent; tout le monde les imita; le bénédicité fut chanté avec accompagnement de musique, et le

thé commença. Caroline était trop occupée de son office pour avoir le temps de regarder autour d'elle; mais, la dernière tasse remplie, elle jeta un regard inquiet à travers la salle. Plusieurs gentlemen et plusieurs ladies demeuraient encore debout et n'avaient point de siéges. Au milieu d'un groupe, elle reconnut sa vieille amie, miss Mann, que le beau temps et quelques sollicitations avaient déterminée à quitter sa triste solitude pour jouir de quelques heures de plaisir. Miss Mann semblait fatiguée de se tenir debout; une lady en chapeau jaune lui apporta une chaise. Caroline reconnut ce chapeau jaune; elle reconnut les cheveux noirs, la figure bienveillante, quoique renfrognée, que surmontait ce chapeau; elle reconnut la robe de soie noire et même le châle gris de lin; enfin elle reconnut Hortense Moore, et elle eut l'idée de franchir tous les obstacles, de courir à elle et de l'embrasser, de lui donner un baiser pour elle et deux pour son frère. Elle se leva même à moitié, avec une exclamation étouffée, et peut-être, car l'impulsion était violente, se serait-elle précipitée à travers la chambre, si une main ne l'eût retenue sur sa chaise, et si une voix derrière elle ne lui eût murmuré :

« Attendez après le thé, Lina, et je l'amènerai vers vous. »

Et, aussitôt qu'elle put de nouveau lever les yeux, elle regarda : Robert lui-même était là, non loin d'elle, qui souriait à son ardeur; il lui parut mieux qu'elle ne l'avait jamais vu; il sembla même si beau à ses yeux fascinés, qu'elle n'osa pas hasarder un second coup d'œil : car cette image éblouit son regard d'un éclat douloureux, et s'imprima dans sa mémoire comme si elle y eût été daguerréotypée par un rayon de l'éclair.

Il s'avança et parla à Shirley, qui, irritée par quelques attentions importunes de Sam Wynne, et parce que ce gentleman demeurait assis sur ses gants et sur son mouchoir, et probablement aussi par le manque de ponctualité dont Moore s'était rendu coupable, n'était rien moins que de bonne humeur. Elle haussa d'abord les épaules, puis lui lança un ou deux mots amers sur son insupportable lenteur. Moore ne répliqua ni ne s'excusa. Il s'assit tranquillement à côté d'elle, comme s'il attendait qu'elle fût calmée, ce qu'elle fit en moins de cinq minutes; elle lui offrit sa main, qu'il prit avec un sourire moitié grondeur, moitié reconnaissant : un imperceptible mouvement de tête marquait distinctement la première qualité

de ce sourire; il est probable qu'une aimable pression de main exprima la seconde.

« Vous allez vous asseoir où vous pourrez maintenant, monsieur Moore, dit Shirley, souriant aussi; vous voyez qu'il n'y a pas un pouce de place pour vous ici; mais je vois un espace vide à la table de M. Boultby, entre miss Armitage et miss Birtwhistle. Allez; John Sykes sera votre vis-à-vis, et vous nous tournerez le dos. »

Cependant Moore préféra rester où il était; de temps à autre il faisait le tour de la grande table, s'arrêtant pour saluer d'autres gentlemen qui, comme lui, étaient sans place; mais il revenait toujours vers son aimant, Shirley, apportant avec lui des observations qu'il était nécessaire de lui murmurer à l'oreille.

Pendant ce temps, le pauvre Sam Wynne semblait loin d'être à son aise. Sa jolie voisine, à en juger par ses mouvements, paraissait d'une humeur peu égale et peu accommodante; elle ne restait pas tranquillement assise pendant deux secondes de suite; elle avait chaud, elle faisait jouer son éventail, se plaignait du manque d'air et d'espace. Elle faisait hautement la remarque que, dans son opinion, lorsque les gens avaient fini de prendre leur thé, ils devaient quitter la table, et annonçait qu'elle allait se trouver mal, si l'état des choses continuait. M. Sam lui offrit de l'accompagner dehors, vrai moyen de lui faire prendre un rhume mortel, dit-elle. Bref, son poste n'était plus tenable; et, après avoir avalé son *quantum* de thé, il jugea à propos d'évacuer la place.

Moore eût dû être prêt à s'en emparer, tandis qu'il se trouvait à l'autre bout de la salle, en profonde conférence avec Christophe Sykes. Un grand marchand de grains, Timothée Ramsden, Esq., qui se trouvait plus rapproché et était fatigué d'être debout, s'avança pour s'emparer de la place vacante. Mais les expédients de Shirley ne lui firent pas défaut : un mouvement de son écharpe renversa la théière, dont le contenu se répandit partie sur l'endroit du banc demeuré vacant, et partie sur sa robe de satin; il fallut appeler un garçon pour réparer le malheur. M. Ramsden, gentleman gros et bouffi, dont la personne était aussi vaste que la fortune, se retira aussitôt; Shirley, ordinairement d'une indifférence coupable pour les petits accidents affectant la toilette, s'agita d'une façon qui eût fait honneur à la plus nerveuse lady : M. Ramsden ouvrit la

bouche, se recula lentement, et, comme miss Keeldar menaçait de se laisser aller et de tomber en pâmoison à l'endroit même, il tourna sur ses talons et opéra une lourde retraite.

Moore revint enfin. Examinant avec calme le brouhaha, et souriant malicieusement de la contenance énigmatique de Shirley, il fit à part soi la remarque que le climat de ce bout de la salle était véritablement le plus chaud, et qu'il ne pouvait convenir qu'à des tempéraments froids comme le sien; puis, jetant de côté garçons, nappes, robe de satin, etc., il s'installa lui-même à la place qui lui était évidemment marquée par sa destinée. Shirley s'apaisa, ses traits changèrent, son front crispé et l'inexplicable courbe de sa bouche reprirent leur expression naturelle; tous les mouvements anguleux à l'aide desquels elle venait de vexer le pauvre Sam Wynne furent calmés comme par un charme. Et cependant elle ne jeta à Moore aucun regard gracieux; au contraire, elle l'accusa de lui avoir donné un monde de contrariétés, et lui reprocha d'être cause de la perte qu'elle venait de faire de l'estime de M. Ramsden et de l'inappréciable amitié de M. Samuel Wynne.

« Je voudrais pour tout au monde n'avoir offensé ni l'un ni l'autre de ces gentlemen, dit-elle. J'ai toujours eu coutume de les traiter tous deux avec la plus parfaite considération, et aujourd'hui, grâce à vous, comment ont-ils été reçus? Je ne serai pas tranquille que je n'aie réparé cette sottise. Je ne puis être heureuse sans l'amitié de mes voisins; ainsi, demain il me faudra faire un pèlerinage au moulin de Royd, caresser le meunier, louer le grain; et le lendemain je devrai aller à de Walden, où je déteste d'aller, et porter dans mon ridicule la moitié d'un gâteau d'avoine pour les chiens d'arrêt favoris de M. Sam.

— Vous connaissez le plus sûr chemin du cœur de chacun d'eux, je n'en doute pas, » dit tranquillement Moore.

Il paraissait très-content d'avoir enfin trouvé sa place; mais il ne fit aucune belle phrase pour exprimer sa reconnaissance, et n'offrit aucune excuse pour le trouble qu'il avait causé. Son flegme lui allait d'ailleurs merveilleusement : il était si sérieux, si posé, qu'il en paraissait encore plus beau. On aimait à se trouver dans son voisinage, tant le calme de sa personne était communicatif. On n'eût pas pensé, en le voyant là, qu'il était un pauvre homme luttant contre la ruine, assis à côté d'une riche lady. Le calme de l'égalité se peignait sur son visage; peut-être régnait-il aussi dans son cœur. De temps à autre, à

la manière dont il baissait son regard sur miss Keeldar en lui parlant, vous eussiez pu croire qu'il la dominait par sa position autant que par sa taille. Des éclairs presque austères sillonnaient son front et brillaient dans ses yeux : leur conversation était devenue animée, quoiqu'elle fût contenue dans un diapason inférieur. Elle le pressait de questions; évidemment il refusait de donner satisfaction à sa curiosité. Elle chercha une fois son œil avec les siens : on lisait dans leur douce mais ardente expression qu'elle sollicitait des réponses plus catégoriques. Moore sourit agréablement, mais ses lèvres ne se desserrèrent pas. Alors elle parut piquée et lui tourna le dos; mais en deux minutes il rappela son attention : il semblait lui faire des promesses, qu'elle avait l'air d'accepter comme des confidences.

Il paraît que la chaleur de la salle ne convenait point à miss Helstone : elle devint de plus en plus pâle à mesure que le thé s'avançait. Aussitôt que les grâces eurent été récitées, elle quitta la table et se hâta de suivre sa cousine Hortense, qui, avec miss Mann, avait déjà cherché le grand air. Robert Moore s'était levé en même temps qu'elle, peut-être avec l'intention de lui parler; mais il fallait échanger le mot d'adieu avec miss Keeldar en la quittant, et pendant ce temps Caroline avait disparu.

Hortense accueillit son ancienne pupille avec plus de dignité que de chaleur : elle avait été sérieusement offensée de la conduite de M. Helstone, et avait toujours blâmé Caroline d'obéir trop littéralement à son oncle.

« Vous êtes tout à fait une étrangère, » dit-elle pendant que son élève lui prenait les mains qu'elle serrait dans les siennes.

Caroline la connaissait trop bien pour se plaindre de sa froideur; elle laissa passer ce petit accès de délicatesse outrée, bien sûre que sa bonté naturelle ne tarderait pas à prendre le dessus. En effet, Hortense n'eut pas plus tôt remarqué le visage et les traits amaigris de sa cousine, que son air s'adoucit. L'embrassant sur les deux joues, Lina lui demanda anxieusement des nouvelles de sa santé : elle eût probablement été forcée de subir un long interrogatoire, suivi d'une plus longue mercuriale sur ce chapitre, si miss Mann n'eût détourné l'attention de la questionneuse en la priant de la reconduire à la maison. La pauvre invalide était déjà fatiguée : sa lassitude la rendait maussade, trop maussade presque pour parler à Caroline; de plus, les vêtements blancs et l'air joyeux de cette jeune personne dé-

plaisaient à miss Mann. Sa robe d'étoffe brune ou de guingamp gris de tous les jours, et son air mélancolique habituel, convenaient plus à la solitaire vieille fille : elle voulut à peine reconnaître ce soir-là sa jeune amie, et la quitta avec un froid salut. Hortense ayant promis de la reconduire chez elle, elles partirent ensemble.

Caroline chercha alors Shirley. Elle aperçut son écharpe aux couleurs de l'arc-en-ciel et sa robe pourpre, dans le centre d'une réunion de ladies, toutes d'elle bien connues, mais qu'elle avait l'habitude d'éviter systématiquement toutes les fois qu'elle le pouvait. Plus timide en certains moments que dans d'autres, elle ne se sentait précisément alors nul courage de se joindre à cette compagnie; elle ne pouvait cependant pas demeurer seule quand tous les autres se réunissaient par paire ou par groupes; elle s'approcha donc d'une réunion de ses propres écolières, grandes filles, ou plutôt jeunes femmes, qui regardaient quelques centaines de plus jeunes enfants jouer au colin-maillard.

Miss Helstone savait que ces jeunes filles l'aimaient, et cependant elle était timide même avec elles en dehors de l'école; elle ne leur inspirait pas plus de crainte qu'elle n'en ressentait elle-même pour elles; si elle s'approchait de leur groupe en ce moment, c'était plutôt pour trouver protection en leur compagnie que pour les patronner par sa présence. Par instinct elles sentirent sa faiblesse, et leur civilité naturelle la leur fit respecter. Son instruction commandait leur estime lorsqu'elle les enseignait; sa gentillesse attirait leurs regards; et, parce qu'elle était considérée comme douce et bonne dans l'exercice de ses fonctions, elles oublièrent généreusement son évidente timidité en ce moment et n'en tirèrent aucun avantage. Toutes paysannes qu'elles fussent, elles avaient trop de sa propre sensibilité anglaise pour se rendre coupables de cette grossière erreur. Elles l'entourèrent poliment et affectueusement, accueillant ses légers sourires et ses efforts pour engager la conversation avec une bienveillance et une civilité qui la mirent aussitôt à son aise.

M. Sam Wynne arrivant en grande hâte pour insister afin que les grandes filles se mêlassent aux jeux aussi bien que les jeunes, Caroline demeura encore une fois seule. Elle méditait une tranquille retraite à la maison, lorsque Shirley, remarquant de loin son isolement, s'empressa de la rejoindre.

« Montons en haut des champs, lui dit-elle; je sais que vous n'aimez pas les foules, Caroline.

— Mais ce sera vous priver d'un plaisir, Shirley, que de vous enlever à ce beau monde qui vous courtise si assidûment, et auquel vous pouvez, sans art ni effort, vous rendre si agréable.

— Non pas tout à fait sans efforts; je suis déjà fatiguée de la tâche; c'est un insipide et ingrat exercice que de causer et de rire avec ces bonnes gens de Briarfield. Depuis dix minutes je cherche à découvrir votre blanc costume. J'ai plaisir à observer ceux que j'aime au milieu de la foule et à les comparer avec les autres; je vous ai comparée, vous ne ressemblez à aucune de celles qui sont ici, Lina : il y a ici de plus jolis visages que le vôtre; vous n'êtes pas, par exemple, une beauté comme Harriet Sykes; à côté d'elle, votre personne paraît presque insignifiante : mais vous avez l'air agréable, vous avez l'air réfléchi, ce que j'appelle intéressant.

— Ah! Shirley! vous me flattez.

— Je ne m'étonne pas que vos écolières vous aiment.

— Vous plaisantez, Shirley, parlons d'autre chose.

— Nous allons parler de Moore, alors, et nous allons le surveiller; je le vois en ce moment.

— Où? »

Et, en faisant cette question, Caroline ne regardait point à travers les champs, mais dans les yeux de miss Keeldar, comme elle avait l'habitude de faire toutes les fois que Shirley mentionnait un objet qu'elle découvrait au loin. Son amie avait meilleure vue qu'elle, et Caroline semblait penser que le secret de la subtilité d'aigle de son regard pouvait se lire dans l'iris gris sombre de son œil; ou plutôt, peut-être cherchait-elle à se guider par la direction de ces deux vifs et brillants petits globes.

« Voilà Moore, dit Shirley, indiquant un point à travers le vaste champ où un millier d'enfants jouaient, et où un nombre égal de spectateurs adultes se promenaient çà et là. Là-bas, pouvez-vous ne pas distinguer sa haute stature et son port droit? Il ressemble, au milieu de la foule qui l'environne, à Éliab parmi les plus humbles bergers, à Saül au milieu d'un conseil de guerre; et c'est bien en effet, si je ne me trompe, un conseil de guerre.

— Et pourquoi cela, Shirley? demanda Caroline, dont l'œil avait à la fin saisi l'objet cherché. Robert parle en ce moment à

mon oncle, et ils se donnent une poignée de main : ils sont donc réconciliés.

— Et non sans de bonnes raisons, soyez-en sûre : ils font cause commune contre l'ennemi commun. Et pourquoi pensez-vous que MM. Wynne, Sykes, Armitage et Ramsden se pressent en cercle autour d'eux? Et pourquoi font-ils signe à Malone de les joindre? Quand on appelle celui-là, croyez-le, c'est qu'on a besoin d'un bras vigoureux. »

Shirley, en regardant, devint agitée : son œil lançait des éclairs.

« Ils n'ont pas voulu se fier à moi, dit-elle; c'est toujours ainsi, lorsqu'arrive le moment!

— De quoi s'agit-il donc?

— Eh! ne le sentez-vous pas? il y a quelque mystère en jeu ; on attend quelque événement. Des préparatifs se font, j'en suis certaine. Je l'ai vu dans la contenance de Moore ce soir; il était animé et cependant dur.

— Dur pour *vous*, Shirley!

— Oui, pour *moi*. il est souvent dur pour moi. Il nous arrive rarement de converser tête à tête; mais il m'a fait souvent sentir que le fond de son caractère n'est pas d'édredon.

— Cependant il paraissait vous parler avec douceur.

— Assurément; ton très-aimable et manières charmantes; et cependant l'homme est péremptoire et réservé : sa réserve m'agace.

— Oui, Robert est réservé.

— Et il a à peine le droit de l'être avec moi, d'autant moins qu'il a commencé par me donner sa confiance. N'ayant rien fait pour perdre cette confiance, elle ne devrait pas m'être retirée; il pense sans doute, je suppose, que je n'ai pas l'âme assez vigoureuse pour qu'il puisse se fier à moi dans une crise.

— Il craint probablement de vous causer de l'inquiétude.

— Précaution inutile : ma nature est élastique et ne se laisse pas facilement déprimer; il devrait savoir cela; mais cet homme est fier : il a ses défauts, quoi que vous puissiez dire, Lina. Remarquez combien ce groupe est animé; ils ne se doutent pas que nous les observons.

— Avec de la vigilance, Shirley, nous pourrons peut-être trouver le fil de leur secret.

— Il y aura quelques mouvements inaccoutumés avant peu, demain, cette nuit peut-être. Mais mes yeux et mes oreilles sont

grands ouverts. Monsieur Moore, vous serez sous ma surveillance. Vous aussi, soyez vigilante, Lina.

— Je le serai : Robert part, je l'ai vu se retourner, je crois qu'il nous a aperçues.... Les voilà qui se donnent des poignées de main.

— Oui, ils se pressent les mains avec chaleur, » ajouta Shirley, comme pour ratifier quelque ligue solennelle.

Elles virent Robert quitter le groupe, passer à travers une porte et disparaître.

« Et il ne nous a pas dit au revoir, » murmura Caroline.

A peine ces mots se furent-ils échappés de ses lèvres, qu'elle essaya par un sourire de cacher le désappointement qu'ils semblaient trahir. Des larmes involontaires vinrent un moment humecter et illuminer ses yeux.

« Oh! nous y aurons bientôt remédié, s'écria Shirley; nous le forcerons de nous dire adieu.

— Le *forcer!* cela n'est pas la même chose, répondit Caroline.

— Ce *sera* la même chose.

— Mais il est parti; vous ne pourrez le rejoindre.

— Je connais un chemin plus court que celui qu'il a pris; nous lui intercepterons le passage.

— Mais, Shirley, j'aimerais mieux ne pas y aller. »

Caroline dit cela comme miss Keeldar lui saisissait le bras et l'entraînait en bas des champs. Il était inutile de résister : rien n'égalait l'obstination de Shirley lorsqu'elle avait un caprice en tête. Caroline se trouva hors de la vue de la foule presque avant qu'elle pût se rendre compte de ce qu'elle faisait, et fut entraînée dans un passage étroit et ombreux, dont la voûte était formée de hautes épines et le tapis de marguerites. Elle ne fit nulle attention au soleil du soir qui traçait une marqueterie sur le gazon, ni au pur encens qui s'exhalait en ce moment des plantes et des arbres; elle entendit seulement le guichet qui s'ouvrait à une extrémité du passage, et comprit que Robert approchait. Les longues branches d'épine qui se dressaient devant elles formaient une espèce d'écran : elles le virent avant qu'il ne pût les apercevoir. D'un coup d'œil, Caroline vit que sa joyeuse hilarité était passée : il l'avait laissée derrière lui dans les champs où les écoliers prenaient leurs ébats; il ne lui restait plus que son air sombre, calme et préoccupé. Ainsi que l'avait dit Shirley, une certaine rudesse caractérisait son ex-

pression, tandis que son œil était animé, mais austère. La fantaisie de Shirley était donc parfaitement hors de saison; s'il avait paru bien disposé, passe encore, mais en ce moment....

« Je vous avais dit de ne pas venir, » dit Caroline, avec une certaine amertume, à son amie.

Elle paraissait réellement troublée : être ainsi jetée sur le passage de Robert, malgré elle, lorsqu'il ne s'y attendait pas et qu'évidemment il ne tenait pas à être retardé, la contrariait très-vivement. Cela n'ennuyait pas le moins du monde Shirley : elle s'élança au-devant de son tenancier, et lui barrant le chemin :

« Vous avez oublié de nous dire adieu, dit-elle.

— J'ai oublié de vous dire adieu! Et d'où sortez-vous donc? Êtes-vous des fées? J'en ai laissé deux semblables à vous, l'une vêtue de pourpre et l'autre de blanc, debout sur le haut d'un talus, quatre champs plus loin, il n'y a qu'une minute.

— Vous nous avez laissées là et vous nous retrouvez ici. Nous vous avons surveillé, et nous vous surveillerons encore : vous serez un jour questionné, mais pas aujourd'hui. A présent, tout ce que vous avez à faire est de nous dire bonsoir et de passer. »

Moore regarda de l'une à l'autre sans changer de contenance :

« Les jours de fête ont leurs priviléges, ainsi que les jours de péril, dit-il gravement.

— Allons, ne moralisez pas: dites bonsoir et passez, répondit Shirley.

— Dois-je vous dire bonsoir, miss Keeldar?

— Oui, et à Caroline aussi. Il n'y a rien là de nouveau, j'espère. Il vous est arrivé déjà de nous dire bonsoir à toutes deux. »

Il prit sa main, la tint dans l'une des siennes et la couvrit avec l'autre; il abaissa son regard sur elle gravement, avec bienveillance, mais avec autorité. L'héritière ne pouvait faire de cet homme son sujet; dans la manière dont il regardait ce charmant visage, il n'y avait aucune servilité, à peine de l'hommage; mais il y avait de l'intérêt, de l'affection, rehaussés par un autre sentiment : quelque chose dans le ton dont il lui parlait, aussi bien que dans les expressions dont il se servait, disait que ce sentiment était la gratitude.

« Votre débiteur vous souhaite une bonne nuit. Puissiez-vous reposer tranquillement et sûrement jusqu'au matin!

— Et vous, monsieur Moore, qu'allez-vous faire? Que disiez-vous à Helstone, avec lequel je vous ai vu échanger des poignées de main? Que faisaient tous ces gentlemen autour de vous? Mettez pour une fois de côté la réserve. Soyez franc avec moi.

— Qui pourrait vous résister? Je serai franc : demain, s'il y a quelque chose à relater, vous l'entendrez.

— Parlez maintenant, insista Shirley; ne remettez pas à demain.

— Mais je ne pourrais vous dire que la moitié d'une histoire, et mon temps est limité, je n'ai pas un moment à perdre. Plus tard, je ferai amende honorable de ce délai par ma franchise.

— Mais vous rentrez à Hollow?

— Oui.

— Pour n'en plus sortir cette nuit?

— Certainement. A présent, adieu à toutes deux. »

Il eût certainement voulu prendre la main de Caroline pour la joindre dans les siennes à celle de Shirley, mais elle ne se trouvait point à sa portée; Caroline s'était éloignée de quelques pas : sa réponse à l'adieu de Moore fut seulement une légère inclinaison de tête, et un tendre et sérieux sourire. Il ne chercha pas de plus cordial témoignage : il répéta de nouveau adieu, et les quitta.

« Voilà, c'est fini! dit Shirley lorsqu'il fut parti. Nous l'avons obligé de nous dire bonsoir, et n'avons rien perdu dans son estime, je pense, Cary.

— Je l'espère, répondit brièvement Caroline.

— Vous me paraissez bien timide et bien peu démonstrative, dit miss Keeldar. Pourquoi n'avez-vous pas donné votre main à Moore, lorsqu'il vous a offert la sienne? Il est votre cousin, vous l'aimez. Avez-vous honte de lui laisser apercevoir votre affection?

— Il en aperçoit tout ce qui peut l'intéresser : il est inutile de faire étalage de sentiment.

— Vous êtes laconique : vous seriez stoïque si vous le pouviez. Est-ce qu'à vos yeux l'amour serait un crime, Caroline?

— L'amour un crime! Non, Shirley : l'amour est une vertu divine; mais pourquoi amener de force ce mot dans la conversation? il est singulièrement déplacé.

— Bien! » dit Shirley.

Les deux jeunes filles parcoururent le verdoyant passage en silence. Caroline la première reprit :

« Chercher les attentions d'un homme, lui faire des avances est un crime; mais l'amour! l'ange le plus pur ne devrait point en rougir. Et lorsque je vois ou que j'entends homme ou femme associer une idée de honte à l'amour, je déclare leur intelligence grossière, leur association dégradée. Nombre de ladies et de gentlemen qui se croient raffinés, et aux lèvres desquels est continuellement suspendu le mot vulgarité, ne peuvent mentionner l'amour sans trahir leur naturelle et imbécile dégradation : dans leur esprit, c'est un sentiment bas qu'ils ne rattachent qu'à des idées d'abjection.

— Vous décrivez ainsi les trois quarts du monde, Caroline.

— Ils sont froids, ils sont lâches, ils sont stupides sur ce sujet, Shirley! Ils n'ont jamais aimé : ils n'ont jamais été aimés!

— Vous avez raison, Lina! Et dans leur profonde ignorance ils blasphèment contre ce feu divin, ravi par un séraphin à un divin autel.

— Ils le confondent avec l'étincelle qui monte de l'enfer! »

Le soudain et joyeux carillon des cloches mit fin au dialogue en rappelant tout le monde à l'église.

CHAPITRE XVII.

Que le bienveillant lecteur est prié de passer, comme servant d'introduction à des personnages peu importants.

La soirée était calme et chaude; elle promettait de devenir lourde et accablante. Autour du soleil qui allait se coucher brillaient des nuages pourpres. De chaudes couleurs, plus ordinaires au ciel de l'Inde qu'à celui de l'Angleterre, teignaient l'horizon, et projetaient leurs reflets roses sur le flanc de la colline, sur la façade des maisons, sur les groupes d'arbres, sur la route qui se déroulait en serpentant et sur les ondoyants pâturages. Les deux jeunes filles descendirent lentement les champs : lorsqu'elles arrivèrent auprès de l'église, les cloches étaient

muettes; la foule était réunie dans le temple : la scène, tout à l'heure si animée, était solitaire.

« Quel calme doux et agréable ! dit Caroline.

— Et qu'il doit faire chaud dans l'église ! répondit Shirley; et quel long et ennuyeux sermon va faire le docteur Boultby ! et comme les vicaires vont marteler leurs discours apprêtés ! Pour ma part, je préférerais ne pas entrer.

— Mais mon oncle sera fâché, s'il remarque notre absence.

— Je soutiendrai le choc de sa colère : il ne me dévorera pas. Je suis fâchée de perdre son piquant discours. Je sais qu'il sera plein de sens pour l'Église et de causticité pour le schisme : il n'oubliera pas la bataille de Royd-Lane. Je suis fâchée de vous priver de la sincère et évangélique homélie de M. Hall, avec tous ses purs yorkshirismes; mais je veux rester ici. L'église grise et les tombes plus grises ont un aspect divin avec ces reflets d'or. La nature est maintenant à ses prières du soir : elle s'agenouille devant ses montagnes de feu. Je la vois prosternée sur les grands degrés de son autel, demandant une bonne nuit pour les marins en mer, pour les voyageurs dans le désert, pour les brebis sur la lande et pour les jeunes oiseaux dans les bois. Caroline, je la vois ! Et je veux vous dire à qui elle ressemble : elle ressemble à Ève, lorsqu'elle et Adam étaient seuls sur la terre.

— Et ce n'est pas l'Ève de Milton, Shirley?

— L'Ève de Milton! l'Ève de Milton ! je répète. Non, par la pure mère de Dieu, ce n'est pas elle. Cary, nous sommes seules : nous pouvons dire ce que nous pensons. Milton était grand; mais était-il bon? Son cerveau était sain; mais qu'était son cœur? Il vit le ciel; il plongea ses regards dans les profondeurs de l'enfer. Il vit Satan, la Faute, sa fille, et la Mort, leur terrible progéniture : les anges serrèrent devant lui leurs bataillons; les longues lignes de leurs boucliers de diamants reflétèrent sur ses yeux éteints les inénarrables splendeurs du ciel. Les démons réunirent leurs légions à sa vue : leurs armées sombres, noires et découronnées, défilèrent devant lui. Milton essaya de voir la première femme; mais, Cary, il ne la vit point.

— Vous êtes hardie de parler ainsi, Shirley.

— Pas plus hardie que sincère. C'est sa cuisinière qu'il vit; ou ce fut mistress Gill, comme je l'ai vue, faisant du flan, pendant la chaleur de l'été, dans la fraîche laiterie, à la fenêtre

ombragée de roses-arbustes et de grimpantes capucines, préparant une collation froide pour les recteurs, des conserves et de douces crèmes, embarrassée de choisir ce qui convenait le mieux à leurs palais délicats; ne sachant quel ordre imaginer pour ne pas confondre les goûts, et pour apporter dans les diverses parties du service une bienfaisante et apéritive gradation.

— Voilà qui est très-bien aussi, Shirley.

— Je demanderais la permission de lui rappeler que les premiers hommes de la terre furent les Titans et qu'Ève était leur mère; d'elle naquirent Saturne, Hypérion, Océanus; elle enfanta Prométhée.

— Païenne que vous êtes! que signifie tout cela?

— Je dis qu'il y avait en ce temps-là des géants sur la terre : des géants qui tentèrent d'escalader le ciel. La première poitrine de femme qui a respiré sur cette terre a enfanté l'audace qui a pu lutter contre l'Omnipotence, la force qui a pu supporter dix siècles de servage, la vitalité qui a pu nourrir ce vautour de la mort pendant des âges innombrables, la vie inépuisable et l'excellence incorruptible qui, après des milléniums de crimes, de luttes, de misères, ont pu concevoir et enfanter un Messie. La première femme était fille du ciel : vaste était le cœur d'où s'est échappée la source du sang humain, et grande la tête sur laquelle a reposé la moitié de la couronne de la création.

— Elle convoita une pomme et fut jouée par un serpent : mais vous avez un tel gâchis d'Écritures et de mythologie dans la tête, qu'il n'y a rien de raisonnable à tirer de vous. Vous ne m'avez pas encore dit qui vous voyiez agenouillé sur ces montagnes.

— J'ai vu, je vois une femme titanique : sa robe bleu d'azur s'étend jusqu'aux confins de la bruyère, là où paît un troupeau; un voile blanc comme une avalanche, et dont les bords sont des arabesques d'éclairs, l'enveloppe de la tête aux pieds. Sous son sein j'aperçois sa ceinture, pourpre comme cet horizon; à travers sa rougeur brille l'étoile du soir. Je ne puis peindre ses yeux fixes : ils sont clairs, ils sont profonds comme des lacs, ils sont levés et pleins de vénération, ils tremblent avec la douceur de l'amour et le rayonnement de la prière. Son front a l'expansion d'un nuage, et est plus pâle que la nouvelle lune qui se montre avant la venue des ténèbres; elle repose son sein,

au-dessous duquel sont jointes ses puissantes mains, sur le bord du marais de Stilbro'. Ainsi agenouillée, elle parle à Dieu face à face. Cette Ève est la fille de Jéhovah, comme Adam était son fils.

— Elle divague et a des visions! Allons, Shirley, il faut que nous entrions dans l'église.

— Caroline, je n'y entrerai pas. Je veux demeurer ici avec ma mère Ève, dans le souvenir de ces jours de la nature. Je l'aime, cette femme immortelle et puissante! Le ciel peut s'être éclipsé de son front depuis sa chute dans le paradis; mais tout ce qui sur la terre est glorieux y brille encore. Elle me prend sur sa poitrine et me découvre son cœur! Chut! Caroline! vous la verrez et ressentirez ce que j'éprouve, si nous gardons toutes deux le silence.

— Je veux bien me prêter à votre caprice; mais vous allez recommencer à parler avant qu'il soit dix minutes. »

Miss Keeldar, sur laquelle la douce excitation d'une chaude soirée d'été paraissait agir avec une force inaccoutumée, s'appuya contre une pierre tumulaire élevée; elle fixa ses yeux sur le couchant enflammé et tomba dans une douce extase. Caroline, s'éloignant un peu, se promena çà et là, au-dessus des murs de la rectorerie, rêvant aussi à sa manière. Shirley avait prononcé le mot mère : ce mot ne suggérait point à Caroline la mystique et puissante mère des visions de Shirley, mais une douce forme humaine, la forme qu'elle attribuait à sa propre mère, inconnue, non encore aimée, mais ardemment désirée.

« Oh! puisse venir le jour où elle se souviendra de son enfant! Oh! que je puisse enfin la connaître pour l'aimer! »

Telles étaient ses aspirations.

Les pensées de son enfance vinrent de nouveau remplir son âme. Ce désir qui plus d'une nuit l'avait tenue éveillée sur sa couche, et que la crainte de la déception avait presque éteint pendant ces dernières années, se ralluma soudain et échauffa son cœur. Que sa mère puisse quelque heureux jour se présenter à elle, et, la regardant tendrement avec des yeux pleins d'amour, lui dire d'une voix douce :

« Caroline, mon enfant, j'ai une maison pour vous : vous vivrez désormais avec moi. Tout l'amour dont vous aviez besoin et que vous n'avez pas goûté depuis l'enfance, je l'ai soigneusement ménagé pour vous. Venez; le moment est venu pour vous d'être chérie. »

Un bruit sur la route arracha Caroline à ses espérances filiales, et Shirley à ses visions titaniques. Elles prêtèrent l'oreille et entendirent les pas de chevaux; elles regardèrent et virent à travers les arbres les vêtements écarlates des militaires : le casque brillait, le plumet ondulait; six soldats, en ordre et en silence, s'avançaient lentement sur la route.

« Les mêmes que nous avons vus cette après-midi, murmura Shirley; ils ont fait halte quelque part jusqu'à présent; ils tiennent à être remarqués le moins possible, et se dirigent vers leur lieu de rendez-vous à cette heure paisible et pendant que tout le monde est à l'église. Ne vous ai-je pas dit qu'il se passerait des choses extraordinaires avant peu? »

A peine avait-on cessé de voir et d'entendre les soldats, qu'un bruit tout différent vint rompre le calme de la nuit, les cris d'un enfant impatient. Elles regardèrent : un homme sortait de l'église, portant dans ses bras un enfant, un robuste petit garçon âgé d'environ deux ans, criant de toute la force de ses poumons; il venait probablement de s'éveiller d'un long sommeil. Deux petites filles de neuf et dix ans suivaient. L'influence de l'air vif et l'attraction de quelques fleurs cueillies sur une tombe apaisèrent bientôt l'enfant; l'homme s'assit à terre, le berçant sur ses genoux aussi tendrement qu'eût pu le faire une mère; les deux petites filles s'assirent de chaque côté.

« Bonsoir, William, » dit Shirley, après avoir attentivement examiné cet homme.

Il l'avait vue auparavant, et probablement attendait qu'on l'eût reconnu; il ôta alors son chapeau et grimaça un sourire de satisfaction. C'était un personnage à la tête rude, aux traits durs et fatigués, quoique d'un âge peu avancé; ses vêtements étaient décents et propres, et ceux de ses enfants d'une singulière élégance : c'était notre vieil ami Farren. Les jeunes ladies s'approchèrent de lui.

« Vous n'entrez pas dans l'église? » leur demanda-t-il, en jetant sur elles un regard affable, quoique empreint d'une timidité que lui inspirait, non la supériorité de leur position, mais leur élégance et lenr jeunesse.

Devant des gentlemen, tels que Moore ou Helstone, par exemple, William était souvent un peu bourru; avec de fières et insolentes ladies, il était tout à fait intraitable; mais il était très-sensible à la bonne humeur et à la civilité. Sa nature obstinée ne pouvait fléchir devant l'inflexibilité d'autres na-

tures; c'est pourquoi il n'avait jamais pu aimer son maître précédent, Moore, et, ignorant la bonne opinion que ce dernier avait de lui et le service qu'il lui avait rendu en le recommandant comme jardinier à M. Yorke, et par là aux autres familles du voisinage, il continuait à garder en son cœur un vif ressentiment contre son austérité. Dans ces derniers temps, il avait souvent travaillé à Fieldhead; les manières franches et hospitalières de miss Keeldar l'avaient charmé. Il avait connu Caroline depuis son enfance; elle était pour lui l'idéal de la lady; son gentil visage, sa démarche, ses gestes, la grâce de sa personne et de sa mise, remuaient une fibre artistique dans ce cœur rustique : il éprouvait du plaisir à la voir, comme il en éprouvait en examinant quelque fleur rare ou en regardant quelque gracieux paysage. Toutes deux aimaient William : elles prenaient plaisir à lui prêter des livres, à lui donner des plantes, et elles préféraient de beaucoup sa conversation à celle de gens grossiers et prétentieux, d'une condition infiniment plus élevée que la sienne.

« Qui parlait lorsque vous êtes sorti, William? demanda Shirley.

— Un gentleman pour lequel vous ne professez pas une grande affection, miss Shirley, M. Donne.

— Et comment avez-vous découvert mes sentiments à l'égard de M. Donne, William?

— Ah! miss Shirley, il y a quelquefois dans vos yeux une expression qui vous trahit; lorsque M. Donne est présent, cette expression est quelquefois celle du plus profond mépris.

— Et vous, William, l'aimez-vous?

— Moi! Je ne puis sentir les vicaires, et ma femme est comme moi. Ils n'ont pas de savoir-vivre; ils parlent avec fierté aux pauvres gens, comme s'ils les croyaient au-dessous d'eux. Ils sont toujours à se vanter de leur office; c'est pitié, car leur office n'a pas à se vanter d'eux. Je déteste l'orgueil.

— Mais vous êtes fier vous-même à votre façon, dit Caroline : vous avez ce que vous appelez la fierté domestique; vous aimez que tout autour de vous soit beau : quelquefois vous paraissez même accepter vos gages avec répugnance. Lorsque vous étiez sans ouvrage, vous étiez trop fier pour acheter à crédit; si ce n'eût été pour vos enfants, je crois que vous vous seriez laissé mourir de faim plutôt que d'entrer sans argent dans une boutique; et, lorsque je désirais vous donner

quelque chose, quelle difficulté n'avais-je pas à vous le faire accepter!

— Cela est vrai en partie, miss Caroline; quelquefois j'aimerais mieux donner que recevoir, et surtout de personnes telles que vous. Voyez la différence qui existe entre nous deux : vous êtes une petite fille jeune et frêle; moi je suis un homme grand et fort; j'ai plus du double de votre âge. Ce n'est donc pas à *moi*, je pense, d'accepter de *vous*, de vous avoir de l'obligation, comme ils disent; et le jour où vous êtes venue à la maison, et où, m'appelant sur la porte, vous m'avez offert cinq shillings, dont je doutais que vous pussiez aisément disposer, car je sais que vous n'avez pas de fortune, ce jour-là j'étais vraiment un rebelle, un radical, un insurrectionniste; et c'est vous qui me rendîtes ainsi. Je pensais qu'il était honteux que, plein de force et disposé à travailler comme je l'étais, je fusse réduit à une condition telle, qu'une jeune créature, de l'âge à peu près de mon aînée, crût nécessaire de venir à moi et de m'offrir son morceau de cuivre.

— Je suppose que vous fûtes fâché contre moi, William?

— Je l'étais presque, d'une façon. Mais je vous pardonnai bientôt : votre intention était bonne. Oui, je suis fier et vous êtes fière aussi; mais votre orgueil et le mien sont de bon aloi, ce que nous appelons dans le Yorkshire « orgueil *propre*, » auquel M. Malone et M. Donne ne comprennent rien. Le leur est un orgueil sale. J'élèverai mes filles à être aussi fières que miss Shirley que voilà, et mes garçons à être aussi fiers que moi; mais j'ose dire qu'aucun d'eux ne ressemblera aux vicaires : je corrigerais le petit Michael, si jamais il montrait quelques signes de cette disposition.

— Quelle est la différence, William?

— La différence, vous la connaissez bien, mais vous voulez me faire parler. M. Malone et M. Donne sont trop fiers pour rien faire par eux-mêmes; nous sommes trop fiers pour permettre à personne de faire quelque chose pour nous. Les vicaires peuvent à peine se décider à adresser un mot poli à ceux qu'ils croient au-dessous d'eux; nous ne pouvons accepter un mot impoli de la part de ceux qui se croient au-dessus de nous.

— Maintenant, William, soyez assez humble pour me dire véritablement comment vont vos affaires. Êtes-vous content de votre position?

— Miss Shirley, je suis très-content. Depuis que je me suis

mis au jardinage, avec l'aide de M. Yorke, et depuis que M. Hall (un autre gentleman de la bonne sorte) a aidé ma femme à établir une espèce de boutique, je n'ai pas à me plaindre. Ma famille a en abondance la nourriture et les vêtements; ma fierté me fait trouver le moyen de mettre de côté, de temps à autre, quelques guinées pour les mauvais jours : car je crois que je me verrais mourir plutôt que de solliciter les secours de la paroisse. Moi et les miens sommes contents; mais les voisins sont toujours pauvres; je vois beaucoup de misère.

— Et conséquemment, il y a beaucoup de mécontentement, je suppose, demanda miss Keeldar.

— *Conséquemment*, vous dites vrai, conséquemment. Assurément, des gens qui meurent de faim ne peuvent être ni contents ni paisibles. Le pays n'est pas dans une condition de parfaite sécurité, je ne crains pas de le dire.

— Mais qu'y faire? Que puis-je faire de plus, moi, par exemple?

— Vous! vous ne pouvez rien faire de plus, pauvre jeune fille. Vous avez donné votre argent, vous avez bien fait. Si vous pouviez faire transporter votre tenancier, M. Moore, vous feriez peut-être mieux encore. Le peuple le hait.

— Fi! William, s'écria chaleureusement Caroline. S'il y en a qui le détestent, c'est à leur honte et non à la sienne M. Moore, lui, ne hait personne. Il fait seulement son devoir et maintient ses droits. Vous avez tort de parler ainsi.

— Je parle comme je pense. Ce Moore a un cœur froid et dur.

— Mais, dit Shirley, à supposer que Moore fût chassé du pays et sa fabrique détruite, les ouvriers auraient-ils pour cela plus d'ouvrage?

— Ils en auraient moins. Je sais cela, et ils le savent aussi; et il y a plus d'un honnête garçon réduit au désespoir par la certitude que, de quelque côté qu'il se tourne, il ne peut améliorer sa position, et il ne manque pas de malhonnêtes gens pour les conduire au démon: des misérables qui se disent amis du peuple, mais ne savent rien du peuple, et sont aussi faux que Lucifer. J'ai vécu environ quarante ans dans le peuple, et je suis persuadé qu'il n'aura jamais de sincères amis que lui-même, et ces quelques hommes qui, dans des positions différentes, sont les amis de l'humanité en général. La nature hu-

maine, prise en masse, n'est qu'égoïsme ; il n'y a que peu d'exceptions de temps à autre et par-ci par-là, telles que vous deux et moi, qui, étant d'une sphère différente, pouvons nous comprendre les uns les autres et être amis, sans esclavage d'un côté et sans orgueil de l'autre. On ne doit jamais se fier à ceux qui se disent les amis des classes inférieures à la leur par des motifs politiques. Ils cherchent toujours à se créer des instruments. Pour ma part, je ne veux être patronné ni trompé pour le plaisir d'aucun homme. Des ouvertures que je reconnaissais perfides m'ont été faites récemment, et je les ai rejetées à la face de ceux qui me les proposaient.

— Vous ne voudriez pas nous dire quelles ouvertures ?

— Non, cela ne servirait à rien ; ceux qu'elles concernent peuvent veiller sur eux-mêmes.

— Oui, nous devons veiller sur nous-mêmes, » dit une autre voix.

Joe Scott s'était échappé de l'église pour respirer un peu d'air frais, et il se tenait là debout.

« C'est l'avis que je vous donne, dit William en souriant.

— Et c'est celui que je donnerai à mon maître, lui fut-il répondu. Jeunes ladies, continua Joe en prenant un air d'importance, vous feriez mieux de rentrer à la maison.

— Je voudrais savoir pourquoi, demanda Shirley, à laquelle les façons quelque peu impertinentes du contre-maître étaient familières, et qui était souvent en guerre avec lui ; car Joe, ayant des théories despotiques sur les femmes en général, déplorait secrètement que son maître et sa fabrique fussent en quelque sorte sous le gouvernement des jupons, et avait trouvé l'amertume de l'absinthe et du fiel à certaines visites d'affaires que l'héritière avait faites au comptoir de Hollow.

— Parce qu'il n'y a rien ici qui concerne les femmes.

— Vraiment ! Mais on prie et on prêche dans cette église ; est-ce que cela ne nous concerne pas ?

— Vous n'avez été présente ni à la prière ni au prêche, madame, si j'ai bien observé. C'est à la politique que j'ai voulu faire allusion. William Farren touchait tout à l'heure à ce sujet, si je ne me trompe.

— Eh bien, alors ? La politique est notre étude habituelle, Joe. Ne savez-vous pas que je vois un journal tous les jours, et deux le dimanche ?

— Je croirais volontiers que vous lisez les mariages, proba-

blement, miss, et les meurtres, et les accidents, et autres choses semblables.

— Je lis les articles de fond, Joe, et les nouvelles étrangères, et je jette un coup d'œil sur les prix des marchés ; enfin, je lis ce que lisent les gentlemen. »

Joe parut prendre cette causerie pour le bavardage d'une pie, et il y répondit par le plus dédaigneux silence.

« Joe, continua miss Keeldar, je n'ai jamais pu m'assurer convenablement si vous étiez whig ou tory ; je vous en prie, dites-moi quel parti a l'honneur de votre alliance.

— Il est assez difficile de s'expliquer lorsqu'on n'est pas sûr d'être compris, répondit Joe avec hauteur. Mais, quant à être tory, je préférerais plutôt être une vieille femme, ou une jeune, ce qui est un article plus frivole encore. Ce sont les tories qui font la guerre et ruinent le commerce ; et, si je suis d'un parti (quoique les partis politiques soient absurdes), je suis de celui qui est le plus favorable à la paix, et par conséquent aux intérêts mercantiles du pays.

— Eh bien ! moi aussi, Joe, partiellement du moins, répondit Shirley, qui prenait plaisir à faire enrager le contre-maître en persistant à parler de sujets auxquels, dans son opinion, comme femme, elle devait être tout à fait étrangère. J'ai aussi particulièrement à cœur l'intérêt de l'agriculture ; la raison en est que je ne veux pas voir l'Angleterre sous les pieds de la France, et que, si une partie de mon revenu me vient de la fabrique de Hollow, une plus grande partie me vient des terres qui l'environnent. Il ne serait pas juste, je pense, Joe, de prendre des mesures nuisibles aux fermiers.

— La rosée, à cette heure-ci, est dangereuse pour les femmes, fit observer Joe.

— Si vous faites cette remarque par intérêt pour moi, je dois vous avertir simplement que je suis insensible au froid. Je ne craindrais pas de garder la fabrique, pendant une de ces nuits d'été, armée de votre mousquet, Joe. »

Le menton de Joe était des plus proéminents ; il s'allongea à ces mots de quelques pouces de plus encore.

« Mais pour en revenir à mes moutons, continua-t-elle, fabricante de drap et propriétaire de moulin et de ferme, comme je le suis, je ne puis m'ôter de la tête certaine idée que nous autres manufacturiers et gens d'affaires sommes quelquefois un peu, *très-peu*, égoïstes et bornés dans nos vues, et aussi quel-

que peu insensibles et durs aux souffrances humaines dans notre poursuite du lucre ; n'êtes-vous pas de mon avis, Joe?

— Je ne puis discuter lorsque je ne puis être compris, fut encore la réponse.

— Homme de mystère! votre maître consent bien à discuter quelquefois avec moi, Joe : il n'est pas aussi roide que vous.

— C'est possible; nous avons chacun nos habitudes.

— Joe, pensez-vous sérieusement que toute la sagesse humaine soit logée dans les crânes mâles?

— Je pense que les femmes sont une frivole et perverse génération, et j'ai un grand respect pour les doctrines émises dans le second chapitre de la première épître de saint Paul à Timothée.

— Quelles doctrines, Joe?

— « Que la femme s'instruise dans le silence et la soumission. Je ne peux souffrir qu'une femme enseigne et usurpe une autorité sur l'homme; mais elle doit garder le silence. Car Adam a été créé le premier, puis Ève. »

— Et quel rapport cela a-t-il avec les affaires? s'écria Shirley. Cela consacre les droits de primogéniture. Je l'opposerai à M. Yorke la première fois qu'il lui arrivera de s'insurger contre ces droits.

— Et, ajouta Joe Scott, Adam ne fut point trompé; mais la femme, s'étant laissé tromper, tomba dans le péché.

— Adam n'en fut que plus coupable de pécher les yeux ouverts, s'écria miss Keeldar. Pour vous parler franchement, Joe, je n'ai jamais pu comprendre ce chapitre : il est au-dessus de mon intelligence.

— Il est très-clair, miss; l'enfant qui commence à courir peut le lire.

— Oui, le lire à sa façon, interrompit Caroline, qui, pour la première fois, prenait part à la conversation. Vous admettez le droit de jugement personnel, je suppose, Joe?

— Certainement que je l'admets ! Je l'accorde et le réclame pour chaque ligne du saint livre.

— Et les femmes le peuvent exercer aussi bien que les hommes ?

— Non ; les femmes doivent avoir l'opinion de leur mari, en politique et en religion ; cela est plus salutaire pour elles.

— Oh! oh ! s'écrièrent à la fois Shirley et Caroline.

— Assurément, cela ne fait pas de doute, persista l'entêté contre-maître.

— Considérez-vous alors comme honni pour une aussi stupide observation, dit miss Keeldar; vous pourriez tout aussi bien dire que les hommes doivent prendre l'opinion de leurs prêtres sans examen. De quelle valeur serait une religion ainsi adoptée? Ce ne serait qu'une aveugle et stupide superstition.

— Et quelle est votre interprétation de ces paroles de saint Paul, miss Helstone?

— Je les explique ainsi : Saint Paul écrivit ce chapitre pour une congrégation particulière de chrétiens, et dans des circonstances spéciales; et de plus, j'ose dire que, si je pouvais lire l'original grec, je trouverais qu'un grand nombre de mots ont été mal traduits, peut-être entièrement dénaturés. Il serait possible, je n'en doute pas, avec un peu d'habileté, de donner à ce passage un tout autre sens; de lui faire dire : Que la femme parle toutes les fois qu'elle jugera convenable de faire une objection : il est permis à la femme d'enseigner et d'exercer l'autorité autant que cela se peut; l'homme, en conséquence, n'a rien à faire de mieux que de rester en paix, etc., etc.

— Cela ne se pourrait pas, miss.

— Je suis sûre que cela se pourrait. Mes connaissances sont teintes de plus solides couleurs que les vôtres, Joe. Monsieur Scott, vous êtes profondément dogmatique et l'avez toujours été : j'aime mieux William que vous.

— Joe est assez bien dans sa propre maison, dit Shirley. Je l'ai vu chez lui aussi calme qu'un agneau. Il n'y a pas un plus tendre, un meilleur mari dans Briarfield. Il ne dogmatise pas avec sa femme.

— Ma femme est une honnête et rude travailleuse : les années et la fatigue lui ont ôté toutes prétentions; mais il n'en est pas de même avec vous, jeunes misses. Vous vous croyez cependant la science même, et moi je pense que vous ne possédez qu'une sorte de vanité superficielle. Je puis le dire, il y a à peu près un an, un jour miss Caroline vint dans le comptoir pendant que j'étais occupé à emballer quelque chose derrière le grand bureau; elle ne me vit point; elle apportait au maître une ardoise avec une addition dessus ; ce n'était qu'un bout d'addition que notre Harry eût faite en deux minutes. Elle n'en pouvait venir à bout; M. Moore fut obligé de lui montrer

comment il fallait faire, et, lorsqu'il le lui eut montré, elle ne le comprenait pas.

— Cela est absurde, Joe.

— Non, cela n'est point absurde : et miss Shirley que voilà, lorsque le maître parle de commerce, a l'air de l'écouter avec beaucoup d'attention, de suivre son raisonnement mot pour mot, comme si cela était aussi clair pour son intelligence que l'est son miroir pour ses yeux ; mais, pendant tout ce temps, elle regarde par la fenêtre pour s'assurer si la jument reste tranquille ; puis elle jette les yeux sur une éclaboussure qu'a reçue la jupe de son amazone ; ensuite elle passe en revue les toiles d'araignée et la poussière de nos magasins, pensant à notre malpropreté et à la magnifique promenade à cheval qu'elle va faire sur le territoire de Nunnely. Elle n'écoute pas plus les discours de M. Moore que s'il parlait hébreu.

— Joe, vous êtes une mauvaise langue. Je vous répondrais, si on ne sortait en ce moment de l'église ; nous sommes obligées de vous quitter. Homme à préjugés, au revoir ; William, au revoir. Enfants, venez à Fieldhead demain, et vous choisirez ce qui vous conviendra le mieux dans la chambre aux provisions de mistress Gill. »

CHAPITRE XVIII.

Une nuit d'été.

La nuit était venue. Un air serein favorisait l'illumination des étoiles.

« Il fera juste assez clair pour que je voie mon chemin d'ici à la maison, dit miss Keeldar, comme elle se préparait à prendre congé de Caroline à la porte du jardin de la rectorerie.

— Vous ne devez pas vous en aller seule, Shirley. Fanny vous accompagnera.

— C'est inutile. De quoi pourrais-je m'effrayer sur ma propre paroisse ? Je ferais volontiers le trajet de Fieldhead à l'église par une belle nuit d'été, trois heures plus tard qu'en ce mo-

ment, pour le seul plaisir d'admirer les étoiles et la chance de rencontrer une fée.

— Mais attendez au moins que la foule se soit dissipée.

— D'accord. Voilà les cinq misses Armitage qui sortent. Voici le phaéton de mistress Sykes, la voiture de M. Wynne, la charrette de mistress Birthwistle; comme je ne me soucie pas de la corvée de dire adieu à tout ce monde, nous allons rentrer dans le jardin et nous abriter un instant parmi les laburnes. »

Les recteurs, les vicaires et leurs sacristains sortaient en ce moment du porche de l'église. Il y eut force serrements de mains, compliments sur les discours, recommandations de prendre garde à l'air de la nuit, etc., etc. Peu à peu la foule se dispersa, les voitures s'ébranlèrent. Miss Keeldar venait de quitter son refuge fleuri, lorsque M. Helstone entra dans le jardin et la rencontra.

« Oh! je vous cherchais, dit-il. Je craignais que vous ne fussiez déjà partie. Caroline, venez ici. »

Caroline s'approcha, s'attendant, comme Shirley, à une semonce, pour n'avoir point fait acte de présence à l'église. D'autres sujets cependant occupaient l'esprit du recteur.

« Je ne coucherai pas à la maison cette nuit, continua-t-il. Je viens de rencontrer un vieil ami, et j'ai promis de l'accompagner. Je serai probablement de retour demain vers midi. Thomas, le clerc, est engagé, et je ne puis l'avoir pour coucher à la maison, comme il fait d'habitude lorsque je m'absente pour la nuit; en conséquence....

— En conséquence, interrompit Shirley, vous avez besoin de moi comme gentleman, le premier gentleman de Briarfield, enfin, pour prendre votre place, être le maître de la rectorerie et le gardien de votre nièce et de vos servantes pendant votre absence?

— Précisément, capitaine; j'ai pensé que le poste vous conviendrait. Voulez-vous faire à Caroline la faveur d'être son hôte pour une nuit? Voulez-vous rester ici au lieu de retourner à Fieldhead?

— Et que fera mistress Pryor? elle m'attend à la maison.

— Je lui enverrai un mot. Allons, décidez-vous à rester. Il se fait tard, la rosée tombe abondamment; vous et Caroline serez, je n'en doute pas, enchantées de passer la nuit ensemble.

— Je vous promets donc de demeurer avec Caroline, répondit Shirley. Comme vous le dites, nous jouirons du plaisir d'être ensemble; nous ne nous séparerons pas de la nuit. Maintenant, allez rejoindre votre vieil ami, et ne craignez rien pour nous.

— S'il arrivait quelque trouble dans la nuit, capitaine, si vous entendiez crocheter une serrure, couper une vitre, ou des pas furtifs se glisser en quelque endroit de la maison (et je n'ai aucune crainte de vous dire, à vous qui portez un cœur fort et bien trempé sous votre corsage de satin, que ces petits incidents sont fort possibles dans les temps actuels), que pourriez-vous faire?

— Je n'en sais rien, peut-être m'évanouir, tomber, pour me relever ensuite. Mais, docteur, si vous m'assignez le poste d'honneur, vous devez me donner des armes. Quelles armes renferme votre forteresse?

— Vous ne pourriez manier une épée?

— Non; je me servirais mieux du couteau à découper.

— Vous en trouverez un excellent dans le buffet de la salle à manger; un couteau de lady, léger à manier, et dont la pointe vaut celle d'un poignard.

— Ce sera l'affaire de Caroline; mais vous me donnerez une paire de pistolets : je sais que vous avez des pistolets.

— J'en ai deux paires, et j'en laisse une à votre disposition. Vous les trouverez suspendus dans leur étui en cuir au-dessus du manteau de la cheminée de mon cabinet d'étude.

— Chargés?

— Oui, mais non amorcés; amorcez-les avant de vous mettre au lit. C'est vous faire un grand honneur que de vous les confier, capitaine.

— J'en aurai soin. Vous pouvez aller maintenant, monsieur Helstone.... Il a été fort gracieux pour moi de me prêter ses pistolets, dit-elle, comme le recteur passait la porte du jardin. Mais venez, Lina, continua-t-elle; entrons, et tâchons d'avoir à souper; j'étais trop vexée pendant le thé par le voisinage de M. Sam Wynne pour pouvoir manger, et maintenant j'ai réellement faim. »

Entrant dans la maison, elles se dirigèrent vers l'obscure salle à manger, à travers les fenêtres ouvertes de laquelle entrait l'air du soir apportant les parfums embaumés des fleurs du jardin, le son lointain des pas qui s'éloignaient sur la route.

et un doux et vague murmure dont Caroline expliqua l'origine par cette remarque faite pendant qu'elle écoutait à la fenêtre :

« Shirley, j'entends le ruisseau de Hollow. »

Ensuite elle agita la sonnette, demanda de la lumière, et du pain et du lait, le souper habituel de miss Keeldar et le sien. Fanny, lorsqu'elle les eut servies, se disposait à fermer les fenêtres et les volets ; mais elle fut priée de n'en rien faire pour le moment : le crépuscule était trop calme, l'air trop embaumé pour qu'on y renonçât déjà. Elles prirent leur repas en silence : Caroline se leva une fois pour déposer sur la fenêtre un vase de fleurs qui était sur le buffet, et dont le parfum était trop fort pour cette chambre chaude. En revenant, elle ouvrit à demi un tiroir et y prit quelque chose qui brilla dans sa main.

« Vous m'avez assigné ceci, Shirley, n'est-ce pas? C'est une arme brillante, admirablement affilée, et dont la vue fait frémir. Je n'ai jamais ressenti l'impulsion qui pourrait me porter à la diriger contre mon semblable. Il est difficile d'imaginer quelle circonstance pourrait donner à mon bras la force de frapper avec ce long couteau.

— Cela me répugnerait fortement, reprit Shirley ; mais je crois que je le pourrais, si j'y étais contrainte par certaines circonstances que je puis imaginer. »

Et miss Keeldar but tranquillement et à petits traits sa tasse de lait frais ; elle paraissait quelque peu pensive et était légèrement pâle. Mais n'était-elle pas toujours pâle? jamais elle n'avait eu le teint animé.

Le souper fini, Fanny fut appelée de nouveau : on lui conseilla, ainsi qu'à Élisa, d'aller se coucher, ce qu'elles firent volontiers, car le service de la journée avait été très-rude pour elles. Bientôt on entendit se fermer la porte de leur chambre. Caroline prit la lumière et visita en détail toute la maison, s'assurant que chaque fenêtre était fermée, et chaque porte verrouillée. Elle n'évita pas même l'arrière-cuisine près du cimetière, ni la cave voûtée. Après cette minutieuse visite, elle revint.

« Il n'y a en ce moment à la maison ni esprit ni chair qui ne devraient pas y être, dit-elle. Il est près d'onze heures et grand temps de se coucher, et cependant j'aimerais à veiller encore un peu, Shirley, si vous n'y voyez pas d'objection. Voici les pistolets que j'ai apportés du cabinet de mon oncle ; vous pouvez les examiner à loisir. »

Elle les plaça sur la table devant son amie.

« Pourquoi désirez-vous veiller plus longtemps ? demanda miss Keeldar, prenant les pistolets, les examinant, puis les replaçant sur la table.

— Parce que je me sens excitée et en proie à une singulière agitation.

— Et moi aussi.

— Je me demande si cet état d'insomnie et d'excitation est produit par quelque chose d'électrique dans l'air.

— Non ; le ciel est pur, les étoiles innombrables ; la nuit est magnifique.

— Mais très-calme. J'entends l'eau du ruisseau de Hollow rouler sur son lit de cailloux, aussi distinctement que si elle coulait sous le mur du cimetière.

— Je suis contente que la nuit soit si calme ; un vent plaintif et une pluie battante me vexeraient en ce moment à me donner la fièvre.

— Pourquoi, Shirley ?

— Parce qu'ils rendraient inutiles tous mes efforts pour écouter.

— Est-ce que vous écoutez du côté de Hollow ?

— Oui ; c'est le seul point d'où nous puissions entendre un son en ce moment.

— Le seul, Shirley ? »

Toutes deux s'assirent auprès de la fenêtre, appuyèrent leurs bras sur l'appui, et inclinèrent leurs têtes vers la jalousie ouverte. Elles virent réciproquement leurs jeunes visages à la clarté des étoiles et de ce crépuscule de juin qui ne disparaît du couchant que lorsque l'aurore commence à poindre au levant.

« M. Helstone pense que nous n'avons aucune idée de l'endroit où il est allé, murmura miss Keeldar, ni de son but, ni de son attente, ni de ses préparatifs ; mais je devine bien des choses, et vous ?

— Je soupçonne quelque chose.

— Tous ces gentlemen, votre cousin Moore compris, pensent que nous sommes tranquillement à dormir dans nos lits, sans nous douter de rien.

— Sans nous occuper d'eux, sans crainte et sans espérance pour eux, » ajouta Caroline.

Toutes deux demeurèrent silencieuses pendant une demi-

heure. Le silence de la nuit aussi était complet, et n'était interrompu que par l'horloge de l'église qui mesurait son cours par quarts d'heure. Elles échangèrent quelques mots sur la fraîcheur de l'air; elles s'enveloppèrent plus étroitement de leurs écharpes, reprirent leurs chapeaux qu'elles avaient quittés, et continuèrent à veiller.

Vers minuit, l'agaçant et monotone aboiement du chien de la maison troubla le calme de leur veille. Caroline se leva et se dirigea sans bruit à travers l'obscur passage vers la cuisine, dans l'intention de l'apaiser avec un morceau de pain; elle y réussit. En revenant dans la salle à manger, elle trouva une obscurité complète, miss Keeldar ayant éteint la chandelle: les contours de sa personne se voyaient encore auprès de la fenêtre ouverte; miss Helstone ne fit aucune question; elle se glissa à son côté. Le chien recommença à aboyer avec fureur. Tout à coup il se tut et sembla écouter. Les hôtes de la salle à manger écoutèrent aussi, et ce n'était plus cette fois le bruit du cours d'eau du moulin de Hollow; on entendait un bruit plus proche, un bruit sourd sur la route au-dessous du cimetière; un son cadencé, mesuré, approchant, produit par les pas d'une multitude en marche.

Le bruit devint plus distinct. Celles qui écoutaient se rendirent compte par degrés de son importance; ce n'étaient pas les pas de deux, d'une douzaine, ni d'une vingtaine d'hommes; c'étaient les pas de plusieurs centaines. Elles ne pouvaient rien voir: les arbustes élevés du jardin formaient un rideau de feuillage entre elles et la route. Ce n'était point cependant assez d'entendre; c'est ce qu'elles éprouvèrent, lorsque la troupe s'avança et sembla passer en ce moment auprès de la rectorerie. Elles l'éprouvèrent davantage encore lorsqu'une voix humaine, quoique cette voix ne prononçât qu'un seul mot, rompit le silence de la nuit en criant :

« Halte! »

La marche fut interrompue. Puis eut lieu une conférence à voix basse, dont aucun mot ne pouvait être entendu de la salle à manger.

« Il faut que nous entendions cela, » dit Shirley.

Elle se retourna, prit ses pistolets sur la table, passa sans bruit par la fenêtre du milieu de la salle à manger, qui était une porte vitrée, et descendit l'avenue jusqu'auprès du mur du jardin, où elle s'arrêta sous les lilas pour écouter. Caroline

n'eût pas voulu quitter la maison si elle avait été seule; mais où Shirley allait, elle ne craignait point d'aller. Elle jeta les yeux sur l'arme déposée sur le buffet, mais elle la laissa derrière elle et vint se placer à côté de son amie. Elles n'osaient point regarder par-dessus le mur, de peur d'être aperçues; elles furent obligées de s'accroupir derrière, et elles entendirent les paroles suivantes :

« Cela a l'air d'un vieux bâtiment isolé. Qui l'habite avec le satané recteur?

— Seulement trois femmes : sa nièce et deux servantes.

— Savez-vous où elles couchent?

— Les filles derrière; la nièce dans une chambre sur le devant.

— Et Helstone?

— Voilà sa chambre là-bas. Il a l'habitude d'avoir de la lumière toute la nuit, mais je n'en vois pas en ce moment.

— Par où entreriez-vous?

— Si l'on m'ordonnait de lui faire son affaire, et il le mérite, j'essayerais d'entrer par la longue fenêtre là-bas : elle ouvre sur la salle à manger; je pourrais trouver mon chemin à tâtons vers l'étage supérieur, et je connais sa chambre.

— Et que feriez-vous des trois femmes?

— Je les laisserais tranquilles, à moins qu'elles ne voulussent crier; dans ce cas, je les aurais bientôt apaisées. J'aimerais à surprendre le vieux diable endormi. S'il s'éveillait, il serait dangereux.

— A-t-il des armes?

— Des armes à feu toujours, et toujours chargées.

— Alors vous êtes fou de nous arrêter ici. Un coup de feu donnerait l'alarme : Moore serait sur nous avant que nous ayons pu le surprendre. Nous manquerions notre principal but.

— Vous pouvez aller en avant, je vous dis : je me chargerais seul d'Helstone. »

Une pause suivit. Un homme de la troupe laissa tomber une arme qui résonna sur le pavé; à ce bruit, le chien de la rectorerie se mit à aboyer de nouveau avec fureur.

« Voilà qui gâte tout, dit la voix. Il va s'éveiller; un bruit pareil est capable de réveiller un mort. Vous ne nous aviez pas dit qu'il y avait un chien. Que le diable vous emporte! En avant! »

Et la troupe se mit en marche; les longues files se déployèrent lentement sur la route, qu'elles firent résonner de leur pas mesuré.

Shirley se dressa contre le mur et regarda sur la route.

« Il ne reste pas une âme, » dit-elle. Elle demeura un instant pensive. « Dieu merci ! » s'écria-t-elle enfin.

Caroline répéta l'exclamation, non d'une voix aussi ferme : elle était toute tremblante; son cœur battait vite et fort; son visage était froid; une sueur glacée perlait sur son front.

« Dieu merci pour nous ! répéta-t-elle; mais que va-t-il se passer ailleurs? Ils ne nous ont laissées qu'afin de mieux surprendre les autres.

— Ils ont bien fait, répondit Shirley avec assurance : les autres se défendront, ils le peuvent, ils sont préparés pour cela; quant à nous, il en est autrement. Mon doigt était sur la détente de ce pistolet. J'étais toute prête à donner à cet homme, s'il entrait, un salut sur lequel il ne comptait guère; mais derrière lui il y en avait trois cents autres; je n'eusse pu efficacement vous protéger, ni moi, ni ces deux pauvres femmes qui dorment là sous ce toit. C'est pourquoi je remercie de nouveau vivement Dieu de nous avoir tirées de ce péril. »

Après une seconde pause elle continua : « Quel est maintenant mon devoir et le parti le plus sage ? non pas de demeurer ici inactive, assurément, mais bien certainement d'aller à Hollow.

— A Hollow, Shirley ?

— Oui, à Hollow. Voulez-vous m'y accompagner ?

— Où ces hommes sont allés ?

— Ils ont pris la grande route; nous ne pouvons les rencontrer. La route par les champs est aussi sûre, aussi paisible, aussi solitaire que le pourrait être un chemin à travers les airs. Voulez-vous venir ?

— Oui, répondit Caroline, machinalement, non parce que son amie était décidée à aller à Hollow, ni parce qu'elle-même éprouvait autre chose que de l'effroi à l'idée de l'accompagner, mais parce qu'elle sentait qu'elle ne pouvait abandonner Shirley.

— Alors nous devons fermer solidement ces fenêtres, et laisser tout derrière nous dans la plus grande sécurité possible. Savez-vous ce que nous allons faire, Cary ?

— Oui.... non.... nous allons à Hollow parce que vous le voulez.

— Est-ce là tout ? Et êtes-vous si obéissante à un simple caprice de ma part ? Quelle docile épouse vous seriez pour un homme sévère! La face de la lune n'est pas plus blanche que la vôtre maintenant, et les feuilles du tremble qui est près de la porte ne sont pas plus agitées que vos doigts en ce moment. Et cependant, émue et frappée de terreur, effrayée et dévouée, vous me suivriez dans les plus profonds dangers. Cary, laissez-moi donner un motif à votre fidélité : nous allons à Hollow à cause de Moore, pour voir si nous pouvons lui être utiles; nous allons tâcher de l'avertir du péril qui le menace.

— Certainement, Shirley, je suis une folle et une faible créature, et vous êtes une sage et prudente femme. Je veux aller avec vous. Je suis heureuse de vous accompagner.

— Je n'en doute pas. Vous mourriez aveuglément et avec résignation pour moi, et vous mourriez intelligemment et avec joie pour Moore; mais il n'est pas question de mort pour ce soir, nous ne courons aucun risque. »

Caroline ferma promptement les fenêtres et les volets.

« Ne craignez pas, Shirley, que ma respiration m'empêche de vous suivre, si rapide que puisse être votre course, dit-elle. Prenez ma main ; traversons les champs en droite ligne.

— Mais vous ne pourrez escalader les murs ?

— Cette nuit je le puis.

— Vous avez peur des haies; et le ruisseau qu'il nous faudra passer?

— Je le passerai. »

Elles partirent : elles coururent. Plus d'un mur les retarda, mais ne les put arrêter. Shirley avait le pied sûr et agile; Caroline, plus timide et moins adroite, tomba une ou deux fois violemment meurtrie; mais elle se relevait aussitôt, disant qu'elle ne s'était point blessée. Une haie très-épaisse bordait le dernier champ; elles perdirent du temps en cherchant un passage : l'ouverture qu'elles trouvèrent était étroite, mais elles n'hésitèrent pas à s'y engager; les longs cheveux, la peau douce, la soie et la mousseline souffrirent; mais ce qui fut plus à déplorer, ce fut le retard que cet obstacle avait apporté à leur course. De l'autre côté, elles trouvèrent le ruisseau, qui coulait dans un lit profond. En cet endroit, une planche étroite était le seul point qui permît de le traverser. Shirley avait passé sur cette planche plusieurs fois déjà, sans accident et sans crainte : Caroline n'avait jamais osé s'y engager.

« Je vous porterai de l'autre côté, dit miss Keeldar. Vous êtes légère et je ne suis point faible. Laissez-moi essayer.

— Si je tombe dans l'eau, vous me repêcherez, » dit Caroline, avec une douce pression de main.

Et sans hésitation elle s'engagea sur la planche vacillante, comme si elle eût été la continuation du ferme gazon. Shirley, qui la suivit, ne traversa pas avec plus de résolution et de sécurité. Dans l'état de leurs esprits, avec le but qu'elles poursuivaient, un torrent écumant et impétueux ne les eût point détournées. Cependant un bruit les arrêta. A peine avaient-elles le pied sur la rive opposée, qu'un coup de feu fendit l'air du côté du nord. Une seconde s'écoula, puis la même note éclata au sud. Dans l'espace de trois minutes, des signaux semblables éclatèrent à l'est et à l'ouest.

« J'ai cru que nous étions mortes à la première explosion, dit Shirley en respirant longuement. Je me suis sentie frappée aux tempes, et j'ai cru que le coup nous avait traversé le cœur; mais le bruit réitéré m'a servi d'explication : ce sont des signaux, c'est leur manière d'agir : l'attaque ne se fera pas attendre. Il aurait fallu que nous eussions des ailes; nos pieds ne nous ont pas portées assez rapidement. »

Il fallait alors traverser une portion du taillis : lorsqu'elles en sortirent, la fabrique se trouvait juste au-dessous d'elles : elles pouvaient voir les bâtiments, la cour; elles découvraient la route au delà. En jetant les yeux dans cette direction, Shirley put se convaincre qu'elle avait conjecturé juste : elles arrivaient trop tard pour donner un avertissement. Elles avaient mis plus de temps qu'elles ne s'y attendaient à surmonter les divers obstacles qui s'étaient dressés sur leur chemin à travers champs.

La route, qui eût dû leur apparaître blanche, était noire et couverte d'une masse mouvante. Les émeutiers étaient assemblés en face des portes fermées de la cour, et une seule figure apparaissait à l'intérieur, s'adressant apparemment à eux : la fabrique elle-même était parfaitement noire et tranquille; il n'y avait ni vie, ni lumière, ni mouvement.

« Assurément il est sur ses gardes; ce ne peut être là Moore, les attendant seul! murmura Shirley.

— C'est lui; nous devons aller à lui. Je veux aller vers lui.

— Non, Caroline.

— Et pourquoi suis-je venue, alors? Je suis venue à cause de lui. Il faut que je le joigne.

— Heureusement cela est au-dessus de votre pouvoir : il n'y a aucune entrée qui conduise dans la cour.

— Il y a une petite entrée derrière, outre la porte de la façade; elle s'ouvre par un secret que je connais. Je veux essayer d'entrer par là.

— Non pas avec ma permission. »

Miss Keeldar lui entoura la taille de ses deux bras et la retint en arrière.

« Vous ne ferez pas un pas, lui dit-elle avec autorité. En ce moment, Moore serait à la fois choqué et embarrassé de nous voir l'une ou l'autre. Les hommes n'aiment pas à voir des femmes auprès d'eux dans les moments de danger réel.

— Je ne l'embarrasserais pas, je l'aiderais, répondit Caroline.

— Et comment? En lui inspirant de l'héroïsme? Peuh! nous ne sommes pas aux temps de la chevalerie. Ce n'est point à une joute dans un tournois que nous allons assister, mais à un combat pour l'argent, la subsistance et la vie.

— Il est naturel que je sois à ses côtés.

— Comme reine de son cœur? Sa fabrique est la dame de ses pensées, Cary! Ayant derrière lui ses métiers et ses machines, il a tout l'encouragement qu'il lui faut et qu'il peut comprendre. Ce n'est point pour l'amour ou la beauté, mais pour son grand livre et ses draps, qu'il va rompre une lance. Ne soyez pas sentimentale; Robert ne l'est pas.

— Je pourrais lui être utile; je veux le chercher.

— Allons, je vous le permets; allez chercher Moore : vous ne le trouverez pas. »

Elle la laissa libre : Caroline partit comme une flèche qui s'échappe de l'arc tendu. Elle fut suivie d'un brillant éclat de rire. « Regardez bien! ne faites pas de méprise! » lui criait Shirley.

Mais il y avait méprise. Miss Helstone s'arrêta, hésita, regarda. La figure s'était tout à coup éloignée de la porte, et courait de toutes ses forces vers la fabrique.

« Hâtez-vous, Lina, criait Shirley : tâchez de le joindre avant qu'il n'entre. »

Caroline revint lentement sur ses pas. Ce n'est point Robert, dit-elle; il n'a ni sa taille, ni son extérieur, ni sa démarche.

« Je voyais bien que ce n'était pas Robert lorsque je vous ai laissée aller. Comment pouviez-vous vous y tromper? C'est la tournure vulgaire d'un simple soldat; ils l'avaient posté là comme sentinelle. Le voilà en sûreté dans la fabrique maintenant. J'ai vu la porte s'ouvrir pour le laisser entrer. Je commence à être plus à mon aise ; Robert est préparé ; notre avertissement eût été superflu, et maintenant je suis bien aise que nous soyons arrivées trop tard pour le lui donner : cela nous a épargné le trouble d'une scène. Qu'il eût été beau d'entrer dans le magasin tout éperdues, et de se trouver en présence de MM. Armitage et Ramsden fumant, de Malone faisant le fanfaron, de votre oncle ricanant, de M. Sykes sirotant un cordial, et de Moore lui-même dans sa froide veine d'homme de négoce! Je suis heureuse que nous ayons échappé à cela.

— Je voudrais savoir s'ils sont beaucoup dans la fabrique, Shirley.

— Assez pour la défendre. Les soldats que nous avons aperçus deux fois aujourd'hui s'y rendaient sans doute, et le groupe que nous avons vu entourer votre cousin dans les champs est certainement avec lui.

— Qu'est-ce qu'ils font donc maintenant, Shirley ? Quel est ce bruit ?

— C'est le bruit des haches et des barres de fer contre les portes : ils sont en train de les forcer. Avez-vous peur ?

— Non, mais mon cœur bat très-fort; je peux à peine me tenir sur mes jambes; je vais m'asseoir. Est-ce que vous n'êtes pas émue ?

— A peine; mais je suis bien aise d'être venue : nous verrons de nos propres yeux. Nous sommes ici sur les lieux, et personne n'en sait rien. Au lieu d'étonner le vicaire, le drapier et le marchand de grains par notre romanesque arrivée sur la scène, nous sommes ici seules, avec la nuit amicale, ses étoiles muettes, et ces arbres qui murmurent et dont nos amis ne viendront pas recueillir le récit.

— Shirley ! Shirley ! les portes sont enfoncées! leur chute a été semblable à la chute de grands arbres. Les voilà qui se précipitent par l'ouverture. Ils vont briser les portes du moulin comme ils ont brisé celles de la cour. Que va faire Robert contre une pareille multitude ? Plût à Dieu que je fusse un peu plus près de lui, que je pusse l'entendre et lui parler! Avec ma

volonté, mon ardent désir de le servir, je ne pourrais lui être un inutile fardeau. Je pourrais être bonne à quelque chose.

— Ils s'avancent ! s'écria Shirley. Comme leur marche est ferme ! Il y a de la discipline dans leurs rangs, je ne dirai pas du courage; marcher cent contre dix, ce n'est point faire preuve de cette qualité ; mais (baissant la voix) il y a assez de souffrance et de désespoir parmi eux : ces aiguillons les pousseront en avant.

— En avant contre Robert, et ils le haïssent, Shirley; y a-t-il beaucoup de danger qu'ils ne soient les plus forts ?

— Nous verrons. Moore et Helstone ont dans leurs veines le premier sang de la terre, et ils ne sont ni maladroits ni poltrons. »

Un fracas, un bruit de fenêtres brisées, mit fin à leurs chuchotements. Une volée de pierres avait assailli simultanément la façade du moulin, et toutes les vitres des fenêtres étaient réduites en éclats. Un hurlement suivit cette démonstration, un hurlement d'émeutiers, et d'émeutiers du Yorkshire. Vous n'avez peut-être jamais entendu ce hurlement, ami lecteur ; tant mieux pour vos oreilles, peut-être pour votre cœur : car, s'il déchire l'air en haine de vous ou des hommes, des principes, des intérêts qui ont votre sympathie, la colère se réveille au cri de la haine. Le lion secoue sa crinière et se lève au hurlement de la hyène. La caste se dresse pleine de ressentiment contre la caste; et la classe moyenne, exaspérée, écrase sans pitié les masses furieuses et affamées de la classe ouvrière. Il est difficile d'être tolérant, il est difficile d'être juste dans de semblables moments.

Caroline se leva ; Shirley l'entoura de son bras : elles se tinrent debout, aussi immobiles que les tiges de deux arbres. Le hurlement fut long, et, lorsqu'il cessa, le silence de la nuit continua à être troublé par les mouvements et les murmures de la foule.

« Que va-t-il arriver ? » fut la question que s'adressèrent les deux jeunes filles. Rien encore ne s'agitait à la fabrique, qui restait muette comme un mausolée.

« Il ne peut être seul, murmura Caroline.

— Je parierais tout ce que je possède qu'il est aussi peu seul qu'il est peu alarmé, » répondit Shirley.

Des coups de feu furent tirés par les émeutiers. Les défenseurs avaient-ils attendu ce signal ? C'est ce qui parut

probable. Le moulin, qui était tout à l'heure inerte et passif, s'éveilla, le feu brilla à travers les baies ouvertes de ses fenêtres; une décharge de mousqueterie fit retentir la vallée de Hollow.

« Moore parle enfin, dit Shirley, et il semble posséder le don des langues; ce n'est pas là une seule voix.

— Il a été endurant; nul ne peut l'accuser de précipitation, dit Caroline; leur décharge a précédé la sienne; ils ont brisé ses portes et ses fenêtres; ils ont fait feu sur sa garnison avant qu'il les repoussât. »

Que se passa-t-il alors? Il semblait difficile, dans les ténèbres, de le distinguer; mais quelque chose de terrible, un tumulte incessant, avait lieu évidemment : de furieuses attaques, des résistances désespérées; dans la cour de la fabrique, dans la fabrique elle-même, le combat faisait rage. Les coups de feu se succédaient sans interruption, entremêlés de courses, de luttes et de cris. Le but des assaillants semblait être de pénétrer dans la fabrique; celui des défenseurs de les en empêcher. Elles entendirent le chef des rebelles crier : « Par derrière, camarades! » Elles entendirent une voix riposter : « Allez, vous nous trouverez là. »

« Au comptoir! cria ensuite le chef.

— Vous serez les bienvenus! Vous nous trouverez là! » lui fut-il répondu. Et bientôt la plus vive lumière qui eût encore brillé, le plus grand bruit qui se fût fait entendre, éclatèrent dans le magasin, où la masse des émeutiers se précipita.

La voix qui s'était fait entendre était celle de Moore. Par le ton de cette voix, elles purent juger de l'excitation à laquelle il était arrivé; elles purent se convaincre que l'instinct brutal de la lutte dominait chacun de ces hommes combattant les uns contre les autres, et l'emportait en ce moment sur les sentiments humains et raisonnables. Toutes deux sentirent leur visage s'échauffer et leur pouls s'accélérer. Toutes deux savaient qu'elles ne produiraient aucun bien en se jetant dans la mêlée: elles ne désiraient ni porter ni recevoir des coups; mais pour rien au monde elles n'eussent voulu fuir; pour rien au monde elles n'eussent détourné leurs yeux de cette sombre et terrible scène, de cette masse de nuages, de fumée, de détonations pareilles à la foudre.

« Comment et quand cela finira-t-il? » Telle était la demande que s'adressait leur esprit agité. Arriverait-il un mo-

ment où elles pourraient être utiles? » C'est ce qu'elles attendaient : car, bien que Shirley parlât en riant de leur arrivée trop tardive et se montrât toujours prête à satiriser son propre enthousiasme et celui des autres, elle n'eût pas hésité à donner une de ses meilleures fermes pour avoir la chance de se rendre utile.

Cette chance ne leur fut pas accordée : elles attendaient une circonstance qui ne se produirait probablement point. Moore avait prévu cette attaque. Il était sur ses gardes et préparé sur chaque point. Il avait fortifié sa fabrique, qui était en elle-même un très-fort bâtiment, et y avait mis garnison. C'était un homme froid et brave qui se défendait avec une inébranlable fermeté; ceux qui étaient avec lui s'inspiraient de son esprit et imitaient sa contenance. Les émeutiers n'avaient pas encore été reçus ainsi : dans les quatre fabriques qu'ils avaient attaquées, ils n'avaient rencontré aucune résistance; une défense résolue et organisée était chose à laquelle ils n'avaient point songé. Quand leurs chefs virent le feu soutenu du bâtiment attaqué et la ferme détermination de son propriétaire; lorsqu'ils se virent froidement défiés et invités à la mort; lorsqu'ils virent tomber leurs hommes autour d'eux, ils comprirent qu'il n'y avait là rien à faire. Ils rassemblèrent en hâte leurs forces, les éloignèrent de la fabrique, firent un appel auquel les hommes répondirent à un numéro au lieu de répondre à un nom; puis ils se dispersèrent dans la campagne, laissant derrière eux le silence et la ruine. L'attaque avait duré une heure.

En ce moment le jour approchait : l'obscurité régnait au couchant, mais le levant commençait à s'éclairer. On eût pu croire que les jeunes filles qui venaient d'assister à la lutte allaient se précipiter vers les vainqueurs auxquels elles portaient un si vif intérêt; mais au contraire elles s'approchèrent prudemment du bâtiment qui venait de soutenir l'assaut, et, lorsque tout à coup une foule de soldats et de gentlemen apparut à la grande porte ouvrant sur la cour, elles se réfugièrent à la hâte sous un hangar servant de dépôt au vieux fer et au bois de construction, d'où elles pouvaient observer sans être vues.

C'était un triste spectacle : cette cour et ses abords étaient une tache de désolation dans la fraîche aurore d'un jour d'été. Le taillis de Hollow était ombreux et humide de rosée, le haut de la colline était verdoyant; mais là, dans le centre de la

douce vallée, la discorde avait laissé l'empreinte de son passage : les fenêtres du bâtiment étaient toutes brisées; çà et là gisaient des mousquets et autres armes; plus d'une large tache rouge se voyait sur le gravier; un cadavre couché la face contre terre était étendu près de la porte extérieure, et cinq ou six blessés se tordaient et gémissaient dans la poussière ensanglantée.

La contenance de miss Keeldar changea à cet aspect. C'était le déboire de la bataille, la mort et la douleur remplaçant le mouvement et l'excitation ; c'était la cendre noire que laisse un feu brillant lorsque sa flamme s'est éteinte et sa chaleur évanouie.

« Voilà ce que je voulais prévenir, dit-elle d'une voix qui trahissait l'émotion de son cœur.

— Mais vous ne pouviez le prévenir, vous avez fait en vain tout ce que vous pouviez faire, lui dit Caroline; ne vous attristez pas, Shirley.

— Le sort de ces pauvres gens m'afflige, répondit-elle pendant que ses yeux s'humectaient de larmes. N'y a-t-il personne de blessé dans la fabrique? Est-ce que c'est là votre oncle?

— C'est lui, et voilà M. Malone; oh! Shirley, voilà Robert!

— Eh bien! (reprenant son ton habituel) ne m'enfoncez pas ainsi vos doigts dans la main; je le vois; il n'y a rien là d'étonnant; nous savions qu'il était là.

— Le voilà qui s'approche de nous, Shirley!

— C'est-à-dire de la pompe, pour se laver les mains et le visage, qui a reçu une égratignure, si je ne me trompe.

— Il saigne, Shirley : ne me retenez pas, je veux y aller.

— Vous ne ferez pas un pas!

— Il est blessé, Shirley.

— Bagatelle!

— Mais il faut que j'aille près de lui; je ne puis résister à mon désir; je ne puis souffrir d'être ainsi retenue.

— Et pour quoi faire?

— Pour lui parler, pour lui demander comment il se trouve et ce que je puis faire pour lui.

— Pour le vexer et l'ennuyer; pour vous donner avec lui en spectacle à tous ces soldats, à M. Malone, à votre oncle, *et cætera*. Pensez-vous que cela lui fasse plaisir? Aimeriez-vous à vous rappeler cela dans quelques jours?

— Suis-je donc destinée à être toujours dominée et contrainte? demanda un peu passionnément Caroline.

— Dans son intérêt, oui, et plus encore dans le vôtre. Je vous le dis, si vous vous montriez à lui en ce moment, vous vous en repentiriez dans une heure, et Robert aussi.

— Vous pensez que cela ne lui ferait pas plaisir, Shirley?

— Beaucoup moins que lorsque nous l'avons arrêté pour nous dire bonsoir, ce qui vous contrariait si fort.

— Mais ce n'était qu'un jeu; il n'y avait aucun danger.

— Et ceci est chose sérieuse : il ne faut pas le déranger.

— Je voulais seulement aller auprès de lui parce qu'il est mon cousin, vous comprenez?

— Je comprends très-bien. Mais regardez-le. Il a baigné son front, et le sang a cessé de couler. Sa blessure n'est en réalité qu'une écorchure; je le vois d'ici : le voilà qui va examiner les blessés. »

M. Moore et M. Helstone firent le tour de la cour, examinant l'un après l'autre les hommes qui gisaient à terre. Ils ordonnèrent que les blessés fussent enlevés et transportés dans la maison. Ensuite Joe reçut l'ordre de seller le cheval de son maître et le poney de M. Helstone, et les deux gentlemen s'éloignèrent au galop pour aller chercher des secours chirurgicaux en différentes directions.

Caroline n'était pas encore apaisée.

« Shirley, Shirley, j'aurais bien voulu lui dire un mot avant son départ, murmurait-elle, tandis que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Pourquoi pleurez-vous, Lina? lui demanda miss Keeldar d'un ton sérieux. Vous devriez vous réjouir au lieu de vous attrister. Robert a échappé au danger; il est victorieux; il a été froid et brave dans le combat; il est maintenant modéré dans le triomphe : est-ce le moment de pleurer?

— Vous ne savez pas ce que j'ai dans le cœur, quelle peine, quel trouble, ni d'où ils viennent, répondit Caroline. Je comprends que vous vous réjouissiez de la grandeur d'âme et de la bonté de Robert; moi aussi je m'en réjouis, dans un sens, mais, dans un autre, je suis si malheureuse. Je suis trop éloignée de lui : j'avais l'habitude d'être plus proche. Laissez-moi seule, Shirley; laissez-moi pleurer pendant quelques minutes, cela me soulage. »

Miss Keeldar, la voyant trembler de tous ses membres,

cessa de la contraindre. Elle sortit du hangar et la laissa pleurer en paix. C'était le parti le plus sage : au bout de quelques minutes, Caroline la rejoignit, beaucoup plus calme. Elle lui dit de sa voix naturelle, douce et aimable :

« Venez, Shirley, nous allons retourner maintenant à la maison. Je vous promets de ne point chercher à voir Robert avant qu'il me fasse demander. Je n'essayerai jamais de me pousser sur son chemin. Je vous remercie de m'en avoir empêchée tout à l'heure.

— Je l'ai fait avec une bonne intention, répondit miss Keeldar. Maintenant, chère Lina, continua-t-elle, tournons le visage à la fraîche brise du matin et regagnons tranquillement la rectorerie. Nous y rentrerons sans bruit, comme nous en sommes sorties : nul ne saura où nous avons été ni ce que nous avons vu cette nuit ; aucune raillerie, aucune mauvaise interprétation ne peut par conséquent nous molester. Demain nous verrons Robert, et nous nous montrerons de belle humeur. Mais je n'en dirai pas davantage, j'aurais peur de pleurer aussi. Je parais dure pour vous, mais je ne le suis pas.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain.

Les deux jeunes filles ne rencontrèrent âme qui vive dans leur retour à la rectorerie. Elles rentrèrent sans bruit ; elles se glissèrent à l'étage supérieur sans être entendues : le jour naissant les éclairait suffisamment de ses premiers rayons. Shirley se dirigea immédiatement vers sa couche ; et, quoique le lieu lui parût étrange, car elle n'avait jamais couché à la rectorerie, malgré la scène de terreur et d'excitation à laquelle elle venait d'assister, elle eut à peine posé sa tête sur l'oreiller, qu'un rafraîchissant sommeil vint fermer ses yeux et calmer ses sens.

Une santé parfaite était un des bienfaits dont jouissait Shirley ; elle avait le cœur chaud et sympathique, mais n'était point nerveuse. De puissantes émotions pouvaient l'exciter et

la dominer sans l'abattre : secouée et agitée pendant la tempête, elle retrouvait après l'orage toute sa fraîcheur et son élasticité habituelles. De même que chaque jour lui apportait ses stimulantes émotions, chaque nuit lui procurait un repos réparateur. Caroline la regardait en ce moment dormir, et lisait la sérénité de son âme dans la beauté et le calme heureux de son visage.

Quant à elle, étant d'un tempérament tout opposé, elle ne pouvait dormir. La vulgaire excitation du thé et de l'assemblée des écoles eût suffi seule pour la tenir éveillée toute la nuit : le souvenir du drame terrible qui venait de se jouer sous ses yeux n'était pas de nature à laisser longtemps son esprit en repos. Ce fut en vain qu'elle s'efforça de rester couchée : elle se releva bientôt et demeura assise à côté de Shirley, comptant les minutes et regardant le soleil de juin montant à l'horizon.

La vie s'épuise vite dans des veilles semblables à celles auxquelles Caroline était trop souvent soumise depuis quelque temps, veilles durant lesquelles l'esprit, n'ayant aucune nourriture agréable pour se repaître, aucune manne d'espérance, aucun rayon de miel de joyeux souvenirs, s'efforce de vivre avec la maigre chère des désirs ; puis, ne tirant de là ni plaisir ni soutien, et se sentant près de périr de besoin, se tourne vers la philosophie, la résolution, la résignation, implore de tous ses dieux l'assistance, mais l'implore vainement, et languit sans secours.

Caroline était chrétienne ; dans les moments d'affliction, elle formulait de nombreuses prières d'après la croyance chrétienne, les proférait avec une fervente ardeur, implorait la patience, la force, le secours. Mais ce monde, nous le savons tous, est un lieu de souffrances et d'épreuves ; et par le résultat de ses prières il lui semblait qu'elles n'étaient point entendues. Elle croyait quelquefois que Dieu avait détourné d'elle son visage. En certains moments elle était calviniste, et, tombant dans le gouffre du désespoir religieux, elle croyait voir planer sur elle le sceau de la réprobation.

Combien ont eu ainsi dans leur vie une période où ils ont pu se croire abandonnés ; où, ayant longtemps espéré contre l'espérance, et ne voyant jamais se réaliser leurs désirs, ils ont senti leur cœur languir et se dessécher dans leur poitrine ! C'est une heure terrible, mais c'est souvent le moment obscur

qui précède le lever du jour; cette période de l'année où le vent glacé de janvier sonne à la fois le glas de l'hiver qui expire et l'avénement du printemps qui commence; mais, comme les oiseaux qui périssent ne peuvent comprendre que ce vent qui les tue est l'avant-coureur des beaux jours, de même l'âme qui souffre ne peut reconnaître dans l'excès de son affliction l'aurore de sa délivrance. Que quiconque souffre s'attache cependant fermement à l'amour de Dieu et à la foi. Dieu ne le trompera ni ne l'abandonnera jamais. « Il châtie celui qu'il aime. » Ces mots sont vrais; on ne doit pas les oublier.

La maison s'anima enfin : les servantes se levèrent; les volets du rez-de-chaussée furent ouverts. Caroline, en quittant le lit qui avait été pour elle une couche d'épines, sentit revivre cette vigueur que ramène toujours le retour du jour et l'action chez ceux que le désespoir et la souffrance n'ont pas tués entièrement : elle s'habilla, comme d'habitude, avec soin, et fit tous ses efforts pour que rien dans son extérieur ne trahît l'affliction de son cœur. Elle parut aussi fraîche que Shirley, lorsque toutes deux furent habillées, avec cette différence toutefois que les yeux de miss Keeldar étaient animés, et que ceux de Caroline avaient une expression de langueur.

« Aujourd'hui j'aurai beaucoup de choses à dire à Moore, telles furent les premiers mots de Shirley, et l'on pouvait lire sur son visage que la vie était pour elle pleine d'intérêt, d'espérance et d'occupation. Il aura à soutenir un interrogatoire, ajouta-t-elle. Je suis sûre qu'il s'imagine m'avoir très-habilement dupée. Et c'est ainsi qu'agissent les hommes vis-à-vis des femmes, leur cachant toujours le danger, s'imaginant, je suppose, leur épargner par là de la peine. Ils ne se doutaient guère que nous savions où ils étaient cette nuit; nous savons qu'ils étaient loin de conjecturer où nous étions nous-mêmes. Les hommes, je crois, s'imaginent que l'esprit des femmes ressemble un peu à celui des enfants. Eh bien! c'est une erreur. »

Cela fut dit tandis que, debout devant la glace, elle arrangeait en boucles, en les enroulant sur ses doigts, ses cheveux naturellement flottants; elle poursuivit ce thème encore cinq minutes, pendant que Caroline lui attachait sa robe et bouclait sa ceinture.

« Si les hommes pouvaient nous voir telles que nous sommes réellement, ils en seraient un peu étonnés; mais les plus remarquables, les plus sensés, se font souvent illusion en ce qui

concerne les femmes : ils ne les comprennent ni sous le rapport du bien ni sous celui du mal. Leur bonne femme est un être fantastique, moitié poupée, moitié ange; leur méchante femme est presque toujours un démon. Il faut les entendre s'extasier sur les créations imaginaires, adorant l'héroïne de tel poëme, de tel roman, de tel drame, qu'ils trouvent ravissante, divine! Ravissante et divine peut-être, mais souvent aussi artificielle, aussi fausse que la rose de mon chapeau. Mais si j'exprimais toute ma pensée sur ce point, si je donnais mon opinion sur les principaux caractères féminins de certains ouvrages de premier ordre, qu'adviendrait-il de moi? Je serais ensevelie sous une avalanche de pierres vengeresses avant une demi-heure.

— Shirley, vous babillez tellement que je ne puis finir de vous lacer : restez donc tranquille. Et, après tout, les héroïnes de nos auteurs valent bien les héros de nos basbleus.

— Vous vous trompez : les femmes tracent le caractère des hommes avec plus de vérité que les hommes celui des femmes. C'est ce que je prouverai dans quelque *Magazine*, un jour où j'aurai le temps; seulement, mon travail ne sera jamais inséré; il sera refusé avec des compliments et tenu à ma disposition dans les bureaux.

— Assurément : vous ne pourriez écrire assez bien; vous ne savez pas assez; vous manquez d'érudition, Shirley.

— Dieu sait que je ne vous contredirai pas, Cary. Je suis ignorante comme une borne. Une chose me console cependant, c'est que vous n'êtes guère plus instruite que moi. »

Elles descendirent pour le déjeuner.

« Je voudrais bien savoir comment mistress Pryor et Hortense Moore ont passé la nuit, dit Caroline en faisant le café. Égoïste que je suis! Je n'ai pas songé à elles jusqu'à ce moment. Elles auront entendu tout le tumulte; Fieldhead et le cottage sont si proches; et Hortense est très-peureuse pour ces sortes de choses. Il en est sans doute ainsi de mistress Pryor.

— Vous pouvez m'en croire, Lina, Moore a eu soin d'éloigner sa sœur : elle s'en retourna hier avec miss Mann; il l'a bien certainement fait rester là pour la nuit. Quant à mistress Pryor, j'avoue que j'ai quelque inquiétude de ce côté; mais avant une demi-heure nous serons auprès d'elle. »

Pendant ce temps, la nouvelle de ce qui s'était passé à Hollow se répandait dans le voisinage. Fanny, qui était allée à Fieldhead chercher le lait, revint en hâte annoncer qu'il y avait eu un combat à Hollow, dans la fabrique de M. Moore, et que l'on disait qu'une vingtaine d'hommes avaient été tués. Élisa, pendant l'absence de Fanny, avait appris par le garçon du boucher que le moulin était brûlé. Toutes deux se précipitèrent dans le parloir pour annoncer la terrible nouvelle aux jeunes filles, terminant leur claire et fidèle narration par l'assertion qu'elles étaient sûres que leur maître avait été présent à tout cela; que la veille, avec Thomas, le clerc, il était allé rejoindre Malone et les soldats. M. Malone aussi n'avait point reparu à son logement depuis la veille dans l'après-midi, et la femme et la famille de Joe Scott étaient dans la plus grande désolation, ne sachant ce qui était advenu de leur chef.

Ces nouvelles étaient à peine données, qu'un coup frappé à la porte de la cuisine annonça le domestique de Fieldhead, arrivé en toute hâte porteur d'un billet de mistress Pryor. Ce billet était écrit avec précipitation, et il pressait miss Keeldar de retourner immédiatement, attendu que le voisinage et la maison étaient menacés d'être dans la confusion, et qu'il y aurait certainement des ordres à donner qui ne pouvaient l'être que par la maîtresse du manoir. Dans un post-scriptum, mistress Pryor disait que Caroline ne pouvait rester à la rectorerie, et qu'elle ferait bien d'accompagner miss Keeldar.

« Il n'y a là-dessus qu'une opinion, dit Shirley en attachant son chapeau, et elle courut chercher celui de Caroline.

— Mais que feront Fanny et Élisa? Et si mon oncle arrivait?

— Votre oncle ne reviendra pas encore; il a d'autre poisson à frire : il va être occupé à galoper de Briarfield à Stilbro' et de Stilbro' à Briarfield, éveillant les magistrats du tribunal et les officiers de la caserne. Fanny et Élisa pourront avoir la femme de Joe et celle du clerc pour leur tenir compagnie. D'ailleurs, il n'y a aucun danger à craindre maintenant; des semaines se passeront avant que les émeutiers puissent se rallier ou concerter une autre attaque, et je serai bien trompée si Moore et Helstone ne profitent pas de l'attaque de la nuit dernière pour les anéantir tout à fait : ils vont entraîner les autorités de Stilbro' dans d'énergiques mesures. J'espère seulement qu'ils ne seront pas trop sévères, qu'ils ne poursuivront pas trop implacablement les vaincus.

— Robert ne sera point cruel; nous avons pu le voir la nuit dernière.

— Mais il sera sévère, répondit Shirley, et il en sera de même de votre oncle. »

Comme elles se dirigeaient rapidement par la pelouse et le sentier de la plantation vers Fieldhead, elles aperçurent la route au loin déjà couverte de cavaliers et de piétons se dirigeant vers Hollow. En arrivant au manoir, elles trouvèrent les portes de la cour de derrière ouvertes, et la cour et la cuisine semblaient remplies d'hommes, de femmes et d'enfants qui venaient chercher le lait, et auxquels mistress Gill, la femme de charge, cherchait en vain à persuader de prendre leur seau de lait et de partir. (Il *est*, ou il *était* d'usage dans le nord de l'Angleterre que les paysans qui habitaient des cottages sur le domaine d'un squire de campagne reçussent leur provision de lait et de beurre du manoir, sur les pâturages duquel un troupeau de vaches à lait était ordinairement nourri pour l'alimentation du voisinage. Miss Keeldar possédait un semblable troupeau, entièrement composé de ces belles vaches au fanon pendant, élevées au milieu des tendres herbages et des eaux limpides de la jolie Airedale; et elle était fière de leur bonne apparence et de leur parfaite condition). Voyant l'état des choses et la nécessité de débarrasser la place, Shirley s'avança au milieu des groupes dont la conversation était des plus animées. Elle leur dit bonjour avec l'aisance franche et calme qui lui était naturelle lorsqu'elle parlait aux masses, surtout lorsque ces masses appartenaient à la classe ouvrière : elle était plus froide avec ses égaux, et même fière avec ceux qui étaient au-dessus d'elle. Elle leur demanda alors si leur lait était mesuré, et, sur leur réponse affirmative, elle voulut savoir ce qu'ils attendaient.

« Nous causions un peu de la bataille qui vient d'avoir lieu à votre moulin, maîtresse, répondit un homme.

— Vous causiez un peu ! dit Shirley. C'est une chose étrange que le monde soit si porté à *causer* sur les événements : vous *causez* si quelqu'un meurt subitement; vous *causez* si un incendie éclate; vous *causez* si un fabricant fait banqueroute; vous *causez* s'il est assassiné. Quel bien peuvent faire vos causeries? »

Il n'y a rien qui plaise tant aux classes inférieures que d'être traitées un peu librement et sans façon. Ils méprisent la flatte-

rie autant qu'ils aiment une honnête et franche réprimande. Ils appellent cela parler clairement, et prennent un singulier plaisir à être l'objet de la mercuriale. La franchise un peu brusque de miss Keeldar lui gagna l'oreille de la foule en une seconde.

« Nous ne sommes pas plus coupables sous ce rapport que d'autres qui sont au-dessus de nous, n'est-ce pas? lui demanda en souriant un de ces hommes.

— Ce n'est pas une excuse : vous qui devriez être des modèles d'activité, aimez autant le bavardage que les fainéants. A la rigueur on comprendrait que des gens riches et qui n'ont rien à faire perdissent ainsi leur temps : mais vous qui avez à gagner votre pain à la sueur de votre front, vous êtes tout à fait inexcusables.

— Voilà qui est singulier, maîtresse; n'aurons-nous jamais un jour de congé parce que nous travaillons rudement?

— *Jamais*, répondit promptement Shirley; à moins que, ajouta-t-elle avec un sourire qui enlevait une partie de la sévérité de ses paroles, à moins que vous n'en sachiez faire un meilleur usage que de vous réunir pour boire le rhum et le thé si vous êtes femmes, ou pour fumer et boire la bière si vous êtes hommes, puis médire de votre prochain. Allons, amis, ajouta-t-elle en passant de la brusquerie à la politesse, obligez-moi de prendre vos seaux et de retourner chez vous. J'attends aujourd'hui plusieurs personnes, et il ne conviendrait pas que l'entrée de la maison fût encombrée. »

Le peuple du Yorkshire est aussi obéissant à la persuasion qu'entêté à la compression : en cinq minutes la cour fut débarrassée.

« Merci, et au revoir, mes amis! » dit Shirley en fermant les portes sur eux.

Que les plus raffinés cockneys viennent critiquer les mœurs et les habitudes du Yorkshire. Pris comme ils doivent l'être, la majorité des garçons et des filles de l'Ouest sont d'une convenance parfaite; ce n'est que contre la sotte affectation et la futilité pompeuse d'un soi-disant aristocrate qu'ils se révoltent.

Entrant par derrière, les jeunes ladies se dirigèrent à travers la cuisine vers la salle de réception. Mistress Pryor descendit en courant l'escalier de chêne pour venir à leur rencontre. Elle était pleine d'effroi. Sa complexion ordinairement sanguine

était pâle : son œil bleu, ordinairement calme, était errant, mobile, alarmé. Elle ne se perdit point cependant dans des exclamations, ou dans un récit précipité de ce qui était arrivé. Son sentiment prédominant avait été, dans le cours de la nuit, et était encore alors, un vif mécontentement d'elle-même de ne pouvoir se montrer plus ferme, plus froide, plus à la hauteur des circonstances.

« Vous savez, commença-t-elle d'une voix tremblante et avec le plus grand désir d'éviter l'exagération dans ce qu'elle était sur le point de dire ; vous savez qu'une bande d'émeutiers a attaqué cette nuit la fabrique de M. Moore. Nous avons entendu très-distinctement d'ici la fusillade et le tumulte; personne de nous n'a dormi : ç'a été une triste nuit. La maison a été dans une grande agitation toute la matinée à cause des gens qui allaient et venaient : les domestiques se sont adressés à moi pour des instructions et des ordres que je ne me croyais réellement pas fondée à leur donner. M. Moore a, je crois, envoyé chercher des rafraîchissements pour les soldats et les autres personnes engagées dans la défense et aussi quelques objets nécessaires aux blessés. Je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de donner des ordres ou de prendre des mesures. Je crains que le retard n'ait été funeste en quelques cas ; mais cette maison n'est point la mienne : vous étiez absente, ma chère miss Keeldar ; que pouvais-je faire?

— Est-ce que l'on n'a pas envoyé de rafraîchissements? demanda Shirley, dont la contenance, tout à l'heure si calme, si bienveillante, si ouverte, même pendant qu'elle réprimandait les paysans, devint tout à coup sombre et animée.

— Je ne crois pas, ma chère.

— Et rien pour les blessés? ni linge, ni vin, ni literie?

— Je ne crois pas. Je ne puis dire ce qu'a fait mistress Gill; mais il me semblait impossible en ce moment de disposer de votre propriété en envoyant des vivres aux soldats : des provisions pour une compagnie, c'est formidable. Je n'ai pas demandé combien ils étaient; mais je ne pouvais consentir à leur laisser mettre la maison au pillage. J'avais l'intention d'agir pour le bien ; cependant, je l'avoue, je ne vois pas encore bien clairement cette affaire.

— Elle tient dans une coquille de noix, pourtant. Ces soldats ont risqué leur vie pour la défense de ma propriété ; il semble

qu'ils ont quelque droit à ma gratitude. Les blessés sont nos semblables : il me semble que nous leur devons des secours. Mistress Gill ! »

Elle se retourna, et appela d'une voix plus claire que douce, qui traversa les massives portes de chêne de la salle et de la cuisine mieux que ne l'eût fait le bruit d'une sonnette. Mistress Gill, qui se trouvait occupée à pétrir, arriva avec des mains et un tablier qui témoignaient de son occupation : elle n'avait pas osé s'arrêter un instant pour ôter la pâte attachée aux unes et secouer la farine qui blanchissait l'autre. Jamais sa maîtresse n'avait appelé un domestique de cette voix, excepté une seule fois, lorsqu'elle vit d'une fenêtre Tartare engagé dans un combat avec deux chiens de charretier dont chacun l'égalait au moins en volume, sinon en courage, et qui avaient de plus les encouragements de leurs maîtres, tandis que Tartare n'avait personne pour le soutenir. Alors elle avait appelé John d'une voix qu'on eût pu prendre pour la trompette du jugement dernier; et elle n'avait pas attendu qu'il vînt, mais s'était élancée dehors sans chapeau, et après avoir dit aux deux charretiers qu'ils ressemblaient moins à des hommes que les trois brutes qui se roulaient là devant eux dans la poussière, elle avait saisi de ses mains délicates le cou du plus gros des chiens et l'avait étreint de toutes ses forces, afin de lui faire lâcher l'œil sanglant et déchiré de Tartare, au-dessus et au-dessous duquel il avait inséré ses terribles crocs. Cinq ou six hommes se trouvèrent à l'instant sur les lieux pour lui prêter assistance, mais elle ne les remercia même pas. » Ils eussent pu venir plus tôt, si leur volonté était bonne, » dit-elle. Elle n'adressa la parole à personne pendant le reste du jour; mais elle resta assise auprès du feu de la salle, surveillant et soignant Tartare, qui était étendu saignant et meurtri sur une couverture à ses pieds. Elle essuyait de temps en temps une larme furtive en lui adressant quelques mots de pitié et de sympathie, dont le vieux chien se montrait reconnaissant à sa façon en lui léchant les mains, alternativement avec ses propres blessures. Quant à John, Shirley fut pour lui, pendant une semaine, d'une froideur significative.

Mistress Gill, se rappelant cet épisode, arriva tremblante comme la feuille, selon son expression. D'une voix ferme et brève, Shirley se mit à poser des questions et à donner des ordres. Son esprit altier était piqué au vif de ce qu'en un sem-

blable moment Fieldhead eût montré l'inhospitalité de la cabane d'un avare; la révolte de son orgueil se lisait aux mouvements de son cœur, qui gonflait sa poitrine et agitait violemment la dentelle et la soie sous lesquelles cette poitrine était emprisonnée.

« Depuis combien de temps ce message est-il arrivé du moulin?

— Depuis moins d'une heure, répondit la femme de charge d'un ton doucereux.

— Depuis moins d'une heure! Vous dites cela comme vous diriez depuis moins d'un jour! Ils auront eu le temps de s'adresser ailleurs. Envoyez immédiatement un homme leur dire que tout ce que cette maison contient est au service de M. Moore, de M. Helstone et des soldats. Faites cela d'abord.»

Pendant que l'on exécutait cet ordre, Shirley s'éloigna de ses amies et demeura debout en silence à la fenêtre de la salle. Lorsque mistress Gill revint, elle se détourna : la couleur pourpre qu'une pénible excitation produit sur des joues pâles animait alors les siennes; l'étincelle que le mécontentement allume dans un œil noir illuminait son regard.

« Que tout ce qui se trouve dans l'office et le cellier soit à l'instant chargé sur des voitures et conduit à Hollow. S'il n'y a que peu de pain et de viande à la maison, allez chez le boulanger et le boucher, et dites-leur d'envoyer tout ce qu'ils pourront. Mais il faut que j'y aille moi-même. »

Elle sortit.

« Cet accès sera bientôt passé : dans une heure, elle n'y pensera plus, murmura Caroline à mistress Pryor. Montez à votre chambre, chère madame, ajouta-t-elle affectueusement, et tâchez de vous calmer et de vous remettre autant que vous le pourrez. Soyez sûre qu'avant la fin du jour Shirley se blâmera elle-même plus qu'elle ne vous a blâmée. »

Miss Helstone parvint ainsi à calmer l'agitation de la pauvre dame. Après l'avoir conduite à son appartement et avoir promis de la venir rejoindre aussitôt que tout serait arrangé, Caroline se demanda si elle ne pourrait pas se rendre utile. Elle trouva qu'elle pouvait être en ce moment tres-utile, car les domestiques n'étaient rien moins que nombreux à Fieldhead, et leur maîtresse avait alors de la besogne pour occuper tous les bras dont elle pouvait disposer. Caroline, par la bonne humeur et l'activité avec lesquelles elle vint en aide à la femme

de charge et aux autres servantes, quelque peu effrayées de la sévérité inaccoutumée de leur maîtresse, produisit un grand bien : elle leur apporta une assistance efficace, et apaisa leur directrice. Un regard et un sourire de Caroline provoquèrent bientôt un sourire de Shirley. La première montait l'escalier de la cave avec un lourd panier.

« C'est une honte ! s'écria Shirley en se précipitant au-devant d'elle ; vous allez vous meurtrir les bras ! »

Elle s'empara du panier et le porta elle-même au milieu de la cour. L'orage était passé lorsqu'elle revint ; l'éclair avait disparu de ses yeux ; le nuage qui assombrissait son front s'était évanoui ; elle reprit ses manières cordiales et enjouées, tempérées par un léger remords que lui causait l'injuste accès de colère auquel elle venait de se laisser entraîner.

Elle présidait encore au chargement d'un chariot, lorsqu'un gentleman entra dans la cour et s'approcha d'elle sans qu'elle s'aperçût de sa présence.

« J'espère que miss Keeldar va bien ce matin ? » dit-il en jetant un regard scrutateur sur son visage un peu animé encore.

Elle le regarda, puis se mit à continuer son travail sans lui répondre. Un sourire de plaisir se jouait sur ses lèvres, mais elle ne le laissa pas voir. Le gentleman répéta sa salutation, se penchant afin que ses paroles pussent arriver plus facilement aux oreilles de Shirley.

« Assez bien, répondit-elle ; et M. Moore aussi, il me semble. A dire vrai, je n'étais pas fort en peine de lui ; s'il lui était arrivé quelque petit malheur, il n'eût eu que ce qu'il mérite : sa conduite a été, nous dirons *étrange* quant à présent, en attendant que nous trouvions le temps de la caractériser par une épithète plus exacte. Cependant, puis-je lui demander ce qui l'amène ici ?

— M. Helstone et moi venons de recevoir à l'instant le message par lequel vous nous informiez que tout ce qui est à Fieldhead est à notre service. Nous avons pensé, d'après la formule de votre offre, que vous alliez vous donner beaucoup trop de mal : je vois que nous avions conjecturé juste. Nous ne sommes pas un régiment : une demi-douzaine de soldats, et autant de civils, pas davantage. Permettez-moi donc de retrancher quelque chose de ce trop abondant approvisionnement. »

Miss Keeldar rougit, et rit en même temps de sa générosité outrée, de ses calculs disproportionnés. Moore rit aussi, mais d'une manière très-calme; puis, d'une manière très-calme aussi, il fit retirer du chariot panier sur panier, et renvoya au cellier vase sur vase.

« Le recteur apprendra cela, dit-il; quelle jolie histoire il en fera ! Quel excellent fournisseur des armées eût fait miss Keeldar! » Puis, riant de nouveau, il ajouta : « C'est précisément ce que j'avais pensé.

— Vous devriez me remercier, dit Shirley, et non vous moquer de moi. Que pouvais-je faire : pouvais-je jauger vos appétits ou deviner le nombre de vos hommes? D'après ce que je savais, je pouvais croire qu'il y avait au moins cinquante bouches à nourrir. Vous ne m'avez rien dit; et puis une demande de provisions pour des soldats suggère naturellement de vastes idées.

— Il y paraît, dit Moore, dirigeant de nouveau son regard perçant sur la jeune fille déconcertée. Maintenant, continua-t-il en s'adressant au charretier, vous pouvez conduire ce qui reste à Hollow. Votre charge sera un peu plus légère que celle que miss Keeldar avait préparée. »

Comme le véhicule sortait de la cour, Shirley, rassemblant ses esprits, demanda ce qu'étaient devenus les blessés.

« Il n'y a eu qu'un seul blessé de notre côté, lui fut-il répondu.

— Vous avez été blessé vous-même à la tempe, dit une voix douce, celle de Caroline, qui, dans l'ombre de la porte, et cachée derrière la large corpulence de mistress Gill, n'avait pas été jusque-là aperçue de Moore. Lorsqu'elle parla, il chercha à pénétrer l'obscurité de sa retraite.

« Êtes-vous grièvement blessé? demanda-t-elle.

— Une égratignure, comme vous pourriez vous en faire une au doigt avec une aiguille en cousant.

— Soulevez vos cheveux, que nous puissions voir. »

Il ôta son chapeau et fit ce qu'on lui commandait, découvrant seulement une légère bande de taffetas. Caroline fit voir par un léger mouvement de tête qu'elle était satisfaite, et disparut dans le clair-obscur de l'appartement.

« Comment a-t-elle su que j'étais blessé? demanda Moore.

— Elle l'aura entendu dire, sans doute. Mais c'est trop de bonté de sa part de se donner tant de peine pour vous. Pour

moi, c'est à vos victimes que je pensais lorsque je demandais des nouvelles des blessés. Quelle perte ont éprouvée vos opposants ?

— Un des émeutiers ou des victimes, comme vous les appelez, a été tué, et six sont blessés.

— Et qu'avez-vous fait de ces hommes ?

— Ce que vous approuverez certainement. Le secours des médecins leur a été procuré immédiatement, et, aussitôt que nous pourrons nous procurer deux voitures couvertes et de la paille propre, ils seront transportés à Stilbro'.

— De la paille ! Ce sont des lits et des matelas qu'il faut. Je vais envoyer à l'instant ma voiture, convenablement garnie ; et M. Yorke, j'en suis sûre, enverra aussi la sienne.

— Vous devinez juste ; il s'est offert déjà ; et mistress Yorke, qui, comme vous, semble disposée à regarder les émeutiers comme des martyrs, et M. Helstone et moi comme des meurtriers, est en ce moment, je crois, très-assidûment occupée à les accommoder de lits de plume, de traversins, de voitures, etc. Les *victimes* ne manquent de rien, je vous le promets. M. Hall, votre curé favori, est avec eux depuis les six heures, les exhortant, priant avec eux, et même les soignant comme pourrait le faire une garde-malade ; et la bonne amie de Caroline, miss Ainley, cette vieille fille si laide, a envoyé une provision de charpie et de linge, quelque chose d'à peu près semblable pour la quantité à la provision de bœuf et de vin d'une autre lady.

— C'est bien. Où est votre sœur ?

— En sûreté. Je l'ai placée chez miss Mann. Ce matin même, toutes deux partent pour les eaux de Wormwood-Well, où elles séjourneront quelques semaines.

— C'est ainsi que M. Helstone m'a logée à la rectorerie. Vous vous croyez, vous autres gentlemen, d'une habileté remarquable ! Je vous félicite cordialement de cette idée, dont j'espère que la saveur, lorsque vous la méditez, vous cause un vif plaisir. Fins et astucieux comme vous l'êtes, que n'avez-vous aussi la science universelle ? Comment se fait-il que les événements transpirent sous votre nez même, sans que vous en ayez le moindre soupçon ? Il faut que cela soit ainsi ; autrement, le plaisir exquis de vous mener par le nez nous serait inconnu. Ah ! ami, vous avez beau scruter ma contenance, jamais vous ne la pourrez lire. »

L'attitude de Moore semblait donner raison à Shirley.

« Vous me regardez comme un dangereux spécimen de mon sexe, n'est-ce pas ? continua-t-elle.

— Un spécimen singulier au moins.

— Mais Caroline est-elle singulière, elle ?

— A sa façon, oui.

— Sa façon ? Quelle est sa façon ?

— Vous la connaissez aussi bien que moi.

— Et la connaissant j'affirme qu'elle n'est ni excentrique ni difficile à conduire. N'est-ce pas vrai ?

— Cela dépend....

— Cependant il n'y a rien chez *elle* de masculin.

— Pourquoi appuyez-vous si fortement sur le mot *elle ?* Est-ce que, sous ce rapport, vous la considérez comme faisant contraste avec vous-même ?

— C'est ce que vous faites sans doute, vous ? mais cela ne signifie rien. Caroline n'est ni masculine, ni ce que l'on est convenu d'appeler une femme ardente.

— Je l'ai vue s'enflammer, cependant.

— Moi aussi, mais non d'un feu viril. C'était une brève et vacillante lueur, qui parut, brilla et s'évanouit.

— Et la laissa effrayée de son audace. Vous pouvez appliquer votre description à d'autres qu'à Caroline.

— Le point que je tiens à établir, c'est que miss Helstone, quoique douce, traitable et assez candide, est cependant parfaitement capable de défier même la pénétration de M. Moore.

— Qu'avez-vous donc fait, vous et elle ? demanda Moore tout à coup.

— Avez-vous déjeuné ? monsieur Moore.

— Quel est donc votre mystère mutuel ?

— Si vous avez faim, mistress Gill va vous servir quelque chose à manger. Entrez dans le parloir aux boiseries de chêne et agitez la sonnette. Vous serez servi comme dans une auberge ; ou, si vous le préférez, retournez à Hollow.

— Je n'ai pas le choix de l'alternative. Il faut que je m'en retourne. Au revoir : je vous reverrai au premier instant de loisir qui me sera laissé. »



CHAPITRE XX.

Mistress Pryor.

Pendant que Shirley causait avec M. Moore, Caroline rejoignait mistress Pryor à l'étage supérieur. Elle trouva cette dame profondément abattue. Elle ne voulut pas avouer que l'emportement de miss Keeldar avait froissé ses sentiments ; mais il était évident qu'une blessure intime la torturait. Elle paraissait peu sensible aux tendres et délicates attentions par lesquelles miss Helstone cherchait à la consoler; mais Caroline savait qu'elle remarquait et appréciait ces attentions, qui lui apportaient un soulagement réel.

« Je manque de confiance en moi-même et de décision, dit-elle enfin. Je n'ai jamais possédé ces qualités ; cependant je pensais que miss Keeldar eût dû assez bien connaître mon caractère pour savoir que j'éprouve toujours une sollicitude profonde à bien faire, à agir pour le mieux. La nature inaccoutumée de la demande m'a effrayée, surtout venant après l'alarme de la nuit. Je ne pouvais prendre sur moi d'agir précipitamment pour une autre ; mais j'espère qu'aucun mal sérieux ne sera arrivé par le fait de mon manque de fermeté. »

Un léger coup fut en ce moment frappé à la porte, qui s'entr'ouvrit.

« Venez ici, Caroline, dit une voix basse. »

Miss Helstone sortit : dans la galerie, elle trouva Shirley contrite, honteuse, affligée comme une enfant repentante.

« Comment se trouve mistress Pryor ? demanda-t-elle.

— Très-abattue, dit Caroline.

— J'ai agi honteusement, sans générosité et d'une façon ingrate envers elle, dit Shirley. Quelle insolence de ma part de l'avoir traitée ainsi, lorsqu'elle n'était coupable d'aucune faute, et qu'elle avait obéi à un excès de délicatesse ! Mais je regrette bien sincèrement mon erreur. Dites-le-lui, et demandez-lui si elle voudra me pardonner. »

Caroline s'acquitta de la commission avec un vif plaisir. Mistress Pryor se leva et vint à la porte : elle n'aimait pas les

scènes; elle les redoutait, comme tous les gens timides; elle dit d'une voix émue :

« Entrez, ma chère. »

Shirley entra avec quelque impétuosité : elle se jeta au cou de sa gouvernante, et, l'embrassant avec effusion, elle lui dit :

« Vous savez qu'il faut me pardonner, mistress Pryor. Je ne pourrais vivre si la mésintelligence existait entre vous et moi.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit mistress Pryor. Ne pensons donc plus à cet incident, dont le résultat final me prouve plus clairement que jamais combien je suis peu capable de faire face à certaines crises. »

Et c'était là le pénible sentiment qui dominait l'esprit de mistress Pryor : aucun effort de Shirley ni de Caroline ne l'en pouvait chasser; elle pouvait bien pardonner à sa pupille coupable, elle ne pouvait se pardonner à elle-même, innocente, son excès de timidité.

Miss Keeldar, condamnée à être dérangée toute la matinée par des visites, fut appelée en ce moment : c'était le recteur qui venait d'arriver. Un vif accueil et une réprimande plus vive encore étaient à son service; il s'attendait à tous les deux, et, étant dans une excellente disposition d'esprit, il les prit l'un et l'autre en bonne part.

Dans le cours de sa brève visite, il oublia tout à fait de demander des nouvelles de sa nièce : l'émeute, les émeutiers, le moulin, les magistrats, l'héritière, absorbaient toutes ses pensées, à la complète exclusion des liens de famille. Il fit allusion à la part que lui et les vicaires avaient prise à la défense de Hollow.

« La fiole de la colère pharisaïque va être vidée sur nos têtes pour la part que nous avons prise à cette affaire, dit-il; mais je défie tous les calomniateurs. J'étais là uniquement pour donner force à la loi, pour remplir mes devoirs d'homme et d'Anglais, que je regarde comme parfaitement compatibles avec ceux de prêtre et de lévite. Votre tenancier Moore, continua-t-il, a gagné mon approbation. Je n'ai jamais vu de commandant plus froid ni plus déterminé. De plus, cet homme a fait preuve de jugement et de bon sens; d'abord en se préparant parfaitement pour l'événement qui a eu lieu, et ensuite, lorsque ses plans bien concertés lui ont eu assuré le succès, en

n'abusant point de sa victoire. Quelques-uns des magistrats sont en ce moment très-effrayés, et, comme tous les lâches, ont une tendance à se montrer cruels : Moore les arrête avec une admirable prudence. Il a jusqu'ici été très-impopulaire dans le pays; mais, croyez-moi, le courant de l'opinion va lui revenir : le peuple s'apercevra qu'il n'a pas su l'apprécier, et il se hâtera de réparer son erreur; et lui, quand il verra le public disposé à lui rendre justice, il nous montrera une plus gracieuse figure que celle qu'il nous a montrée jusqu'à ce jour. »

M. Helstone allait ajouter à ce discours quelques avertissements moitié plaisants moitié sérieux à miss Keeldar, au sujet de la partialité dont elle était accusée pour son tenancier, lorsqu'un coup de sonnette annonçant un autre visiteur arrêta sa raillerie sur ses lèvres; et, comme cet autre visiteur apparut sous la forme d'un vieux gentleman à cheveux blancs, à la mine farouche, à l'œil dédaigneux, notre vieille connaissance et le vieil ennemi du recteur, M. Yorke enfin, le prêtre et lévite, saisit son chapeau, et avec les plus brefs adieux à miss Keeldar et le plus sévère regard au nouveau venu, il prit brusquement congé.

M. Yorke n'était pas de bonne humeur, et il exprima son opinion sur l'événement de la nuit en termes peu mesurés : Moore, les magistrats, les soldats, les chefs de la populace, tous eurent leur part de ses invectives; mais il réserva ses plus vigoureuses épithètes, ses adjectifs les plus yorkshiriens pour les prêtres batailleurs, les sanguinaires et démoniaques recteurs et vicaires. A l'entendre, la coupe de l'iniquité ecclésiastique débordait.

« L'Église, dit-il, est dans un joli état : il ne manquait plus que devoir les curés se mettre dans les rangs des soldats, manier le mousquet et la poudre, et prendre la vie de gens beaucoup plus honnêtes qu'eux.

— Et qu'eût fait Moore, si personne ne lui avait prêté secours ? demanda Shirley.

— Il eût bu la bière qu'il a brassée, mangé le pain qu'il a cuit.

— Ce qui signifie que vous l'auriez laissé seul faire face à cette populace. Il est plein de courage, mais la plus grande somme de bravoure que puisse renfermer une poitrine humaine ne peut servir à grand'chose en face de deux cents ennemis.

— Il avait les soldats ; ces pauvres diables qui vendent leur sang et versent celui des autres pour de l'argent.

— Vous traitez les soldats avec autant d'injustice que le clergé. Pour vous, tout ce qui porte un habit rouge est le rebut de la nation, tout ce qui porte un habit noir est un fripon. Selon vous, M. Moore a mal fait de requérir la force armée, et il a fait pis encore en demandant une autre assistance. Votre manière de voir se résume en ceci : Moore eût dû livrer son moulin et sa vie à la rage d'une bande de furieux abusés, et M. Helstone et tout autre gentleman de la paroisse eussent dû se borner au rôle de simples spectateurs, voir le bâtiment rasé et son propriétaire massacré, sans remuer un doigt pour sauver l'un ou l'autre.

— Si Moore avait agi avec ses hommes depuis le commencement comme il eût dû le faire, jamais ils n'auraient eu pour lui les sentiments qu'ils ont à présent.

— Cela vous est aisé à dire, s'écria miss Keeldar qui commençait à s'échauffer, à vous dont la famille a habité Briarmains pendant six générations, à vous à qui le peuple est accoutumé depuis cinquante ans, et qui connaissez leurs habitudes, leurs préférences. Il vous est vraiment aisé d'éviter de les offenser. Mais M. Moore est arrivé étranger dans ce district; il y est venu pauvre et sans amis, n'ayant que son énergie pour le protéger, n'ayant que son honneur, ses talents, son industrie, pour se frayer un chemin. N'est-ce pas vraiment un crime monstrueux que, dans de semblables circonstances, il n'ait pu tout d'un coup rendre populaires ses manières calmes et graves ; qu'il n'ait pu se montrer plaisant, libre, cordial avec ces singuliers paysans, comme vous l'êtes avec vos semblables de la ville ? N'est-ce pas une impardonnable faute qu'il n'ait peut-être pas gradué ses changements avec autant de délicatesse qu'eussent pu le faire de riches capitalistes ? Et, pour des erreurs de cette sorte, faut-il qu'il soit victime de la rage de la foule ? Lui refusera-t-on jusqu'au droit de se défendre lui-même ? Et ceux qui ont un cœur d'homme dans leur poitrine (et M. Helstone, dites de lui tout ce que vous voudrez, est un de ces hommes) seront-ils traités de malfaiteurs, parce qu'ils se sont placés à ses côtés, parce qu'ils ont épousé la cause d'un seul contre deux cents ?

— Allons, allons, calmez-vous, dit M. Yorke, souriant à l'ardeur avec laquelle Shirley multipliait ses rapides questions.

— Me calmer ! Faut-il que j'écoute froidement des absurdités, de dangereuses absurdités ? Non. Je vous aime beaucoup, monsieur Yorke, vous le savez ; mais je déteste tout à fait quelques-uns de vos principes. Tout ce jargon, excusez-moi, mais je répète le mot, tout ce *jargon* sur les curés et les vicaires offense vivement mon oreille. Toute ridicule et irrationnelle clameur d'une classe, qu'elle soit aristocrate ou démocrate ; toute clabauderie d'une caste, soit cléricale, soit militaire ; toute injustice criante contre les individus, qu'elle vienne du monarque ou du mendiant, m'afflige cruellement. Toutes ces excitations des uns contre les autres, toutes ces haines de partis, toutes ces tyrannies déguisées en libertés, je les rejette et m'en lave les mains. Vous vous croyez un philanthrope ; vous vous regardez comme un avocat de la liberté ; mais je vous dirai ceci : M. Hall, le curé de Nunnely, est un meilleur ami de l'humanité et de la liberté que M. Hiram Yorke, le réformiste de Briarfield. »

De la part d'un homme, M. Yorke n'eût pas souffert très-patiemment ce langage, et il ne l'eût pas enduré de la part de toutes les femmes. Mais il trouvait Shirley à la fois bonne et jolie, et sa colère librement exprimée l'amusait. De plus, il prenait un secret plaisir à l'entendre prendre la défense de son tenancier, car nous avons laissé déjà entrevoir qu'il avait fort à cœur les intérêts de Robert Moore ; d'ailleurs, s'il voulait tirer vengeance de la sévérité de Shirley, il savait que le moyen était en son pouvoir : un mot, croyait-il, suffirait pour la dompter et la réduire au silence, pour couvrir ce front fier de l'ombre rosée de la honte, pour voiler l'éclair de cet œil sous les cils et les paupières baissés.

« Qu'as-tu de plus à dire ? demanda-t-il, comme elle gardait le silence, plutôt pour reprendre haleine que parce que le sujet de son zèle était épuisé.

— Ce que j'ai à dire, monsieur Yorke ? répondit-elle en parcourant le parloir d'un mur à l'autre. Ce que j'ai à dire ? J'ai beaucoup de choses à dire, si je pouvais parvenir à les exprimer dans un ordre lucide, ce qui m'est impossible. J'ai à dire que vos idées et celles des politiques les plus avancés ne peuvent être soutenues que par des hommes dans une position irresponsable ; que ce sont purement des idées d'opposition, dont on parle très-haut, mais que l'on ne met jamais en pratique. Que vous soyez fait demain premier ministre d'Angleterre, et

vous serez forcé de les abandonner. Vous blâmez violemment Moore d'avoir défendu sa fabrique; si vous aviez étéà sa place, votre honneur et votre bon sens ne vous eussent point permis d'agir autrement que lui. Vous vilipendez M. Helstone pour tout ce qu'il fait: M. Helstone a ses défauts; quelquefois il fait mal, mais le plus souvent il agit bien. Si l'on vous ordonnait curé de Briarfield, vous verriez si ce serait tâche facile de mettre à exécution tout ce que votre prédécesseur a imaginé et accompli pour le bien de la paroisse. Je m'étonne que l'on ne puisse rendre plus loyalement justice aux autres et à soi-même. Lorsque j'entends MM. Malone et Donne bavarder sur l'autorité de l'Église, sur la dignité et les droits de la prêtrise, sur la déférence qui leur est due comme membres du clergé; quand j'entends l'explosion de leur petit dépit contre les dissidents; quand je suis témoin de leurs étroites jalousies et de leurs présomptions; quand ils me rebattent les oreilles de leurs conversations sur les formalités, les traditions, les superstitions; quand je vois leur insolence envers les pauvres, leur basse servilité envers les riches, il me semble, en vérité, que l'établissement est dans une pauvre voie, et qu'il a, ainsi que ses enfants, le plus grand besoin d'une réforme. Détournant mes regards désespérés de la tour de la cathédrale et de l'humble clocher du village, oui, aussi désespérée que le sacristain qui sent le besoin de faire blanchir l'église et n'a pas de quoi acheter de la chaux, je me souviens de vos sarcasmes insensés sur les gras évêques, les curés bien nourris, la vieille mère Église, etc. Je me souviens des traits que vous décochez à tous ceux qui ne pensent pas comme vous, de l'impitoyable condamnation à laquelle vous soumettez les classes et les individus, sans avoir le moindre égard aux circonstances et aux tentations: et alors monsieur Yorke, le doute étreint mon âmo, et je me demande s'il existe des hommes assez cléments, assez raisonnables, assez justes, pour entreprendre la tâche d'une réforme. Je ne crois pas que vous soyez do ce nombre.

— Vous avez de moi une mauvaise opinion, miss Shirley. Vous ne m'avez jamais jusqu'ici autant montré vos sentiments.

— Je n'en avais jamais eu l'occasion; mais je suis restée assise sur le tabouret de Jessy, à côté de votre chaise, dans le parloir de Briarmains, pendant des soirées entières, écoutant avidement votre causerie, tantôt admirant, tantôt m'insurgeant contre vos paroles. Je vous regarde comme un beau vieillard yorkshirien,

monsieur; je suis fière d'être née dans le même pays et la même paroisse que vous: vous êtes loyal, honnête, indépendant comme le roc qui a sa base au fond de la mer; mais enfin vous êtes dur, roide, étroit et sans pitié.

— Non pour les pauvres, ma fille, non pour les humbles de la terre, seulement pour les orgueilleux et les superbes.

— Et quel droit avez-vous, monsieur, de faire une semblable distinction? Il n'existe pas d'homme plus fier et plus hautain que vous. Vous trouvez aisé de parler d'un ton protecteur à vos inférieurs; vous êtes trop orgueilleux, trop ambititieux, trop jaloux, pour être civil avec ceux qui sont au-dessus de vous. Mais vous êtes tous les mêmes. Helstone aussi est fier et rempli de préjugés. Moore, quoique plus juste et plus sensé que vous et le recteur, est cependant hautain, sévère et généralement égoïste. C'est heureux qu'il se rencontre accidentellement des hommes comme M. Hall, des hommes au cœur grand et généreux, qui peuvent pardonner aux autres d'être plus riches, plus prospères ou plus puissants qu'eux. De tels hommes peuvent avoir moins d'originalité et moins de force de caractère que vous, mais ce sont de plus vrais amis de l'humanité.

— Et quand cela aura-t-il lieu? dit M. Yorke en se levant.

— Quoi?

— La noce.

— Quelle noce?

— Celle de Robert Gerard Moore, Esq., de Hollow, avec miss Keeldar, fille et héritière de feu Cave Keeldar, de Fieldhead? »

Shirley regarda celui qui lui adressait cette question en rougissant; mais son œil ne faiblissait pas: il brillait d'un éclat ferme, il brûlait d'un feu sombre.

« Voilà votre vengeance, » dit-elle lentement. Puis elle ajouta: « Est-ce que ce serait un mariage indigne de celle qui représente feu Charles Cave Keeldar?

— Ma fille, Moore est un gentleman: son sang est pur et ancien comme le mien ou le tien.

— Et tous deux nous tirons vanité de notre origine. Nous avons notre orgueil de famille, bien que l'un de nous soit un républicain. »

Yorke, qui se tenait debout devant elle, s'inclina. Ses lèvres étaient muettes, mais son œil confessait la vérité de l'accusa-

tion. Oui, il avait un orgueil de famille, on le voyait dans toute son attitude.

« Moore est un gentleman, » répéta Shirley, redressant sa tête avec une grâce joyeuse.

Elle se contraignit cependant : les mots qu'elle ne voulait pas prononcer semblaient se presser sur sa langue ; mais son regard parlait assez en ce moment. Yorke essaya de lire ce langage des yeux, visible, mais intraduisible, un poëme plein d'ardent lyrisme en une langue inconnue. Ce n'était point cependant une vulgaire histoire, une simple bouffée de sentiment, une ordinaire confession d'amour, qu'exprimait ce regard. C'était quelque chose de plus profond, de plus obscur que ce qu'y croyait lire M. Yorke. Il sentit que sa vengeance venait de frapper à faux et que Shirley triomphait ; il se sentit en défaut, joué, déconcerté.

« Et, si Moore est un gentleman, vous pouvez être seulement une lady ; donc....

— Donc il n'y aurait aucune inégalité dans notre union?

— Aucune.

— Merci de votre approbation. M'abandonnerez-vous lorsque je quitterai le nom de Keeldar pour celui de Moore ? »

M. Yorke, au lieu de répondre, la regardait avec le plus profond embarras. Il ne pouvait deviner ce que signifiait son regard, si elle parlait sérieusement ou si elle plaisantait : il y avait à la fois de la résolution et du sentiment, de la raillerie et du sarcasme, dans l'expression de ces traits mobiles.

« Je ne te comprends pas, dit-il en se détournant.

— Elle rit : prenez courage, monsieur, vous n'êtes pas seul dans votre ignorance ; mais je suppose que, si Moore me comprend, cela ira, n'est-ce pas?

— Moore peut faire ses affaires lui-même dorénavant ; je ne veux pas m'en occuper davantage. »

Une pensée nouvelle traversa le cerveau de Shirley ; sa contenance changea comme par enchantement ; avec un regard plus sombre et une expression de visage plus austère elle demanda :

« Avez-vous été prié d'intervenir? Est-ce que vous me questionnez comme le chargé de pouvoirs d'un autre?

— Que le Seigneur nous protége! Quiconque t'épousera doit faire attention à lui! Garde toutes tes questions pour Robert ; je ne répondrai pas davantage à aucune. Au revoir, ma fille. »

Le temps était beau, ou du moins passable, car de légers nuages voilaient le soleil, et une brume épaisse, qui n'était cependant ni froide ni humide, couvrait les montagnes. Caroline, pendant que Shirley était occupée avec ses visiteurs, avait persuadé à mistress Pryor de mettre son chapeau et son châle d'été, et de faire avec elle une promenade vers l'extrémité la plus resserrée de la vallée de Hollow.

Là les versants opposés de la gorge se rapprochaient l'un de l'autre et, se couvrant de broussailles et de chênes rabougris, formaient une ravine boisée, au fond de laquelle courait le ruisseau du moulin, luttant contre de nombreuses pierres, se ruant contre des rives rugueuses et hérissées de racines et de troncs d'arbres noueux, écumant, bouillonnant dans sa course. Là, quand vous vous étiez éloigné d'un demi-mille du moulin, vous vous trouviez dans une profonde solitude, à l'ombre d'arbres que la cognée avait toujours respectés, et formait une sûre retraite pour les oiseaux qui la faisaient retentir de leurs chants. Ce lieu n'était guère fréquenté; la fraîcheur des fleurs qui couvraient le sol attestait qu'elles n'étaient pas foulées souvent par le pied de l'homme. Les abondantes roses sauvages semblaient éclore, briller et se flétrir sous la garde de la solitude, comme dans le harem d'un sultan. Là, vous voyiez le doux azur des clochettes de la campanule, et reconnaissiez dans les fleurs d'un blanc de perle qui émaillaient l'herbe, l'humble type de quelques groupes étoilés qui constellent le firmament.

Mistress Pryor aimait une tranquille promenade : elle évitait les grands chemins et recherchait les sentiers écartés, les passages solitaires; elle préférait une compagne à l'isolement absolu, car dans la solitude elle était peureuse. Une vague crainte de rencontres fâcheuses lui enlevait le plaisir de ses courses solitaires, mais elle ne craignait rien avec Caroline. Lorsqu'elle avait une fois quitté les habitations humaines et mis le pied sur le domaine de la nature, accompagnée par sa jeune amie, un heureux changement semblait se faire dans son esprit et rayonnait sur son visage. Lorsqu'elle était avec Caroline, et avec Caroline seule, on eût dit que son cœur avait secoué le fardeau qui l'oppressait, que son front s'était débarrassé d'un voile, que ses facultés s'étaient dégagées d'une entrave. Avec elle, elle était joyeuse, quelquefois tendre. Elle se montrait disposée à lui commmuniquer les trésors de son instruction et de son expérience, à lui laisser deviner quelle

avait été sa vie, quelle culture avait reçu son esprit, quelle était l'étendue de son intelligence, en quels moments et sur quels points ses sentiments étaient vulnérables.

Ce jour-là, par exemple, pendant leur promenade, mistress Pryor parla à sa compagne des nombreuses variétés d'oiseaux qui chantaient dans les arbres; elle décrivit leurs différentes espèces, ainsi que leurs habitudes et leurs particularités. L'histoire naturelle de l'Angleterre paraissait lui être familière. Elle connaissait toutes les fleurs sauvages qui bordaient le sentier. A toutes les chétives plantes qui poussaient auprès des pierres ou dans les crevasses de vieux murs, plantes que Caroline n'avait jamais remarquées, elle donnait leur nom en indiquant leurs propriétés : elle semblait avoir fait une étude minutieuse de la botanique des champs et des bois de l'Angleterre. Ayant atteint le haut du ravin, elles s'assirent sur un banc de roc gris et moussu qui faisait saillie à la base d'une hauteur verdoyante et escarpée s'élevant au-dessus d'elles : mistress Pryor regarda autour d'elle, et parla des environs comme si elle les avait vus déjà, dans un temps éloigné; elle fit remarquer les changements qui s'étaient opérés dans ces lieux; elle compara leur aspect avec celui d'autres parties de l'Angleterre, révélant dans ses descriptions un sentiment du pittoresque, une appréciation du beau et du vulgaire, une puissance de comparaison qui donnaient à ses discours sans prétention un charme tout particulier.

L'espèce de plaisir respectueux avec lequel écoutait Caroline, plaisir si sincère, si calme, et cependant si évident, excita les facultés de la dame, qui se laissa entraîner dans une douce animation. Rarement peut-être, avec son extérieur froid, son air timide et ses façons peu communicatives, avait-elle connu ce que c'était que d'exciter chez une personne qu'elle pouvait aimer des sentiments de vive affection et d'estime admiratrice. Quelle joie ne dut-elle pas éprouver en voyant cette jeune fille, vers laquelle, à en juger par l'expression émue de ses yeux et de ses traits, elle sentait son cœur entraîné par une irrésistible impulsion, la regarder comme une institutrice et s'attacher à elle comme à une amie! Avec un accent d'intérêt un peu plus marqué que d'habitude, elle dit en se penchant vers sa jeune compagne et en écartant du front pâle de celle-ci une boucle de cheveux bruns qui s'était échappée du peigne qui la retenait :

« J'espère que l'air vif qui souffle de cette montagne vous

fera du bien, ma chère Caroline : j'aimerais à voir un peu plus de couleurs à ces joues; mais peut-être n'avez-vous jamais eu le teint fleuri?

— J'avais autrefois des joues roses, répondit miss Helstone en souriant. Je me rappelle qu'il y a un an ou deux, lorsqu'il m'arrivait de me regarder dans la glace, j'y voyais un visage différent de celui que j'y vois maintenant, plus rond et plus rose. Mais quand nous sommes jeunes, ajouta la jeune fille de dix-huit ans, notre esprit est insouciant et notre vie tranquille.

— Est-ce qu'à votre âge, continua mistress Pryor en faisant violence à cette timidité qui, même dans la circonstance présente, lui rendait difficile la tâche de scruter le cœur d'une autre, est-ce qu'à votre âge vous vous tourmenteriez des soucis de l'avenir? Croyez-moi, vous auriez tort. Laissez le lendemain pourvoir au lendemain.

— Mais, chère madame, ce n'est pas ce qui me tourmente : le mal du présent est quelquefois accablant, trop accablant, et je désire ardemment me soustraire à son étreinte.

— Le mal du présent.... c'est.... votre oncle n'est peut-être pas.... vous avez de la peine à me comprendre.... il ne sait pas apprécier.... »

Mistress Pryor ne put compléter ses phrases brisées; elle ne put venir à bout de poser cette question : si M. Helstone était trop dur pour sa nièce? Mais Caroline comprit.

« Oh! ce n'est pas cela, répliqua-t-elle; mon oncle et moi nous entendons très-bien : nous ne nous querellons jamais, je ne l'accuse jamais de dureté, il ne me réprimande jamais. Quelquefois je me prends à désirer que quelqu'un au monde m'aime; mais je ne puis dire que je désire particulièrement qu'il ait pour moi plus d'affection qu'il n'en a. Comme enfant, j'ai peut-être ressenti le manque d'attention; mais les domestiques ont été très-aimables pour moi : seulement, quand les gens se montrent longtemps indifférents pour nous, nous devenons indifférents pour leur indifférence. C'est l'habitude de mon oncle de ne faire nulle attention aux femmes et aux jeunes filles, excepté aux ladies qu'il rencontre en société : il ne pourrait point la changer, et je n'ai nulle envie de la lui voir changer pour ce qui me concerne. Je crois qu'il ne me causerait que de l'ennui et de l'effroi s'il voulait se montrer affectionné maintenant. Mais vous le savez, mistress Pryor, c'est à peine *vivre* que de mesurer le temps comme je le fais à la rectorerie.

Les heures passent, et je les occupe de façon ou d'autre, mais je ne *vis* pas. Je supporte l'existence; je n'en jouis pas. Depuis que miss Keeldar et vous êtes arrivées ici, j'ai été, j'allais dire plus heureuse, mais ce ne serait pas vrai.... »

Elle s'interrompit.

« Comment! ce ne serait pas vrai? Vous aimez miss Keeldar, n'est-ce pas, ma chère?

— J'aime beaucoup Shirley; je l'aime et je l'admire; mais je suis dans une pénible position : pour une raison que je ne puis expliquer, j'ai besoin de m'éloigner de ces lieux, de les oublier.

— Vous m'avez dit déjà que vous désiriez être gouvernante; mais, ma chère, s'il vous en souvient, je n'encourageai pas cette idée. J'ai été gouvernante une grande partie de ma vie. Je m'estime fort heureuse d'avoir fait la connaissance de miss Keeldar; ses talents et ses dispositions ont rendu ma tâche aisée; mais lorsque j'étais jeune, avant que je fusse mariée, mes épreuves ont été rudes, poignantes. Je ne voudrais pas vous en voir endurer de semblables. Ce fut mon sort d'entrer dans une famille qui avait de grandes prétentions à la naissance et à la supériorité intellectuelle, dont tous les membres croyaient être « tout particulièrement doués des grâces chrétiennes; » que leurs cœurs étaient régénérés, et leurs esprits dans un état particulier de discipline. Il me fut bientôt donné à entendre que, comme je n'étais pas leur égale, je ne pouvais attendre leur sympathie. On ne me cachait nullement que j'étais un fardeau et un embarras pour la société. Les gentlemen me regardaient comme une femme à laquelle il leur était interdit d'accorder les priviléges du sexe. Les ladies me firent clairement comprendre que j'étais pour elles un ennui. Les domestiques même me détestaient; pourquoi? c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Mes élèves, me dit-on, quelque amitié qu'ils eussent pour moi, et quelque profond que fût l'intérêt qu'ils m'inspiraient, ne pouvaient jamais devenir mes amies. Il me fut intimé que je devais vivre dans l'isolement, et ne jamais franchir la ligne invisible, mais rigide, qui marquait la différence qui existait entre moi et ceux qui m'employaient. Ma vie, dans cette maison, fut sédentaire, isolée, contrainte, sans joie, laborieuse; mais ma constitution ne tarda pas à souffrir de ce genre de vie : je tombai malade. La dame de la maison me dit froidement que j'étais la victime de la va-

nité blessée. Elle me donna à entendre que, si je ne faisais pas un effort pour réprimer mon mécontentement impie et pour cesser de murmurer contre la position que Dieu m'avait faite, mon intelligence se briserait probablement en morceaux sur le roc où nombre de mes sœurs avaient fait naufrage, la morbide estime de soi-même, et que je mourrais dans une maison d'aliénées.

« Je ne répondis rien à mistress Hardman; c'eût été inutile, mais à sa fille aînée, je laissai tomber un jour quelques observations auxquelles elle répondit ainsi :

« Il y avait des peines, elle en convenait, dans la position d'une gouvernante; sans doute elle avait ses épreuves; mais, dit-elle d'une façon qui me fait sourire lorsque j'y pense, mais cela devait être ainsi. Elle n'avait ni le dessein, ni l'espoir, ni le désir de voir apporter un remède à cet état de choses : car, dans la constitution des habitudes anglaises, des sentiments, des préjugés, un remède était impossible. Les gouvernantes, fit-elle observer, doivent être continuellement dans une espèce d'isolement : c'est le seul moyen de maintenir la distance que demandent la réserve des mœurs anglaises, le décorum des familles.

« Je me souviens que je poussai un soupir lorsque miss Hardman quitta mon lit; elle l'entendit, et se retournant, me dit avec sévérité :

« Je crains, miss Grey, que vous n'ayez hérité dans la plus ample mesure du péché le plus grand de notre nature tombée, le péché de l'orgueil. Vous êtes orgueilleuse, et par conséquent vous êtes ingrate aussi. Maman vous paye un joli salaire, et, si vous aviez le sens commun, vous vous accommoderiez patiemment de ce que votre état a de fatigant et d'ennuyeux, puisque vous en êtes si bien rétribuée. »

« Miss Hardman, ma chérie, était une lady à l'esprit très-fort, et possédait des talents très-distingués : l'aristocratie est décidément une classe fort supérieure, vous le savez, physiquement, moralement et mentalement. En qualité de tory avancée je reconnais cela. Je ne pourrais décrire la dignité de sa voix et de son air pendant qu'elle me parlait ainsi, et cependant je crains qu'elle n'ait été égoïste, ma chère. Je ne voudrais pas mal parler de mes supérieurs en rang, mais je pense qu'elle était un peu égoïste.

« Je me souviens, continua mistress Pryor après une pause,

d'une autre observation de miss Hardman, qu'elle débitait avec un très-grand air. « Nous avons besoin, disait-elle, des imprudences, des extravagances, des erreurs, des crimes d'un certain nombre de pères, pour répandre la semence qui produit la moisson de gouvernantes. Les filles de commerçants, quoique bien élevées, manquent de distinction, et nous n'en pouvons faire les hôtes de nos demeures et les gardiennes de la personne et de l'intelligence de nos enfants. Nous préférons toujours placer auprès de nos enfants ceux qui sont nés dans notre condition, et ont été élevés avec les mêmes raffinements que nous. »

— Miss Hardman devrait se croire quelque chose de mieux que ses semblables, madame, puisqu'elle soutenait que leurs malheurs et même leurs crimes étaient nécessaires pour servir à sa commodité. Vous dites qu'elle était religieuse : sa religion devait être celle du pharisien, qui remerciait Dieu de ce qu'il n'était pas semblable aux autres hommes, ni même au publicain.

— Ma chère, nous ne discuterons pas ce point. Je serais la dernière à vouloir insinuer dans votre esprit aucun sentiment de mécontentement contre votre lot dans la vie, ou aucun sentiment d'envie ou d'insubordination envers vos supérieurs. Une soumission entière aux autorités, une scrupuleuse déférence pour ceux qui sont meilleurs que nous (et dans cette catégorie je place les hautes classes de la société), sont, dans mon opinion, indispensables au bien de toute communauté. Tout ce que je veux dire, ma chère, est que vous feriez mieux de renoncer à vous faire gouvernante, parce que les devoirs de cette fonction seraient trop pénibles pour votre constitution. Je ne voudrais pas prononcer un mot irrespectueux envers mistress ou miss Hardman; seulement, me rappelant ma propre expérience, je ne puis m'empêcher de penser que, si vous tombiez dans une famille semblable, vous lutteriez d'abord courageusement contre votre destin, puis vous dépéririez et deviendriez trop faible pour votre tâche; vous reviendriez brisée à la maison, si vous aviez encore une maison. Puis suivraient ces années de langueur, dont la personne qui souffre et ses plus proches amies connaissent seules le fardeau. La consomption clorait le chapitre. Telle est l'histoire d'un grand nombre d'existences : je ne voudrais pas que ce fût la vôtre. Ma chère, nous allons marcher un peu, si vous voulez. »

Toutes deux se levèrent et parcoururent une terrasse naturelle et verdoyante qui bordait le lit profond du ruisseau.

« Ma chère, dit bientôt mistress Pryor, d'un ton timide et embarrassé, les jeunes filles, principalement celles que la nature a favorisées, souvent.... fréquemment.... anticipent.... pensent au.... au mariage comme au but, à la réalisation de leurs espérances. »

Elle s'arrêta; Caroline vint à son aide avec promptitude, montrant une bien plus grande somme de courage et de possession d'elle-même que mistress Pryor, en face du redoutable sujet qui venait d'être entamé.

« Elles y pensent, et c'est tout naturel, répondit-elle avec une calme fermeté qui fit tressaillir mistress Pryor. Elles regardent le mariage avec quelqu'un qu'elles aiment comme la plus brillante, la seule brillante destinée qui puisse leur être réservée. Ont-elles tort?

— Oh! ma chère! » s'écria mistress Pryor en joignant les mains. Elle se tut. Caroline tourna un œil ardent et scrutateur sur le visage de son amie : ce visage était fort agité. « Ma chère, murmura-t-elle enfin, la vie est une illusion!

— Mais non pas l'amour! l'amour est la chose la plus réelle, la plus durable, la plus douce, et cependant la plus amère que nous connaissions.

— Ma chère, il est très-amer. On dit qu'il est puissant, puissant comme la mort. Beaucoup de déceptions de la vie sont puissantes aussi. Quant à sa douceur, rien n'est plus fugitif : sa durée est d'un moment, d'un clin d'œil. Son aiguillon reste pour toujours : il peut périr aux portes de l'éternité, mais il torture cruellement pendant le temps.

— Oui, il torture pendant le temps, dit Caroline, excepté lorsque c'est un amour réciproque.

— Amour réciproque! ma chère, les romans sont pernicieux. Vous n'en lisez pas, j'espère?

— Quelquefois, toutes les fois que je puis m'en procurer. Mais les romanciers ne doivent rien savoir de l'amour, à en juger par la façon dont ils en traitent.

— Rien absolument, ma chère, répondit vivement mistress Pryor, pas plus que du mariage. Et toutes les fausses peintures qu'ils font de ces sujets ne peuvent être trop fortement condamnées. Elles ne ressemblent pas à la réalité : elles vous montrent seulement la surface verdoyante et tentatrice du ma-

rais, et ne vous donnent pas une idée fidèle et vraie du bourbier qu'elle recouvre.

— Mais le bourbier n'existe pas toujours, objecta Caroline: il y a des mariages heureux. Là où l'affection est réciproque et sincère et les intelligences en harmonie, le mariage doit être heureux.

— Il ne l'est jamais complétement. Deux personnes ne peuvent être littéralement comme une seule: il y a peut-être un contentement possible, dans des circonstances particulières et qui se rencontrent rarement; mais il est aussi bien de n'en pas courir le risque: vous pouvez commettre une fatale erreur. Soyez satisfaite, ma chère, et que toutes les personnes célibataires soient satisfaites de leur liberté.

— C'est l'écho des paroles de mon oncle! s'écria Caroline d'un ton qui indiquait l'étonnement. Vous parlez comme mistress Yorke, dans ses moments de plus sombre humeur, comme miss Mann, quand elle est le plus portée à l'aigreur et à l'hypocondrie. Cela est terrible!

— Non, c'est simplement vrai. Oh! enfant, vous avez vécu seulement l'agréable matin de la vie. Le milieu du jour aride et brûlant, le soir plein de tristesse, la nuit obscure, sont encore à venir! M. Helstone, dites-vous, parle comme moi; et je voudrais bien savoir comment eût parlé mistress Matthewson Helstone si elle avait vécu. Elle mourut! elle mourut!...

— Hélas! et ma propre mère, et mon père!... s'écria Caroline.

— Eh bien?

— Ne vous ai-je jamais dit qu'ils étaient séparés?

— J'en ai entendu parler.

— Ils doivent donc avoir été bien malheureux.

— Vous voyez que tous les faits prouvent la vérité de ce que je vous dis.

— Dans ce cas, le mariage ne devrait pas exister.

— Vous avez raison, ma chère, si ce n'était pour prouver que cette vie n'est qu'une longue épreuve dans laquelle nous ne devons attendre ni repos ni récompense.

— Mais votre propre mariage, mistress Pryor! »

Mistress Pryor frémit et frissonna comme si un doigt rude eût pressé sur un nerf à nu. Caroline comprit qu'elle avait touché le point douloureux.

« Mon mariage a été malheureux, dit la dame, réunissant tout son courage; mais cependant.... Elle hésita.

— Mais cependant, demanda Caroline, pas entièrement misérable?

— Non, pas dans ses résultats, au moins; non, ajouta-t-elle d'un ton plus doux. Dieu mêle quelquefois un peu du baume de sa miséricorde dans la fiole des plus corrosifs malheurs. Il peut à son gré diriger les événements, et, de l'aveugle et folle action d'où est sortie la malédiction de la moitié de notre vie, faire couler la bénédiction de notre vieillesse. D'ailleurs, je suis d'une nature exceptionnelle, j'en conviens: d'humeur peu facile, sans adresse, et excentrique en quelques points, je n'eusse jamais dû me marier; mon caractère n'est pas de ceux qui trouvent facilement leur pareil, ni qui puissent s'assimiler avec leur contraste. Je connaissais parfaitement ma propre inaptitude pour la vie commune, et, si je n'avais pas été si malheureuse comme gouvernante, je ne me serais jamais mariée. Et puis.... »

Les regards de Caroline la priaient de continuer: ils la pressaient de déchirer ce nuage de désespoir que ses précédentes paroles avaient semblé jeter sur son existence.

« Et puis, ma chère, M...., c'est-à-dire le gentleman que j'épousai, était peut-être d'un caractère plus exceptionnel que commun. J'espère du moins que peu de femmes ont eu des épreuves semblables à la mienne, que peu ont ressenti leurs souffrances comme j'ai ressenti les miennes: elles furent bien près d'ébranler ma raison; ma situation était si désespérée! le remède était si impossible! Mais, ma chère, je n'ai pas l'intention de vous décourager; je désire seulement vous donner un avertissement, et vous prouver que les célibataires ne doivent pas trop anxieusement désirer de changer leur position, souvent pour une plus mauvaise.

— Merci, chère madame. Je comprends parfaitement vos bonnes intentions; mais il n'y a aucune crainte que je tombe dans l'erreur que vous me signalez. Je n'ai. du moins, aucune pensée de mariage, et, pour cette raison, j'ai besoin de me créer une position par quelque autre moyen.

— Ma chère, écoutez-moi. J'ai réfléchi profondément sur ce que je vais vous dire, depuis que je vous ai entendue manifester le désir d'obtenir une position. Vous savez que je demeure en ce moment avec miss Keeldar en qualité de compagne. Qu'elle vienne à se marier (et beaucoup de circonstances m'induisent à penser que ce sera avant peu), et je cesse de lui être

utile en cette qualité. Je dois vous dire que je possède uno petite fortune, provenant partie de mes propres économies, et partie d'un legs qui m'a été fait il y a quelques années; quand je quitterai Fieldhead, j'aurai une maison à moi. Je ne pourrais vivre dans la solitude, et je n'ai aucuns parents que je désire inviter à une étroite intimité: car, comme vous avez pu déjà l'observer et comme je vous l'ai avoué, mes habitudes et mes goûts ont leurs singularités. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous suis attachée; avec vous je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été avec personne. J'estimerais votre société comme un précieux privilége, une consolation, un bienfait. Vous viendrez alors demeurer avec moi; Caroline, me refusez-vous? J'espère que vous pouvez m'aimer. »

Après ces deux abruptes questions, elle se tut.

« Certainement, je vous aime, répondit Caroline. J'aimerais à vivre avec vous; mais vous êtes trop bonne.

— Tout ce que j'ai, ajouta mistress Pryor, je vous le laisserais; vous seriez pourvue contre les nécessités de la vie, mais ne me dites jamais que je suis trop bonne. Vous me percez le cœur, enfant.

— Mais, ma chère madame, cette générosité.... je n'ai aucun droit....

— Paix! vous ne devez pas parler de cela : il y a des choses dont nous ne pouvons entendre parler. Oh! il est tard pour commencer, mais je peux encore peut-être vivre quelques années : je ne puis effacer tout à fait le passé; mais peut-être un bref espace de l'avenir m'appartient. »

Mistress Pryor semblait profondément agitée : de grosses larmes roulaient dans ses yeux et coulaient le long de ses joues. Caroline l'embrassa de sa façon aimable et caressante, lui disant avec douceur :

« Je vous aime tendrement. Ne pleurez pas. »

Mais toute l'économie de la pauvre dame semblait ébranlée: elle s'assit, inclina sa tête sur ses genoux, et pleura à chaudes larmes. Rien ne put la consoler avant que l'orage intérieur eût eu son cours. A la fin sa douleur se calma d'elle-même.

« Pauvre enfant! murmurait-elle en rendant le baiser de Caroline; pauvre agneau solitaire! Mais venez, ajouta-t-elle tout à coup; venez, il faut que nous retournions à la maison. »

Pendant un certain temps, mistress Pryor marcha très-vite; par degrés cependant elle se calma et revint à son pas ordi-

naire, particulier comme tous ses mouvements, et, lorsqu'elles atteignirent Fieldhead, elle était tout à fait redevenue elle-même: son extérieur avait repris son aspect calme et timide.

CHAPITRE XXI.

Deux vies.

Moore n'avait montré que la moitié de sa résolution et de son activité dans la défense de sa fabrique : il montra l'autre moitié (et c'était la plus terrible) dans l'infatigable et impitoyable ardeur avec laquelle il poursuivit les meneurs de l'émeute. Il laissa la foule tranquille : peut-être un sentiment inné de justice lui disait-il que des hommes égarés par de mauvais conseils et poussés par les privations n'étaient pas dignes de sa vengeance, et que celui qui fait tomber sa colère sur un homme courbé sous la souffrance est un tyran et non un juge. Dans tous les cas, bien qu'il en connût un grand nombre, les ayant parfaitement remarqués dans la dernière partie de l'attaque, quand le jour commençait à poindre, il les laissait passer chaque jour à côté de lui, sans leur adresser aucune parole ni aucune menace.

Il ne connaissait pas les chefs. C'étaient des étrangers, des émissaires des grandes villes. Beaucoup n'étaient pas des membres de la classe ouvrière; c'étaient des débauchés, des banqueroutiers, des hommes toujours dans les dettes et souvent dans la boisson, des hommes qui n'avaient rien à perdre et avaient beaucoup à gagner sous le rapport de l'argent et de la propreté. Ces hommes, Moore les chassait comme un chien chasse le gibier; et cette occupation lui convenait : son excitation plaisait à sa nature; il l'aimait mieux que de faire du drap. Son cheval devait haïr ce temps-là, car il était monté rudement et souvent : Moore vivait presque sur les routes, et l'air frais était aussi bienvenu à ses poumons, que la visite du policeman à son humeur : il le préférait à la vapeur des teintureries ; les magistrats du district devaient le craindre; c'étaient des hommes lents et timides. Il aimait à les forcer de trahir

une certaine crainte qui les faisait vaciller dans leur résolution et reculer devant l'action, la crainte de l'assassinat. C'était cette crainte qui avait enchaîné tout manufacturier et presque tout homme public dans le district; Helstone seul l'avait toujours repoussée. Le vieux Cosaque savait qu'il pouvait recevoir une balle; il connaissait le danger : mais une semblable mort ne l'effrayait pas ; c'est celle qu'il eût choisie, s'il avait eu un choix à faire.

Moore aussi connaissait le danger et le méprisait. La pensée qu'il chassait des assassins était l'aiguillon de son ardente nature. Quant à la crainte, c'était un homme trop fier, trop rudement élevé, trop phlegmatique pour craindre. Souvent il lui arrivait de parcourir les marais à cheval, la nuit, au clair de lune, ou sans clair de lune, dans une disposition d'esprit plus vigoureuse, avec des facultés plus fraîches que lorsque la sécurité et le calme l'environnaient dans son comptoir. Les meneurs dont il voulait s'assurer étaient au nombre de quatre : deux dans l'espace de quinze jours furent arrêtés près de Stilbro'; pour les deux autres, il fallait les chercher plus loin : leur retraite était supposée dans les environs de Birmingham.

En même temps, le manufacturier ne négligeait pas sa fabrique battue en brèche : les réparations n'étaient pas difficiles; le charpentier et le vitrier seuls suffisaient. Les émeutiers n'étant pas parvenus à entrer dans la place, ses chères machines n'avaient reçu aucun dommage.

Pendant cette vie occupée, pendant que la sévère justice et les affaires demandaient toute son énergie et harassaient ses pensées, donnait-il un moment, consacrait-il un effort pour tenir allumé un feu plus doux que ceux qui brûlent dans le temple de Némésis? C'est ce qu'il était difficile de découvrir. Il allait rarement du côté de Fieldhead; s'il y allait, ses visites étaient brèves; s'il allait à la rectorerie, c'était seulement pour demeurer en conférence avec le recteur dans son cabinet. Pendant ce temps, l'histoire de l'année continuait à être troublée; il n'y avait aucun calme dans la tempête de la guerre. Son long ouragan continuait à balayer le continent. Il n'y avait pas le plus léger signe de temps serein, aucune éclaircie à travers les nuages de la poussière et de la fumée des batailles; aucune rosée bienfaisante ne tombait sur l'olivier; aucune cessation de la pluie rouge qui nourrissait l'inutile et glorieux laurier. Pendant ce temps, la ruine avait ses sapeurs et ses

mineurs à l'œuvre sous les pas de Moore, et, soit qu'il fût à cheval ou à pied, soit qu'il traversât seulement son comptoir ou qu'il galopât sur le triste marais de Rushedge, il entendait un creux écho et sentait la terre trembler sous ses pas.

Tandis que l'été se passait ainsi pour Moore, comment s'écoulait-il pour Shirley et Caroline? Visitons d'abord l'héritière. A qui ressemble-t-elle? A une fille abandonnée, pâle et se desséchant pour un infidèle amoureux. Demeure-t-elle tout le jour assise et courbée sur quelque tâche sédentaire? A-t-elle continuellement un livre à la main ou un travail de couture sur son genou, des yeux seulement pour cela, des mots pour rien, et des pensées qu'elle n'exprime pas?

En aucune façon. Shirley est parfaitement bien. Elle n'a perdu ni l'air pensif de sa physionomie ni son nonchalant sourire. Elle égaye le vieux et sombre manoir par sa présence. La galerie et les chambres qui y aboutissent ont souvent retenti des joyeux échos de sa voix. Elle a accoutumé au frôlement de sa robe de soie le corridor sombre à une seule fenêtre, qu'elle traverse à chaque instant d'une chambre à l'autre, tantôt portant des fleurs dans le barbare salon fleur de pêcher, tantôt entrant dans la salle à manger pour en ouvrir les fenêtres afin d'y laisser pénétrer les senteurs de la mignonnette et de l'églantier, d'autres fois portant au soleil, à la porte du porche, les plantes qui étaient sur la fenêtre de l'escalier.

De temps à autre elle prend son travail d'aiguille; mais, par quelque fatalité, il ne lui arrive jamais d'y travailler pendant plus de cinq minutes de suite. A peine a-t-elle apprêté son dé et enfilé son aiguille, qu'une pensée soudaine l'appelle à l'étage supérieur; peut-être pour chercher quelque étui à aiguilles en ivoire dont elle vient de se souvenir, ou une vieille boîte à ouvrage dont elle n'a aucun besoin, mais qui lui semble pour le moment indispensable; peut-être pour arranger ses cheveux, ou remettre de l'ordre dans un tiroir qu'elle se rappelle avoir laissé le matin dans un curieux état de confusion; peut-être seulement pour regarder certaines vues, d'une certaine fenêtre d'où l'on découvre l'église et la rectorerie de Briarfield, agréablement ensevelies sous les arbres. A peine est-elle revenue et a-t-elle repris sa bande de batiste ou son canevas, que le grattement violent et le sifflement étranglé de Tartare se font entendre à la porte du porche, et il faut qu'elle coure lui ouvrir. Il fait très-chaud; il revient pantelant; il faut qu'elle

le conduise à la cuisine, et qu'elle s'assure de ses propres yeux si sa cruche d'eau est remplie. A travers la porte ouverte de la cuisine on aperçoit la cour, toute peuplée de coqs d'Inde et de leurs dindonneaux, de poules et de leurs poussins, d'oiseaux de Guinée au brillant plumage, et d'une riche variété de pigeons, les uns blancs, d'autres au col pourpré, d'autres bleus et couleur de cannelle. Spectacle irrésistible pour Shirley! Elle court à la paneterie prendre un petit pain qu'elle vient leur émietter sur les marches de l'escalier : autour d'elle se pressent ardents et heureux ses sujets emplumés. John est à l'étable; il faut qu'elle parle à John et qu'elle donne un coup d'œil à la jument. Elle est en train de la caresser lorsque l'on amène la vache pour la traire : cela est important; il faut que Shirley reste et surveille toute chose. Il y a peut-être quelques petits veaux ou quelques petits agneaux, des jumeaux peut-être, que leurs mères rejettent; Shirley se fait conduire auprès d'eux, et se permet le plaisir de leur donner la nourriture de ses propres mains, sous la direction du soigneux John. Pendant cette opération, John émet ses doutes touchant certaines questions d'agriculture, et sa maîtresse est obligée d'aller chercher son chapeau de paille et de l'accompagner en franchissant les barrières et longeant les haies, pour entendre sur place la conclusion de toute cette matière agriculturale. La brillante après-midi se change ainsi en douce soirée; Shirley revient à la maison un peu tard prendre le thé, et après le thé elle ne coud jamais.

Après le thé Shirley lit, et elle est aussi tenace pour son livre qu'elle l'est peu pour son aiguille. Son cabinet d'étude est le devant de la cheminée, son siége un tabouret, ou peut-être seulement le tapis, aux pieds de mistress Pryor; là, elle avait coutume d'apprendre ses leçons lorsqu'elle était enfant, et les vieilles habitudes ont conservé sur elle une grande puissance. Tartare est toujours étendu à côté d'elle, son museau noir allongé sur ses pattes de devant, droites, fortes et aussi grosses que celles d'un loup des Alpes. Une main de la maîtresse repose généralement sur la rude tête du serf fidèle, qui se montre mécontent et gronde lorsqu'elle la retire. L'esprit de Shirley est tout à son livre ; elle ne lève pas les yeux ; elle ne bouge ni ne parle, si ce n'est pour répondre brièvement et respectueusement à mistress Pryor, qui de temps à autre lui adresse des conseils sous forme de prières.

« Ma chère, vous feriez mieux de ne pas avoir ce grand chien si près de vous; il froisse tout le bord de votre robe.

— Oh! ce n'est que de la mousseline, j'en puis mettre une blanche demain.

— Ma chère, je voudrais vous voir prendre l'habitude de vous asseoir à une table lorsque vous lisez.

— J'essayerai quelque jour, madame: mais il est si bon de faire comme l'on a toujours fait!

— Ma chère, laissez-moi vous prier de quitter ce livre; vous vous abîmez les yeux à la clarté douteuse de ce feu.

— Pas le moins du monde, madame, mes yeux ne sont jamais fatigués. »

A la fin, cependant, une pâle lumière venant de la fenêtre tombe sur la page; Shirley regarde, la lune est levée; elle ferme le livre, se lève et parcourt la chambre. Son livre était peut-être bon; il a rafraîchi, rempli, réchauffé son cœur. Le tranquille parloir, le foyer propre, la fenêtre par laquelle on découvre la douce reine des nuits radieuse sur son nouveau trône, suffisent pour faire de la terre un Éden, de la vie un poëme pour Shirley. Un calme et profond délice enflamme ses jeunes veines, délice sans trouble et sans mélange, qu'aucun pouvoir humain ne peut lui ravir, parce qu'aucun pouvoir humain ne le lui a accordé; le pur don de Dieu à sa créature, le libre présent de la nature à son enfant. Cette joie lui donne un avant-goût de la vie des anges. Prenant son essor par des chemins verdoyants, par de joyeuses collines toutes de verdure et de lumière, elle atteint un point presque aussi élevé que celui d'où les anges regardaient le rêveur de Béthel, et son œil scrute, son âme possède la vision de la vie telle qu'elle la désire. Non, pas telle qu'elle la désire, elle n'a pas le temps de désirer; la gloire multiplie ses splendeurs plus rapidement que la pensée ne peut effectuer ses combinaisons, que l'aspiration ne peut formuler ses désirs. Shirley ne dit rien pendant cette extase, elle est tout à fait muette; mais, si mistress Pryor lui adresse la parole, elle sort tranquillement et va continuer sa promenade dans l'obscure galerie de l'étage supérieur.

Si Shirley n'était une indolente, une insouciante, une ignorante créature, elle prendrait la plume en de tels moments, ou du moins pendant que leur souvenir est frais dans son esprit; elle saisirait, elle fixerait l'apparition, elle raconterait la vision

révélée. Si elle avait dans la tête l'organe de l'acquisitivité un peu plus développé, un peu plus de l'amour de la propriété dans sa nature, elle prendrait une large feuille de papier et écrirait simplement, de son écriture singulière, mais claire et lisible, l'histoire qui lui a été racontée, le chant qui a retenti à son oreille, et elle posséderait ainsi ce que son imagination a été capable de créer. Mais elle est paresseuse, elle est insouciante et fort ignorante, car elle ne sait pas que ses rêves sont rares, ses sensations toutes particulières : elle ne connaît pas, elle n'a jamais connu et elle mourra sans connaître toute la valeur de cette précieuse source, dont le brillant et frais bouillonnement entretient dans son cœur une éternelle verdure.

Shirley prend aisément la vie : ce fait n'est-il pas écrit dans son œil? Dans ses moments de bonne humeur, cet œil n'est-il pas aussi rempli de paresseuse douceur, que dans ses courts accès de colère il est rempli de feu? Sa nature est dans son œil : lorsqu'elle est calme, l'indolence, l'indulgence, la gaieté et la tendresse, se lisent dans ce large globe gris ; qu'elle s'anime, un rouge éclair perce la rosée, il jette des flammes.

Avant que le mois de juillet fût passé, miss Keeldar serait probablement partie avec Caroline pour le tour qu'elles avaient projeté; mais, précisément à cette époque, une invasion tomba sur Fieldhead : une armée de touristes assiégea Shirley dans son château et la força de se rendre à discrétion. Un oncle, une tante et deux cousines du Midi, M...., mistress et les deux misses Sympson, de Sympson-Grove, vinrent lui rendre visite. Les lois de l'hospitalité lui firent un devoir de renoncer à son projet, ce qu'elle fit avec une facilité un peu surprenante pour Caroline, qui savait combien elle était prompte à agir et fertile en expédients, lorsqu'il s'agissait de faire triompher sa volonté. Miss Helstone lui exprima même son étonnement de la voir se soumettre si facilement. Elle répondit que de vieux sentiments avaient leur pouvoir : elle avait passé deux années de sa première jeunesse à Sympson-Grove.

Miss Helstone lui demanda quelle était son affection pour ces parents.

Elle n'avait rien de commun avec eux, répliqua-t-elle; le petit Harry Sympson, il est vrai, ne ressemblait nullement à ses sœurs, et elle avait eu autrefois une grande amitié pour lui; mais il ne venait pas dans le Yorkshire, du moins pas encore.

Le dimanche suivant, le banc d'honneur de l'église de Briar-

field était occupé par un vieux gentleman, précieux et tiré à quatre épingles, qui rajustait ses lunettes et changeait de position toutes les trois minutes; une vieille lady à l'air calme et placide, habillée de satin brun, et deux jeunes ladies modèles, dans une toilette modèle et une attitude modèle. Shirley avait l'air d'un cygne noir ou d'une corneille blanche au milieu de cette compagnie; elle paraissait tout à fait déconcertée. Nous allons la laisser dans cette respectable société pour nous occuper de miss Helstone.

Séparée de miss Keeldar pour le présent, car elle ne pouvait aller la chercher au milieu de ses parents; éloignée de Fieldhead par la commotion qu'avaient produite les nouveaux arrivés, Caroline se trouva de nouveau confinée à la sombre rectorerie, aux promenades solitaires dans les sentiers écartés. Elle passait ses longues et tristes après-midi, tantôt assise dans le tranquille parloir que le soleil quittait vers le milieu du jour, tantôt, immobile comme une statue, dans le bosquet du jardin où ses rayons brillants, quoique tristes, passant à travers les groseilliers, venaient dessiner des carrés et des losanges sur sa blanche robe d'été. Là, elle lisait de vieux livres pris dans la bibliothèque de son oncle : les livres grecs et latins n'étaient d'aucun usage pour elle, et la collection de littérature légère qui avait appartenu à sa tante Mary n'avait rien de bien attrayant. Quelques vénérables *Magazines* pour les dames, qui avaient autrefois accompli un voyage en mer avec leur maîtresse et avaient essuyé une tempête, et dont les pages étaient salies d'eau salée; quelques absurdes *Magazines* méthodistes pleins de miracles, d'apparitions, d'avertissements surnaturels, de songes sinistres, et de fanatisme furieux; les non moins folles *Lettres des Morts aux Vivants*, de mistress Élisabeth Rowe; quelques vieux classiques anglais : de ces fleurs flétries Caroline avait dans son enfance extrait tout le miel, et elles étaient maintenant sans saveur pour elle. En manière de changement, et aussi pour faire le bien, elle se mettait à coudre, à confectionner des vêtements pour les pauvres sous la direction de miss Ainley. Quelquefois, lorsqu'elle sentait les larmes lui venir dans les yeux et qu'elle les voyait lentement tomber sur son ouvrage, elle se demandait comment l'excellente femme qui avait coupé et disposé cet ouvrage pouvait garder une sérénité si égale dans sa solitude.

« Jamais je ne trouve miss Ainley opprimée par le déses-

poir ou abattue par le chagrin, pensait-elle; et cependant son petit cottage est un triste endroit, et elle n'a ni brillante espérance, ni ami dans le monde. Je me rappelle néanmoins qu'elle m'a dit une fois avoir accoutumé ses pensées à tendre toujours vers le ciel. Elle convenait qu'il n'y avait, et qu'il n'y avait jamais eu que peu de jouissances en ce monde pour elle; et je suppose qu'elle a dirigé ses espérances vers le bonheur de la vie future. Ainsi font les religieuses, dans leur cellule fermée, avec leur lampe de fer, leur robe collante comme un suaire, leur lit étroit comme un cercueil. Elle dit souvent qu'elle n'a aucune crainte de la mort, aucune terreur de la tombe; pas plus sans doute que saint Siméon Stylite en haut de sa terrible colonne, au milieu de la solitude sauvage, pas plus que l'Hindou fanatique étendu sur sa couche de pointes de fer. Mais ceux-là, ayant violé les lois de la nature, avaient leurs sympathies et leurs antipathies naturelles renversées. Ils étaient arrivés à un état morbide. Je crains encore la mort, mais je crois que c'est parce que je suis jeune : la pauvre miss Ainley s'attacherait davantage à la vie, si la vie avait plus de charme pour elle. Dieu ne nous a certainement pas créés et ne nous fait pas vivre pour que nous désirions continuellement la mort. Je crois intimement que nous avons été destinés à aimer la vie et à en jouir aussi longtemps qu'elle nous est donnée. Dieu, en nous donnant l'existence, n'a jamais entendu qu'elle soit cette chose pâle, inutile et languissante, qu'elle devient pour beaucoup, et pour moi en particulier.

« Personne, continua-t-elle, personne n'est à blâmer pour l'état dans lequel se trouvent les choses, autant du moins que je puis le voir, et je ne pourrais dire, après y avoir beaucoup réfléchi cependant, comment elles pourraient être améliorees; mais je sens qu'il y a quelque chose de mal quelque part. Je crois que les femmes non mariées devraient avoir plus à faire, de plus intéressantes et surtout plus profitables occupations, qu'elles n'en possèdent maintenant. Et, lorsque je parle ainsi, je ne crois nullement offenser Dieu par mes paroles; je ne crois pas être impie ou impatiente, irréligieuse ou sacrilége. Ce qui me console, du reste, c'est de penser que Dieu a compassion de bien des douleurs et entend bien des soupirs, auxquels les hommes ferment leurs oreilles ou qu'ils regardent avec un air de mépris impuissant. Je dis *impuissant*, car je vois qu'aux peines que la société ne peut

guérir, elle défend ordinairement de s'exprimer, sous peine de son mépris : ce mépris est une espèce de manteau de clinquant qui recouvre sa faiblesse difforme. Les gens n'aiment pas qu'on leur rappelle des maux qu'ils ne peuvent ou ne veulent guérir ; car le sentiment de leur propre incapacité, ou de l'obligation où ils sont de faire des efforts qui ne leur plaisent pas, trouble leur quiétude et leur satisfaction d'eux-mêmes. Les vieilles filles, comme les pauvres sans asile et sans travail, ne doivent demander ni une place ni une occupation dans la société : cela trouble les heureux et les riches ; cela trouble les parents. Voyez les nombreuses familles de filles du voisinage : les Armitage, les Birtwhistle, les Sykes. Les frères de ces filles ont tous un commerce ou une profession ; ils ont quelque chose à faire. Leurs sœurs n'ont aucun emploi terrestre, si ce n'est le soin de la maison et la couture ; aucun plaisir terrestre, si ce n'est d'improfitables visites ; aucune espérance, dans toute leur vie à venir, de rien de meilleur. Cet état de stagnation fait décliner rapidement leur santé ; elles ne sont jamais bien portantes, et leur esprit et leurs idées se rétrécissent prodigieusement. Le grand désir, le seul but de chacune d'elles, est d'être mariée, mais le plus grand nombre ne le seront jamais. Elles mourront comme elles vivent maintenant. Elles passent leur vie à dresser des plans et à tendre des piéges pour attraper des maris. Les gentlemen les tournent en ridicule ; ils n'ont pas besoin d'elles et ne font d'elles aucun cas : ils disent, je les ai entendus plusieurs fois le dire avec un rire moqueur, que le marché matrimonial est encombré. Les pères disent la même chose et se mettent en colère lorsqu'ils remarquent les manœuvres de leurs filles : ils leur ordonnent de demeurer à la maison. Que veulent-ils qu'elles fassent à la maison? Si vous le demandez, ils répondent : coudre et faire la cuisine : ils attendent qu'elles fassent cela, et cela seulement, de bon cœur, régulièrement, sans aucune plainte, pendant toute leur vie, comme si elles n'avaient aucun germe de facultés pour rien autre chose ; doctrine aussi raisonnable à soutenir que celle qui prétendrait que les pères n'ont aucunes facultés pour manger la cuisine que font leurs filles ou porter les vêtements qu'elles cousent. Est-ce que les hommes pourraient vivre ainsi eux-mêmes? Ne seraient-ils pas bientôt fatigués? Et, lorsqu'ils ne recevraient aucun soulagement dans leur fatigue, mais seulement des

reproches à sa moindre manifestation, est-ce que leur fatigue ne finirait pas par se changer avec le temps en frénésie? Lucrèce, filant à minuit au milieu de ses suivantes, et la femme vertueuse de Salomon, sont souvent citées comme les modèles de ce que le sexe (comme ils disent) devrait être. Je n'en sais rien; Lucrèce, j'ose le dire, était une fort digne sorte de personne, ressemblant beaucoup à ma cousine Hortense Moore; mais elle faisait veiller ses servantes fort tard. Je n'aurais pas aimé être au nombre de ses filles. Hortense se conduirait absolument de même envers moi et Sarah, si elle le pouvait, et nous ne pourrions le souffrir ni l'une ni l'autre. La « femme vertueuse » avait toute sa maison sur pied à minuit; elle servait le déjeuner avant une heure du matin; mais elle avait autre chose à faire que de filer et de distribuer des portions : elle était manufacturière, elle fabriquait de la toile et la vendait; elle s'occupait d'agriculture, elle achetait des domaines et plantait des vignes. Cette femme était une ménagère : c'était ce que nos matrones appellent une femme habile. En somme, je la préfère de beaucoup à Lucrèce; mais je crois que ni M. Armitage ni M. Sykes n'eussent eu l'avantage sur elle dans un marché; cependant je l'aime. « La force et l'honneur étaient ses vêtements; elle possédait la confiance de son époux. La sagesse parlait par sa bouche; sur sa langue était la loi de douceur : ses enfants croissaient en la bénissant; son mari aussi chantait ses louanges. » Roi d'Israël, votre modèle de la femme est un admirable modèle! mais sommes-nous, de nos jours, élevées pour lui ressembler? Hommes du Yorkshire! vos filles atteignent-elles à ce royal modèle? Pouvez-vous leur donner un champ dans lequel leurs facultés puissent s'exercer et se développer? Hommes d'Angleterre! regardez vos pauvres filles, dont beaucoup s'étiolent autour de vous, dévorées par la consomption, ou, ce qui est pire, dégénérant en aigres vieilles filles, envieuses, médisantes, misérables, parce que la vie est pour elles un désert, ou, ce qui est le pire de tout, réduites à chercher par la coquetterie et de méprisables artifices à gagner par le mariage cette position que l'on refuse au célibat. Pères de famille, ne pouvez-vous changer cet état de choses? Non peut être tout à coup; mais examinez sérieusement ce sujet lorsqu'il vous sera soumis; recevez-le comme un thème digne de considération; ne le rejetez pas avec une sotte plaisanterie ou une insulte indigne d'un homme. Vous voudriez

être fiers de vos filles et non rougir d'elles; cherchez-leur alors une occupation et un intérêt qui en puissent faire autre chose que des coquettes et des médisantes. Tenez enchaînée l'intelligence de vos filles, elles seront pour vous une plaie, un souci, un opprobre; cultivez-la, donnez-leur un but et une occupation, elles seront vos gaies compagnes dans la santé, vos plus tendres gardes dans la maladie, vos plus fidèles soutiens dans la vieillesse.

CHAPITRE XXII.

Une soirée dehors.

Par un beau jour d'été que Caroline avait passé entièrement seule (son oncle étant à Whinbury), et dont les longues heures, brillantes, calmes et sans nuage, avaient été pour elle aussi désolées que si elles eussent passé sur sa tête dans les solitudes sans traces et sans ombre du Sahara, au lieu de s'écouler dans le jardin fleuri d'une maison anglaise, elle était assise dans l'alcôve, son travail sur ses genoux, ses doigts poussant assidûment l'aiguille, ses yeux suivant et réglant leurs mouvements, et son cerveau travaillant sans relâche, quand Fanny vint à la porte, regarda autour d'elle, sur la pelouse et sur les plates-bandes, et, n'apercevant pas celle qu'elle cherchait, appela à haute voix : « Miss Caroline! »

Une voix faible répondit : « Fanny! » Cette voix venait de l'alcôve, et Fanny se dirigea à la hâte de ce côté, tenant à la main un billet qu'elle remit entre des doigts qui semblaient avoir à peine la force de le tenir. Miss Helstone ne demanda point d'où venait ce billet, et ne le regarda même pas : elle le laissa tomber au milieu des plis de son travail.

« C'est Harry, le fils de Joe Scott, qui l'a apporté, » dit Fanny.

Cette fille n'était pas une enchanteresse et ne connaissait aucune parole magique, et cependant ce qu'elle venait de dire eut un effet presque magique sur sa jeune maîtresse. Elle leva

la tête avec le rapide mouvement d'une sensation qui se réveille; elle lança à Fanny un regard non languissant, mais animé et interrogateur.

« Harry Scott! Qui l'a envoyé?

— Il est venu de Hollow. »

Le billet qu'elle avait laissé tomber fut ramassé avidement, le cachet fut brisé. Il fut lu en deux secondes. C'était un mot affectueux d'Hortense, qui informait sa cousine qu'elle était de retour de Wormwood-Wells; qu'elle était toute seule ce jour-là, Robert étant allé au marché de Whinbury; que rien ne lui pourrait donner un plus grand plaisir que de prendre le thé en compagnie de Caroline; et, ajoutait la bonne dame, elle était sûre que ce changement ne pouvait qu'être agréable et avantageux à Caroline, qui devait tristement sentir le besoin d'un guide sûr et d'une société utile à son éducation, depuis que la mésintelligence survenue entre Robert et M. Helstone l'avait séparée de sa « meilleure amie, » Hortense Gérard Moore. Dans un post-scriptum, elle lui commandait de mettre son chapeau et d'accourir auprès d'elle.

Caroline n'avait pas besoin de l'injonction; ce fut avec plaisir qu'elle mit de côté le vêtement d'enfant qu'elle confectionnait pour la corbeille des Juifs, et qu'elle se hâta de monter à sa chambre pour couvrir ses cheveux bouclés d'un chapeau de paille, et jeter autour de ses épaules la légère écharpe de soie noire dont la simple draperie faisait ressortir l'élégance de sa taille, de même que sa sombre couleur s'harmoniait avec la simplicité de ses vêtements et avec la gentillesse de son visage. Elle était contente de se soustraire pour quelques heures à la solitude, à la tristesse, au cauchemar de sa vie; de descendre en courant la pente verdoyante qui conduisait à Hollow, de respirer le parfum des fleurs des haies, plus suave que celui du lis ou de la rose moussue. A la vérité, elle savait que Robert n'était point au cottage, mais c'était un plaisir pour elle d'aller où il avait récemment été; après avoir été séparée de lui pendant si longtemps, voir seulement sa maison, entrer dans la chambre qu'il avait quittée le matin même, lui paraissait presque une réunion. Cette illusion la faisait revivre, elle sentait battre son cœur, et la brise qui soufflait doucement sous ce bleu ciel d'été semblait lui murmurer à l'oreille : « Robert peut rentrer pendant que vous serez encore chez lui; et alors vous pourrez lui donner votre

main : peut-être pendant une minute vous pourrez vous asseoir à son côté.

— Silence! » dit-elle sévèrement à son imagination; mais elle aimait la consolatrice et la consolation.

Miss Moore aperçut probablement de la fenêtre, à travers les buissons touffus du jardin, la robe blanche de Caroline, car elle alla au-devant d'elle jusqu'à la porte extérieure du cottage. Elle se tenait droite, roide et flegmatique comme de coutume; elle ne se permit aucun empressement, aucune vive démonstration de joie qui pût compromettre la dignité de sa démarche; mais elle sourit en voyant le plaisir qu'éprouvait son élève, en recevant ses embrassements chaleureux et tendres. Elle la conduisit affectueusement à l'intérieur, à moitié trompée, et tout à fait flattée. A moitié trompée, car, s'il n'en eût pas été ainsi, elle l'aurait probablement poussée dehors au lieu de la faire entrer. Si elle avait su pour qui était la plus forte part de la joie enfantine que montrait Caroline, Hortense eût été très-probablement choquée et irritée. Les sœurs n'aiment pas que de jeunes filles soient amoureuses de leurs frères. Quelle que soit l'affection fraternelle qu'elles ont pour eux, elles ne peuvent les aimer d'amour, et elles éprouvent un pénible sentiment à la pensée que d'autres les aiment. Le premier mouvement qu'excite chez elles une pareille découverte (comme chez beaucoup de parents lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs enfants aiment) est un sentiment d'impatience et de mépris. La raison, s'ils sont raisonnables, corrige avec le temps cette fausse impression; mais s'ils ne le sont pas, elle subsiste toujours, et la fille ou la belle-sœur demeure jusqu'à la fin l'objet de leur aversion.

« Vous avez dû vous attendre à me trouver seule, d'après le contenu de ma lettre, dit miss Moore en conduisant Caroline au parloir; mais je l'ai écrite ce matin; depuis le dîner il m'est arrivé de la compagnie. »

Et, ouvrant la porte, elle permit d'apercevoir une ample étendue de jupes cramoisies couvrant entièrement la chaise à bras placée au coin du feu, et au-dessus de ces jupes, présidant avec dignité, un bonnet plus imposant qu'une couronne. Ce bonnet n'était jamais arrivé au cottage sous un chapeau; non, il avait été apporté dans un vaste sac, ou plutôt un ballon de soie noire de moyenne grandeur tendu avec des baleines. La garniture du bonnet se développait sur une largeur

d'un quart d'aune autour de la tête qui le portait; le ruban, qui s'étalait en nœuds et en étoffes autour de la tête, était ce que l'on appelait alors du ruban d'amour; il y en avait une grande quantité, je puis dire une très-grande quantité : le bonnet et la robe étaient portés par mistress Yorke, et tous deux lui convenaient parfaitement.

La noble lady était venue amicalement prendre le thé avec miss Moore. C'était presque une faveur aussi grande et aussi rare que si la reine allait, sans y être invitée, dîner à la fortune du pot avec un de ses sujets : mistress Yorke ne pouvait donner à miss Moore une plus haute marque de distinction, elle qui, en général, méprisait les visites et les thés, et stigmatisait de l'épithète de « commères » toutes les filles et les matrones du voisinage.

Il n'y avait pas à s'y tromper, cependant : miss Moore était l'objet de sa prédilection ; elle l'avait fait voir plus d'une fois, soit en s'arrêtant pour lui parler le dimanche à l'église, soit en l'invitant presque cordialement à aller à Briarmains, et ce jour-là même en poussant la condescendance jusqu'à lui faire personnellement une visite. La raison qu'elle se donnait à elle-même de cette préférence, était que miss Moore était une femme d'un caractère ferme et digne, qui ne montrait jamais la moindre légèreté dans sa conversation ni dans sa démarche; et aussi, qu'étant étrangère, elle avait besoin d'une amie pour la soutenir. Elle aurait pu ajouter que son air simple, ses vêtements sans recherche, ses manières flegmatiques et peu attrayantes, étaient pour elle autant de recommandations additionnelles. Il est certain au moins que les ladies remarquables par les qualités opposées, la beauté, l'air gai, le goût et l'élégance de leur mise, n'avaient pas souvent l'approbation de mistress Yorke. Tout ce que les hommes ont coutume d'admirer chez les femmes, mistress Yorke le condamnait; tout ce qu'ils méprisent ou dédaignent, elle le patronnait.

Caroline s'avança vers la matrone avec un certain sentiment de défiance. Elle savait peu de chose de mistress Yorke, et, comme nièce d'un recteur, elle était inquiète sur l'accueil qui lui était réservé. Cet accueil fut très-froid, et elle s'empressa de cacher sa déconvenue en se détournant pour ôter son chapeau. Puis, lorsqu'elle se fut assise, elle ne fut pas fâchée de se voir immédiatement accostée par une petite fille en robe bleue, qui s'élança comme une petite fée du pied de la chaise

de la grande dame, où elle se tenait assise sur un tabouret, dérobée à la vue par les plis do la vaste robe rouge, et, courant vers miss Helstone, lui jeta sans façon ses bras autour du cou et lui demanda un baiser.

« Ma mère n'a pas été polie pour vous, dit-elle en recevant et rendant un souriant salut, et Rose, que voilà, ne fait nulle attention à vous : c'est leur habitude. Si, au lieu de vous, un ange aux blanches ailes, avec une couronne d'étoiles, était entré dans cette chambre, ma mère eût fait un roide salut, et Rose n'eût pas levé du tout la tête; mais je serai votre amie; je vous ai toujours aimée.

— Jessie, réprimez votre langue, et retenez votre familiarité! dit mistress Yorke.

— Mais, ma mère, vous êtes si froide! s'écria Jessie. Miss Helstone ne vous a jamais fait de mal; pourquoi ne seriez-vous pas aimable pour elle? Vous êtes si roide, votre regard est si froid, votre parole si sèche! Pourquoi? C'est absolument de cette manière que vous traitez miss Shirley Keeldar et toutes les jeunes ladies qui viennent dans notre maison. Et Rose, que voilà, est une telle aut... aut...j'ai oublié le mot, mais il signifie une machine sous la forme d'un être humain. A vous deux, cependant, vous feriez fuir tout le monde de Briarmains. Martin dit souvent cela.

— Je suis une automate? Bon! laissez-moi tranquille, alors, dit Rose, du petit coin où elle était assise sur le tapis, au pied d'une petite bibliothèque, avec un livre ouvert sur ses genoux. Miss Helstone, comment vous portez-vous? » ajouta-t-elle en dirigeant un instant son regard vers cette dernière, puis reportant ses beaux yeux gris sur le livre qu'elle dévorait.

Caroline tourna les yeux vers elle, contemplant sa contenance absorbée, et observant, à mesure qu'elle lisait, un certain mouvement de sa bouche, mouvement plein de caractère. Caroline avait du tact; elle était douée d'un instinct remarquable. Elle sentait que Rose était une enfant peu ordinaire : elle savait comment la prendre. S'approchant doucement, elle s'agenouilla sur le tapis à côté d'elle, et regarda sur son livre pardessus sa petite épaule : c'était un roman de mistress Radcliffe, *l'Italien*.

Caroline lut avec elle, sans faire aucune remarque : arrivée au bas de la page, Rose eût l'attention de lui demander avant de tourner le feuillet :

« Êtes-vous prête ? »

Caroline fit seulement un signe de tête affirmatif.

« Aimez-vous ce livre ? demanda Rose un instant après.

— Il y a longtemps, lorsque je le lisais étant enfant, il m'intéressait prodigieusement.

— Pourquoi ?

— Il semblait m'ouvrir la promesse, me donner le pressentiment d'un étrange roman à parcourir.

— Et en le lisant, il vous semble être loin de l'Angleterre, sous un autre ciel, le ciel d'Italie, ce ciel bleu du Midi décrit par les voyageurs.

— Cela vous impressionne, Rose ?

— Cela me fait soupirer après les voyages, miss Helstone.

— Quand vous serez femme, peut-être serez-vous à même de satisfaire votre désir.

— J'entends bien en trouver le moyen, si on ne me le donne pas. Je ne puis toujours demeurer à Briarfield. Le monde entier n'est pas très-grand, comparé à l'ensemble de la création : il faut au moins que je voie l'extérieur de notre ronde planète.

— Quelle partie ?

— D'abord l'hémisphère dans lequel nous vivons ; puis l'autre. Je veux que ma vie soit réellement une vie, non une noire extase, comme celle du crapaud enterré dans un bloc de pierre ; non une mort lente, comme la vôtre dans la rectorerie de Briarfield.

— Comme la mienne ? Que voulez-vous dire, enfant ?

— N'est-ce pas une longue et ennuyeuse mort que d'être pour toujours enfermée dans cette triste maison, que je prends, toutes les fois que je passe auprès, pour un tombeau auquel on aurait ouvert des fenêtres ? Je ne vois jamais aucun mouvement autour de la porte ; jamais un bruit ne s'échappe de ces murs. Je crois que jamais fumée n'est sortie de ces cheminées. Que faites-vous là ?

— Je couds, je lis, j'apprends des leçons.

— Êtes-vous heureuse ?

— Serais-je plus heureuse d'errer seule dans des pays étrangers, comme vous voudriez le faire ?

— Beaucoup plus heureuse, même lorsque vous ne feriez autre chose que d'errer. Souvenez-vous cependant que j'aurai un objet en vue : mais ne fissiez-vous que d'aller devant

vous, et toujours devant vous, comme certaine lady enchantée d'un conte de fée, vous pourriez être plus heureuse que maintenant. Dans votre marche d'un jour vous traverseriez des montagnes, des bois, des cours d'eau, changeant perpétuellement d'aspect, soit que le soleil répande ou non sur eux ses rayons, soit que le temps soit pluvieux ou beau, sombre ou clair. Rien ne change dans la rectorerie de Briarfield. Le plâtre du plafond de votre parloir, le papier des murs, les rideaux, les tapis, les chaises, sont toujours les mêmes.

— Est-ce que le changement est nécessaire au bonheur?

— Oui.

— Est-ce qu'il lui est synonyme?

— Je ne sais; mais pour moi la monotonie et la mort sont presque la même chose. »

Ici, Jessie prit la parole.

« Est-ce qu'elle n'est pas folle? demanda-t-elle.

— Mais, Rose, continua Caroline, je crains que cette vie de courses perpétuelles ne finisse, pour moi du moins, comme le roman que vous lisez, par le désappointement, la déception, l'irritation d'esprit.

— Est-ce que *l'Italien* finit ainsi?

— C'était ma pensée lorsque je le lus.

— Mieux vaut essayer de toutes choses et les trouver vides, que de ne rien essayer et mener une vie nulle. Agir ainsi, c'est commettre le péché de ce serviteur qui, méprisable fainéant! enterra le talent que son maître lui avait confié.

— Rose, interrompit mistress Yorke, la satisfaction solide ne s'obtient que par l'accomplissement de ses devoirs.

— Très-bien, ma mère! Et, si mon maître m'a confié dix talents, mon devoir est de les faire fructifier afin qu'ils en produisent dix autres, et non d'enterrer l'argent dans la poussière de mes tiroirs. Je ne le déposerai pas dans une théière ébréchée, pour le renfermer au milieu des tasses et des pots dans l'armoire à porcelaine. Je ne le confierai pas à votre table à ouvrage pour être étouffé sous une pile de bas de laine. Je ne l'emprisonnerai pas dans l'armoire à linge, parmi les draps; et encore bien moins, ma mère (elle se leva à ces mots de dessus le plancher), encore bien moins le cacherai-je dans une terrine de pommes de terre froides pour être rangé avec le pain, le beurre, la pâtisserie et le jambon, sur les rayons du garde-manger. »

Elle s'interrompit un instant, puis continua :

« Mère, le Seigneur qui nous a donné à chacun nos talents reviendra un jour et nous demandera compte à tous de ce que nous en aurons fait. La théière ébréchée, le vieux bas, le lambeau de toile, la vieille terrine, rendront leur stérile dépôt dans beaucoup de maisons. Permettez au moins à vos filles de confier leur argent aux banquiers, afin qu'à la venue du maître elles puissent le lui rendre avec usure.

— Rose, avez-vous apporté votre patron à marquer, comme je vous l'avais dit?

— Oui, mère.

— Asseyez-vous et faites une rangée de marques. »

Rose s'assit immédiatement et fit ce qui lui était ordonné. Après une pause de dix minutes, sa mère lui demanda :

« Est-ce que vous vous trouvez opprimée maintenant? est-ce que vous vous regardez comme une victime?

— Non, mère.

— Cependant, autant que je puis comprendre votre tirade c'est une protestation contre toute occupation féminine et domestique.

— Vous l'avez mal interprétée, mère. Je serais fâchée de ne pas apprendre à coudre : vous avez raison de m'enseigner la couture et de me faire travailler.

— Même au racommodage des bas de votre frère et à la confection des draps de lit?

— Oui.

— Pourquoi crier et vous insurger contre cette occupation, alors?

— Est-ce que je ne dois faire que cela? Je ferai cela, et puis autre chose encore. Maintenant, mère, j'ai dit ce que j'avais à dire. J'ai douze ans, et, jusqu'à ce que j'en aie seize, je ne parlerai plus de talents : pour quatre années encore, je me fais votre industrieuse apprentie dans tout ce que vous voudrez m'enseigner.

— Vous voyez ce que sont mes filles, miss Helstone, dit mistress Yorke; quelle précoce sagesse dans leur volonté! « J'aimerais mieux ceci; je préfère cela, » tel est le refrain de Jessie, pendant que Rose, d'un ton plus hardi, s'écrie : « Je veux, » et : « Je ne veux pas. »

— Je donne une raison, mère; de plus, si ma parole est hardie, je ne la fais entendre qu'une fois par an. Vers chaque anniversaire de ma naissance, l'esprit me pousse à rendre un

oracle touchant mon éducation et la manière de me diriger : je le prononce, et ne le répète pas ; c'est à vous, mère, de l'écouter ou de fermer l'oreille.

— Je conseillerais aux jeunes ladies, poursuivit mistress Yorke, d'étudier le caractère des enfants qu'elles peuvent rencontrer, avant de se marier, et de bien considérer si elles aimeraient à se charger de la responsabilité de guider les insouciants, du travail de persuader les entêtés, et du fardeau continuel de former et d'instruire les meilleurs.

— Mais, avec l'amour maternel, cela ne peut être bien difficile, dit Caroline. Les mères aiment leurs enfants plus tendrement qu'elles-mêmes.

— Joli langage ! très-sentimental ! La partie rude et pratique de la vie est encore à venir pour vous, jeune miss !

— Mais, mistress Yorke, si je prends un petit enfant entre mes bras, l'enfant d'une pauvre femme, par exemple, je sens que j'aime cette pauvre petite créature d'une façon toute particulière, bien que je ne sois pas sa mère. Je ferais volontiers tout pour lui, s'il était confié entièrement à mes soins, s'il dépendait absolument de moi.

— Vous *sentez!* Oui ! oui ! Je le vois, vous vous laissez beaucoup conduire par vos *sentiments*, et vous vous considérez sans doute comme une personne très-impressionnable et très-raffinée. Savez-vous qu'avec toutes ces idées romanesques vous êtes arrivée à donner à vos traits une expression rêveuse qui convient mieux à une héroïne de roman qu'à une femme qui doit faire son chemin dans le monde réel, par la puissance du sens commun ?

— Non ; je n'ai aucune idée de cela, mistress Yorke.

— Regardez dans la glace qui se trouve derrière vous. Comparez ce visage qui y est reflété avec celui d'une laitière qui se lève de bonne heure et travaille rudement.

— Mon visage est pâle, mais il n'est point sentimental, et beaucoup de laitières, quelque colorées et robustes qu'elles soient, sont moins capables que moi de faire leur chemin dans le monde. Je pense davantage et plus correctement que ne le font en général les laitières. Donc, dans les circonstances où souvent, par défaut de réflexion, elles agiraient mal, moi, au moyen de la réflexion, j'agirais judicieusement.

— Oh ! non, vous seriez influencée par vos sentiments. Vous seriez guidée par leur impulsion.

— Certainement, je serais souvent influencée par mes sentiments; ils m'ont été donnés pour cette fin. Ceux que mes sentiments m'enseignent à aimer, je *dois* les aimer, et je les aimerai; et j'ai l'espoir que, si jamais j'ai un époux et des enfants, mes sentiments me porteront à les aimer. J'espère, dans ce cas, que leur impulsion me poussera fortement à aimer. »

Caroline éprouvait du plaisir à dire cela avec emphase; elle avait du plaisir à oser le dire en présence de mistress Yorke. Elle se mettait peu en peine de l'injuste sarcasme qu'elle pouvait s'attirer en réponse. Elle rougit, non de colère, mais d'excitation, quand la matrone répondit froidement :

« Ne gaspillez pas vos effets dramatiques. Cela a été très-bien dit, et c'est très-beau; mais c'est le perdre que de le dire devant deux femmes, une vieille femme et une vieille fille : il aurait fallu que quelque gentleman à marier fût présent. Est-ce que M. Robert ne serait pas quelque part par là caché derrière un rideau? Qu'en pensez-vous, miss Moore? »

Hortense, qui, pendant la principale partie de la conversation, était demeurée à la cuisine, surveillant la préparation du thé, n'avait pas encore tout à fait saisi le sens de la conversation. Elle répondit d'un air étonné que Robert était à Whinbury. Mistress Yorke rit de son rire particulier.

« Simple miss Moore! dit-elle d'un ton protecteur. C'est bien digne de vous, d'interpréter ma question si littéralement et d'y répondre si simplement. Votre esprit ne comprend rien à l'intrigue. D'étranges choses peuvent se passer autour de vous sans que vous en soyez plus sage; vous n'êtes pas de celles que l'on peut appeler clairvoyantes. »

Ces compliments équivoques ne semblèrent pas faire plaisir à miss Moore. Elle se redressa, fronça ses noirs sourcils, mais parut toujours étonnée.

« J'ai toujours été, depuis mon enfance, citée pour ma sagacité et mon discernement, répondit-elle; car elle se piquait tout particulièrement de posséder ces qualités.

— Vous n'avez jamais intrigué pour gagner un mari, j'en suis sûre, poursuivit mistress Yorke, et vous n'avez pas le bénéfice de l'expérience personnelle pour vous aider à découvrir les intrigues des autres. »

Caroline ressentit ce bienveillant langage où la bienveillante mistress Yorke voulait qu'elle le ressentît, dans son cœur. Elle

ne pouvait même pas parer les flèches : elle se trouvait sans défense pour le moment. Répondre, c'eût été avouer que le coup avait porté juste. Mistress Yorke éprouvait du plaisir à la voir là assise, les yeux baissés, les joues brûlantes, et exprimant par son attitude abattue, et par un tremblement qu'elle ne pouvait réprimer, toute l'humiliation et le chagrin qu'elle éprouvait. Cette étrange femme avait une antipathie naturelle pour les caractères timides et impressionnables, les tempéraments nerveux ; une jolie, délicate et jeune figure, n'était rien moins qu'un passe-port auprès de son affection. Rarement elle rencontrait ces qualités qu'elle détestait réunies dans la même personne. Plus rarement encore elle trouvait cette personne à sa merci, et dans des circonstances où elle pouvait l'écraser sans pitié. Cette après-midi, elle se trouvait tout spécialement bilieuse et morose ; elle fit une nouvelle charge.

« Votre cousine Hortense est une excellente sœur, miss Helstone. Les ladies qui viennent au cottage de Hollow pour essayer de la chasse au mari peuvent, par un artifice très-peu habile, cajoler la maîtresse de la maison, et avoir tout le gibier dans leurs propres mains. Vous aimez la société de votre cousine, miss?

— Hortense a toujours été très-aimable pour moi.

— Une sœur qui a un frère célibataire est toujours trouvée aimable par ses amies à marier.

— Mistress Yorke, dit Caroline, levant lentement ses yeux dont la prunelle bleue brillait maintenant d'un éclat ferme et vif, en même temps que ses joues avaient repris leur pâleur habituelle ; mistress Yorke, puis-je vous demander ce que vous entendez par là?

— Vous donner une leçon sur la culture de la rectitude ; vous donner le dégoût de l'artifice et du faux sentimentalisme.

— Ai-je besoin de cette leçon?

— Un grand nombre de nos jeunes ladies modernes en ont besoin. Vous êtes tout à fait une jeune ladie moderne, maladive, délicate, professant l'amour de la solitude ; ce qui implique, je suppose, que vous trouvez peu de choses dignes de vos sympathies dans le monde ordinaire. Le monde ordinaire, les simples et honnêtes gens, sont meilleurs que vous ne le pensez, bien meilleurs que n'importe quelle liseuse de livres et faiseuse de romans qui montre à peine son nez sur le mur du jardin de son oncle le recteur.

— Et que, par conséquent, vous ne connaissez pas. Excusez-moi, et vraiment, il m'importe peu que vous m'excusiez ou non, vous m'avez attaquée sans provocation, je me défendrai sans apologie. Vous ignorez la nature de mes relations avec mon cousin et ma cousine; dans un accès d'humeur chagrine vous avez essayé de les empoisonner par de gratuites insinuations, qui sont plus artificieuses et plus fausses que tout ce dont vous pouvez justement m'accuser. Que je sois pâle et que je paraisse quelquefois défiante, ce n'est pas votre affaire. Que j'aime les livres et que je déteste les vulgaires commérages, cela vous regarde encore moins. Pour ce qui est d'être une faiseuse de romans, c'est pure conjecture de votre part. Ce n'est pas un crime d'être la nièce d'un recteur, quoique vous puissiez avoir l'esprit assez étroit pour le croire. Vous ne m'aimez pas; vous n'avez aucune juste raison de me haïr: en conséquence, gardez pour vous l'expression de votre haine. Si jamais, à l'avenir, il vous arrive de la manifester, je vous répondrai peut-être avec moins de réserve que je ne viens de le faire. »

Elle se tut et s'assit, pâle et calme. Elle avait parlé de son ton le plus clair, ni vite, ni haut; mais le son argenté de sa voix vibrait aux oreilles. Le courant qui circulait dans ses veines était aussi rapide qu'il était peu apparent.

Mistress Yorke ne s'irrita pas à ce reproche, formulé avec une sévérité si simple, dicté par une fierté si calme. Se tournant froidement vers miss Moore, elle dit avec un signe de tête approbateur :

« Après tout, elle a du cœur. Parlez toujours aussi honnêtement que vous venez de le faire, continua-t-elle, et vous vous en trouverez bien.

— Je repousse une recommandation si offensante, répondit Caroline, du même ton et avec le même regard que précédemment. Je rejette un conseil empoisonné par l'insinuation. C'est mon droit de parler comme je le crois convenable. Bien loin de toujours parler comme je viens de le faire, je ne me permettrai jamais avec personne un ton si sévère, un tel langage, sinon pour répondre à une insulte non provoquée.

— Mère, vous avez trouvé votre égale, » dit la petite Jessie, que cette scène paraissait grandement édifier.

Rose avait entendu le tout sans faire paraître la moindre émotion. Elle dit :

« Non! miss Helstone n'est pas l'égale de ma mère, car elle

se fâche; ma mère la réduirait en quelques semaines. Shirley Keeldar se contient mieux. Mère, vous n'avez jamais pu blesser miss Keeldar. Sous ses vêtemens de soie, elle porte une armure que vous ne pouvez pénétrer. »

Mistress Yorke se plaignait souvent que ses enfants étaient mutins. Chose étrange, avec toute sa rigueur et sa force de caractère, elle ne pouvait acquérir sur eux aucune autorité : un regard de leur père avait plus d'influence sur eux qu'une réprimande de leur mère.

Miss Moore, à laquelle la position de témoin dans une altercation où elle ne prenait aucune part déplaisait beaucoup, rassemblant sa dignité, se préparait à prononcer un discours pour prouver à chacune des parties qu'elle avait tort, qu'elle devait rougir d'elle-même et se soumettre humblement au sens supérieur de celle qui s'adressait alors à elle. Heureusement pour son auditoire, elle n'avait pas parlé plus de dix minutes, que l'entrée de Sarah avec le service à thé appela son attention, d'abord sur le fait que cette demoiselle avait un peigne doré dans ses cheveux et un collier rouge autour du cou, et ensuite sur le devoir de faire le thé. Après le repas, Rose la remit en belle humeur en lui demandant une chanson, puis en l'engageant dans une intelligente et vive conversation sur l'art de jouer de la guitare et la musique en général.

Jessie, pendant ce temps, dirigeait ses assiduités vers Caroline. Assise à ses pieds sur un tabouret, elle lui parla d'abord religion, puis politique. Jessie avait coutume à la maison d'écouter avidement ce que son père disait sur ces sujets, puis ensuite, en compagnie, de débiter, avec plus de facilité que de jugement ou de discrétion, ses opinions, ses antipathies ou ses préférences. Elle reprocha vivement à Caroline d'être membre de l'Église établie et d'avoir un oncle ecclésiastique. Elle lui apprit qu'elle vivait à la charge du pays, et qu'elle ferait mieux de travailler pour vivre honnêtement que de passer une vie oisive et de manger le pain de la paresse sous forme de dîmes. Ensuite Jessie passa en revue le ministère alors au pouvoir; elle fit une mention familière de lord Castelreagh et de M. Perceval. Elle orna chacun d'un caractère qui eût pu séparément convenir à Moloch et à Bélial. Elle dénonça la guerre comme un meurtre en grand, et lord Wellington comme un boucher mercenaire.

Caroline écoutait avec une édifiante attention. Il était très-

comique d'entendre ce vigoureux petit jacobin enfermé dans une robe de mousseline répéter les récriminations de son père dans son nerveux dialecte dorique. N'étant pas méchante par sa nature, son langage n'était pas si amer qu'il était fort, et sa petite figure expressive donnait à chaque phrase un piquant qui captivait l'intérêt de celle qui l'écoutait.

Caroline la gronda lorsqu'elle dit du mal de Wellington; mais elle écouta avec plaisir la tirade suivante sur le prince régent. Jessie vit bientôt à l'éclat des yeux de son interlocutrice, au sourire qui se jouait sur ses lèvres, qu'enfin elle avait abordé un sujet qui lui plaisait. Plus d'une fois elle avait entendu parler, à la table de son père, du gras Adonis de cinquante ans, et elle répétait les commentaires de M. Yorke sur ce thème aussi bien que ce dernier lui-même eût pu le faire.

Mais, Jessie, je n'écrirai pas un mot de plus sur vous. Je trace ces lignes par un soir d'automne, froid et sombre. Il n'y a qu'un nuage au ciel, mais il le voile d'un pôle à l'autre. Le vent ne peut s'apaiser : il court en gémissant sur ces tristes montagnes, perdues dans la brume du crépuscule et le brouillard. La pluie a battu tout le jour cette tour d'église : elle s'élève sombre au milieu de l'enceinte de pierre de son cimetière; les orties, les longues herbes, les tombes sont baignées dans l'humidité. Ce soir m'en rappelle trop vivement un autre : certains personnages, qui avaient accompli le jour même un pèlerinage à un tombeau nouvellement creusé dans un cimetière hérétique, étaient assis autour d'un feu de bois, devant le foyer d'une maison étrangère. Ils étaient gais et enjoués : mais chacun d'eux savait qu'un vide qui ne serait jamais rempli venait de se faire dans leur cercle, qu'ils avaient perdu quelqu'un dont toute leur vie ils déploreraient l'absence; ils savaient que la pluie tombait sur la terre humide qui couvrait leur chère enfant, et que l'ouragan faisait entendre ses tristes gémissements au-dessus de sa tête ensevelie. Le feu les réchauffait; la vie et l'amitié répandaient encore sur eux leurs bienfaits : mais Jessie gisait, froide, ensevelie, solitaire, n'ayant contre l'orage d'autre protection que la terre qui la recouvrait.



Mistress Yorke plia son tricot, coupa court à la leçon de musique et à la discussion politique, et termina sa visite au cottage assez tôt pour retourner à Briarmains avant que le soleil eût tout à fait quitté l'horizon, ou que le sentier à travers la campagne fût devenu trop humide par la rosée.

La lady et ses filles étant parties, Caroline sentit qu'elle aussi devait prendre son écharpe, embrasser les joues de sa cousine et se diriger vers la rectorerie. Si elle restait plus tard, la nuit arriverait, et Fanny aurait la peine de la venir chercher; elle se souvint que ce jour-là on cuisait le pain et on repassait le linge à la rectorerie, et que Fanny était fort occupée. Et cependant elle ne pouvait quitter son siége à la fenêtre du petit parloir. D'aucun point de vue le couchant ne pouvait paraître plus agréable que de cette fenêtre entourée de sa guirlande de jasmin, dont les étoiles blanches et les feuilles vertes se détachaient en formes gracieuses, mais sans couleur, sur l'azur doré d'un ciel d'août à huit heures du soir.

Caroline jetait les yeux sur la porte, à côté de laquelle s'élevaient de grands chênes; elle regardait la haie de troënes et de lauriers s'entrelaçant tout près d'elle dans le jardin. Ses yeux désiraient voir autre chose que des arbustes, avant de quitter cette perspective limitée; ils désiraient voir une figure humaine, d'une certaine forme et d'une certaine taille, passer la haie et entrer par la porte. A la fin elle vit une figure humaine, non, elle en vit deux : Frédéric Murgatroyd passa par là, portant une cruche d'eau; Joe Scott le suivit, agitant dans sa main les clefs de la fabrique. Ils allaient fermer les portes de l'écurie et de la fabrique avant de rentrer chez eux.

« Je dois faire comme eux, pensa Caroline, se levant à moitié et soupirant. Tout cela n'est que folie, folie à briser le cœur, ajouta-t-elle. En premier lieu, je resterais jusqu'à la nuit, qu'il ne reviendrait personne; car, je le sens dans mon cœur, le Destin l'a écrit dans la page de ce jour de son livre éternel, je ne dois pas avoir aujourd'hui le bonheur après lequel je soupire. En second lieu, s'il entrait en ce moment, ma présence serait un chagrin pour lui, et la conscience qu'il en serait ainsi glacerait mon sang. Sa main serait peut-être inerte et froide si je lui donnais la mienne, son œil serait peut-être obscurci si je cherchais son éclat. Si je cherchais cette animation que j'y ai vue dans les jours passés, lorsque mon visage, mon langage ou ma disposition, dans quelque

heureux moment, avaient eu le bonheur de lui plaire, je ne découvrirais qu'obscurité. J'aurais mieux fait de rentrer à la maison. »

Elle prit son chapeau sur la table où il était placé, et elle en attachait le ruban, lorsque Hortense, dirigeant son attention vers un splendide bouquet de fleurs placé dans un vase sur la même table, dit que miss Keeldar l'avait envoyé de Fieldhead le matin même; puis elle parla des convives que cette lady avait en ce moment et de la vie affairée qu'elle avait menée tout récemment, ajoutant qu'elle ne devait pas beaucoup aimer ce genre de vie, et s'étonnant qu'une personne qui aimait autant sa liberté que l'héritière ne trouvât pas le moyen de se débarrasser plus tôt de ce cortége de parents.

« Mais on dit qu'elle ne veut pas permettre à M. Sympson et à sa famille de partir, ajouta-t-elle. Ils désiraient beaucoup retourner dans le Midi la semaine dernière, pour recevoir leur fils unique que l'on attend au retour d'un voyage. Elle insiste pour que son cousin Henry vienne rejoindre ses amis ici dans le Yorkshire. Je suis sûre qu'elle fait cela en partie pour nous obliger, Robert et moi.

—Comment, pour obliger Robert et vous? demanda Caroline.

— Eh quoi! mon enfant, vous êtes stupide. Ne savez-vous pas.... vous devez souvent avoir entendu dire....

— Madame, dit Sarah ouvrant la porte, les conserves que vous m'aviez dit de faire bouillir, les confitures, comme vous les appelez, sont toutes brûlées au fond du chaudron.

— Les confitures! elles sont brûlées? Ah! quelle négligence coupable! coquine de cuisinière, fille insupportable! »

Et mademoiselle, prenant dans une armoire un grand tablier de cuisine et l'attachant sur son tablier noir, se précipita éperdue dans la cuisine, d'où, à dire vrai, s'exhalait une odeur de sucre brûlé plus forte que savoureuse.

La maîtresse et la servante avaient été en querelle ouverte toute la journée au sujet de la conservation de certaines cerises noires, dures comme du marbre, sûres comme des prunelles. Sarah soutenait que le sucre était le seul condiment orthodoxe que l'on dût employer. Mademoiselle maintenait, et elle appuyait son opinion de l'expérience pratique de sa mère, de sa grand-mère et de sa bisaïeule, que la mélasse était infiniment préférable. Elle avait commis une imprudence en laissant à Sarah la charge du chaudron de conserves, car son défaut de sympa-

thie pour son contenu avait amené de la négligence dans la surveillance, et le résultat était des cendres noires. Une dispute s'ensuivit ; de vifs reproches et des sanglots plutôt bruyants que profonds ou réels.

Caroline, se tournant de nouveau vers le petit miroir, écartait les boucles de ses joues pour les placer sous son chapeau de campagne, certain qu'il serait non-seulement inutile, mais désagréable de demeurer plus longtemps, quand tout à coup la porte de derrière s'ouvrant, un calme profond régna dans la cuisine. Les langues se turent, comme comprimées par le mors et la bride. Était-ce Robert? souvent, presque toujours, il entrait par la porte de la cuisine en s'en revenant du marché. Non : c'était seulement Joe Scott, qui, ayant fait trois ou quatre hem significatifs, dit :

« Il me semble que je viens d'entendre frapper! »

Personne ne répondit.

« Et, continua-t-il, comme le maître est arrivé, et qu'il va entrer par cette porte, j'ai cru convenable d'entrer vous en prévenir. Il ne faut jamais laisser entrer sans avertir, dans une maison pleine de femmes. Il est ici ; avancez, monsieur. Elles jouaient joliment de la langue ; mais je pense que les ai apaisées. »

On entendit entrer une autre personne. Joe Scott continua :

« Que signifie cette complète obscurité? Coquine de Sarah, tu ne peux pas allumer une chandelle? le soleil est couché depuis une heure. Il va se rompre le cou contre quelques-uns de vos pots, de vos tables, de vos drogues ; faites attention à cette marmite, monsieur ; elles l'ont placée dans votre chemin, on dirait qu'elles l'ont fait par malice. »

Une pause confuse succéda aux observations de Joe. Caroline, bien qu'elle écoutât avec ses deux oreilles, ne put rien comprendre. A la fin un cri se fit entendre, un cri de surprise, suivi du bruit d'un baiser ; des exclamations à demi articulées lui succédèrent.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce que je m'y attendais? étaient les seules paroles que l'on pût distinguer.

— Et tu te portes toujours bien, bonne sœur? ». demanda une autre voix, celle de Robert, certainement.

Caroline était dans un grand embarras. Obéissant à une impulsion dont elle n'avait pas le temps de discuter la sagesse, elle s'échappa du petit parloir, et, courant en haut de l'escalier, elle prit position de façon à pouvoir faire de nouvelles obser-

vations avant de se présenter. Le soleil était couché depuis longtemps déjà; le passage était dans l'obscurité; mais il ne faisait pas assez nuit pour qu'elle ne pût voir aussitôt Robert et Hortense le traverser.

« Caroline! Caroline! s'écria Hortense un moment après; venez voir mon frère!

— C'est étrange! se disait miss Helstone; c'est plus qu'étrange! pourquoi cette excitation à propos d'un fait si commun et si simple qu'un retour de marché? Aurait-elle perdu la tête? est-ce que les confitures brûlées lui auraient détraqué le cerveau? »

Elle descendit légèrement émue : elle le fut bien davantage encore, lorsque Hortense la saisit par la main à l'entrée du parloir, et la conduisant à Robert, dont la grande taille se dressait dans le clair-obscur auprès de l'unique fenêtre, la présenta avec un mélange d'agitation et de formalité, comme s'ils eussent été tout à fait étrangers et que ce fût leur première entrevue.

L'embarras de Caroline allait croissant. Il salua d'une façon un peu timide, et se détournant d'elle avec l'embarras d'un étranger, son visage fut éclairé par la lumière douteuse de la fenêtre : l'énigme du rêve (car tout cela semblait un rêve) fut à son apogée. Caroline vit un visage qui ressemblait à celui de Robert, mais qui cependant n'était pas le sien.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit Caroline. Est-ce que mes yeux me trompent? est-ce là mon cousin?

— Certainement, c'est votre cousin, » affirma Hortense.

Alors, quel était celui qui traversait en ce moment le corridor, qui entrait dans la chambre? Caroline rencontra en se retournant un nouveau Robert, le vrai Robert, comme elle le sentit à l'instant.

« Eh bien, dit-il en souriant à son air étonné et interrogateur, lequel est Robert?

— Ah! c'est vous, répondit-elle.

— Je le crois, dit-il en riant; et lui, savez-vous qui il est? vous ne l'avez jamais vu encore, mais vous avez entendu parler de lui. »

Elle se recueillit un instant.

« Ce ne peut être qu'une seule personne : votre frère, puisqu'il vous ressemble si fort, mon autre cousin, Louis.

— Remarquable petit OEdipe! vous eussiez vaincu le

sphinx! Mais maintenant, voyez-nous ensemble; change de place, Louis. Change encore, pour l'embarrasser. Quel est votre vieil ami, maintenant, Lina?

— Comme s'il était possible de se tromper lorsque vous parlez! vous auriez dû me faire adresser la question par Hortense. Mais vous n'êtes pas tout à fait ressemblant; c'est seulement votre taille, votre figure, votre teint, qui sont semblables.

— Et je suis Robert, n'est-ce pas? » demanda le nouveau venu, faisant un premier effort pour surmonter ce qui semblait sa timidité naturelle.

Caroline secoua glorieusement la tête. Un doux et expressif rayon de ses yeux brillait sur le vrai Robert. Ce regard disait tout.

Il ne lui fut pas permis de quitter à l'instant ses cousins. Robert lui-même se montra péremptoire en la forçant à rester. Contente, simple et affable dans ses manières (contente ce soir-là, du moins), et en joyeuse humeur pour le moment, elle était une trop agréable addition à la réunion du cottage pour qu'aucun de ses cousins consentît volontiers à son départ. Louis paraissait être un homme grave, posé, aimant la retraite; mais la Caroline de ce soir-là, qui n'était pas, comme vous le savez, lecteur, la Caroline de chaque jour, eut bientôt vaincu sa réserve et égayé sa gravité. Il s'assit auprès d'elle et lui parla. Elle savait déjà que sa carrière était l'enseignement; elle apprit que depuis quelques années il était le précepteur du fils de M. Sympson, qu'il avait voyagé avec lui et l'avait accompagné dans le Nord. Elle lui demanda s'il aimait son poste, mais il lui fut répondu par un regard qui lui ôta l'envie d'une nouvelle question sur ce sujet. Ce regard éveilla la sympathie de Caroline: elle comprit toute la tristesse de l'expression qui passa sur la figure intelligente de Louis, car elle lui trouvait une figure intelligente, quoique, selon elle, bien inférieure en beauté à celle de Robert. Elle se retourna pour faire la comparaison. Robert était appuyé contre le mur, un peu derrière elle, tournant les feuillets d'un livre de gravures, et probablement écoutant en même temps le dialogue qui s'était établi entre elle et Louis.

« Comment avais-je pu les trouver ressemblants? se demanda-t-elle à elle-même. Je vois maintenant que c'est à Hortense que Louis ressemble, et non à Robert. »

Et cela était en partie vrai : il avait le nez plus long et la lèvre supérieure avancée de sa sœur, plutôt que les beaux

traits de son frère; sa bouche et son menton avaient la même forme que ceux de sa sœur, et n'avaient pas la régularité de ceux du jeune manufacturier. Son air, quoique délibéré et réfléchi, pouvait à peine passer pour prompt et ingénieux. On éprouvait, en le regardant, une impression calme qui faisait croire qu'il possédait une plus lente, et probablement plus bénigne nature, que son frère aîné.

Robert, sachant peut-être que le regard de Caroline s'était porté sur lui, bien qu'il ne l'eût pas rencontré et n'y eût pas répondu, ferma le livre qu'il tenait, et s'approchant, prit un siége à côté d'elle. Elle reprit sa conversation avec Louis : mais pendant qu'elle lui parlait, ses pensées étaient ailleurs; son cœur battait du côté dont elle détournait à moitié la tête. Elle reconnaissait en Louis un air ferme, viril et bienveillant, mais elle s'inclinait devant la puissance secrète de Robert. Sa présence, bien qu'il gardât le silence, qu'il ne touchât pas même la frange de son écharpe ou le bord de sa robe blanche, l'électrisait. Si elle avait été obligée d'adresser la parole à lui seul, elle eût été embarrassée; mais, libre de s'adresser à un autre, la vue de Robert l'excitait. Sa parole coulait librement : elle était gaie, joyeuse, éloquente. Le regard indulgent et la contenance placide de son auditeur la mettaient à l'aise; le plaisir sobre exprimé par son sourire l'engagea à déployer tout ce qu'il y avait de brillant dans sa nature. Elle sentait que ce soir-là elle paraissait à son avantage, et, comme Robert était spectateur, cette pensée la remplissait de contentement. S'il se fût éloigné, l'affaissement eût suivi de près le stimulant.

Mais son bonheur ne fut pas longtemps complet; un nuage vint bientôt le traverser.

Hortense, qui pendant quelque temps avait été occupée d'ordonner le souper, et qui débarrassait en ce moment la petite table de quelques livres, afin de faire de la place pour le thé, appela l'attention de Robert sur le vase de fleurs, dont le carmin, la neige et l'or des pétales brillaient à la lumière d'un éclat extraordinaire.

« Elles viennent de Fieldhead, dit-elle; on les a envoyées à votre intention, sans doute : nous savons qui est là le favori; pas moi, certainement. »

C'était chose étonnante que d'entendre plaisanter Hortense : il fallait qu'elle fût ce jour-là dans sa plus belle humeur.

« Cela veut dire que Robert est le favori? demanda Louis.

— Mon cher, répliqua Hortense, Robert, c'est tout ce qu'il y a de plus précieux au monde; à côté de lui, le reste du genre humain n'est que du rebut. N'ai-je pas raison, mon enfant? » ajouta-t-elle, » s'adressant à Caroline.

Caroline fut obligée de répondre oui; mais son phare était éteint, son étoile s'était éclipsée lorsqu'elle prononça ce mot.

« Et toi, Robert? demanda Louis.

— Lorsque vous aurez l'occasion, demandez-le-lui à elle-même, » répondit-il tranquillement. Soit qu'il eût rougi ou pâli, Caroline ne l'examina pas. Elle découvrit qu'il était tard et qu'elle devait rentrer à la maison. Elle voulut rentrer : Robert lui-même ne l'eût pu retenir.

CHAPITRE XXIII.

La vallée de la Mort.

L'avenir semble quelquefois sangloter un sourd avertissement des événements qu'il nous apporte, de même qu'un orage qui se prépare, et qui, par les gémissements du vent, les combats des nuages au ciel, annonce une tempête assez violente pour couvrir la mer de débris, ou pour apporter dans le brouillard sur les îles de l'Ouest les exhalaisons empoisonnées de l'Orient, obscurcissant les fenêtres des maisons de l'Angleterre avec le souffle de la peste indienne. D'autres fois l'avenir s'offre soudainement, comme si un rocher se déchirant découvrait un tombeau d'où sortirait un corps enseveli. Avant que vous soyez revenu de votre étonnement, vous vous trouvez face à face avec une calamité à laquelle vous ne songiez pas, qui sort de son suaire comme un nouveau Lazare.

Caroline Helstone crut s'en retourner du cottage de Hollow en bonne santé. En s'éveillant le lendemain matin, elle se sentit oppressée par une langueur inaccoutumée : à déjeuner et à tous les repas du jour suivant, elle avait perdu tout appétit; toute nourriture avait pour elle l'insipidité de la cendre.

« Suis-je malade? » se demandait-elle en se regardant dans son miroir. Ses yeux étaient plus brillants, leur pupille était

plus dilatée, ses joues semblaient plus roses et plus pleines que de coutume. « J'ai bonne mine, disait-elle; pourquoi ne puis-je pas manger? »

Elle sentait son pouls battre plus fort dans ses tempes; elle éprouvait aussi dans son cerveau une étrange activité. Son imagination était exaltée; mille pensées actives et rompues, mais brillantes, remplissaient son esprit.

Puis vint une nuit brûlante et sans sommeil. Une soif inextinguible la torturait. Vers le matin, un rêve terrible la saisit comme ferait un tigre : en s'éveillant, elle sentit et vit qu'elle était malade.

Comment elle avait gagné la fièvre (car c'était la fièvre), elle ne pouvait le dire. Probablement, dans sa dernière promenade du cottage à la rectorerie, quelque brise empoisonnée et chargée de douce rosée et de miasmes avait passé dans ses poumons et dans ses veines, et, trouvant déjà là une fièvre d'excitation mentale, et une langueur produite par de longs tourments et une habituelle tristesse, avait fait jaillir la flamme de l'étincelle qui couvait, et avait laissé derrière elle un feu bien allumé.

Ce feu cependant paraissait assez bénin : après deux jours brûlants et deux nuits sans repos, il n'y eut plus aucune violence dans les symptômes, et ni son oncle, ni Fanny, ni le docteur, ni miss Keeldar, lorsqu'elle vint lui rendre visite, n'eurent aucune crainte pour sa vie. Tous croyaient que quelques jours suffiraient à la rétablir.

Les quelques jours se passèrent, et, quoique l'on crût toujours que la guérison ne se ferait pas attendre, la convalescence n'avait pas commencé. Mistress Pryor, qui l'avait visitée chaque jour, étant dans sa chambre un matin, quinze jours après le début de la maladie, l'examina attentivement pendant quelques minutes : elle prit sa main, appuya son doigt sur le poignet; puis, quittant tranquillement la chambre, elle alla dans le cabinet de M. Helstone, où elle demeura enfermée avec lui la moitié de la matinée. En revenant auprès de sa jeune malade, elle déposa son châle et son chapeau. Elle s'assit un instant à côté du lit, une main placée dans l'autre, se berçant doucement de côté et d'autre, dans une attitude et avec un mouvement qui lui étaient habituels. A la fin elle dit :

« J'ai envoyé Fanny me chercher à Fieldhead quelques petites choses dont j'aurai besoin pendant un court séjour ici : je désire demeurer avec vous jusqu'à ce que vous alliez mieux. Votre

oncle veut bien me permettre de vous donner mes soins. Le permettrez-vous aussi, Caroline?

— Je suis fâchée que vous preniez une telle peine. Je ne me sens pas très-malade, mais je ne peux refuser absolument : ce sera une si grande consolation pour moi de savoir que vous êtes dans la maison, de vous voir quelquefois dans ma chambre! mais ne vous séquestrez pas à cause de moi, chère mistress Pryor. Fanny me soigne fort bien. »

Mistress Pryor, se penchant sur la pâle petite malade, arrangeait ses cheveux sous son bonnet et relevait doucement son oreiller. Pendant qu'elle accomplissait cet office, Caroline, souriant, leva son visage pour l'embrasser.

« Ne souffrez-vous plus? Êtes-vous bien à votre aise? demanda d'une voix douce et émue la garde-malade volontaire, en se prêtant à la caresse.

— Je crois que je suis presque heureuse.

— Vous désirez boire? Vos lèvres sont desséchées. »

Elle lui présenta un verre rempli d'une boisson rafraîchissante.

« Avez-vous mangé quelque chose aujourd'hui, Caroline?

— Je ne peux pas manger.

— Mais votre appétit reviendra bientôt; il faut qu'il revienne. C'est-à-dire, je prie Dieu qu'il revienne. »

En la replaçant de nouveau sur sa couche, elle l'entoura de nouveau de ses bras; et, par un mouvement qui semblait à peine volontaire, elle l'attira sur son cœur, et l'y tint pressée un instant.

« Je désire à peine aller mieux, afin de pouvoir vous conserver toujours près de moi, » dit Caroline.

Mistress Pryor ne sourit point à cette parole : elle était en proie à un tremblement que pendant quelques minutes elle s'efforça de réprimer.

« Vous êtes plus accoutumée à Fanny qu'à moi, dit-elle bientôt; je suis portée à penser que mon assistance officieuse doit vous paraître étrange.

— Non : tout à fait naturelle, au contraire, et très-agréable. Vous devez avoir été habituée à soigner des malades, madame. Vous marchez si doucement dans la chambre, vous parlez si tranquillement et me touchez si gentiment!

— Je ne suis adroite en rien, ma chère. Vous me trouverez souvent gauche, mais jamais négligente. »

Et elle n'était pas négligente en effet. De ce moment, Fanny et Élisa devinrent des zéros dans la chambre de la malade. Mis-

tress Pryor en fit son domaine; elle faisait tout ce qu'il y avait à faire; elle y demeurait le jour et la nuit. La malade s'y opposa, faiblement, cependant, au commencement, puis plus du tout : la solitude et la tristesse étaient en ce moment bannies de son chevet, où s'étaient installées à leur place la protection et la consolation. Elle et sa garde-malade s'entendaient à merveille. Caroline était ordinairement affligée de demander ou de recevoir beaucoup de soins ; mistress Pryor, dans les circonstances ordinaires, n'avait ni l'habitude ni l'art d'accomplir les petits détails du service : mais maintenant tout se passait avec tant d'aisance, si naturellement, que la malade avait autant de plaisir à se laisser choyer que la garde avait de propension à la soigner. Aucun signe de fatigue chez la dernière ne venait rappeler à la première qu'elle devait la ménager. Il n'y avait, en vérité, aucuns devoirs bien durs à accomplir; mais une mercenaire les eût trouvés rudes.

Avec tous ces soins, il semblait étrange que la jeune malade n'allât pas mieux : et cependant il en était ainsi. Elle fondait comme une guirlande de neige au dégel; elle se fanait comme une fleur dans la sécheresse. Miss Keeldar, dont le danger de la mort occupait rarement les pensées, n'avait d'abord éprouvé aucune crainte pour son amie; mais la voyant changer et dépérir d'une visite à l'autre, l'alarme la saisit au cœur. Elle alla trouver M. Helstone, et s'exprima avec tant d'énergie, que ce gentleman fut bien obligé, quoique à regret, d'admettre l'idée que sa nièce avait quelque chose de plus qu'une migraine ; et, quand mistress Pryor vint réclamer l'assistance d'un médecin, il lui dit qu'elle en pouvait faire appeler deux si elle le voulait Il en vint un seul, mais celui-là était un oracle : il débita un obscur discours dont l'avenir seul pouvait éclaircir le mystère, écrivit quelques prescriptions, donna quelques avis, le tout avec un air d'écrasante autorité, empocha les honoraires et partit. Probablement savait-il suffisamment qu'il ne pouvait faire aucun bien ; mais il n'aimait pas l'avouer.

Cependant aucune rumeur de maladie sérieuse ne s'était répandue dans le voisinage. Au cottage de Hollow on pensait que Caroline avait seulement un violent rhume, car elle avait écrit dans ce sens à Hortense ; et mademoiselle s'était contentée de lui envoyer deux pots de conserves de groseille, une recette de tisane, et un avis écrit.

Mistress Yorke, ayant appris qu'un médecin avait été appelé,

se moqua des fantaisies hypocondriaques du riche et de l'oisif, qui, n'ayant autre chose à faire qu'à s'occuper de lui-même, fait appeler un docteur pour un petit mal de doigt.

Cependant « le riche et l'oisif, » représenté par Caroline, tombait dans un état de prostration et de débilité qui étonnait tout le monde, excepté une seule personne : car cette personne réfléchissait combien une constitution minée est sujette à tomber tout à coup en ruine.

Les gens malades ont souvent des caprices inexplicables pour ceux qui les approchent d'ordinaire, et Caroline en avait un que même sa tendre garde-malade ne put tout d'abord s'expliquer. A un certain jour de la semaine, et à une certaine heure, elle désirait, qu'elle fût mieux ou plus mal, être levée, habillée et assise dans sa chaise près de la fenêtre. Elle demeurait là jusqu'à ce que midi fût passé. Quel que fût le degré d'épuisement ou de débilité qui se trahît sur son visage dévasté, elle repoussait doucement toutes les propositions qui lui étaient faites de chercher du repos dans son lit, jusqu'à ce que la cloche eût sonné le milieu du jour : les douze heures sonnées, elle devenait docile et se laissait faire. Retournée à sa couche, elle enfonçait ordinairement sa face profondément dans son oreiller et s'enveloppait entièrement de ses couvertures, comme pour se séparer du soleil et du monde dont elle était fatiguée ; plus d'une fois, lorsqu'elle était ainsi couchée, une légère convulsion agitait le lit et un faible sanglot rompait le silence. Ces choses n'échappèrent pas à mistress Pryor.

Un mardi matin, comme de coutume, elle avait demandé la permission de se lever, et elle était assise enveloppée dans sa blanche robe de nuit, se penchant sur le devant de sa chaise et regardant fixement et patiemment de la fenêtre. Mistress Pryor était assise un peu en arrière, faisant semblant de tricoter, mais en réalité observant la jeune malade. Un changement s'opéra sur son front pâle et triste, qui s'anima soudain ; un éclair jaillit de ses yeux languissants. Elle se leva à demi et regarda avidement dehors. Mistress Pryor, s'approchant doucement d'elle, regarda par-dessus son épaule. De cette fenêtre on apercevait le cimetière, et au delà, la route, sur laquelle apparut, allant à grande vitesse, un cavalier. Il n'était pas encore fort éloigné ; mistress Pryor avait de bons yeux, elle reconnut M. Moore. Au moment même où une légère éminence le dérobait à la vue, l'horloge sonna midi.

« Puis-je retourner au lit? » demanda aussitôt Caroline.

Sa garde l'aida à se recoucher. Après avoir tiré le rideau, elle s'assit à côté du lit et prêta l'oreille. La petite couche tremblait, le sanglot troublait le silence. Les traits de mistress Pryor se contractèrent comme sous une profonde angoisse ; elle se tordit les mains : un gémissement étouffé s'échappa de ses lèvres. Elle se rappelait maintenant que le mardi était jour de marché à Whinbury : ces jours-là, M. Moore en s'y rendant devait passer avant midi auprès de la rectorerie.

Caroline portait continuellement autour de son cou une mince tresse de soie à laquelle était attaché certain colifichet. Mistress Pryor avait vu briller l'or, mais elle n'avait pu voir encore ce qu'était cet objet. Sa malade ne s'en séparait jamais. Lorsqu'elle était habillée, il était caché sur son sein ; lorsqu'elle était couchée, elle le tenait dans sa main. L'après-midi de ce mardi, l'assoupissement, plus semblable à la léthargie qu'au sommeil, qui abrégeait quelquefois les longs jours, s'était appesanti sur elle : il faisait très-chaud ; en se retournant dans une agitation fébrile, elle avait rejeté ses couvertures; mistress Pryor se pencha pour les replacer; la petite main amaigrie et inerte de la jeune fille, étendue sur sa poitrine, tenait comme de coutume son précieux trésor : ses doigts, dont l'émaciation faisait peine à voir, étaient en ce moment desserrés pendant le sommeil. Mistress Pryor enleva doucement la tresse, en pressant sur un petit ressort. C'était un bien modeste bijou, et proportionné à la petite bourse de celle qui l'avait acheté ; sous sa face de cristal paraissait une boucle de cheveux noirs, trop courts et trop frisés pour des cheveux enlevés à la tête d'une femme.

Un mouvement agité occasionna un tiraillement du cordon de soie; la dormeuse tressaillit et s'éveilla. Ses pensées étaient en ce moment ordinairement flottantes lorsqu'elle s'éveillait, ses regards généralement errants. Se levant à moitié comme frappée de terreur, elle s'écria :

« Ne me l'enlevez pas, Robert, ne me l'enlevez pas ! C'est ma dernière consolation, laissez-la-moi ! Je n'ai jamais dit à personne de qui sont ces cheveux; je ne les ai jamais montrés à personne. »

Mistress Pryor avait déjà disparu derrière le rideau; appuyée très en arrière sur la grande chaise de repos à côté du lit, elle n'était pas en vue. Caroline regarda à travers la chambre; elle la crut vide. Comme ses idées vagabondes revenaient lente-

ment, repliant leurs ailes débiles ainsi que des oiseaux épuisés sur une côte aride, apercevant le vide et le silence autour d'elle, elle se crut seule. Le délire ne l'avait pas quittée ; peut-être la saine possession d'elle-même et la conscience de ses actions l'avaient-elles abandonnée pour toujours; peut-être ce monde dans lequel vivent les forts et les heureux avait-il déjà roulé sous ses pieds pour la dernière fois. C'est du moins ce qu'il semblait souvent. En santé, elle n'avait jamais eu l'habitude de penser tout haut; mais en ce moment les paroles s'échappaient de ses lèvres sans qu'elle y fît attention.

« Oh ! je voudrais le voir une fois encore avant que tout fût fini ! Le ciel devrait m'accorder cette faveur ! s'écriait-elle. Mon Dieu, accordez-moi cette consolation avant de quitter cette vie.

« Mais il ne saura pas que je suis malade avant que je ne sois morte; et il viendra lorsqu'ils m'auront déposée froide et insensible dans le cercueil.

« Que pourra ressentir alors mon âme? Peut-elle voir ou savoir ce qui arrive à la chair? Les esprits ont-ils quelque moyen de communiquer avec les vivants? Les morts peuvent-ils visiter ceux qu'ils ont laissés? Peuvent-ils traverser les éléments? Le vent, l'eau, le feu, me frayeront-ils un passage pour arriver à Moore?

« Est-ce pour rien que le vent semble quelquefois soupirer des paroles articulées; qu'il chante la nuit comme je l'ai entendu récemment, ou qu'il traverse les fenêtres en sanglotant, comme s'il annonçait des malheurs à venir ? Est-ce que rien ne l'habite, rien ne l'inspire?

« Et pourtant, il me fit entendre une nuit certaines paroles; il me dit un chant que j'aurais pu écrire: seulement j'étais effrayée, et je n'osai pas me lever pour aller chercher des plumes et du papier à la faible lueur de ma lampe de nuit.

« Qu'est-ce donc que cette électricité dont ils parlent, dont les changements nous apportent la santé ou la maladie, dont le manque ou l'excès tue, dont l'équilibre lui-même fait revivre? Que sont donc ces influences répandues dans l'atmosphère autour de nous, qui jouent sur nos nerfs comme des doigts sur un instrument à cordes, et en tirent tantôt une douce note, tantôt une plainte, tantôt la plus douce mélodie, tantôt la plus triste cadence?

« Où est l'autre monde? En quoi l'autre vie consistera-t-elle?

Pourquoi le demandé-je? n'ai-je pas raison de penser que l'heure s'approche trop vite où le voile se déchirera pour moi? ne sais-je pas que le grand mystère va probablement se révéler à moi prématurément? Grand Esprit! dans la bonté duquel je place ma confiance; toi que, comme mon père, j'ai invoqué nuit et jour depuis ma tendre enfance, viens au secours de la faible créature sortie de tes mains! Soutiens-moi dans l'épreuve que je crains et que je dois subir! Donne-moi la force! Donne-moi la patience! Donne-moi.... oh! donne-moi *la foi!* »

Elle retomba sur son oreiller. Mistress Pryor trouva le moyen de se glisser sans bruit hors de la chambre : elle rentra bientôt après, aussi calme en apparence que si elle n'eût pas entendu cet étrange colloque.

Le lendemain vinrent plusieurs visites. Le bruit s'était répandu que miss Helstone allait plus mal. M. Hall et sa sœur arrivèrent; tous deux sortirent en pleurs de la chambre de la malade: ils l'avaient trouvée plus changée qu'ils ne s'y attendaient. Hortense Moore vint aussi. Caroline parut stimulée par sa présence; elle l'assura, en souriant, qu'elle n'était pas dangereusement malade; elle lui parla d'une voix faible, mais avec enjouement. Pendant le temps que sa cousine demeura auprès d'elle, l'excitation colora son visage; elle paraissait mieux.

« Comment va M. Robert? demanda mistress Pryor, au moment où Hortense se préparait à sortir.

— Il allait très-bien lorsqu'il est parti!

— Lorsqu'il est parti! il n'est donc pas à la maison? »

Hortense expliqua alors que des nouvelles de la police touchant les émeutiers l'avaient forcé de se rendre le matin même à Birmingham, et qu'une quinzaine s'écoulerait probablement avant qu'il fût de retour.

« Il ne sait donc pas que miss Helstone est très-malade?

— Oh! nön. Il pensait, comme moi, qu'elle avait seulement un mauvais rhume. »

Après cette visite, mistress Pryor eut soin de ne pas approcher la couche de Caroline pendant plus d'une heure. Elle l'entendit pleurer, et n'osa pas regarder couler ses larmes.

Comme la nuit approchait, elle lui apporta un peu de thé. Caroline, ouvrant les yeux après un court assoupissement, ne reconnut pas sa garde-malade.

« J'ai respiré les chèvrefeuilles dans la vallée ce matin, lorsque j'étais debout à la fenêtre du comptoir, » dit-elle.

D'étranges paroles comme celles-là percent plus cruellement que l'acier le cœur de la personne aimante qui les entend. Elles paraissent peut-être romantiques dans un livre; dans la vie réelle, elles sont accablantes.

« Ma chère, me reconnaissez-vous? dit mistress Pryor.

— Je suis entrée pour appeler Robert à déjeuner : je suis allée avec lui au jardin; il m'avait priée de l'accompagner. Une forte rosée a rafraîchi les fleurs; les pêches mûrissent.

— Ma chérie! ma chérie! répéta de nouveau la garde-malade.

— Je pensais qu'il faisait jour, que le soleil était levé depuis longtemps : il fait sombre; est-ce que la lune n'est pas couchée? »

Cette lune, qui venait de se lever, brillait sur elle de sa lumière pleine et douce; flottant dans l'espace azuré et sans nuage, elle semblait veiller la malade.

« Alors ce n'est pas le matin? je ne suis pas au cottage? Qui est là? Je vois quelqu'un à mon chevet.

— C'est moi, c'est votre amie, votre garde, votre.... Appuyez votre tête sur mon épaule; revenez à vous. (*A demi-voix :*) Oh! mon Dieu, ayez pitié d'elle! donnez-lui la vie et à moi la force. Envoyez-moi le courage, inspirez mes paroles. »

Quelques minutes se passèrent dans le silence; la malade reposait muette et immobile dans les bras tremblants, sur le cœur agité de la garde.

« Je suis mieux maintenant, murmura à la fin Caroline, beaucoup mieux; je sens où je suis : c'est mistress Pryor qui est près de moi. Je rêvais; je parle lorsque je m'éveille de mes songes : c'est souvent l'habitude des malades. Comme votre cœur bat fort, madame! Ne vous alarmez pas.

— Ce n'est pas la crainte, mon enfant; mais seulement un peu d'anxiété, qui se passera. Je vous ai apporté un peu de thé, Cary; votre oncle l'a préparé lui-même. Vous savez qu'il se dit capable de préparer une tasse de thé mieux que la plus habile ménagère. Goûtez-le. Il est affligé d'apprendre que vous mangez si peu : il serait heureux de vous voir un meilleur appétit.

— J'ai soif; donnez-moi à boire. »

Elle but avidement

« Quelle heure est-il, madame? demanda-t-elle.

— Neuf heures passées.

— Pas plus tard? oh! j'ai encore devant moi une longue nuit; mais le thé m'a donné des forces : je veux me lever. »

Mistress Pryor la souleva et arrangea son oreiller.

« Grâce au ciel, je ne suis pas toujours également malheureuse, malade et sans espoir. L'après-midi a été mauvaise depuis le départ d'Hortense; peut-être la soirée sera-t-elle meilleure. Il fait une belle nuit, je pense. La lune brille d'un vif éclat.

— Très-belle; une vraie nuit d'été. La vieille tour de l'église brille comme si elle était d'argent.

— Est-ce que le cimetière paraît paisible?

— Oui, et le jardin aussi; la rosée brille sur le feuillage.

— Voyez-vous de longues herbes et des orties entre les tombes, ou vous paraissent-elles couvertes de gazon ou de fleurs?

— Je vois des marguerites brillant comme des perles sur quelques tertres. Thomas a fauché les feuilles d'oseille et les mauvaises herbes, et les a enlevées.

— J'aime toujours à voir faire cela; cela soulage l'âme de voir ce lieu en ordre, et je suis sûre que dans l'église, la lune brille en ce moment d'un éclat aussi doux que dans ma chambre. Sa lumière doit tomber en plein, à travers la fenêtre de l'Est, sur le monument de la famille Helstone. Quand je ferme les yeux, il me semble voir, en lettres noires sur le marbre blanc, l'épitaphe de mon pauvre père. Il y a au-dessus beaucoup de place pour d'autres inscriptions.

— William Farren est venu ce matin voir vos fleurs; il craignait, maintenant que vous ne pouvez leur donner vos soins, de les trouver négligées. Il a emporté deux de vos plantes favorites chez lui pour les soigner.

— Si je fais un testament, je laisserai toutes mes plantes à William; à Shirley mes colifichets, à l'exception d'un seul, qui ne doit pas être enlevé de mon cou, et à vous, madame, mes livres. (*Après une pause:*) Mistress Pryor, j'ai une ardente envie de quelque chose.

— De quoi, Caroline?

— Vous savez que j'éprouve toujours un vif plaisir à vous entendre chanter : chantez-moi donc l'hymne qui commence ainsi : « Notre Dieu, etc. »

Mistress Pryor se mit à chanter.

Il n'était pas étonnant que Caroline aimât à l'entendre chanter: sa voix, même en parlant, était douce et argentine; lorsqu'elle chantait, elle semblait presque divine. Ni la flûte ni le tympanon n'avaient des sons si purs. Mais le son était secondaire, comparé à l'expression qui l'animait : la tendre vibration d'un cœur ému.

Les serviteurs, entendant de la cuisine, se glissèrent au pied de l'escalier pour écouter; le vieux Helstone lui-même, qui se promenait dans le jardin, réfléchissant sur l'incompréhensible et faible nature de la femme, s'arrêta tout à coup au milieu de ses allées pour saisir plus distinctement la triste mélodie. Lui rappelait-elle sa femme morte? lui faisait-elle plus vivement déplorer la jeunesse flétrie de Caroline? c'est ce qu'il n'eût pu dire. Mais il fut bien aise de se souvenir qu'il avait promis de faire ce soir-là une visite à Wynne le magistrat. Il avait en profonde aversion la tristesse et les sombres pensées; lorsqu'elles venaient l'assaillir, il trouvait toujours le moyen de s'en débarrasser au plus vite. Le chant le suivit faiblement pendant qu'il traversait la campagne : il hâta son pas ordinairement rapide, afin de ne plus être à la portée de l'entendre.

L'hymne finie, Caroline demanda une chanson écossaise.

Mistress Pryor obéit encore, ou essaya d'obéir. A la fin de la première stance elle s'arrêta; elle ne pouvait plus continuer; son cœur débordait.

« La tristesse de cette mélodie vous fait pleurer : venez ici, je vous consolerai, » dit Caroline d'une voix émue.

Mistress Pryor s'approcha; elle s'assit sur le bord du lit de la malade, et lui permit d'entourer son cou avec ses bras amaigris.

« Vous me soulagez souvent, laissez-moi vous soulager à mon tour, murmura la jeune fille en baisant ses joues. J'espère, ajouta-t-elle, que ce n'est pas à cause de moi que vous pleurez ? »

Mistress Pryor ne répondit pas.

« Croyez-vous que je n'irai pas mieux? Je ne me sens pas très-malade; je me sens seulement faible.

— Mais votre esprit, Caroline, votre esprit est écrasé, votre cœur est brisé. Vous avez été si négligée, si repoussée! on vous a laissée si longtemps désolée!

— Je crois que le chagrin est et a toujours été le plus vif

aliment de ma maladie. Je pense quelquefois qu'un peu de bonheur me ferait promptement revivre.

— Désirez-vous vivre?

— Rien ne me rattache à la vie.

— M'aimez-vous, Caroline?

— Beaucoup, sincèrement, quelquefois d'une façon inexprimable. En ce moment même, je voudrais pouvoir confondre mon cœur avec le vôtre.

— Je vais revenir à l'instant, ma chérie, » dit mistress Pryor, en reposant Caroline sur son oreiller.

Elle se glissa légèrement vers la porte, tourna doucement la clef dans la serrure, s'assura qu'elle était fermée, et revint auprès du lit. Elle écarta le rideau pour laisser arriver plus librement la lumière de la lune, et regarda fixement Caroline.

« Alors, si vous m'aimez, dit-elle avec volubilité et d'une voix altérée, si vous désirez confondre votre cœur avec le mien, vous n'éprouverez ni choc ni douleur en apprenant que ce cœur est la source qui a rempli le vôtre; que de mes veines est issue la vie qui coule dans les vôtres; que vous êtes à moi, ma fille, ma propre enfant....

— Mistress Pryor!

— Ma propre enfant.

— C'est-à-dire.... cela signifie.... que vous m'avez adoptée?

— Cela signifie que, si je ne vous ai donné rien d'autre, je vous ai donné au moins la vie, que je vous ai portée dans mon sein, que je vous ai nourrie, que je suis votre véritable mère. Aucune autre femme ne peut réclamer ce titre; il est le mien.

— Mais mistress James Helstone, mais la femme de mon père, que je ne me rappelle pas avoir jamais vue, elle est ma mère?

— Elle est votre mère. James Helstone fut mon époux. Je l'ai prouvé. Je pensais que peut-être vous étiez toute à lui, ce qui eût été une cruelle affliction pour moi. Je trouve qu'il n'en est pas ainsi. Dieu m'a permis d'être la mère de l'esprit de mon enfant: il m'appartient; c'est ma propriété, mon droit. Ces traits sont les propres traits de James. Il avait un beau visage, lorsqu'il était jeune et non dégradé par le vice. Papa, ma chérie, vous a donné vos yeux bleus et vos soyeux cheveux bruns; il vous a donné l'ovale du visage et la régularité des traits; il vous a conféré l'extérieur; mais le cœur et le cerveau sont à moi. Leurs germes sont les miens, et ils se sont développés et amé-

liorés jusqu'à la perfection, J'estime et j'approuve mon enfant autant que je l'aime.

— Ce que j'entends est-il vrai? N'est-ce point un rêve?

— Je voudrais qu'il fût aussi vrai que l'embonpoint et les couleurs vont revenir à vos joues.

— Ma propre mère! Mais est-ce une personne pour laquelle je puisse avoir autant d'amour que j'en ai pour vous? Elle n'était pas aimée généralement, autant du moins qu'on me l'a donné à entendre.

— On vous a dit cela? Eh bien, votre mère vous dit en ce moment que, n'ayant pas le don de plaire aux gens en général, elle se soucie peu de leur approbation ; ses pensées et son affection sont concentrées sur son enfant. Son enfant va-t-elle l'accueillir ou la rejeter?

— Mais si vous êtes ma mère, le monde est entièrement changé pour moi. Assurément, je puis vivre; j'aimerais à recouvrer la santé.

— Vous la recouvrerez. Vous avez tiré la vie et la force de mon sein lorsque vous étiez une petite, une belle enfant, sur les yeux bleus de laquelle j'avais coutume de pleurer, craignant de voir dans votre beauté même le signe de qualités qui étaient entrées dans mon cœur comme un fer, et avaient percé mon âme comme une épée. Ma fille! nous avons été longtemps séparées : je reviens maintenant pour vous chérir de nouveau. »

Elle l'éleva contre son sein, elle la pressa dans ses bras ; elle la berça doucement, comme on fait pour endormir un jeune enfant.

« Ma mère! ma chère mère! »

La fille se pressa contre la mère; celle-ci la serra plus vivement encore dans ses bras ; elle la couvrit de baisers, en murmurant sur elle des paroles de tendresse.

Le silence régna dans la chambre pendant longtemps.

« Mon oncle sait-il ce que je viens d'apprendre?

— Votre oncle le sait : je le lui ai dit lorsque je suis venue demeurer ici avec vous.

— M'avez-vous reconnue la première fois que vous m'avez rencontrée à Fieldhead ?

— Comment en eût-il été autrement? M. et miss Helstone ayant été annoncés, j'étais préparée à voir mon enfant.

— C'est donc ce qui vous troubla? je vous vis tout émue.

— Vous ne vîtes rien, Caroline : je puis maîtriser mes émo-

tions. Vous ne pourriez jamais dire quel siècle d'étranges sensations j'ai traversé pendant les deux minutes qui se sont écoulées entre l'annonce de votre nom et votre entrée. Vous ne pourriez jamais dire l'impression que produisirent sur moi votre air, votre mine, votre démarche.

— Pourquoi? Fûtes-vous désappointée?

— « A qui ressemblera-t-elle? » m'étais-je demandé; et, quand je vis à qui vous ressembliez, je fus près de m'évanouir.

— Pourquoi, maman?

— Je tremblais en votre présence. Je me dis : « Je ne la posséderai jamais ; jamais elle ne me connaîtra. »

— Mais je ne dis et ne fis alors rien de remarquable. J'éprouvais un peu de timidité à la pensée de mon introduction chez des étrangers, voilà tout.

— Je vis bientôt que vous étiez timide : ce fut la première chose qui me rassura. Eussiez-vous été rustique, gauche, empruntée, j'aurais été contente.

— Vous m'étonnez.

— J'avais mes raisons de craindre un charmant extérieur, de me défier d'une démarche aisée, de frissonner devant la distinction, la grâce, la courtoisie. La beauté et l'affabilité s'étaient montrées sur mon chemin lorsque j'étais recluse, désolée, jeune et ignorante : une pauvre gouvernante minée par le travail, périssant sous un labeur ingrat, et brisée avant le temps. Quand elles me sourirent, Caroline, je les pris pour des anges! Je les suivis, et, lorsqu'entre leurs mains j'eus remis sans réserve toute ma chance de bonheur à venir, ce fut mon partage de voir une transfiguration du foyer domestique : le masque fut levé, le brillant déguisement mis de côté; en face de moi s'assit.... Oh! Dieu! combien j'ai souffert! »

Sa tête tomba sur l'oreiller.

« Combien j'ai souffert! nul ne l'a vu, nul ne l'a su : il n'y avait nulle sympathie, nul espoir, nul soulagement.

— Prenez courage, ma mère : c'est passé maintenant.

— C'est passé, et non sans fruit : je demandai à Dieu la patience; il me soutint pendant mes jours d'angoisses. J'étais accablée de terreur et de trouble ; à travers la plus grande tribulation, il m'a conduite au salut qui vient de se révéler. La crainte me torturait, il l'a dissipée. Il m'a donné à sa place l'amour parfait.... mais, Caroline....

— Ma mère!

— Je vous commande, lorsque vous regarderez le monument de votre père, de respecter le nom qui y est buriné. A vous il ne fit que du bien. Il vous a conféré le trésor complet de ses beautés, et il n'y a pas ajouté le moindre défaut. Tout ce que vous tenez de lui est excellent. Vous lui devez de la gratitude. Laissez entre lui et moi le règlement de nos comptes mutuels; ne vous en mêlez pas : Dieu est l'arbitre. Les lois du monde sont-elles jamais venues à mon secours? Jamais! N'étaient-elles pas impuissantes comme un roseau pourri pour me protéger, inefficaces comme un babil d'idiot pour le réfréner? Comme vous venez de le dire, tout est fini maintenant : le tombeau nous sépare. Il dort là, dans cette église : je dis ce soir à sa cendre ce que je ne lui avais jamais dit auparavant : « James, reposez en paix! voyez! votre terrible dette est effacée! regardez! j'anéantis de ma propre main le long et noir compte que j'avais à vous demander! James, votre enfant expie pour vous. Cette vivante image de vous-même, ce visage sur lequel est empreinte la perfection de vos traits, cette seule joie que vous m'ayez donnée, se presse affectueusement sur mon cœur et m'appelle tendrement sa mère. Mon époux, soyez pardonné. »

— Ma chère mère, c'est bien, cela! l'esprit de papa peut-il nous entendre? est-il consolé de savoir que nous l'aimons encore?

— Je n'ai point parlé d'amour, j'ai parlé de pardon. Ne vous faites pas illusion, enfant; je n'ai point parlé d'amour! Sur le seuil de l'éternité, fût-il là pour me voir entrer, je maintiendrai ce que j'ai dit.

— Oh! mère! combien vous devez avoir souffert!

— Mon enfant, le cœur humain peut souffrir. Il peut contenir plus de larmes que l'Océan ne renferme d'eau. Nous ne savons jamais combien il est profond, combien il est étendu, avant que le malheur ait déchaîné sur lui ses nuages et l'ait rempli de son impétueuse obscurité.

— Ma mère, oubliez.

— Oublier! dit-elle avec un rire étrange. Le pôle Nord se précipitera sur le Sud, les terres de l'Europe seront enfermées dans les baies de l'Australie, avant que j'oublie.

— Chut! ma mère! calmez-vous! »

Et la fille berça doucement la mère comme la mère avait bercé la fille. A la fin, mistress Pryor pleura; puis elle devint plus calme. Elle reprit ces tendres soins que l'agitation avait en

ce moment interrompus. Replaçant sa fille sur sa couche, elle arrangea l'oreiller et étendit les draps. Elle réunit ses cheveux dont les boucles étaient éparses; elle rafraîchit son front humide de sueur avec une fraîche et odorante essence.

« Maman, dites-leur d'apporter une lumière, afin que je vous puisse voir; et priez mon oncle de monter dans ma chambre à l'instant même : j'ai besoin de lui entendre dire que je suis votre fille. Et vous, maman, soupez ici, ne me quittez pas ce soir une minute.

— Oh! Caroline! que votre amabilité est puissante! vous me direz : « Allez, » et j'irai; « Venez, » et je viendrai; « Faites ceci, » et je le ferai. Vous, vous avez hérité de certaines manières aussi bien que de certains traits. Vos ordres seront toujours irrésistibles, quoique formulés avec une grande douceur, Dieu merci. Et, ajouta-t-elle à voix basse, il parlait aussi avec douceur, quelquefois, comme une flûte soupirant de tendres modulations; puis, lorsque le monde n'était pas là pour l'entendre, sa voix avait un son à déchirer les nerfs et à glacer le sang, une expression à rendre fou.

— Il semble si naturel, maman, de vous demander ceci et cela! Je n'ai pas besoin que personne autre que vous soit près de moi ou fasse quelque chose pour moi; mais ne me permettez pas d'être importune; réprimez-moi, si je vais trop loin.

— Vous ne devez pas compter sur moi pour vous réprimer; vous devez faire attention à vous. J'ai peu de courage moral; c'est là mon principal défaut. C'est ce qui m'a rendu une mère dénaturée, ce qui m'a tenue éloignée de mon enfant pendant les dix ans qui se sont écoulés depuis que la mort de mon mari m'aurait permis de la réclamer; c'est ce qui a énervé mes bras et a permis que l'enfant que j'aurais pu conserver plus longtemps fût enlevée à leurs embrassements.

— Comment cela, ma mère?

— Je vous laissai partir enfant, parce que vous étiez jolie, et que je redoutais votre gentillesse, la regardant comme le sceau de la perversité. Ils m'envoyèrent votre portrait, fait à l'âge de huit ans : ce portrait confirma mes terreurs. S'il m'eût montré un enfant aux traits rustiques, lourds, hébétés et vulgaires, je me serais hâtée de vous réclamer; mais sous le papier argenté je vis s'épanouir la délicatesse d'une fleur aristocratique; chacun de vos traits annonçait une petite lady. J'avais trop récemment gémi sous le joug du beau gentleman auquel

j'avais échappé meurtrie, paralysée, mourante, pour oser affronter sa belle et presque féerique image. Ma douce petite lady me frappa de terreur. Son air d'élégance native glaça la moelle de mes os. Dans mon expérience, je n'avais pas rencontré la vérité, la modestie, les bons principes accompagnant la beauté. « Une forme si régulière et si belle, me dis-je, doit couvrir une âme méchante et cruelle. » Je n'avais que peu de confiance en l'éducation pour redresser une âme semblable; ou plutôt, je me croyais complétement inhabile à cette tâche. Je n'osais entreprendre de vous élever, et je résolus de vous laisser entre les mains de votre oncle. Je savais que, si Matthewson Helstone était un homme austère, c'était aussi un homme droit. Lui et tout le monde jugèrent sévèrement mon étrange et peu maternelle résolution, et je méritais d'être mal jugée.

— Maman, pourquoi vous fîtes-vous appeler mistress Pryor?

— C'était un nom qui appartenait à la famille de ma mère. Je le pris afin de vivre sans être inquiétée. Le nom de mon mari rappelait trop vivement ma vie passée. Je ne pouvais le souffrir. D'ailleurs, des menaces me furent faites de me forcer à retourner dans mon esclavage; cela ne se pouvait : j'eusse préféré une bière pour lit, un tombeau pour demeure. Mon nouveau nom me protégea ; je repris sous son abri mon occupation d'institutrice. D'abord elle me procura à peine les moyens de vivre; mais combien la faim me semblait savoureuse, lorsque je jeûnais en paix! Combien me paraissaient sûrs l'obscurité et le froid d'un foyer sans feu, lorsqu'aucune lueur livide de terreur n'en venait rougir la désolation! Combien était sereine la solitude, lorsque je ne craignais pas d'y voir faire irruption le vice et la violence!

— Mais, maman, vous étiez venue déjà dans ce pays ; comment, lorsque vous y avez reparu avec miss Keeldar, n'avez-vous pas été reconnue?

— J'y fis seulement une courte visite comme fiancée, il y a une vingtaine d'années; alors, j'étais bien différente de ce que je suis aujourd'hui ; j'étais svelte, presque aussi svelte que l'est ma fille : mon teint, mes traits même ne sont plus les mêmes; mes cheveux, la coupe de mes vêtements, tout est changé. Vous figurez-vous votre mère mince et frêle, vêtue de mousseline blanche, les bras nus, avec des colliers et des bracelets, et les cheveux disposés en boucles rondes à la grecque au-dessus du front?

— Vous devez vraiment avoir été bien différente. Maman, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Si c'est mon oncle qui rentre, priez-le de monter l'escalier et de me donner l'assurance que je suis bien éveillée et que je n'ai pas le délire. »

Le recteur, de son propre mouvement, montait l'escalier, et mistress Pryor l'appela dans la chambre de sa nièce.

« Elle ne va pas plus mal, j'espère? demanda-t-il avec empressement.

— Je pense qu'elle est mieux; elle est disposée à causer; elle semble plus forte.

— Bien! dit-il en arpentant rapidement la chambre. Ah! Cary! comment allez-vous? Avez-vous bu ma tasse de thé? Je l'avais préparée pour vous comme je l'aime.

— Je l'ai bue jusqu'à la dernière goutte; elle m'a fait du bien. Je désire avoir de la société, et j'ai prié mistress Pryor de vous appeler auprès de moi. »

Le respectable ecclésiastique paraissait à la fois content et embarrassé. Il était assez disposé à accorder sa compagnie à sa nièce malade, puisque c'était son caprice; mais comment employer ces dix minutes, il n'en savait rien. Il toussait, il s'agitait.

« Vous serez debout dans un instant, dit-il afin de dire quelque chose. Cette petite faiblesse sera bientôt passée; et alors vous boirez du porto, une pipe, si vous le pouvez, et vous mangerez du gibier et des huîtres; je m'en procurerai pour vous, s'il est possible d'en avoir quelque part. S'il plaît à Dieu, nous vous rendrons bientôt aussi forte que Samson.

— Qui est cette lady, mon oncle, qui est debout à côté de vous au pied de mon lit?

— Bon Dieu! s'écria-t-il; est-ce que sa raison voyage encore, madame? »

Mistress Pryor sourit.

« Je voyage dans un agréable monde, dit Caroline d'une voix douce et heureuse, et j'ai besoin que vous me disiez si c'est une réalité ou une vision Quelle est cette lady? donnez-lui un nom, mon oncle.

— Il faut faire appeler de nouveau le docteur Riles, ou plutôt encore Marc Turck : il est moins charlatan. Il faut que Thomas selle le poney et aille le chercher.

— Non, je n'ai pas besoin de docteur, mon oncle; maman sera mon seul médecin. Maintenant, comprenez-vous, mon oncle? »

M. Helston remonta ses lunettes de son nez à son front, prit sa tabatière et s'administra une partie de son contenu. Ainsi fortifié, il répondit brièvement ;

« Je vois clair. Vous le lui avez donc dit, madame?

— Et cela est-il vrai? demanda Caroline se levant de dessus son oreiller. Est-elle réellement ma mère?

— Vous ne pleurerez pas, vous ne ferez pas une scène, vous ne vous évanouirez pas si je vous réponds oui?

— Pleurer! Je pleurerais si vous disiez non. Il serait terrible d'être désappointée à présent. Mais donnez-lui un nom. Comment l'appelez-vous?

— J'appelle cette grosse lady dans un singulier vêtement noir, qui paraît assez jeune pour porter de beaucoup plus gais habits si elle le voulait, je l'appelle Agnès Helstone; elle était mariée avec mon frère James Helstone et elle est sa veuve.

— Et ma mère?...

— Quelle petite incrédule vous faites; regardez son pauvre petit visage, mistress Pryor, à peine plus grand que la paume de la main, animé de finesse et d'ardeur. (*A Caroline:*) Elle a eu la peine de vous mettre au monde, tout au moins. Faites attention que vous lui devez de vous rétablir promptement et de réparer les ravages de ces joues. Tudieu, elle avait l'habitude d'être grasse; qu'a-t-elle fait de son embonpoint? c'est ce qu'il m'est impossible de deviner.

— Si le désir de guérir a quelque influence sur moi, je ne serai pas longtemps malade. Ce matin encore je n'avais ni la raison ni la force de le vouloir. »

En ce moment Fanny était à la porte et annonça que le dîner était servi.

« Mon oncle, s'il vous plaît, envoyez-moi un peu à souper quelque chose que vous aimez, de votre propre assiette. Cela est plus sage que de tomber en des attaques de nerfs, n'est-ce pas?

— C'est parler comme un sage, Cary. Vous verrez si je ne choisis pas judicieusement. Quand les femmes sont sensées et se font comprendre, je peux marcher avec elles. Ce sont seulement les sensations vagues et quintessenciées, les idées raffinées à l'extrême, qui me déroutent. Qu'une femme me demande un plat ou un vêtement, fût-ce un œuf de roc ou le pectoral d'Aaron, une portion des sauterelles ou du miel dont se nourrissait saint Jean, ou la ceinture de cuir dont il ceignait ses

reins, je puis au moins comprendre ce qu'elle veut; mais lorsqu'elles soupirent après je ne sais quoi, la sympathie, le sentiment et autres abstractions incompréhensibles, je ne puis rien pour elles; je ne connais pas cela, et ne peux le leur donner. Madame, veuillez accepter mon bras. »

Mistress Pryor dit qu'elle entendait demeurer avec sa fille le reste de la soirée. En conséquence, Helstone les laissa ensemble. Il reparut bientôt, portant une assiette dans sa main consacrée.

« Ceci est du poulet, dit-il, mais nous aurons du perdreau demain. Asseyez-la sur son lit et jetez un châle sur elle. Sur ma parole, je m'entends à soigner un malade. Maintenant, voici la même petite fourchette d'argent dont vous vous serviez lorsque vous vîntes la première fois à la rectorerie; voilà ce que vous pouvez appeler une heureuse pensée, une délicate attention. Prenez cela, Cary, et mangez bien. »

Caroline fit de son mieux. Son oncle fut étonné de lui voir si peu d'appétit : il prophétisa néanmoins de grandes choses pour l'avenir; et, comme elle louait le morceau qu'il lui avait apporté et lui souriait gracieusement, il se pencha sur son oreiller, l'embrassa et lui dit d'un accent rude et entrecoupé :

« Bonsoir, petite, Dieu te bénisse! »

Caroline jouit cette nuit-là d'un si paisible repos, entourée des bras de sa mère et la tête appuyée sur sa poitrine, qu'elle oublia de désirer une autre destinée; et, bien que plus d'un songe fiévreux vînt encore agiter son sommeil, lorsqu'elle s'éveilla oppressée, un sentiment d'heureuse satisfaction s'empara d'elle et fit disparaître à l'instant toute trace d'agitation.

Quant à la mère, elle passa cette nuit comme Jacob à Péniel. Jusqu'à la pointe du jour elle lutta contre Dieu avec d'ardentes prières



CHAPITRE XXIV.

Le souffle du vent de l'ouest.

Ceux qui engagent avec Dieu une semblable lutte ne remportent pas toujours la victoire. Nuit après nuit, la froide sueur de l'agonie peut encore perler sur le front du patient. Le suppliant peut crier merci avec cette voix sourde que l'âme emploie dans son appel à l'Invisible : « Épargne l'objet de mon amour! Rends la santé à la source de ma vie! N'arrache pas de moi ce qu'une longue affection a assimilé à tout mon être! Dieu du ciel, exauce ma prière, sois clément et miséricordieux. » Et, après ce cri et ce combat, il peut arriver que le soleil se lève sur une agonie plus désespérée. Au lieu du souffle des zéphyrs et des chants de l'alouette qui avaient coutume de le saluer avec la venue de l'aurore, le suppliant peut souvent entendre ces tristes accents passant entre des lèvres que la couleur et la vie ont depuis longtemps abandonnées :

« Oh! j'ai eu une douloureuse nuit. Je suis plus mal ce matin. J'ai essayé de me soulever; je ne le puis. Des songes auxquels je ne suis point habitué m'ont tourmenté toute la nuit. »

Alors le malheureux parent s'approche de l'oreiller du malade, et voit qu'un étrange changement s'est opéré sur ses traits : il comprend que le terrible moment approche, que Dieu a voulu que l'idole de son affection fût brisée; il courbe la tête, et se soumet à la sentence qu'il n'a pu éviter et qui l'accable.

Heureuse mistress Pryor! elle priait encore, ne s'apercevant pas que le soleil d'été dorait déjà de ses rayons le sommet des montagnes, lorsque son enfant s'éveilla doucement dans ses bras. Aucun de ces gémissements douloureux qui nous percent le cœur, font évanouir toutes nos résolutions de fermeté et nous arrachent des larmes, ne précéda son réveil. Aucun moment de froide apathie ne le suivit. Les premiers mots qu'elle prononça n'étaient point d'une personne qui devient étrangère à ce monde, et qui commence à s'égarer par

moments en des régions inconnues aux vivants. Caroline se souvenait évidemment avec lucidité de tout ce qui était survenu.

« Maman, j'ai bien dormi. Je n'ai rêvé et je ne me suis éveillée que deux fois. »

Mistress Pryor se releva rapidement, afin que sa fille ne vît point les larmes de joie dont ce mot maman et l'heureux présage qui le suivait avaient rempli ses yeux.

Pendant plusieurs jours encore l'heureuse mère ne se réjouit qu'en tremblant. Cette première résurrection ressemblait à la lueur d'une lampe qui s'éteint : si la flamme brillait un moment, l'instant suivant elle s'obscurcissait tout à coup. L'épuisement suivait de près l'excitation.

Caroline s'efforçait constamment, d'une manière touchante, de paraître mieux; mais souvent ses forces refusaient de seconder sa volonté; trop souvent ses efforts pour surmonter la maladie échouaient, et vainement elle essayait de manger, de parler, de paraître joyeuse. Plusieurs heures se passaient, pendant lesquelles mistress Pryor craignait que les cordes de la vie ne se retendissent jamais, bien que le temps où elles se rompraient fût différé.

Pendant ce temps, la mère et la fille furent presque entièrement laissées seules. C'était vers la fin d'août : le temps était beau, c'est-à-dire qu'il était très-sec et que la poussière était abondante, car un vent aride avait soufflé de l'est pendant tout le mois; le ciel était tout à fait sans nuages, bien qu'une pâle brume, stationnaire dans l'atmosphère, semblât dépouiller de toute profondeur de ton l'azur du ciel, de toute fraîcheur la verdure de la terre, et de tout éclat la lumière du jour. Presque toutes les familles de Briarfield étaient absentes pour quelque excursion. Miss Keeldar et ses amis étaient au bord de la mer; il en était de même de toute la famille Yorke. M. Hall et Louis Moore, entre lesquels paraissait être née une intimité spontanée qui était probablement le résultat d'une harmonie de vues et de tempérament, étaient partis dans le Nord pour une excursion pédestre aux lacs. Hortense elle-même, qui fût volontiers restée à la maison pour aider mistress Pryor à soigner Caroline, avait été si vivement sollicitée par miss Mann de l'accompagner de nouveau aux eaux de Wormwood-Wells, dans l'espoir d'alléger des souffrances cruellement augmentées par l'insalubrité du temps, qu'elle

s'était crue forcée de consentir : d'ailleurs, il n'était pas dans sa nature de refuser une demande qui s'adressait à la fois à la bonté de son cœur, et, par une confession de dépendance, flattait son amour-propre. Quant à Robert, de Birmingham il s'était rendu à Londres, où il était encore.

Aussi longtemps que le souffle des déserts asiatiques dessécha les lèvres de Caroline et enflamma ses veines, sa convalescence physique ne put marcher d'un pas égal avec le retour de sa tranquillité mentale; mais il vint un jour où le vent cessa de gémir contre le pignon est de la rectorerie et à travers la fenêtre de l'église qui regardait le levant. Un petit nuage large comme la main s'éleva vers l'ouest; le vent, soufflant de ce même côté, l'élargit bientôt; la pluie et la tempête prévalurent un instant, après lesquels le soleil se montra radieux; le ciel avait retrouvé la pureté de son azur et la terre sa verdure. La livide teinte du choléra avait abandonné la face de la nature : les montagnes se dressaient claires, à l'horizon dépouillé de ce pâle brouillard de malaria.

La jeunesse de Caroline, les tendres soins de sa mère, joints au bienfait de ce vent pur que Dieu, dans sa miséricorde, faisait souffler doux et frais à travers la fenêtre toujours ouverte de sa chambre, ranimèrent son énergie depuis longtemps languissante. Enfin, mistress Pryor vit qu'il lui était permis d'espérer; une bonne et franche convalescence avait commencé. Non-seulement le sourire de Caroline était plus doux et son humeur plus gaie, mais son visage et son œil avaient perdu une certaine expression, une expression redoutée et indescriptible, mais que se rappelleront aisément ceux qui ont veillé au chevet de malades en danger. Longtemps avant que l'émaciation de ses traits disparût, ou que la couleur retournât à ses joues, un plus subtil changement s'opéra; tout dans sa physionomie devint plus chaud et plus doux. Au lieu d'un masque de marbre et d'un œil vitreux, mistress Pryor vit sur l'oreiller un visage encore assez pâle et dévasté, plus hagard peut-être que l'autre, mais moins terrible; car c'était une jeune fille malade et vivante, non un simple masque blanc ou une roide statue.

Alors elle ne demandait plus sans cesse à boire. Les mots : « J'ai soif, » cessèrent d'être sa plainte. Quelquefois, lorsqu'elle avait avalé un morceau, elle disait qu'elle se sentait revivre : elle n'éprouvait plus de dégoût à entendre parler de

nourriture, et commençait à indiquer ses préférences. Avec quel plaisir et quel soin rempli d'amitié, sa mère préparait ce qu'elle avait choisi !

La nourriture ramena les forces. Elle put enfin se tenir levée. Elle désirait ardemment respirer l'air pur, visiter ses fleurs et voir si le fruit mûrissait. Son oncle, toujours libéral, avait acheté une chaise de jardin pour elle. Il descendit Caroline dans ses propres bras, la plaça lui-même dans la chaise, et William Farren, qui avait été appelé, fut chargé de la promener le long des allées, pour lui montrer ce qu'il avait fait pour ses plantes et prendre ses instructions pour le travail à venir.

William et elle avaient beaucoup de choses à se dire : il y avait une douzaine de sujets qui, sans importance pour le reste du monde, les intéressaient l'un et l'autre. Ils prenaient tous deux le même intérêt pour les animaux, les oiseaux, les insectes et les plantes; ils professaient des doctrines pareilles sur l'humanité et la création inférieure, et étaient portés l'un et l'autre aux minutieuses observations sur l'histoire naturelle. Les habitudes et les mœurs de quelques abeilles de terre qui avaient creusé leur demeure sous un vieux cerisier étaient un sujet plein d'intérêt; la retraite de certains verdiers et la sécurité d'œufs ressemblant à des perles et de petits oiseaux à peine éclos en étaient un autre.

Si le *Journal de Chambers* avait existé alors, il eût bien certainement été le périodique favori de miss Helstone et de Farren. Elle aurait souscrit, et lui eût régulièrement prêté les numéros. Tous deux eussent ajouté une foi implicite et trouvé grande saveur dans ses merveilleuses anecdotes sur la sagacité des animaux.

Ceci est une digression; mais elle sert à expliquer pourquoi Caroline ne voulait pas d'autre main que celle de Farren pour diriger sa chaise, et pourquoi la société et la conversation de ce dernier donnaient un suffisant intérêt à ses promenades au jardin.

Mistress Pryor, se promenant près d'elle, s'étonnait de voir sa fille si parfaitement à l'aise avec un homme du peuple. Elle trouvait qu'il lui était impossible de parler à cet homme autrement qu'avec une certaine roideur. Il lui semblait qu'un abîme séparât sa caste de la sienne, et que traverser cet abîme ou faire la moitié du chemin serait se dégrader. Elle dit doucement à Caroline :

« N'êtes-vous pas effrayée, ma chère, de converser si librement avec cet homme? Cela peut le rendre présomptueux et ennuyeusement bavard.

— William présomptueux, maman? vous ne le connaissez pas. Il n'a jamais de présomption : il est à la fois trop fier et trop sensé pour cela. William a de beaux sentiments. »

Et mistress Pryor sourit d'un air sceptique à la naïve jeune fille qui trouvait que cet homme aux mains calleuses, à la tête rude, aux vêtements rustiques, avait de beaux sentiments.

Farren, de son côté, montrait à mistress Prior un front très-renfrogné. Il savait qu'il était mal jugé, et avait coutume de se montrer peu traitable pour ceux qui ne lui rendaient pas justice.

La soirée restituait entièrement Caroline à sa mère, et mistress Pryor aimait la soirée : car alors, seule avec sa fille, aucune ombre humaine ne venait s'interposer entre elle et l'objet qu'elle chérissait. Pendant le jour, elle pouvait avoir la physionomie empesée et les manières froides qui lui étaient habituelles; entre elle et M. Helstone, les rapports étaient très-respectueux, mais des plus cérémonieux. Tout ce qui aurait ressemblé à de la familiarité n'eût pas manqué d'engendrer le mépris chez l'un ou l'autre de ces deux personnages; mais au moyen d'une stricte politesse, et en gardant bien les distances, tout allait fort bien entre eux.

Vis-à-vis des domestiques, la conduite de mistress Pryor n'était pas incivile, mais réservée et glaciale. Peut-être était-ce plutôt la défiance que l'orgueil qui la faisait paraître si hautaine : mais, ainsi qu'on devait l'attendre, Fanny et Élisa ne firent pas cette distinction, et elle devint tout à fait impopulaire auprès d'elles. Mistress Pryor s'aperçut de l'effet produit : cela la rendait par moments mécontente d'elle-même pour des défauts qu'elle ne pouvait corriger, et par-dessus tout, morose, froide, taciturne.

Cette disposition cédait à l'influence de Caroline, mais à cette influence seulement. Les tendres soins et la naturelle affection de son enfant agissaient doucement sur elle. Sa froideur disparaissait, sa rigidité cédait : elle devenait souriante et flexible. Non que Caroline fît une verbeuse profession d'amour filial; cela n'eût pas convenu à mistress Pryor : elle n'y eût vu qu'une preuve de dissimulation; mais sa fille s'attachait à elle avec une soumission facile; elle se confiait à elle

sans réserve et sans crainte : cela contentait son cœur de mère.

Elle aimait à entendre sa fille lui dire : « Maman, faites ceci; je vous en prie, maman, allez me chercher cela; maman, lisez-moi quelque chose; chantez un peu, maman. »

Jamais personne, aucun être vivant, n'avait réclamé ses services, n'avait cherché ainsi l'appui de sa main. Les autres personnes étaient toujours plus ou moins roides et réservées avec elle, de même qu'elle se montrait roide et réservée à leur égard. Les autres personnes connaissaient son côté faible et le lui faisaient sentir : Caroline ne montrait pas plus cette sagacité blessante en ce moment qu'elle ne l'avait fait lorsqu'elle était à la mamelle.

Cependant Caroline trouvait des défauts chez sa mère. Aveugle pour les défauts constitutionnels, qui étaient incurables, elle avait les yeux grands ouverts sur les habitudes acquises, qui étaient susceptibles de remèdes. Sur certains points elle se permettait de réprimander librement sa mère, et celle-ci, au lieu de se sentir blessée, éprouvait une sensation de plaisir en découvrant que sa fille osait lui faire des remontrances, qu'elle se montrait si peu gênée avec elle.

« Maman, je ne veux plus que vous portiez cette vieille robe; elle n'est plus de mode, la jupe en est trop étroite. Vous mettrez votre robe de soie noire toutes les après-midi; avec celle-là vous paraissez gentille: elle vous va bien. Vous aurez pour les dimanches une robe de satin, de vrai satin. Et souvenez-vous, maman, que, lorsque vous aurez cette robe nouvelle, il vous faudra la porter.

— Ma chérie, je pensais que ma robe de soie noire pourrait me servir encore plusieurs années, et j'avais l'intention d'acheter pour vous différentes choses.

— C'est inutile, maman. Mon oncle me donne de l'argent pour acheter ce qui m'est nécessaire : vous savez qu'il est assez généreux; je me suis mis dans la tête de vous voir habillée en satin noir. Achetez-la donc promptement, et faites-la faire par une couturière que je vous recommanderai. Vous vous habillez toujours comme une grand'mère : vous semblez vouloir faire croire que vous êtes vieille et laide; ce qui n'est pas. Au contraire, lorsque vous êtes joyeuse et bien habillée, vous êtes vraiment très-bien. Votre sourire est si agréable, vos dents sont si blanches, vos cheveux sont encore d'une si jolie

nuance ! Et puis vous parlez comme une jeune lady, d'un son de voix si clair et si doux ! et vous chantez mieux que je n'ai jamais entendu chanter aucune jeune lady. Pourquoi, maman, portez-vous des robes et des chapeaux comme personne n'en porte ?

— Est-ce que cela vous chagrine, Caroline ?

— Beaucoup ; cela me vexe même. Les gens disent que vous êtes avare, et cependant vous ne l'êtes pas, car vous donnez libéralement aux pauvres et aux sociétés religieuses, quoique vos aumônes soient données si secrètement que peu de personnes les connaissent, excepté celles qui les reçoivent. Mais je veux me faire moi-même votre femme de chambre : lorsque je serai un peu plus forte, je me mettrai à l'œuvre, et il faut que vous soyez bonne, maman, et que vous fassiez ce que je vous ordonnerai. »

Et Caroline s'asseyait près de sa mère, dont elle arrangeait le mouchoir de mousseline et lissait les cheveux.

« Ma propre mère, continuait-elle, comme se plaisant à la pensée de leur parenté, qui est à moi et à laquelle j'appartiens ! Maintenant je suis une fille riche : j'ai quelque chose à aimer, et que je puis aimer sans crainte. Maman, qui vous a donné cette petite broche ? laissez-moi l'ôter et l'examiner. »

Mistress Pryor, qui ordinairement n'aimait pas l'approche de mains étrangères, la laissa faire avec complaisance.

« Est-ce papa qui vous l'a donnée, maman ?

— Elle m'a été donnée par ma sœur, mon unique sœur Cary. Plût à Dieu que votre tante Caroline eût vécu assez pour voir sa nièce !

— N'avez-vous rien de papa ? aucun bijou, aucun cadeau ?

— Je n'ai qu'une chose.

— A laquelle vous tenez ?

— A laquelle je tiens.

— Précieuse et jolie ?

— Inestimable et douce pour moi.

— Montrez-la moi, maman. Est-ce que vous l'avez ici, ou bien est-elle à Fieldhead ?

— Elle me parle maintenant en s'appuyant sur moi et en m'enlaçant dans ses bras.

— Ah ! maman, vous voulez parler de votre ennuyeuse fille, qui ne vous laisse jamais un instant de repos ; qui, lorsque vous vous retirez dans votre chambre, ne peut s'empêcher de

courir vous y chercher; qui monte et descend après vous l'escalier comme un chien.

— Dont les traits me font frissonner parfois. Il me semble encore que votre père me regarde, mon enfant.

— Oh! maman, je suis bien affligée que papa n'ait pas été bon : je voudrais tant qu'il l'eût été! La méchanceté détruit et empoisonne les plus agréables choses : elle tue l'amour. Si vous et moi nous nous croyions réciproquement méchantes, nous ne pourrions nous aimer, n'est-ce pas?

— Et si nous ne pouvions avoir de confiance l'une en l'autre, Cary?

— Combien nous serions alors malheureuses! Maman, avant de vous connaître, j'avais l'appréhension que vous ne fussiez pas bonne, et que je ne pusse pas vous estimer : cette crainte affaiblissait mon désir de vous connaître; et maintenant mon cœur est content, parce que je vous ai trouvée presque parfaite, aimable, jolie, remarquable. Votre seul défaut est d'être à l'ancienne mode, et je vous en guérirai. Maman, laissez là votre ouvrage : lisez-moi quelque chose. J'aime votre accent méridional; il est si doux et si pur! Mon oncle et M. Hall disent que vous êtes une belle lectrice. M. Hall dit qu'il n'a jamais entendu une lady lire avec une telle propriété d'expression et une semblable pureté d'accent.

— Je voudrais pouvoir lui renvoyer le compliment, Cary; mais, vraiment, la première fois que j'entendis votre excellent ami lire et prêcher, j'eus peine à comprendre sa rude langue du Nord.

— Et moi, avez-vous pu me comprendre, maman? vous a-t-il semblé que je parlais rudement?

— Non; je l'aurais presque voulu, cependant, comme j'aurais voulu vous voir l'air grossier et rustique. Votre père, Caroline, parlait naturellement bien, tout autrement que votre oncle : sa parole était correcte, aimable, douce. Vous avez hérité de cette qualité.

— Pauvre papa! avec tant de brillantes qualités, pourquoi n'était-il pas bon?

— Pourquoi? c'est ce que je ne puis dire : c'est un profond mystère dont la clef est entre les mains de son créateur, et je l'y laisse.

— Maman, prenez votre tricot, et mettez de côté votre travail de couture. Je le déteste : il encombre vos genoux

dont j'ai besoin pour placer ma tête ; il occupe vos yeux, et j'ai besoin de les voir fixés sur un livre. Voilà votre livre favori : Cowper. »

Ces importunités faisaient le bonheur de cette mère. Si quelquefois elle différait d'y céder, c'était afin de les entendre répéter et pour jouir des douces instances, moitié enjouées, moitié pétulantes, de son enfant. Et lorsqu'elle cédait, Caroline lui disait d'un ton espiègle :

« Vous me gâterez, maman. J'ai toujours pensé que j'aimerais à être gâtée, et je trouve que c'est très-doux. »

Et mistress Pryor traitait sa fille en enfant gâtée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.







